


LIBRARY OF PRINCETON
SEP 26 1918
THEOLOGICAL SEMINARY

MISSION EN ÉTHIOPIE

(1901-1903)

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ

PAR LES SOINS DE LA FAMILLE DE L'EXPLORATEUR

MEMBRES DE LA MISSION

MM. le lieutenant COLLAT, le sergent-major FONTENAUD, Louis LAHURE ; H. ARSANDAUX, le Dr GOFFIN, le Dr MOREAU.

Ont participé à la rédaction du présent ouvrage :

MM. E. ANTHOINE, président de la Société de Géographie commerciale de Paris ;

H. ARSANDAUX, docteur ès sciences de l'Université de Paris ;

J. BLANCHART, diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes ;

R. DE BUYSSON, préparateur au Muséum d'Histoire naturelle ;

R. COURTEAUX, du laboratoire d'Entomologie du Muséum d'Histoire naturelle ;

Le capitaine O. COLLAT, attaché à la Légation de France à Addis-Abeba ;

L'adjudant FONTENAUD ;

Henri FROIDEVAUX, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie ;

Le Dr GOFFIN ;

HUTIN, géographe adjoint au service géographique des Affaires étrangères ;

Louis LAHURE, lieutenant au 3e régiment de Chasseurs ;

Pierre LESNE, assistant d'Entomologie au Muséum d'Histoire naturelle ;

Ch. RÉGISMANSET, chef adjoint du cabinet du Ministre des colonies

Le Dr VERNEAU, assistant d'Anthropologie au Muséum, conservateur du Musée d'ethnographie.

5950-09. — CORBEIL. — Imprimerie CRÉTÉ.



Jean Duchesne-Fournet

EXPLORATEUR

Chevalier de la Légion d'Honneur

1875 -- 1904

Helioq Dujardin — Otto Phot

JEAN DUCHESNE-FOURNET

MISSION EN ÉTHIOPIE

(1901-1903)

TOME I

Préface
par Ed. ANTHOINE

Histoire du Voyage
PAR
Henri FROIDEVAUX

L'Éthiopie économique
PAR
Le capitaine O. COLLAT

Manuscrits abyssins
PAR
J. BLANCHART

PARIS
MASSON ET Cie, ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1909

PRÉFACE

A M. Paul Duchesne-Fournet, sénateur du Calvados (1).

Tu m'as demandé, mon vieil ami, de présenter au lecteur ton fils Jean, au début de ce livre qui consacre son œuvre.

En d'autres conditions, j'aurais pu concevoir quelque trouble à te voir me désigner pour cette tâche, à côté de tant de personnalités de haute valeur, parmi lesquelles tu n'avais que l'embarras du choix.

Mais j'ai confiance, parce que j'ai compris que ton affection faisait appel, avant tout, dans le navrement de ton deuil, à l'ami qui aimait et estimait tant le cher disparu.

Sous cette impression, ma pensée, avide de rechercher, de saisir les origines ataviques des éminentes qualités de Jean, remonte jusqu'au temps de notre propre enfance, et me ramène au milieu des tiens, dont la sympathie me fut toujours si précieuse.

Là, je retrouve d'abord ton grand-père, M. Fournet, le beau vieillard, merveilleusement actif et alerte, l'un des créateurs, en France, de deux grandes industries mécaniques.

(1) Cette préface était écrite au mois d'octobre 1906, quelques semaines avant la mort de M. Paul Duchesne-Fournet. Sur le désir de sa famille, elle a été conservée telle quelle.

Puis, c'est ta mère, qui, cruellement frappée par la mort de son mari, un homme de grand cœur, au souvenir de tous, montrait une énergie virile à vous préparer, ton frère et toi, à votre rôle d'homme.

C'est ta tante, Mme Herbet-Fournet, que nous avons appris, depuis, à vénérer comme une des plus généreuses bienfaitrices de nos sociétés de géographie.

Puis, c'est toi, le camarade d'enfance, que, aux diverses étapes de notre vie, je retrouve l'ami toujours plus dévoué et plus sûr, et de qui j'ai été si heureux de voir reconnaître la droiture de caractère, l'esprit libéral, l'expérience des affaires, par tes concitoyens, lorsqu'ils t'appelèrent à les représenter au Parlement.

Enfin, dans un dernier retour, c'est sur tes enfants que ma pensée s'arrête, tes enfants trop tôt privés de la tendresse d'une mère, petite-fille elle-même d'un représentant au Parlement de 1820, fille de M. Alphonse Jobez, le député de 1848 et l'historien consciencieux.

Tous ces antécédents expliquent où tes enfants ont puisé les éléments de leur goût pour les études saines et fortes.

Jean était à bonne école, dans ce milieu de famille aux fières traditions, et ses qualités s'y épanouirent rapidement.

Les études les plus diverses semblaient être un aliment pour son esprit.

La géographie attira l'enfant; les sciences captivèrent le jeune homme. Enfin, le premier attrait reprenant le dessus, l'École des langues orientales, celle des sciences politiques, l'École coloniale eurent en lui un brillant élève.

Très observateur, avide de connaître et d'apprendre au point d'en paraître parfois inquiet, servi par une mémoire prodigieuse,

dont nous déplorons peut-être, aujourd'hui, l'excès, qui nous prive du récit de mille incidents de voyage qu'il réservait pour son livre, il se documentait largement, et aussi avec une remarquable prudence à fuir l'effort vain et stérile, pour rechercher l'assimilation profonde des choses, là surtout où leur sanction pratique et féconde apparaissait possible à son esprit lucide.

C'était, en effet, une des caractéristiques de cette nature si droite, de se montrer singulièrement défiant de l'erreur, aussi bien sur le compte des personnes que sur la valeur et l'intérêt des faits.

Il était donc de ceux qui ne se livrent qu'à bon escient, mais, alors, ses abandons étaient aussi confiants et aussi sûrs que ses enthousiasmes étaient sincères.

Très sensible, foncièrement bon, il avait des délicatesses exquises pour ceux auxquels il voulait montrer sa reconnaissance d'un concours loyal.

Ses premiers voyages, pour l'étude des questions économiques, dont il était particulièrement épris, le mirent, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, en contact avec l'Orient et ces pays noirs, dont il avait déjà pu voir les fils exilés aux Antilles et aux Guyanes.

De là naquit sans doute son désir d'une exploration en Éthiopie, en cette Abyssinie qui, à la fin de l'année 1901, était, comme elle le demeure encore actuellement, un pays à l'ordre du jour, autant au point de vue scientifique qu'au point de vue politique.

Jean comprit qu'il y avait là œuvre utile à faire, dans le domaine de la géographie physique, dans celui de la géographie humaine et économique — les expéditions antérieures en avaient d'ailleurs déjà fourni la preuve, — et, après avoir, avec son

remarquable esprit de méthode, soigneusement préparé sa mission, il se mit en route.

Ce voyage, qui tint Jean pendant seize mois hors de France, présente un réel intérêt. Pour en juger, il suffit de retracer les grandes lignes qui le définissent :

L'étude de la route des Gourgouras et de l'Assabot, que n'avait encore suivie aucune mission scientifique européenne, et qui, entre la route montagneuse des plateaux du Harari et du Tchertcher, et la route plate mais dangereuse du désert dankali, conduit à Addis-Abeba par une voie plus courte que celle du haut, plus sûre que celle du bas;

La traversée, par des chemins en partie nouveaux, des plateaux du Choa et du Godjam jusqu'au Tana ;

L'examen de l'état social actuel des populations riveraines de ce lac, partiellement décimées, il y a si peu d'années encore, par les bandes fanatiques du kalife Abdullah ;

Enfin, la visite, en compagnie de l'ingénieur Comboul, dont il avait rapidement conquis l'amitié, du district minier encore à peine connu du Ouallaga.

Au cours de cette expédition, Jean, comme il me le disait modestement à son retour, sans faire valoir qu'il avait beaucoup travaillé, avait beaucoup appris.

C'est qu'en effet, sa curiosité d'esprit, dont la *Main-d'œuvre dans les Guyanes* (1) nous offre déjà tant de preuves, s'était alors exercée dans toute sa plénitude, et avait sans cesse été croissante, à mesure que sa connaissance du pays, des mœurs et des coutumes, de la langue de ses habitants, permettait au voyageur de pénétrer plus profondément dans l'intimité des Abys-

(1) Plon et Nourrit, 1905.

sins, et de saisir des nuances, de percevoir des différences, là où, quelques mois auparavant, il n'eût trouvé que similitudes.

Cet intérêt constant que Jean prenait à l'observation des indigènes avec lesquels il se trouvait en contact permanent, le temps qu'il y consacrait, nous ont privés de bien des lettres qui eussent certainement été des plus instructives.

J'en trouve la preuve dans les quelques lignes, trop rares, que j'ai moi-même reçues de lui en cours de route, et dans celles que votre inconsolable affection vous a poussés, tes enfants et toi, à réunir après la mort de ton fils.

Jean s'y montre avec toutes ses qualités, excellent observateur, causeur délicat, fin lettré.

Nous y voyons, en même temps, le chef de mission préoccupé de la santé et du bien-être de tous ses compagnons, pitoyable aux humbles et aussi aux animaux.

Nous le retrouvons toujours soucieux de bien voir et de se garder de toute exagération, de faire œuvre exacte et utile, honorable pour lui-même sans doute, — quoi de plus légitime chez un jeune homme de vingt-huit ans? — mais honorable aussi et surtout pour la science française.

Et c'était bien, en effet, le résultat obtenu quand, en février 1903, Jean quitta Djibouti pour rentrer en France.

Certes, ses collaborateurs l'y avaient beaucoup aidé : il était le premier à le dire bien haut :

Le lieutenant Collat, qui a si soigneusement tracé la carte de l'itinéraire, et qui, en ce moment, comme titulaire de la bourse Duchesne-Fournet à la Société de Géographie commerciale, et subventionné par le Comité de l'Afrique française, continue, en Éthiopie, certaines recherches destinées en partie à compléter l'étude de régions que ton fils n'avait pu qu'effleurer;

Le maréchal des logis, depuis lieutenant Lahure, à qui incombait aussi une lourde tâche, celle du ravitaillement de la mission, et qui a encore trouvé le moyen de rédiger un minutieux journal de route ;

Le sergent-major Fontenaud, chef de l'escorte, que j'avais eu la bonne fortune de lui faire donner de confiance par le colonel Reibell, l'éminent second de la mission saharienne.

Tous, de Djibouti jusqu'au retour du Tana, n'ont pas tant agi en auxiliaires qu'en amis, travaillant de tout leur pouvoir à assurer le succès.

Se comportèrent de même : M. Arsandaux, dont l'excellent travail sur les roches alcalines de l'Afrique orientale a pour base les recherches faites en compagnie de Jean entre Djibouti et Addis-Abeba ;

Le docteur Moreau et le docteur Goffin qui, tout en se livrant à des recherches géologiques et anthropologiques, ont soigneusement veillé sur la santé de tous, l'un durant la première partie du voyage, l'autre sur les routes du Choa et du Godjam.

Mais, qui était l'âme de l'expédition? Qui la dirigeait avec prudence et énergie à la fois? Qui travaillait, par des visites aux chefs des pays traversés, à écarter des pas de ses collaborateurs tous les obstacles?

Qui recueillait en même temps, avec une ardeur inlassable, des renseignements économiques de toute nature, des pièces ethnographiques, des manuscrits?

Par la manière dont il l'a conduite, par la somme de travail scientifique qu'il a fournie, Jean a donc bien mérité de donner le nom de *Mission Jean Duchesne-Fournet* à la mission qu'il avait organisée.

Il l'a encore mérité d'autre manière, en exécutant seul cette

marche au Ouallaga, qui devait lui valoir de si terribles fièvres.

Très prudent tant qu'il s'est vu avoir charge d'âmes, il n'a pas hésité, le jour où il s'est trouvé seul en Éthiopie, à agir avec audace, même avec imprudence, et à se rendre en pleine saison des pluies dans un pays sur lequel il considérait comme un devoir patriotique autant que scientifique, de se renseigner le plus complètement possible.

Il y parvint, mais à quel prix? Il n'est plus là pour le dire ; nul ne le saura; nul ne pourra jamais indiquer la masse des sujets sur lesquels cet esprit profondément curieux avait porté son infatigable attention; par une fatalité extrême, l'ingénieur Comboul, avec lequel il passa deux mois dans le Ouallaga, a lui-même disparu avant Jean!

Et pourtant des traces nombreuses donnent la preuve de cette passion dominante qui, chez Jean, avait tout envahi : voir la France grandie à l'étranger, voir son prestige et son influence s'exercer non seulement dans nos colonies, mais encore dans les pays limitrophes.

Ces questions prenaient toute son âme; il y employait toutes les ressources de son activité, de son intelligence.

Il ne ménageait ni son argent ni son repos, pour arriver au but qu'il s'était tracé.

Nous en avons été témoins à son retour d'Abyssinie, à une époque où une vie intime et nouvelle allait s'ouvrir devant lui et aurait pu éteindre toute autre préoccupation.

Notre cœur, déjà si meurtri de la brutalité du coup qui a brisé tant de jeunesse, s'alourdit encore du poignant regret de l'anéantissement de tant d'espérances!

S'il est un soulagement possible à ta peine, mon pauvre

ami, à celle de tes enfants, c'est de reprendre souvent, en ce livre, l'œuvre de ton fils, pieusement réédifiée, sous votre direction, par le savoir et la conscience de mon ami Henri Froidevaux, où vous retrouverez vivante la belle âme de Jean ; c'est en contemplant sa croix de la Légion d'honneur, votre précieuse relique, de penser qu'elle fut accrochée sur sa poitrine de vingt-huit ans parce que c'était un noble cœur, un « homme » dans toute la belle acception du mot, un de ceux dont le pays est fier, et dont nous garderons la mémoire.

E. ANTHOINE,

Président de la Société de Géographie commerciale.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE
ET DES CARTES
(TOME I)

PLANCHES HORS TEXTE

CARTES

TABLE DES GRAVURES

(TOME I)

Histoire du voyage.

Note sur les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la mission Duchesne-Fournet.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME I)

Note sur les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la mission Duchesne-Fournet, par J. Blanchart.

MISSION EN ÉTHIOPIE

INTRODUCTION

DE LA GUYANE A L'ÉTHIOPIE. — BUT ET CONSTITUTION DE LA MISSION.

Jean Duchesne-Fournet n'a commencé de se préoccuper d'une manière suivie des affaires d'Éthiopie qu'en 1901, au retour d'un voyage dans l'Amérique équatoriale, où il était allé recueillir sur place les éléments nécessaires à la rédaction de son travail sur *la Main-d'œuvre dans les Guyanes* (1). Sans doute, auparavant déjà, les événements retentissants qui avaient amené la signature du traité d'Addis-Abeba n'avaient pas été sans solliciter son attention sur le pays qui en avait été le théâtre; mais, tout entier à ses études politiques, économiques et linguistiques, ce jeune homme, d'esprit calme et méthodique, dut temporairement écarter, — si même il en forma dès lors, — tout projet d'exploration en Abyssinie, et se contenta d'aller chercher en Transylvanie, en Roumanie et dans la Russie méridionale, puis dans quelques-uns des pays que nos anciens géographes désignaient parfois sous le nom collectif de *Pérou*, d'utiles compléments d'instruction en même temps que de vivantes impressions de voyage.

Cependant, ni la solide instruction que Jean Duchesne-Fournet avait reçue à l'École des Sciences politiques et à l'École Coloniale, ni les faits de capitale importance qui se succédaient rapidement dans le bassin du Nil ne lui permettaient de distraire complètement son attention des pays éthiopiens. La destruction de l'éphémère empire des Derviches, l'expansion progressive des Anglais dans tout le bassin du Nil Blanc, les différents voyages entrepris par plusieurs de nos compatriotes soit à Addis-Abeba, soit plus loin dans l'Ouest à la rencontre de la mission Marchand, l'envoi de nombreuses missions européennes à la cour de Ménélik, les concessions qu'elles obtenaient et les rivalités qui en résul-

(1) Paris, librairie Plon, 1905, in-8 de XII-201 pages, carte et portrait.

taient, le projet de chemins de fer entre les ports de la côte et la capitale de l'empire constituaient pour cet esprit instruit et curieux, naturellement soucieux des questions politiques et économiques, autant de rappels successifs ou simultanés de ses projets antérieurs, autant d'invitations à les reprendre ou à en former de nouveaux. Un désir de plus en plus vif de voir, après des pays de civilisation occidentale où les noirs sont des descendants d'esclaves ou des travailleurs entièrement subordonnés aux blancs, un État africain indépendant, d'une civilisation originale, et préservé jusqu'alors, par des obstacles naturels, de tout contact permanent avec l'Europe, et de poursuivre ainsi sur un nouveau terrain des études de sociologie commencées en Amérique, contribuait également à ramener vers l'Éthiopie la pensée de Jean Duchesne-Fournet. Des lectures multipliées (1), des conversations avec quelques personnes que leurs attaches de famille ont amenées à étudier de manière particulière et continue les questions éthiopiennes firent le reste et achevèrent de conquérir à l'Abyssinie un explorateur de plus.

Voilà comment, son mémoire sur les Guyanes une fois terminé, Jean Duchesne-Fournet fut amené à solliciter du ministère de l'Instruction publique, au mois d'octobre 1901, une mission d'études scientifiques dans le but « de se livrer à une étude détaillée, au point de vue topographique et géodésique, anthropologique et ethnographique, géologique et minéralogique, zoologique et botanique, économique et social, de ceux des États de l'empereur d'Éthiopie que Sa Majesté voudrait bien lui laisser explorer ».

Plusieurs motifs, d'ordre différent, mais également légitimes, — le désir de ne pas faire double emploi avec la mission précédemment confiée par le ministère de l'Instruction publique au vicomte Robert du Bourg de Bozas, la nécessité de se conformer aux désirs que pourrait lui témoigner l'empereur Ménélik, sur le territoire duquel devait s'effec-

(1) De cette époque date la constitution de la collection de livres relatifs à l'Abyssinie dont on trouvera plus loin la liste, dans la bibliographie dressée par M. Régismanset.

tuer le voyage projeté, — ne permettaient guère à Jean Duchesne-Fournet d'indiquer avec plus de précision le champ de ses opérations, ni de soumettre à l'approbation du Département un itinéraire précis et détaillé. Son dessein était toutefois, après avoir mené à bonne fin l'étude pétrographique de la baie de Tadjoura, de gagner la résidence de l'empereur d'Éthiopie, Addis-Abeba ou Addis-Alem, en passant par la voie désertique, c'est-à-dire très au nord de l'itinéraire suivi par la mission du Bourg de Bozas; de là, selon les conseils qui lui seraient donnés, les facilités qui lui seraient accordées et les désirs qui seraient exprimés à son chef par Ménélik, la mission française devait entreprendre d'explorer telle ou telle contrée intéressante et encore peu étudiée, le territoire arrosé par le Didessa supérieur, par exemple, la province de Léka, ou les pays Sidama, ou encore ceux que traverse l'Abbaï dans son cours le plus méridional.

Le but géographique du voyage demeurait donc en réalité assez imprécis; mais pouvait-il en être autrement? En haut lieu, on ne le pensa pas, et l'intérêt scientifique de l'expédition projetée parut, sur quelque région qu'elle dût porter en fin de compte, ne pouvoir manquer d'être très réel. Aussi le ministre de l'Instruction publique d'alors, M. Georges Leygues, confia-t-il à Jean Duchesne-Fournet, conformément au désir que celui-ci avait exprimé, une mission scientifique, « à l'effet de procéder à une étude de l'Abyssinie, au point de vue géographique, géologique, anthropologique et zoologique ».

Au moment où le département de l'Instruction publique accueillait sa demande de la manière la plus favorable, Jean Duchesne-Fournet avait, depuis plusieurs mois déjà, travaillé à constituer les cadres et à réunir les éléments de sa mission. Il avait choisi pour principal collaborateur, pour second, un de ses plus anciens amis, le lieutenant O. Collat, du 128e régiment d'infanterie, que le gouvernement avait bien voulu mettre à sa disposition. M. H. Arsandaux, préparateur de la chaire d'Histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France, le Dr Moreau, membre de la Société zoologique de France, auteur

de plusieurs études sur les coquillages et les mollusques, et M. Louis Lahure, qui devait un peu plus tard accompagner le commandant (alors capitaine) Lenfant dans sa belle exploration de la Bénoué au Chari, complétaient l'état-major scientifique de l'expédition. Pour l'escorte, composée de vingt Arabes de la province d'Alger, — en majeure partie anciens Tirailleurs ou convoyeurs algériens, que le peu de temps dont on disposait n'avait pas permis de trier sur le volet, — elle était placée sous le commandement immédiat du sergent-major (aujourd'hui adjudant) Fontenaud, du 1er régiment de Tirailleurs algériens, que le commandant Reibell avait donné à Jean Duchesne; cet excellent sous-officier avait acquis, au cours du voyage accompli par la mission Foureau-Lamy de l'Algérie au Congo, une expérience pratique dont devait bénéficier la nouvelle expédition.

Convient-il d'insister ici sur les préparatifs matériels de la mission? sur les objets de toute nature que, pour son approvisionnement, son équipement et son armement, Jean Duchesne-Fournet et le lieutenant Collat travaillèrent avec persévérance à réunir, tandis que le sergent-major Fontenaud et ses hommes quittaient, au mois de septembre 1901, Alger à destination de la côte des Somalis? Il ne le semble pas. Rien en effet, dans son organisation matérielle, à laquelle avait activement collaboré M. Charles Michel, l'ancien second du marquis C. de Bonchamps, ne différencie cette mission de toutes celles qui, vers la même époque, se dirigèrent vers Addis-Abeba. Quant aux cadeaux destinés aux grands personnages abyssins, c'étaient des armes de luxe et des armes perfectionnées, d'artistiques objets de toilette, des passementeries variées, des bouteilles de champagne, des montres, des pièces d'étoffe, tout ce qui, au dire des personnes les mieux renseignées, était le plus susceptible de disposer favorablement les chefs éthiopiens. Rien, au total, ne fut négligé pour assurer le succès matériel d'une exploration dont le chef, pourvu de lettres de recommandation de la Société de Géographie et du titre de délégué extraordinaire de l'Alliance Française pour l'Abyssinie, quitta Marseille sur le *Yang-tsé*, le 10 octobre 1901, en compagnie de Louis Lahure, à destination de Djibouti.

CHAPITRE I

LES DÉBUTS DU VOYAGE.

Lorsque, dans la matinée du 21 octobre, après une heureuse navigation, le *Yang-tsé* jeta l'ancre en face de Djibouti, à un mille de la côte d'Afrique, la première impression ressentie par Jean Duchesne-Fournet et Louis Lahure semble loin d'avoir été favorable. Bien que sensiblement modifié depuis le passage de la mission de Bonchamps, près de trois ans plus tôt, l'aspect du chef-lieu du protectorat de la Côte française des Somalis était encore, en effet, assez peu séduisant. « Vue du bateau, a écrit Louis Lahure dans son journal de route, la ville produit une triste impression. Deux longues jetées basses s'avancent dans la mer; sur la rive, le palais du gouverneur, de forme peu régulière, et ressemblant à un pigeonnier, un tas de maisons blanches et une longue route réunissant le groupe de maisons à une presqu'île parsemée de bâtisses à toits rouges. Au bout de la seconde jetée, une grue, des wagons et du charbon. Au fond du tableau, une brousse brunâtre et triste, et deux ou trois petites collines bornant l'horizon. »

Telle se présentait aux voyageurs, près de dix ans après sa naissance, la ville de Djibouti, aux destinées de laquelle présidait alors le Dr Ormières, gouverneur par intérim de la Côte française des Somalis. Dès le premier jour, les membres de la mission reçurent de ce vieux colonial, homme obligeant et expérimenté s'il en fût, l'accueil le plus sympathique; Jean Duchesne-Fournet lui fut en particulier redevable, indépendamment de conseils excellents, de l'aide la plus efficace et la plus dévouée.

Rien n'est plus laborieux ni plus ingrat que l'organisation matérielle d'une exploration; dès son arrivée à Djibouti, Jean Duchesne-Fournet en fit la triste expérience. Sans doute, le sergent-major Fontenaud et ses

Algériens débarqués quelques jours auparavant (le 13 octobre) par le paquebot *Cholon* n'attendaient déjà plus que les ordres de leur chef pour se mettre en marche; mais que d'éventualités à prévoir, de détails à régler, de défectuosités à corriger, de lacunes à combler avant d'en arriver là! « Mon temps, écrivait le jeune voyageur à sa famille, le 25 octobre, est entièrement absorbé en corvées officielles ou d'organisation matérielle. Rien de plus varié et de plus absorbant en effet; on passe de la représentation à l'épicerie, de la cérémonie au marchandage de services. »

Ce labeur opiniâtre portait ses fruits, il est vrai; déjà, au moment où Jean Duchesne traçait les lignes qu'on vient de lire, des Abyssins avaient été engagés comme boys, et un hadji somali, musulman fanatique, comme cuisinier; un commencement d'escorte indigène avait été aussi formé. La mission prenait donc véritablement corps; aussi son chef estima-t-il pouvoir monter à Harar pour préparer l'avenir en se conciliant la bienveillance de l'empereur Ménélik et en obtenant du ras Makonnen l'autorisation de pénétrer avec tout le personnel de son expédition sur le territoire éthiopien.

Un agent des affaires indigènes, M. Faivre, ancien collaborateur du marquis de Bonchamps et de M. Charles Michel, avait été mis par le gouverneur de la Côte française des Somalis à la disposition du jeune voyageur pour le présenter au ras Makonnen. En sa compagnie Jean Duchesne-Fournet se dirigea donc vers la vieille cité, naguère égyptienne, aujourd'hui éthiopienne de Harar. Par la voie ferrée en construction qui part du plateau du Serpent et longe un instant la mer, puis la ville de Djibouti avant de se diriger vers le sud-ouest, il s'enfonça dans l'intérieur du pays et franchit rapidement le désert des Somalis. Dès ce moment, bien qu'il fût en pays très connu et traversé par un chemin de fer, il commença d'observer, et contempla d'un œil curieux les aspects successifs de la contrée. C'est d'abord une grande plaine parsemée ici de roches et d'énormes cailloux volcaniques, là de mimosas épineux, qui s'étend entre la côte et le large et torrentueux

Chébélé ; plus loin, voici la région sauvage et accidentée qu'habitent les farouches guerriers Issas, à la longue chevelure noire ou blondie à la chaux.

C'est en plein cœur de cette région, jusqu'à la station de Lassarat, à 163 kilomètres de Djibouti, que la locomotive, après avoir quitté le territoire français et le versant de l'océan Indien, conduisit sans arrêt



Fig. 1. — Une rue de Harar.

le voyageur. Sur un train de pose, Jean Duchesne traversa ensuite l'immense plaine sablonneuse de Sherman qui s'étend jusqu'au pied du col du Har ; puis, sur un chemin déjà bien connu et extrêmement fréquenté, il commença de « s'entraîner » à son rôle d'explorateur. Après avoir franchi le col du Har, il gagna, à travers un steppe que sa monotonie faisait paraître interminable, le pied du plateau montagneux à la longitude de Harar, en escalada ensuite les crêtes, et redescendit enfin de vallon en vallon au fond de l'énorme cuvette, échancrée d'un

côté, ou plutôt encore du « couloir », du milieu duquel émerge le petit plateau où fut bâtie la vieille cité.

Avec son enceinte, ses ruelles étroites, ses chiens et ses ordures, « Harar, que les Abyssins appellent Hararguié et les indigènes Adaré, est demeurée (écrira un peu plus tard Jean Duchesne-Fournet) ce qu'elle était il y a vingt ans, une ville musulmane; mais les prêtres abyssins ont remplacé les muphtis et les muezzins dans la moitié des mosquées, et le ras Makonnen, altesse royale, véritable vice-roi du Harar, s'est installé dans le *Guébi*, palais de l'ancien émir des Harari. Entre l'élément abyssin et l'élément musulman, également défiants de tout ce qui vient de l'étranger, nos missionnaires essaient de développer un petit groupement catholique qui apprécie notre civilisation, et qui en absorbe ce qu'il peut en supporter,... lentement,... très lentement même.

« Si l'influence française est prépondérante dans ce pays, le mérite en revient pour une très large part à un homme peu connu, un grand Français cependant, Mgr Taurin, qui fut vicaire apostolique des Gallas entre 1880 et 1898. Aujourd'hui il n'est plus; mais les capucins français qui l'ont aidé sont toujours là, et l'un d'eux, le P. André Jarosseau, lui a succédé sur le siège épiscopal.

« Mgr Jarosseau est un de ces prélats en qui l'aménité n'exclut pas l'activité et l'énergie de l'homme habitué à courir la brousse, et chez lequel une foi ardente et très efficace s'allie à une grande largeur d'idées et à beaucoup d'indulgence. Un jour que j'allai le voir, je le trouvai en grande conférence avec un Arabe très noir, aux traits amaigris et vieillis, mais d'une grande noblesse, vêtu d'un grand chemma blanc; il me présenta; l'homme me serra les mains avec les démonstrations de la plus vive sympathie, « parce que j'étais Français », dit-il. Cet homme était Abdullaï, l'ancien émir du Harari, descendant d'une des plus vieilles familles de l'Islam, celui qui fit massacrer la mission du comte Porro en mars 1886, celui dont on parla tant au début de 1887, lorsque les Abyssins le détrônèrent! L'ancien roi tenait en main un

atlas ouvert à la carte de l'Algérie, et demandait à M. Faivre de lui en montrer les points les plus importants, Tilmessen (Tlemcen), El-Djézaïr (Alger), etc. Lorsqu'il prit congé, Monseigneur le reconduisit avec tous les honneurs dus à une puissance déchue, mais qui fut. Quelle ironie des choses ! En 1886, aux sombres temps de son règne, ce même Abdullaï avait décidé de massacrer Mgr Taurin et ses missionnaires ! L'ordre fatal allait être exécuté lorsque, échevelée, la mère de l'émir fit irruption dans la salle du conseil, et, s'adressant à son fils : « Tu ne tueras pas cet homme, dit-elle ; c'est un homme de bien, c'est le père des pauvres ! » La peine de mort fut, grâce au paiement d'une copieuse rançon, commuée en celle du bannissement !... Aujourd'hui, l'une des distractions préférées du monarque détrôné, qui vit dans Harar, libre, mais sans pouvoir franchir l'enceinte de la ville, est de se rendre à la mission, et d'y faire de longues visites !



Fig. 2. — Un coin de Harar.

« C'est à Harar que j'ai eu l'occasion de remplir la mission que m'avait confiée l'Alliance Française : Mgr Jarosseau m'a laissé inspecter l'école qu'il a ouverte à la mission. Cette école compte deux cours, un cours supérieur et un cours inférieur, tous deux pour les garçons seulement ; les enfants sont instruits dans trois langues, l'amharique ou abyssin, langue officielle du pays, le galla dans lequel se fait l'enseignement religieux, et le français. La doctrine religieuse est exposée à tous, mais on ne demande à aucun enfant adhésion au catholicisme ni pratique du culte catholique s'il appartient à un autre culte. Ainsi la liberté de conscience est respectée, ce qui est une condition absolue de réussite au milieu de populations musulmanes ou coptes.

« Presque tous les enfants sont des Abyssins ou des Gallas, quelques autres sont Arméniens ou Grecs. Ce qui m'intéressait le plus, naturel-

lement, c'était l'enseignement du français. Eh bien! j'ai, le 7 novembre dernier, inspecté les deux cours, interrogeant les enfants, les faisant lire, réciter;... j'ai été étonné des résultats obtenus! C'est le même ânonnement timide et mécanique que nous obtenons dans nos écoles primaires des campagnes, mais ce n'est pas plus mauvais, certes! Rentré chez moi, j'envoyai tout de suite à Mgr Jarosseau mes félicitations personnelles et celles de l'Alliance Française, et je lui fis remettre en mon nom et au nom de la société dont j'étais le délégué la somme de 200 francs (1). L'évêque parut très touché de cette offrande à laquelle il ne s'attendait nullement, car il n'a dû jusqu'à présent compter que sur lui-même, et non sur la générosité du public français.

« Pourquoi n'ai-je pas vu le même spectacle à Djibouti, colonie française, qu'à Harar, terre étrangère? Avant de monter en Abyssinie, j'avais inspecté les écoles que les Capucins y avaient tout récemment fondées, l'une pour les garçons tenue par des frères, et l'autre pour

(1) Voici le texte de la lettre écrite, aussitôt après sa visite, par Jean Duchesne-Fournet à Mgr Jarosseau.

Harar, le 7 novembre 1901.

« Monseigneur,

« Je tiens à vous exprimer tout de suite le profond intérêt que j'ai trouvé à visiter l'école de garçons que votre Mission entretient chez elle. C'est avec un sentiment d'étreinte et de joie patriotiques que j'ai entendu ces jeunes natures orientales ou africaines balbutier notre belle langue. Connaître notre langue, n'est-ce pas déjà presque aimer notre pays? C'est à cette belle tâche, entre d'autres aussi nobles, que vous vous êtes consacré depuis de longues années, Monseigneur. Les résultats, j'ai pu les apprécier ce matin; ils doivent vous paraître bien réconfortants pour le présent; ils promettent une moisson brillante pour l'avenir. Permettez-moi de joindre à mes très sincères et très respectueuses félicitations, une modeste subvention, que je suis heureux, Monseigneur, de vous faire parvenir en mon nom et au nom de l'*Alliance Française*.

« Veuillez excuser la modicité de ce concours, car ce sont des sommes bien autres que votre œuvre serait en droit d'attendre de la générosité du public français. Voyez-y plutôt, Monseigneur, une marque de la sympathie et de l'intérêt ému que ne peuvent manquer d'avoir tous les Français qui connaissent les vaillants efforts des Pères au Harar et en mesurent les difficultés.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression réitérée de mes plus respectueux sentiments.

Jean Duchesne. »

des filles tenue par des sœurs. A cette dernière, pas une seule élève indigène; rien que des Grecques, des Italiennes, des Arméniennes, filles d'employés au chemin de fer; deux ou trois Françaises seulement, de même origine! Il y a en effet fort peu de Français employés au chemin de fer, car ils sont trop exigeants pour les salaires, tandis que les étrangers se contentent à meilleur compte. — A l'école des garçons, j'avais vu quelques Abyssins envoyés de Harar pour former un noyau d'élèves, des Sahouélis nègres qu'un bateau français a récemment arrachés à l'esclavage en capturant un négrier, et *un* indigène somali. C'était maigre! mais enfin il y avait là un commencement. Hélas! il s'en faut de peu que cet embryon d'enseignement français sur une terre française vienne lui-même à disparaître! Tous les malheurs ont en effet fondu sur ces écoles. L'école des garçons a été ouverte en février; au mois de juin, le frère qui la dirigeait est mort des suites des rigueurs du climat!

« A mon retour à Djibouti, le P. Léon, directeur de la Mission, m'annonça que l'école serait fermée le 1er décembre par ordre de Monseigneur Jarosseau. J'allai aussitôt en conférer avec l'excellent Dr Ormières, qui songeait à parer le coup, et il fut convenu que l'école ne fermerait pas encore ses portes. Le Gouvernement arrondirait sa subvention, et, me dit le P. Léon, « si l'Alliance Française voulait nous « accorder une petite allocation, peut-être pourrions-nous essayer encore « de vivre! » J'ai répondu que, pour cette année, je me chargerais de faire le nécessaire au nom de l'Alliance, et j'ajoutai que je croyais pouvoir obtenir quelque subvention pour l'avenir. Me suis-je trop aventuré? Ai-je eu tort d'escompter de généreux concours, que l'on trouve toujours disposés à faire le bien lorsqu'il s'agit de servir la France? »

C'est (on a pu s'en rendre compte un peu plus haut) après son retour à Djibouti que Jean Duchesne-Fournet écrivit cette lettre à sa famille; pendant son séjour à Harar, MM. H. Arsandaux et le Dr Moreau avaient gagné la capitale de nos établissements de la côte des Somalis.

De leur côté, les tirailleurs algériens de l'escorte avaient, sous la direction du sergent-major Fontenaud et de Louis Lahure, quitté Djibouti le 6 novembre. Franchissant les ravins du Chébelé et du Holl-Holl, et les massifs montagneux qui délimitent les territoires drainés par les rivières tributaires de la baie de Tadjoura, ils avaient gagné à pied le plateau rocailleux, sablonneux et ensoleillé de Lassarat ; puis ils avaient suivi la piste des caravanes, « simple sillon tracé à travers le tapis de haschich » (a très justement écrit le sergent-major Fontenaud), en laissant à leur gauche la voie du chemin de fer, encore non balastée; enfin, après avoir traversé la chaîne des monts Cetti au col du Har, à l'altitude de 800 mètres environ, ils s'étaient avancés jusqu'au point terminus de la pose de la voie ferrée, Addagalla, où les avait rejoints Jean Duchesne-Fournet. Enfin le lieutenant Collat n'allait pas tarder à débarquer à son tour à Djibouti et à rallier, avec MM. Arsandaux et le Dr Moreau, le reste de la mission. Aussi, le chemin de fer ayant transporté jusqu'à Addagalla les bagages de l'expédition, Jean Duchesne se voyait-il au moment de profiter de l'autorisation que, dès le 31 octobre, l'empereur Ménélik lui avait accordée, confir-



Fig. 3. — Guerriers Somalis à la gare de Lassarat.



Fig. 4. — La gare d'Addagalla au retour de la mission (Juillet 1902).

mant ainsi les paroles aimables du Ras Makonnen (1). Mais un incident, heureusement sans conséquence grave, vint retarder la marche en avant.

A peine les Algériens de l'escorte étaient-ils arrivés à Addagalla que, dans un moment d'effervescence provoquée par de mauvais contacts et développée par une inaction trop prolongée, huit d'entre eux désertaient, dans la nuit du 17 au 18 novembre, à l'instigation du nommé Hakim Ahmed ! Pousser plus avant sans avoir obtenu le châtiment des coupables eût été une imprudence et une faute ! Pour renforcer la discipline dans son escorte, Jean Duchesne-Fournet n'hésita pas à rentrer à Djibouti et à y prolonger d'un long mois son séjour. Mais lorsque le conseil d'appel de la colonie, — « considérant que le nommé Hakim, en fomentant la désobéissance et la révolte parmi les gardiens de la mission Duchesne-Fournet et en l'abandonnant en pays somali, où il est commis journellement des assassinats, avait mis en danger l'existence de M. Duchesne et de tous les membres de cette mission », — eut puni le provocateur, le jeune explorateur s'empressa de rejoindre ceux qui l'attendaient dans le désert, à l'ombre des quelques mimosas d'Addagalla.

Il ne le fit pas d'ailleurs sans s'être rendu compte, mieux qu'il ne l'avait pu faire à son arrivée, de ce que, dès ce moment, était réellement Djibouti et de ce qu'il est permis d'en attendre. Sans doute cette ville, entourée d'une zone désertique large de 300 kilomètres, n'a pas d'existence commerciale propre et est seulement un centre de transit, en particulier pour les excellents cafés de Moka, de Harar et de l'Abyssinie ; du moins est-elle appelée, grâce à la construction de la voie ferrée, qui doit la relier aux régions vivantes de l'Abyssinie, à jouer à cet égard un rôle très important. Ainsi s'explique le soin minutieux avec lequel Jean Duchesne étudia la cité — artificiellement créée quelques années plus tôt — de Djibouti, et son quartier européen,

(1) « L'Empereur, les Ras et tous les autres chefs éthiopiens suivront, avait déclaré le Ras Makonnen à Jean Duchesne, de l'œil le plus bienveillant et le plus attentif les explorations scientifiques de votre mission. »

et Bender Ghedil. Il en visita souvent le quartier somali, constitué par la réunion de paillottes indigènes dont les habitants vont vendre au marché du mil, du sorgho, des moutons à la tête noire et à la queue graisseuse, des bœufs à bosses et à larges cornes, des chèvres, du bois, etc.

Depuis leur arrivée, et profitant du nouveau séjour de leur chef à Djibouti, les autres membres de la mission avaient employé leurs loisirs d'une manière non moins intelligente ni moins utile. M. Arsandaux en avait profité pour remplir le premier article du programme naguère soumis par Jean Duchesne-Fournet à l'approbation du ministre de l'Instruction publique; en dépit des difficultés inhérentes à la nature bouleversée de la contrée et au climat, il avait mené à bonne fin une étude géologique très consciencieuse des environs plus ou moins immédiats de Djibouti. Débutant par l'examen du littoral même de nos possessions de la côte des Somalis, il avait constaté, sur les bords de l'océan Indien, l'existence de plages sableuses bordées de deux ceintures de formations madréporiques d'âge différent (l'une extérieure au rivage et actuelle, l'autre en retrait dans les terres et en terrasses successives d'altitude croissante vers l'intérieur); à des distances variables de la mer, il avait aussi reconnu la présence de laves et de produits de projections de nature basaltique, manifestations de l'activité volcanique. Plus à l'ouest, sur les bords méridionaux du golfe de Tadjoura et du Gubbet Kharab, la région côtière lui était apparue tout autre : absence totale de formations madréporiques, mais, dominant d'étroites plages de galets, des falaises abruptes, terminaisons d'énormes coulées de basalte parties d'un haut massif volcanique situé à proximité du Gubbet Kharab. Au nord du golfe, à Tadjoura et à Obock même (où il étudia après Aubry des eaux sulfurées, émergeant d'une terrasse madréporique récente), M. Arsandaux avait remarqué la même dualité de natures côtières.

Ces premières observations terminées, il avait entrepris différentes excursions dans l'intérieur. Dans le massif volcanique du Gubbet

Kharab, une érosion intense a isolé des montagnes tabulaires ou dépouillé de leurs revêtements superficiels des hauteurs rhyolitiques aux formes coniques, offrant, sous les rayons d'un soleil ardent, des tonalités rouge cramoisi et extrêmement violentes ; M. Arsandaux y avait fait l'ascension du cône de scories des Mamelles et étudié son cratère égueulé. Des trois petites chaînes de sommets coniques qui, au sud de Djibouti, courent du sud-ouest au nord-est, il avait examiné, dans l'est de la voie ferrée, les deux septentrionales, distantes de 12 et de 15 kilomètres du littoral. Plus au sud enfin, et non loin du chemin de fer, il avait traversé partiellement le massif montagneux bordé au nord et à l'ouest par le Louré, et en avait gravi le sommet principal, haut de 719 mètres (1).

Tandis que M. Arsandaux parcourait ainsi les territoires de la Côte française des Somalis, le D[r] Moreau se consacrait à l'étude de la faune du pays. Aux environs mêmes de Djibouti, dans les champs de lave où croît péniblement une maigre brousse, il commençait d'observer les mœurs du Spermosciure roux, qui est très répandu dans tout le pays somali, du golfe de Tadjoura aux montagnes de Harar et d'Abyssinie, depuis le bord de la mer, mais qui abonde surtout plus au sud, le long des oued où la végétation est relativement touffue (le long de la rivière d'Addagalla, à Gueldeïssa, etc. (2). Un peu loin, il portait surtout son attention sur ces espèces variées de gazelles qui, tantôt en troupeaux considérables (oryx), tantôt par petites troupes (gazelles de Sœmmering ou de Waller), animent les espaces désertiques du pays des Somalis ; il se procurait également des spécimens et il observait les

(1) Des constatations faites par M. Arsandaux au cours de ces excursions parfois très difficiles se dégage cette conclusion, déjà formulée par Aubry en 1886, que la région littorale de « l'Afar » étudiée par lui est en voie d'émersion. Les échantillons recueillis dans les mêmes parages par le studieux minéralogiste lui ont permis de constater un peu plus tard la localisation autour de la baie de Tadjoura de rhyolites normales associées à des basaltes ophitiques (*Résultats pétrographiques d'un voyage dans le pays Somali-Dankali et en Abyssinie*. C. R. du Congrès des sociétés savantes en 1904, *section des sciences*, p. 164).

(2) L.-J. Moreau, *Un écureuil de l'Est-Africain :* le Xerus rutilus (*Bull. Soc. Zoolog. de France*, t. XXVII, 25 nov. 1902, p. 221-222, fig.).

mœurs du petit et gracieux dig-dig, abondant partout dans la plaine et dans la brousse (1). Cependant le sergent-major Fontenaud, le grand pourvoyeur de la mission, et Louis Lahure employaient leurs loisirs forcés à parcourir les alentours giboyeux d'Addagalla, et ne rentraient jamais au camp sans y rapporter des pièces parmi lesquelles le Dr Moreau avait soin de prélever sa part. Ainsi, grâce à la bonne volonté de chacun, un contretemps fâcheux avait en réalité tourné au très grand bénéfice de la mission entière !

Celle-ci, lorsque son chef la rejoignit, ne se trouvait plus à Addagalla. Sans doute, depuis le premier passage de Jean Duchesne-Fournet, cet endroit, encore sans habitants ni paillottes à la fin d'octobre, s'était singulièrement transformé ; au lieu d'une dizaine de cases groupées, le 20 novembre, auprès d'un baraquement du chemin de fer, s'élevaient maintenant, une quinzaine de jours plus tard, une foule de huttes et de cabanes peuplées de mercantis grecs et d'Arabes de l'Yémen (2), et même un « hôtel » pourvu d'un « buffet » ; mais il était impossible d'y achever l'organisation du convoi. Pour l'escorte, maintenant astreinte à une très sévère discipline, le contact des mercantis ne pouvait d'autre part qu'être déplorable ; devait-on la laisser en butte à leurs sollicitations, à la fascination de l'absinthe ? Un peu plus loin dans l'intérieur, au delà du désert issa-somali, à la ville abyssine de Gueldeïssa, les mêmes dangers n'existaient plus. Voilà pourquoi, après avoir dépassé l'arbre vénéré et le point d'eau d'Aboko, le gros de la mission avait franchi la vaste plaine de haschich, parsemée de termitières, de quelques tamarins et de mimosas épineux, que limite l'énorme amoncellement des roches noires basaltiques recouvrant la partie occidentale du mont Sangoudouden (3). De l'autre côté

(1) L.-J. Moreau, *Le* Dig-Dig *des Somalis* (*Le Naturaliste*, 24e année, 2e série, n° 374, 1er octobre 1902, p. 227-228, fig.); *les Gazelles du Somaliland* (*Ibid.*, n° 379, 15 décembre 1902, p. 281-284, fig.).

(2) A en croire le journal *Djibouti*, le quartier indigène y comptait déjà plus de cent paillottes à la date du 21 décembre 1901.

(3) Entre le mont Sangoudouden et la rivière d'Arto, un tiers au moins de l'itinéraire est fait sur des débris de projections.

de cette montagne, il avait traversé la plaine de Gedaa, puis avait marché sur les débris de projections du plateau désertique de Boussa. Les sources chaudes d'Arto et Gueldeïssa avaient été enfin atteintes par des pentes accidentées que couvre une végétation relativement développée : jujubiers; tallas verts et vigoureux, semblant de taille gigantesque par rapport aux buissons de même essence qui végètent près de la côte; mimosas « s'élevant majestueusement comme des cèdres » ; lianes enchevêtrées et formant partout de véritables guirlandes.


Fig. 5. — Termitière des environs de Gueldeïssa

« Gueldeïssa (a écrit le sergent-major Fontenaud dans son journal de route) se découvre brusquement au dernier détour de la route caravanière. C'est une agglomération de cases rustiques dominées par une hauteur escarpée sur laquelle se dessine, dans l'azur du ciel, l'aire impériale d'Atomarcha, le gouverneur éthiopien.

« La première chose qui attire l'attention en arrivant à Gueldeïssa est le poste militaire où deux sentinelles surveillent l'entrée et la sortie des caravanes. C'est une espèce de hangar dont la toiture, soutenue par deux poteaux de bois, s'adosse à la montagne.

« Deux grandes zeribas viennent d'être construites en face du poste-vigie. L'une des deux enceintes doit servir, nous dit-on, au rassemblement des caravanes allant ou venant de Harar à Gueldeïssa avec des chameaux loués aux paysans gallas. L'autre sera utilisée par les caravanes allant ou venant de Gueldeïssa au terminus provisoire du chemin de fer, avec les chameaux des tribus somalis.

« Les rues de Gueldeïssa sont pleines d'animation ; le commerce de l'alimentation encombre les voies. De tous côtés, les marchands de viande de boucherie, de viandes cuites, de beurre, d'œufs. Il y a marché tous les jours, sauf le dimanche. Là se tiennent les porteuses de pain galla. Elles ont des paniers remplis de galettes de *dourah*, dont tous les indigènes éthiopiens, issas ou gallas, se font un régal. Pour moi, c'est le vulgaire *bechna*, si bien connu du personnel de la mission saharienne.


Fig. 6. — Femmes Somalis à Gueldeïssa.

« Sur cette place, se trouve l'entrée des magasins de la douane. On pénètre par une grande porte dans le vaste caravansérail. Toutes les marchandises, quelle que soit leur nature, sont obligées de passer par là. »

C'est près de cette petite ville, au climat malsain, aux paillottes misérables, où femmes, enfants, poules, chèvres, moutons et chameaux vivent dans la saleté et dans la promiscuité la plus complète, que toute la mission se trouva, le 27 décembre 1901, enfin groupée sous la direction de Jean Duchesne-Fournet. Outre l'état-major européen et les quinze Arabes de l'escorte (1), le jeune explorateur avait maintenant sous ses ordres dix-huit soldats abyssins et dix Somalis ; mais il ne possédait pas encore le nombre de bêtes de somme indispensable pour le transport de ses bagages. Les animaux de charge ne sont pas rares au marché de Gueldeïssa, où se trouve (on l'a vu plus haut) la douane éthiopienne ; mais le réel intérêt scientifique que

(1) Outre les douze Arabes demeurés fidèles, trois déserteurs étaient revenus à Addagalla et avaient obtenu de Jean Duchesne leur pardon.

présentent les environs de cette ville — située au pied des contreforts qui séparent le pays somali des plateaux gallas du Harari — détermina Jean Duchesne à un nouvel arrêt. Lui-même en profita pour regagner Harar en compagnie du Dr Moreau et du lieutenant Collat, qui s'était



Fig. 7. — Une porte de Harar.

chargé de lever la route à la boussole. Plusieurs lettres, écrites à sa famille ou à des amis au retour de cette excursion, montrent quelles vives impressions en rapporta le jeune voyageur.

« Harar, dit-il, est la seule « ville » de l'Abyssinie (par *ville*, j'entends un ensemble de maisons et de bâtiments en pierres disposés sur des rues ou passages publics) ; dans le reste du pays, on ne trouve que des huttes rondes ou ellipsoïdales en pisé avec toit recouvert de chaume et cela même à Addis-Abeba, paraît-il. Harar est donc une véritable ville peuplée d'environ 40 000 habitants, et où l'élément européen, arménien, arabe ou indien est relativement assez développé. Qui, d'ailleurs, a vu Jérusalem, Trébizonde ou toute autre ville turco-égyptienne a vu Harar. C'est le même caractère de toutes choses, depuis le minaret blanc

des mosquées jusqu'aux sombres portes crénelées de la ville. Tout autour s'étagent de nombreuses terrasses de caféiers et de bananiers bordées de haies d'euphorbes.

« Le passé d'Harar explique qu'il en soit ainsi. Depuis quand, en effet, cette ville est-elle abyssine? C'est seulement le 6 janvier 1887, que l'Empereur Ménélik, en s'emparant d'Harar, a mis fin au régime barbare que l'Émir Abdullaï, rétabli en 1884 par les Anglais sur le trône d'où les Égyptiens avaient renversé son père en 1875, faisait régner sur le pays ; c'est seulement depuis lors que flotte au-dessus du croissant l'étendard de la Croix et que prévaut dans ces régions une ère de paix et de prospérité qu'elles n'ont sans doute jamais connue auparavant.

« Toutefois, même sous la domination abyssine, il est encore difficile de tirer de ce pays des résultats vraiment sérieux! La propriété n'existe pas, en effet, au sens absolu ni au sens réel du mot. Quant aux variétés de soi-disantes propriétés, qui ne sont en général que des usufruits, des droits d'usage, des droits d'habitation ou des précaires, il y en a beaucoup... ; aucune ne peut assurer à l'Européen la stabilité nécessaire pour tenter la moindre entreprise capitaliste ! Depuis très peu de temps seulement, le ras Makonnen s'est résolu à donner des concessions irrévocables de cinq ans, dix ans ; tout récemment notre agent consulaire, M. Guigniony, a pu obtenir pour lui-même une concession de vingt ans, ce qui constitue un fait inouï ! Peut-être, à force de patience et de temps, parviendra-t-on à faire comprendre autrement aux Abyssins leurs véritables intérêts; peut-être!... mais le chemin reste encore à frayer!

« Au-dessus d'Harar et sur la route du désert se trouvent de belles vallées froides, — celle de Comboltcha, par exemple, — avec des pâturages qui m'ont rappelé la France. Bœufs zébus, moutons et chèvres à tête noire, jeunes ânes petits et gris, mais d'une douceur et d'une force incroyables, chevaux, mulets de réputation connue y regorgent. L'œil en est tout réjoui ! Mais peut-être tout cela ne paraît-il aussi beau que par contraste avec le désert maussade et triste, encore que parfois grandiose dans ses formes tourmentées.

« Après le cadre, il y a les hommes. On ne peut rêver rien de si étrange que l'état social de ce peuple, nullement barbare, très civilisé même — j'allais dire presque trop! — byzantin presque... en dépit des apparences. Ces Éthiopiens ont reçu leurs principes moraux de deux sources : des juifs d'abord, comme l'atteste la légende de la reine de Saba, — de l'Égypte chrétienne ensuite,... chrétienne, mais copte. De là, chez eux, dans les manières, un grand raffinement et un cérémonial outré, des coutumes judaïques et byzantines. L'invasion islamique les a séparés du monde, et durant des siècles ils ont lutté!

« C'est aux péripéties pénibles de cette lutte sans cesse renaissante qu'il faut attribuer cette défiance continuelle et toujours éveillée qu'on retrouve chez tout Abyssin, et que j'ai pu particulièrement étudier au cours de mes deux voyages à Harar, et dans plusieurs entrevues avec le ras Makonnen, le vainqueur d'Adoua. Ce grand personnage, aux yeux pétillants de malice ou voilés de mélancolie suivant les impressions, à la figure fine, toute jeune, portant la quarantaine en dépit des cinquante ans réellement acquis, semble bien plus un diplomate qu'un général.

« Tout l'homme est dans un petit détail. Les coutumes nationales exigent le port des pieds nus ; les Abyssins les conservent ainsi même à cheval, et tiennent alors l'étrier avec les doigts de pied, qu'ils ont singulièrement agiles ; à peine, dans les endroits caillouteux, peuvent-ils se permettre des sortes de pantoufles plates non nouées. Eh bien! le ras Makonnen entend ménager le sentiment national ; aussi ne portera-t-il pas de souliers. Mais il sait aussi que les pieds nus ne passent pas précisément, dans le haut monde européen, pour un modèle d'élégance. Pour concilier les deux points de vue, il reçoit dans une petite salle aux murs blanchis à la chaux, assis à la turque sur un divan recouvert de tapis orientaux des plus simples et entre deux coussins de percaline rouge ; les pieds restent enveloppés dans une longue chemise blanche, si bien qu'on ne peut savoir si le ras a les pieds nus ou non. Lorsqu'il reçoit un visiteur de marque, il se dresse debout en s'appuyant sur les coussins, mais les pieds obstinément enveloppés dans la chemise. N'est-

ce pas un triomphe de diplomatie qui vaut bien les arguties de notre protocole? »

Ces longs extraits prouvent surabondamment que Jean Duchesne-Fournet, en dépit des préoccupations d'un rôle « tout de diplomatie et d'administration », ne négligeait nullement ses études politiques et sociologiques. Il se préoccupait également beaucoup de tout ce qui lui paraissait susceptible de servir la cause française ; aussi, non moins que les écoles françaises de Harar, dont les élèves avaient été, quelques semaines auparavant, tellement frappés de la visite de Jean Duchesne (1), la pauvre léproserie récemment fondée aux portes de la ville par le R. P. capucin Marie-Bernard sur un grand emplacement concédé par le ras Makonnen retint-elle longuement son attention. « La lèpre, écrivait-il encore à sa famille, cette horrible maladie que j'ai déjà rencontrée en Guyane, sévit terriblement dans ce pays... Le P. Marie-Bernard, aidé de deux sœurs franciscaines (dont l'une toute jeune, — vingt-trois, vingt-quatre ans!), soigne les affreuses plaies des pauvres lépreux. Installé dans de



Fig. 8. — Un lépreux de Harar.

(1) C'est ce dont témoigne une lettre adressée bien postérieurement par un témoin oculaire, Monseigneur Jarosseau, à la famille Duchesne-Fournet. « Ce fut, a écrit le vicaire apostolique des Gallas, une véritable fête pour nos jeunes Ethiopiens, qui voyaient *pour la première fois* un Français venir leur témoigner de la sympathie et leur prodiguer ses encouragements. Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de ce Français, qui semblait si heureux de les entendre articuler sa langue et dont l'émotion correspondait si bien à la leur. »

déplorables conditions de matériel, et par suite d'hygiène, la contagion est fatale pour lui, — il le sait! — si une meilleure installation ne peut s'établir. « C'est le risque du métier », dit-il simplement (1)! »

Lorsqu'il regagna son campement de Gueldeïssa (2), le jeune chef de mission put se rendre compte que chacun de ses collaborateurs avait, durant son absence, travaillé de son mieux à assurer le succès de l'œuvre entreprise. Tandis que les uns (MM. le sergent-major Fontenaud et Lahure) s'étaient soigneusement occupés des préparatifs matériels, un autre, M. H. Arsandaux avait poursuivi avec fruit, dans cette région semi-désertique située au pied des hauts plateaux, les études géologiques et pétrographiques, commencées quelques semaines auparavant autour de Djibouti. Il avait profité d'un séjour de quelque durée (27 décembre 1901-18 janvier 1902) pour observer attentivement les basaltes porphyroïdes et les calcaires jurassiques des environs de Gueldeïssa, ainsi que le contact entre basaltes porphyroïdes et calcaires stratifiés (3); il avait examiné soigneusement et photographié les collines doucement arrondies de la région (4) et les pittoresques gorges de la rivière de Gueldeïssa (5); il avait trouvé quelques fossiles permettant de déterminer l'âge des calcaires qui servent de soubassement aux basaltes. C'était là de l'excellente besogne scientifique.

Laissant M. Arsandaux terminer ses recherches et le Dr Moreau poursuivre ses études sur le spermosciure roux et les gazelles du pays, ainsi que relever avec soin les colonies de damans des environs de Gueldeïssa (6), Jean Duchesne se préoccupa, une fois encore, de ces

(1) Cette installation, que Jean Duchesne-Fournet appelait de tous ses vœux, et qu'il contribua à favoriser de toute manière, en particulier en accompagnant et en présentant le P. Marie-Bernard lorsqu'il vint quêter en France pour sa léproserie en 1903, est actuellement un fait accompli.

(2) On en trouvera une vue à la planche III de cette relation.

(3) Voy. la planche I du travail de M. Arsandaux.

(4) Voy. la planche III du même mémoire.

(5) Voy. la fig. 6 et la planche IV du même travail.

(6) J.-L. Moreau, *Note sur le daman d'Abyssinie* (*Bull. Soc. zoolog. de France*, t. XXVII, 11 nov. 1902, p. 212-215, fig.).

détails d'organisation qui lui avaient déjà pris tant de temps. Tout en travaillant à compléter le nombre de ses animaux de bât, il fait les honneurs de son camp à deux sportsmen anglais, MM. Darrah et Butter, qui, avant de traverser, en chassant, l'Afrique tropicale jusqu'au Congo, sont venus lui rendre visite ; il offre au ministre d'Angleterre en Éthiopie, le colonel Harrington, et à son secrétaire, M. Bulpett, un « grand dîner de gala » dans le menu duquel figurent des asperges, un phacochère, des francolins, des poulets rôtis, des desserts variés, du champagne, etc.... Voici enfin réunis les 30 mulets et les 82 chameaux de la caravane ; le chef de la mission veille alors de son mieux à l'exacte répartition des bagages, assigne une dernière fois à chacun son rôle. Cela fait, après une entrevue avec le ministre de France en Éthiopie, M. Lagarde, qui lui prodigue les conseils les plus précieux, Jean Duchesne-Fournet peut enfin, à la date du 19 janvier 1902, quitter Gueldeïssa avec toute sa colonne à destination d'Addis-Abeba.



Fig. 9. — Jean Duchesne-Fournet accompagne M. Lagarde qui vient de quitter le campement de la mission à Gueldeïssa.

CHAPITRE II

LA ROUTE DES GOURGOURAS ET DE L'ASSABOT.

A la fin de l'année 1901, les voyageurs désireux, au départ de Djibouti, de gagner Addis-Abeba avaient le choix entre deux routes très différentes l'une de l'autre. La plus longue, la plus sûre et la plus fréquentée, atteignait Gueldeïssa par le désert somali, se dirigeait vers Harar, puis, par les plateaux montagneux du Harari et du Tchertcher, gagnait l'Aouache et, de l'autre côté de ce fleuve, montait à Addis-Abeba par les gradins les plus abordables du plateau éthiopien. C'était la route que, après le poète décadent Arthur Rimbaud, l'employé de M. Alfred Bardey au Harar (1), avait suivie, par exemple, M. G. Bonvalot en 1897, celle aussi par laquelle, un peu plus tard, la mission Marchand avait achevé sa glorieuse traversée de l'Afrique équatoriale. Beaucoup plus courte, mais plus dangereuse et exclusivement fréquentée par d'importantes caravanes désireuses de gagner du temps, était la route presque plate du désert dankali; cette route, celle de MM. de Bonchamps et Charles Michel, se détache de la première à Addagalla, donc à 200 kilomètres du littoral du golfe d'Aden, en plein désert somali, puis la rejoint un peu au delà de l'Aouache, à Taditchamalka.

De ces deux routes, aucune ne pouvait convenir à Jean Duchesne-Fournet, désireux de faire œuvre géographique nouvelle. Prendre celle du Tchertcher eût été banal et sans grand intérêt géographique; de plus, avec des chameaux, il ne fallait pas songer à s'y engager! La mission allait-elle d'autre part, une fois arrivée au pied du Harari, remonter vers le nord-ouest pour regagner, vers Erer, la route à peu près plate du désert? Pour éviter ces marches et ces

(1) Alfred Bardey, *Notes sur le Harar* (*Bull. Géog. Histor. et Descr.*, 1897, p. 130-180.

contremarches, Jean Duchesne avait songé, avant même de monter pour la seconde fois à Harar, à suivre une autre route dont lui avait parlé Ato Mercha, le chef abyssin de Gueldeïssa : c'était une piste s'intercalant entre celle du désert et celle du Tchertcher, accessible à toutes les bêtes de somme et que n'avait encore sinon parcourue, du moins étudiée aucun voyageur européen, une route nouvelle par conséquent. Les encouragements que, lors de sa visite au camp de la mission (12 janvier 1902), M. Lagarde donna à ce projet, achevèrent de dissiper les hésitations du voyageur; aussi, dès le 19 janvier, s'engageait-il sur la route dite *des Gourgouras*, prolongée par celle de l'Assabot, pour y contrôler par lui-même, de la manière la plus rigoureuse, l'exactitude des renseignements fournis par les indigènes.

I

A travers un pays très accidenté, dont la végétation est réduite à quelques buissons épineux qui ne protègent guère contre les ardeurs du soleil, les tirailleurs s'engagent les premiers sur la piste des Gourgouras. Sous la conduite du sergent-major Fontenaud et de Louis Lahure, ils dominent d'abord un oued encaissé, bordé de beaux arbres au feuillage tombant, véritables bosquets de verdure et de lianes, où le Dr Moreau découvre une nouvelle colonie de damans; puis, à travers le plateau, ils atteignent Yonnis, à une quinzaine de kilomètres de Gueldeïssa. Une fois rejoints par le reste de la mission et par Jean Duchesne lui-même, demeuré en arrière pour régler complètement avec les chameliers les conditions de transport, ils commencent à s'engager à travers les contreforts du massif du Harari (21 janvier).

Sur les pas de l'*abane* ou guide gourgoura Yousouf Roblé, ils cheminent entre deux montagnes peu élevées de forme tabulaire, et franchissent un ou deux points d'eau très verdoyants, avec des roseaux et quelques champs de dourah et de maïs; puis ils atteignent, au milieu d'une brousse sauvage, peuplée de perdrix, de francolins, de

pintades et de digs-digs, la dépression de Chiniélé, que traverse un grand oued descendu des monts du Harari.

C'est le long de cet oued, dans la région dite El Bah, où le gibier se promenait autour des voyageurs « comme dans une basse-cour, au témoignage de Louis Lahure, et sans s'effrayer le moins du monde » (1), qu'on pensait alors devoir établir temporairement le terminus de la



Fig. 10. — Guerriers Gourgouras (route des Gourgouras).

voie ferrée, quitte à le pousser ultérieurement dans la direction d'Addis-Harar.

A Chiniélé, où la mission dressa son second campement, se produisirent les premières difficultés avec les chameliers, toujours très rétifs, — bien des voyageurs en ont fait la triste expérience, — à

(1) Il en était de même des chacals, toujours très effrontés. Pendant un déjeuner, à Chiniélé, deux ou trois d'entre eux ne cessèrent de tourner autour de la table devant laquelle étaient assis les membres européens de la mission.

marcher de l'avant tant qu'ils demeurent dans leur propre pays. Leur mauvaise volonté se trouva encore accrue par un incident de minime importance. Au cours de la route, le lieutenant Collat ayant perdu sa cravache, le chamelier qui l'avait retrouvée se l'était appropriée. Nagach, qui remplissait alors auprès du lieutenant ce même rôle de boy rempli naguère par lui auprès du prince Henri d'Orléans, Nagach, — que Jean Duchesne appelait en manière de plaisanterie *le lion*, Ombasa, — ayant vu au campement cette cravache entre les mains du chamelier, voulut la lui enlever ; de là une bagarre. Chameliers d'un côté, Abyssins de l'autre, étaient là, s'injuriant, vociférant à qui mieux mieux! Ce fut un tumulte effroyable, qui finit cependant par s'apaiser, mais dont le chef de la mission eut à subir le contre-coup le lendemain matin, tandis que le lieutenant Collat, le sergent-major Fontenaud et Louis Lahure s'avançaient avec les Arabes et les mulets dans la direction d'Ourso. Alors Jean Duchesne, M. Arsandaux et le Dr Moreau, demeurés avec les chameliers, ne parvinrent qu'à grand'peine à les entraîner à leur suite. Ils les y décidèrent enfin ; et, par une marche longue et pénible à travers une immense plaine à pente très légèrement ascendante, rejoignirent par 1120 mètres d'altitude, — altitude supérieure de 30 mètres à celle de Gueldeïssa, — le campement d'Ourso (23 janvier).

Bordée de palmiers et de superbes arbres verts du genre mimosa, dans les branches desquels gambadent des singes noirs et blancs, la jolie rivière d'Ourso sort d'une région montagneuse où le ras Makonnen possède de grandes cultures et de nombreux troupeaux. Sur ses rives — peuplées de nombreux marabouts qui pêchent gravement dans l'oued leur nourriture, — une concession a été récemment accordée à M. Guigniony, alors notre agent consulaire à Harar. Comme la plaine que traverse cet oued marque la limite occidentale du pays gourgoura et le commencement du pays des Haouïas, — ce sont, comme les Gourgouras, des Somalis mélangés de Gallas, — les chameliers saisirent ce prétexte pour manifester de nouveau, et d'une manière

plus sérieuse encore qu'à Chiniélé, leur mauvaise volonté. Dans l'après-midi du 24 janvier, à l'heure du départ, un caporal abyssin avertit le chef de la mission que les chameliers se refusaient à marcher, et que beaucoup d'entre eux se préparaient à déserter avec leurs chameaux. Aussitôt un cordon de sentinelles est, sous la surveillance des tirailleurs algériens, établi autour d'eux pendant la nuit; mais, au



Fig. 11. — L'abane des chameliers est attaché et surveillé.



Fig. 12. — Révolte des chameliers.

matin du 25, l'agitation grandissant encore au milieu des chameliers qui se refusent à sortir du pays gourgoura (1), les Européens eux-mêmes doivent intervenir. Laissant le campement abyssin sous la garde de son *choum*, ils se rendent auprès des rebelles, leur enlèvent leurs lances, font ligoter l'abane et charger les chameaux par les tirailleurs et les Abyssins. Alors, mais alors seulement, les chameliers comprennent enfin que les « Frengi » ne se laisseront pas intimider; après de long kalams, ils cèdent donc, chargent eux-mêmes leurs bêtes sous la surveillance des

(1) Selon les usages du pays, en effet. les chameliers gourgouras ne doivent pas dépasser leur frontière ni faire des transports sur le territoire dankali et réciproquement. C'est pour obtenir des chameliers le transport direct des bagages de la mission jusqu'à Baltchi que Jean Duchesne-Fournet était, le 19 janvier, demeuré après le départ du convoi à Gueldeïssa.

tirailleurs, et le convoi, complètement encadré d'hommes de l'escorte, quitte enfin Ourso pour continuer la route dans la direction d'Erer. Mais à peine dans la brousse, quelques chameliers se jettent hors de la piste en poussant leur cri de guerre; du moins sont-ils rapidement repris.... Dès lors la marche se poursuit sans incident, tandis que, pour empêcher toute tentative de désertion, Fontenaud marche à pied avec les Arabes groupés à l'arrière-garde, et que Louis Lahure (il en fut ainsi jusqu'à la sortie du territoire dankali) ne cesse de faire la navette de la tête à la queue du convoi.

A travers une plaine très ondulée, où descentes et montées sont multipliées à l'infini, la mission s'avance péniblement vers l'ouest. Sauf aux abords des rivières qui sont toutes, même les ouadi à sec, même les rivières les plus profondément encaissées, — la rivière Denga Mendova (1), par exemple, — entourées de beaux arbres verts, la brousse y est très âpre et très pauvre. Aussi, sous un soleil ardent, aux heures les plus chaudes du jour, la marche de la colonne fut-elle plus lente encore que les jours précédents; plus de quatre heures et demie furent nécessaires pour franchir les 16 kilomètres qui séparent Ourso de la cuvette marécageuse et triste d'Okfalé.

Ce point d'eau, d'altitude sensiblement inférieure à celle de Gueldeïssa (985 m.), se compose de plusieurs larges puits s'ouvrant à fleur de terre et disposés en demi-cercle autour de deux mimosas épineux (tallas) contournés. Le prince Henri d'Orléans y avait séjourné trois jours en 1897; Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons ne s'y arrêtèrent que quelques heures (25-26 janvier).

Ensuite, sur le plateau monotone, à longue distance de cette grande falaise hararique qu'ils ne perdent jamais de vue, ils contournent le

(1) Cette rivière, qui tire son nom somali du terrain dans lequel est creusé son lit, est la rivière de la « pierre (*denga*) rouge et noire (*mendova*) ». Ce nom est à rapprocher de ceux de la rivière d'Arré-Mendou (*arré*, terre; *mendou*, rouge et noire à la fois), au lit raviné, creusé dans une terre rouge-brique, — des ravins de Koud-Mendou (*koud*, sec), ainsi nommés parce qu'ils seraient, dit-on, toujours à sec.

soubassement de la large montagne de Dabèba (1), déjà longée la veille, qui se présente à eux depuis Ourso sous l'aspect d'une table rase et plate. Puis ils gagnent la jolie rivière d'Erer, dont les eaux courantes, pures, fraîches, et ombragées contrastent agréablement avec les ravins à sec précédemment traversés au cours de l'étape, et la localité même d'Erer Iya.

« Erer Iya, encore sur territoire Haouïa, est, dit Jean Duchesne-Fournet, surnommée *iya* (*cri* en français) à cause des cris que poussent les sentinelles somalies apostées sur les montagnes voisines lorsqu'elles aperçoivent les Danakil en incursion ; là se tiennent en effet en permanence des guerriers haouïas chargés de surveiller le pays dankali. Notre campement y est installé dans une clairière charmante, en face d'un petit monticule d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur tout le désert, et aussi sur ce Djebel Ahmar, dans la falaise duquel les hommes m'ont indiqué pendant l'étape l'emplacement de Tchallanko, où M. Chefneux a ses soldats et ses mulets, et celui de Lafto, siège d'une mission catholique. Tout près de nous, la fontaine chaude et minéralisée dite *hora* en somali. Cette fontaine, qui coule vers la rivière, attaque les roches voisines ; d'où un ample gisement de minéraux divers : quartz en beaux petits cristaux, onyx empâtés, curieuses poches creuses en quartz hyalin aux multiples cristaux environnés d'une couche de silice jaune, calcite, etc. Les eaux de la source sont chargées d'acide sulfhydrique. — A l'entour, dans de belles prairies parsemées de rochers et d'arbres, superbes troupeaux de bœufs, moutons, chevaux remarquables, chèvres, etc., cultures de dourah, etc.

« Une route différente de celle que nous avons suivie permet aussi, ajoute encore Jean Duchesne, de se rendre en deux étapes d'Ourso à Erer-Iya ; elle passe de l'autre côté de la montagne de Dabèba par rapport à Okfalé, et le point d'eau, quand il existe, est alors à Gherba (2) Kabrou. »

(1) « On l'appelle *Dabèba* en somali, c'est-à-dire les Tombeaux, écrit Jean Duchesne dans son journal de route, parce que là furent enterrées la plupart des victimes d'une grande épidémie, il y a une dizaine (?) d'années.

(2) « *Gherba*, en galla, veut dire *puits, point d'eau* ».

Quelques kilomètres seulement séparent Erer-Iya de la rivière de Gota et de la localité de Gota Marmarsa; la mission les franchit, le 27 janvier 1902, en une courte étape au cours de laquelle l'abane put pour la première fois montrer dans le lointain aux voyageurs, d'un plateau à la végétation maigre et mouvementée, la montagne d'Assabot (1). Sur une éminence dominant de 15 mètres la rive gauche de l'oued et d'accès peu facile, le camp fut établi en territoire dankali, tout près du pays des Haouïas, — qui commence un peu en aval, de l'autre côté de la rivière — et de la contrée des Aboras, située en amont et en face. L'eau courante de Gota marque donc, au lieu dit Gota Marmarsa, le point d'intersection des territoires de trois populations différentes; c'est également le point de contact de trois circonscriptions administratives éthiopiennes. Si en effet le pays des Haouïas appartient au gouvernement d'Ato-Mercha, celui des Aboras dépend du dedjaz Berrou ou Biratou, neveu du ras Makonnen, tandis que les « Danakil de la plaine » obéissent au chef Timbako. Ainsi s'explique le renom de cette localité qui n'a jamais été, quoi qu'on ait pu prétendre, une ville de quelque importance, mais qui est le point de contact de plusieurs populations distinctes.

De ces populations, celle des Aboras est, note Jean Duchesne-Fournet dans son carnet de route, « une tribu galla sauvage, mélangée de Hararis, c'est-à-dire d'anciens Arabes maîtres de Harar; nous n'en voyons guère, car ils sont tous partis il y a trois mois pour les montagnes afin d'y faire paître leurs troupeaux. Soumis au dedjaz Berrou, dont la capitale est Gorogoutou, dans la montagne bien au-dessus de nous, ces indigènes obéissent directement au chef des douanes Mohammed-Abou-beker, secrétaire du dedjaz, qui les gouverne. A ce Mohammed-Abou-beker incombe en outre la tâche délicate de juger les différends qui surgissent entre les diverses tribus, en conflit perpétuel au point de contact de Gota Marmarsa.

(1) V., à la planche 3 des itinéraires entre Gueldeïssa et Addis-Abeba, le petit croquis de « l'Assabot derrière Moullou », pris un peu plus dans l'ouest, entre Elabella et Derela.

« Le gouvernement du dedjaz Berrou, continue notre voyageur, comprend également le territoire de tous les Danakil de la montagne, à l'exclusion de celui du fameux chef Timbako, qui gouverne ceux de la plaine. Ici on appelle souvent ces derniers *Adals*. Les cornes de leurs bêtes sont les plus belles que j'aie vues en ce pays jusqu'à présent; et splendides et innombrables sont les troupeaux leur appartenant qui viennent s'abreuver à la rivière un peu en amont de notre camp.

« En ce moment, en effet, les Adals sont en guerre avec les Somalis Issas; ils sont arrivés ici il y a quatre à cinq jours pour chercher un



Fig. 13. — Abreuvoir en pays dankali.

asile sûr dans les montagnes, et leur grand chef, le farouche Timbako, a quitté sa résidence habituelle, ou du moins le théâtre de ses exploits, Gota ou Abakri-Houssein, située dans la plaine basse et jaune du désert (*baraha* en abyssin), à deux heures d'ici environ, pour se réfugier dans un village des alentours, près de notre camp.

« C'est un personnage bien singulier, d'une laideur extrême avec sa

chevelure graisseuse, son nez de polichinelle, sa bouche mal faite, ses lèvres énormes, sa chique qu'il ne retire jamais de sa bouche que pour la coller à son oreille,. . lorsqu'il boit, — de là son sobriquet abyssin de *Tembaho*, tabac, — que ce petit homme maigre et malingre, tenant un fusil Gras en guise de canne! Il est à moitié nu, porte juste une étoffe crasseuse autour des reins, crache à tout bout de champ et se mouche presque sur nous! Sa réputation me faisait attendre mieux de lui, et j'ai éprouvé une vraie déception lorsqu'il est venu nous rendre visite et quémander un cadeau que nous lui avons laissé pour compte, n'ayant pas à craindre ses griffes. Nous lui avons simplement offert quelques gâteaux secs et du thé : il en boit une tasse, puis, en voyant une autre près de lui, il se met à la boire aussi! Il aurait tout bu si chacun de nous ne s'était empressé de prendre ce qui lui revenait (1)!

« Le lieu où nous sommes est parfois inexactement appelé Erer Gota, mais son véritable nom est celui que les Gallas lui donnaient naguère, Gota Marmarsa; on le désigne aussi parfois sous le vocable *Gouddada* (mot galla qui signifie *jardin*), à cause des bananes et des cannes à sucre qui y poussent, et dont Hadji-Ahmed nous a montré de beaux spécimens.

« Ce personnage est un Dankali de distinction et d'éducation, neveu et représentant du chef des douanes; il est vêtu convenablement avec un turban d'étoffe blanche à fleurs, il parle très bien l'abyssin, il est poli. Il nous fait visiter ses jardins, situés sur la rive gauche du fleuve (celle sur laquelle nous sommes), alors que ceux du dedjaz Berrou s'étendent sur la rive droite. On y trouve des cultures de maïs (autrefois en dourah) assez étendues, des cannes à sucre aux roseaux vigoureux, des grenadiers (en abyssin, *rouman*), des bananes bien venues; un arbuste droit, au tronc blanc et au feuillage vert franc, produisant une sorte de banane ovoïde, avec ombilic à l'extrémité (en arabe *embachami*, en abyssin

(1) Quelques mois plus tard, en août 1902, le sultan dankali Mohamed, dit Timbako, était arrêté sur l'ordre de Ménélik et amené prisonnier à Addis-Abeba. Le négus le fit charger de chaînes et l'envoya à Entotto, où Timbako ne tarda pas à mourir.

mous ya frengi); une sorte de citron, ou mieux de cédrat; une plante oléagineuse assez droite et vigoureuse, appelée en abyssin *souf*, sorgho oléagineux; de nombreux plants de caféiers, les uns déjà presque à maturité, d'autres jeunes auxquels — singularité à remarquer — servent d'arbres abris des maïs spécialement complantés dans ce but (1); la vigne, qui y mûrit au mois de juin abyssin (2), soit en échalassage, soit en treille, — les deux spécimens s'y rencontrent (3); — enfin, dans un coin bien caché, de beaux choux-raves, dont nous nous délectons. C'est dans cet



Fig. 14. — Chamelier somali du désert dankali fuyant dans la crainte de Timbako.

Eden que les hommes d'Hadji Ahmed ont tué deux jours auparavant un colossal serpent boa, égaré sans doute dans ces régions, car il y est rare. »

Quelque séduisant que pût être Gota Marmarsa, Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons avaient trop hâte de gagner rapidement

(1) « L'altitude de Gota Marmarsa (1280 m.) et la position dans un fond humide, abrité, et souvent à l'ombre des montagnes rendent cet abri suffisant. »

(2) C'est-à-dire, avec la différence de calendrier des deux pays, au mois de juillet.

(3) « Ce fait, note Jean Duchesne, est digne d'attention, car il prouve que, sous l'équateur, la viticulture n'est pas une recherche d'illuminé, à condition que l'altitude soit assez considérable et que l'endroit soit bien choisi. Ainsi on évite le phénomène décevant et décourageant de la maturité perpétuelle ; mais il ne faut pas s'illusionner sur la valeur de ces essais, qui ne pourront jamais réussir que sur une petite échelle. »

Addis-Abeba pour s'y arrêter longtemps. Profitant de l'absence de Timbako, — que l'assassinat pendant la nuit, sur les bords de la rivière, par les Haouïas, de deux Danakil gardant des troupeaux avait décidé à marcher immédiatement sur Erer Iya, — la mission s'empressa donc de lever le camp et de poursuivre sa route dans la direction d'Elabella.

L'étape devait être rude, on le savait; l'ignorance du guide, qui n'était jamais venu jusqu'alors dans ces parages très accidentés, la rendit plus rude encore. Au lieu de la véritable route, en effet, la caravane suivit un chemin plus long et plus âpre, où les mouvements du sol se succèdent sans interruption, où voisinent la brousse monotone et maussade des plateaux et la végétation parfois touffue des vallées et des ravins; aussi n'atteignit-elle que tardivement l'endroit où elle devait camper.

« Elabella, dit Jean Duchesne-Fournet, semble un vocable galla qui signifie « fontaine large », de *ela*, fontaine, et *bella*, large (1). Cette dénomination s'explique au reste par la position du campement; il est situé dans une belle clairière, au pied d'une haute falaise à pic (de rhyolite, semble-t-il), entre deux rivières et près de leur confluent. De ces rivières, l'une, celle d'Elabella, est généralement sèche; mais à quelques mètres surgit une source qui s'épand dans un large bassin que couvre de son ombre un mimosa penché sur le vide, et c'est là que viennent en très grand nombre se désaltérer les troupeaux. Le lit de l'autre rivière, sèche également, la rivière de Bikki, contient aussi un puits renfermant de l'eau. Après leur jonction, ces deux rivières passent en un lieu nommé Tollo (2), à une heure de marche du lieu où nous campons. »

Arrivée le 28 janvier au soir à Elabella, la mission n'en repartit que le 30. Aux fatigues de la marche se joignit en effet, dans la nuit qui suivit l'arrivée à ce point d'eau, un tel vacarme fait par les singes, de concert avec les hyènes et les chacals, que les voyageurs se demandè-

(1) « Un autre mot, le mot *gherba*, signifie à proprement parler : point d'eau, place où il est resté de l'eau après la saison des pluies. »

(2) Ce lieu est marqué sur la carte d'Afrique de l'État-major français au 1 : 2.000.000e, feuille no 29, *Gondar* (édition révisée et complétée en 1897).

rent si, comme d'aucuns l'ont parfois raconté, les singes ne viendraient pas les attaquer. Une halte d'une journée entière, au cours de laquelle un grand chef dankali, de taille herculéenne, se rendit au camp en quête d'un cadeau, puis une nuit de sommeil réparateur eurent tôt fait de remettre tout le monde sur pied; aussi est-ce à une allure bien supérieure à celle des précédentes étapes que furent ensuite parcourus un pays assez plat et de végétation assez fournie, puis de vastes clairières et un plateau relativement dénudé, couvert des éternelles touffes d'herbes blanches du désert somali. Comme au cours de l'étape du 28 janvier, des villages danakil nomades, abondants en richesses pastorales, jalonnaient l'itinéraire suivi par la caravane; dans l'un d'eux se trouvaient même des poules, fait digne de remarque, car il indique que les Danakil, au rebours des Somalis pour qui ces volatiles ne se distinguent en rien des autres oiseaux, en font consommation.

« Le point d'eau auquel nous sommes arrivés est connu, a noté Jean Duchesne-Fournet dans son journal de route, sous le nom de Deréla en *Adal* ou *Dankali*, et de *Kotcho* en Galla. C'est en effet vers le milieu de cette étape que l'on rencontre la limite entre la terre des Danakil et celle des Gallas-Itous, tribu de Gallas encore à peu près sauvages. Mais si la limite des terres existe encore en théorie, toute la région de Deréla et de Magou, territoire itou, est envahie par les Adals. Il y a quelques années, les Danakil (1) se sont adressés à l'empereur Ménélik, se plaignant de manquer de points d'eau dans la région pour abreuver leurs nombreux troupeaux, et ils ont obtenu la faculté d'occuper une portion du territoire itou jusqu'à une nouvelle limite plus éloignée. Aussi, sur tout ce territoire, l'impôt ou tribut que paient les Houaddas-Alis est-il partagé en deux parts : l'une revient au ras Makonnen, de qui relèvent les Gallas-Itous, et comme tel suzerain de la terre; l'autre est envoyée à l'azage Ouoldetadik, gouverneur d'Ankober,

(1) Ils appartiennent, a écrit ailleurs le jeune chef de mission, à la grande famille des Houaddas-Alis, qui se divise elle-même en sept tribus : les Derméla, tribu du fameux Timbako, — les Rakouba, vers Gota Marmarsa, — les Hassémalé, vers Deréla, — les Abelé, — les Hasova, — les Calloweima, — les Dewinné, au delà de Deréla.

de qui dépendent tous les Danakil, et naturellement ceux-ci comme les autres en tant que personnes.

« Le campement est, comme le point d'eau lui-même, placé dans une sorte de cirque montagneux remarquable par sa régularité et par l'absence de toute rivière sèche ou vive apparente le traversant. Plusieurs puits assez larges et peu profonds y ont été creusés; mais le plus important est dans une sorte de grotte.

« Trois chemins se présentent pour sortir de ce cirque : celui de gauche va vers la montagne, et dessert des puits ou sources ; celui de droite s'engage dans une sorte de gorge et passe devant la grotte dont il vient d'être question (c'est la route du Choa par le désert des Danakil); enfin celui de face conduit hors du cirque par une rampe assez rapide. Par ces trois routes, de nombreux et importants troupeaux de superbes bestiaux — que conduisent et que surveillent des bergers parfois montés dont les chevaux portent des testicules de bouc attachés à leur cou, — se rendent sans cesse aux puits de Deréla. »

C'est par la dernière des routes dont vient de parler le chef de la mission que, dans la matinée du 31 janvier 1902, la caravane sortit de la dépression, d'aspect assez triste, où avait été la veille établi le campement, près d'un bois touffu de mimosas épineux. Arrivée sur la hauteur, du sommet de laquelle on découvre l'immense plaine jaune du désert somali, elle laissa sur la droite « une grande montagne en deux masses » qui est sans doute le mont Rokdaglia de la carte de l'État-major français (1), et s'enfonça dans une brousse monotone et dénudée. Ainsi fut atteint le campement de Magou, point important, le principal de ceux où les Dewinné, la dernière des tribus des Houaddas-Alis, viennent abreuver leurs troupeaux; on y trouve plusieurs puits profonds, dont l'un n'est accessible que par un plan incliné taillé dans le roc.

A peine la mission venait-elle de s'installer que le choum des

(1) Cf., sur les planches 3 et 4 des itinéraires du lieutenant Collat, les visées prises d'Elabella et de Magou vers les monts Rokdaïa.

Dewinné, Ali-Guéro, se présentait à Jean Duchesne, et alors commence un long palabre dans le but d'obtenir pour les mulets de la caravane le libre accès des puits de Magou. « Tous les Dewinné sont là, écrit Jean Duchesne, avec leurs innombrables bestiaux, troupeaux de bêtes à cornes splendides, chevaux merveilleux pour le désert, sur lesquels sont juchés les bergers... En face de nous se dresse l'énorme et superbe massif du mont Afdam, émergeant au-dessus du bas pays, et complètement isolé des montagnes du Harari; est-ce le mont Bourané de la carte de l'État-major français? Les indigènes disent qu'une ville s'éleva naguère en cet endroit, et une légende prétend que le nom d'Afdam aurait été donné à la montagne en souvenir d'un Somali ainsi appelé qui, après avoir quitté son pays, s'y serait établi avec sa famille. Il y a trois ans, le ras Makonnen s'y est en tout cas fait construire une résidence où il va parfois séjourner. Il a eu raison, car le massif d'Afdam est certainement le plus pittoresque que nous ayons rencontré jusqu'ici. »

Au delà de Magou, l'aspect du pays se modifie peu à peu de manière très sensible. Graduellement se profile le mont Gourka, au pied duquel coule une importante rivière vive, déversoir de toutes les eaux de la contrée; graduellement aussi, la brousse devient boisée, les pâturages disparaissent et les troupeaux se font de plus en plus rares. Voici bientôt une rivière sèche à la vallée remarquablement verdoyante, l'Houlla Roca (1); voici, à l'ouest de la rivière Dima, frontière effective entre les Danakil et les Gallas-Itous, dans un cadre de fort beaux arbres, le beau point d'eau de Kalladou. Trois puits creusés assez profondément, et un bassin à fleur de terre d'où émergent des sources abondantes, tel est ce point, d'où, en temps de débordement, les eaux se déversent sur la route par un passage à peine marqué.

Au sortir de Kalladou, la mission traversa d'abord un véritable parc,

(1) En Galla, rivière du tamarin, du nom d'un arbre situé à sa source (*houlla:* ravin sec; *roca:* tamarin).

à la végétation merveilleuse, d'où la vue s'étendait sur toute la série des pics pittoresques de la chaîne du mont Afdam. « Cette étape, a noté le sergent-major Fontenaud dans son journal de route, est la plus dure de toutes celles que nous avons déjà effectuées ». Comment eût-il pu en être autrement sur un terrain très accidenté, véritable chemin de crête entrecoupé de brusques ressauts et de ravins abrupts (1)? Sur un sol tantôt dallé de pierres de différentes couleurs, tantôt bordé de berges de terre glaise ou d'argile dont se nourrissent les bestiaux et les chameaux des Itous, à défaut de l'herbe des pâturages, les bagages mal arrimés se défont à tout moment. Aussi la marche du convoi de chameaux qu'ont précédé Jean Duchesne-Fournet, le lieutenant Collat, le Dr Moreau et le convoi de mulets, est-elle lente et pénible, tout au moins jusqu'au lieu dit Hayadi. C'est un point (2), dont tout le pourtour est érodé par les eaux, et « d'où, portent les notes du chef de la mission, s'écoulerait, paraît-il, une rivière (sans doute sèche) d'Iragalé ».

A peine sortie de la dépression d'Hayadi, la route s'écarte davantage du massif de l'Afdam, et le terrain change complètement d'aspect. « On traverse, disent les notes de Jean Duchesne, une immense plaine que ne coupent plus de profonds ravins, et qu'accidente seule la rivière sèche d'Hala. L'herbe blanche ne laisse place qu'à l'éternel mimosa épineux. Toute cette plaine s'étend entre deux massifs montagneux : à droite, celui d'Afdam, à gauche, les monts du plateau Harari ou du Tchertcher, en avant desquels se détache en sentinelle avancée, faisant face au mont Afdam, le mont Koummoutou, en forme de diadème tordu

(1) Ces ravins, qui atteignent parfois des dimensions énormes, n'ont pas permis à MM. Arsandaux, Fontenaud et Lahure de s'approcher de l'Afdam comme ils l'eussent désiré. Pour ne pas retarder la marche de la caravane, ils durent, après être demeurés en arrière durant une étape au cours de laquelle ils jouirent d'une vue splendide sur la chaîne du mont Afdam, renoncer à un projet formé par M. Arsandaux et rejoindre à marche forcée à Moullou le gros de la colonne, sans avoir pu renouveler leur tentative infructueuse du 31 janvier 1902.

(2) Ce point n'est pas dénommé sur la planche 4 des itinéraires de la mission, mais il y est facilement reconnaissable.

par les flammes (1). Au pied de ce mont se trouverait un puits, point d'eau assez important ; et sur la haute montagne on aperçoit l'emplacement — ou plutôt la direction — des localités de Hirna, avec une résidence du ras Makonnen, et de Kouni, poste de la ligne téléphonique.

« La piste, ajoute notre voyageur, sert de limite à plusieurs districts des provinces du ras Makonnen. A droite se trouve le district d'Hadji Gouratch, un Abyssin ou un Galla du Ouollo, très noir, à la figure pleine, et même obèse ; il passe pour très riche, surtout en troupeaux, et gouverne le massif d'Afdam, tout le territoire itou entre les Adals et la piste, puis, de l'autre côté de la rivière de Moullou, tout le pays itou jusqu'à la montagne d'Assabot. Ses tentes sont, paraît-il, à Koummoutou, où il se trouve avec un troupeau de 2 000 bœufs, escortés de 200 soldats, qu'il conduit à l'empereur Ménélik de la part du ras Makonnen ; nous en rencontrons quelques fragments épars dans la plaine. — A gauche de la piste s'étend, depuis la limite théorique du territoire itou (entre Deréla et Elabella), jusqu'à la hauteur du puits de Koummoutou, le district du *balambaras* (2) Danaka, *mens*, c'est-à-dire membre de la famille royale. — Plus loin encore à gauche, de Koummoutou à l'Aouache, c'est l'immense territoire du fitaorari Asfaou, fils de ce Dedjaz Manaïé qui tomba glorieusement à la bataille d'Adoua ; de lui dépendent directement les deux fonctionnaires précédents, Hadji Gouratch et Balambaras Danaka, et tous trois relèvent du ras Makonnen. »

En dépit des grandes facilités que présentait désormais pour la marche le sol de la contrée, ce ne fut pas sans une grande fatigue, due à l'extrême chaleur, que le convoi suivit, sur le plateau à travers la haute plaine, la piste conduisant d'Hayadi à Moullou. Il franchit la rivière sèche d'Ilala et vit pendant quelque temps encore, après avoir laissé derrière soi le massif d'Afdam, la grande plaine déprimée qui l'en séparait s'étendre à l'infini sur la droite ; mais bientôt apparut à

(1) Cf., le schéma et le profil tracés dans le bas de la planche 4 des itinéraires entre Gueldeïssa et Addis-Abeba, et la note qui les accompagne.

(2) Gouverneur d'un mont fort.

l'horizon la longue montagne tabulaire derrière laquelle coule la rivière de Moullou. Ses formes, de mieux en mieux dessinées, ne tardèrent pas à permettre aux voyageurs d'en reconnaître la véritable nature : c'est un vaste plateau quadrangulaire à base carrée, parfaitement régulier, en bordure de la rivière et de la piste. Sa hauteur relative est assez faible (moins de 100 mètres au-dessus de la plaine plus orientale). La rhyolite semble, — autant du moins que permet de s'en rendre compte l'aspect d'une roche très altérée, — jouer dans sa composition pétrographique le rôle principal (1).

Après avoir longé la face septentrionale de ce plateau, la mission descendit par un assez long couloir jusqu'à la rivière alors vive à laquelle les voyageurs donnent d'ordinaire les noms de *Moullou* ou de *Moullou Djiret* (2), mais qui, à en croire Hadji Gouratch, s'appellerait en réalité Tchero. Elle établit son camp en pleine brousse, par 1225 mètres d'altitude, sur la rive gauche de la rivière, à l'issue de gorges assez pittoresques, où par endroits le roc noirâtre presque à pic est cependant taillé en escalier et facilement accessible. Les eaux étaient assez basses à la date du 1er février 1902; mais ni la maigreur du Moullou Djiret, ni la multitude des sangsues qui y vivent n'empêchaient les bergers itous, montés sur leurs chevaux, d'y mener leurs troupeaux à l'abreuvoir.

L'étape suivante s'effectua à travers bois et sous la pluie. C'est alors que Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons, s'élevant à plus de 1300 mètres, quittèrent la vallée de Moullou pour gagner celle de la rivière sans doute confluente de Méhéso. Ils dominèrent pendant assez longtemps le lit de cette nouvelle rivière, en ayant sans cesse devant les yeux la vue de la grande montagne de Mouti Yarti, derrière laquelle se dresse celle d'Assabot, plus lointaine et plus haute encore.

La mission arriva ainsi au bout de 10 kilomètres au point où se

(1) Sur les roches de Moullou, voy. les p. 74-75 du travail de M. Arsandaux.

(2) *Moullou* est le nom de la source ; *djiret*: rivière.

coupent la piste et la rivière sortie de la source de Baka (1), c'est-à-dire au lieu appelé Méhéso en dankali et Mitergou en galla (2); là, une eau très vive, meilleure que celle de Moullou, coule en abondance au milieu de roseaux et de jolies fleurs blanches; aussi l'endroit ne peut-il, par contraste avec la succession de plateaux désertiques, volcaniques ou sablonneux qui le précèdent, manquer de paraître délicieux. Tel le jugèrent en effet les membres de la mission Duchesne-Fournet; ils demeurèrent donc à Mitergou pendant vingt-quatre heures avant de terminer leur reconnaissance de la route de l'Assabot et de parcourir les dernières étapes qui les séparaient de la route montagneuse du Tchertcher.

Quand ils en repartirent, il fallut marcher à travers un terrain boisé, mais brûlé par le soleil et semé de tous côtés d'immenses ossements d'éléphants (3), dans la direction de l'Assabot. Puis (4), laissant derrière elle cette montagne à l'aspect très sauvage, et qui (a écrit Louis Lahure dans son journal de route) ressemble beaucoup au mont Pilate, la mission effectua à travers un pays triste une marche longue et monotone; du moins la piste est-elle bien marquée au milieu de grandes prairies de haschich, couvertes parfois de pierres noires, semées de quelques bouquets de mimosas, où paissent de nombreux troupeaux de bœufs et d'ânes. Ainsi furent atteintes les hauteurs qui dominent de près de 300 mètres la verdoyante vallée de Laga Arba et permettent d'apercevoir au loin par une large trouée, dans la direction du sud-ouest, les monts Aroussis. Continuant ensuite de descendre,

(1) C'est à Baka que se trouve la plantation de caféiers du ras Makonnen, objet de la concession de M. Brenot.

(2) *Méhéso* signifierait « grande rivière » en dankali. Quant à *Mitergou*, ce mot galla veut dire *propre, pur*, et a sans doute été appliqué à cette rivière à cause de la pureté de ses eaux.

(3) Ce pays était en effet naguère très riche en éléphants, mais il n'est loisible de les chasser qu'à ceux qui sont pourvus d'une autorisation spéciale de l'empereur Ménélik.

(4) Voy. les planches 5 et 6 des itinéraires levés par le lieutenant Collat de Gueldeïssa à Addis-Abeba.

les voyageurs pénétrèrent dans la vallée elle-même ; là coule entre des rives assez sauvages, au milieu d'une végétation si épaisse que le passage est rendu presque impossible, — sauf aux endroits où existent des pistes de bœufs et d'éléphants, — un oued aux belles eaux courantes.

Durant la journée du 5 février, la mission séjourna à Laga Arba, où (la jeunesse ne perd jamais ses droits) sur du crottin d'éléphant séché on fit cuire solennellement une magnifique omelette composée d'*un seul* œuf d'autruche. Puis les voyageurs remontèrent jusqu'à mi-côte, sur la rive droite de la rivière, des nouvelles pentes d'où ils jouirent d'une belle vue sur l'Assabot et sur le massif des montagnes de l'Aouache ; repassant ensuite sur la rive gauche de la Laga Arba, ils en suivirent de loin, pendant quelque temps encore, les sinuosités, et s'engagèrent, après avoir franchi la Laga Hardim, dans une immense plaine doucement inclinée. Là, ils rejoignirent enfin par 990 mètres d'altitude, au pied du massif de l'Aouache, à Kœtchinoa, la route ordinaire de Harar à Addis-Abeba, que jalonnent les poteaux de la ligne télégraphique.

II

Dès lors, la mission Duchesne-Fournet se retrouve en pays connu et déjà suivi par de nombreux voyageurs ; aussi l'intérêt de l'itinéraire diminue-t-il, et la nécessité de pénétrer dans le détail des étapes cesse-t-elle de se faire sentir. Il suffira donc de dire que le convoi franchit d'abord l'Aouache à gué, un peu en amont du pont de fer jeté sur ce fleuve par nos deux compatriotes MM. Trouillet et Stévenin sous la direction de M. Ilg. Des deux côtés de ce torrent aux eaux rapides, large d'une vingtaine de mètres en moyenne, profondément encaissé dans un cañon, il en étudie les parois de roches noires, puis vert clair, hautes de 80 mètres, et montrant des sections de nappes pantelléritiques ayant 60 mètres de puissance (1), égayées par de rares taches de

(1) H. Arsandaux, *Résultats pétrographiques d'un voyage dans le pays Somali-Dankali et en Abyssinie* (*C. R. du Congrès des Soc. savantes,* section des Sciences, 1904, p. 615).

verdure; puis il traverse la haute plaine de Fantalé dans la direction du massif pelé qui porte le même nom. Le pays devient ensuite aride et très accidenté; et les roches noires en paraissent calcinées; des hauteurs qui le dominent, une très belle vue s'étend sur le plateau déprimé qui se déroule jusqu'à l'Aouache et sur les montagnes qui bordent ce fleuve dans la direction de Bilen. Après avoir joui de ce spectacle, Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons descendirent dans la vallée du Kassam (890 mètres d'altitude), dont les beaux arbres et l'eau courante contrastent heureusement avec l'aspect désolé de la région que les voyageurs venaient de traverser, et atteignirent Taditchamalka. C'est en cet endroit que la piste du désert rejoint à son tour la route montagneuse conduisant de Harar à Addis-Abeba par le Tchertcher; là aussi se termine, à proprement parler, l'ensemble de plateaux désertiques, souvent recouverts de nappes rocheuses d'origine volcanique, et toujours profondément entaillés par les rivières, que, depuis Djibouti, la mission n'avait pas cessé de traverser, soit dans le pays Issa-Somali, soit en suivant le pied des contreforts montagneux du Harari et du Tchertcher.



Fig. 15. — La rivière Kassam.

Les plateaux du Minjar et du Choa ne diffèrent pas très sensiblement des précédents, sinon par leur altitude beaucoup plus considérable. La contrée est très accidentée, brusquement coupée par des cañons profonds et abrupts, hérissée de hautes falaises volcaniques parfois presque verticales; sèche et aride d'ordinaire, elle est parfois, aux abords de certains cours d'eau, susceptible de prendre un aspect

que des yeux accoutumés aux paysages désertiques n'hésitent pas à trouver très riant. Telle était apparue aux voyageurs antérieurs la route entre Taditchamalka et Addis-Abeba ; telle la trouvèrent également Jean Duchesne et ses compagnons lorsque, du 11 au 22 février 1902, ils franchirent les dernières étapes qui les séparaient de la capitale de l'Éthiopie.

Au sortir de Taditchamalka, où — comme naguère aux membres



Fig. 16. — Cases dallas entre Baltchi et Addis-Abeba.

de la mission de Bonchamps — l'existence du lion dans le voisinage fut affirmée aux voyageurs, la caravane s'éleva par des montées continuelles jusqu'à Mantacouré « sur un plateau sec et aride » ; sans se laisser arrêter par la fièvre violente à laquelle étaient en proie certains membres de l'expédition (qui payaient ainsi un bain intempestif dans l'Aouache) (1), elle poursuivit sa route, dépassa les postes abyssins

(1) C'est seulement de nuit, et soutenus chacun sur sa monture par deux Arabes, que ces membres de la mission purent gagner Tchoba.

de Tchoba, atteignit un point d'eau accidentelle et excellente contrastant avec le liquide sale et corrompu des citernes rencontrées au cours de l'étape précédente, et gagna au milieu de vastes plaines labourées la région de Menabella (1710 m.). Là, sous un arbre, « de crasseuses marchandes gallas s'empressèrent d'apporter aux voyageurs, en échange de vieilles cartouches Gras, des pains de mil et de sorgho, des poulets, des œufs, du tetch et du talla ».

En pente douce, à travers un bois de mimosas fleuris qui sentaient délicieusement bon, la mission atteignit ensuite sur de hauts plateaux très habités, très cultivés, où paissent de nombreux troupeaux, le village et l'important marché d'Ararti, aux huttes en forme de champignons, puis elle gagna le superbe ravin que l'oued s'est creusé à Baltchi entre deux murailles à pic, — ravin à l'étude duquel M. Arsandaux s'est particulièrement arrêté, — et s'éleva par une route en lacets jusqu'au sommet de la plus imposante, haute de 300 mètres, produite par la faille terminale du Choa.

Sur la rive droite de l'oued, au sommet de la falaise, sont juchées, autour du poste téléphonique, par 2020 mètres d'altitude, les quelques maisons constituant le village de Baltchi. Des chiens, en nombre énorme, y disputent aux « charognards » (comme on dit dans le pays) les débris de cuisine, plus encore, les cadavres des malheureuses bêtes que la rude montée de la falaise a jetées sur le flanc. C'est là, à 70 kilomètres environ à l'est-sud-est d'Addis-Abeba, que s'échangent les chameaux contre les mulets des Gallas qui conduisent les caravanes jusqu'à la capitale du pays ; Jean Duchesne-Fournet, qui avait devancé de quelques jours ses compagnons à Baltchi, s'y sépara donc des Abyssins qui lui avaient naguère causé tant d'ennuis. « Tout à l'heure, écrivait-il de cette localité, le 14 février 1902, à sa famille, le convoi est arrivé ; les chameliers ont déchargé leurs marchandises autour de ma tente, puis ils sont venus bruyamment se faire payer. Le guide-chef Yousouf Roblé, l'abane, — celui-là même qu'il nous avait fallu naguère ficeler et ligoter (1), —

(1) Voy. plus haut, p. 29.

m'a serré les mains avec effusion! — Décidément, il n'y a pas de rancune dans ce pays,... ou l'on y sait fort bien la cacher, — puis tout est rentré dans le silence. Nous voici donc à la porte d'Addis-Abeba, et nos ennuis du début ne sont plus qu'un mauvais rêve, ou plutôt un fort beau, car, de loin, les choses prennent un aspect bien différent. On voit tout volontiers avec des lunettes roses, suivant l'expression du ministre d'Angleterre en Éthiopie, l'aimable colonel Harrington. »

Jean Duchesne avait raison de considérer la situation avec optimisme; que furent en effet, comparées à celles qu'il lui avait fallu naguère surmonter, les quelques difficultés qu'il rencontra à Baltchi, lorsqu'il voulut y réunir les chevaux, les mulets et les ânes indispensables pour gagner Addis-Abeba? Sans doute Ouolde-Meden, qui s'était engagé envers le chef de la mission à tout organiser, tenta de vivre aux dépens des voyageurs sans leur rendre le moindre service; mais un avertissement énergique ne tarda pas à lui rappeler ses promesses. Alors, après avoir reformé le convoi et s'être procuré une véritable provision de bois, — précaution nécessaire en un pays dont les habitants ont pour principe de couper et de brûler tous les arbres qu'ils rencontrent sur leur passage, — la mission quitta Baltchi et pénétra dans le Choa. Elle franchit la rivière courante de Chankora, et trouva sur le plateau, d'abord quelques cultures autour de mares dont l'eau exhale généralement une mauvaise odeur; puis quelques ouadi marécageux sur les bords desquels paissent des troupeaux; enfin la vaste plaine sur les rebords ondulés de laquelle se dressent les quelques maisons gallas de Tcheffedonsa.

De là, par de perpétuelles ondulations de terrain, Jean Duchesne d'abord, et, plus lentement, le convoi conduit par le lieutenant Collat, traversèrent les herbages desséchés que paissent chevaux, mulets et bœufs, et qui constituent la seule végétation de ces hauts plateaux, dominés à gauche de la piste par la masse découpée du mont Erer (1). Déjà se laissait deviner l'approche de la capitale; en cheminant, la

(1) Voy. la planche 10 des itinéraires de Gueldeïssa à Addis-Abeba.

mission croisait des caravanes de plus en plus nombreuses d'Abyssins et de Gallas, montés sur des ânes, qui se rendaient à Addis-Abeba, ou qui en descendaient.

A l'entrée de la vaste plaine où s'élève la capitale du pays, le village galla de Roggué, remarquable par ses ruches et par ses meules de galettes de crottin, marqua la dernière étape de la mission Duchesne-Fournet. Le lendemain 23 février, la caravane, qui dès le matin avait fait ses derniers préparatifs pour entrer dans la ville, traversa les magnifiques gorges de la rivière Akaki, aux eaux courantes et claires, aux bords très escarpés ; elle atteignit ensuite, par un terrain très ondulé, le pied d'une colline qu'elle contourna, puis, à trois kilomètres de la résidence impériale, du « Guébi », l'arbre de Chola. C'est en cet endroit que, pour la première fois, elle vit se dérouler le panorama d'Addis-Abeba, où l'avait précédée de quelques jours le chef même de la mission ; c'est de là qu'elle aperçut devant elle, au sommet d'une colline, le Guébi, et, de tous les côtés, les tentes des ras et des chefs de provinces venus à la capitale pour la fête de Saint-Guiorguis et campés autour d'elle avec leurs armées.



Fig. 17. — De Baltchi à Addis-Abeba.
Les retardataires.

CHAPITRE III

SÉJOUR A ADDIS-ABEBA.

Soit en contemplant de l'arbre de Chola le panorama de la capitale de l'Éthiopie, soit en la voyant de plus près, la mission Duchesne-Fournet semble avoir éprouvé quelque déception. Telle est du moins l'impression, partagée par les voyageurs européens antérieurs, qui se dégage nettement du journal de Louis Lahure. « Pour Addis-Abeba, écrit-il, le verbe *entrer* est une expression impropre, car la résidence habituelle et la capitale de Ménélik n'est pas une ville dont on peut déterminer l'étendue ; c'est une succession de tentes et de paillottes en forme de champignons, très éloignées les unes des autres. Seul, le Guébi impérial est de construction européenne. » De son côté, Jean Duchesne-Fournet n'a laissé aucune description d'Addis-Abeba. C'est donc dans un travail du principal de ses collaborateurs, — retourné après lui en Abyssinie, — qu'il convient de puiser les traits permettant de se rendre compte exactement de ce qu'est, actuellement encore comme au début de 1902, la ville la plus importante du pays.

« Addis-Abeba, a écrit le lieutenant Collat (1), est une agglomération à population flottante, qui ne compte guère plus de 40 à 50000 habitants. Mais qu'un gouverneur de province soit appelé par l'Empereur, il vient, accompagné d'une partie de ses soldats, et il demeure toute une saison. Pour peu qu'un événement important fasse appeler ainsi plusieurs d'entre eux, la ville se couvre de tentes et se transforme en un vaste camp militaire, avec 100 000 ou 150000 habitants.

« Au point de vue topographique, c'est un ensemble de collines

(1) *L'Abyssinie actuelle*. Bull. Comité de l'Afrique française, *Renseignements coloniaux et documents*, 1905, n° 11, p. 427.

jetées çà et là dans un vaste cirque de montagnes. Les collines sont séparées par des rivières encaissées qui se transforment en torrents infranchissables pendant la saison des pluies. Des routes ont été récemment tracées, des ponts trop rares ont été jetés sur les rivières, les collines, où sont restés à peine quelques genévriers, sont replantées en eucalyptus ; la pierre apparaît dans la construction des maisons, il semble que la ville veuille prendre quelque assise. Mais l'effort est lent : les routes seront bonnes, mais l'écoulement des eaux est défectueux; les ponts, très étroits, ne sont ouverts qu'en temps de grosse pluie; les murs sont faits de pierres, mais le mortier n'est que de la boue. »

Dès leur arrivée à Addis-Abeba, les membres de la mission Duchesne-Fournet purent faire ces observations, en se rendant, sous la conduite de leur chef et de M. Comboul, — venus à leur rencontre jusqu'à l'arbre de Chola, — à la maison mise par l'empereur Ménélik à leur disposition. Cette grande maison, le « Ras Mangaschia Biet », — ainsi nommée parce qu'elle appartient au ras Mangaschia, — présentait le type achevé de la demeure aristocratique éthiopienne; dominant un ruisseau, elle était, comme toutes les maisons du pays, de forme ronde; à l'intérieur, huit piliers en soutenaient le toit pointu, en chaume, selon l'usage. Deux portes, — de vraies portes, ce qui ne se rencontre que dans les maisons dont les propriétaires occupent un rang élevé, — et deux fenêtres permettaient l'aération du logis, meublé de quelques petites armoires, ou, pour être plus exact, de sortes de niches pratiquées dans l'épaisseur des murs. Autour de cette maison, suivant l'usage, des paillottes ayant chacune son emploi, et dans lesquelles s'installèrent, ici les membres de la mission et là les serviteurs, après avoir mis une partie des bêtes de somme à la corde et envoyé les autres pâturer, et avoir empilé les bagages dans les dépendances. Tout cet ensemble d'habitations était — conformément à la coutume abyssine encore — délimité par des levées de terre plantées, sur le devant seulement, de piquets délabrés.

Telle était la demeure dans laquelle devait séjourner pendant près de cinq semaines (du 23 février au 28 mars 1902) la mission Duchesne-Fournet. Grâce aux bonnes relations que le jeune chef de cette mission avait su se ménager, dès son arrivée à Djibouti et en précédant ses compagnons à Addis-Abeba, grâce surtout à la bienveillance de M. Lagarde, tous reçurent, tant de la légation française que des légations étrangères de la capitale de l'Éthiopie, l'accueil le plus cordial. Les lettres alors adressées à sa famille par Jean Duchesne le montrent entretenant les meilleures relations avec le ministre de France en Abyssinie et avec l'ingénieur Comboul, — avec le colonel Harrington, avec lequel, dès le départ de la côte orientale, avaient été noués d'excellents rapports, — avec les représentants de l'Italie et de la Russie à Addis-Abeba.... Les ministres anglais, russe et italien tinrent à recevoir successivement chez eux l'état-major de la mission, dont tous les membres ne cessaient de frayer avec des compatriotes également de passage dans la capitale de l'Éthiopie, les membres de la mission scientifique que dirigeait le regretté vicomte Robert du Bourg de Bozas.

Quel contraste entre cette existence, mondaine en quelque manière, et la vie, parfois très pénible, menée par Jean Duchesne-Fournet et par ses amis le long de la route des Gourgouras et de l'Assabot ! Personne néanmoins ne perdit de vue un seul instant le but même de la mission ; aussi, tandis que ses compagnons revisaient et mettaient en ordre leurs notes et leurs collections, et étudiaient, chacun à son point de vue particulier, Addis-Abeba et ses environs, Jean Duchesne-Fournet se préoccupait-il, avec l'aide du ministre de France, d'obtenir du négus Ménélik l'autorisation de continuer son voyage à l'intérieur du pays.

* * *

Dès son arrivée à Djibouti, Jean Duchesne-Fournet avait écrit à l'empereur Ménélik pour lui exposer son projet d'expédition scientifique, et pour le prier de vouloir bien déterminer lui-même le champ d'action de la mission. De son côté, M. Alfred Ilg, l'ingénieur suisse dont

parlent tous les voyageurs, le conseiller d'État du souverain, avait été mis au courant des desseins de l'explorateur; de concert avec le ministre de France, il les appuya auprès du Négus et ménagea à leur auteur le plus gracieux accueil. Une quinzaine de jours après l'arrivée du gros de la mission à Addis-Abeba, le 8 mars 1902, Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons étaient pour la première fois reçus en audience par Ménélik.



Fig. 18. — Jean Duchesne-Fournet (Addis-Abeba, Ras Mangaschia Biet) se préparant à se rendre à la première audience de Ménélik.

C'est par des sentiers tortueux, séparant les unes des autres de nombreuses maisons abyssines, que, du Ras Mangaschia Biet, on se rend à l'entrée du palais, dont « l'enceinte à vastes proportions renferme les mêmes éléments que les autres demeures abyssines, mais plus nombreux et plus importants. Le Guébi, — c'est ainsi qu'on nomme le palais impérial, — couvre une colline d'où la vue s'étend au loin de tous côtés sur des montagnes fort belles. Au-dedans de l'enceinte extérieure, c'est un dédale inextricable d'autres enceintes, de murs, de pas-

sages, de maisons et de jardins, où l'étranger aurait peine à se retrouver sans un guide expérimenté. D'ailleurs, l'accès des portes qui s'offrent au visiteur est partout réglé par des gardiens munis d'une baguette qui leur sert au besoin d'argument.

« L'Empereur et l'Impératrice y ont chacun leurs services respectifs, nettement délimités, en dehors de leurs habitations personnelles. La maison de l'Impératrice, qui ne le cède en rien à celle de l'Empereur, est composée de même façon, avec ses officiers propres. Dans l'ensemble, le Guébi est une vaste propriété où tout a été prévu, jusqu'aux greniers et aux enclos, jusqu'à la douane et aux ateliers, où de nombreux ouvriers de toutes sortes, la plupart indiens ou arméniens, exercent leur industrie (1). »

Tel est le Guébi, dont les membres de la mission Duchesne-Fournet purent pour la première fois entrevoir certaines parties lorsqu'ils se rendirent en grand apparat, escortés par les tirailleurs, à l'audience de bienvenue que leur avait accordée l'Empereur. Après avoir franchi une porte très étroite, ils montèrent une avenue au milieu grossièrement empierré, où circulent une foule d'Abyssins, esclaves, porteuses d'eau, grands personnages montés à mulet, etc. ; puis ils traversèrent successivement deux cours et, par un petit parterre où sont cultivés des fleurs, des plantes et des légumes d'Europe, gagnèrent, sous la conduite de M. Ilg, une galerie servant de balcon à une chambre de l'appartement particulier de l'Empereur. C'est là, au seuil de la porte donnant accès à cette chambre, que les attendait Ménélik.

L'Empereur était assis sur des coussins et des tapis aux vives couleurs, au milieu de boys et de jeunes gens vêtus de fins chemmas à bandes rouges et armés de sabres enfermés dans des fourreaux de velours. Lui-même, Ménélik, était chaussé de chaussettes de soie verte et vêtu d'une chemise et d'un pantalon de soie ; ses épaules étaient couvertes d'un burnous de soie noire, et il portait sur la tête un large chapeau gris. A son oreille gauche était attaché un beau diamant — son

(1) Collat, *L'Abyssinie actuelle*. Bull. cité, p. 429.

bouton de tueur d'éléphants, — et une bague ornée d'un gros diamant encerclait le petit doigt de sa main gauche. De sa physionomie se dégageaient une grande cordialité et une grande bonté.

« Nous gravissons trois marches, a écrit dans ses notes journalières un membre de la mission, et chacun de nous vient serrer la main que lui tend l'Empereur. Ménélik nous dit quelques paroles aimables, et nous nous asseyons sur des chaises en face de lui, tandis que les tirailleurs se rangent également face au Négus, en bas des marches, sur la pelouse. Après les paroles de bienvenue commence immédiatement la présentation des cadeaux : un jonc rapporté naguère d'Amérique par Jean Duchesne et orné d'une pomme d'or finement ciselée; un revolver du dernier modèle Smith et Wesson, en ivoire incrusté d'or, qui avait figuré à l'Exposition universelle de 1900; trois carabines du dernier modèle de la marine de guerre américaine; des burnous de la couleur impériale, c'est-à-dire rouges; et enfin, pour l'Impératrice, cette élégante ombrelle frangée d'or, à manche d'ivoire avec bout en argent ciselé, que le pauvre Collat (en avons-nous assez ri!) a eu la constance de transporter en petit colis de main de Paris en pays somali. Ménélik, visiblement désireux d'être agréable aux membres de la mission, examine tous ces présents avec une joie manifeste et une vive curiosité; il s'assure de la flexibilité de la canne, de la finesse des tissus, et se fait expliquer par M. Ilg le mécanisme de chaque arme, qu'il fait démonter devant lui. Il en examine successivement chaque pièce, et s'arrête surtout au mécanisme des carabines jusqu'à ce qu'il en ait bien compris le fonctionnement. Puis, après quelques phrases de compliments, nous nous levons et nous prenons congé du Négus qui, avant notre départ, nous a encore une fois tendu la main. »

Voilà comment se passa la première entrevue de la mission Duchesne-Fournet avec le Roi des Rois de l'Éthiopie; ce fut une audience purement officielle de présentation. Tout autre fut le caractère de la seconde, qui eut lieu quelques jours plus tard, à la suite d'une réception de Jean Duchesne seul par Ménélik.

Prévenus par M. Ilg, les membres de la mission se rendirent le dimanche 16 mars, à huit heures du matin, au Guébi, où l'Empereur devait les recevoir dans sa grande salle d'audiences. Mais le Négus ne se trouvant pas au palais, — il avait été à l'église de Saint-Guiorguis, érigée sur une colline en face du Guébi, pour y assister, selon son habitude de chaque dimanche, à la messe abyssine, — Jean Duchesne-Fournet et ses amis préférèrent se rendre au-devant de lui, et, sans cependant sortir du Guébi, allèrent l'attendre dans une prairie située le long de l'enceinte extérieure, tout près de la porte par laquelle il allait rentrer dans sa résidence. Le temps était magnifique, la foule considérable dans le Guébi où, comme il est d'usage tous les dimanches, — jour où Ménélik a l'habitude de recevoir son peuple, — les Abyssins se pressaient en très grand nombre. Bientôt, les mouvements des assistants annoncent l'approche du Négus. « Le voici, a écrit Jean Duchesne, le soir même de l'entrevue, escorté des grands de l'Empire, parmi lesquels le ras Makonnen ! Il arrive à la porte de l'enceinte, que les intimes seuls franchissent, descend de mulet, se dirige vers nous, tend la main à tous, et s'assied sur un pliant qu'on vient d'apporter. Le ras Makonnen s'assied à terre, à la turque, à ses pieds ; les familiers se rangent derrière eux. Pour nous, nous restons debout aux côtés de l'Empereur, dont M. Ilg traduit les paroles.

« Ménélik nous adresse ses souhaits et demande à voir manœuvrer nos hommes, dont il a précédemment remarqué le brillant uniforme de fantaisie, très approché de celui des tirailleurs algériens. Nous nous empressons de déférer à son désir. Je donne donc mes ordres ; le lieutenant Collat transmet mes instructions au sergent-major Fontenaud, et ce dernier, prenant le commandement, fait exécuter à nos Arabes des exercices de maniement d'armes, de marche, de tir, etc., vraiment fort réussis et que rendent même assez pittoresques les beaux costumes confectionnés pour nos hommes à Djibouti.

« L'Empereur a été très satisfait ; aussi, non content de remercier, m'a-t-il annoncé que, pour donner aux hommes un témoignage officiel de son contentement, il leur accordait la médaille d'or de première

classe de l'Empire, qu'il ne décerne ordinairement qu'à ses serviteurs de mérite. Il s'est ensuite entretenu familièrement avec nous pendant quelques instants encore, puis s'est levé, et, à travers le dédale des petites cours, nous avons regagné la grande salle d'audience. Mais nous n'y sommes pas restés longtemps ; bientôt nous l'avons quittée, tout heureux de l'accueil de l'Empereur, et aussi de la joie de nos hommes. C'est fête aujourd'hui au camp ! »

Quelques jours plus tard dans une entrevue « courte, mais très cordiale », l'Empereur Ménélik annonçait officiellement aux voyageurs qu'il leur accordait l'autorisation de se rendre au lac Tana, et les invitait à recueillir au cours de leur voyage, pour les lui communiquer à leur retour, tous les renseignements possibles sur les pays qu'ils visiteraient.

Dès son arrivée à Addis-Abeba, Jean Duchesne-Fournet avait complètement abandonné ses projets primitifs, par suite des modifications apportées à son propre programme par le vicomte Robert du Bourg de Bozas. Ce dernier, en effet, n'avait pas tardé à renoncer à son plan originaire, c'est-à-dire à explorer le nord de l'Éthiopie, à relever la route du Salalé et les passages du Nil Bleu, et à faire l'étude du Godjam et des bords du lac Tana ; se trouvant mieux outillé pour gagner le sud, il s'était décidé à se diriger vers les provinces méridionales de l'Abyssinie. Mis au courant de cette situation, Jean Duchesne, à qui les instructions ministérielles prescrivaient d'éviter tout double emploi avec la mission Du Bourg, avait immédiatement accepté, à la demande de M. Lagarde, de reprendre — tout au moins en partie — le projet abandonné par son compatriote. Le ministre de France s'était aussitôt employé avec la plus grande activité à obtenir de l'Empereur les autorisations indispensables pour mener à bonne fin le voyage au lac Tana. Aussi Jean Duchesne — que de très fréquentes visites à la légation de France avaient mis au courant de toutes les péripéties de la négociation — s'est-il plu à reconnaître hautement la dette de reconnaissance

contractée par lui envers le représentant de la France en Éthiopie. « M. Lagarde, écrivait-il dès le 16 mars 1902 à sa famille, s'est montré parfait pour moi. Il lui a fallu beaucoup d'énergie et de tact pour mener à bien les négociations pénibles et délicates que nécessitait cette affaire. »

* * *

Les préoccupations bien légitimes du jeune chef de mission pendant le début de son séjour dans la capitale du Négus ne l'avaient nullement empêché d'employer au mieux ses moments de loisir. Que de fois, en sortant du Ras Mangaschia Biet, il suivit le chemin de Filoa ! soit pour gagner simplement, par une belle plaine et quelques champs labourés, ces eaux chaudes de Filoa, où troupeaux et gens viennent prendre des bains de boue, soit pour visiter Addis-Abeba et étudier de son mieux les mœurs de ses habitants ! A l'église de Saint-Guiorguis Jean Duchesne-Fournet assista, le jour du sixième anniversaire de la bataille d'Adoua, le 1er mars 1902, à une grande cérémonie religieuse, au cours de laquelle il aperçut Ménélik pour la première fois (1). Autour de cette église et de l'immense place du marché dominée par elle se trouve le véritable Addis-Abeba : un assemblage de maisons, de prairies, de tentes, de champs, de huttes en paille entrecoupé de chemins

(1) Voici le récit de cette fête, tel que l'a fait un témoin oculaire : « Le 1er mars, l'Empereur s'est rendu au pied de la montagne où s'élève Entotto pour recevoir la procession religieuse descendue de l'ancienne capitale. Le clergé des églises d'Entotto venait présenter à l'Empereur les tables de la Loi. La cérémonie a été particulièrement imposante cette année, à cause du grand déploiement des troupes qui formaient la haie depuis la place du marché jusqu'au delà de l'église Saint-Guiorguis, autour de laquelle des légions entières étaient massées. La cérémonie a eu lieu malgré la pluie battante. L'Abouna Petros, à la tête d'un cortège de prêtres, précédait l'Empereur qui fit, selon les rites, son entrée solennelle dans l'église où le clergé des diverses paroisses d'Addis-Abeba se trouvait réuni. » (*Djibouti*, 5 avril 1902.)

On sait quelle importance a, pour l'histoire contemporaine de l'Éthiopie, la bataille d'Adoua. Les Abyssins en ont eux-mêmes pleine conscience, comme en témoignent cette cérémonie, et la curieuse poésie gheez dont M. J. Blanchart a publié le texte et donné la traduction au début de la *Note sur les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la mission Duchesne-Fournet* qu'on trouvera à la fin de ce volume.

montants et pierreux, de ruisseaux et de ravins que ne cesse d'animer la circulation la plus désordonnée et la plus continue à la fois. Voici des Abyssins montés sur des mulets ; voici des ras ou des dedjaz, précédés et suivis d'escortes nombreuses de gens armés, de porte-boucliers, etc., flanqués de deux hommes marchant tout contre leur monture et semblant la soutenir ; voici encore de longues théories de Gallas



Fig. 19. — Le marché des chevaux à Addis-Abeba.

ou d'esclaves faisant les corvées de l'Empereur, et portant qui une pierre, qui une tanika d'eau, qui une charge de foin. Toute cette foule, à la confusion de laquelle ajoutent encore, çà et là, des mulets, des ânes et des chevaux entravés, paraît pressée ; chacun court dans une direction ou dans l'autre ;... seul, le seigneur abyssin demeure calme et impassible, et se meut lentement, son chapeau de feutre sur la tête et son chemma sur le nez.

Le jour de grand marché, le samedi, la foule est partout extrêmement nombreuse et pressée ; c'est alors que l'étranger trouve le plus réel profit à parcourir tous les coins d'Addis-Abeba, et surtout à visiter

la place où, chaque matin, l'on échange les marchandises. Alors un véritable marché s'y tient, qui dure presque toute la journée. D'un côté de la place, à gauche, se trouve le marché aux chevaux où, sur une grande piste, galopent tout le jour les différents animaux mis en vente. Il y en a dans le nombre d'excellents et qui ne coûtent pas cher (il est possible de se procurer pour 30 talaris, c'est-à-dire pour 15 francs, un très bon cheval), mais les vendeurs leur mettent la bouche en sang, et les conduisent si mal qu'il est vraiment difficile de juger des qualités de leurs bêtes. — Pour apprécier les mulets, les Abyssins leur font courir cette sorte d'amble, intermédiaire entre le pas et le trot, qu'est le pas « sagar » ; il en est ainsi durant toute la journée à côté du marché aux chevaux, sur l'emplacement où se vendent les mulets. — Par sa tranquillité, le marché voisin contraste avec les deux précédents ; c'est que les Abyssins achètent les ânes sans les faire bouger. — On peut encore se procurer dans la même partie de la place volailles, lentilles, pommes de terre, piments, sorgho, foin, bambous, etc.; quant au sel, il se vend en barres un peu partout dans le marché. — Sur la droite, de l'autre côté d'une sorte d'allée bordée de baraques contenant des boutiques (d'ailleurs assez mal achalandées) d'épicerie et d'autres marchandises tenues par des Grecs, par des Arméniens ou même par quelques Hindous (1), voici les burnous, les cotonnades, l'orfèvrerie (petites croix, chaînettes, clochettes et culots de cartouches, etc.), le marché aux sabres et aux poignards, etc., tout cela envahi par une multitude affairée dont l'aspect est si pittoresque et si curieux qu'il absorbe complètement l'attention du visiteur.

De la place du marché cependant, la vue est vraiment très belle! A gauche, c'est le Guébi, l'immense plaine d'Entotto et le mont Erer ; en face, le cône tronqué de Zoucouela ou Zikouala, au sommet duquel se trouve un lac et s'élève un couvent de moines coptes ; à droite, les

(1) Ces Hindous, « commissionnaires anciens et avisés de tous les besoins commerciaux de la place », selon l'heureuse expression du major Ciccodicola, vendent une quantité considérable d'articles allemands des plus disparates : tapis, soieries, serrurerie, vases en fer émaillé, chapeaux, etc., tous articles venus de... Bombay où les ont expédiés les négociants allemands.

monts Fouri, Kouetchacha et les pistes conduisant à Addis-Alem.

Pour jouir de ce panorama comme il convient, il faut gagner la place du marché aux heures où elle est, non pas déserte (car le fait ne se présente jamais), mais du moins relativement peu fréquentée. Et, même alors, que d'études à y faire! C'est là que les juges ambulants nommés « dagnas » et les « ouombeurs » du marché rendent la justice, que se font les mutilations de la main ou du pied, là qu'ont lieu aussi certaines exécutions capitales, — les pendaisons, — comme purent le constater les membres de la mission Duchesne-Fournet. Pendant leur séjour, un jeune homme qui, à l'instigation de sa mère, avait tué son père et sa belle-mère fut condamné à mort et pendu à un gros arbre du marché. « Son corps, a écrit un témoin oculaire, est demeuré exposé pendant deux jours; le lendemain du supplice, on a percé son flanc gauche d'un coup de lance, et, pendant quarante-huit heures, chaque passant a jeté sur le cadavre un bout de rameau cueilli sur l'arbre lui-même. »

*
* *

Quelque intéressantes que pussent être des études de ce genre, Jean Duchesne-Fournet dut bientôt y renoncer à peu près complètement pour se consacrer tout entier à l'organisation de sa nouvelle expédition. Il importait de ne pas perdre de temps, car on n'était plus très éloigné de la saison des pluies, qui rend le passage du Nil à gué absolument impraticable; en outre, il fallait pourvoir au remplacement de M. le Dr Moreau, et de M. Arsandaux, impérieusement obligé, par l'expiration d'un congé déjà renouvelé, de rentrer au plus vite à Paris pour reprendre sa place au Collège de France. On ne pouvait certes pas se flatter de trouver à Addis-Abeba un spécialiste ès sciences géologiques et minéralogiques? mais du moins le médecin était-il indispensable, les membres restants de la mission ayant tous, à différentes reprises, payé de manière très violente tribut à la fièvre. Ce médecin, ce fut un docteur belge, M. Goffin, dont la science était appré-

ciée de l'empereur Ménélik et de l'impératrice Taïtou, et qui, sur l'invitation du chef même de l'expédition, abandonna temporairement un peu plus tard, en cours de route, ses compagnons pour aller soigner la mère de l'Impératrice, la Waizero Oubdar.

Ainsi se trouvait reconstitué l'état-major de la mission Duchesne-Fournet. Par suite de la sécurité que présente le pays abyssin proprement dit, il avait été possible par ailleurs de réduire considérablement l'escorte : des quinze Arabes qui l'avaient accompagné le long de la route des Assabots, Jean Duchesne n'en conserva que cinq, — les cinq meilleurs.

Mais il ne se sépara des dix autres, qu'après avoir fêté avec eux la distinction qui leur avait été, quelques jours auparavant, conférée par l'Empereur. Au cours d'une réception organisée au Ras Mangaschia Biet en l'honneur des Français résidant à Addis-Abeba, la médaille qui lui avait été décernée par Ménélik fut solennellement remise à chacun des Arabes de l'escorte, au milieu d'une réelle émotion de l'assistance, par le comte de la Guibourgère. Établi dans le pays depuis quatre ans déjà, ce Français avait su, grâce à sa vigueur physique et à son extraordinaire ténacité, se faire respecter de tous, et était parvenu à organiser et à discipliner à l'européenne, avec l'autorisation du Négus, un petit corps (environ 500 hommes) de nègres captifs et d'esclaves destinés, dans sa pensée, à devenir le noyau d'une troupe de soldats d'élite. En récompense de ses services et du soin avec lequel il avait instruit ces Changalles, cantonnés avec leurs femmes et leurs enfants au camp de Kataba près d'Addis-Abeba, Ménélik avait donné au comte de la Guibourgère un rang dans le monde abyssin, et lui avait conféré le titre militaire d'*arab-bacha* (1), qui signifie quelque chose comme « général des armées étrangères ». Nul plus que lui n'était donc qualifié pour donner aux Arabes de l'escorte de Jean Duchesne les médailles que leur avait attribuées le Négus.

(1) Ce titre n'est conféré qu'à un étranger, et ne le fait pratiquement relever que de l'Empereur.

A la suite de cette fête, MM. Arsandaux et le Dr Moreau, pour faciliter à Jean Duchesne-Fournet l'organisation de son nouveau convoi, quittèrent le Ras Mangaschia Biet. Ils ne tardèrent pas, une fois pourvus des autorisations impériales nécessaires, à reprendre la route de l'Ouest, en compagnie du sergent-major Fontenaud, qui reconduisit jusqu'à Baltchi les Algériens licenciés. Puis tandis que ce dernier regagnait à marche forcée Addis-Abeba, ils redescendirent à la côte de l'Océan Indien par la voie des fertiles plateaux montagneux du Tchertcher et du Harari, « une Suisse véritable entre le désert dankali et les hauts plateaux abyssins », au dire du Dr Moreau. Après avoir effectué en cours de route des observations scientifiques complémentaires de celles qu'ils avaient faites en suivant, pour gagner Addis-Abeba, la piste de l'Assabot, ils visitèrent Tadjoura, et s'embarquèrent pour la France le 2 juin 1902.

Pendant ce temps, Jean Duchesne étudiait, avec le reste de ses amis, les hauts plateaux du Choa et du Godjam entre Addis-Abeba et le Tana.

CHAPITRE IV

D'ADDIS-ABEBA AU NIL BLEU.

Pour bien comprendre l'importance et l'intérêt du voyage qu'entreprenait Jean Duchesne-Fournet, il convient de rappeler de manière sommaire quels desseins le service de l'Irrigation, créé dès l'année 1893 au ministère égyptien des Travaux publics, avait formés sur le haut Nil. Non contents de tenir le Nil égyptien, et d'être ainsi, suivant l'heureuse expression de M. Jean Brunhes (1), « les véritables maîtres des destinées matérielles du peuple égyptien », les Anglais avaient, après la victoire d'Omdurman et le traité du 19 janvier 1899 organisant le Soudan anglo-égyptien, résolu de maîtriser le Nil tout entier ; aussi le service de l'Irrigation avait-il étendu ses investigations, ses travaux d'amélioration et ses projets d'avenir jusqu'aux sources mêmes du fleuve, et, tout en s'attaquant avec un succès complet à ces grands barrages végétaux, le *sodd*, qui obstruent le Nil Blanc, avait-il envisagé la possibilité de modifier heureusement le régime du Nil entier en exécutant des travaux énormes soit à l'issue des grands lacs équatoriaux, soit en Éthiopie. « Pour créer un grand réservoir qui pourvoirait à la fois aux besoins du Soudan et à ceux de l'Égypte » et qui, en même temps, assurerait la navigabilité du Nil Bleu pendant les mois d'été, sir William Garstin, le sous-secrétaire d'État aux Travaux publics, avait songé à utiliser les affluents abyssins du Nil et le lac Tsana ou Tana lui-même ! « A beaucoup d'égards, écrivait-il dans son rapport sur les projets d'irrigation daté du 7 juin 1905, le lac Tsana est, pour la construction d'un grand

(1) *De quelques formes spéciales de la pénétration anglaise en Égypte* (*Questions diplomat. et colon.*, 15 avril 1901, p. 454).

réservoir, beaucoup plus avantageux que l'Albert Nyanza (1) ». Et sir W. Garstin énumérait, à l'appui de cette opinion, un certain nombre de très intéressantes considérations d'ordre géographique et économique auxquelles le gouvernement britannique ne demeura pas insensible. Aussi, conformément à l'avis exprimé par lord Cromer dans la lettre qui sert d'introduction au rapport du sous-secrétaire d'État aux Travaux publics (2), le colonel Harrington obtint-il l'insertion, dans le traité anglo-éthiopien du 15 mai 1902, d'une stipulation réservant l'avenir et donnant une première satisfaction aux desiderata de sir W. Garstin. « S. M. l'Empereur Ménélik II, Roi des Rois, s'engage (est-il dit à l'article III) envers le gouvernement de S. M. Britannique à ne pas construire ni permettre de construire sur le Nil Bleu, le lac Tsana ou le Sobat d'ouvrage quelconque pouvant gêner la marche de leur cours vers le Nil, à moins d'entente avec le gouvernement de S. M. Britannique et le gouvernement du Soudan. »

Après la signature de ce traité, le service de l'Irrigation, suivant la marche prudente tracée par lord Cromer dans sa lettre du 19 juin 1901, se préoccupa d'envoyer un de ses agents les plus qualifiés, un ingénieur français, M. C.-E. Dupuis, faire du lac Tana et des rivières du Soudan oriental une étude technique (3). On manquait en effet, — sir William Garstin l'indiquait de la manière la plus nette dans son rapport du 7 juin 1901, — sur une foule de points des renseignements essentiels à l'établissement de projets précis. « Depuis l'exploration de Bruce au XVIII[e] siècle, a écrit le sous-secrétaire d'État aux Travaux publics (4), le Tsana, ce lac isolé, a été visité par

(1) *Report as to Irrigation Projects on the Upper Nile, etc.* (Foreign Office Blue Book, Egypt, n° 2 [1901], p. 50).

(2) « Il n'est pas besoin de dire qu'aucun projet ne peut être exécuté, ni même qu'aucune recherche préliminaire ne peut être entreprise, sans le complet assentiment et l'approbation de l'empereur Ménélik » (*Despatch from His Majesty's agent and consul-general at Cairo*... Foreign Office Blue Book, Egypt, n° 2 [1901], p. 5).

(3) *Report upon the Basin of the Upper Nile*, with proposals for the improvement of that river, by Sir William Garstin, to which is attached a *Report upon Lake Tsana and the Rivers of the Eastern Soudan* by C. Dupuis. Le Caire, Imp. Nat., 1904, in-4.

(4) Foreign Office Blue Book, Egypt, n° 2 [1901], p. 50.

relativement peu de voyageurs. De ceux qui ont relaté leurs impressions, von Heuglin, qui l'a exploré en 1862, est celui qui a donné la description la plus détaillée de ses abords ; il le décrit comme une dépression en forme de vasque, probablement le cratère d'un volcan éteint, et ses nombreuses îles doivent en avoir été jadis, à son idée, les cônes d'éruption. Sa superficie est d'environ 3300 kilomètres carrés ; c'est un lac très profond, où, à un endroit, un sondage fut poussé jusqu'à 197 mètres sans atteindre le fond. Des basaltes et des tufs siliceux, provenant d'anciennes sources chaudes, se trouvent à son extrémité septentrionale. On dit que la différence entre le niveau le plus élevé et le niveau le plus bas du lac ne dépasse pas un mètre. La pluie tombe d'une manière torrentielle sur son aire de drainage pendant quelque six mois de l'année, et de grandes quantités d'eau y viennent aboutir des nombreux petits lacs existant dans les plaines situées au nord et au nord-est ; il est nourri par une rivière appelée l'Abai. Le pays environnant le lac Tsana semble effectivement inhabité ; M. Baird, qui l'a visité en 1900, rapporte que les seuls habitants du voisinage sont quelques pillards, qui trouvent une retraite dans ces parages désolés. Le Nil Bleu sort du lac à son extrémité sud-orientale, et c'est quelque part aux environs que devrait être construit, s'il est possible, le barrage de retenue. »

Tel était, au milieu de l'année 1901, l'état des connaissances géographiques sur le lac Tana (1) et sur ses abords ; tel il demeurait encore quelques mois plus tard. L'étude de la grande nappe d'eau située au nord du Godjam et celle du pays avoisinant offraient par conséquent ample matière à des recherches de toute nature ; aussi Jean Duchesne-Fournet, aussitôt assuré de l'assentiment du souverain d'Éthiopie, travailla-t-il avec ardeur à l'organisation de son convoi. En quelques

(1) Cette graphie étant celle que le lieutenant Collat a adoptée dans l'atlas qui accompagne cet ouvrage, en s'appuyant sur la manière générale dont les indigènes appellent le lac, nous l'adoptons à notre tour. Nous n'ignorons pas toutefois que, selon M. Georges H. Clerck cité par sir William Garstin (*Report...*, note de la page 1), le véritable nom serait *Tsana*.

jours, il eut réuni les indigènes, les mulets et les ânes indispensables ; et, aussitôt en possession de la lettre de route que lui remit M. Ilg au nom de l'Empereur, il donna le signal du départ. Il était également pourvu de lettres pour les dedjaz Tessamma Darghé et Syoum et pour les ras Bitouaded Mangaschi et Gouksia, enfin d'une lettre de Ménélik ordonnant d'apporter au voyageur, partout où il passerait, le *dergo*, c'est-à-dire de la farine ou toute autre chose dont il pourrait avoir besoin comme approvisionnement.



Fig. 20. — Sceau de l'Empereur Ménilek, communément appelé en France Ménélik (1).

Jean Duchesne avait d'abord voulu quitter Addis-Abeba dès le 27 mars ; mais il avait compté sans la mauvaise volonté des serviteurs abyssins, qui, en refusant de charger les bêtes, — cinq d'entre eux allèrent jusqu'à rendre leurs fusils et quitter leurs camarades, — retardèrent d'un jour la mise en marche de l'expédition. C'est donc seulement le vendredi 28 mars 1902, vers quatre heures de l'après-midi, que la mission partit enfin du Ras Mangaschia Biet ; elle se composait de cinq Européens (Jean Duchesne-Fournet, le lieutenant Collat, Louis Lahure, le sergent-major Fontenaud et le Dr belge Goffin), de cinq Arabes (Brahim, Ben-Mansour-Septi, Ben-Ammou, Abdallah, Djellid), d'un interprète, d'Ato Aitchelouhem et d'Ato Wolde Tcherkos, — deux *choums* du Guébi, chargés de faire passer partout les voyageurs

(1) V. plus bas, à la fin du présent volume, dans le travail de M. J. Blanchart, un autre sceau de l'empereur Ménélik.

au nom de l'Empereur ; — elle était escortée de 80 abyssins et comptait d'autre part 4 chevaux, 76 mulets et 23 ânes.

La première étape ne fut pas longue. Presque aussitôt après avoir traversé la ville, à 4 kilomètres au Nord-Ouest du Ras Mangaschia Biet, Jean Duchesne et ses amis s'arrêtaient à la porte de la Légation de France pour faire leurs adieux à M. Lagarde ; puis ils y établissaient leur campement et se livraient à une dernière revue générale de leur convoi. Mais force leur fut de se préoccuper encore de son organisation le lendemain matin en constatant avec quelle lenteur s'opérait le chargement des animaux, par suite du mauvais arrimage des charges, de la mauvaise volonté, de la trop grande hâte ou de la paresse des hommes, de la trop vive gaîté des mulets. C'est seulement au bout de deux heures que la caravane put se mettre en route, et se diriger vers le col d'Entotto, tandis que Jean Duchesne prenait congé d'un Belge, M. Lambert, et de M. de la Guibourgère, qui avait tenu à lui venir encore une fois serrer la main.

Par une montée assez raide avec belle vue sur la vaste plaine, superficiellement recouverte de basaltes, au milieu de laquelle se dresse Addis-Abeba, la mission gagne Entotto (1). Elle s'y arrête quelques instants auprès de l'église de Maryam en vue de l'église de Raguelle, et s'élève, par 3000 mètres, au point culminant du col d'Entotto, d'où des sources et des ruisseaux dirigent leurs eaux d'un côté vers le Nil Bleu et la mer Méditerranée, de l'autre vers l'Aouache et l'océan Indien. Ensuite, laissant derrière elle quelques champs cultivés et intelligemment irrigués, elle descend par une pente rapide et une piste en corniche jusqu'à de hauts plateaux ondulés et très cultivés, où l'orge en herbe donne l'illusion du blé dans nos campagnes de France ; là paissent aussi des troupeaux de bœufs et des chevaux aux formes lourdes et communes, hauts du garrot. Ainsi furent atteintes les rives giboyeuses de la rivière de Souloulta ; Lahure et le sergent-major Fontenaud y firent d'oies et de canards sauvages une véritable héca-

(1) V. la planche I de la seconde partie des itinéraires de la mission (d'Addis-Abeba au lac Tana).

tombe, qui permit aux Européens de la mission de célébrer par un succulent déjeuner, le dimanche 30 mars, cette fête de Pâques que chacun d'eux passait si loin des siens et de la patrie! Il fallut d'ailleurs, malgré la solennité de ce jour, poursuivre la route sans perdre de temps. A travers de grands plateaux peuplés, comme les précédents, de nombreux troupeaux de bœufs, et de chevaux petits et maigres, de race galla, Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons cheminèrent donc entre 2.500 et 2.700 mètres d'altitude dans l'ouest de la chaîne montagneuse de Gourfo, haute de 3500 mètres environ; puis, après avoir franchi la rivière Tchatchiou aux berges à pic, ils atteignirent, par un pays toujours très giboyeux, la Laga Taga, sur la rive droite de laquelle ils campèrent un peu en amont des gorges à travers lesquelles cette rivière s'est frayé un chemin vers le Nord.

Dès le départ, le 31 mars, la mission s'écarte de la chaîne de Gourfo dont, au cours de l'étape de la veille, les lignes n'ont cessé de se profiler devant elle avec une précision et une netteté toujours grandissantes. Comme sur la route suivie la veille, de nombreux villages de population exclusivement galla sont disséminés sur les plateaux; quant aux champs, généralement assez nombreux, ils ne sont plus traversés, mais simplement contournés par la piste, d'ordinaire presque rectiligne, que suivent les voyageurs. Seules, les crevasses étroites, les gorges encaissées au fond desquelles coulent rapidement les eaux torrentueuses des rivières, rompent la monotonie d'un chemin dont les membres de la mission s'efforcent de rendre l'étude la plus fructueuse possible. Tandis que le sergent-major Fontenaud et Louis Lahure surveillent la marche du convoi et sont en quête de gibier ou d'animaux dont, à l'étape suivante, le Dr Goffin prélèvera sa part pour ses études, le lieutenant Collat lève l'itinéraire et Jean Duchesne se préoccupe des ressources économiques de la contrée; il demande à ses compagnons indigènes le nom des plantes qu'il rencontre, se renseigne sur le parti à en

tirer, etc. (1). Mais si les deux choums abyssins qui l'accompagnent savent parfaitement observer et placer dans un ordre exact tout ce qui, en cours de route, est digne d'attention, ils n'ont par contre aucune notion de relation, et ne se rendent nul compte des rapports



Fig. 21. — Cases et indigènes du Metcha.

des choses entre elles ; il est impossible, par exemple, de leur faire comprendre ce qu'est l'altitude par rapport au niveau de la mer.

Les heures passent vite dans de telles conditions, même lorsque la marche est lente, et tel est souvent le cas sur les pistes conduisant

(1) C'est ce dont l'examen de ses notes fournit des preuves multiples ; on y trouve des mentions du genre de celles-ci : « Arbre de nom inconnu dans le Choa ; en Godjam, *hoblo*. — Arbre appelé *atad* dans le Choa, en Godjam, *albaba*.

« Le 5 avril 1902, *Zangada*, espèce de dourah rouge qui pousse très haut. — *Avalo*, arbuste à fruits rouges (tels que ceux du café) non comestibles.

« Le 6 avril 1902, Cochochyla, chardon appelé aussi communément *Yiahyia dabo*, pain de l'âne ; — *Agam*, arbuste à fruits rouge noir, comestibles, analogue au myrtil. »

d'Addis-Abeba au Godjam. C'est ainsi que le 31 mars, à partir de la Laga Ambatcha (1), aux rives très escarpées, le convoi de Jean Duchesne dut s'élever péniblement, par des pentes fort raides, jusqu'au plateau pour redescendre un peu plus tard par une route en corniche au fond du ravin où coule la Laga Doubér. Les gorges sont très belles et très sauvages ; une rivière aux multiples cascades, entourée çà et là de quelques palmiers très verts, y est encaissée entre des parois de roches noires hautes de 150 à 200 mètres. Infranchissable pendant la saison des pluies, la Laga Doubér, sur les bords de laquelle commencent les territoires du dedjaz Tessamma Darghé, était, le 31 mars 1902, large d'environ 20 mètres au point où la mission la traversa. Laissant ensuite ce torrent derrière eux, les voyageurs gravirent la paroi d'une nouvelle plate-forme tabulaire et gagnèrent à travers le plateau Outchalé, très cultivé et parsemé de nombreux villages, les bords d'un petit cours d'eau, le Dabitou ; c'est là, dans l'Ouesservié ou Ouébéri (Ouoberi de la carte française de l'État-major) qu'avait été fixé d'avance le terme de l'étape du 31 mars.

Un Abyssin de marque, le dedjaz Syoum, qui — en compagnie d'anciens dignitaires de son père, aujourd'hui déchus, — se dirigeait vers Addis-Abeba, avait déjà établi son campement sur la rive gauche du Dabitou ; les Européens de la mission Duchesne-Fournet n'eurent garde de laisser échapper cette occasion de lui rendre visite. Le mardi 1er avril au matin, ils quittèrent donc leur propre campement, placé sur la rive droite, pour aller voir le dernier des trois fils de l'ancien roi du Godjam, Tekla-Haïmanote, le dedjaz Syoum, — un tout jeune homme (il n'avait que vingt ans) à qui Ménélik avait confié deux ans auparavant, au détriment de ses frères aînés dont il avait retenu le second enchaîné auprès de lui, — le gouvernement d'une partie du pays régi naguère par son père.

C'est sous une tente d'étoffe blanche à l'extérieur, mais doublée de noir à l'intérieur, et surmontée des armes du Godjam, que le jeune dedjaz reçut Jean Duchesne et ses amis ; vêtu avec une grande élégance

(1) V. la planche 2 des itinéraires entre Addis-Abeba et le lac Tana.

— d'un chemma noir brodé d'or, d'un burnous de soie grenat, de chaussettes de soie verte, — il se tenait assis sur des coussins, sous un dais blanc bordé de rouge. Autour de lui, des chefs, d'anciens ras de Tekla-Haïmanote et des serviteurs tenant qui le bouclier du dedjaz, qui sa carabine de guerre, qui des fusils de chasse.... L'accueil fut très



Fig. 22. — Le dedjaz Syoum et son entourage.

cordial. Après avoir souhaité la bienvenue à ses visiteurs, et leur avoir offert du rhum, du café excellent, de l'eau-de-vie de miel, après avoir consulté le Dr Goffin et s'être fait photographier par Louis Lahure d'abord assis sous son dais, entouré de ses gens, puis à cheval, tenant son fusil de chasse et son bouclier, le jeune dedjaz raconta à Jean Duchesne l'histoire de son père, et lui fit part de ses propres ambitions et de ses espérances : il se flattait de recevoir du Négus le titre de ras et le gouvernement de tout le Godjam. Apprenant au cours de la conversation que, en dépit de la lettre de dergo de l'Emperéur, les Abyssins de la mission n'avaient pas pu se procurer, la veille, des vivres

suffisants pour manger le matin avant le départ, il donna l'ordre de nourrir quelques-uns d'entre eux ; enfin, au moment où Jean Duchesne prenait congé de lui, il lui offrit une petite croix de Salomon : « Autrefois, dit-il, lorsque mon père était roi du Godjam, il décorait de cette croix les personnages de marque qui le visitaient. Maintenant, le Négus seul a le droit de conférer les dignités ; laissez-moi néanmoins vous offrir cette croix en souvenir de la puissance de mon père, le dernier roi du Godjam (1). »

Quelques instants après, à neuf heures du matin, la mission française reprenait sa marche en avant sur le vaste plateau galla, traversait une grande plaine que semble fermer le massif du Salalé, puis coupait un terrain plus accidenté, — une série de croupes séparées par de larges ravins ; — enfin elle laissait sur la gauche les mamelons qui constituent le massif montagneux du Salalé, et gagnait, au milieu d'un pays habité et cultivé, l'important village de Fitché, résidence officielle du dedjaz Tessama Dargué ou Tessamma Darghé.

Au cours de cette étape, Jean Duchesne et ses compagnons purent observer la manière dont les habitants du plateau mettent leurs champs en culture et réussissent à transformer des prairies, situées de préférence dans les thalwegs des vallées, en terres à orge. Pour préparer le sol, les paysans débutent par le labourer, ou plus exactement, par l'égratigner de stries peu profondes, perpendiculaires les unes aux autres, puis ils recommencent deux, trois, quatre et même cinq fois cette opération, jusqu'à ce que la terre soit suffisamment retournée, et même cassée ; ou encore ils décapent le sol, accumulent les mottes en tas, et mettent le feu aux herbes qu'ils ont arrachées avec elles ; de là résulte une véritable désagrégation de la terre sous l'influence de la chaleur, et un mélange de cendres et de terre meuble qui est ensuite répandu sur le sol. Ainsi se trouvent constitués des champs, médiocres sans doute en comparaison de ceux de nos pays, mais qui semblent superbes à qui vient de constater l'état piteux des cultures entre le littoral et Addis-Abeba.

(1) Cette croix a été figurée dans la partie ethnographique publié au t. II du présent ouvrage.

Aux environs de Fitché le Jamma, qui vient de se grossir de la Ziegaddem (1), s'est creusé un superbe cañon, dans les hautes parois à pic duquel le voyageur Aubry avait naguère remarqué « une série de couches sédimentaires à stratification presque horizontale, contenant de nombreux fossiles (2) ». De véritables troupes de singes, d'une adresse et d'une agilité surprenantes, des lièvres en grand nombre peuplent les rebords de ce cañon, des bords supérieurs duquel il est possible d'apercevoir à une grande profondeur le lit sablonneux au travers duquel serpente le Jamma, grossi des eaux du Val Oueddesso, prolongé par le Val Addisgué (3). Dans les rochers presque inaccessibles des curieuses falaises de ces gorges vivent en bandes de plusieurs centaines d'individus ces singes herbivores et frugivores que sont les hamadryas (*djinjero* en abyssin, *gueldessa* en galla). « Ils doivent, écrit le Dr Goffin, avoir une certaine organisation familiale, car lorsqu'on les chasse, c'est presque toujours un gros vieux singe qui se trouve à la portée du fusil, donnant sans doute l'alarme, se sauvant lorsque tous les autres de la bande sont à l'abri, comme s'il était le chef de cette grande famille. »



Fig. 23. — Le Dr Goffin et l'Hamadryas.

Sur le rebord du cañon de Fitché, le Dr Goffin eut la bonne fortune de tuer un de ces primates, dont le Dr Moreau avait précédemment déjà constaté la présence dans la dépression de

(1) La Zega-Ouedem d'Aubry, qui place à l'altitude de 1400 mètres le confluent de cette rivière avec le Jamma ou Djamma.

(2) Aubry, *Observations géologiques sur les pays danakils, somalis, le royaume de Choa et les pays Gallas* (*Bull. Soc. Géolog. de France*, 3e série, t. XIV, 1885-1886, p. 215).

(3) Voir dans l'atlas qui accompagne cet ouvrage, le cartouche inséré à la planche 4 des itinéraires entre Addis-Abeba et le lac Tana.

l'Aouache (1). Louis Lahure y remarqua également la présence de deux variétés de petits chamois, le *sas* et le *midakoua*, dont le sergent-major Fontenaud et lui-même tuèrent quelques spécimens à la plus grande satisfaction de tous, et en particulier du Dr Goffin, tout heureux de pouvoir étudier et mensurer à loisir des spécimens de ces animaux.

Après avoir établi son camp à un kilomètre environ dans l'ouest du cañon du Jamma, et non loin du village même de Fitché, Jean Duchesne alla rendre visite au dedjaz Tessamma Darghé à sa maison de campagne de Chounkourt. Ce grand personnage est, on le sait, le fils de cet oncle du Négus, qui, en sa qualité de descendant plus direct par les

(1) Le Dr Goffin offrit à Jean Duchesne-Fournet le crâne de cet hamadryas, un mâle. Si ce crâne ne s'est pas retrouvé dans les collections rapportées en France par le voyageur, du moins le Dr Goffin a-t-il pris soigneusement les mesures d'une autre bête tuée un peu plus tard, également par lui, aux environs de Burreyd. Voici les mesures de ce second hamadryas :

Tête	Diamètre antéro-postérieur max. du crâne (CC')	90	mm.
	— transverse max. du crâne (TT')	85	—
	— frontal min. du crâne (FF')	60	—
	— biauriculaire du crâne (OO')	75	—
	— bizygomatique (ZZ')	100	—
	— biangulaire de la mandibule (MM')	50	—
	Largeur des épaules (d'un acromion à l'autre) (EE')	170	—
	— des hanches (d'un grand trochanter à l'autre) (HH')	160	—
	Grande envergure (DG)	1220	—
	Longueur du bras (EJ)	210	—
	— de l'avant-bras (JK)	250	—
	— de la main (KG)	130	—
	— de la cuisse (HL)	270	—
	— de la jambe (LN)	270	—
	— du pied (BO)	200	—
	— post-malléolaire (saillie du talon en arrière de la malléole interne) (PB)	30	—
	Hauteur du mollet (Y)	190	—
	Longueur du médius de la main	55	—
	— du pouce	30	—
	— de l'index	40	—
	— de l'annulaire	55	—
	— de l'auriculaire	40	—
	Longueur de l'orteil	30	—
	— du premier doigt de pied	50	—
	— du deuxième	90	—
	— du troisième	90	—
	— du quatrième	50	

mâles de Sella Sellassié, aurait dû porter la couronne d'Éthiopie de préférence à Ménélik, mais qui la refusa noblement, à cause de son grand âge ; ce remarquable exemple de désintéressement jette encore une sorte d'auréole sur ses fils, les cousins germains du Négus, qui semblent continuer la tradition paternelle en se tenant un peu à l'écart.



Fig. 24. — Sceau du Dedjazmatch Tessamma.

Le dedjaz Tessamma Darghé, s'empressant d'obéir aux ordres de l'Empereur, envoya au campement des voyageurs tout ce qui leur était nécessaire : orge, endjérah, talla et deux moutons, que — pour la première fois depuis le départ d'Addis-Abeba — le cuisinier put faire cuire sur du bois ; les jours précédents, en effet, le combustible avait été exclusivement du crottin ramassé aux environs, ou ces galettes, composées d'un mélange d'une sorte de paille, de crottin de bestiaux et de bouse de vache, qui donnent aux aliments une odeur si désagréable ! Il semblait par conséquent que la mission française allait pouvoir de très bonne heure, le 2 avril, poursuivre sa marche vers le Nil Bleu ; mais c'était compter sans les Abyssins du convoi dont une douzaine, au moment où, le soir, on leur donna les ordres pour le lendemain, refusèrent le service et abandonnèrent la mission. Aussi fallut-il passer à Fitché deux journées entières (2 et 3 avril), pour réorganiser complètement le convoi.

Dès le jour de leur arrivée, au cours d'une promenade à cheval, les voyageurs avaient été visiter l'église Maryam, située dans un joli petit bois, sur une hauteur ; dans l'après-midi du 3 avril, ils profitèrent de leurs loisirs pour se rendre à l'église Guiorguis, encore en construction, avec sa cloche suspendue hors de l'édifice, à une potence. C'est une église de forme circulaire, bordée d'une allée extérieure, dont les deux premières enceintes, en pierres, sont concentriques. Ces enceintes sont accessibles par quatre portes et éclairées par des fenêtres faites, comme les marches et comme les poutres, en solives et de très

bon bois d'olivier ; là se tiennent les fidèles, protégés des intempéries par le toit ordinaire multicolore des maisons abyssines. Une dernière enceinte, de forme carrée, en bois — ou, plus exactement, en torchis, — constitue le chœur, le sanctuaire, dont l'accès n'est permis qu'aux seuls prêtres, et dont, pendant les offices, les trois portes sont ouvertes, mais de l'intérieur duquel des voiles interceptent la vue. Si les sculp-



Fig. 25. — Eglise Guiorguis de Fitché.

tures sont rares (les Européens de la mission Duchesne-Fournet n'ont remarqué qu'un seul linteau de porte assez travaillé à l'église Guiorguis de Fitché), par contre les peintures abondent. Sur le torchis sont apposées des étoffes de chamma, et sur ces étoffes est appliqué un enduit blanc : voilà les toiles sur lesquelles les artistes indigènes vont représenter les sujets habituels : la Vierge entourée de l'empereur Ménélik et de l'impératrice Taïtou, puis, au-dessous, d'autres personnages disant le chapelet (ces personnages sont, dans la circonstance, le dedjas Tessamma Darghé et sa femme, en costume de cour, avec leurs trois fils et leurs trois filles, et quelques-uns de leurs commensaux ordinaires) ; — saint Georges, monté sur un cheval sellé et bridé à l'abyssine, ne passant que le pouce du pied dans un petit étrier, tuant

un dragon enfourché par le diable qui tire la langue à son vainqueur ; — des scènes de la vie et de la passion du Christ, etc. Mais à Fitché comme dans toutes les autres églises du pays, dédiées le plus souvent à Maryam ou à Guiorguis, on trouve le plus souvent, et un peu partout, des représentations de la Vierge ou de saint Georges. Est-il besoin de dire que toutes ces peintures sont mauvaises, et quasi enfantines ?

Comme les peintures byzantines, les peintures abyssines sont, en



Fig. 26. — Rencontre de M. Orloff, chef de la légation russe à Addis-Abeba, sur les plateaux Gallas.

dépit des affirmations contraires faites au lieutenant Collat par l'artiste qui ornait Guiorguis de Fitché, partout conformes à un même type ; il existe un canon auquel obéit servilement chaque peintre indigène, même quand il affirme, de la meilleure foi du monde, tirer de son imagination tout ce qu'il représente. Un coin de l'église (qui est surmontée de l'étoile à huit branches enfilées chacune d'un œuf d'autruche) sert de sacristie ; mais il n'en est pas moins, comme le reste de l'édifice, complètement recouvert de peintures ; les poutres en sont aux couleurs éthiopiennes, et sur les murs, voici de nouvelles représentations de la Vierge et de saint Georges, voici la Cène. Là sont réunis des sortes de tambourins et des crécelles qui servent aux danses des prêtres ; là encore se trouve une vieille horloge

en bois, de provenance anglaise, au mécanisme complètement brisé; à terre gisent les bâtons sur lesquels prêtres et fidèles s'appuient pendant les cérémonies du culte.

Au sortir de l'église Guiorguis, pour l'achèvement de laquelle le prêtre qui leur avait servi de guide reçut une généreuse offrande, les membres de la mission s'empressèrent de regagner leur camp et d'y tout préparer pour quitter Fitché, le 4 avril, dès la première heure. De ce village, auquel la carte de l'État-major français donne l'altitude de 1780 mètres, inférieure d'un millier de mètres à l'altitude réelle, ils s'élevèrent lentement, en obliquant carrément vers le nord-ouest dans la direction des monts Salalé, à travers un pays très accidenté, parsemé de haschich jaune et de pierres noires, aux villages assez rares. Après avoir rencontré M. Orloff, chargé d'affaires de Russie en Éthiopie, qui revenait d'un court voyage d'agrément au Nil Bleu (1) et se rendait à Ankober, ils franchirent dans l'ouest de Fitché, à l'altitude de 3020 mètres, un col au débouché duquel ils pénétrèrent sur un beau plateau enserré de montagnes aux formes arrondies qui lui donnent l'aspect d'une énorme cuvette. La terre, de couleur rouge, y est très soigneusement cultivée par les habitants des villages établis sur les flancs des hauteurs avoisinantes. A l'aide de la charrue galla, cependant bien primitive (2), y sont labourés de nombreux champs, — des champs d'orge surtout, — dont l'étendue est proportionnée à l'importance des troupeaux de bœufs et de chevaux de la région. Tout en admirant ces cultures, les plus belles qu'ils eussent jusqu'alors rencontrées au cours de leur voyage, les voyageurs français atteignirent Dagam, un assez fort village entouré de beaux arbres, où Tessamma Darghé possède, en manière de résidence, une petite habitation. Une surprise désagréable les y attendait : là, et non pas plus loin comme

(1) M. Orloff avait quitté Addis-Abeba le 24 mars précédent.

(2) Cette charrue se compose d'un simple pieu en bois, auquel est emmanchée une pointe de fer, qui est attachée à un tronc d'arbre formant le joug des bœufs. Ce joug repose sur le cou de l'animal, entre la tête et la bosse. Pour stimuler ses bêtes, le conducteur emploie un fouet à manche très court.

l'avait ordonné le dedjaz, avaient été réunis les vivres et approvisionnements (pain, orge, foin) destinés à la mission ; force fut donc de se résigner à réduire beaucoup l'étape projetée et à camper en cet endroit, par une altitude de 2 960 mètres, près d'un véritable champ de course d'une étendue de quelques kilomètres, où les Européens de la mission purent s'amuser à forcer des chacals au galop.

Mais déjà commençait de se faire parfois sentir l'approche de la saison humide. « Tous les jours, nous essuyons quelques pluies », note, à la date du 5 avril, le lieutenant Collat dans son journal de route, et il constate que la nuit passée à Dagam fut, à cet égard, particulièrement mauvaise, très froide, et vraiment pluvieuse. Aussi le lendemain matin, le terrain était-il tout détrempé et extrêmement glissant, et les mulets de la mission, — déjà réduits au nombre de 72, — étaient-ils mouillés. C'est pourquoi la marche fut d'abord pénible le 5 avril : par un temps nuageux, humide et froid, au milieu d'un épais brouillard, les bêtes ne cessaient d'enfoncer et de glisser dans la boue, en gravissant la piste que descendaient de nombreux Gallas dans la direction inverse de Fitché, où le marché se tient tous les samedis. Enfin, à travers un pays dont les villages, bien placés sur des rochers, sur des *ambas*, et au milieu de la verdure, présentent vraiment l'aspect de petits châteaux forts, la caravane de Jean Duchesne finit par atteindre le point où les indigènes cessent de brûler sur pied les arbres qui poussent dans la campagne. Tout à coup, la mission française aperçoit un peu partout des arbres demeurés debout : oliviers sauvages, genévriers, mimosas, pins au léger feuillage, spectacle bien fait pour séduire des voyageurs venant des plateaux dénudés du sud ! Les notes des membres de la mission en font foi ; elles parlent avec enthousiasme de certaine descente « ravissante » dans un chemin creux, au milieu de ruisseaux coulant avec rapidité et formant une foule de petites cascades, dans une « jolie petite Suisse abyssine », aux environs d'une église dédiée à l'archange Gabriel (1)... En continuant par une pente très rapide, dans un chemin encaissé où les mulets

(1) V. la planche 5 de la seconde partie des itinéraires levés par le lieutenant Collat.

glissent, ou plutôt patinent en quelque sorte sans jamais tomber, le convoi arrive dans une grande cuvette bien cultivée, située par 2200 mètres d'altitude, en un point appelé Idabo selon le lieutenant Collat, et, selon Louis Lahure, Bantou. C'est là qu'est établi le camp, un peu au-dessus de l'Alèltou ; — là que les voyageurs peuvent, à leur déjeuner, se régaler de petites, mais excellentes pêches du pays, — les premiers fruits qu'ils mangent depuis leur départ de Djibouti ; — c'est là encore qu'ils voient, dans la soirée, une file de porteurs d'aspect très pittoresque venir leur remettre pour le lendemain un abondant dergo.

Pas plus que l'étape précédente, celle d'Idabo ne procura ni aux hommes ni aux animaux un repos réparateur. La pluie ne cessa pas, en effet, de tomber durant toute la nuit ; elle tombait encore avec une telle force le 6 avril, dans la matinée, que le convoi ne put pas s'ébranler avant dix heures. La mission franchit d'abord l'Alèltou ; puis, par un chemin très accidenté et très glissant, elle s'éloigne péniblement de ses rives peuplées de canards et de pigeons ramiers ;... partout des ruisseaux à traverser, des berges à gravir, une boue liquide dans laquelle enfoncent profondément les mulets ! Bientôt, par une pente assez raide, où les rochers alternent avec les hautes herbes, les lauriers sauvages et les mimosas épineux, on commence à s'élever sur le flanc de la vallée ; on gagne ainsi, à une altitude supérieure à 2500 mètres, un énorme plateau, peu cultivé, mais très habité, où paissent beaucoup de chevaux assez bons d'apparence, et de formes plus belles que ceux des environs de la Souloulta. C'est le haut plateau du Djarso, — que gouverne le dedjazmatch Bechach, résidant à Ouasié, — au nord duquel coule l'Abbaï.



Fig. 27. — Sceau du Dedjazmatch Bechach.

Lorsque, sous des ondées incessantes, la mission Duchesne-Fournet en atteignit la plate-forme, il était temps ! Les mulets, blessés, tombaient à chaque instant avec leurs charges ; les moutons fournis par le *dergotch* (réquisition) s'étaient refusés à suivre le convoi, si bien qu'il avait fallu

les égorger, les vider et les charger sur des bêtes de somme dont la traversée des nombreux ruisseaux qui parcourent les grandes prairies du pays de Karsa augmentait encore la fatigue. On gagna cependant, aux abords du bouquet d'arbres qui entoure la petite église Gouaa Maryam, une vaste plaine détrempée; à peine est-on descendu de mulet, avant même que les tentes soient dressées, éclate un violent orage... La pluie redouble; les décharges de la foudre qui tombe aux environs sont si fortes qu'elles ébranlent les hommes, et que les Européens croient recevoir des coups sur leurs casques de voyage ; quant aux gouttes d'eau, on penserait, à les écouter tomber, « entendre remuer des pions sur un damier ».

Si elle ne conserva pas toujours la même violence, la pluie n'en continua pas moins, durant tout l'après-midi du 6 avril, d'inonder la surface du plateau, au grand détriment de la santé des malheureux animaux du convoi. Vers le soir seulement, elle s'arrêta ; alors, tandis qu'ils dînaient, Jean Duchesne et ses compagnons virent s'avancer vers eux une longue théorie d'hommes et de femmes portant sur leur tête des paniers et des gombos recouverts d'étoffe rouge, et les déposer devant eux. C'était le *dergo* qui leur était ainsi, comme la veille, cérémonieusement apporté : des pains, des plats de berberi, du tetch, du talla, de l'orge, des fèves et du foin.

Le 7 avril, à leur réveil, les voyageurs constatèrent avec une grande joie un changement complet du ciel. De bonne heure, mais, par suite de la visite du balambaras Djoudjio, moins tôt encore qu'ils ne l'eussent souhaité, à sept heures seulement, Jean Duchesne donna le signal du départ, et, par un beau temps sec, le convoi s'ébranla. Il franchit d'abord le Lentio; puis, par une pente insensible, il descendit dans la direction du Nil Bleu à travers les grandes herbes, les mimosas, — beaucoup moins ombreux que ceux de la région du Tchad, — les oliviers sauvages, les labours, la terre rouge, les maisons, les troupeaux. Devant lui s'élevaient par étages des falaises successives, derrière lesquelles coule l'Abbaï dont il fut possible, au début de la route, grâce à une percée, d'entrevoir au loin la profonde coupure et, tout à

l'horizon, les montagnes boisées du Godjam. Alors, pour un instant, au milieu de teintes uniquement roses et vertes, vient s'intercaler, dans le flou de l'horizon, une bande bleuâtre, qui évoque subitement le souvenir d'autres climats et d'autres cieux ; c'est « la France, s'écrie le lieutenant Collat ; c'est la mer et les falaises de Normandie ! »

Plus loin, voici le bord septentrional du plateau du Djarso, voici la grande faille de l'Abbaï ; mais les nuages s'y sont accumulés entre les crêtes des croupes qui vont mourir au Nil Bleu, et cachent complètement la vue de l'énorme crevasse. C'est là cependant qu'il faut descendre, et on s'y engage sans hésiter. On pénètre au milieu des nuages en suivant, sur un terrain glissant, une piste tellement raide qu'il devient nécessaire de mettre pied à terre. Tout à coup, les nuages se dissipent, et un panorama « féerique » se déroule devant les yeux des voyageurs, qui, malgré la nécessité de veiller attentivement à leur sécurité (ne leur faut-il pas traverser un passage des plus difficiles, un couloir large d'un mètre à peine taillé dans le roc à pic ?), doivent faire effort pour en détourner les yeux. Voici maintenant un long chemin en corniche, bordé de grottes tapissées de mousse, des terrasses recouvertes d'une végétation touffue et riante, d'aubépines, d'acacias, d'euphorbes et de grandes fleurs violettes ; voici une pente plus douce, des oiseaux, des papillons voletant de plante en plante et de fleur en fleur, puis enfin le plateau inférieur, couvert de grandes herbes, avec des aloès, des euphorbes et beaucoup d'arbustes. C'est le plateau d'Assa, haut de 1750 mètres, qui constitue le palier intermédiaire entre le haut plateau du Djarso et la vallée même de l'Abbaï.

Le camp est établi sur ce plateau, véritable belvédère d'où il est possible de contempler et d'étudier à loisir en face de soi la haute muraille du Godjam, à ses pieds « la coupure la plus gigantesque, la plus féerique et la plus étrange qu'on puisse rêver », écrivait quelques jours plus tard encore, de Dedjen, Jean Duchesne-Fournet à M. Ed. Anthoine. Mais bientôt nos jeunes enthousiastes n'y tiennent plus ; et aussitôt après leur déjeuner il leur faut, en dépit de leur lassitude, dévaler au

Nil. Par une plantation de cotonniers, ils rejoignent le chemin encaissé à pente très rapide qui conduit à la faille même, s'engagent dans un ravin entre deux falaises très rapprochées que réunissait naguère un mur construit par les Gallas pour arrêter les invasions abyssines (1),



Fig. 28. — Les rives du Nil Bleu.

contournent par une route en corniche la falaise rose qui supporte le plateau d'Assa.... A leurs pieds coule le Nil, de couleur vert de bouteille. A mesure qu'ils descendent, le ruban du fleuve paraît se dérouler et s'étendre devant eux, et voici qu'à leur droite apparaît le ravin de la Mougha, un torrent sorti du Godjam. — Ils marchent maintenant au fond de la vallée, à travers une magnifique végétation tropicale, des arbres à lianes, etc.... Une piste parsemée de curieuses bestioles de

(1) Telle est du moins l'hypothèse qui permet d'expliquer avec le plus de vraisemblance l'existence de ce mur, les Abyssins habitant, comme on le sait, le pays situé au nord du Nil Bleu, tandis que les Gallas occupaient les contrées s'étendant au sud de ce fleuve. Il est certain, dans tous les cas, que ce mur existait déjà lorsque les Abyssins franchirent l'Abbaï pour envahir le Choa.

couleur rouge-pourpre les conduit au bord même de l'Abbaï, dont la rive droite, celle du Godjam, est toute verdoyante, tandis qu'une plage de gros galets glissants borde la rive gauche.

Le fleuve, large en cet endroit de 60 mètres environ, au courant rapide (1), offre un aspect grandiose avec ses falaises roses et vertes, son coude brusque un peu en aval, son encadrement de montagnes couvertes de verdure. « Les fameux causses ont peut-être, écrit Jean Duchesne, des formes plus capricieuses, mais ils ne donnent pas la même sensation de grandeur. »



Fig. 29. — Au bord du Nil Bleu.

C'est seulement à la nuit que les voyageurs, après avoir tiré à balle des poissons et essayé sans succès de tuer un crocodile, regagnèrent le camp. Le lundi 8 avril, par un ciel gris, ils quittaient à sept heures vingt minutes du matin le plateau d'Assa pour redescendre 620 mètres plus bas, au fond de la vallée de l'Abbaï (2). A neuf heures, ils étaient sur les bords du Nil Bleu ; et aussitôt, sous un ciel redevenu serein, par un temps superbe, la traversée du fleuve commençait. Tandis qu'Abyssins et Gallas, complètement nus, passent à gué, en ayant de l'eau jusqu'aux aisselles (3), tandis que les mulets porteurs de charges les suivent, les

(1) La profondeur du fleuve était, à la date du 3 avril, de 1 m. 30 ; « aux crues, note le lieutenant Collat, le fleuve doit monter d'environ 6 à 8 mètres, et sa largeur doit ainsi doubler ».

(2) Les annotations de l'itinéraire donnent au courant une vitesse de 15 m. 75 (cf. les itinéraires d'Addis-Abeba au lac Tana, pl. 7).

(3) Voir sur cette même planche, si schématique soit-il, le « profil de la route du 8 avril ».

Européens montent leur canot Berton, sur lequel ils transbordent un peu en amont du gué, en même temps qu'eux-mêmes, leurs armes, leurs cantines et leurs selles.

Bien que la berge droite du Nil Bleu fût d'un accès assez difficile, le passage se fit sans le moindre encombre ; à 2 heures 25, tout était terminé, sans que, — en dépit des nombreux coups de fusil tirés en tout sens par les Abyssins, sous prétexte d'effrayer les crocodiles, pendant la durée de l'opération, — le moindre accident de personne eût été à déplorer.

CHAPITRE V

A TRAVERS LE GODJAM.

Pour atteindre le sommet de la falaise du Godjam, la route, sur la rive droite du Nil Bleu, est en corniche. On commence par longer le fleuve, puis lentement, sans perdre de vue l'Abbaï qui étincelle sous les feux du soleil de l'après-midi au milieu des arbres et de la verdure, on s'élève sur la piste jusqu'à une première terrasse, que domine une falaise à peu près à pic. Ce gradin, sur lequel se dressent de gros rochers noirs, au milieu de grands et beaux arbres où s'ébattent des singes agiles, permet de donner quelques instants de repos aux mulets; puis la montée recommence, par un étroit sentier, de plus en plus roide, où s'arrêtent, à bien des reprises différentes, les bêtes de charge fatiguées de cette laborieuse ascension. Plus haut, voici un couloir en escalier, large de moins d'un mètre et long de dix fois autant, taillé à pic entre deux rochers; il faut alors, par une chaleur torride, désarrimer toutes les charges, les porter à bras, faire passer les mulets et les recharger ensuite. Ainsi est atteint, par 1280 mètres d'altitude, un second plateau, à l'extrémité duquel une grande pierre plate, surplombant la falaise à pic, constitue un admirable belvédère d'où il est possible d'étudier tout à loisir la vallée du Nil Bleu au cours sinueux, le confluent de la Mougha qui descend profondément encaissée du Godjam, et la faille du Jamma ou Addabbaï, qui a drainé les eaux du plateau galla avant de rejoindre le grand fleuve.

Le convoi s'engage maintenant dans un joli bois touffu, et y chemine à plat sur une allée dont le sable rouge et les contours élégants évoquent le souvenir de certains coins des forêts de nos pays. Serait-on donc enfin arrivé au sommet du plateau? Pas encore, car il faut gravir toute une série de terrasses successives, — un véritable escalier, — avant d'atteindre

la haute plate-forme du Godjam. La piste serpente entre des ravins profonds, au milieu de rochers et d'arbres à demi brûlés ; puis elle gravit une pente très dure, à la difficulté de laquelle s'ajoutent encore la blancheur et l'éclat de rochers marmoréens frappés par le soleil. Les pauvres mulets, dont beaucoup sont blessés et ne l'étaient pas le matin au départ, sont exténués ! Un dernier effort, et les voici enfin au sommet d'une nouvelle marche de la falaise, sur une route en corniche et à plat !... Du Nil Bleu, on ne voit plus maintenant que la coupure rose de la gorge inférieure ; quant à la vallée de la Mougha, elle est délimitée par un cirque de montagnes nettement tronquées, soubassement d'un haut plateau d'où le torrent se précipite sur le palier suivant par trois cascades successives dont la seconde se sépare en trois branches.

En dépit des observations d'Aïtchelouhem, qui voudrait pousser jusqu'à Dingab, Jean Duchesne décide de ne pas continuer plus longtemps la marche. On s'arrête donc à flanc de coteau, sur le plateau de Dedjen, à l'altitude de 1870 mètres, « à mi-hauteur du causse du Godjam », auprès d'une source d'eau limpide, non loin de quelques huttes abyssines et de quelques champs où la culture des oignons ou plutôt des *chonkourt*, c'est-à-dire d'une sorte d'échalote, paraît surtout en honneur. C'est là que les derniers mulets arrivent à quatre heures et demie du soir, et qu'on déjeune un peu plus tard ! Le pays est pauvre et le *dergo* bien maigre, au grand détriment des malheureux animaux de charge, harassés de fatigue, en lamentable état, — quarante d'entre eux sont blessés maintenant, — et qui n'ont pas mangé d'orge depuis quatre jours ! Du moins leur donne-t-on, le 9 avril, le repos dont ils ont grand besoin ; et, tandis que mulets et ânes broutent paisiblement un maigre haschich ou mangent des fèves et des pois qu'ils ont transportés jusqu'alors, les hommes lavent leurs vêtements affreusement salis par le mauvais temps, graissent les harnachements, nettoient soigneusement les armes. Quant aux Européens, ils ne peuvent se lasser, tout en rédigeant leurs notes ou leur correspondance, de contempler le superbe paysage qu'ils ont devant les yeux, et d'admirer, face à leur camp, le haut massif montagneux,

entièrement boisé, sur les flancs duquel coulent en cascades, dans de nombreux ravins, les ruisseaux qui vont grossir la Mougha sur sa rive gauche. « C'est, écrivait de Dedjen même Jean Duchesne au regretté docteur Brouardel, un amas de rochers en paliers relativement réguliers, mais très rapprochés en projection, qui se surplombent à pic ; une végétation dont les mimosas et les figuiers sauvages, de gamme cependant très variée, font les principaux frais, donne à ces gradins superposés un aspect de jardins suspendus tout à fait original. »

Pour achever de remettre les bêtes de somme de leurs fatigues, les premières étapes faites par la mission Duchesne-Fournet à travers le Godjam furent très courtes. De Dedjen, on se borna, le 10 avril, à gagner ce village de Dingab, qu'Aïtchelouhem eût souhaité atteindre dans la soirée du 8 avril. C'est d'abord une montée très dure, où quelques beaux figuiers sauvages et des euphorbes ont poussé au milieu des rochers et des falaises ; puis une pente presque insensible lui succède sur un plateau où alternent les grandes herbes et les champs cultivés, et que parsèment de nombreuses habitations. De splendides échappées sur les cascades de la Mougha, sur le massif qui l'encaisse, sur les abîmes au fond desquels ce torrent conflue avec le Nil Bleu, et sur les hauteurs du pays galla (1) firent paraître plus brève encore une étape de deux heures quinze minutes. Dingab ou Dumgab, le village qui la termine, situé à une altitude de 2465 mètres, se compose de nombreuses maisons disséminées sur un plateau, et surtout au bord de la falaise qui forme la paroi droite du ravin de la Mougha. Les pigeons y abondent, et les gazelles, nombreuses aux alentours, viennent rôder sans défiance autour du camp ; mais elles ne tardent pas à s'enfuir, effrayées par les coups de feu que tirent en tous sens, sans la moindre prudence, les achkeurs de Jean Duchesne, et par les allées et venues des indigènes. Parmi eux, les uns se rendent au marché à Dingab ; les autres

(1) Cf., à la planche 7 des itinéraires entre Addis-Abeba et le Tana, la « vue de la cote 2300 ».

dévisagent curieusement les Européens ou, pour obtenir des médicaments, assiègent la tente du docteur Goffin, qui profite de la circonstance pour prendre des mesures anthropologiques.

A peu près aussi courte que celle du 10 avril fut l'étape du lendemain. A travers une grande plaine ondulée, couverte de haschich du milieu duquel émergent quelques rares mimosas, puis en suivant le rebord supérieur de la dépression de la Kouela Baobal, — un ravin au fond duquel un affluent du Nil Bleu plus occidental que la Mougha roule ses eaux, — la mission Duchesne-Fournet atteignit la plaine légèrement marécageuse de Douké, d'où, le 12 avril, sans se laisser arrêter par d'abondantes ondées, elle s'achemina vers Naskaï. En gravissant des collines, en passant des ruisseaux boueux, en traversant de grandes plaines parfois marécageuses, couvertes de hautes herbes, et de sortes de chardons s'élevant jusqu'à 3 mètres, elle gagna le pied de l'éminence que couronne le village de Naskaï. C'est sur le flanc de cette même éminence, tout près d'un gigantesque mimosa parasol, que fut dressé, dans l'après-midi du 12 avril, le camp de Jean Duchesne.

Le lendemain matin, au moment où la mission va quitter Naskaï, les voyageurs entendent avec surprise les sons d'instruments de musique : les prêtres d'une petite église établie non loin du camp, au milieu d'un bouquet d'arbres constituant l'unique végétation d'une colline qui contraste par sa nudité avec une colline voisine, toute boisée, sont venus leur donner une aubade. Après avoir récompensé par une gratification leur aimable attention, la caravane se remet en marche ; par un pays absolument identique à celui qu'elle a traversé la veille, — de longues chaînes de collines, couvertes parfois d'une admirable végétation tropicale, et séparées les unes des autres par de vastes plaines bien arrosées, — au pied des contreforts du Tchokké, où se distingue déjà l'Arat Makanaker (1), elle gagne la capitale du Godjam. C'est Marcos ou Moncorer, la seule véritable agglomération

(1) V. la planche 9 des itinéraires entre Addis-Abeba et le lac Tana.

— avec Fitché — qu'elle ait rencontrée jusqu'alors sur sa route depuis le départ d'Addis-Abeba.

Marcos — tel est le seul nom par lequel les habitants du Godjam désignent la localité que les cartes appellent Moncorer — est bâtie sur une colline. Les maisons, ou, pour parler plus exactement, les



Fig. 30. — Le dergo à Marcos.

cases en paraissent propres et sont disséminées au milieu d'un véritable taillis de verdure, que parcourent de charmants sentiers sablés, semblant merveilleusement entretenus. Le guébi, recouvert d'un toit en chaume, pourrait, le cas échéant, contenir toute la population de Marcos ; il est entouré d'un grand mur très soigneusement établi, qu'enlèverait difficilement une troupe armée seulement de lances et de fusils. Quant à l'église, qui renferme le tombeau du roi Tekla Haïmanote et possède quelques livres sacrés, elle ne diffère de la plupart des églises abyssines que par sa forme rectangulaire, et les murs en sont ornés de très médiocres peintures.

Depuis quelques jours déjà, la mission Duchesne-Fournet avait pénétré sur le territoire du dedjaz Syoum ; un des hommes de ce haut personnage, le Bacha Bogâleu, l'avait rejoint à Dedjen, et l'accompagnait depuis lors avec mission d'assurer, au moyen de réquisitions, l'approvisionnement du convoi. Par ses soins, le dergo, processionnellement apporté au camp français par les habitants de Marcos, fut magnifique : un bœuf, des volailles, d'excellent miel, bien d'autres choses encore en faisaient partie et permettaient d'oublier l'absence du Dedjaz, — que Jean Duchesne avait naguère rencontré à peu de distance d'Addis-Alem, sur les bords du Dabitou (1). Aussi comprend-on que les muletiers indigènes, qui s'étaient leurrés de l'espoir de séjourner à Marcos et d'y boire du tetch à loisir, se soient trouvés singulièrement déçus lorsqu'ils reçurent l'ordre de poursuivre leur route. Lentement, à regret, ils chargent donc leurs bêtes dans la matinée du 14 avril; puis, après la traversée du joli ravin boisé où coule l'Ouanka, ils s'engagent dans de vastes prairies monotones, peuplées de gazelles et de jolis oiseaux au plumage gris cendré ; des collines très boisées, aux arbres perdant de plus en plus l'aspect épineux, au sol couvert de buissons d'aubépines et de rosiers en fleurs, font suite à ces prairies. De temps en temps, des clairières reposent de la monotonie de cette végétation touffue, qui se poursuit de l'autre côté de la large, profonde et rapide rivière Djédeb, limite des territoires du dedjaz Syoum, jusqu'au village godjamite de Baremma.



Fig. 31. — Sceau du Cagnasmatch Igzaou.

Dans la région très boisée et très accidentée où, au sortir de Baremma, la mission Duchesne-Fournet s'engage le 15 avril, le caractère méditerranéen de la flore est plus marqué encore que la

(1) Sa femme, Waizero Askalatch, fille du Ras Bitouaded Mangaschia, était demeurée à Marcos, où la mission trouva également le fitaorari Natarou, gouverneur par intérim du pays, et deux azages du Dedjaz, le Cagnasmatch Ygzaou et le balambaras Negoucié.

veille ; les arbres épineux ont complètement disparu ; au milieu des bois de palmiers et de bananiers foisonnent les rosiers sauvages. Parfois la route affecte l'aspect d'une véritable allée de jardin anglais ; elle est bordée le plus souvent de fourrés impénétrables de plantes grasses, de cactus, de lianes enchevêtrées, mais parfois aussi de vertes pelouses d'où s'élancent de beaux bouquets d'arbres, et elle est égayée par des ruisselets d'eau courante, par des cascades, comme pourrait l'être un parc bien dessiné. Voici, pour ajouter encore au pittoresque, au milieu de cette splendide végétation, sous un beau bouquet de bananiers et de palmiers, une petite cahutte ronde recouverte de chaume, à l'intérieur de laquelle il faut, pour pénétrer, se courber profondément. Là vivait naguère, au temps du roi Tekla Haïmanote, un ermite, comme il en existe encore actuellement quelques-uns dans le Damot, — pays où sont entrés les voyageurs depuis leur traversée du Djédeb, — ne se nourrissant que d'herbes et de feuillages ;... alors ce chemin si pittoresque était tenu pour sacré, et nul profane n'avait le droit de le fouler. Plus loin, la route descend dans une vallée profonde où coule, au milieu des palmiers, la Tametchia (1). Cette rivière à l'eau abondante, large d'au moins 10 mètres, et peuplée d'une foule de canards aux mouvements extrêmement vifs, est séparée d'un cours d'eau à peu près parallèle, la Goudela, par un plateau sur lequel se dresse, dans un bouquet d'arbres, une petite église. C'est sur la rive droite de ce dernier cours d'eau, en face et à 300 mètres de Dembetcha, que s'arrêta la mission française au milieu de la journée, le 15 avril.



Fig. 32. — Case abandonnée d'ermite (forêt entre Baremma et Dembetcha).

(1) C'est la *Temcha* de la carte de l'État-major français.

Aussitôt après avoir levé le camp, le lendemain matin, elle s'éloigne des rives ombragées et giboyeuses de la Goudela, et traverse la ville sainte de la région, Dembetcha. C'est une agglomération assez importante que la capitale du Damot; chaque maison y est entourée d'une haie de grands bambous; peut-être les églises en étaient-elles curieuses naguère, mais actuellement, à la suite de reconstructions motivées par des incendies successifs, elles sont dépourvues de tout intérêt. Dans cette localité, qui obéit au ras Bitouaded Mangaschia (ou Mangacha), la plupart des terres sont des terres d'Eglise; aussi le véritable chef de Dembetcha semble-t-il être l'aleka qui en dirige les églises.

Au sortir de Dembetcha, — dont les habitants, induits en erreur par la vue des Arabes de l'escorte, avaient d'abord pris Jean Duchesne et ses compagnons pour des Musulmans, — le convoi s'engage au milieu d'un véritable bois de bambous, auquel succèdent des fourrés impénétrables; le chemin creux qui lui permet de franchir cet obstacle débouche dans la grande plaine d'Echabotch, remplie d'immenses herbes chardonneuses. Cette brousse, où courent de véritables troupeaux de gazelles et d'où s'envolent d'immenses bandes de canards, est arrosée par plusieurs cours d'eau : le Tiéraca, la petite rivière de Kètièm et le Bir Ouaa. Le lit de ces rivières, bordé de palmiers et d'autres beaux arbres, ne contient, avec un filet d'eau courante, que des flaques d'eau. Non loin de la rive droite de la dernière d'entre elles, le Bir Ouaa, se trouve le hameau de Djigga, formé de quelques huttes de paille; en cet endroit, à quelques mètres d'une véritable oasis composée de bouquets de palmiers, de bananiers, de figuiers sauvages et d'autres arbres, se termina la marche du 16 avril.

Au cours des étapes précédentes, les Européens de la mission avaient été très fréquemment frappés de l'urbanité des habitants. Que de fois ils avaient été salués, comme dans les campagnes de France, par des paysans cheminant en sens inverse du leur! On les avertit à Djigga qu'il n'en sera plus ainsi désormais : les indigènes de la région

dans laquelle ils vont s'engager maintenant n'ont encore presque jamais vu d'Européens; ils sont extrêmement sauvages et rusés, ils se cachent volontiers dans la brousse pour tirer sur les passants; aussi convient-il de se méfier. C'est pourquoi les achkeurs, sentant que le pays n'est pas sûr, ne vont plus sortir désormais du campement que sérieusement armés. Mais la sécurité est encore entière à Djigga, où plusieurs spectacles pittoresques se présentent successivement aux voyageurs : dans la soirée du 16 avril, c'est un beau coup d'œil offert par des feux allumés un peu partout dans la brousse autour de Djigga, et jusqu'à la crête des montagnes dominant le plateau sur lequel est établi le camp de la mission ; le lendemain matin, c'est la vue d'une foule de femmes du pays assiégeant, — comme à toutes les étapes d'ailleurs, — le malheureux docteur Goffin pour en obtenir quelques consultations et quelques médicaments !

En laissant de côté Echkonou, et en abandonnant les contreforts du massif de Tchoké (1), le convoi, au sortir de Djigga, s'engage franchement vers l'ouest dans cette brousse chardonneuse qu'il a déjà traversée la veille au delà de Dembetcha. Seule, la rivière Kousaçi, avec ses eaux rapides que bordent des rives sur lesquelles arbres verts, palmiers, mimosas poussent au milieu des rochers, en vient rompre la monotonie. Rien de plus fastidieux que cette route, sur laquelle Mannkouça, perché sur une colline près de la Dèbloena aux nombreuses et bruyantes cascatelles, constitue le dernier point d'arrêt avant l'arrivée à Bouré ou Bourié.

Lorsque, dans la matinée du 18 avril, la mission Duchesne-Fournet se trouva en vue de cette localité, elle aperçut sur la route, non pas, comme les jours précédents, des paysans abyssins se rendant au plus proche marché, porteurs de piments rouges, mais une véritable troupe d'indigènes qui semblait se diriger vers elle. Et tel était bien le cas en effet! Le ras Mangaschia envoyait au-devant des voyageurs, pour

(1) On sait que le mot *tchoké* désigne des contrées plus froides que celles au milieu desquelles elles se trouvent.

leur faire honneur et les accompagner à leur entrée dans sa résidence, une véritable escorte d'une cinquantaine de soldats. Entourés par eux, nos Européens achevèrent leur étape à travers un pays qui paraît assez riche, et déterminèrent, à quelques centaines de mètres de Bourié, l'emplacement de leur camp; puis ils se rendirent, toujours avec les achkeurs du ras, au Guébi.

Ils en franchissent les différentes enceintes formées, la première pai



Fig. 33. — Le ras Mangaschia envoie une troupe pour rendre les honneurs à la mission et l'escorter lors de son arrivée à Bourié.

une grande palissade haute de 5 à 6 mètres, la seconde par une banquette de terre destinée à permettre aux défenseurs du Guébi de tirer utilement sur l'ennemi ; et les voici introduits par l'azage dans la maison. Le ras « bitouaded » (1) Mangaschia — un homme aux yeux très vifs, aux grosses lèvres, aux cheveux et à la barbe très frisés et grisonnants — les y attend, assis sur des tapis, un peu en avant d'une sorte de dais ; il porte une bague-serpent au petit doigt de la main gauche, et tient un chasse-

(1) « Le titre de *Bitouaded* a le sens de *préféré*. C'est un titre très honorifique que l'Empereur accorde parfois, mais très rarement ; on ne connaissait, au moment de notre voyage au Tana, que deux ou trois chefs gratifiés du titre de *Bitouaded* » (Extrait d'une lettre du Dr Goffin, en date du 25 août 1906.)

mouches en queue d'éléphant dans sa main droite. A ses côtés sont préparés de gros coussins, analogues à ceux qu'offrent aux acheteurs les magasins du Louvre ou du Bon Marché, et des tapis, sur lesquels, après une poignée de main et l'échange des compliments d'usage, prennent place les membres de la mission; puis la conversation s'engage. Le ras, dont la physionomie semble très intelligente et d'une extrême vivacité, interroge les voyageurs tout en les dévisageant successivement les uns après les autres d'un air fort malicieux; il s'adresse surtout à Jean Duchesne, le questionne sur la France, lui demande le but de son expédition en Abyssinie, ce qu'il va faire au lac Tana, etc. L'entrevue se termine par la présentation des cadeaux destinés au ras : un fusil à deux canons, l'un à balles, l'autre à plomb, et une caisse de champagne. Mangaschia semble les accepter avec plaisir, et s'empresse de faire porter au camp, aussitôt après le départ de l'état-major de la mission, un dergo très abondant : un bœuf, des poules, des œufs, des pains, du berberi, de l'orge, du bois, etc., et quatre énormes gombos de tetch. Ce superbe envoi est accueilli avec une satisfaction d'autant plus vive que la chaleur est extrême; toute la journée, les mouches ne cessent d'agacer les uns et les autres, après s'être posées sur les plaies d'épouvantables lépreux qui sont venus mendier au campement; aussi est-ce seulement le soir que, grâce à la fraîcheur de la nuit, une véritable détente se produit. Mais alors, les puces prennent la place des mouches, et aussi des abeilles, tandis que les achkeurs de la mission achèvent de vider les gombos de tetch, tout en célébrant la générosité du ras Mangaschia!



Fig. 34. — Sceau du Ras bitouaded (conseiller privé) Mangaschia.

Bourié était une localité trop favorable à une halte un peu prolongée pour que Jean Duchesne hésitât à y demeurer pendant quelques jours. Ne fallait-il pas donner aux hommes, et surtout aux bêtes de somme, le temps nécessaire pour se remettre un peu de leurs fatigues ? De là un véritable arrêt de la mission à Bourié pendant les journées des 19 et 20 avril. Les Européens y furent l'objet de la curiosité générale des indigènes ; eux-mêmes purent faire d'intéressantes observations sur le marché (qui a lieu tous les jours), dans les environs du village, au cours des visites que, quotidiennement, ils rendirent au ras Mangaschia. Ce grand personnage sait faire parler ses interlocuteurs sans manifester lui-même en aucune manière ses sympathies. Non content de s'informer de l'âge de chacun des membres de la mission, il s'enquiert des nouvelles de leurs parents, quelle est leur profession, quel est leur âge...; ne sont-ils pas inquiets de savoir leurs enfants en Abyssinie ? — A propos du médecin, il demande à Jean Duchesne si le docteur Goffin peut soigner toutes les maladies, question qui jette tout le monde (à débuter par le docteur lui-même) dans un très cruel embarras ! — Le ras sait lire une carte; il suit très attentivement, sur celle qu'on lui montre, les différentes étapes par lesquelles a passé la mission pour atteindre Bourié. Il parle aussi des Anglais, demande des renseignements sur la guerre anglo-boer, et paraît très étonné quand il entend dire que les Européens ne se sont pas unis aux Anglais pour combattre les Boers, et que ces derniers ne sont pas exterminés. Il se fait également expliquer avec précision comment, en France, est nommé le Président de la République, combien de temps il reste au pouvoir... ; il s'enquiert des présidents du Sénat et de la Chambre, etc. Certaine conversation, le 20 avril, fut un véritable interrogatoire sur le gouvernement français et sur la politique européenne ; la visite se termina par différents exercices militaires faits par les Arabes et par une séance de photographie au cours de laquelle Louis Lahure prit à plusieurs reprises, et sous divers aspects, le portrait du ras Mangaschia. Une autre fois, il fallut lui montrer le canot Berton de la mission, et même le monter devant lui.

Ainsi s'écoulèrent rapidement les deux jours de repos pris à Bourié

par la mission. Jean Duchesne eût vivement désiré partir dès le 20 avril : mais il dut se conformer aux habitudes abyssines, d'après lesquelles on ne se met pas en route le dimanche ni un autre jour férié, et prolonger de 24 heures son séjour dans la ville du ras Mangaschia. Ce retard permit aux voyageurs de jouir, au coucher du soleil, d'un spectacle



Fig. 35. — Portrait du ras Mangaschia.

splendide en contemplant, du haut d'une colline voisine du campement, une chaîne de montagnes aux formes des plus pittoresques.

Le 21 avril, tandis que le convoi s'organisait, Jean Duchesne et ses amis trouvaient au Guébi les représentants des chefs des rives du lac, tous gros propriétaires destinés à servir de « témoignages » aux voyageurs. Après avoir fait remarquer au chef de la mission qu'il avait nourri ses hommes par pure gracieuseté, sans aucun ordre de l'Empereur, le ras Mangaschia désigna les guides qui devaient conduire

la caravane à travers ses territoires du Tana, recommanda aux officiers du Négus de redoubler de vigilance, le pays n'étant pas très sûr — tout au moins pour une petite troupe d'indigènes, sinon pour un important convoi — puis il souhaita bon voyage à ses hôtes.

En descendant la pente du Guébi, ceux-ci s'engagèrent, sous la conduite d'un des hommes que venait de leur présenter le ras Mangaschia, — le balambaras d'Achfa, un beau vieillard à chevelure et à barbe blanches, — dans une brousse dénudée où se dressent seulement çà et là quelques cases et de grands arbres isolés. Ces indigènes, presque nus, ont de véritables têtes de bandits et sont tous armés de vieux fusils. Bientôt la brousse devient plus épaisse; puis elle cesse pour faire place à un plateau découvert où paissent de nombreux chevaux et d'où se découvre une fort belle vue sur l'extrémité du plateau Dega Damot, sur le Litchma et d'autres montagnes se profilant dans le Nord-Est de Faraga (1). De nouveau le chemin s'engage ensuite dans une brousse touffue; tout à coup, le mulet que monte Lahure fait un brusque écart : une panthère vient de traverser la piste à 5 mètres devant lui! Avant même qu'il soit possible au tireur d'épauler sa carabine, elle bondit encore une fois devant lui et file dans la brousse..... Le pays devient de plus en plus boisé; les fourrés sont impénétrables et coupés parfois de profonds ravins.

Enfin voici Achfa, situé par 2655 mètres d'altitude sur un petit plateau borné à droite par un ravin, à gauche par des bois; c'est une agglomération insignifiante devant laquelle s'étend un terrain découvert, le pays Ago, limité à l'horizon dans l'Est par des collines et des mamelons boisés, dans l'Ouest par des cônes et des pics aux formes bizarres qui seront en feu à la nuit, les monts Fouri (2). Une réception cordiale est faite par les habitants du village aux voyageurs et ceux-ci

(1) Cf., à la pl. 14 des itinéraires d'Addis-Abeba au lac Tana, le cartouche représentant la « vue de Faraga ».

(2) Un cartouche de la planche 15 représente une vue prise sur les monts Fouri, des environs d'Achfa.

s'empressent d'offrir au balambaras, leur guide depuis Bourié, du café, du thé avec du sucre, — ce qui constitue pour lui une véritable nouveauté, — et de l'anisette.

C'est à Achfa que, dans la matinée du 22 avril, la mission dut se fractionner pour quelques jours. A Bourié, un envoyé du dedjaz Igkéou, Bedjéro Ilma, était venu demander au Dr Goffin de se rendre à Ibaba auprès de la belle-mère de Ménélik, Waizero Oubdar, qui était malade; pour donner satisfaction à cette demande, le chef de l'expédition détacha donc de la colonne Louis Lahure et le docteur Goffin, avec mission de se rendre auprès de la malade en passant par Densa, chez le dedjaz Gezem ou Gezao, malade également, de traverser le massif de Tchokké en recoupant les itinéraires antérieurs, et de voir les sources du Nil Bleu. Cependant, Jean Duchesne poursuivrait, avec le gros de l'expédition, sa route vers le nord et s'acheminerait directement d'Achfa vers le Tana....

Il avait plu la nuit précédente; aussi les mulets, imparfaitement remis de leurs fatigues, eurent-ils beaucoup à souffrir de la marche sur un terrain glissant, à travers des bois fourrés au possible, composés d'arbres à feuilles ténues sur les branches desquels s'enlacent des lianes recouvertes de mousses et de lichens. Au milieu d'un pays présentant vraiment l'aspect des Vosges, où vallées riantes et vertes prairies s'intercalent entre des collines et des mamelons boisés, les voyageurs franchissent sans s'en apercevoir, entre la rivière Fettam et la grande montagne Atata, la ligne de faîte entre l'Abbaï et le lac; mais bientôt la chute de plusieurs mulets et la mort d'un âne — indices de l'extrême lassitude des animaux du convoi — les déterminent à s'arrêter et à camper pour la nuit auprès d'une église de belle allure, entourée de grands ifs, Gedès Mikael, où les habitants du pays leur apportent, comme toujours depuis Bourié, du lait à profusion.

Comme celle de la veille, la soirée du 22 avril ne se passa pas sans pluie ; aussi dut-on, pendant l'étape du 23, enregistrer encore la perte d'un âne, mort en cours de route. Pendant cette étape fut franchi l'Abbaï, puis, peu de temps après, la rivière Dabola, sur la rive septentrionale de laquelle s'étend une magnifique forêt. Plus loin,

par le pays de Dembeek où, du massif que longe la piste se dirigeant vers le lac Tana, émergent dans l'Est de superbes montagnes, enfin au milieu d'un plateau accidenté et arrosé par quatre rivières qui, au dire des indigènes, confluent ensuite un peu en aval, la mission atteignit le point où, à proximité de l'Oueremet, elle s'arrêta.

Le lendemain (24 avril), dans le but de ménager les bêtes de somme, l'étape fut courte : Jean Duchesne-Fournet se contenta de gagner, par des prairies herbeuses où les gazelles abondent et qu'arrose la rivière Djema, limite entre le Damot et le Metcha, la résidence du dedjaz Emmerou. Ce vieux guerrier à la figure sympathique, à l'air franc, qui a vécu sous quatre règnes et qui, durant toute sa vie, n'a jamais cessé de se battre, — même en combat naval sur le lac, — est un gros propriétaire et (à l'en croire) l'homme le plus important des bords du Tana. Cependant sa maison ne diffère en rien des habitations abyssines ordinaires ; elle est couverte d'un toit de jonc et de haschich ; l'âtre où se fait le feu est au milieu de la hutte, où les bêtes viennent coucher à côté de leur propriétaire..... C'est là que le vieux dedjaz reçoit les voyageurs de la manière la plus cordiale, et leur offre des plats abyssins et du tetch dont on débute (telle est la coutume du pays) par faire boire devant soi quelques gouttes à l'esclave qui le présente. Il va lui-même, le 25 avril au matin, rendre visite aux Européens dans leur camp, puis les précède sur la route pour faire aménager un mauvais passage... Un peu plus loin, à environ 2 heures de marche de sa résidence, sur le bord de la rivière Kouâga que la mission va traverser, le dedjaz Emmerou attend Jean Duchesne et lui fait ses adieux, en lui promettant de veiller soigneusement sur les huit bêtes, en bien piteux état, confiées par lui à sa garde.



Fig. 36. — Sceau du dedjaz Emmerou.

Tandis que ce vieillard hospitalier regagne sa résidence, la mission

française continue lentement, par une prairie marécageuse et par le plateau rocheux de Gootcha, sa route vers le lac objet de son voyage ; elle en arrive tout près, — si près qu'il suffit au sergent-major Fontenaud et aux cinq Arabes de dépasser le camp sans le voir, par suite d'un écart du chemin, pour s'avancer jusqu'aux rives du Tana. Mais n'importe-t-il pas tenir compte, une fois encore, de la lassitude des animaux de charge? La pluie, qui tombe avec grande force pendant la nuit, vient, en dépit de toutes les précautions, ajouter à la fatigue des malheureuses bêtes, qu'il faut néanmoins, au matin du 26 avril, charger de nouveau. Cependant les prêtres abyssins de l'endroit, le front ceint d'une couronne faite d'un simple jonc vert, viennent, en cette veille de la Pâque éthiopienne, distribuer à tous les indigènes du convoi, pour s'en couronner la tête, une tige de jonc; puis, après des chants et des danses exécutés avec accompagnement de cloches et de crécelles, la mission Duchesne-Fournet poursuivit sa route, à travers une plaine giboyeuse, jusqu'au village de Bahr-Dar, situé sur les rives du Tana, non loin de l'endroit où le Nil Bleu sort du lac.

CHAPITRE VI

D'ACHFA A BAHR-DAR PAR LES SOURCES DU NIL BLEU ET A TRAVERS LE TCHOKKÉ

(*Journal de route de Louis Lahure.*)

A peine Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons avaient-ils établi leur camp à Bahr-Dar que Louis Lahure et le Dr Goffin les y rejoignaient, exacts au rendez-vous qui leur avait été donné par leur chef en quittant Achfa le 22 avril. De cette expédition de quatre jours à travers un pays déjà relativement assez étudié, Louis Lahure, qui faisait ses premiers débuts comme chef de colonne, a rapporté un itinéraire levé à la boussole, et de courtes notes que nous transcrivons intégralement ici.

« 22 *avril.* — Partis d'Achfa ou Achita, le Dr Goffin et moi, à sept heures et demie du matin, avec l'Arabe Brahim et treize Abyssins, nous traversons d'abord la rivière La ou Lach, puis une grande plaine marécageuse où abondent les gazelles, et un bois extrêmement touffu ; ensuite, nous franchissons la rivière Bogobé et pénétrons dans la région de Sakalat. Encore une rivière, la Folou, et nous voici à Sakalat.

« Notre guide refusant d'aller plus loin, le soldat du ras Mangaschia qui nous accompagne et nous sert de « témoignage » lui casse net les dents d'un coup de courbache ; puis il réquisitionne immédiatement un autre guide, et nous montons en pente douce jusqu'à un col à travers un pays superbe, couvert de bois épais, où abondent les bambous gros comme le bras, — ce sont les premiers que je rencontre depuis le début du voyage ; de là, dit-on, et des environs immédiats viendraient tous les bambous qui servent de piquets de tente en Abyssinie, — les arbres à lianes revêtus de mousses et de lichens,... et aussi les léopards, que nous n'avons malheureusement pas, faute de temps, la possibilité de chasser.

« De l'autre côté du col, nous longeons quelques collines boisées d'où sortent de nombreux ruisseaux, et nous arrivons, après avoir franchi la rivière Minzero, dans une région assez habitée, puis, vers midi, dans la grande plaine marécageuse où est la source du Nil Bleu. C'est un endroit saint et sacré, que visitait naguère chaque année le roi du Godjam Tékla Haïmanote, mais où, de mémoire d'homme, nous affirme-t-on, ne serait venu aucun Européen. Quelle erreur! Certes, les Abys-



Fig. 37. — Les sources du Nil Bleu.

sins sont bien excusables de ne se souvenir ni des Portugais qui, dès la fin du XVIe siècle, ont vu les sources du Nil Bleu, ni du Père Jésuite Pedro Paez, leur premier découvreur officiel dans le premier quart du siècle suivant, ni de James Bruce, le voyageur écossais de la seconde moitié du XVIIIe siècle ; mais ont-ils déjà oublié les explorateurs qui, plus près de nous, sont parvenus jusqu'ici, les deux frères Antoine et Arnaud d'Abbadie, et tant d'autres ?

« *Abbaï!* se borne à me dire mon guide. Voici les *claires fontaines* si poétiquement décrites par Bruce, le point dont ont parlé de manière

à peu près identique, à près de deux siècles de distance, le P. Paez et Arnaud d'Abbadie. La source même du fleuve, ce lieu sacré dans lequel s'est naguère baigné plus d'une fois le père du dedjaz Syoum, est entourée d'une haie de roseaux; elle se trouve au milieu d'un beau bouquet de rosiers en fleurs, qu'enserrent des buissons d'aubépines, de rosiers sauvages et de grandes fleurs blanches ressemblant à des lys. Comme il convient, — puisque, lorsqu'on a vu la source du Nil Bleu et bu de son eau, on est un grand homme, à en croire le dicton populaire, — je bois de l'eau du grand fleuve à l'endroit même où il sort de terre, et les achkeurs viennent y faire des libations.

« Le Nil Bleu ou Abbaï (1), né ainsi au milieu des fleurs, coule ensuite doucement à travers la prairie verte et fraîche, émaillée de jolies fleurettes roses et blanches. Il reçoit une multitude de ruisseaux qui, à leur confluent, forment de petits lacs en miniature.

« Nous quittons cette plaine riante pour nous élever à travers un bois de bambous sur les premiers contreforts du massif de Tchokké, et nous arrivons à la ligne de faîte entre les eaux qui aboutissent au lac et celles qui vont rejoindre l'Abbaï après sa sortie du Tana, et, par son intermédiaire, la Méditerranée. La montée devient très dure, mais le chemin en corniche est ravissant, tout couvert de rhododendrons en fleurs; à droite s'étend la magnifique vallée de Talia, le pays d'Afaramacha (2).

« Au sommet, par une altitude de 3000 mètres environ, nous

(1) « Les Abyssins du Godjam appellent le Nil Bleu qui se jette dans le Tana *Tinich Abbaï*, petit Abbaï, tandis que le Nil Bleu qui sort du lac se nomme simplement *Abbaï*; mais la vraie source du fleuve n'est-elle pas le Tana lui-même, la grande cuvette réceptacle de toutes les rivières de la région? » (Dr Goffin.)

(2) Dans une lettre récente, le Dr Goffin a résumé ainsi ses remarques sur le pays traversé au cours de cette première journée : « Ce pays amhara est montagneux, habité, cultivé par-ci par-là, boisé. On y rencontre de grands arbres : chola, ouorka, genévriers, cyprès, arbres à kousso, nabas, mimosas, etc. L'arbre à kousso, dont les régnicoles emploient les sommités fleuries comme tænifuge, m'a paru particulièrement abondant; j'ai rencontré dans ces parages des forêts entières de koussotiers. » (Lettre du 25 août 1906.)

entrons dans la région de Zuambara. La vue est magnifique, mais le froid est vif; aussi pressons-nous notre marche autant que possible. Enfin, à quatre heures vingt du soir, après huit heures et demie d'une marche forcée et le plus souvent pénible, nous atteignons, dans le petit canton de Lidjambara, le point appelé Guoulié, où nous campons sur un petit plateau situé sur le flanc de la montagne. Une vieille église en ruines, au milieu d'un bois de genévriers géants qui me rappellent les pins arolles des Alpes, et quelques maisons, voilà tout le village!

« L'homme du ras Mangaschia nous fait apporter un dergo magnifique : 250 pains, 80 œufs, 2 sacs de pommes de terre, 2 sacs d'oignons, 4 gombos de tetch, 4 gombos d'un lait délicieux, 4 poulets, 2 petits sacs d'orge, 1 mouton. Nous ne sommes que seize à profiter de ce dergo : deux Européens, un Arabe et treize Abyssins! Malgré le carême abyssin, plusieurs des indigènes qui nous accompagnent me demandent la permission de tuer le mouton, et je ne la leur refuse pas.

« Très belle vue, vraiment alpestre, sur les massifs d'Adama, d'Amidamid et de Saggado, et sur la profonde vallée de la Djedda, qui coule à nos pieds. Le mont Guimbou, qui nous domine, ressemble au Stockhorn, et les autres montagnes ont des formes très variées et d'un aspect imposant.

« 23 *avril.* — Départ de Guoulié à huit heures du matin seulement, car tout le monde est fatigué de la longue et pénible étape de la veille. Nous descendons presque à pic dans les ravins du Guimbou ; au milieu des lianes et des branches qui encombrent le chemin, fort accidenté, mulets et cavaliers doivent se livrer à une gymnastique assez compliquée, mais dont tous parviennent à se tirer assez heureusement. Nous traversons ensuite deux fois la Djumma, dont l'eau coule doucement sur un lit de cailloux brillants, entre des rives couvertes d'une admirable végétation.

« Après la seconde traversée de la Djumma, nous commençons à gravir les contreforts de l'Adama et de l'Amidamid, et à midi trois quarts nous arrivons à un col situé à 3600 mètres entre les deux mas-

sifs. Il nous faut maintenant, pour gagner Densa, descendre les gradins du grand massif montagneux de l'Amidamid ! Par un sentier en corniche, nous arrivons à une heure vingt dans la région de Cosabeu, sur un contrefort de l'Adama d'où nous apercevons au loin, en plein nord, le lac Tana sous l'aspect d'une grande plaine d'un blanc éclatant, sur laquelle se détachent un promontoire et deux petits îlots sombres. Un boy s'écrie : « Djibouti ! » Le lac ressemble en effet assez à la mer.

« Longue et fastidieuse descente, tantôt sur une véritable lame de couteau entre des ravins profonds, tantôt dans la brousse de joncs et de mimosas. Nous traversons la rivière China, qui dévale de l'Amidamid ; les rives en sont bordées de grands arbres dans lesquels de petits singes à barbe blanche, — des *totas*, comme on les appelle dans le pays, — gambadent en nous faisant mille grimaces et en poussant des cris aigus.

« Sur la rive droite de la China, nous nous élevons ensuite dans une plaine très accidentée au flanc de la montagne, et, derrière un petit monticule, nous trouvons une forte enceinte carrée, contenant une dizaine d'habitations. C'est Densa, la résidence du dedjaz Ixoum Gezao, le premier malade que va voir le Dr Goffin ! Nous campons à quatre heures du soir près de la demeure du dedjaz, — une maison ronde, comme toutes les maisons abyssines, — et quelques minutes plus tard, nous nous présentons chez lui.

« En face de l'entrée, sur un tapis, le dedjaz Gezao est assis, le coude droit appuyé sur un coussin. C'est un vieillard très maigre, à la barbe et aux cheveux gris, à la figure intelligente, à l'air fatigué. Il nous tend la main, et nous nous asseyons à ses côtés sur un tapis ; puis, après les politesses d'usage, tandis que le Dr Goffin prescrit à notre hôte différents médicaments, j'examine la demeure tout à loisir. Au centre se trouve un âtre en forme de cuvette, où brûlent quelques morceaux de bois ; derrière le dedjaz, un branle recouvert de tapis, de peaux ; à gauche, sa selle et ses harnachements ; sur son lit, son fusil, son bouclier et son chapeau. A droite, des stalles où se trouvent deux chevaux, deux mulets et... un mouton, car le mouton empêche, paraît-il,

les chevaux de frapper du pied ; on se croirait dans une écurie bien plutôt que dans la demeure d'un personnage important !

« Devant les stalles, une esclave verse sans discontinuité, d'une grande cruche recouverte d'étoffe, le tetch dans des récipients en cornes de bœufs. Une seconde esclave reverse le tetch de ces cornes dans de petites carafes, des bérillés, que l'on distribue à chacun des assistants, pendant que, devant le feu, une autre esclave encore verse du café dans de minuscules tasses, qu'elle vient ensuite nous présenter. Toutes les fois que l'esclave qui offre le tetch lui en apporte une nouvelle carafe, le dedjaz verse quelques gouttes du liquide dans le creux de la main de celle qui le sert, et celle-ci les boit immédiatement. Alors seulement le maître se met à boire à son tour ; il sirote le tetch par petites gorgées, en rebouchant soigneusement chaque fois la carafe avec une petite boule de verre, ce qui est un luxe merveilleux !

« Cependant la consultation se termine, et la conversation redevient générale, mais elle n'est ni animée, ni très intéressante. Après que le dedjaz nous a déclaré vouloir aller en France, je lui fais faire par mon boy, érigé au rang d'interprète, les compliments habituels, puis nous nous retirons, le Dr Goffin et moi.

« 24 *avril*. — Dans l'après-midi, nous retournons chez le dedjaz. La veille, il avait manifesté le désir de voir mon cheval ; pour l'étonner, je m'amuse à entrer à cheval chez lui, ce dont il paraît très satisfait ; puis ses hommes me présentent des chevaux et des mulets harnachés, et la conversation s'engage sur les armes, la lance, le sabre, le fusil. Le dedjaz Gezao nous fait voir son sabre : lame anglaise, poignée de nacre, fourreau rouge avec ornements d'or. Cependant ses hommes viennent s'accroupir autour de nous, et, tout en écoutant la conversation, dégustent le tetch ; au moment où nous les voyons s'apprêter à manger, nous nous retirons, accablés de chaleur, car la tente dressée à côté de sa maison, sous laquelle nous a aujourd'hui reçus le dedjaz, tente recouverte de burnous noirs, n'est vraiment agréable que le soir. Dans la journée, elle est beaucoup trop chaude.

« 25 *avril.* — Pendant que nous nous préparons à quitter Densa, le dedjaz nous fait demander. Nous nous rendons aussitôt chez lui, et nous sommes reçus dans le recoin où se trouve son lit, qui se compose simplement d'un branle rempli de foin et recouvert de trois ou quatre peaux tannées. Gezao me demande de lui faire cadeau de mon casque ; mais je le lui refuse.... Il exhibe alors un parapluie soigneusement enveloppé dans une étoffe crasseuse ; peut-être entend-il ainsi me proposer un échange, mais ce n'est absolument pas acceptable ! Nous prenons congé de lui, et à huit heures du matin, nous sortons de Densa pour nous acheminer vers Bahr-Dar.

« Sur notre route, nous rencontrons d'abord des mimosas très épineux, auxquels nous nous piquons désagréablement à chaque instant. Nous traversons la China (Zena) et son affluent la Couvavitvanz et, laissant à notre droite le piton de l'Aouala-Négus ou Abolanegous, de nom et de réputation sinistres (1), nous traversons encore la Chigaz. Dès lors, nous voici dans le Kébeub, où il nous faut franchir successivement la Toul, puis l'Oualka, deux rivières descendant, comme les précédentes, du massif de l'Amidamid. Ensuite, nous gravissons une colline, et nous arrivons au gros village de Debra-Madji, ou Debra-Maye, non loin duquel réside, à Ibaba, la mère de l'impératrice Taïtou, Waïzero Oubdar.

« Je campe, après huit heures de route, à Kenivoava, en un point du col montagneux d'où le Tana, semblable à une véritable mer, se laisse admirablement voir. Tandis que le choum du lieu vient m'offrir le dergo et me proposer un guide pour me conduire demain jusqu'au lac, le D[r] Goffin se rend à Ibaba pour donner ses premiers soins à la mère de l'Impératrice, gravement malade. Dame Oubdar est une

(1) Aouala-Négus, c'est « le roi des génies cannibales », des vampires. Là, disent les Abyssins, se réunit le sabbat des *bouda*, demi-vampires, demi-loups-garous, héros de mille histoires terribles qui rappellent tout à fait les légendes de la Hongrie (G. Lejean, *Théodore II, le nouvel empire d'Abyssinie et les intérêts français dans le sud de la mer Rouge*, p. 147).

vieille femme (elle a plus de quatre-vingts ans), très aimable, souffrant d'une paralysie de tout le côté droit du corps ; il lui faudrait, me dit le docteur à son retour, des électrisations. La chose est-elle possible à Ibaba?

« 26 *avril.* — Pendant toute la nuit, orage épouvantable.

« Dès l'aube, je suis réveillé par les prêtres de Kenivoava qui viennent nous voir en pompeux costumes, et avec leurs instruments de musique. Ils chantent, battent le tambourin, agitent des crécelles. Je



Fig. 38. — Arrivée des prêtres de Kenivoava à la tente de Lahure.

les remercie de leur visite et je leur donne quelques talaris pour les pauvres de la paroisse ; ils m'offrent de leur côté des joncs qu'ils bénissent et dont tous les Abyssins s'entourent la tête aujourd'hui, veille de leur fête de Pâques.

« A sept heures et demie, nous abandonnons notre campement, et, par une route en corniche dont le terrain est rendu très glissant par l'orage de la nuit dernière, nous nous mettons à descendre. Après avoir traversé des fourrés épais et deux rivières, la Dagoussema et la Tsana, qui n'ont

pas beaucoup d'eau, nous entrons dans un bois d'orchidées en fleurs dont le parfum est délicieux. Des oiseaux multicolores voltigent d'une branche à l'autre ; c'est un spectacle vraiment enchanteur.

« A neuf heures quinze, nous quittons la région ravinée et montagneuse pour entrer dans une vaste plaine d'herbes très hautes d'où s'élancent vers le ciel des bouquets de palmiers. La rivière Wantala, que nous devons bientôt traverser, a beaucoup d'eau ; le fond en est très vaseux, et nos mulets, qui y enfoncent profondément, ont quelque peine à en sortir. Un peu plus loin, le passage de la rivière Andassa, dont les rives sont bordées de palmiers et d'autres beaux arbres, s'effectue plus facilement.

« Au village d'Adarabeh commence une brousse épaisse de mimosas, d'arbustes de toutes sortes et de hautes herbes.

« A onze heures et demie, arrivée à une grande plaine, où nous rencontrons de véritables escadrons de gazelles de toutes tailles et de toutes espèces ; cette plaine se continue jusqu'à Bahr-Dar, que nous atteignons une heure après, et où nous campons sur le bord du lac, à Guambaba.... La mission est de nouveau réunie. »

CHAPITRE VII

VOYAGE DE JEAN DUCHESNE-FOURNET A DABRA-TABOR.

Le village de Bahr-Dar, où la mission Duchesne-Fournet devait s'arrêter pendant trois jours avant d'entreprendre l'étude des rives du Tana, est situé à l'extrémité méridionale du lac, dans une plaine conquise par les alluvions de ses tributaires sur ce lac lui-même, au fond de la baie par laquelle l'Abbaï s'échappe du réservoir où il a clarifié ses eaux avant de commencer à décrire sa grande boucle autour du plateau du Godjam (1). De ce point, la vue dont on jouit sur le Tana est vraiment belle : le rivage, très découpé, forme des petites criques « bordées de blocs de pierres aux différentes faces, parsemées d'excavations nombreuses et peu profondes » ; en avant des côtes, basses et inondées, ainsi que les terres voisines, par le lac pendant la saison des pluies (2), se dressent des écueils. Au loin émergent un certain nombre d'îles ; les unes petites, pierreuses, sont la demeure exclusive des oiseaux aquatiques; d'autres recouvertes d'une couche épaisse de limon, sont boisées, peuplées, cultivées ; d'autres encore affectent la forme de dôme. Par certains côtés, le paysage que le voyageur contemple de Bahr-Dar rappelle les lacs du plateau suisse : ce sont des eaux claires, douces, presque insipides; c'est cette même teinte bleue qui, par une belle

(1) On sait que le Godjam n'est pas seulement le nom d'une des divisions politiques de l'Abyssinie, mais aussi celui d'une des régions naturelles du pays. « Le Gojam, le Damote, le Metcha et l'Agawmedir, compris souvent d'ailleurs sous le nom unique de Gojam, forment, a écrit A. d'Abbadie (*Douze ans dans la Haute-Éthiopie*, t. I, p. 232), au milieu de l'Éthiopie une sorte de presqu'île terrestre dessinée par une énorme fissure dont l'Abbaï arrose le fond. » Ce haut plateau est une véritable *dega* ou *daga*, c'est-à-dire, suivant la définition d'Antoine d'Abbadie (*Sur le Tonnerre en Ethiopie*, p. 31-32), une « terre relativement froide et assez élevée pour être balayée par tous les vents ».

(2) « Notre campement de Bahr-Dar serait inondé à la saison des pluies », a noté le Dr Goffin.

journée du mois d'août, fait l'admiration des riverains et des touristes; c'est un paysage joli et riant, avec de la verdure et des habitations, encadré au loin par de hauts sommets dénudés. Mais les huttes abyssines diffèrent singulièrement des maisons de plaisance qui s'élèvent sur les bords des lacs de Thoune ou des Quatre-Cantons, et les hippopotames qui soufflent et hennissent enlèvent bien vite toute illusion à celui qui serait tenté, aux environs de Bahr-Dar, de se croire encore en Europe. Le contact avec les indigènes ne cesse également de rappeler au voyageur dans quel pays il se trouve. Lors de l'arrivée à Bahr-Dar, le lieutenant Collat offre à Ato Aïtchelouhem, pour le repas du lendemain, une des gazelles qu'il a tuées le matin même en cours de route; le choum du Guébi, observant scrupuleusement le carême absolu prescrit par sa religion, refuse ce cadeau, car on ne doit pas, dit-il, manger de la chair des bêtes tuées ce jour-là. Dans l'après-midi, c'est autre chose : le spectacle des chants et des danses du clergé de Bahr-Dar, qui vient paré de ses plus beaux ornements, rendre visite à la mission.... Aussi, dès le soir même du 26 avril 1902, après quelques heures seulement de repos, les voyageurs se mettent-ils tous à l'étude du pays.

Tandis que les uns montent le canot Berton et entreprennent avec lui en dépit du vent, sur les vagues courtes et dures du lac, une promenade vers l'endroit où l'Abbaï sort du Tana, d'autres se dirigent à cheval, vers le même point, à travers une brousse épaisse parsemée de grands espaces marécageux couverts d'énormes joncs au léger feuillage de l'espèce méditerranéenne qu'est l'*arundo donax*. Le lieutenant Collat part le premier; Lahure, qui le suit de près, n'a pas de peine à le retrouver, car le boy du second de la mission, épouvanté par la vue d'un énorme boa qui vient de filer dans les herbes, n'ose plus continuer d'avancer; il faut, pour lui rendre courage, battre les fourrés aux environs.... Enfin on se remet en route, et vers le coucher du soleil, on arrive sur les bords du fleuve. A cette heure du jour, la verdure, les rochers, les palmiers prennent des teintes dorées; une telle coloration ajoute encore à la beauté de ces rives paisibles, fréquentées par une multi-

tude d'oiseaux de toute taille et de toutes couleurs, qui pêchent et volent sans se préoccuper de la présence de l'homme, tandis que de nombreux hippopotames font à chaque instant de brusques et courtes apparitions hors de l'eau.... Les voyageurs jouirent profondément de ce spectacle plein de poésie et de grandeur, et ne regagnèrent le camp qu'à la nuit.



Le 27 avril, fête de Pâques des Abyssins, il ne fallait pas songer à se mettre en route ; aussi le lieutenant Collat et Louis Lahure profitèrent-ils de leur inaction forcée pour retourner, en compagnie du sergent-major Fontenaud, au Nil Bleu. Mais ils y vont cette fois par eau, en suivant, sur une véritable « mer d'huile » (1), les rives sinueuses du lac, ici bordées de rochers sur lesquels tombent en guirlandes des lianes et des branches d'arbres de toute espèce, là cachées, au fond



Fig. 39 et 40. — Aspect comparé du Nil Bleu :
1° Dans son cañon, au point où il a été traversé par la mission le 8 avril 1902.
2° A sa sortie du lac Tana près de Bahr-Dar.

(1) Il en serait toujours ainsi, à en croire Louis Lahure, du moins dans la saison avant-courrière des pluies, jusqu'à midi, heure à laquelle le vent se met à souffler : dès lors les eaux du Tana sont agitées jusqu'au soir. « Le lac est souvent calme le matin, écrit de son côté le Dr Goffin ; mais la brise s'élève dans l'après-midi, et ride la surface de l'eau en produisant parfois de légères petites vagues ; celles-ci viennent se détruire contre l'amoncellement des bords pierreux en produisant un clapotis caractéristique. »

de nombreuses petites baies, par de vastes champs de roseaux encadrés de palmiers. Bien que, avec ses formes massives et son allure pesante, le canot Berton contrastât singulièrement avec les pirogues de roseaux des indigènes, si effilées, si légères et si agiles, — les *tankouas* — il ne fallut pas même une heure à nos jeunes gens pour gagner le point où le Nil s'échappe du Tana et pour aborder près de quelques roches noires plates entourées d'euphorbes et de palmiers. Ils y demeurèrent toute la matinée, occupés à tirer des hippopotames, et ne rentrèrent au camp de Bahr-Dar qu'au moment de la pleine chaleur.

Mais, quelque fatigue qu'ils pussent éprouver, si grande était leur ardeur que, l'après-midi, ils repartaient encore pour la chasse. Quel pays giboyeux, en effet, que cette partie des rives du lac Tana! Les gazelles y jouent sans la moindre méfiance à quelques pas même du chasseur, qui voit parfois se succéder à portée de son fusil, en quelques instants, les animaux les plus variés. C'est ce dont le lieutenant Collat fit l'expérience au cours de cet après-midi du 27 avril : à peine sorti de sa tente, il aperçoit trois marabouts qu'il poursuit, ce qui le fait tomber sur deux gazelles; tandis qu'il gagne un couvert pour les approcher, il voit deux loutres au superbe pelage se glisser à quelques pas de lui dans les joncs; aussitôt entrevues, elles disparaissent, mais voici qu'un lièvre part dans les jambes de notre chasseur. Celui-ci le poursuit;... deux gazelles tombent sous ses coups, puis c'est le tour d'un midakoua. De telles rencontres, qui ne sont pas rares auprès de Bahr-Dar, non plus que (tous les coloniaux ont pu le constater) dans bien des localités du Soudan et de l'Afrique équatoriale, prouvent de manière indéniable la très grande richesse en gibier de toute cette partie de l'Abyssinie. C'est, suivant l'expression consacrée, un véritable paradis pour les chasseurs. Louis Lahure put encore le constater le 28 avril, en suivant à cheval les rives du lac Tana, toutes parsemées d'ossements d'hippopotames, et en contemplant longuement les grandes îles de roseaux qui émergent de ses eaux bleues tout près du bord, et, plus loin, deux îlots très boisés, dont chacun porte une église.

Le même jour, les membres de la mission étudièrent les rivages des

environs de Bahr-Dar, visitèrent ce village même et y constatèrent, à côté d'une cinquantaine de paillottes, l'existence d'une maison carrée à un étage, cimentée et entourée de murs, qui est certainement de construction européenne. La population de la localité est active et industrieuse ; de ses habitants, les uns se livrent à la culture de ce berbéri de couche, que les Abyssins arrosent soigneusement le matin et qu'ils recouvrent de paille aux heures chaudes de la journée ; d'autres s'adonnent à la pêche ; d'autres découpent des peaux d'hippopotames en lanières qui seront envoyées sur les marchés du centre du pays pour faire des boucliers, des fouets, e c.; d'autres encore tissent, construisent des bateaux, ou plus exactement des radeaux, des flotteurs, en jonc, etc. « Pas plus qu'ils ne connaissent la roue de bois comme moyen de locomotion, a écrit le Dr Goffin, les indigènes des rives du Tana ne connaissent la barque solidement construite en planches comme moyen de communication par eau. Beaucoup plus simple est le *tankoua*, de forme longitudinale excavée, genre barque, à fond presque plat, d'une longueur variant de 5 à 6 mètres, d'une largeur de 1 m. 50 à 1 m. 80. Les parois sont composées de petits et longs paquets de joncs placés les uns à côté des autres et maintenus serrés fortement par des cordages ; les extrémités identiques sont relevées. Sur le fond et dépassant les bords, sont posées *dans l'eau* quatre ou cinq autre bottes de joncs en forme de fagots, sur lesquelles se placent les passagers et les matelots du *tankoua*, qui, dans de telles conditions, ne peut guère rendre de longs services (1). » Naturellement, l'exploi-



Fig. 41. — Tankouas auprès de l'île Metraa.

(1) Chaque *tankoua* ne peut faire en effet que dix ou douze voyages de plusieurs

tation du lac est une des grandes industries des habitants de Bahr-Dar; là comme aux environs, une véritable haie de joncs longs et légers cache les rives à ceux qui naviguent sur le Tana, dans lequel s'avance, en face de l'île d'Abbagrimma, une petite péninsule à l'étranglement de laquelle se voient encore des restes de fortifications datant d'une cinquantaine d'années (1).

Cependant Jean Duchesne-Fournet, tout en s'associant dans la mesure du possible aux observations de ses amis, s'appliquait à calmer le mécontentement des soldats abyssins, qui se plaignaient vivement de n'avoir pas une nourriture suffisante, et organisait deux expéditions. La première, la plus courte, le conduisit le 28 avril, à travers de grandes plaines marécageuses, parsemées de nombreuses cases et arrosées par les rivières Emfrase et Baïmo, jusqu'au grand centre de la région, jusqu'à Zéghié. Là réside le fitaorari Ali, à qui Jean Duchesne-Fournet voulait personnellement rendre visite afin d'en assurer le concours à ses amis; aussitôt après en avoir, dans une courte entrevue, obtenu l'assurance, le voyageur s'empressa de regagner son camp. A travers ce pays de Metcha, au sol fertile, dans les hauts herbages duquel les voyageurs, même montés sur des mules, disparaissent parfois complètement, il rentra à Bahr-Dar. Le lendemain, 29 avril, il en partait dès la première heure avec Ato Aïtchelouhem, pour Dabra-Tabor, tandis que le reste de la mission se préparait à lever le camp pour commencer son voyage d'études autour du lac Tana.



Fig. 42. — Sceau du fitaorari Ali.

heures avant de devenir inutilisable. C'est précisément là ce qui se produit lorsque le bateau, qui, en dépit de sa perméabilité, tient d'abord très bien l'eau, est imprégné d'humidité; il est dès lors d'une lourdeur extrême. — Le prix d'un tankoua est d'environ 100 sous (2 talaris).

(1) Pour les indigènes, ces fortifications, comme la maison carrée dont il a été question un peu plus haut, ont été construites par les Portugais.

Pour se séparer ainsi de ses amis au moment où la mission allait entreprendre la réalisation d'une des parties les plus importantes de son programme, le chef de la mission française avait ses raisons. Les rives du lac Tana dépendent effectivement, soit du ras Mangaschia ou Menngascha, soit du ras Gouksa. Dans les États du premier, Jean Duchesne-Fournet était déjà assuré que ses compagnons trouveraient un excellent accueil ; mais comment seraient-ils reçus dans les États du ras Gouksa, dans le Tacoussa ou Taguesa, dans le Dembya, dans le Baguemeder, dont les habitants jouissaient alors d'une si déplorable réputation ? Le devoir du chef de la mission était d'aplanir, dans la mesure du possible, tous les obstacles, et Jean Duchesne ne s'en remettait à personne de ce soin. Puis, en se rendant à Dabra-Tabor auprès du ras Gouksa, ne faisait-il pas encore œuvre utile à un autre point de vue? Si l'approche de la saison des pluies ne permettait pas à la mission de demeurer dans les parages du Tana aussi longtemps que tous l'eussent souhaité, du moins était-il possible d'étendre ainsi le champ d'études de la mission et d'en augmenter d'autant, par conséquent, le butin scientifique. Et quelle expédition pouvait, à cet égard, être plus fructueuse qu'une visite aux vestiges de l'ancienne forteresse de Dabra-Tabor, dont les maîtres ont joué naguère un rôle si important et si sanglant dans l'histoire de l'Abyssinie? Ainsi s'explique parfaitement la division, prévue dès le départ d'Addis-Abeba, de la mission à Bahr-Dar.

Confiant donc le gros de la colonne au lieutenant Collat, Jean Duchesne-Fournet se dirigea vers le Nil Bleu avec une faible escorte ; il n'emmena en effet avec lui, outre Ato Aïtchelouhem et son boy interprète, que les indigènes auxquels était remis le soin de ses sept mulets, soit de selle, soit de charge. En longeant les rives verdoyantes du lac, il arrive à l'endroit où le fleuve, large de plus de 400 mètres, sort du Tana entre deux berges peu escarpées, formées ici de roches volcaniques, là de vertes prairies, et il remonte la rive droite jusqu'en aval d'un petit rapide ; puis, comme naguère M. Achille Raffray (1), il tra-

(1) *Abyssinie*, p. 283-284.

verse l'Abbaï sur un *tankoua* tandis que, en dépit d'un courant assez fort, les bêtes de somme le franchissent à la nage sans trop de peine.

Aussitôt arrivé sur la rive gauche du Nil, Jean Duchesne poursuit sa route, d'abord vers Livo, une des résidences préférées du ras Gouksa, ensuite vers Dabra-Tabor, où il est assuré de trouver le haut personnage qu'il tient à rencontrer; il s'enfonce ainsi, au delà de la plaine qui délimite la nappe lacustre du Tana du côté de l'Est, dans les montagnes, jusqu'à 80 kilomètres au nord-est de Bahr-Dar.

C'est sur un des flancs de la petite montagne du Tabor, — une croupe légèrement inclinée du côté Nord, humide et dénudée, — que se dresse, au milieu du grand massif trapézoïdal, visible de presque tous les points du Baguémeder, auquel a été étendu son nom, la ville ou plutôt le village de Dabra-Tabor. Sa position centrale et avantageuse au point de vue militaire, l'agréable fraîcheur de sa température (par près de 3000 mètres d'altitude) (1), l'abondance des pâturages aux alentours expliquent parfaitement la fortune de cette localité, où Jean Duchesne-Fournet fut admirablement accueilli et fut l'objet — suivant sa propre expression — d'une « réception fastueuse » de la part du ras Gouksa, le gendre de l'empereur Ménélik. Lui-même, après avoir rejoint ses amis dans le Dembya, aimait à évoquer le souvenir de son séjour à Dabra-Tabor; il racontait que le ras Gouksa avait donné en son honneur un grand banquet auquel avaient été conviés, indépendamment de ses familiers, de nombreux prêtres de la vieille cité (2), et que, au cours du festin, le ras, grand amateur de musique, avait fait jouer et avait joué lui-même de la harpe. Quel spectacle savoureux, dans ce pays dont les habitants se complaisent à évoquer les souvenirs bibliques, dont les souverains ont plaisir à se rattacher à Salomon! Malheureusement, le banquet avait bientôt dégénéré en une véritable beuverie, et c'est dans le plus piteux

(1) 2 945 mètres, d'après la carte d'Afrique au 1 : 2 000 000e du Service géographique de l'armée (feuille nº 29 : Gondar).

(2) « On donne, en Abyssinie, le nom de *débra* aux célèbres monastères, qui sont en même temps des écoles publiques, en y joignant un nom biblique comme Tabor, Libanos, etc. » (Martial de Salviac, *Les Galla*, note 1 de la p. 38).

état que les prêtres abyssins invités du ras Gouksa avaient dû être emportés hors de la salle du festin.

Ce n'est pas seulement par le ras que Jean Duchesne-Fournet avait été ainsi accueilli; sa femme, la Waïzero Zaoditou, la propre fille de l'Empereur, usant de la faculté dont jouissent les grandes dames abyssines, avait tenu à le recevoir personnellement dans ses appartements particuliers, entourée de sa domesticité propre, et lui avait témoigné une grande bienveillance.



Fig. 43. — Sceau de la Waïzero Zaoditou, fille de l'empereur Ménélik.

Ainsi se nouèrent de véritables liens d'amitié entre Jean Duchesne-Fournet et le ras Gouksa. Ce haut personnage abyssin, ce neveu de l'impératrice Taïtou, ce gendre de Ménélik, très intelligent, très lettré, grand amateur de livres, non content de faciliter de tout son pouvoir, dans la mesure de ses moyens, le voyage de la mission, accorda à son chef toutes les permissions qu'il sollicitait, en particulier celle d'acheter ou de faire prendre des copies des livres saints et des ouvrages historiques conservés dans les monastères des îles du lac Tana. Enfin, avant le départ de Jean Duchesne, il lui envoya, en manière d'amical souvenir, deux mules, dont l'une était ordinaire, mais dont l'autre, une superbe mule blanche, constituait un des cadeaux les plus estimés qu'il fût possible au ras Gouksa de faire à son hôte.

Quittant alors la région très pittoresque de Dabra-Tabor, dont il n'a d'ailleurs connu que le versant occidental, celui dont les eaux vont se jeter dans la profonde cuvette du Tana, le chef de la mission traversa, en brûlant les étapes afin de rejoindre le plus vite possible ses compagnons, les vastes plaines de Foguera et les rivières qui l'arrosent et remonta les rives orientales, puis suivit le bord septentrional du lac jusqu'à Mégétch. C'est là que, le 14 mai, Jean Duchesne-Fournet retrouva le gros de la mission française, après s'être rendu

compte des ruines qu'occasionnerait, dans toute une partie de la région qu'il venait de visiter, la construction du gigantesque réservoir dont les ingénieurs anglais du ministère égyptien des Travaux Publics songeaient alors à pourvoir le Nil.

En quel état Jean Duchesne-Fournet a-t-il trouvé la vieille cité pleine des souvenirs de Théodoros et de Johannès, la ville sainte dont les relations des voyageurs de la seconde moitié du XIX[e] siècle nous montrent la décadence continue? Quelles excursions a-t-il faites dans les environs si pittoresques, si intéressants à tant de points de vue différents, de Dabra-Tabor? Ce sont autant de questions auxquelles il est impossible de répondre, car rien ne subsiste des observations géographiques, économiques et sociologiques faites par le voyageur au cours de cette expédition. Grâce aux carnets du lieutenant Collat, grâce aux notes prises quotidiennement par le sergent-major Fontenaud et surtout par Louis Lahure, il est au contraire possible de suivre pas à pas, dans son itinéraire autour du lac Tana, le gros de la mission Duchesne-Fournet.

CHAPITRE VIII

AUTOUR DU LAC TANA.

Aussitôt après le départ de Jean Duchesne-Fournet dans la direction de Livo, le reste de la mission se prépare à lever le camp à son tour; on commence à charger les bêtes, on s'apprête à quitter Bahr-Dar; mais les indigènes, selon leur habitude, mettent toute la lenteur et toute la mauvaise volonté possibles à harnacher leurs animaux de bât, dont, d'ailleurs, une cinquantaine sont blessés, et à arrimer les charges. Le convoi ne peut donc s'ébranler que vers onze heures et demie du matin, le 29 avril. Aussitôt sortie du village, la mission, laissant à droite le mamelon de Tarfela et à gauche deux collines de forme parallélipipédique, les monts Cotatina et Devanki, s'engagea sous un soleil brûlant (1) dans ces plaines uniformes et marécageuses, semées çà et là de bouquets de mimosas, traversées la veille par Jean Duchesne (2). Après avoir franchi la rivière d'Emfrase, au lit profond et parsemé de roches, elle longea le lac jusqu'à Attangouça, où elle s'arrêta pour camper (3). En cet endroit encore, les rives du Tana sont, au rapport du Dr Goffin, marécageuses et couvertes de nombreux roseaux servant à la fabrication des tankouas, d'herbes et de bois ; à la saison des pluies elles sont immergées sur une grande étendue. Aussi les cultures se trouvent-elles plus à l'intérieur des terres.

(1) Les Européens de la mission observèrent au cours de cette étape, à midi et demi, un très beau halo solaire. « Le soleil, écrit le lieutenant Collat, est entouré d'un cercle aux couleurs d'arc-en-ciel qui enferme un coin de ciel sombre, pendant que le bleu extérieur projette une vive clarté. C'est un phénomène fréquent dans ces parages, m'assure-t-on, et que nous aurons occasion de revoir. »

(2) V. dans les Itinéraires le tour d'horizon pris, le 29 avril, près du campement de Bahr-Dar et la pl. 1 de la 3e partie des levés du lieutenant Collat.

(3) Cf. dans l'atlas des *Itinéraires* le tour d'horizon pris du sommet du mont Arach-Ghedel le 30 avril.

Le lendemain 30 avril, la mission traversait la rivière Baïmo et atteignait Zéghié à quatre heures, après une courte marche à travers la brousse et les arbres verts. Ce centre, le plus important de la région, est situé dans un bois où se remarquent nombre de caféiers, non loin d'un cap qui s'avance dans le Tana ; il serait peuplé d'environ 1 200 habitants (1).

Aussitôt arrivés, les membres européens de la mission se rendent auprès du fitaorari Ali, qui les accueille avec amabilité, leur offre de



Fig. 44. — Environs de Bahr-Dar.

l'araki, du tetch et de petites tasses de café au girofle, et finalement, tout en échangeant des compliments avec ses visiteurs, les invite à partager son repas. A peine a-t-il reçu une réponse affirmative que les boys font tomber un voile attaché aux colonnes de la maison, et voici

(1) La mission y rencontra deux blancs qui se disaient commerçants et de nationalité européenne (grecque) ; ils étaient de passage à Zéghié et étaient arrivés du Nord par Gondar. Ces blancs étaient habillés à l'abyssine, d'un *souri* (pantalon), d'un *kemis* (chemise) et d'un *chemma*.

immédiatement le fitaorari et ses commensaux complètement cachés aux yeux des soldats, mais en même temps plongés dans une obscurité presque complète. Cependant les boys s'empressent d'allumer de minces cierges de cire jaune qu'ils gardent ensuite dans leurs mains, et la salle du festin prend ainsi l'aspect d'une véritable église, — ce qu'elle était d'ailleurs naguère, longtemps avant que le fitaorari Ali y eût établi sa demeure.

Tandis que ce dernier continue à converser avec ses hôtes, voici que se prépare un grand et copieux repas à l'abyssine. Des femmes arrivent, portant sur leur tête de grands paniers recouverts d'étoffes multicolores, et les déposent à terre devant les convives pour leur servir de tables ;...



Fig. 45. — Le fitaorari Ali à Zéghié.

chacun de ces paniers renferme une dizaine de galettes d'endjerah ou pain de mil, sur lesquelles on verse du berbéri, c'est-à-dire une sauce fortement pimentée au poivre abyssin ; puis un boy mélange à pleines mains, devant chaque convive, cette sauce avec les galettes, et dépose au milieu un petit tas de poivre.

Alors, sur l'invitation répétée du fitaorari, les membres de la mission Duchesne-Fournet commencent, non sans peine (car l'épreuve est rude pour des gosiers européens !) à déchiqueter et à manger quelques feuilles d'endjérah imprégnées de berbéri. Ensuite un serviteur de leur

hôte leur remet successivement à chacun un couteau, et un autre, qui le suit immédiatement, s'arrête tour à tour devant tous les convives, en leur présentant un énorme gigot de mouton, à peine passé au feu, duquel chacun coupe et arrache des lambeaux de viande, qu'il trempe ensuite dans le berbéri avant de les manger. Puis le fitaorari, qui a mangé du mouton complètement cru, fait servir à ses commensaux un verre d'araki,..... pour apaiser un peu le feu du poivre qui leur brûle le gosier! — et leur offre une tasse de l'excellent café que produit Zéghié.

C'est alors le tour des achkeurs : ils sont introduits dans la salle du festin, et de nouveaux paniers d'endjérah, de nouveaux plats de berbéri, de la viande et du tetch sont apportés pour eux. Ainsi se termina une réception très cordiale et très pittoresque, dont les achkeurs furent enchantés, et qui évoqua chez certains membres de la mission le souvenir de ces bruyants repas où se complaisaient naguère les Gaulois.

Comme dans tous les villages de l'ancien royaume du Godjam, deux chefs existent à Zéghié, dont l'un, honoraire en quelque sorte, exerçait naguère l'autorité, au temps du roi Tekla-Haïmanote (tel est le cas, dans la circonstance, du fitaorari Ali), dont l'autre est le représentant du Négus Ménélik, le véritable détenteur de l'autorité. L'état-major de la mission, après avoir, dès son arrivée dans cette localité, rendu visite à l'un d'eux, tint à aller le lendemain 1er mai nouer connaissance avec le second et le plus considérable, le choum Lidj Aïlé, parent du Négus Ménélik. Par un chemin en corniche, le long du lac, les voyageurs gagnèrent une brousse épaisse où ils remarquèrent d'énormes alignements de pierres posées sur le sol ; puis ils cheminèrent dans un sentier creux au milieu d'un véritable bois de caféiers. Hauts en moyenne de 4 mètres, alignés sous un véritable dais d'arbres (pins parasols, etc.) qui atteignent fréquemment jusqu'à une vingtaine de mètres d'élévation, ces caféiers couvrent tout le promontoire de Zéghié, du sommet duquel on jouit d'un merveilleux panorama (1). Au milieu de ce bois se

(1) V. le tour d'horizon pris le 1er mai « du sommet de Zéghié » par le lieutenant Collat.

dresse une des sept églises de Zéghié, la plus importante, consacrée à saint Guiorguis, où, précisément au moment où les voyageurs passent près d'elle, se célébrait, avec des chants qui se rapprochaient de gloussements, une grande cérémonie religieuse. Mettre pied à terre et pénétrer dans la cour de l'église que remplit une foule énorme d'assistants, est pour un des membres de la mission, pour Lahure, l'affaire d'un instant;... l'édifice est grand et beau, orné de nombreuses peintures, rempli d'une



Fig. 46. — Le clergé à Zéghié.

forte odeur d'encens et d'autres parfums; des nattes de roseaux vernis recouvrent le sol. Les prêtres et les enfants de chœur, revêtus de vêtements bariolés et d'ornements de toutes couleurs, chantent à tue-tête, en s'accompagnant de crécelles (*tunatsch*) et de tambours (*kabaros*), des hymnes que les gloussements des femmes contribuent également à rendre assourdissants. Bientôt ils se forment en procession et s'avancent dans la cour, précédés d'une sorte de bedeau qui, en faisant claquer l'énorme fouet dont il est armé, oblige la foule à s'écarter ; les

uns portent des croix, des ostensoirs, la bannière de saint Guiorguis, des encensoirs à grelots, etc. ; les autres exécutent les danses qui font partie des rites sacrés, tandis que les achkeurs de la mission tirent des coups de feu en l'air. C'est un ensemble des plus bizarre et des plus curieux tout à la fois !

Quelques centaines de mètres plus loin, voici la demeure de Lidj Aïlé qui, comme celle du fitaorari Ali, est une ancienne église. Le



Fig. 47. — Cérémonie à l'église de Zéghié. La bannière représentant saint Georges.

choum, — un jeune homme de vingt-huit ans, à la peau jaune café au lait, aux yeux noirs, portant une petite barbiche, — reçoit les voyageurs avec une très grande cordialité et tient, comme le fitaorari, à leur offrir un grand repas à l'éthiopienne.

Dans l'après-midi, les deux autorités de Zéghié se rendent à leur tour au camp, et, sans l'avoir concerté le moins du monde, s'y rencontrent en même temps ; non contents de faire honneur à la collation à l'européenne qui leur est offerte, le fitaorari Ali et le choum admirent

les bagages de la mission et prennent plaisir à voir démonter et remonter le canot Berton, sur lequel Lidj Aïlé ose même se risquer pendant quelques instants. Puis le camp retombe dans un calme... relatif, car les quémandeurs ne cessent, à Zéghié comme ailleurs, d'assaillir les Européens de leurs demandes importunes, une noce passe aux alentours en dansant, et les achkeurs mêmes de la mission commencent à se livrer à une bruyante bacchanale, qui se prolongera pendant la plus grande partie de la nuit.

En dépit de cette bacchanale, la mission quittait le 2 mai, dès sept heures du matin, l'énorme *chola* (figuier sauvage), sous lequel, près du bourg de Zéghié, elle s'était arrêtée, et, passant dans l'ouest de la colline de caféiers qu'elle avait gravie la veille, continuait son voyage autour du Tana. Elle traversait d'abord des champs défrichés et labourés, où les indigènes ont construit, pour se garder des goumaras, — des hippopotames, — de petites guérites, sortes de miradors composés de quatre piquets élevés sur lesquels sont disposés un plancher de roseaux et un toit de chaume ; puis au milieu d'une brousse de mimosas et de grandes herbes séparées du lac par des champs de roseaux, et parfois aussi par une croûte de terre sèche, lisse et sonore, elle atteignait une plaine légèrement marécageuse où paissaient des troupeaux de bœufs et d'ânes; c'est là que les compagnons de Jean Duchesne campèrent, — afin de donner à une partie de leur convoi, égarée dans la brousse, le temps de les rejoindre, — dans un pays naguère très peuplé, mais actuellement couvert de ruines dues au passage dévastateur des Derviches. Là où naguère s'élevaient des maisons et des églises, on ne



Fig. 48. — Mirador pour les gardiens des champs de mil (rive occidentale du Tana).

trouve plus que des amas de pierres ; aujourd'hui les habitations ne sont plus des maisons, mais de simples huttes sans faîte, basses et petites, dans lesquelles vivent des Abyssins sauvages ne se nourrissant que de goumaras, les Oétos ; en réalité, tout au moins à certains égards, c'est un nouveau pays qui commence alors, aux environs du village de Sakalat, où la mission s'arrêta pour passer la nuit du 2 au 3 mai. Avec ses achkeurs, — trois chasseurs d'éléphants aux traits énergiques et sauvages, aux longs cheveux enduits de graisse, au lobe de l'oreille gauche percé et orné de chaînettes, — le choum Lidj Aïlé avait accompagné ses hôtes durant toute l'étape ; sa présence eût pu devenir dès lors très utile aux voyageurs, mais, rappelé par une lettre du ras Mangaschia, ce chef dut se séparer de ses nouveaux amis et s'empresser de regagner Zéghié, d'où il ne tarda pas à envoyer à la mission, qui lui en fit immédiatement tenir le prix, un petit ballot de 50 kilogrammes de café.



Fig. 49. — Chasseurs d'éléphants.

Tandis que le choum Lidj Aïlé rebroussait ainsi chemin, les Européens de la mission partaient de Sakalat, dans la matinée du 3 mai, pour visiter l'île sacrée de Deck. Arrivés au bord du lac, ils descendirent de leurs montures et s'embarquèrent, les uns dans le canot Berton, les autres dans quelques-unes de ces pirogues indigènes de joncs tressés,

dont ils avaient naguère, à Bahr-Dar, admiré la rapidité. Chacun de ces frêles esquifs peut contenir cinq ou six personnes, les deux rameurs ou barreurs compris. Ces derniers, armés de longues rames ou plutôt de perches en bambous, se placent l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du *tankoua*, qu'ils font mouvoir par des coups presque rythmiques de droite à gauche.

Après deux heures de navigation sur des vagues assez fortes, au milieu de nombreux hippopotames qui venaient, — au grand effroi des Abyssins, — souffler autour des barques, les Européens de la mission Duchesne-Fournet atteignent l'île Deck. Cette grande terre plate et peu boisée, visitée par peu de voyageurs, avait naguère été choisie par les prêtres abyssins pour y déposer leurs trésors ; elle n'a rien de bien remarquable. Elle contient beaucoup de terrains cultivés, eu égard au petit nombre de ses habitants (1), et est fort peu couverte ; seuls quelques grands arbres ressemblant à des noyers, et des euphorbes — à l'abri desquels sont placées les cinq églises de l'île — émergent de la brousse, où paissent beaucoup de bœufs et d'ânes ainsi que des moutons, mais pas de mulets ni de chevaux. Daga, qui l'avoisine, n'est qu'un rocher, mais semble cependant plus beau (2).

Après une longue heure de marche sous un soleil brûlant, les voyageurs, harcelés sans répit par des nuées de mouches, arrivent chez le choum de l'île Deck ; c'est un jeune prêtre, qui les reçoit très aimablement et les retient à déjeuner pour leur offrir l'inévitable endjerah au berbéri et le talla....

Le retour ne s'effectua pas sans peine, par un temps abominable : la traversée dura trois heures et l'abordage, au milieu des rochers de la rive occidentale du lac, fut particulièrement difficile. Il fut cependant possible de regagner le camp assez tôt pour partir de Sakalat, le 4 mai, dès sept heures du matin, en dépit des complications résultant de la mort de plusieurs mulets et de l'état lamentable des autres.

D'abord à travers la brousse, puis à travers une vaste plaine, la

(1) L'île compterait 100 habitations environ d'après le Dr Goffin, 153 exactement d'après le sergent-major Fontenaud.

(2) Cf., dans la 3e partie des *Itinéraires* du lieutenant Collat, le croquis des « îles vues de Sakalat ».

mission Duchesne-Fournet atteint des collines granuleuses et crevassées, couvertes d'euphorbes et peuplées de gazelles. S'éloignant ensuite du lac dont les Arabes Sebti et Brahim et l'Abyssin Hadj continuent en canot à longer les rives jusqu'à Abbaï-Dahr, — d'où ils rejoindront le gros de la mission dans la soirée, — elle se dirige vers le sud, et entre dans une vaste plaine. Pour traverser dans cette partie supérieure de son cours, en amont du lac Tana, le déjà large et profond Abbaï, elle va chercher un gué à un endroit où le fleuve se partage en nombreux bras séparés par de petites îles couvertes de roseaux, passe sur la rive gauche, et finit par atteindre le bourg d'Imali, où elle s'arrête. De là, dans l'après-midi, le lieutenant Collat monta sur le piton voisin de Tchomba dont l'arête circulaire avait immédiatement retenu son attention ; c'est un ancien volcan, au cratère fort bien dessiné, au sommet constitué par de véritables blocs de scories. On jouit de là d'une très belle vue.

A peine rentré au camp, le second de la mission reçoit la visite du cagnasmath Mokrea, — un grand et gros homme, ayant l'air d'un bon vivant, la physionomie ouverte, des cheveux frisés, la barbe et les moustaches bien fournies, — dont le gouvernement confine aux territoires anglais et à la région du Boroha. Avant de venir, il a déjà pris du whisky en manière d'apéritif ; et si, pendant le dîner (auquel il a été convié de participer) il ne mange qu'un peu de galette et quelques petits-beurres, en revanche il boit copieusement, ne refusant ni whisky, ni champagne, ni curaçao ; aussi est-il, au sortir de table, singulièrement gai et expansif : il caresse la barbe du Dr Goffin, il fait des mélanges bizarres de liquides de toute nature.... Force fut à ses achkeurs, un peu plus tard, de l'emporter chez lui ! Tout autre avait été la conduite de l'agafari qui avait accompagné le convoi depuis Bourié et qui venait de remettre au second de la mission une génisse pour le dergo ; les Européens ne s'étaient pas bornés à lui offrir, en manière de remerciement, un revolver et une petite somme d'argent, mais l'avaient invité à prendre le café avec eux après le dîner. L'agafari sut, au cours de la soirée, en évoquant ses souvenirs de la bataille d'Adoua à laquelle

il avait assisté, intéresser ses hôtes et leur laisser de lui-même une excellente impression.

Le lendemain 5 mai, au départ d'Imali (1), la mission se divise pour une journée. Par la région boisée que dominent dans l'Ouest les collines de Tchomba et de Toontemba, le convoi, dirigé par le sergent-major Fontenaud et par Louis Lahure, suit de loin la rive occidentale du lac Tana, laissant à sa gauche le hameau de Daa avec l'église de Guiorguis-Maryam, et se contentant d'apercevoir au milieu des arbres Mazaoué-Maryam, où les femmes s'en vont puiser de l'eau. Il traverse ensuite une plaine marécageuse, puis la rivière Aouala, dont le lit contient beaucoup d'eau, et marche dès lors au milieu de hautes herbes et de joncs desquels émergent seuls quelques arbres. Il dépasse ainsi successivement, après avoir contourné la partie orientale de leur socle, le piton rocailleux de Divan Ambara, et quelques pitons isolés et dénudés (2) que domine la masse montagneuse plus éloignée de l'Aléfa; puis il atteint enfin un petit groupe de cases : c'est Ouendighié, le Ouenzighé placé d'une manière erronée sur la carte d'Afrique de l'État-major, à proximité duquel il s'établit, sur les bords du lac, en attendant l'arrivée du lieutenant Collat.

Tandis que le convoi gagnait ainsi Ouendighié par la route la plus courte, le second groupe descendait, sous la conduite d'Ato Ouoldé Tcherkos, l'Abbaï depuis Imali jusqu'à son entrée dans le Tana. En cours de route, à Angatta, il rencontra pour la première fois des Zellanes ou Zellan, ces Abyssins qui ne vivent pas de la même manière que la généralité de leurs compatriotes, qui habitent, non pas dans des cases, mais dans de simples huttes et se nourrissent de lait à l'exclusion d'endjerah. En aval de cette localité, le fleuve « travailleur » qu'est l'Abbaï se déverse dans le Tana par un delta à deux branches qui s'avance de plusieurs kilomètres dans le lac; il a déjà comblé de ses alluvions l'ancien golfe qu'a remplacé la plaine actuelle d'Abbaï-Dahr,

(1) Tel est le nom porté sur la carte du lieutenant Collat et dans les notes de Lahure; les notes du Dr Goffin et du sergent-major Fontenaud donnent à cette localité un autre nom, celui de Fidi.

(2) Un seul d'entre eux est couronné par un gros arbre en forme de parasol.

et, comme tant d'autres cours d'eau de même nature, coule aujourd'hui au milieu de cette plaine dans un lit surélevé, en quelque sorte suspendu au-dessus des terres environnantes (1). Parfois le sol est encore complètement meuble et dépourvu de toute stabilité ; le lieutenant Collat en fit l'expérience à ses dépens après avoir quitté Abbaï-Dahr... Subitement il se trouva enlisé dans une boue épaisse dans laquelle ses efforts pour se dégager ne faisaient que l'enfoncer davantage. Il parvint d'ailleurs à sortir sans trop de peine de ce terrain mouvant, grâce à l'aide de ses compagnons de route, et ce désagréable incident ne l'empêcha nullement d'arriver à Ouendighié enchanté de son expédition.

Cependant ses camarades se retrouvaient aux prises avec les difficultés habituelles au sujet du convoi. Dans la matinée du 5 mai, entre Imali et Ouendighié, un âne et deux mulets étaient morts en cours de route ; au campement même, dans l'après-midi, d'autres mulets avaient succombé.... Du moins, dans ce pays cultivé et parsemé de bois, où paît du bétail, les vivres ne manquaient pas, et des poissons fort beaux et fort bons, offerts par les habitants du village, vinrent varier l'ordinaire trop monotone des voyageurs.

Quelque besoin de repos qu'aient les animaux de charge, il importe de poursuivre la marche en avant, car la saison des pluies approche. Le 6 mai, dès sept heures du matin, après réception d'un courrier impatiemment attendu, la mission quitte donc Ouendighié, et continue sa route en longeant, la plupart de ses membres par terre, quelques-uns par eau, la rive occidentale du lac. N'y a-t-il pas tout avantage, en effet, au lieu de courir le risque d'endommager les parois du canot démontable en le transportant à dos de mulet, à l'utiliser en chargeant quelques-uns des hommes les plus intelligents de la caravane de reconnaître par eau les points les plus favorables pour un arrêt, de prévenir d'avance les gens des villages de l'arrivée du convoi, etc. ? Malheureusement, c'est à qui, parmi les Abyssins, ne montera pas en barque, tant les hippopotames leur inspirent de terreur ! Chaque jour il en est de même ; chaque jour, ce sont d'interminables difficultés pour

(1) V. la planche 2 des itinéraires autour du lac Tana.

mettre à l'eau le canot Berton et pour y faire monter tel ou tel indigène. Les Arabes de l'escorte éprouvent la même aversion ; et immanquablement, lorsque Sebti descend du bateau, il a vu des troupeaux d'hippopotames, ou encore, ô puissance de l'imagination ! des crocodiles, qui lui ont donné une chasse acharnée !

Des palmiers, des euphorbes, d'énormes buissons couverts de liserons aux couleurs multicolores, font aux rives sinueuses du lac, creusées de petites baies ravissantes, une véritable haie de verdure. Un peu plus dans l'Ouest, à quelques centaines de mètres du Tana, s'étend d'abord, au nord d'Ouendighié, un pays très peuplé et paraissant assez riche : de grands troupeaux de bœufs y paissent dans les hautes herbes, sur un terrain profondément crevassé qui se poursuit jusqu'à la plaine de Conzela. Cette vaste plaine giboyeuse, séparée du lac par une colline formant promontoire, est presque complètement dénudée, car elle a été naguère incendiée par les Derviches, qui, lors de leur passage dans la contrée, quatorze ans auparavant, ont (les membres de la mission Duchesne-Fournet l'ont constaté à maintes reprises) tout saccagé, tout rasé. Sans doute, sur certains points, le pays, qui semble avoir été naguère beaucoup plus peuplé, commence à renaître de ses ruines ; mais ailleurs quelle désolation ! Parfois, encore aujourd'hui, des ruines d'église se dressent isolées dans la campagne déserte, des crânes et des squelettes jonchent le sol, lugubres témoignages de la manière sauvage dont les Derviches se sont comportés sur les bord du Tana !



Fig. 50. — Lahure dans la brousse aux environs de Conzela.

Beaucoup plus sensibles demeurent les traces des dévastations

des Derviches au nord qu'au sud de Conzela ; c'est précisément au delà de cette localité, en effet, que s'étend le pays le plus ruiné, le plus saccagé par eux, un pays mal famé, dont les malheureux habitants jouissent d'une sinistre réputation de brigandage, à laquelle ajoute encore le fait d'une soumission très incomplète à l'autorité du Négus. La contrée est pauvre, désolée, à peu près improductive ; les habitations — non pas des maisons, ni des cases, mais de simples huttes de joncs — y sont très clairsemées ; et les indigènes : Zellanes ne vivant que de lait et de graisse, sans jamais manger de viande, Oëtos se nourrissant exclusivement de la chair de l'hippopotame, tous à moitié nus, ont indéniablement l'air de sauvages. Les Abyssins d'Addis-Abeba les considèrent comme de véritables parias et les redoutent beaucoup ; de là des avertissements répétés d'Ato Ouoldé Tcherkos aux Européens de la mission ; de là, parmi les hommes du convoi, des craintes que le choum du Guébi impérial ne put calmer qu'en promettant de faire régulièrement, pendant toute la traversée du pays réputé dangereux, du pays des brigands, encadrer les animaux de charge.



Fig. 51. — Passage de rivière (rive occidentale du Tana).

C'est en effet de cette manière que la mission Duchesne-Fournet quitta Conzela, dans la matinée du 7 mai, et, s'éloignant temporairement du Tana, traversa quelques collines. Les mulets, de plus en plus fourbus, se traînaient péniblement sous un ciel lourd et orageux et n'avançaient que très lentement dans le district d'Alafa, à travers un pays à peu près désert, aussi bien à l'intérieur des terres que sur les bords mêmes du lac... Enfin voici les paillottes du petit village de Balas ! Le campement est établi, non loin de cette localité peu habitée,

dans une vaste prairie inondée à la saison pluvieuse, sous de beaux mimosas parasols, entre les joncs du Tana et la brousse.

En cet endroit, un léger incident vint prouver une fois de plus combien les Abyssins sont peu susceptibles de s'astreindre à la moindre discipline. Par mesure de prudence, le sergent-major Fontenaud avait formellement interdit aux achkeurs de l'escorte d'aller, selon leur détestable habitude, piller le lait dans les maisons et brutaliser les paysans ; quelle ne fut pas son indignation en constatant que l'individu délégué auprès de la mission par le ras Mangaschia ne tenait aucun compte de cette défense ! C'est à coups de cravache que fut ramené dans la colonne cet incorrigible maraudeur. Cette exécution inspira-t-elle confiance aux habitants de Balas? En tout cas, la mission reçut un dergo très abondant et put louer en cet endroit un certain nombre d'ânes qui devaient, à raison de deux talaris par tête, convoyer des charges jusqu'à Dahana, au nord-est du Gorgora.

Avec ces nouveaux animaux de charge, la mission française quitta, dans la matinée du 8 mai, son campement de Balas. A côté d'elle venaient de passer de longues files d'Abyssins, groupés en bandes pour traverser la contrée réputée dangereuse et pour gagner dans leur exode vers le nord, soit Asmara, soit même parfois Massaoua, où ils vont travailler comme manœuvres chez les Italiens..... Pauvres gens, qui, en dépit de leur indiscutable bravoure à la guerre, ont peur de tout, même les plus intelligents, et qui se laissent hypnotiser par des légendes dont ils ne songent jamais à vérifier l'exactitude ! Même s'ils franchissent sans encombre la zone déserte qui s'étend au nord du Tana, ils continueront à la dépeindre sous les couleurs les plus noires, comme ils l'ont eux-mêmes entendu dépeindre ; ce pays demeurera traditionnellement pour eux, et pendant des années, le pays de la peur!

Tandis que ces émigrants poursuivent leur route vers l'Erythrée, la mission française continue de cheminer le long du Tana. Dans une brousse très accidentée, parsemée de nombreuses collines, dépourvue

d'habitants bien que les Anglais aient, après leur victoire sur les Derviches, renvoyé au Godjam les esclaves et les prisonniers des guerres antérieures, elle s'avance péniblement. En se tenant à peu de distance du lac sans en perdre jamais de vue les bords, elle passe près des ruines lamentables de l'église d'Azobaër, brûlée naguère par les Derviches au cours de leur lutte contre Tékla Haïmanote et voit se



Fig. 52. — Le sergent-major Fontenaud dans la brousse (rive Ouest du Tana).

profiler dans le nord, près de la rive, la presqu'île et l'île Dessiet. Puis elle franchit la rivière Kina, sort ainsi du pays d'Atchefer pour pénétrer dans le Tacoussa, et gagne au nord de la presqu'île Dessiet, tout près du Tana, le campement de Godja. C'est là que le sergent-major Fontenaud et l'Arabe Sebti, qui montent le bateau, viennent rejoindre leurs compagnons fort tard dans l'après-midi. En effet, un orage d'une très grande violence, annoncé par la température extrêmement lourde des jours précédents, a éclaté au milieu de la journée ; un vent furieux, qui a menacé d'emporter les tentes et a même enlevé la

toile de celle qui sert de salle à manger, a soulevé les eaux du lac ; une pluie torrentielle s'est mise à tomber sans discontinuité... C'est le début de la saison des pluies!

La mauvaise volonté du gerazmatch de Godja vient compliquer la situation. Ce chef, un ancien achkeur de Ménélik, ne s'entend pas bien avec le ras Mangaschia ; n'ayant pas reçu d'ordres relatifs à la réquisition due à la mission, il se borne à envoyer aux voyageurs quelques pains et des œufs. Comme, par suite de l'orage, la chasse devient temporairement presque impossible, force est donc, pour nourrir les hommes du convoi, d'égorger un des bœufs qu'on gardait comme dernière ressource; on s'y résout dans la soirée du 8 mai. Après le dîner, soudain éclatent des cris perçants, des clameurs s'élèvent d'un côté du campement; serait-ce une attaque des pillards si redoutés ?... Bientôt Ato Ouolde Tcherkos arrive devant le lieutenant Collat, et se plaint amèrement à lui : des achkeurs de l'escorte sont venus brutaliser des femmes sous sa tente même;... ils ont (chose très grave!) pénétré chez lui sans sa permission. Le fait était parfaitement exact. Quelques jours auparavant, des femmes avaient demandé la permission de traverser la région mal famée à la suite de la mission ; accaparées immédiatement par les soldats de l'escorte, elles s'étaient d'abord craintivement laissé faire, mais elles n'avaient pas tardé à se réfugier chez Ato Ouolde Tcherkos, et celui-ci les avait recueillies sous sa tente, au grand dépit des achkeurs, qui, pour se venger, avaient envahi la tente de l'officier du Guébi impérial. Comme c'était là une affaire de mœurs indigènes, étrangère à la discipline même du camp, les Européens de la mission se gardèrent d'intervenir personnellement. « Tu es homme de l'Empereur, dirent-ils à Tcherkos; tu es un grand ; sois le juge de cette affaire!... Ce que tu feras sera bien fait. » Aussitôt Ato Ouolde Tcherkos de s'ériger en juge des achkeurs et d'en faire enchaîner trois... Ainsi fut rétablie la tranquillité dans le camp.

Dès le lever du soleil, le 9 mai, la mission s'ébranle. Un mulet est mort pendant la nuit; d'autres sont incapables de porter le moindre

fardeau :... on les remplace par quelques ânes loués en moyenne au prix, relativement élevé, d'un demi-talari par journée de marche, et on s'éloigne de Godja. Le pays, légèrement ondulé, est toujours dévasté et très peu peuplé ; mais quelle admirable végétation sur les bords du Tana ! En deçà de véritables dômes de liserons et d'autres fleurs, d'où émergent des mimosas, des cholas, des ouarkas, l'observateur y constate l'existence de deux niveaux bien apparents des eaux, marquant la hauteur du lac, l'un en saison sèche, l'autre en *krempt ;* entre les deux s'étend une sorte de lai, une étroite bande de sable que le flux ne recouvre qu'une fois par an, pendant quatre ou cinq mois consécutifs.



Fig. 53. — Rives nord-occidentales du Tana.

Tandis que le chemin se déroule sous les pas des explorateurs, les ondulations s'écartent de plus en plus des rives du Tana. Voici, sur la rive gauche de la rivière Bivaria, une grande plaine triste, bornée d'un côté par les eaux du lac, de l'autre par une colline brûlée ;... c'est le champ de bataille de Delgui, où les gens du Négus Tekla Haïmanote ont été, en 1888, écrasés par les Derviches et ont laissé (selon la pittoresque expression d'un Abyssin survivant) « autant d'hommes que de cheveux sur la tête ». Là commence à renaître aujourd'hui un pauvre petit hameau ; là s'élevait encore, le matin même du combat, un gros village qui a été pillé et brûlé, et dont les ruines lamentables d'une église, reconstruite non loin de son ancien emplacement, rappellent seules aujourd'hui l'existence ; là les gens du Négus, armés de vieux fusils se chargeant par le canon (1),

(1) Les Derviches étaient au contraire armés de fusils à cartouches, d'anciens Remington ; en outre, ils possédaient une excellente cavalerie.

furent cernés et culbutés dans le lac. Beaucoup s'y noyèrent, repoussés du rivage par les vainqueurs, ou en essayant d'échapper à leurs coups; d'autres, dont les ossements jonchent encore le sol, tout près du chemin, et commémorent lamentablement le souvenir de la bataille, périrent sur la rive. Le roi Tekla Haïmanote put s'échapper; il s'enfuit tout d'une traite, raconte-t-on, à cheval jusqu'à Marcos, sans entreprendre de lutter davantage contre les Derviches, qui mirent (le grand nombre des églises ruinées l'atteste éloquemment) tout le pays à feu et à sang, réduisirent en esclavage et emmenèrent sur les bords du Nil, avec la fille du Négus (1), les malheureux indigènes qui n'avaient pas succombé sous leurs coups.

Quatorze ans après ce désastre, la contrée est encore demeurée ce qu'elle était au lendemain du départ des Derviches. Sans doute, les Anglais ont, après leur triomphe, libéré et renvoyé dans leur patrie tous les Abyssins qu'ils ont trouvés prisonniers au Soudan ; néanmoins les pauvres Zellanes de la plaine de Delgui sont dans l'impossibilité de nourrir la mission Duchesne-Fournet qui doit, une fois encore, sacrifier un de ses bœufs. D'ailleurs, si la pauvreté du pays est, sur les rives du lac, la seule cause de la rareté du bétail, ailleurs, la véritable raison est autre: les Anglais, non contents d'avoir, en renvoyant dans leur pays natal les prisonniers des Derviches, fait acte d'excellente politique, travaillent à y asseoir solidement leur influence économique. Leurs agents vont répétant partout que les Anglais achètent beaucoup et paient bien; aussi les troupeaux de bœufs de la région commencent-ils d'être tous dirigés vers le territoire anglais, éloigné seulement de quatre jours de marche de l'extrémité nord-occidentale du lac. C'est à Métamma, poste de douanes situé par 13 degrés de latitude septentrionale, un peu au sud de l'Atbara, à quatre étapes dans le nord-ouest du Tana, que se font les transactions. Dès 1865, Guillaume Lejean appelait l'attention sur ce marché, qui était alors fréquemment dénommé Gallabat, du nom de la province dont il était le chef-lieu et

(1) Elle mourut captive au Soudan cinq ans plus tard.

qui avait passé deux ans auparavant (1863) de la suzeraineté des Abyssins à celle de l'Égypte ; il en montrait l'importance pour la vente du café, de la cire et surtout du coton, et il évaluait en moyenne à 4000 balles de coton *brut* la vente de chaque marché hebdomadaire du mardi (1). Actuellement la vente du bétail est devenue un des importants articles de transactions du marché de Métamma ; à côté des premiers habitants, — des émigrés nègres du Darfour, — des Abyssins y sont devenus propriétaires et s'y trouvent très bien traités. Ainsi les riverains du Tana prennent peu à peu l'habitude de regarder vers le Soudan.

Ces constatations, les Européens de la mission ne les firent pas seulement au cours de leur étape du 9 mai, qui se termina près du Sar Ouaa ; ils s'en rendirent également compte les jours suivants, en longeant la rive septentrionale du lac. Là se trouve le dernier terme de la plaine faiblement inclinée qui, des montagnes au milieu desquelles s'élève Gondar, descend lentement jusqu'au Tana, et se poursuit même au loin sous les eaux, où, près du bord, une foule d'échassiers pêchent gravement leur nourriture, leurs longues pattes à peine plongées dans la vase.

Des rives du Sar Ouaa, à travers une vaste plaine marécageuse, bornée au nord par quelques collines très basses, les voyageurs atteignirent (10 mai) le pied des petites collines à l'est desquelles coule l'Alocza, affluent gauche de la rivière Abagenna. Tout ce pays est à peine habité ; ses rares villages ne comptent guère que de quinze à vingt maisons. Il en est tout autrement de la région de Gorgora, qui s'étend sur la rive méridionale de l'Alocza : au nord de la piste qui traverse le large pédoncule de la presqu'île de Gorgora, au milieu de la brousse de mimosas et de hautes herbes brûlées, parsemée de rares euphorbes, qui déroule jusqu'au Tana sa surface monotone, existent plusieurs villages, parfois assez importants : Dahana ou Dahna, Chenker

(1) *Théodore II, le nouvel empire d'Abyssinie et les intérêts français dans le sud de la mer Rouge*, p. 296-298.

ou Tchenkar... Non loin de cette dernière agglomération, à la population nombreuse, perchée sur une colline d'où l'on jouit d'une vue très étendue et fort belle sur la plaine et sur le fond montagneux de Gondar, la mission s'arrêta le 11 mai à Guédanemret, à peu près à égale distance de Chenker et du Tana ; c'est là, en effet, qu'elle devait attendre le retour de son chef de Dabra-Tabor. D'ailleurs les ânes loués les jours précédents avaient atteint le point auquel leurs maîtres s'étaient engagés à les conduire, et il convenait de panser et de désinfecter les plaies, trop souvent affreuses, des malheureux mulets de charge. Dans la soirée du 11 mai, Lahure était occupé à cette besogne indispensable et fort longue (des 80 animaux du convoi, 50 étaient blessés) quand il vit un indigène apporter un mot au lieutenant Collat ;... le canot Berton, sur lequel s'étaient embarqués deux jours auparavant les Arabes Brahim et Sebti pour contourner par eau la presqu'île de Gorgora, s'était échoué et demeurait en panne à deux heures du campement ! En longeant de très près le rivage pour éviter les goumaras, les deux marins improvisés avaient fait racler sans cesse le fond de la barque sur les rochers, et la toile extérieure avait fini par se fendre ; les Arabes se seraient sans doute noyés, — tant était grande et folle leur terreur des hippopotames, — si des indigènes n'étaient venus à leur secours.

Louis Lahure se chargea de les aller chercher et de ramener le canot Berton, et en même temps de lever la topographie de la presqu'île basaltique de Gorgora, répondant ainsi à une des préoccupations de Jean Duchesne-Fournet. Parti du campement de Guédanemret le 12 mai de très bonne heure, il débuta par traverser quelques champs labourés par d'énormes attelages de bœufs, et se mit à gravir, au milieu de mimosas et d'euphorbes, les pentes de la grande péninsule rocailleuse. Dès l'apparition du soleil, une forte chaleur (1) se produisit, qui contrastait avec la fraîcheur et même avec le froid vif de la nuit précédente. — En faisant fuir devant lui des bandes de pintades et de

(1) Elle atteignit une trentaine de degrés centigrades au milieu de la journée.

francolins, Lahure s'éleva jusqu'à l'altitude de 2020 mètres, c'est-à-dire à 200 mètres environ au-dessus du camp, puis il atteignit le petit village de Ouargué, — une vingtaine de maisons groupées auprès de l'église de Saint-Johannis. Plus loin, des pentes du massif de Nabertarara, une très belle vue se déroula devant ses yeux : le lac, le cap Guembe, l'île rocailleuse et boisée de Guelila avec le couvent d'Abouna Zakarias et une douzaine de maisons, et, plus près de la côte, une petite île inhabitée (Semana Dessiet). En découvrant le lac de plus en plus, Lahure descendit ensuite les pentes du Nabertarara et arriva au petit hameau de Mangué ou d'Ambassa, dont le nom, — celui du lion en abyssin, — tient peut-être à la forme pittoresque de quelqu'un des rochers qui l'entourent. C'est dans ce hameau, composé seulement de quatre ou cinq maisons et de l'église Guiorguis, que se trouvaient les deux Arabes et le canot. De ce point, dominant le Tana d'environ 50 mètres, plus encore que d'Ouargué, la vue sur les îles et les baies de la péninsule de Gorgora est magnifique : au bout de l'horizon, au centre du paysage, la masse noire de l'île Deck ; à droite, la rive occidentale de la presqu'île, toute verdoyante, et les îles Guelila, Semana Dessiet, Nacoutala Dessiet ; à gauche, Dessiet, l'église Guedes Guiorguis avec huit maisons, Salasia Dessiet et Sakala Guédès Mikaël, puis les monts de Feurka, qui limitent la rive orientale.... Superbe spectacle que le voyageur contempla longuement avant de regagner avec les Arabes, en une heure et demie de marche, le campement de la mission.

A son retour, son premier soin, à lui, « chef de popote », est de s'informer de la situation matérielle : toutes les provisions soigneusement tenues en réserve jusque-là ont été épuisées pendant les jours précédents ; il ne reste plus au camp ni bœufs, ni moutons. Comme d'autre part les gazelles sont rares dans le pays, force est donc de se contenter des rôtis assez coriaces procurés par la chasse des grues couronnées ou oiseaux trompettes, qui ne cessent, dans la plaine de Chenker, de corner durant tout le jour. C'est une nourriture plutôt insuffisante ! Aussi, dans l'après-midi du 12 mai, le lieutenant Collat

et le sergent-major Fontenaud se lancent-ils, en compagnie de Lahure, dans la vaste plaine marécageuse et crevassée qui entoure la colline de Chenker, pour gagner le village où c'était précisément jour de marché. Ils franchissent un ruisseau vaseux où leurs chevaux enfoncent jusqu'au ventre, gravissent les pentes de la colline, à travers une agglomération de maisons dont les habitants sont, en dépit de leur apparence de brigands, plus propres et mieux vêtus que les Abyssins avec lesquels la mission est depuis longtemps en rapports journaliers; les voici sur l'emplacement du marché... Hélas ! tout est à peu près terminé. Seuls les objets qui constituent le principal commerce de l'endroit, le coton, les tissus, les chemmas, font encore l'objet de quelques transactions ; le coton est pesé dans des balances très primitives, où des barres de sel tiennent lieu de poids. Après avoir, d'un point dégagé, jeté un coup d'œil sur cette grande plaine du Dembya, qui, malgré ses maisons, ses champs cultivés, ses jardins et ses pâturages, risquait, dans les projets anglais de l'époque, d'être couverte par les eaux d'un réservoir, les voyageurs redescendent au campement. En route, ils s'arrêtent chez le choum de Chenker, qui les reçoit très cordialement dans une case des plus primitive, leur offre tetch, endjerah, berbéri et lait, et leur promet de leur envoyer au camp, le lendemain, des poules et des œufs.

A leur retour, ils trouvent en fête les quatre indigènes musulmans du convoi; un riverain du lac venu au campement les a reconnus pour ses coreligionnaires, a fraternisé avec eux et avec les Arabes, et leur a appris l'existence d'un grand nombre de mahométans dans la contrée ! Convient-il de s'en rapporter aveuglément à ce témoignage, alors que le choum de Chenker nie énergiquement, comme tous les fonctionnaires abyssins d'ailleurs, la présence de sectateurs de Mahomet dans sa circonscription? Sans en exagérer le nombre ni l'importance, il faut du moins considérer comme certaine l'existence de musulmans sur les rives septentrionales du lac Tana.

Le lendemain 13 mai, la situation matérielle de la mission demeu-

19

rant toujours aussi précaire, le lieutenant Collat va, accompagné de l'Arabe Brahim, de l'interprète et d'une quinzaine d'hommes, rendre visite à l'azage du fitaorari. Celui-ci l'accueille de manière très aimable, se plait à insister, dans ses discours, sur la similitude d'âge existant entre son visiteur et lui-même, etc., mais les politesses de l'azage se bornent à des compliments et à un déjeuner offert au lieutenant et à ses compagnons ; aucun dergo n'est envoyé au campement de Guédanemret. Aussi les Européens de l'état-major estiment-ils que demeurer plus longtemps près de Chenker est impossible; dès le lendemain 14 mai, le convoi se remettra donc en route vers l'est et ira à Mégétch, chez le fitaorari, attendre le chef de la mission. Peut-être se trouvera-t-on en cet endroit, à tous les égards, dans de meilleures conditions qu'à Chenker! Du moins, grâce à deux beaux coups de feu tirés sur des gazelles au retour de la peu fructueuse visite rendue à l'azage, la nourriture de la journée se trouve-t-elle à peu près assurée ; mais un âne et deux mulets périssent encore dans l'après-midi du 13 mai, et Lahure, qui a soigné le matin toutes les bêtes du convoi et pansé leurs plaies, déclare inutilisables vingt-six mulets! Telle est la conséquence d'une température accablante, des fatigues de la route, de la mauvaise nourriture, du manque de soin des achkeurs, de la lourdeur des charges (80 à 100 kilogrammes) et de leur détestable arrimage! Seuls les huit mulets de selle et cinq mulets de bât demeurent véritablement en bon état!

Aussi faut-il, le 14 mai, après une nuit troublée par les hurlements incessants des hyènes venues se repaître de la chair des malheureux animaux qui ont succombé le jour précédent, louer de nouveaux ânes,... après de fort longs pourparlers. Enfin, à dix heures et demie du matin, les derniers quémandeurs de médicaments sont écartés, le camp est levé, et le convoi s'éloignant de Chenker poursuit péniblement sa route à travers la grande plaine crevassée et herbeuse dans la direction de Mégétch. Il traverse la rivière Dirma, aux eaux stagnantes; il passe à côté d'importants groupes de maisons, à Chenkerbalager, à Tarava, dont les habitants creusent, pour se procurer de

l'eau, des puits qui ne mesurent même pas un mètre de diamètre; il franchit l'abondante rivière courante de Mégétch, aux rives bordées de hautes herbes et de roseaux. Il vient à peine de s'établir près du fitaorari quand il est enfin rejoint par son chef, retour de Dabra-Tabor.

Aussitôt mis au courant de la situation précaire de la caravane, Jean Duchesne va, en compagnie de ses amis, rendre visite au fitaorari de Mégétch. Celui-ci, voyant venir à lui des étrangers dépourvus de lettres d'introduction, les accueille très froidement, puis leur fait, après leur départ, envoyer des pains pourris et un dergo si mesquin qu'Ato Aïtchelouhem n'hésite pas à le refuser. Une lettre du ras Gouksa vient bientôt changer ses dispositions, et le décide à se rendre lui-même, dans l'après-midi du 15 mai, au camp de la mission. Comme Ato Aïtchelouhem le secoue d'importance, lui reproche vertement sa conduite de la veille et le menace de la colère du ras Gouksa et de l'empereur Ménélik, le malheureux fitaorari se confond en excuses et s'empresse, aussitôt rentré chez lui, d'envoyer au camp un bœuf, un magnifique dergo et une jolie petite gazelle qui ne tarda pas à s'attacher particulièrement à Jean Duchesne.



Fig. 54. — Sceau du ras Gouksa.

Ce changement d'attitude de la part du fitaorari n'entraîna nullement une prolongation de séjour à Mégétch. Dans l'après-midi du 16 mai, Jean Duchesne et tout le personnel de la mission française quittaient le camp où ils venaient de s'arrêter pendant deux jours. En continuant de cheminer dans la vaste plaine plate et marécageuse du Dembya, d'apparence riche en cette partie, assez cultivée, peuplée de grands troupeaux de bœufs, parsemée de maisons construites en bambous et couvertes de ces joncs et de ces roseaux au milieu même desquels elles se dressent, les voyageurs atteignirent Kossane. Ils en repartirent dès le lendemain matin (17 mai) pour couvrir un très long trajet.

En vue de pitons montagneux aux formes découpées, mais tout près du lac dont les rives, très basses, continuent de s'enfoncer sous les eaux d'une manière à peu près insensible, les voyageurs marchent d'abord vers l'est; ils laissent derrière eux un village de Zellan, et poursuivent leur route en s'amusant à suivre les évolutions des agiles libellules qui ne cessent de voleter à côté d'eux, à regarder des oiseaux



Fig. 55. — Rive orientale du Tana en face de l'île Metraa.

de toutes sortes chercher leur nourriture dans la vase.... A l'église Gratcha Goula, les voici près de l'extrémité nord-orientale du Tana; ils en longent désormais la rive orientale, traversent la rivière courante Ouoenara au point où, entre des bords couverts d'arbres touffus et de fleurs, elle se jette dans le lac, un peu en aval du confluent du Ferket; puis, au milieu de hautes touffes de mimosas et de liserons, d'où fusent parfois quelques beaux palmiers, non loin d'une plage couverte de petits cailloux extrêmement brillants, ils atteignent dans le Baguemeder le pays boisé et le village de Metraa.

Tandis que Jean Duchesne-Fournet s'entretient avec Lidj Tasso, un homme du ras Gouksa qu'il vient de rencontrer, Collat règle les comptes des propriétaires des ânes précédemment loués en cours de route. Après de longs pourparlers, des disputes, des cris (car cette tâche est toujours compliquée), tout finit par s'arranger, et le convoi peut, le 18 mai d'assez bonne heure, poursuivre sa route vers le sud et continuer de longer la rive orientale du Tana. Pendant ce temps, le chef de la mission et Louis Lahure s'embarquent avec le dedjaz Bulié dans les grandes pirogues de joncs à l'avant très effilé, et se dirigent, en dépit de l'agitation des eaux lacustres, vers l'île sacrée de Metraa, située à environ 800 mètres de la côte (1). Cette île possédait naguère une église qui fut brûlée par les Derviches et dont les ruines se présentent, au milieu des broussailles, sous un aspect pittoresque; elle renferme trente maisons, dont une, faite en terre mélangée de paille et de différentes autres matières, appartient à l'impératrice Taïtou. Le toit en est très bien construit et un tapis de roseaux, luisant, très propre et très bien tressé (chose rare dans le pays!) garnit cette maison, dont l'intérieur rappelle tout à fait celui des églises éthiopiennes. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs; l'architecture de leurs églises constituant pour les Abyssins le plus beau type, n'est-il pas naturel que la disposition intérieure des maisons particulières les plus soignées reproduise exactement celle des églises?



Fig. 56. — Jean Duchesne-Fournet et Ouolde Tcherkos en face de l'île Metraa.

La visite de l'île Metraa une fois terminée, Jean Duchesne-Fournet

(1) Là furent photographiés par Lahure les tankoua représentés plus haut, à la p. 117.

regagne la terre ferme. Il s'arrête quelques instants à la maison de campagne du choum du pays, où on lui sert, non pas de mauvaises endjerah blanches faites avec du maïs, comme à Kossane, mais d'excellentes endjerah confectionnées avec de la farine de blé, du berbéri, du poisson et du tetch ; puis, poursuivant sa route, il traverse la rivière d'Arno-Garno, sur la rive gauche de laquelle vient d'être établi le campement, dans une grande plaine limitée à l'est par une série de pitons montagneux aux formes bizarres et contournées.



Fig. 57. —Jean Duchesne-Fournet en compagnie du Dedjaz Bulié et de sa suite.

Le départ de ce point ne s'effectua pas, dans la matinée du 19 mai, sans quelques difficultés suscitées par les hommes réquisitionnés par les officiers de l'Empereur; il fallut les menacer de la courbache pour les amener, les uns à arrimer les charges sur le dos des bêtes de somme, les autres à placer sur leur tête les caisses et les cantines des Européens. Enfin, tandis que Jean Duchesne s'éloignait dans la direction de Livo, où, depuis plusieurs jours déjà, il se proposait d'aller rejoindre le ras Gouksa, s'il était possible, pour obtenir de lui vivres et bêtes de

charge, le gros de la mission s'ébranlait. En suivant de très près le lac Tana, aux rives toujours ravissantes avec leurs palmiers, leurs grands arbres aux troncs noués et tordus, il atteignait, après la traversée d'une rivière sèche, la Savenne, la localité de Tiesemba. Une large réception l'y attendait; pendant tout l'après-midi, tandis que de véritables bandes de canards passaient au-dessus du camp (on en compta successivement jusqu'à dix avant le coucher du soleil), les habitants ne cessèrent d'apporter des vivres, des œufs qui furent accueillis avec une joie d'autant plus vive que, toutes les provisions étant épuisées, force était bien à la caravane de vivre complètement sur le pays.

Bahr-Dar, à en croire les renseignements recueillis à Tiesemba, ne serait plus bien loin, à quatre jours de marche seulement. Cette indication est-elle exacte? Et un renseignement aussi précis ne serait-il pas en réalité très vague? Toutes les fois qu'on interroge les indigènes sur la situation de telle ou telle localité, en effet, il ne faut plus que quatre journées de marche pour l'atteindre,... même quand il en reste beaucoup plus! Comment donc s'en fier à des dires trop souvent erronés? Chacun commence néanmoins à souhaiter ardemment l'achèvement du voyage autour du Tana, car voici véritablement la saison des pluies. Si les matinées sont assez belles, régulièrement, à partir de midi, surviennent chaque jour des pluies, ou un fort orage, et déjà les rivières grossissent sensiblement. Un prompt retour s'impose donc!

Mais longs et pénibles demeurent tous les matins, avant le départ, la répartition et l'arrimage des bagages avec de malheureux mulets dont, chaque jour, succombent quelques-uns, avec les difficultés qu'on éprouve à remplacer ces mulets par des ânes. Enfin le convoi s'ébranle péniblement! Le voici qui s'avance dans d'immenses plaines brûlées, déboisées où, comme au nord-est du lac, paît un nombreux bétail (1); il traverse des rivières telles que la Rub, issue du massif de Dabra-Tabor, au passage de laquelle les Européens ont déjà de l'eau

(1) Les habitants du pays parcouru depuis Dembeia (tel était, selon plusieurs membres de la mission, le nom du point où fut établi, le 14 mai, le campement sur la rive gauche du Mégétch) jusqu'à Kouerata font en effet beaucoup d'élevage.

jusqu'au pommeau de la selle du mulet (1) ; il atteint Navaga, où il s'installe à 700 mètres du lac, auprès de quelques huttes de jonc. C'est là que Jean Duchesne-Fournet rejoint la mission, tout heureux d'avoir rencontré le ras Gouksa, qui l'a reçu avec sa bonne grâce coutumière et a donné un ordre écrit de réquisition pour les ânes, fixant leur prix d'achat maximum à 7 talaris pour les mâles et à 8 pour les femelles (20 mai). Cependant, le lendemain matin, les difficultés sont aussi grandes que les jours précédents ; « les gens qui nous pilotent, écrit le lieutenant Collat, l'homme du ras et le gerazmatch, s'entendent pour nous duper. Nous, gens de l'Empereur, pourvus de lettres de Ménélik et de lettres du ras, accompagnés d'hommes du ras et de choums de l'Empereur, nous sommes bernés!... » Les plaines infestées de rats qui s'étendent au sud de Navaga sont véritablement la continuation de celles qui ont été franchies la veille ; après les avoir traversées, la caravane atteint les bords de la Goumara, l'artère collectrice de toutes les eaux de la plaine orientale du Tana qui ne vont pas à la Rub, guéable tout près du lac ; elle quitte alors cette partie du Baguemeder, qu'est le Foguera, et pénètre, sur la rive gauche de la Goumara, dans le Déra, où elle s'arrête pour la nuit à Danga. Là encore, les indigènes refusent des ânes, prétendant qu'ils appartiennent à la reine Taïtou. « Jurez-le solennellement sur la tête de l'Empereur », leur dit-on ;.... lentement, péniblement, ils finissent par prononcer le fameux *Menelik ymout!* Aussitôt leurs bêtes leur sont rendues ; mais leur attitude et le peu d'empressement du gerazmatch Bogaleu à envoyer le dergo méritent une réprimande ; aussi expédie-t-on immédiatement au ras Gouksa un homme du convoi, porteur d'une plainte.

Le lendemain 22 mai, à l'heure du départ, les gens de Danga amènent de nombreux ânes à la mission ! Serait-ce pour compenser leur mauvaise volonté de la veille ? On achète donc les bêtes nécessaires au convoi, et on se met en marche à travers le Déra. Le pays est plat

(1) Les voyageurs devaient d'ailleurs apprendre le lendemain qu'en krempt une grande partie de la plaine traversée par la Rub, en arrière de la côte, était couverte d'eau. Cf. la note relative à cette rivière portée sur la planche 8 de la 3e partie des *Itinéraires*.

jusqu'à la Quasa: mais, après la traversée de cet affluent de la Goumara, — presque à sec malgré la très forte pluie de la veille, — il devient accidenté, avec de la verdure, des figuiers sauvages, des jasmins en fleurs dans les fonds; à travers la verdure, ou encore sur le sommet aride des collines, on jouit de superbes échappées sur les eaux bleues du lac.... L'aspect de la contrée n'est donc plus le même



Fig. 58. — La mission aux environs de Kouerata.

que dans ces immenses plaines déboisées du Foguéra, à la faune si variée, où Kassa, le futur Théodoros, avait naguère évoqué le démon.... La route semble se prolonger indéfiniment, par delà les rivières, plus ou moins courantes, tributaires du Tana, la Riasuenz, la Kidadera, l'Ouabeba.... Enfin, de l'autre côté de l'Imara, voici, au milieu de la verdure, les toits pointus de Kouerata, un grand centre, analogue à Zéghié, auprès du marché duquel s'établit, dans une petite plaine dominée par la localité elle-même, la mission française pour passer la nuit.

C'est près d'un petit promontoire de roches volcaniques, taillé à

20

pic du côté du lac et couvert de citronniers et de caféiers (ces derniers, peu nombreux, importés de Zéghié), dans un pays très riche, que s'élève la colline de Kouerata. L'agglomération qui la couronne évoque dans la mémoire des Européens de la mission le souvenir de Zéghié; elle domine une petite crique du Tana sur les bords de laquelle les vagues viennent expirer en clapotant; à la surface de l'eau, les



Fig. 59. — Dans la presqu'île de Kouerata.

hippopotames passent la tête en faisant entendre leur grognement particulier ou leur reniflement expirateur, ou encore flottent en chauffant leur dos au soleil. Le chef de ce village théocratique est un prêtre peu aimable, qui refuse à la mission le dergo, en dépit de l'offrande donnée par Jean Duchesne à sa peu intéressante église, ornée de détestables chromos européens du Christ et de la Vierge! Par contre, le fitaorari Outré est un homme très sympathique, qui prend plaisir à faire aux voyageurs les honneurs de Kouerata (bien déchue depuis d'Abbadie!) et à les guider par les sentiers rocailleux et montueux qui y servent de

rues; il conduit aussi Jean Duchesne jusque sur les rives du lac. Le Tana est alors très agité; ses vagues sont aussi fortes que celles de la mer par un gros temps, et déferlent sur le rivage. Aussi les Abyssins se refusent-ils à entreprendre, comme le leur propose en vain le chef de la mission française, la traversée de Zéghié, car leurs frêles pirogues feraient certainement piètre figure sur le lac vraiment démonté.

Contraint ainsi de renoncer à son projet primitif, Jean Duchesne part, dans la matinée du 23 mai, de Koucrata pour se rendre par terre à Zéghié. Un peu plus tard (vers dix heures et demie), c'est le convoi qui s'ébranle à son tour péniblement, au moment de la pleine chaleur. Par une piste ombragée de superbes palmiers, au milieu d'une brousse épaisse parsemée de bouquets d'arbres et limitée par des collines dont les formes rappellent les glacis de nos forts, il gagne la rivière Guelda, et la traverse en un endroit où son lit ne contient encore que fort peu d'eau. Voici, un peu plus loin, très bien situé sur une hauteur d'où on jouit d'une fort belle vue sur l'île Deck et sur Zéghié, le village de Deregheder, entouré de champs cultivés dont la terre paraît bonne; de là le gros de la mission descend dans la plaine pour atteindre Gueddero. Par des prairies riantes, émaillées de bouquets d'arbres et de palmiers, il gagne l'endroit où sera établi le camp. Chacun se hâte, en dépit d'une température extraordinairement lourde, prodrome de l'orage quotidien. Bientôt en effet tombe une pluie aux larges gouttes, d'abord relativement espacées, puis tellement serrées, tellement épaisses qu'elles constituent un véritable rideau; l'orage éclate à son tour, un orage épouvantable, d'une longueur et surtout d'une violence extraordinaires. Pendant plus de deux heures, la foudre tombe aux alentours du camp, sur le lac ou dans la plaine; les éclairs brillent à chaque instant en si grand nombre et avec une telle intensité que, bien que la nuit soit déjà tombée depuis longtemps, on se croirait encore aux heures les plus claires de l'après-midi; ils illuminent la prairie et bouleversent le lac en fureur.

A huit heures et demie du matin, le lendemain 24 mai, s'effectue

le départ de Gueddero. La piste, si souvent monotone et ennuyeuse, passe alors par des pays riches et généralement bien cultivés, aux aspects variés. Voici d'abord les rives du Tana, dont les eaux sont redevenues calmes; puis au sortir de la plaine de Gueddero, des coteaux boisés au sol rougeâtre; le ruisseau de Tchember, et des collines plus élevées, du sommet desquelles (à une altitude de 1 970 mètres)



Fig. 60. — Les vagues du lac Tana à Kouerata.

on jouit d'une vue très belle et très étendue sur Zéghié et sur le lac.... Les voyageurs s'arrêtent alors et regardent longuement la belle nappe d'eau dont ils viennent d'effectuer le tour complet; puis, derrière les derniers de leurs hommes, ils s'engagent à leur tour dans le chemin en corniche qui conduit au fond de la dépression, plus basse d'une centaine de mètres, où coule le premier affluent de gauche de l'Abbaï. A quelques pas du col ils se retournent;... le Tana a disparu! Allons! traversons maintenant la plaine monotone de Tsonda, aux buissons du monotone haschich, aux rares bouquets de palmiers! Une chaleur lourde et orageuse rappelle qu'il convient de se hâter, à cette époque de l'année, non seulement pour atteindre l'étape, le petit hameau de Dema, mais aussi le Nil Bleu et même Addis-Abeba!

CHAPITRE IX

SUR LE CHEMIN DU RETOUR

(*Entre le lac Tana et Addis-Alem*).

A sept heures du matin, le 25 mai, la mission Duchesne-Fournet quitte les rives de l'Yegoutch, s'éloigne de Dema et se dirige vers Dildil (1). Le sol est riche, parsemé de bois de mimosas ; le pays est habité, cultivé ; du bétail paît dans la brousse herbacée. A gauche se dresse le massif montagneux de Woira, aux sommets en forme de pyramide ; à droite, à quelque distance, derrière le plateau où s'élève l'église Yemocht, c'est le cours de l'effluent du Tana, le puissant Abbaï, vers la rive gauche duquel se dirigent des rivières coulant dans des lits encaissés bordés de palmiers au feuillage vert sombre. Si près du Tana, le Nil Bleu n'a pas encore pris ses allures torrentielles ; des pentes, des contreforts montagneux que suit la piste, il paraît couler avec lenteur au milieu des palmiers et de la verdure. Au delà de la vallée de l'Alata, le convoi s'enfonce dans la descente rapide qui conduit à Dildil ; là, bien délabré, mais cependant toujours praticable, subsiste le beau pont à arcades, long d'une dizaine de mètres seulement, construit en pierres au XVI[e] siècle par les Portugais pour relier le Baguemeder au Godjam (2). Les gorges sont magnifiques : dans le profond défilé où le fleuve s'est frayé un étroit passage (3), les eaux paisibles sont devenues furieuses, écumantes ; elles roulent maintenant avec

(1) V. la planche 10 de la troisième partie des *Itinéraires* de la mission.

(2) Une vue de ce pont accompagne le rapport de M. C.-E. Dupuis annexé au *Report upon the Basin of the Upper Nile* de Sir William Garstin (Le Caire, 1904, pl. 40, n° 3).

(3) Selon le D[r] Goffin, la largeur du fleuve ne serait, près du pont, que de 5 mètres environ. « A la saison sèche, le courant est presque nul et le fleuve coule entre deux murs de rochers; un second lit est réservé pour le trop-plein des eaux à la saison des crues. »

une extrême rapidité et avec un grand fracas, formant des chutes, des rapides, des tourbillons, et creusant ces curieuses marmites sur la formation desquelles de récentes recherches ont jeté une pleine lumière (1). Là se terminent la belle et riche province du Baguemeder, aux habitants parfois encore si peu policés et si frustes, et les États du ras Gouksa ; là doit régulièrement s'effectuer la transmission des pouvoirs entre les hommes de ce ras et ceux du ras Mangaschia, sur le territoire duquel va désormais rentrer la mission.... Mais il faut, pour franchir le pont de Dildil et pénétrer en Godjam, réveiller l'indigène qui devrait autoriser la caravane à passer d'un territoire dans l'autre ; tandis qu'on parlemente, les achkeurs impatients bousculent le fâcheux, et Européens, mulets, convoi gagnent sans peine, par le pont dont le gardien doit seul permettre l'accès aux voyageurs, la rive droite du Nil Bleu, le Godjam.

Non loin du fleuve, sur les bords de son affluent le Tul, se trouve un très bel emplacement, où s'arrête la mission pour camper. Elle en repart le 26 mai et s'élève, le long de la rivière Tul, sur le haut plateau du Godjam. Une dénivellation de 400 à 500 mètres sépare le fond de la gorge du rebord du plateau ; il faut, pour la gravir, suivre péniblement la pente assez raide accrochée aux parois du ravin ; mais quel spectacle magnifique se déroule, au moment où le convoi débouche sur le plateau ! Voici des paysages dont les voyageurs ont perdu l'habitude, des vallées profondes, séparées les unes des autres par des arêtes aiguës, et en particulier celle qu'a creusée l'Abbaï ; voici le grand massif montagneux de Woira ! C'est là que le Dr Goffin se sépare de ses compagnons ; il se dirige vers les massifs de genévriers de Débra-Maye, où il retourne soigner la Waïzero Oubdar, et

(1) Voy. les travaux publiés sur la question par M. Jean Brunhes, en particulier *Le travail des eaux courantes :* la tactique des tourbillons (*Mém. de la Soc. Fribourgeoise des sciences naturelles*, Géologie et Géographie, t. II, fasc. 4, année 1902), et *Nouvelles observations sur le rôle et l'action des tourbillons* (*Le Globe*, mémoires, t. XLIII, 1904, p. 95-124, pl.).

où il compte retrouver Jean Duchesne-Fournet avec lequel il rejoindra le gros de la mission à Marcos (1). Quant au lieutenant Collat, au sergent-major Fontenaud et à Lahure, ils poursuivent leur route presque droit vers le sud avec le convoi. Le ciel est couvert, et les voyageurs trouvent froide, par comparaison avec celle des bords du Tana, la température du plateau, élevé de plus de 2 000 mètres au-dessus de la mer. L'église Agitta Yasus marque le terme de la marche. A peine le camp y est-il établi que des cris, des pleurs s'élèvent des maisons du village voisin ; les achkeurs, qui n'ont pas voulu la veille tuer un bœuf, — dernière ressource des jours de famine, — ont profité du moment où leurs chefs viennent de se retirer sous leurs tentes pour aller aux alentours prendre du bois et des pommes de terre ! De là, tumulte, protestations et réclamations. L'affaire est bientôt arrangée à la satisfaction des habitants ; mais, là encore, le dergo est très maigre ! Les voyageurs ne sont pas encore arrivés dans les parties riches du Godjam.

Sans doute, au rapport des indigènes, six étapes seulement sépareraient l'église Agitta Yasus de Marcos, où Jean Duchesne-Fournet doit reprendre la direction complète de la mission. Mais ce sont là des renseignements sujets à caution, et qui, de fait, seront reconnus erronés un peu plus tard.

Durant toute la matinée du 27 mai, la mission doit poursuivre sa

(1) Comment s'est effectué ce petit voyage, le Dr Goffin l'a raconté dans une lettre postérieure de la manière suivante : « Avec une petite caravane composée de trois mulets et de quelques ânes, je m'engage, après avoir quitté le gros de la mission, dans l'ouest à travers une chaîne de montagnes; je suis un joli sentier, très accidenté, où foisonnent montées et descentes. Après une marche de sept heures sur une route qui n'aurait été fréquentée (au dire des Abyssins) par aucun voyageur européen de notre époque, j'arrive à Ibaba et je m'installe chez Dame Oubdar, dans un domaine qui était naguère entouré d'une immense enceinte. Une partie des murs, très solidement établis en maçonnerie, subsiste encore, ainsi que quelques bâtiments remontant à l'époque de l'ancien Négus Cecinos, dont le père était ce Négus Atefacil, durant le brillant règne duquel fut construit le pont de Dildil. Les Abyssins lettrés évoquent avec plaisir les noms de Cecinos et d'Atefacil... Je visite l'auguste malade, je lui donne mes soins, et je repars le surlendemain matin vers Marcos avec M. Duchesne, qui m'a rejoint dans la soirée du 27 mai à Ibaba. »

route sans guide. Elle laisse Densa sur la droite, au milieu de collines boisées, de mimosas et de hautes herbes, puis, après avoir franchi la rivière sèche Guenné, elle pénètre dans un pays très habité. Dans l'Est, se creuse une gorge profonde; au sud, un bourrelet de terrain marque la limite des domaines respectifs du Guenné et du Yezzat. Après avoir traversé cette rivière, le convoi arrive dans le pays très riche dont Kollella ou Korré est le centre... ; de ce point Marcos serait, non pas à cinq, mais encore à sept étapes !

Du moins, à Korré, est-il facile de se procurer des guides; aussi la marche de la mission Duchesne-Fournet est-elle, le 28 mai, beaucoup plus assurée que la veille. Sous la conduite d'un choum, le convoi pénètre, au sortir de Korré, dans le pays de Dengel, et franchit la vallée très cultivée de l'Itar; il descend ensuite, par une admirable route en corniche, au fond de la coupure où la rivière Zema coule, au milieu de grands roseaux, à 300 mètres en contre-bas, et après avoir, non sans de réelles difficultés, traversé le torrent, il remonte péniblement sur le plateau. Près de l'église Deva Yasus, il s'arrête pour se reformer le lendemain matin dès la première heure en vue du départ. Mais voici que les Européens voient arriver en hâte quelques-uns de leurs gens : un âne aurait été frôlé par un oiseau de proie ; il est donc nécessaire de l'abandonner à Deva Yasus ; autrement il arrivera malheur à la mission ! Impossible de faire entendre raison à ces indigènes superstitieux; il faut, pour les rassurer, se résigner à ce qu'ils demandent. Alors seulement le convoi se remet allègrement en route.

Sous la direction d'un nouveau guide, s'effectuent la traversée de la rivière Zebbit, étroite et marécageuse, puis celles du Bourasannguid, du Sennketech et du Guennek. On entre ensuite dans une gorge étroite et fort belle ; sur un lit épais de grands roseaux y serpentent doucement — comme la Zema plus au Nord, — les ruisseaux Kouchoua, Yéka et Goumara, sources de l'Abaa. La descente, rapide, est pénible pour les mulets; quant à la traversée des ruisseaux, — sur les bords desquels galopent et bondissent, en poussant des cris aigus, des

bandes de gros singes, — ce n'est vraiment qu'un jeu! Mais non moins pénible que la descente est la montée des terrasses successives qui ramènent la mission du fond de la gorge sur le plateau; aussi est-ce non loin de la rivière Abaa, à Malguié, que l'ordre est donné d'établir le camp dans la journée du 29 mai.

Bientôt le balambaras du lieu vient rendre visite aux Européens et leur apprendre les événements et les changements survenus dans le pays durant leur voyage autour du Tana. A l'en croire, le dedjaz Syoum, que la mission avait rencontré naguère se rendant plein d'espérances auprès du Négus Ménélik, aurait été, dès son arrivée, jeté dans les fers ; et ce serait un de ses frères aînés, Bezzabe, demeuré pendant sept années captif à Addis-Abeba, qui lui aurait été substitué par le souverain. Ce sont là revers de fortune fréquents en Éthiopie, et qui n'impliquent aucun déshonneur.



Fig. 61. — Sceau du Dedjazmatch Syoum.

Quelque aimable que soit l'accueil des gens de Malguié, la mission Duchesne-Fournet ne s'y arrête pas ; dès la matinée du 30 mai, la voici qui, à travers des collines peu élevées et des rivières peu profondes, s'engage sur le plateau, au milieu des hautes herbes, droit dans la direction du grand massif montagneux de Tchoké. Au milieu d'une région très riche, elle franchit de nombreuses rivières tributaires du Nil, dont l'une, la Guimbara, marque la limite des pays soumis au ras Mangaschia, et elle gagne la région très accidentée, très habitée et très cultivée de Bibougne.

Les sentiers sont très fréquentés, car c'est jour de marché pour la région. A l'altitude de 2850 mètres, en un endroit d'où l'on jouit d'une belle vue sur les coupures où courent les affluents du Nil, voici

précisément l'emplacement où se tient le marché; le convoi va-t-il pouvoir y reconstituer ses provisions à peu près épuisées? Hélas, non! Des oignons, des chevaux, des couvertures de laine, voilà tout ce qu'il est possible de s'y procurer. Il n'est pas moins difficile de trouver un guide; de là, entre indigènes et achkeurs, violente altercation au cours de laquelle un des Abyssins, Kebrat, lance une énorme pierre sur un homme qui se refuse à montrer la route aux Européens. Tout finit cependant par s'arranger; et la mission, qui tient à ne laisser partout que de bons souvenirs, peut enfin poursuivre sa route. Elle achève au cours de l'étape de traverser la région de Bibougne, s'arrête dans une excellente situation sur la route de Marcos, par 2940 mètres d'altitude, au-dessus du ravin à pic au fond duquel coule vers le Nord la Bâbitcha.

Lorsque, le 31 mai, après une nuit très froide, les animaux sont réunis pour le départ, on constate la disparition de deux chevaux. Pour les rechercher, deux hommes demeurent en arrière, tandis que le reste du convoi se lance au cœur du massif de Tchoké. Le vent est très fort et vraiment froid; aussi les mamelons verdoyants qui accidentent la surface du plateau sont-ils rapidement franchis.... Voici, au delà des sources de la Bâbitcha et du Jà, la mission en pleine montagne. « Le paysage que nous avons sous les yeux rappelle (a écrit Louis Lahure dans ses notes de voyage) celui de tous les hauts plateaux alpestres. Des ruisseaux coulent à fleur de terre, l'herbe est courte, et les fleurs ont de toutes petites tiges; beaucoup de petits arbustes ressemblent à des rhododendrons, mais avec un feuillage plus léger.

« A 3000 mètres, le paysage change d'aspect; beaucoup de plantes grasses. On a l'impression d'être dans un élégant jardin d'hiver. Sur le massif de Nabra, de grands troupeaux de bœufs, beaucoup de chevaux et des moutons au corps noir et à la tête blanche. Nous marchons au milieu d'un véritable décor de théâtre : des arbres aux troncs tordus couverts de lianes et de mousses, des plantes grasses de toutes sortes et des fleurs magnifiques. »

Du point où, entre l'église Ghedeb-Yasus et la source de l'Abaa,

elle s'est arrêtée à une altitude de plus de 3 400 mètres, dans un site admirable, pour passer la nuit du 31 mai au 1er juin, la mission poursuit sa route sans encombres, en dépit de la fuite inopinée de son guide ; elle continue de monter jusqu'à un col du Tchoké, que domine de 200 mètres environ le Leslés Ouaver, un piton verdoyant dont les Européens s'empressent de gravir les pentes. Du sommet, que n'a pu atteindre le mulet



Fig. 62. — Le col de Godeb dans le massif de Nabra (Tchoké), 1er juin 1902.

de Louis Lahure, pris d'un étourdissement subit, on jouit d'une vue magnifique et très étendue ; on est à près de 4 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. « L'air est vif ; mais nous sommes bien loin des glaces des sommets alpestres ! C'est merveilleux de se promener à plus de 4000 mètres au milieu d'une végétation qui ressemble à celle des serres du Jardin d'acclimatation. »

Les pentes du Tchoké sont raides ; aussi, de même que la montée a été brusque, de même la descente sur le plateau de Godjam est d'abord

rapide et pittoresque. Mais, au sud des sources de la Zünbel, le paysage ne tarde pas à changer; aux mamelons revêtus d'une végétation verdoyante, d'arbres sans feuilles, couverts de lianes de couleur vert tendre, etc., succèdent des champs de pommes de terre. C'est la vallée de la rivière Godeb, qui se creuse en gorge un peu plus loin, avec (sur la droite) les pitons de l'Arat Makanaker (1) qui ont succédé à ceux de l'Abola Negous et de l'Adama, visés naguère de Kollella. A Choakidanemret, — propriété de l'Impératrice Taïtou, — sous les arbres qui entourent l'église, la mission Duchesne-Fournet s'arrête, dans un pays très riche en chevaux ; elle y constate, non sans surprise, que les choums, peu importants, mais nombreux, font, comme les habitants, de véritables difficultés pour la nourrir !



Fig. 63. — Le lieutenant Collat dans le massif du Tchoké.

Dans la nuit du 1er au 2 juin se produisent un ouragan terrible, un orage épouvantable, au cours duquel la foudre tombe à côté même du camp sur les arbres dont est entourée l'église.... Néanmoins, la mission se remet en route dans la matinée du 2 juin et continue de longer de haut le cañon du Godeb. Sans doute, les pentes du versant sud-occidental du Tchoké sont beaucoup plus douces que celles de la veille, et le contrefort dont le convoi suit la crête présente des formes vraiment molles; mais l'étape n'en est ni moins longue ni moins pénible. Le chemin est mauvais et, après la traversée du Godeb, sans cesse coupé

(1) Voy. le profil de l'Arat Makanaker figuré sur la planche V des *Itinéraires de la mission* entre Dildil et Addis-Alem.

de ruisseaux marécageux au passage desquels les mulets enfoncent dans la vase jusqu'aux genoux. Seul, au cours de cette marche fatigante, un bois touffu vient rompre la monotonie de la route; ses grands et beaux arbres peuplés d'oiseaux à longue queue évoquent le souvenir des environs de Dembetcha. Enfin, au sortir du beau massif du Tchoké, la piste aboutit, six heures après le départ de Choakidanemret, aux sources de la Tchamoga et au petit village d'Ennerata, non loin de Marcos. De là, le 3 juin, deux heures de route suffisent à la mission pour traverser, entre les rivières Mouterine et Tchamoga, le petit plateau qui la sépare de Marcos, et pour asseoir son camp au nord-est de cette localité, en un point opposé à celui qu'elle avait occupé quelques semaines auparavant.

Mais deux déconvenues attendent à Marcos les amis de Jean Duchesne : leur chef n'est pas encore arrivé, et ni le fitaorari ni l'azage chargés de l'administration du lieu n'ont reçu d'ordres relatifs au passage de la mission. Aussi accueillent-ils assez mal les arrivants, et leur refusent-ils le dergo ! C'est une des conséquences de cette disgrâce du dedjaz Syoum dont, le 29 mai, le balambaras de Malguié avait entretenu les voyageurs; et de longs pourparlers, qui s'engagent entre eux et les autorités de Marcos, n'aboutissent à aucun résultat. En vérité, fitaorari et azage ont des occupations plus graves! Le jour même, la femme du dedjaz Syoum part pour Bourié, où elle va rejoindre son père, le ras Tessamma; et le ras Bezzabe, qui est substitué à son frère dans le gouvernement du Godjam, doit arriver dans quatre ou cinq jours à Marcos !

Néanmoins, dans la matinée du 4 juin, les Européens de la mission montent péniblement au guébi pour y rendre au fitaorari la visite de politesse qu'un violent orage — l'orage à peu près quotidien de la saison des pluies — ne leur a pas permis de faire la veille. Ce fonctionnaire les reçoit très bien : il raconte à ses hôtes, tandis que ces derniers admirent la vue dont, du pavillon qu'il occupe, on jouit sur toute la contrée avoisinante, quelle a été la cause de la disgrâce de son

ancien chef. Furieux de voir sa cour de Marcos désertée pour celle de Bourié par le ras Orki et les autres ras de son père Tekla-Haïmanote, le dedjaz Syoum avait fait fabriquer de fausses lettres dans lesquelles ces anciens compagnons du feu roi du Godjam lui donnaient le conseil de secouer le joug de Ménélik. Dès son arrivée auprès de son maître, en compagnie des prétendus coupables, il n'eut rien de plus pressé que de remettre au Négus les lettres accusatrices ; mais l'Empereur les ayant examinées de très près, soupçonna quelque machination et pressa de questions le dedjaz qui, se troublant, finit par tout avouer à Ménélik. L'Empereur le condamna alors à être pendu pour tentative de révolte, et à demeurer exposé aux yeux de tous pendant sept marchés consécutifs, mais il le grâcia immédiatement et commua sa peine en celle de la détention ; Syoum aurait été, ajoute le fitaorari, envoyé en captivité chez un ras du côté du Nil Blanc. Son frère aîné Bezzabe, à qui Tekla-Haïmanote avait déjà conféré le titre de ras, avait dû naguère, à la mort de son père, refuser la dignité de ras de l'Empereur parce qu'on le disait mêlé à des affaires d'empoisonnement ; c'est lui, — par un singulier retour des choses, — qui, tiré de prison, va rentrer à Marcos avec ce titre de ras, si désiré du dedjaz Syoum !

Pendant cette visite, l'interprète Kebrat est parti à la recherche de deux chevaux, — le sien propre et celui de Hadj, — qui la veille au soir, durant l'orage, se sont échappés et n'ont pu être retrouvés. Il finit par en découvrir les traces : l'un a été mangé, l'autre affreusement blessé par les hyènes. Un tel fait suffit pour expliquer la crainte qu'éprouvent les femmes abyssines à sortir après le coucher du soleil ; dès ce moment, les indigènes de la contrée ne se considèrent plus comme pouvant aller et venir avec sécurité.

En dépit de l'absence de Jean Duchesne, le départ allait être fixé au 5 juin, dès la première heure, quand des indigènes signalent, dans la soirée, son arrivée comme prochaine ; le chef de la mission est en route, entre Dembetcha et Marcos ! On l'attend donc ; et le voici en effet qui, le 5 juin vers midi, à peine le déjeuner fini, arrive en compagnie du docteur Goffin, d'Ato Aïtchelouhem et de son interprète Ouolde

Mikaël. Quelle joie pour tous de se trouver de nouveau réunis ! Aussi le départ est-il remis au lendemain. De longues causeries durant l'après-midi, et, le soir, une promenade à cheval dans les environs de Marcos se substitueront à la marche projetée ; on en sera quitte pour allonger un peu les étapes les jours suivants !

Aussi bien Jean Duchesne venait-il d'accomplir une intéressante expédition. Fidèle au programme qu'il s'était tracé le 23 mai, en quittant ses compagnons, le voyageur avait d'abord longé par terre la rive sud-orientale du Tana ; puis il s'était embarqué sur un tankoua et avait, en dépit d'un orage par lequel il avait été surpris en plein lac, heureusement atteint Bahr-Dar. De là, doublant en partie la route antérieurement suivie en sens inverse par Lahure, le voyageur avait gagné Ibaba et, en compagnie du Dr Goffin, s'était le 28 mai dirigé vers Densa. En cette localité tous deux s'étaient arrêtés un jour et demi chez le dedjaz Ixoum Gezao, à qui deux membres de la mission avaient déjà précédemment rendu visite (1); par ce chef, comme par la plupart des autres chefs du pays, ils avaient été reçus d'une manière fort courtoise. Rapidement, sans séjourner nulle part, ils avaient ensuite fait route vers Marcos en traversant un de ces contreforts abrupts des monts de Tchoké si difficiles à gravir en caravane. C'est à Burreyd, leur première étape, que le Dr Goffin tua l'hamadryas dont les mesures ont été données plus haut (2) ; là encore, les voyageurs furent assaillis par un nombre incalculable de fourmis carnassières ; « nos tentes, rapporte le compagnon de Jean Duchesne, s'en trouvaient toutes tapissées intérieurement et extérieurement, et ce n'est que grâce à de nombreux petits feux de paille que nous pûmes nous reposer, non sans avoir reçu de nombreuses morsures ». Gothé (3), Dembetcha, Amanille (4) avaient

(1) Voir plus haut, p. 106-108.
(2) *Ibid.* p. 74, n. 1.
(3) Convient-il d'identifier ce nom de localité avec le nom de pays *Góotcha*, qui se trouve à la pl. 13 des *Itinéraires* d'Addis-Abeba au lac Tana ?
(4) Aucun nom susceptible d'être rapproché d'Amanille ne figurant sur les planches 10-12 du même itinéraire, nous en concluons que Jean Duchesne et le

été les dernières étapes de ce voyage, au cours duquel Jean Duchesne avait assisté à des scènes intéressantes et recueilli des observations nouvelles dont il comptait bien tirer parti dans l'avenir !....

Le 6 juin, à sept heures et demie du matin, le convoi quitte la capitale des anciens rois du Godjam pour continuer sa route vers le sud. Il traverse sur un pont l'Eseta, puis la Tchamoga, qui, un peu plus à l'ouest, se creuse à l'intérieur du plateau un profond cañon (1); il s'arrête non loin de là, sur le bord même de la falaise qui domine cette rivière.



Fig. 64. — Mulets ne voulant pas passer un ruisseau près de Marcos.

Durant cette halte, tandis qu'ils attendent Jean Duchesne demeuré une partie de la matinée à Marcos, les Européens de la mission cherchent avec succès, dans la chasse des canards et des pigeons, les éléments nécessaires pour corser quelque peu leur maigre menu; aussitôt rejoints par leur chef, ils s'engagent au milieu des mimosas dans un chemin creux qui les conduit dans une grande plaine ondulée. Là se trouve le village de Yéouch; le campement est établi tout à côté, et les achkeurs ne tardent pas à s'y procurer, non sans quelque résistance, les vivres qu'il leur a été impossible, avant le départ, d'obtenir des habitants de Marcos.

Tout près du campement de la mission, à 1 kilomètre de Yéouch,

Dr Goffin se sont rendus de Dembetcha à Marcos par un chemin légèrement différent de celui qu'ils avaient suivi en sens inverse environ deux mois plus tôt.

(1) Cf., à la planche 7 des *Itinéraires* entre Dildil et Addis-Alem, le croquis schématique de la faille de la Tchamoga.

s'est arrêté le nouveau chef du Godjam, le ras Bezzabe ; il convient de lui rendre visite, et c'est ce que font, le 7 juin, Jean Duchesne-Fournet et ses amis. Le camp du ras, composé de tentes blanches, rouges et noires, est vraiment important ; — « le soir, vu de notre campement, il ressemble (a écrit Louis Lahure, non sans exagération), avec toutes ses lumières, à Paris vu de la terrasse de Meudon » ; — et, chose curieuse ! Bezzabe s'est si complètement substitué à son frère que sa propre tente n'est autre que l'ancienne tente noire du dedjaz Syoum, mais reliée à une énorme tente blanche en forme de véranda. A l'intérieur, même constatation : voici le même lit, les mêmes armes ; et si le ras Orkis ne se trouve plus là (Bezzabe le traîne enchaîné à sa suite), les domestiques du ras offrent presque tous aux visiteurs des visages connus. Les Européens de la mission ne les ont-ils pas vus, en effet, non loin d'Yéouch, sur les bords du Dabitou, le 1er avril précédent, en compagnie du dedjaz Syoum ?

Le ras Bezzabe, dont la voix est exactement la même que celle de son frère cadet, accueille avec affabilité les Français ; il est très somptueusement vêtu de satins noir et grenat brodés d'or, d'étoffes multicolores, etc., et porte sur l'œil droit (qu'il a perdu) un bandeau blanc. Il s'entretient d'abord avec Jean Duchesne et avec ses compagnons, puis il leur offre une fastueuse réception où un certain confort européen s'allie à la civilisation abyssine. C'est en effet dans des assiettes, avec des cuillères, que chaque convive fait honneur à un repas excellent et somptueux, le meilleur qui ait été servi à la mission durant son séjour en Ethiopie : endjerah, petits gâteaux de farine, viande hachée sauce au berberi, riz au berberi, quartiers de bœuf passés au feu, le tout arrosé de tetch et de rhum, tel est le menu du festin servi sous la grande tente blanche aux achkeurs, sous la tente noire à l'état-major de la mission. Le ras Bezzabe, entouré de tous ses choums et de ses prêtres, préside ce repas, que terminent quelques sons peu harmonieux, péniblement tirés de leurs instruments par des joueurs de flûte qui se sont introduits sous la tente à la fin du festin.

Non content d'offrir une telle réception à la mission Duchesne-

Fournet et de lui faire envoyer dans la soirée un abondant dergo, le ras Bezzabe lui donne un de ses hommes pour lui servir de guide jusqu'au Nil Bleu et lui faire traverser le fleuve. C'est sous la conduite de ce guide que, le 8 juin, après une nuit troublée par les hurlements incessants des hyènes, — très féroces en cette région, — et par le vacarme épouvantable qu'elles n'ont cessé de faire autour du camp français, Jean Duchesne se met en marche dans la direction de Kork. Il débute par traverser le grand village même de Yéouch, qui semble entièrement désert ; c'est dimanche, en effet, et tous les habitants sont réunis dans l'église pour la célébration d'une grande cérémonie religieuse ; de la route, on entend les ululements, les youyous des femmes, et le bruit des crécelles et des tambourins qui leur servent d'accompagnement.

Au sortir de Yéouch, le convoi s'engage dans de vastes prairies légèrement marécageuses, plantées çà et là de mimosas ; il atteint Kork dans le Liben après avoir laissé sur une hauteur le village d'Egora. Là il s'arrête pour passer la nuit au bord d'une falaise à pic, d'où se déroule devant les yeux des voyageurs une vue splendide sur la faille profonde du Nil Bleu avec sa grande échancrure du côté du Godjam..... Le lendemain matin, quelle déception ! La vue tant admirée le 8 juin, avant le coucher du soleil, a totalement disparu, et la mission commence au milieu d'un brouillard épais la descente d'un des éperons montagneux du plateau, celui qui s'avance entre les deux vallées de l'Abbaï et du Ouoldou (1). Parfois, quelques éclaircies permettent d'entrevoir le Nil ; mais c'est le plus souvent au milieu de vapeurs opaques que les voyageurs suivent sur la crête la piste qui constitue le chemin ; et le brouillard dure encore quand, après trois heures et demie de marche, ils s'engagent sur une pente rapide dans la direction de Zemié. A ce moment, le brouillard se dissipant découvre une très belle vue sur la faille du Nil Bleu et sur les deux pays qu'elle sépare, le Liben et le Kouttaï, ainsi que sur le confluent du Gouder avec l'Abbaï ; de l'autre

(1) Voy. la planche 8 des *Itinéraires* entre Dildil et Addis-Alem, et en particulier le schéma résumant l'itinéraire entre Kork et l'Abbaï.

côté du ravin du Laga Ouoldou, voici le Basso... A travers le plateau du Liben, la mission achève l'étape ; elle atteint, au sud-ouest et bien au-dessous de Komié, droit au sud d'un village, par 1910 mètres d'altitude, l'endroit peu agréable et mal abrité où elle s'arrête pour passer la nuit avant de descendre au fond du cañon où, par un peu plus de 1000 mètres seulement, le grand fleuve roule ses eaux torrentueuses. Le soir, au milieu d'éclairs incessants et de grondements de tonnerre ininterrompus, une des tentes est enlevée, arrachée par le vent. C'est le *krempt*, la grande saison des pluies, dans toute son intensité.

Malgré tout, la marche reprend le 10 juin à une heure matinale : ne faut-il pas, dans le cours de cette seule étape, gagner le fond de la vallée, traverser le Nil Bleu à gué et remonter au sud du fleuve sur le plateau ? Par une série de falaises et de plateaux qui forment autant de terrasses successives et comme les marches d'un gigantesque escalier, la piste — que croisent de nombreux sentiers dont les meilleurs sont peut-être inconnus des Européens — descend jusqu'à l'Abbaï sur un sol rougeâtre et à la végétation peu fournie, bordé çà et là de quelques rares euphorbes, et couvert de beaucoup de bois mort. Tandis que la mission Duchesne-Fournet s'enfonce ainsi dans les profondeurs de l'abîme, voici qu'une longue caravane de femmes se dirige en sens inverse : c'est la mère du ras Bezzabe qui, avec sa suite, va rejoindre son fils à Marcos. Un peu plus bas, la piste — sur laquelle reparaissent les curieuses bestioles rouges déjà rencontrées aux abords du gué d'amont, près du confluent de la Mouga, — se confond avec le lit d'un torrent à sec qui conduit rapidement Jean Duchesne et ses compagnons à la plage de galets du Nil Bleu, tout près d'un gué situé à l'altitude de 1 040 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le fleuve, à l'endroit où il est guéable, — un peu en amont d'une chute, — est large de 150 mètres et se divise en trois bras ; dans le premier règne un courant très violent, contre lequel les bêtes du convoi luttent avec peine ; le second bras est insignifiant ; dans le troisième, le plus profond, l'eau monte jusqu'au poitrail des mulets. Là surtout il

importe de faire attention; à quelques mètres plus bas, en effet, existent des trous très profonds, où bêtes et gens disparaîtraient infailliblement. En dépit de ces difficultés, et malgré la présence de nombreux crocodiles, le passage s'effectue sans autre accident que la perte d'un bœuf galla emporté par le courant, et bientôt la mission s'engage dans le mauvais sentier, à peine tracé sur des pentes raides (1), qui, de la rive gauche de l'Abbaï, conduit sur le plateau.



Fig. 65. — Vue du Nil Bleu au point où il a été traversé par la mission le 10 juin 1902.

Ascension longue et dure, qui coûte la vie à quatre mulets et à deux ânes du convoi ! Après cinq heures de marche, par l'altitude de 1 720 mètres environ, voici enfin, à mi-hauteur, de l'eau et un emplacement favorable pour le campement... Pour permettre au convoi de le rejoindre, Jean Duchesne-Fournet s'y arrête, en un point dégagé d'où la vue s'étend fort belle, par delà les profondeurs de la vallée du Nil, sur le pays de Liben et sur le mont Komié. Successivement, mulets et bagages arrivent péniblement au camp; c'est seulement à neuf heures du soir que la dernière bête de

(1) Cependant, à en croire les notes du sergent-major Fontenaud, « les endroits difficiles ont été aménagés pour le passage du nouveau gouverneur de Marcos. Nous nous en ressentons », ajoute-t-il. — Pendant la saison des pluies, le fleuve n'est pas guéable; on le franchit alors d'une manière toute particulière, analogue à celle dont, au temps d'Hérodote, on traversait l'Euphrate. « On prend, a écrit le Dr Goffin, une belle peau de bœuf, bien tannée, qu'on étale par terre ; sur cette peau, par couches, on tasse herbes, branchages, habits, cantines, tout le matériel que l'on veut; on ramène les bords de la peau vers le haut, on les réunit avec une courroie de manière à former un ballot plus long que large et moins épais. Ce paquet flotte admirablement; il est

somme peut être déchargée! Dans l'intervalle, la poste anglaise, partie d'Abbatimo, a rejoint les voyageurs, qui s'empressent d'envoyer en France de leurs nouvelles, car le courrier repartira le lendemain avant eux, dès la première heure.

Chose difficile, encore, le départ de Kintou-Rèça dans la matinée du 11 juin! Les malheureux animaux de charge, épuisés, ne tenaient littéralement plus debout; des mulets manquaient; force fut de faire faire deux voyages à quelques-uns d'entre eux. Aussi fallut-il, au lieu de couvrir une longue étape, se contenter de terminer péniblement l'ascension du plateau, cheminer d'abord au milieu de grandes roches plates, puis — au delà de Rèça et de l'Ouaa Chankora, au lit rocheux à sec, — traverser un bois aux arbres couverts de lianes et de mousses. A l'orée de ce bois, la mission quitte le pays d'Aroggué; elle campe, à près de 2500 mètres d'altitude dans une plaine, près de beaux bouquets d'arbres, à 500 mètres environ du fort village d'Abouillé, qui donne son nom à une région dont les femmes portent la coiffure épanouie



Fig. 66. — Campement sur les hauts plateaux.

poussé par des Gallas bons nageurs d'une rive du fleuve à l'autre. Le courant mène en biais, et, pour arriver à un bon abordage, il faut remonter fortement en amont la rive d'embarquement. — Pour les hommes peureux et les femmes, on fait entrer les jambes jusqu'à la ceinture dans la peau, de telle manière que la moitié inférieure du corps se trouve littéralement emballée. Inutile de vous dire que je n'ai pas voulu, en nageur, me laisser empaqueter de la sorte; je me suis bien tranquillement installé à califourchon. Quant aux chevaux, mulets, etc., ils franchissent le fleuve à la nage accompagnés d'un nageur... De nombreux coups de fusil sont tirés auparavant pour éloigner les crocodiles. »

caractéristique du pays galla. Un orage, moins violent que celui de l'avant-veille, retarde l'arrivée des animaux du convoi jusque vers huit heures du soir et enveloppe la mission, pendant plus d'une heure, d'une épaisse couche de nuages. Aucun doute n'est possible! Le Krempt a bien effectivement commencé le 9 juin, et c'est à la même date, un mois plus tôt, que les orages précurseurs de la grande saison des pluies ont, de leur côté, été observés pour la première fois autour du Tana. Complication nouvelle, bien que prévue, pour les bêtes de charge, à quelques jours de marche encore d'Addis-Abeba !



Fig. 67. — Coiffure de femme du Metcha.

En effet, pendant l'étape du 12 juin, c'est à grand'peine qu'on s'éloigne des pays d'Abouillé et de Kouttaï ; le terrain est extrêmement glissant, et la route difficile dans une région parsemée de collines boisées couronnées de villages plus ou moins considérables, véritable parc planté de bouquets d'arbres fort beaux, dont les quelques parcelles cultivées paraissent vraiment riches. Tant bien que mal, la mission atteint, au sud du pays de Koullouta, l'importante agglomération de Katchissi, résidence de la sœur du ras Mikael. Cette femme intelligente, qui est le choum de l'endroit, fait un excellent accueil aux voyageurs, et leur envoie de fort bonne grâce, avant l'orage habituel de chaque soir, un somptueux dergo ; aussi Jean Duchesne-Fournet et ses amis tiennent-ils le lendemain (13 juin) à lui rendre visite, pendant le séjour

que leur impose à Katchissi l'état lamentable des animaux du convoi. Assez jeune encore, d'un type galla contrastant agréablement avec l'horrible visage des mégères du Godjam, cette femme est assise sur un divan, et son mari, — un avare de la pire espèce, dit-on, — est accroupi à ses pieds. L'accueil ne diffère guère d'ailleurs de celui que, bien des fois déjà, ont reçu les voyageurs ; aussi, après avoir fait honneur au déjeuner à l'abyssine qui leur est servi, les Européens de la mission s'empressent-ils de se retirer et de regagner le camp. Là, tandis que Jean Duchesne s'occupe d'organiser pour ses compagnons un prompt



Fig. 68. — Cases du Metcha.

retour à Djibouti, le lieutenant Collat, poursuivant un travail commencé la veille, prépare pour l'Empereur Ménélik, d'après ses levés, une carte du lac Tana et de ses alentours.

A la sortie du gros village de Katchissi, la piste suivie le 14 juin serpente d'abord en terrain à peu près plan, par 2600 mètres d'altitude moyenne, au milieu d'un pays très accidenté et de collines boisées dont elle contourne le pied ; puis elle s'élève brusquement au milieu d'une véritable forêt vierge, qui s'éclaircit tout à coup, et cesse à l'extrémité d'un éperon montagneux dominant de tous côtés de profondes vallées, ici celle de la Douber, là celle de la Mougher. Un sentier de crête, prolongeant sur un col étroit l'éperon qu'ils viennent

de quitter, conduit ensuite les voyageurs, par une dure montée à travers bois, sur un plateau horizontal aux bords très escarpés : c'est le commencement du Metcha, la région de Guindeberet, dont Jean Duchesne-Fournet et ses amis rencontrent bientôt le premier village, celui de Kollous. Un peu plus loin, à quelque distance de Batatin, ils s'établissent sur un petit plateau garni de beaux arbres. Mais, en dépit de cette précaution, les achkeurs ne craignent pas de se livrer à un pillage en règle de quelques maisons, et seul l'orage du soir les arrête dans cette occupation, dont ne se douteront qu'après coup les Européens de la mission.



Fig. 69. — Un boy de la mission.

Très monotone est, au début, la route suivie au cours de l'étape du 15 juin ; le pays traversé se montre riche et bien cultivé, et ne présente aucun spectacle susceptible de retenir particulièrement l'attention des voyageurs. Mais bientôt la pente s'accentue, et la descente devient pénible, sur un terrain que les pluies ont rendu extrêmement glissant. Voici enfin, par 2035 mètres, la crête du col qui marque la partie la plus déprimée de la ligne de démarcation entre les eaux de la Douber et celles de la Mougher ! Il faut maintenant, sous une pluie abondante, gravir les gradins du plateau ! L'ascension ne se fait pas sans peine, et le convoi s'arrête longtemps dans un petit village avant de gagner le point où, près d'Abêbe, s'établit le camp pour la nuit, — une jolie prairie égayée de ravissantes fleurs jaunes et rouges de glaïeuls et d'une sorte de lis blanc rosé.

Dans la matinée du 16 juin, la pluie ne cesse de tomber sans la moindre interruption tandis que la mission poursuit l'ascension du

plateau ; le terrain est complètement détrempé et extrêmement glissant ; la marche est bientôt à peu près impossible et l'orage force les voyageurs de se réfugier dans des cases indigènes, et d'y attendre une accalmie relative au cours de laquelle est organisé le campement. Du moins touche-t-on à peu près au terme du voyage ; au delà du pays de Kollou, il ne reste plus qu'à descendre les pentes du Metcha pour gagner Addis-Alem. En une seule traite, — longue et dure, il est vrai, — la chose n'est pas impossible.

Aussi, le 17 juin, la mission française s'éloigne du campement de Djeldou ; elle s'élève d'abord jusqu'à l'altitude de 3012 mètres, puis, quittant définitivement les pentes dont les eaux courent plus ou moins directement à l'Abbaï, elle s'engage dans une descente très rapide au flanc des collines du Metcha (1). Le chemin est fort joli : le sentier serpente d'abord au milieu d'un bois de mélèzes géants ;... peu à peu, le fourré s'éclaircit, et voici bientôt, aux pieds des voyageurs, l'énorme plaine dépourvue d'arbres qu'arrose l'Aouache. Comme dans les prairies de France, l'herbe est émaillée d'une foule de fleurs ; là paissent d'énormes troupeaux de chevaux, entre les jambes desquels circulent les rats de prairies, qui pullulent dans cette partie du pays. A travers de riches cultures, Jean Duchesne et ses amis poursuivent, en dépit d'une pluie continuelle, leur route ; voici qu'apparaît le Menagacha ; Addis-Alem n'est plus éloigné.

Mais un indigène s'approche des voyageurs, et leur remet un volumineux courrier qui vient de France ! Adieu les beaux projets de la veille ! Au flanc même de la colline où les a rejoints le vénérable messager, Jean Duchesne et ses amis s'arrêtent pour camper. L'arrivée du convoi tarde indéfiniment ; il fait froid et horriblement humide ; qu'importe ! La lecture émue et passionnée des lettres et des journaux si ardemment désirés depuis près de trois mois suffit à faire momentanément tout oublier !

(1) Nous n'hésitons pas à parler des collines *du* Metcha, puisque le Metcha est un pays et non pas une simple localité, bien qu'on dise habituellement en Abyssinie : « aller à Metcha », et non « *en* Metcha ».

Le 18 juin 1902, la mission française achève de parcourir la distance qui la sépare encore d'Addis-Alem. Dans un pays analogue à celui qu'elle a parcouru la veille, aux collines faiblement ondulées, sur un terrain détrempé où les mulets glissent ou s'enfoncent à qui mieux mieux, par une pluie torrentielle, elle s'avance péniblement, en montant et en descendant sans cesse, jusqu'à un bois magnifique formé de grands arbres à la végétation touffue. Quand elle en sort, elle aperçoit au loin une foule de taches blanches ; ce sont les tentes



Fig. 70. — Campement dans le Metcha (17-18 juin 1902).

d'Addis-Alem, située beaucoup plus agréablement qu'Addis-Abeba, dans une contrée encore un peu boisée. Bientôt après, il faut franchir un dernier obstacle, les rives hautes et escarpées d'un affluent de l'Aouache, le Malkam Karré. Voici enfin Addis-Alem même et son guébi d'où, toujours sous une pluie battante, le convoi est conduit dans une prairie près de la demeure du ras Tessamma. C'est là l'emplacement assigné à la mission Duchesne-Fournet par l'Empereur Ménélik, là qu'il convient de dresser le camp, là que, par l'ordre du souverain, va être tout à l'heure apporté le dergo ; c'est la fin du voyage, quatre-vingt-quatre jours après le départ d'Addis-Abeba !

CHAPITRE X

UNE SAISON DES PLUIES A ADDIS-ALEM ET ADDIS-ABEBA

Comme toutes les autres villes abyssines, Addis-Alem est assise au milieu d'une plaine parsemée de collines. Abstraction faite de la légation italienne, aucun édifice ne la rend remarquable et ne retient l'attention du visiteur, qui s'aperçoit immédiatement ne plus être dans la capitale de l'Éthiopie : les maisons sont moins bien bâties qu'à Addis-Abeba, les murs sont en bois, le marché est sommaire. Une particularité rend toutefois Addis-Alem plus séduisante que les autres villes du Choa : tandis que, partout ailleurs, et même à Addis-Abeba, les arbres font totalement défaut, — de là l'aspect désolé des campagnes environnantes, — ici ils subsistent encore en assez grand nombre, et sont vraiment beaux. Sans doute, aux environs du guébi, qui occupe la colline la plus élevée, les arbres sont très clairsemés, et les restes des belles forêts qui couvraient naguère le Metcha sont bien maigres; mais, quelques bosquets entourent les églises et les légations, et un petit bois recouvre entièrement le mamelon au sommet duquel s'élève la légation italienne, — une des plus belles, sinon la plus belle habitation d'Éthiopie, construite en pierres, avec une cour. On jouit en outre, des différents mamelons qui parsèment la plaine, d'une fort belle vue sur les environs : sur le Menagacha, le Fouri et le Kouetchacha d'un côté, sur l'immense plaine de l'Aouache et de ses tributaires au sud, sur les collines boisées du Metcha au nord-ouest.

Ainsi s'explique l'excellent souvenir que, par comparaison avec la morosité et la monotonie d'Addis-Abeba, les Européens de la mission Duchesne-Fournet conservèrent d'Addis-Alem, d'autant mieux qu'ils y demeurèrent fort peu, du 18 au 20 juin. L'installation et l'organisation de leur camp les occupèrent d'abord ; puis ce fut, le 19 juin, après une

visite à la légation italienne, une première visite à l'Empereur. Des pistes extrêmement mauvaises, tracées sur des pentes fort raides, fréquentées continuellement par des gouragués porteurs des corvées de bois, conduisirent Jean Duchesne et ses compagnons à l'enceinte extérieure du guébi ; gravissant ensuite des pentes plus raides encore, ils franchirent d'autres enceintes formées de pieux, comme la première, et pénétrèrent dans le guébi lui-même, œuvre encore inachevée d'un menuisier hongrois qui a sous ses ordres de nombreux ouvriers abyssins et hindous. Après quelques moments d'attente dans la salle des écritures, ils sont introduits auprès de Ménélik ; c'est une audience de pure cérémonie, dans laquelle le Négus prononce quelques aimables paroles de bienvenue, indique l'intérêt qu'il porte à l'étude du Tana, et invite les membres de la mission à revenir le voir.

L'entrevue du lendemain, précédée, dans la soirée du 19 juin, par l'envoi d'un superbe dergo, témoignage évident de la satisfaction impériale, revêtit un tout autre caractère. Après quelques moments d'attente dans un vaste atelier de menuiserie, Jean Duchesne-Fournet et ses amis pénètrent dans la petite salle de bambous où ils ont déjà été introduits la veille ; c'est là que les reçoit Ménélik. L'Empereur se montre d'une amabilité parfaite et s'enquiert avec sollicitude des nouvelles de chacun des membres de la mission ; puis, sur son invitation, Jean Duchesne-Fournet lui fournit, sur les abords du lac Tana, des indications physiques et économiques très précises ; il lui en présente en même temps la carte provisoire dressée à son intention par le lieutenant Collat. « Rien ne pouvait être plus agréable à Ménélik ; le Négus aime beaucoup les cartes géographiques, en effet, il les comprend et il les lit parfaitement bien. Cette faculté est chez lui d'autant plus remarquable qu'en général les Abyssins ne possèdent ni le sens des distances, ni même celui du temps ; aussi leurs cartes sont-elles enfantines, et les renseignements qu'elles fournissent sur le pays sont-ils tout à fait erronés. » Comme Jean Duchesne-Fournet, à bien des reprises déjà le Négus s'était rendu compte de cette infériorité ;

aussi reçut-il avec les marques d'une réelle satisfaction cette esquisse d'une partie encore mal connue de ses États, fruit d'une reconnaissance toute récente ; non content de la regarder avec soin, il prit plaisir à se la faire expliquer, en insistant longuement sur les conséquences possibles de la construction du barrage alors projeté par les Anglais. Jean Duchesne sut encore ajouter à sa satisfaction en assurant l'Empereur que, dès son retour en France, le lieutenant Collat exécuterait à son intention, à plus grande échelle, une carte des pays avoisinant le lac Tana, carte qu'on lui ferait ensuite parvenir sans retard (1). La conversation se prolongea encore pendant quelques instants ; puis l'interprète Ato Zaaga transmit à Jean Duchesne-Fournet et à ses amis les remerciements de l'Empereur pour les services qu'ils venaient de lui rendre et les souhaits que Ménélik formait pour leur heureux retour en France et leur bonne santé ; le Négus lui-même leur serra la main à tous. L'audience était terminée.



Fig. 71. — Sceau de l'aleka Gabra Sellassié, secrétaire des commandements.

Le surlendemain, dès la première heure, le chef des secrétaires de l'Empereur, l'aleka Gabra Sellassié, apportait aux compagnons de Jean Duchesne leurs lettres de congé ; en même temps, il remettait à leur chef un pli volumineux, contenant une série de brevets de dignités dans l'ordre de la Grande Étoile d'Éthiopie, dans lequel Jean Duchesne-Fournet lui-même recevait la cravate de commandeur, le lieutenant Collat la rosette d'officier, Louis Lahure et le sergent-major Fontenaud la croix de chevalier. « Ce sont là, écrivait quelques jours plus tard le jeune voyageur à sa

(1) Cette promesse a été tenue, et Jean Duchesne-Fournet possédait dans sa bibliothèque une copie de la carte manuscrite du lac Tana, avec une nomenclature en caractères abyssins, qui fut dressée postérieurement par le lieutenant, puis transmise au Négus.

famille, récompenses dont Ménélik se montre assez avare, et voilà précisément ce qui en fait le prix. » On ne peut aspirer à l'Étoile d'Éthiopie, en effet, que lorsqu'on a été dans l'empire du Négus, et pour des services rendus dans le pays même.

Quelques instants après le départ de l'important personnage qui venait de leur transmettre ce témoignage évident de la satisfaction impériale, Jean Duchesne et ses amis, quittant tout joyeux le point où ils avaient campé depuis trois jours, reprirent, en compagnie d'Ato Ouoldé Tcherkos et du Dr Goffin, — celui-ci, obligé de retourner en hâte à Debra-Maye auprès de la Waïzero Oubdar, mère de l'impératrice Taïtou, gravement malade, ne pouvait pas les ramener à Addis-Abeba, — le chemin qu'ils avaient déjà suivi pour se rendre à la légation italienne. A travers la plaine accidentée, ils se dirigèrent vers le Menagacha, franchissant en cours de route le canal qui approvisionne d'eau Addis-Alem. Ils longèrent ensuite la rivière Olota (1), puis pénétrèrent dans une belle région boisée, fort bien cultivée. La route, est animée, très fréquentée, parfois même encombrée de passants, de caravanes de femmes riches, d'esclaves, de mulets, d'ânes et de chevaux ; la présence de Ménélik au guébi d'Addis-Alem est la cause de tout ce mouvement. Après cinq heures de marche, la mission rencontre une grande plaine marécageuse ; tandis que Jean Duchesne-Fournet continue directement sa route jusqu'à la capitale, ses amis y dressent leur camp pour la nuit. Ils repartent le 22 juin dès la première heure, sur un chemin que le violent orage et la pluie de la soirée précédente ont rendu extrêmement glissant et ont couvert d'une boue jaune et grasse. Bientôt ils arrivent sur les bords de la rivière Akaki ;... voici enfin Addis-Abeba.... Quelques compatriotes, en compagnie de Jean Duchesne, s'avancent à leur rencontre; avec toutes sortes d'honneurs militaires, le comte de la Guibourgère reçoit les voyageurs devant les cantonnements de Kataba, et c'est au milieu d'un véritable cortège d'amis que la mission française va camper, non plus au Ras Mangaschia-Biet, comme naguère, mais dans l'enceinte de la maison qu'oc-

(1) L'Holata de la carte de l'État-Major français à l'échelle de 1 : 2.000.000e.

cupait, trois mois auparavant, la mission dirigée par le vicomte Robert du Bourg de Bozas.

C'est de cet endroit que, le 5 juillet 1902, Jean Duchesne-Fournet — maître de son temps après les inévitables visites et les réceptions des premiers jours — pouvait enfin envoyer en France autre chose que de laconiques missives. Très rares et très brèves avaient été ses lettres, durant tout le cours du voyage au Tana. « Une des principales difficultés que nous avons eues à surmonter consiste, expliquait alors le jeune chef de mission à l'un des siens, dans la rapidité avec laquelle il nous a fallu agir. La saison des pluies rendant le passage du Nil impossible, nous étions obligés d'opérer en trois mois, aller et retour d'Addis-Abeba compris. Pour arriver à ce résultat, j'ai dû crever un nombre de bêtes considérable, — plus de quarante-cinq mulets ou ânes, — sacrifice très onéreux, mais nécessaire pour aboutir. »

Bien que d'Addis-Abeba, Jean Duchesne-Fournet ait donné de ses nouvelles plus fréquemment qu'en cours de route, trop rares demeurent encore ses lettres, car il s'absorbe dans l'étude des mœurs abyssines et surtout de nouveaux projets de voyage. A de futures expéditions, il prélude en excursionnant dans les environs. Sa lettre du 5 juillet est datée d'Addis-Abeba même; sept jours plus tard, ce n'est plus de cette ville, mais de la résidence d'été de l'Empereur, d'Addis-Alem (1), où il avait été mandé par Ménélik, qu'il adressait aux siens une autre lettre. « Ce n'est qu'un petit voyage, écrivait-il, guère plus de 30 kilomètres! mais en ce temps d'hivernage, avec les orages et avec les chemins défoncés, toute promenade prend les proportions d'une véritable expédition....

Je suis installé à Addis-Alem dans la maison du menuisier de l'Empereur, ce qui ne laisse pas d'être agréable, et de changer de la vie des tentes. Ce menuisier est un Hongrois, un ouvrier remarquable, qui sait faire tout de ses mains. Il est arrivé ici, il y a quelques

(1) On sait que, à l'heure actuelle, Olota a remplacé Addis-Alem comme séjour d'été du Négus.

années, avec trois autres de ses compatriotes, ouvriers comme lui, presque sans argent, sans protection ni recommandation, et le voici très prisé de Ménélik, et ayant épousé une Abyssine! Un semblable succès ne saurait d'ailleurs être cité en exemple, car, jusqu'ici, tous les autres ouvriers européens venus chercher fortune en Éthiopie ont misérablement échoué. Je crois qu'il y a trop de différence de mœurs entre les Abyssins et nous, Européens, pour qu'un artisan puisse



Fig. 72. — Jean Duchesne-Fournet suivi de son interprète et de ses boys.

s'accommoder avec eux s'il ne possède une réelle intelligence, et un don particulier, indéfinissable, en tout cas infiniment rare!... »

Ainsi, quelques difficultés que pussent présenter, en pleine saison des pluies, les excursions autour d'Addis-Abeba, notre voyageur n'hésitait pas à en entreprendre. Malgré les « cataractes d'eau » que lui avait annoncées le capitaine Martin-Decaen, il se rendit, d'Addis-Alem même, auprès du ministre de France en Éthiopie, M. Lagarde,

qui l'avait invité à venir passer quelques heures auprès de lui en Metcha, dans son chalet d'Addis-Tiéna, à trois jours de marche de la capitale, et à cinq heures de mulet de la résidence actuelle du Négus. Parti, suivant le conseil du ministre de France, le 13 juillet d'Addis-Alem, Jean Duchesne-Fournet campa dans la soirée sur les bords du Djemdjem et gagna dans la matinée du lendemain Addis-Tiéna ; il y passa, au milieu d'un fort beau pays, la journée du 14 juillet 1902, tout heureux de se retrouver ainsi en terre française au cœur même de l'Afrique, tout attristé en même temps des nouvelles relatives à la Martinique qui avaient transformé en jour de deuil, pour la petite colonie française d'Abyssinie, le jour de la fête nationale. Sa pensée se reportait sans cesse vers cette malheureuse ville de Saint-Pierre, qu'il avait connue quelques années auparavant si séduisante, si active, et qu'une des meurtrières nuées ardentes sorties du cratère de la Montagne Pelée venait d'anéantir en quelques instants dans l'épouvantable catastrophe que l'on sait. « Je suis navré, lisons-nous dans sa correspondance, de la mort de M. Mouttet. Il avait toujours été excellent pour moi, et, jusqu'à mon départ, ne m'avait ménagé ni son appui ni ses excellents conseils appuyés sur une expérience de plus de vingt ans. Il ne voulait pas accepter le poste de gouverneur de la Martinique, comme s'il avait eu le pressentiment qu'il lui serait funeste ; le ministre avait même dû, pour le décider, lui promettre immédiatement une haute distinction,... qu'il n'a pas eue. Sa femme était charmante et la bonté même. Beaucoup d'autres personnes que j'avais connues en divers lieux sont aussi mortes à Saint-Pierre. La ville était un endroit délicieux, la seule véritable ville de nos Antilles. C'est une perte irréparable ! »

Les souvenirs de son voyage aux Antilles, Jean Duchesne-Fournet les évoquait alors d'autant plus volontiers qu'il se trouvait absolument seul. Tous ses amis, tous ceux qui l'avaient accompagné de Djibouti au lac Tana, l'avaient quitté, dès le retour à Addis-Abeba, pour prendre le chemin de la côte ; le lieutenant Collat, Louis Lahure et le

sergent-major Fontenaud devaient en effet rentrer en France le plus vite possible, et les cinq Arabes les avaient suivis. « Ma mission du Tana étant terminée, je n'avais, écrivait Jean Duchesne à l'un des siens, aucune raison de retenir mes collaborateurs, dont l'aide ne pouvait plus m'être utile, et qui avaient les uns et les autres les raisons les plus



Fig. 73. — Le capitaine Martin-Decaen et quelques membres de la mission Duchesne-Fournet (Collat, Fontenaud, le Dr Goffin) à Addis-Abeba.

sérieuses pour rentrer en France. J'ai estimé qu'il y avait au contraire lieu pour moi de rester ici jusqu'au mois d'octobre, et de passer en Abyssinie la saison des pluies ; cela me permettra de me mettre au courant de bien des questions intéressantes.... MM. Collat et Lahure doivent venir vous voir dès leur retour ; ils vous donneront alors bien des détails qu'on raconte aisément, mais qu'une plume paresseuse comme la mienne se refuse énergiquement à relater. Du moins est-ce un devoir pour moi de rendre à ces deux dévoués collaborateurs, ainsi qu'au sergent-major Fontenaud, le témoignage le plus complet et le plus élogieux pour les excellents services qu'ils ont rendus à la mission,

et pour les qualités d'endurance physique et morale, d'intelligence et de cœur qu'ils ont déployées dans des circonstances parfois critiques. C'est à notre parfaite union que nous avons dû de pouvoir surmonter tous les obstacles qui se sont accumulés sur notre chemin. »

Nous ne suivrons pas les amis de Jean Duchesne dans leur voyage de retour entre Addis-Abeba et Djibouti, voyage qui s'effectua, comme celui d'aller, par la piste de l'Assabot et des Gourgouras. Depuis le moment où, à l'arbre de Chola, ils se séparèrent de leur chef et de quelques-uns des Français résidant dans la capitale de l'Ethiopie, rien en effet ne se produisit, en cours de route, de vraiment saillant ; mais du moins convient-il de noter que la descente, effectuée au début de la saison des pluies (du 25 juin au milieu de juillet), permit au lieutenant Collat, à Louis Lahure et au sergent-major Fontenaud de constater à différentes reprises une modification très sensible dans l'aspect du pays et dans sa végétation ; c'est ainsi qu'aux abords de Meheso et de Moullou, la plaine qu'ils avaient vue naguère jaune et desséchée leur apparut couverte d'une belle herbe verdoyante (1). Mais si la contrée se présentait sous un aspect plus riant, la route était peut-être plus pénible que quelques mois auparavant : des pluies incessantes avaient rempli le lit des torrents naguère à sec et rendu la terre glissante, la marche très difficile. Voilà comment un mulet et presque tous les vivres des hommes se trouvèrent perdus aux abords du Fantalé ; voilà encore pourquoi, pendant la nuit que les voyageurs passèrent à Laga-Arba, un très violent orage renversa leur tente et couvrit rapidement le sol d'une mare d'eau boueuse épaisse de cinq centimètres ; voilà pourquoi les malheureux mulets succombèrent en grand nombre. Aussi les voyageurs se trouvèrent-ils, à Elabella, sur le point d'être arrêtés par le manque de bêtes de somme ; il leur fallut louer véritablement à prix d'or les chameaux à l'aide desquels le lieutenant Collat parvint, dans des conditions très difficiles, à

(1) Se reporter à la première partie des *Itinéraires de la mission* (De Gueldeissa à Addis-Abeba).

gagner Millé, puis Addagalla avec le convoi, tandis que le sergent-major Fontenaud, Louis Lahure et l'Arabe Brahim allaient chercher à Harar, chez M. Guigniony, les talaris nécessaires à l'achèvement du voyage.

Pendant que ses amis regagnaient ainsi péniblement Djibouti, Jean Duchesne-Fournet demeuré seul, d'abord dans la capitale de l'Éthiopie, puis à Addis-Alem, travaillait assidûment à se mettre au courant d'une



Fig. 74. — Vue d'Addis-Abeba.

foule de questions qu'il avait dû se borner jusqu'alors à effleurer, et dont il ne comprenait bien encore que la difficulté et la complexité. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le soin méticuleux avec lequel il se documenta sur la situation politique, sur les ambitions et les compétitions de toute nature qui divisaient la petite colonie européenne d'Addis-Abeba, sur les intrigues au moyen desquelles tel ou tel diplomate s'efforçait d'assurer à son pays tel ou tel avantage particulier, sur les tentatives de chacun pour paralyser les influences adverses ; Jean Duchesne-Fournet n'en eût pas soufflé mot dans le livre qu'il se proposait d'écrire sur son voyage. Il se fût au contraire longuement arrêté sur le point de vue ethnographique ; fort des observations faites

en cours de route depuis la côte, et durant son premier séjour à Addis-Abeba, instruit par la connaissance qu'il commençait d'avoir des mœurs abyssines, par la comparaison des coutumes usitées dans les différents pays visités par lui, il observait plus fructueusement tout ce qui se produisait sous ses yeux. Il commençait d'autre part à parler abyssin ; de là, pour le jeune voyageur, de nouvelles facilités pour se renseigner, se faire expliquer immédiatement la raison de tel ou tel acte, etc. Quelques notes trop brèves de Jean Duchesne, se rattachant à ces études, sont relatives à l'enterrement d'un esclave que des femmes accompagnent en tenant leurs mains jointes derrière la tête et en poussant des cris monotones et tristes, à la manière dont est rendue la justice sur le marché d'Addis-Abeba, à ce marché lui-même, etc.

Il ne faut nullement s'étonner que le voyageur ait passé, dans la principale ville de l'Éthiopie, une grande partie de son temps sur la vaste place du marché. C'est une excellente manière d'étudier les mœurs et les coutumes du pays, comme aussi ses ressources économiques ; or l'on sait quelle place tenaient très légitimement, dans l'esprit de Jean Duchesne-Fournet, les préoccupations de cet ordre. Non content de recueillir par lui-même des informations précises, il interrogeait les Européens qui avaient voyagé dans telle ou telle partie de la contrée, les questionnait sur l'aspect physique, les habitants, les ressources et les « possibilités » des pays qu'ils avaient traversés, et s'attachait à se faire une idée aussi exacte que possible de la valeur économique de l'Éthiopie.

Lors de son premier séjour à Addis-Abeba, une de ses principales sources d'information avait été l'ingénieur Édouard Comboul. Cet homme d'âge et d'expérience, d'une incontestable valeur, comprenant les préoccupations élevées qui avaient amené Jean Duchesne-Fournet dans l'Afrique orientale, s'était attaché à lui (1); il était devenu pour

(1) De très cordiales relations s'étaient établies entre Comboul, Jean Duchesne-Fournet et Louis Lahure à bord du *Yang-tsé*, dès le début de la traversée entre Marseille et Djibouti. Dès ce moment, Comboul avait donné aux jeunes voyageurs de

lui un ami très dévoué et lui avait prodigué sans compter les conseils de son expérience et même de son affection. Dès ce moment, il avait appelé l'attention du jeune voyageur sur une des parties les moins connues et les plus intéressantes de l'Abyssinie au point de vue économique, sur le pays du Ouallaga (le *Oualega* de la carte d'Afrique de l'État-major français), dont lui-même avait fait une étude personnelle et approfondie, et il avait vivement engagé Jean Duchesne à y passer quelque temps auprès de lui avant de regagner la France. C'est ainsi que le jeune chef de mission s'était décidé à se séparer de ses amis et à demeurer après eux en Éthiopie. Dès le 24 juin, il leur avait fait part de son dessein, et il avait en même temps écrit à Comboul une lettre très affectueuse dans laquelle il lui annonçait sa prochaine visite. Voici comment, cette lettre à peine arrivée à Nedjo, l'ingénieur français y répondit, à la date du 11 juillet 1902 :

« Cher Monsieur,

« Votre lettre du 24 juin, que j'ai reçue il y a trois jours, m'a profondément touché. Je ne saurais vous remercier assez du témoignage de sympathie que vous me donnez. Il faut être malheureux comme je le suis, découragé, loin de toutes affections, ayant perdu tout ce que j'avais de plus cher, pour en sentir le prix (1).

« Je suis heureux de savoir que vous êtes de retour et content du résultat obtenu. Mais vous comprenez avec quel plaisir j'aurais des

nombreux renseignements sur l'Abyssinie et leur avait fourni une liste de cadeaux à commander en Europe pour les chefs indigènes ; le lieutenant Collat, parti de Marseille un mois après son chef, avait apporté ces objets. Jean Duchesne et Comboul se virent à Addis-Abeba, et la correspondance et le journal personnel du malheureux ingénieur contiennent plusieurs preuves de l'échange de bons procédés qui exista alors entre eux. En voici une entre plusieurs autres : « M. Duchesne ayant besoin de riz m'a demandé si je pouvais lui en céder. J'en avais de trop, et étais bien aise de m'en débarrasser pour éviter des transports inutiles. Je lui en ai donc donné deux sacs. Quelques jours après, je lui ai demandé s'il avait quelques plaques et quelques réactifs photographiques dont nous avions besoin, nos plaques étant avariées. Il nous en adressa une assez grande quantité ; et lorsque je voulus le payer, il refusa le prix ; bien plus, il m'envoya une caisse de champagne. »

(1) Comboul avait reçu peu de temps auparavant la nouvelle de la mort de sa femme survenue à Fiume au début de 1902.

détails, hélas ! impossibles à donner par lettre. Heureusement, vous me faites espérer que vous allez venir jusqu'à nous ; soyez sûr que vous ferez un voyage très intéressant.

« J'attends avec impatience la nouvelle de votre mise en route. N'oubliez pas de me faire savoir le jour probable de votre arrivée afin que j'aille à votre rencontre et loin, très loin !

« Ne craignez pas trop la mauvaise saison ; à peine aurez-vous quitté Addis-Alem que vous la trouverez bénigne. C'est loin d'être comme à Addis-Abeba ; ici, nous restons souvent trois jours sans pluie, et quand il pleut, c'est seulement quelques heures.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne me trouverez pas très gai. Mais ces messieurs (1) vous distrairont ; et puis, nous causerons !

« Nous n'avons pas pu encore monter notre matériel, faute de bras. En arrivant ici, j'ai trouvé mon ancien campement à peu près entièrement démoli ; il a fallu d'abord songer à créer des abris. Et les ouvriers sont rares, et surtout occupés aux semailles ! Nous ne pouvons donc pas songer à monter notre matériel avant la fin des pluies, c'est-à-dire dans deux mois. Mais que cela ne vous refroidisse pas ! Vous ne perdrez pas quand même votre temps ici.

« Donc, à bientôt ! Peut-être êtes-vous déjà en route ; écrivez-moi, donnez-moi votre itinéraire. Et encore une fois merci de votre témoignage de sympathie !

« Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

« Comboul. »

Au moment où cette lettre fut remise à son destinataire, Jean Duchesne-Fournet ne s'était pas encore mis en route ; il avait dû, pendant toute la seconde moitié de juillet, demeurer à Addis-Alem à la disposition de l'Empereur, désireux d'avoir de lui des éclaircissements sur le lac Tana, et « s'y morfondre, a-t-il écrit lui-même, par cette maudite saison des pluies, qui finit par rendre toute sortie non impossible, mais à coup sûr insupportable ». Un accident, qui aurait pu

(1) Les ingénieurs italiens que Comboul avait avec lui à Nedjo.

avoir de très graves conséquences, avait contribué à rendre son inaction très pénible à Jean Duchesne. Il avait été, au cours d'une de ses promenades, légèrement mordu à la main droite par un jeune chien; bientôt les plaies qui en résultèrent et auxquelles le voyageur n'avait d'abord prêté aucune attention, s'envenimèrent atrocement, et, quatre jours plus tard, expira le chien même qui avait mordu Jean Duchesne. C'étaient là de mauvais symptômes : « le chien n'était-il pas enragé? » se demanda aussitôt avec anxiété le docteur russe A. Koriander, à qui,



Fig. 75. — Sceau du Dedjazmatch Damsaou.



Fig. 76. — Sceau du Dedjazmatch Habta-Maryam.

par suite du départ du Dr Goffin, avait dû s'adresser notre explorateur. Bientôt toutefois il se rassura, en constatant que, contrairement à son idée première, aucun mot de la langue abyssine ne correspond à la conception européenne de la rage; « or, disait-il (1), la rage est une maladie si caractéristique, que partout où elle existe la population la connaît depuis des siècles. L'absence de ce mot dans la langue abyssine est la preuve, — pour moi, au moins, — que la rage est inconnue ici. »

Force fut néanmoins à Jean Duchesne-Fournet de renoncer momentanément, à son grand chagrin, à poursuivre à Addis-Alem les observations et les remarques commencées à Addis-Abeba; il lui fallut se créer des loisirs forcés. La pluie, qui ne cessait de tomber sans relâche, lui en parut naturellement plus insupportable encore, et toute lettre

(1) Lettre du 23 juillet 1902.

qu'il recevait d'un indigène, — du dedjazmatch Damsaou, par exemple, ou du dedjazmatch Habta-Maryam, qui regrettait de ne l'avoir pas rencontré à Kouerata, — augmentait son impatience de se remettre en route. Aussi est-ce avec une véritable joie qu'il se vit, au début du mois d'août, autorisé par le Dr Koriander à reprendre une vie active.

Quelques jours plus tard, le 5 août, avec l'assentiment du ministre de France, M. Lagarde, et l'autorisation complète de l'Empereur Ménélik, il partait pour le Ouallaga.

CHAPITRE XI

VOYAGE AU OUALAGAL.

La manière dont Jean Duchesne-Fournet entreprit son voyage au Ouallaga contraste singulièrement avec celle dont il avait organisé son expédition antérieure. Au lieu d'un convoi constitué, d'une imposante escorte d'achkeurs, rien que les quelques domestiques : interprète, cuisinier, boy, muletiers, et les quelques soldats nécessaires à un voyageur de condition, et quelques mulets de charge ou de selle au milieu desquels se faisait remarquer la belle mule blanche donnée naguère à l'explorateur par le ras Gouksa. Le pays était sûr, en effet ; aucune rencontre fâcheuse n'était à redouter ; et Comboul ne devait-il pas venir lui-même ou tout au moins envoyer le plus loin possible au-devant de son ami ? Pas n'était besoin, par conséquent, d'un équipage toujours encombrant ni d'une foule d' *impedimenta* ; mieux valait voyager plus simplement ; on y gagnait sans aucun doute en rapidité, et aussi en liberté.

Avec ses neuf soldats, Jean Duchesne suivit, pour se rendre à Nedjo, la route la plus fréquentée, celle que des voyageurs de différentes nationalités, des Français, des Anglais, des Italiens (Comboul, le major Gwynn, Hugues Le Roux, d'autres encore) avaient déjà parcourue avant lui. D'Addis-Alem et d'Addis-Tiéna, par des plateaux herbeux et déboisés, suite de ceux qu'il avait naguère traversés pour gagner la capitale du pays, il coupa près de leurs sources les premiers affluents de l'Aouache et ce fleuve lui-même ; après avoir traversé la faible ligne de faîte d'où les eaux de l'Abyssinie coulent ici vers l'Aouache, là vers le Nil Bleu par l'intermédiaire de la rivière Gouder, il passa l'impétueuse Oullouka en un point dont il admira fort la gran-

deur et la beauté, puis il franchit sur un pont en maçonnerie la Gouder elle-même et atteignit enfin la crête des montagnes qui dessinent et dominent l'admirable cirque de Tchelléa. Quatre jours avaient suffi à Jean Duchesne-Fournet pour couvrir cette première partie de son itinéraire, en dépit de montées et de descentes continuelles, depuis qu'il voyageait dans les montagnes du Dendi et du Toké, en dépit de la traversée de nombreux cours d'eau grossis par les pluies, en dépit des obstacles de toute nature que mettaient à une marche vraiment rapide la saison des pluies et l'état déplorable des pistes qui tiennent lieu de routes ; partout il avait trouvé l'hospitalité la plus cordiale et la plus empressée. C'est — avec un sentiment très vif de la beauté du pays parcouru — ce qui ressort sans restriction d'une lettre que, le 9 août 1902, le voyageur adressait du cirque de Tchelléa, « à un jour de la rivière Ghibé », à M. Lagarde :

« Le voyage, écrivait-il, s'effectue dans de bonnes conditions, encore que très dur à cause des pluies et de l'état des chemins. Cependant la pluie semble devenir moins générale, au fur et à mesure que j'avance, ce qui semblerait donner raison à la formule de M. Comboul (1).

« Demain, je compte franchir la rivière Ghibé, et pénétrer dans la province du Léka, c'est-à-dire dans les États du dedjaz Damissié. Jusqu'ici, j'ai reçu partout excellent accueil et dergo abondant ; partout des ordres avaient été donnés, partout avaient été mobilisés cavaliers et warrakats. C'est assez inattendu, puisque je n'avais presque fait aucune démarche ; mais un bon ange veillait sur moi, peut-être l'Empereur, peut-être mon balderaba, je ne sais !

« Le pays est ravissant, surtout avec sa belle verdure actuelle ; les sites grandioses ou riants y abondent. Mais ce qui est hors de pair, c'est la traversée de la rivière d'Oullouka au fel wehha d'Ambo. Une gorge à pic, profonde de 50 mètres, au fond de laquelle coule l'eau bouillon-

(1) « Ici, nous restons souvent trois jours sans pluie, et, quand il pleut, c'est seulement quelques heures », avait écrit Comboul à Jean Duchesne-Fournet dans sa lettre citée plus haut du 11 juillet 1902.

nante, des euphorbes superbes qui la surplombent, une arche naturelle joignant les deux bords en surplomb de l'abîme, et sur laquelle passe la route. Hugues Le Roux a signalé ce site, mais sans s'appesantir comme il convient (1).

« Ce matin aussi, j'ai eu une surprise au sommet du cirque de Tchelléa : brusquement se découvre aux pieds du voyageur un horizon immense, tout le Léka, le Ouallaga, et au bas la rivière Ghibé ! Ce qui impressionne surtout ici, comme à la traversée du Nil Bleu par le Djarso, c'est l'inattendu ! »

Au moment où Jean Duchesne-Fournet écrivait ces lignes, il se trouvait en plein cœur de cette région « montueuse, tourmentée, assez boisée et bien arrosée,... formée d'une quantité de massifs montagneux dont les contreforts s'enchevêtrent à l'infini », qui s'étend des premières chaînes du Dendi jusqu'à la Didessa (2). Là, « les sommets varient de 3000 à 3400 mètres, et sont couverts depuis le sommet jusqu'à mi-côte de brousse et de bois touffus, qui retiennent les pluies et entretiennent la fraîcheur. Le régime des saisons est plus égal, les ruisseaux et rivières innombrables irriguent plus régulièrement le sol, la température est moins variable que dans la zone précédente [celle des plateaux plus orientaux]. Les vallées sont étroites, il est vrai, mais nombreuses et très fertiles ; l'humus est extraordinairement profond...

« La traversée de ce... pittoresque pays eût été, — ajoute M. Ch. Michel (3), qui l'a parcouru au mois d'octobre 1897, — un ravissement sous le soleil, tandis que ces escalades sous les averses sont un constant supplice. » Mais, si fatigante que soit la marche dans d'étroits sentiers zigzaguant aux flancs des montagnes, elle est cependant préférable, en pleine saison des pluies, à la traversée des vallons

(1) V. *Ménélik et nous*, p. 289 : « A vingt mètres de ma tente, d'une hauteur de 50 mètres, l'Oullouka tombe dans un inextricable fouillis de rocs et d'arbres. L'eau de cette cascade est d'une fraîcheur exquise. »

(2) Charles Michel, *Vers Fachoda, à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, p. 116 et 124.

(3) *Ouv. cité*, p. 124-125.

couverts de flaques d'eau, et des rives marécageuses des torrents. Jean Duchesne-Fournet s'en aperçut à ses dépens le 10 août 1902, en franchissant à gué la Ghibé, qui prend plus en aval le nom d'Omo, sous lequel elle coule jusqu'au lac Rodolphe : dans les immenses marais qui bordent cette *laga* (rivière), il « récolta une de ces excellentes petites influenzas abyssines appelées *gounfan* qui produisent des maux de tête extrêmement violents et persistants. La quinine était impuissante ; quant à l'antipyrine, seule efficace en de pareils cas, je n'en avais pas ! Comme je devais néanmoins faire mes huit heures de mulet par jour, sous une pluie battante, et cela sur un animal qui patinait plus qu'il ne marchait, quand il ne restait pas embourbé, vous jugez, — écrivait un peu plus tard l'explorateur à sa famille, — ce que mon voyage a pu avoir de charme ! »

Jean Duchesne-Fournet ne parle pas, dans la lettre dont nous venons de citer un fragment, des difficultés plus grandes encore qu'il rencontra dans la traversée du pays compris entre la Ghibé et la Didessa. C'est encore à l'ouvrage de M. Charles Michel qu'il convient de recourir pour s'en faire une idée exacte : « Les contreforts du Dendi, a écrit le second de la mission de Bonchamps (1), étaient une amusette à côté de ce qui nous attendait là. D'une altitude de 2000 mètres, nous redescendons brusquement à 1500, grimpons à 3000, redescendons, regrimpons encore à 3000, puis quelques dégringolades et une dernière descente nous amènent sur la Didessa à 1430 mètres... Si le mont Sodo a des pentes particulièrement raides, la chaîne de Léka n'a rien à lui envier. Ses massifs sont d'une puissance incroyable. Ils n'ont pas la brusquerie de nos Alpes ; chaque sommet, velouté de verdure et mollement arrondi, déborde sur une place énorme, tandis que d'épais bourrelets de collines en dévalent depuis le faîte, en pentes uniformes. Ces montagnes sont tellement musclées, si lourdement assises, que, de loin, on ne pourrait s'imaginer que la plupart dépassent 3000 mètres. »

On comprend de reste combien la marche dans une semblable

(1) *Vers Fachoda*, p. 132.

contrée, généralement peu peuplée, peu cultivée, devait augmenter la fatigue du voyage ; si l'on tient compte par ailleurs des douleurs de tête « intolérables » que le *gounfan* causait à Jean Duchesne, on s'expliquera qu'il ait écrit un peu plus tard au commandant Reibel avoir « terriblement souffert » au cours d'un trajet « fait en pleine saison des pluies, la plus mauvaise et la plus malsaine de l'année ». Mais l'accumulation de tant d'obstacles de toute nature ne faisait que stimuler davantage le voyageur ; redoublant d'énergie et de volonté, il poursuivit sa route avec entrain. Le 11 août, il atteignait Bello ou Billo, le poste de douane où sont contrôlés l'ivoire et l'or venant du Dabous et du Ouallaga. De ce village, situé à flanc de montagne au-dessus d'un affluent de la Ghibé, il annonçait à Comboul sa très prochaine arrivée à Nedjo ; puis par l'étroit col appelé « porte de Soddo », par la capitale même du Ouallaga, Lékanti, où commande le dedjazmatch Gabra Izgaher, et par Sassiga, il gagnait la région accidentée, — verger d'abord, puis forêt, — à travers laquelle court la piste en lacets qui conduit à la Didessa. Remontant ensuite, après la traversée de la rivière, sous la conduite d'indigènes que son ami avait envoyés au-devant de lui, les trois gradins parallèles, séparés par de profondes vallées, du Gara Marecci, il en atteignait le sommet, et, par un pays vallonné et cultivé, arrivait enfin à Nedjo, à plus de 1 200 kilomètres de la côte, le 21 août 1902.



Fig. 77. — Sceau du Dedjazmatch Gabra Izgaher.

Le Ouallaga, au cœur duquel Jean Duchesne-Fournet était ainsi parvenu, appartient à la « région de collines basses, boisées, très arrosées, toutes dirigées du sud au nord », haute en moyenne de 1 700 à 2 000 mètres, qui s'étend depuis la rivière Didessa jusqu'à la falaise terminale des plateaux abyssins du côté de l'ouest (1). C'est, autant du

(1) Michel, *Vers Fachoda*, p. 116 et 136.

moins qu'il est possible de le définir, un haut plateau basaltique, excessivement mouvementé, d'une altitude moyenne (2200 mètres) (1) supérieure à celle de l'ensemble de la région, incliné du sud-est au nord-ouest, « morcelé en gradins de diverses grandeurs et bossué en monticules arrondis », duquel émergent des sommets atteignant près de 3000 mètres. On y trouverait difficilement un plateau de quelque importance. Ce sont partout des collines peu élevées sur le relief général, coupées de ravins assez courts et généralement peu larges, mais très encaissés, dont les talus et les crêtes sont recouverts d'une épaisse couche de terre végétale à la partie supérieure et, au-dessous, d'argile rouge ou jaune, plus souvent rouge (2). Tout le pays n'est, suivant l'expression d'Élisée Reclus (3), qu'une immense forêt à travers laquelle courent entre gradins et monticules, surtout vers le Nil Bleu, de nombreux torrents enfouis sous la verdure, encombrés par une végétation luxuriante qui empêche de les utiliser comme routes (4).

A en croire l'ingénieur Comboul (5), « le Ouallaga jouit d'un climat privilégié ; son altitude moyenne de 2200 mètres au-dessus du niveau de la mer le met à l'abri des fortes chaleurs ; le thermomètre n'y atteint que très rarement 20° à l'ombre. Sa latitude le défend contre les grands froids ; nous n'y avons jamais constaté moins de 10° pendant la nuit (6).

« La saison des pluies elle-même y est beaucoup plus clémente

(1) D'après Comboul ; 1900 mètres environ seulement d'après l'ingénieur italien Riboni (*Djibouti*, 27 juin 1902).

(2) Comboul, *Rapport* (autographié) sur son exploration en Abyssinie, 1896-1900.

(3) *Nouvelle Géographie universelle*, t. X[1], p. 186.

(4) Rousselet, Supplément au *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de V. de Saint-Martin, v° *Oualéga*.

(5) V. le « Rapport général sur l'exploration faite en Abyssinie par M. Comboul, 1896-1900. »

(6) Selon l'italien Riboni, la température oscille entre 10° et 27° (*Djibouti*, 27 juin 1902). Si ces chiffres ne sont pas reproduits dans la courte note sur le Ouallaga publiée en septembre 1903 par ce collaborateur de Comboul dans le *Bolletino della Societa Geografica Italiana* (p. 778-781), du moins, dans une étude un peu antérieure, M. Lamberto Vannutelli avait-il écrit que le climat du Ouallaga est perpétuellement printanier, doux et salubre (*L'Uallega e l'industria mineraria.* Revue citée, juillet 1903, p. 561-575 ; cf. la p. 567).

qu'à Addis-Abeba par exemple. Pendant la période la plus mauvaise, et qui d'ailleurs est très courte, il pleut très rarement toute une journée. Ce sont des orages fréquents, mais courts, après chacun desquels le soleil reparaît brillant, séchant le sol rapidement.

« Le pays est très fertile. On y cultive le blé, l'orge, le maïs, le doura, le tief, les pommes de terre, les haricots, les fèves, les lentilles. Tous les légumes d'Europe y viendraient avec la plus grande facilité. On y trouve des bœufs, du mouton, des poules, des œufs. Le royaume de Djimma, qui n'est pas trop éloigné, fournit le café, les citrons, les bananes, le coton, — que d'ailleurs on récolte dans quelques parties basses, mais alors malsaines du Ouallaga. »

Ce pays était, il y a peu d'années encore, complètement inconnu ; à peine en soupçonnait-on le nom, qu'on écrivait de manières différentes (Oualéga, Oualagga, Wallaga, Wallega, Ouallega, etc.), et possédait-on sur lui de rares renseignements, le plus souvent contradictoires. C'était, selon l'expression d'un vieux manuscrit arabe, « le coffre-fort des souverains de l'Abyssinie » (1) et, comme l'a écrit Jean Duchesne-Fournet à M. Albin Rozet (2), « le seul endroit qui, de temps immémorial, donnât aux rois du Choa l'or dont ils disposaient ; aussi était-ce un pays quasi légendaire, jalousement gardé, et où aucun Européen n'avait encore pénétré ».

L'exploration n'en commença qu'après sa conquête définitive par les troupes de Ménélik ; alors, le premier de tous les Européens, M. l'ingénieur Ilg, que le Négus avait chargé d'en reconnaître les terrains aurifères, visita le Ouallaga, dont d'autres voyageurs ont après lui parcouru différentes parties et dont la première description a été publiée par la seconde expédition Bottego (3). Mais celui qui l'a certainement étudié de la manière la plus persévérante et la plus

(1) Cité par L. Vannutelli : *L'Uallega e l'industria mineraria* (*Bollet. della Soc. Geog. Ital.*, juillet 1903, p. 562).
(2) Lettre du 8 octobre 1902.
(3) Cette expédition italienne a traversé le Ouallaga d'Ouest en Est en 1897.

complète est un ingénieur français, celui-là même que Jean Duchesne-Fournet allait rejoindre à Nedjo, Edouard Comboul.

Ce n'est pas ici le lieu de faire la biographie de cet « homme de cœur, profond patriote et vieux républicain (1) » ; il suffira de dire qu'après s'être, durant tout le cours de sa laborieuse existence, occupé de prospections et d'exploitations minières, Comboul fut chargé par l'empereur Ménélik de prospecter dans les régions (Ouallaga, Enaréa) où, de temps immémorial, les Gallas lavent de l'or. Pendant quatre années consécutives, il demeura dans le nord-ouest des pays gallas et dans les diverses provinces du Choa, examinant soigneusement la structure géologique et les ressources minières du pays, apportant à cette tâche délicate toute sa conscience et tout son savoir. « Venu pour étudier uniquement les gisements alluvionnaires, il comprit rapidement qu'il ne fallait pas penser à exploiter industriellement les points où travaillent les indigènes, mais qu'il devait y avoir dans la région de vraies mines (de quartz aurifère), et il s'attacha à les découvrir ; il eut le bonheur d'y parvenir contre toute attente (2). » Après une année de recherches dans le Ouallaga et sur les frontières des Beni-Chongouls, — sur le territoire même desquels eurent lieu, de 1896 à 1900, des expéditions militaires qui l'empêchèrent toujours d'y pénétrer, — Comboul découvrit un gisement de quartz aurifère à quelques jours de marche du confluent du Nil Bleu et de la Didessa, près de Nedjo, à Addis-Ouark.

Avec l'aide d'une équipe fixe d'ouvriers noirs qu'il nourrissait et qu'il payait, et qui dépendaient ainsi uniquement de lui, Comboul en commença l'exploitation, dirigeant ses ouvriers pendant la saison des pluies, parcourant pendant le reste du temps cette contrée qu'on a pu appeler le « pays de l'or et de l'ivoire (3) » et y faisant des découvertes intéressantes ; puis, après un séjour prolongé au Ouallaga, il reprit la

(1) Expressions de Jean Duchesne-Fournet (lettre au commandant Reibell, 8 octobre 1902).

(2) Jean Duchesne-Fournet : lettre citée au commandant Reibell.

(3) Hugues Le Roux : *Ménélik et nous*, p. 333.

route de l'Est et, se présentant devant le Négus, lui exposa le résumé de ses laborieuses recherches. Il n'avait pas seulement trouvé de l'or ; il avait également, au cours de ses longues campagnes, rencontré de riches minerais de fer, des minerais de cuivre et de nickel, et (découverte capitale pour l'avenir de l'Ethiopie) à Débralibanous (près de Sallalé) et à Tégoulette (entre Débralibanous et Ankober) il avait relevé l'emplacecement de deux gisements considérables de lignite ! A cette nouvelle, grande fut la joie de Ménélik ; elle le fut plus encore lorsque Comboul lui présenta des échantillons de cette « pierre noire » et qu'il les fit brûler devant lui. « Quand, a raconté le journal *Djibouti* (1), pour la première fois, Ménélik vit l'incandescence et qu'il sentit la chaleur du charbon extrait du sol éthiopien, il se tourna vers son ami français Comboul et lui prit avec effusion les deux mains en s'écriant : « Tu n'as pas manqué au moins d'écrire aux constructeurs du chemin de fer ! J'espère bien que tout ceci les fera marcher plus vite ! »

C'est au cours du voyage qu'il fit en Europe à la suite de ce long séjour au fond de l'Ethiopie que l'ingénieur Comboul entra en relation avec Jean Duchesne-Fournet. Arrivé à Addis-Abeba dans les derniers jours de l'année 1901, il en était reparti trois mois plus tard pour Nedjo, en compagnie de quelques collaborateurs, des mineurs italiens qui devaient l'aider à exploiter le gisement d'Addis-Ouark et la vaste concession que lui donnait l'Empereur (2). A peine avait-il eu le temps,

(1) Cité par le P. Martial de Salviac, *les Galla*, p. 118.

(2) On se rendra compte de l'étendue de cette concession, évaluée par L. Vannutelli à 125 600 hectares (*art. cité*, p. 563), en lisant les deux lettres suivantes de l'Empereur Ménélik, remises par M. Ilg à Comboul, le 30 mars 1902 :

1° Lettre au dedjaz Damissié ou Dimissi. — « Voilà. M. Comboul avec son personnel et ses bagages va au Ouallaga, à Nedjo, pour faire l'or avec son matériel et ses machines. Je l'ai autorisé. Tu le feras accompagner chez le dedjaz Gabra Izgaher. Il peut chercher l'or sur une surface autour de Nedjo de cinq heures de marche à partir de Nedjo (rayon). Donne-lui les ouvriers, fais-lui donner par le dedjaz Gabra Izgaher les ouvriers [nécessaires] pour construire les maisons, monter le matériel, de manière qu'il n'ait pas de difficultés, 2 maçons, 2 charpentiers, 4 scieurs de long, 2 forgerons ; il en fera ce qu'il voudra. Donne-lui tous les ouvriers, esclaves ou autres qu'il avait auparavant ; ne les garde pas pour toi. Ne gêne pas M. Comboul !

« Cet ordre est sérieux. Le travail est important. Aide-le de toutes façons. J'en causerai



Fig. 78. — Les concessions de Comboul à Addis-Ouark.

par suite des difficultés qu'occasionne toujours la saison des pluies, de remettre en état son ancienne habitation, d'organiser un peu l'installation de son personnel européen, d'aménager quelques magasins, de commencer à monter des machines, que Comboul eut, dans sa profonde tristesse, la joie de recevoir son ami.

Une fois arrivé au Ouallaga, Jean Duchesne-Fournet débuta par séjourner pendant quelques semaines à Nedjo, pour se remettre des fatigues du « voyage terriblement pénible (1) » qu'il venait de faire. Il lui eût d'ailleurs été impossible de parcourir le pays, car en l'année 1902, la saison des pluies s'était vraiment prolongée au Ouallaga « au delà de toute mesure », et avec elle avaient persisté ces « bouffées fiévreuses de chaleur qui montent à la tête, ces rhumatismes dans les articulations, etc. » (2), dont l'explorateur avait déjà tant souffert depuis la traversée de la rivière Ghibé. Puis, eût-il été dans un état de santé qui lui permît de voyager, Jean Duchesne-Fournet eût

avec toi quand tu viendras. Ne laisse en arrière ni matériel ni marchandises; veille toi-même à ce que rien ne se perde ! Veille à M. Comboul, à son personnel, et à ses marchandises. Tu m'écriras pour me dire comment il sera arrivé au Ouallaga.

« 21 mars 1884 (année de la miséricorde). »

2° Lettre au dedjaz Gabra Izgaher. — « Voilà. J'ai envoyé à toi M. Comboul, son personnel, son matériel ; tu l'accompagneras jusqu'à Nedjo de manière à ce qu'il fasse bon voyage. Il a le droit de travailler l'or sur une surface de cinq heures de marche autour de Nedjo ; je l'[y] ai autorisé. Ne l'en empêche pas ; je le veux, que ce soit ta volonté ou pas!

« Tu feras tout ce qu'il te demandera pour faciliter son travail. Ne laisse pas en arrière ni son matériel ni ses marchandises! Veille bien à ce que rien ne soit perdu ! Toi et le dedjaz Dimissi, occupez-vous-en ! Ramasse tous les esclaves qu'avait M. Comboul et donne-les-lui ; toi et le dedjaz Dimissi, donnez 2 maçons, 2 charpentiers, 2 forgerons, 4 scieurs de long. Tu lui rendras tous les ouvriers qu'il avait.

« Je t'ai donné l'ordre auparavant de construire sept maisons ; j'espère que tout sera fini avant son arrivée. Organise un marché à Nedjo, pour qu'il puisse se procurer tout ce dont il aura besoin, vivres, ..., en l'achetant. M. Comboul engagera tous les ouvriers dans toute la province ; il les paiera. Tu les feras chercher partout. Toi-même, tu l'aideras. Tu m'écriras tout.

« 21 mars 1884. »

(1) Expression employée par Jean Duchesne dans une lettre au lieutenant Collat (Nedjo, 24 août 1902).

(2) Lettre à Mme Lahure (mines d'Addis-Ouark, près Nedjo, 4 octobre 1902).

encore été obligé d'y renoncer, car les innombrables ravins, « creusés par les eaux et dirigés dans tous les sens », qui coupent les collines dont est couvert le plateau, s'ils sont « à peu près tous à sec pendant la saison sèche, deviennent de vrais torrents pendant la saison des pluies » (1). Aussi le mieux était-il de demeurer patiemment à la concession d'Addis-Ouark, d'y refaire ses forces, de regarder attentivement autour de soi, et, par des conversations quotidiennes avec Comboul, par des lectures, par des visites aux environs immédiats de Nedjo, — le principal marché d'or de la région, — de se mettre au courant de la valeur du réelle pays, d'en saisir l'importance géographique et économique. C'est ce que fit Jean Duchesne-Fournet, ce dont fournissent la preuve ses longues lettres au commandant Reibell et à M. Albin Rozet. « Deux routes, écrivait-il, permettent d'atteindre directement le Nil Blanc en partant d'Addis-Abeba, ou, d'une façon plus générale, du plateau du Choa : l'une est celle du Baro (route sud), l'autre est celle du Ouallaga et des Béni-Chongoul (route nord). Ces deux points sont les seuls par où une armée abyssine pourrait menacer la ligne du Nil Blanc et le grand Transcontinental africain. De ces deux régions, si intéressantes, la mieux connue au point de vue économique est aujourd'hui le Ouallaga, de la majeure partie duquel l'Empereur, à la suite des découvertes de M. Comboul, a accordé la concession définitive... Le Ouallaga n'est certainement pas inférieur au Transvaal. La concession, avec ses 40 kilomètres de diamètre, renferme d'autres mines que celle d'Addis-Ouark ; sans être encore complètement étudiées, elles sont déjà reconnues. Pour ce qui est de la mine d'Addis-Ouark, j'ai été à même de la connaître dans ses moindres particularités, et je la crois exceptionnellement riche ; même en dehors du filon de quartz aurifère, les sables encaissants sont saupoudrés d'or qu'y ont entraîné les pluies et les phénomènes de désagrégation de la roche encaissée. J'ai assisté à plus de cent « batées » faites dans ces sables, et cela dans des conditions excluant toute erreur ou toute tromperie possibles ; les résultats ont été surprenants. Le matériel d'exploitation est

(1) Comboul, *Rapport cité.*

bien compris ; et s'il est très perfectionné, il est néanmoins fort simple, et partant peu coûteux. La main-d'œuvre, fournie par des nègres soudanais ou chankallas, mais sous la domination abyssine, revient au maximum, nourriture comprise, à 3 thalers par mois ($= 3 \times 2{,}50 = 7$ fr. 50 par mois), donc, suivant le cours du thaler de Marie-Thérèse, 7 fr. 50 ou 8 francs. »

Ces lignes sont datées du 8 octobre 1902 ; à ce moment, Jean Duchesne-Fournet, complètement rétabli de ses fatigues et de « ses misères », se préparait à remplir le programme dont, quelques jours auparavant, il avait déjà envoyé le résumé à sa famille : « Je vais profiter tout ce mois-ci du beau temps revenu pour rayonner dans le Oual-laga, pays splendide, avait-il écrit... Nous devons partir, M. Comboul et moi, pour le Tchoki, point culminant du Ouallaga ; je rayonnerai de là en toutes directions dans cette province, qui est la perle de l'Abyssinie. » Et en effet, le 21 octobre suivant, à neuf heures du matin, les deux amis quittaient Nedjo ou, plus exactement, la mine d'Addis-Ouark, en compagnie de l'ingénieur italien Riboni, dans le dessein de se rendre au Djembel, puis de là au Tchoki.

Ces deux pics, dont le second avait été gravi par M. Hugues Le Roux au mois d'avril 1901 (1), avaient depuis longtemps retenu l'attention du consciencieux observateur qu'était Edouard Comboul. Leur composition minéralogique est identique à celle du Toulou Dingui (ou Guingui), une montagne basaltique et quartzeuse dont le sommet s'élève à environ 250 mètres au-dessus du niveau moyen de la région avoisinante, et que l'ingénieur français considérait comme le centre du soulèvement de la région de Donkoro. En outre, le Toulou Gimbel ou Djembel et le Toulou Tchoki ou Tchotchi sont, avec le Toulou Nassi, les principaux sommets d'une chaîne qui lui semblait un centre de soulèvement aurifère digne d'être soigneusement étudié ; enfin les indigènes Oromos lui avaient paru, pendant son premier séjour

(1) *Ménélik et nous*, p. 358-363.

au Ouallaga, « redouter qu'on explorât cette partie de la région (1) ». Ce que les nombreuses expéditions militaires constamment dirigées du côté du Dabous ne lui avaient pas permis d'exécuter de 1897 à 1899, Comboul se proposait donc de le faire en 1902 avec Jean Duchesne.

A travers une région pittoresque, coupée de ruisseaux, parsemée de nombreux bouquets d'arbres, de maisons et de cultures, les voyageurs atteignent, par des montées et des descentes continuelles et parfois assez raides, la maison ou plutôt (car ce n'en est pas l'habitation ordinaire) le pied-à-terre du balambaras Didasa. Ils ont déjà franchi deux fois la rivière Aleltou, qui descend du Toulou Gimbel sous le nom de Dedghero : d'abord en un endroit où elle s'épanouit en un gros marécage, puis plus en amont, en un point où on lave de l'or ; ils la franchissent une troisième fois le 22 octobre quand, après avoir atteint définitivement le pied de la montagne, ils en entreprennent l'ascension. Par des pentes raides, ils gagnent le sommet, — une colline herbeuse en forme de pin de sucre arrondi, — d'où ils jouissent d'une vue magnifique ; puis, après y avoir posé une balise sur un soubassement en pierres sèches, ils opèrent une descente très difficile, sans routes ni sentiers, à travers la végétation luxuriante qui recouvre le versant du Gimbel opposé à celui qu'ils ont gravi, regagnent la route ordinaire du Toulou Tchoki, et commencent immédiatement l'ascension de la montagne. A midi 30, après avoir traversé les rivières Gimbel et Tchoki, les voici au sommet de ce point culminant de la chaîne ; ils se rendent alors, sous la conduite du balambaras, à l'endroit où il est possible de voir le confluent de la Didessa et de l'Abbaï. A droite, et au loin, ils aperçoivent le Nil Bleu ; mais, comme la brume les empêche de jouir du panorama, ils ne tardent pas, en se promettant de remonter le lendemain, à descendre au pied du Tchoki, et ils campent au point même où, dix-huit mois auparavant, avait campé Hugues Le Roux avant de gagner le confluent de la Didessa.

Le jeudi 23 octobre, Comboul, Jean Duchesne-Fournet et Riboni,

(1) V. le rapport déjà cité de Comboul.

continuant leurs courses dans la chaîne du Tchoki, quittaient leur campement et entreprenaient l'ascension du Toulou Nassi, au sommet duquel, par des pentes qui n'étaient pas trop mauvaises, ils accédaient en une heure quinze minutes. Après y avoir posé une balise et contemplé l'horizon de montagnes qui se déroulait devant eux, ils se dirigèrent ensuite droit sur le Tchoki par un sentier « horrible », — c'est l'expression même qu'emploie Comboul dans son journal, — et parvinrent, comme la veille, pour l'heure du déjeuner au sommet de ce pic, où fut immédiatement érigée une nouvelle balise. Gagnant ensuite, à quelque distance du culmen du Tchoki, un point de vue magnifique, ils purent contempler, en dépit de la brume, ici (à leur droite) le point où, d'après M. Hugues Le Roux, la Didessa conflue avec le Nil Bleu, là les montagnes derrière lesquelles l'Abbaï roule ses eaux rapides, ailleurs encore celles derrière lesquelles coule le Dabous et le petit pic de l'autre côté duquel se trouve son embouchure. Puis, redescendant de la montagne, ils rejoignirent leur camp, qu'ils abandonnèrent le lendemain de bonne heure pour se rendre à Goutte-Ouenni. Deux jours après, le dimanche 26 octobre, ils rentraient à la mine, après avoir fait étape à Giarzo.

C'est par les notes journalières de Comboul que nous connaissons cette intéressante expédition, qui fit visiter à Jean Duchesne-Fournet un pays très montagneux, très pittoresque, et encore à peine entrevu. Le voyageur a-t-il fait, avec des guides fournis par son ami, d'autres reconnaissances dans les environs très accidentés de Nedjo, soit entre le 8 et le 20 octobre, soit au retour de son expédition au Tchoki? La chose est très possible, très vraisemblable même, étant donnés les passages de ses lettres qui ont été cités un peu plus haut ; mais, là encore, ce récit porte malheureusement la peine de la brièveté et de la rareté des lettres et des notes de l'explorateur.

Cependant le temps passait rapidement, et Jean Duchesne-Fournet, qui avait annoncé aux siens son retour pour les premiers mois de l'année 1903, songeait à regagner Addis-Abeba. De son côté, Comboul

avait été très souffrant depuis son retour au Ouallaga, et différents motifs lui commandaient un nouveau séjour dans la capitale de l'Éthiopie; il se résolut donc très vite à faire route avec un compatriote et un ami. En quelques jours, ses préparatifs de départ furent achevés, et, le 7 novembre 1902, après avoir terminé la revision de sa comptabilité et fait ses inventaires, il confiait à ses collaborateurs italiens cet établissement d'Addis-Ouark, qu'il avait créé et auquel il avait donné tous ses soins depuis plusieurs années; puis les deux voyageurs quittaient ce pays de Nedjo, que ni l'un ni l'autre, hélas! ne devaient plus revoir!

Sous le prétexte de leur montrer un point qu'ils ne connaissent pas encore, les guides indigènes leur font décrire un détour énorme avant de les amener au pied du Toulou Dingui, un pic haut de près de 2500 mètres (1), duquel sortent une foule de ruisseaux aurifères (la Dingui, la Tobbi, la Touha, etc.). Depuis longtemps, Comboul estimait utile une étude approfondie de cette montagne; aussi deux de ses compagnons, les Italiens P. Riboni et Dal Forno, l'accompagnaient-ils jusque-là pour y établir un poste, amorce de recherches futures. Jean Duchesne-Fournet et Comboul s'y arrêtent pour camper; et, dans la matinée du 8 novembre, tandis que l'ingénieur italien et son compatriote commencent leur travail, ils continuent à s'éloigner de Nedjo. Donkoro, Agamsa, Ghembi (ou Guimbi), Marecci sont les principaux points par lesquels ils passent avant d'arriver à la frontière orientale du Ouallaga, à la Didessa.

En bac, ils franchissent cette rivière; puis, par Dankara, ils gagnent, à travers la région boisée qui (à en croire le major C. W. Gwynn) porte le nom galla de *Handeck* (2), le Léka et atteignent Sassiga. Lékanti, aux cases éparses sur un vaste espace, à la population relati-

(1) 2485 mètres, d'après la carte de M. Hugues Le Roux.

(2) V. la carte publiée par ce voyageur dans le *Geographical Journal*, t. XVIII, décembre 1901 (*Part of Abyssinia and the Sudan*, surveyed by major C. W. Gwynn, assisted by Lieut. L. C. Jackson in 1899-1900 and 1901); cf. Hugues Le Roux, *Ménélik et nous*, p. 324.

vement considérable (1), Bonaya, Ouama, voilà quelles sont ensuite les étapes des deux voyageurs dans la contrée peuplée et cultivée qui s'étend jusqu'à Bello. Près de ce point se dresse, dans l'ouest, le Toulou Couchi (2), une montagne très intéressante, dit-on, et dans laquelle se trouveraient d' « énormes » grottes. Partis de cette localité dans la matinée du 18 novembre, les voyageurs arrivent, au début de l'étape du lendemain, aux bacs de la Ghibé, revoient le 20 le cirque de Tchelléa et passent le 21 le pont de la Gouder. Deux jours après, le dimanche 23 novembre, sur les bords de l'Aouache, ils ont la joie de voir M. Lagarde venir au-devant d'eux et c'est avec le ministre de France qu'ils passent les journées du 23 et du 24 novembre, avant de gagner Addis-Alem et Addis-Abeba, terme de son voyage pour Comboul, première étape importante sur la route du retour pour Jean Duchesne-Fournet.

(1) C'est dans l'église de Lékanti que se trouve la curieuse peinture murale représentant la bataille d'Adoua, reproduite par le major Gwynn dans ses *Surveys on the Proposed Sudan-Abyssinian Frontier* (*Geographical Journal*, t. XVIII, déc. 1901, p. 566).

(2) Sans doute le Toulou Kontchi de la carte Hugues Le Roux.

CHAPITRE XII

LE RETOUR A LA CÔTE.

Dès son retour à Addis-Abeba, où il avait devancé son ami de quelques heures, Jean Duchesne-Fournet prépara son voyage de retour. Fort de l'expérience acquise, des progrès réalisés dans la pratique de la langue du pays au cours de ses expéditions antérieures, il pouvait maintenant cheminer sur les routes de l'Éthiopie avec la certitude absolue de se tirer à peu près d'affaire ; aussi se résolut-il à regagner la côte de l'océan Indien comme il avait gagné le Ouallaga, avec un convoi réduit au strict minimum. Il n'eut pas de peine, grâce à l'amicale obligeance des Français résidant à Addis-Abeba, à réunir les indigènes et les animaux de selle et de charge qui lui étaient indispensables, et bientôt il ne lui resta plus, avant de s'éloigner définitivement de la capitale de l'Éthiopie pour rentrer en France, qu'à remercier le Négus de la bienveillance qu'il lui avait témoignée et à prendre congé de lui. C'est ce que Jean Duchesne eût souhaité pouvoir faire dès son retour du Ouallaga, lors de son passage à Addis-Alem ; mais au moment même où il y arrivait avec Comboul, Ménélik partant pour Olota l'avait fait prévenir qu'il le recevrait au guébi d'Addis-Abeba quelques jours plus tard. Force fut donc au voyageur d'attendre le moment où le souverain, rentré dans sa capitale, consentirait à le recevoir et l'autoriserait à partir.

C'est seulement une dizaine de jours après son arrivée à Addis-Abeba que Jean Duchesne-Fournet fut, en même temps que son ami, invité à se présenter au guébi, où le Roi des Rois d'Éthiopie lui fit une fois de plus l'accueil le plus aimable et le plus flatteur. A plusieurs reprises, comme quelques mois auparavant à Addis-Alem, il se rendit alors auprès du souverain, qu'il vit un jour présider une sorte de cour

de justice. Des indigènes ou encore des Grecs et des Arméniens, tous gens sans la moindre importance, composaient exclusivement l'assistance, à laquelle Jean Duchesne se mêla sans parvenir (a-t-il raconté une fois en France) à échapper aux regards de Ménélik, qui aurait manifesté quelque ennui de le voir assister à cette scène. Mais le voyageur ne parut pas s'en apercevoir et, demeurant à la place où il se trouvait, assista à la comparution devant le Négus d'un chef accusé d'une faute insignifiante, mais dont le véritable crime était, paraît-il, d'avoir encouru la disgrâce de l'Impératrice. C'était un vieillard d'allure superbe, donnant véritablement une impression biblique ; son attitude demeurait, en dépit des chaînes dont il était chargé, pleine de fierté et de grandeur, sa défense empreinte d'une admirable dignité. L'audience se prolongea durant plusieurs heures ; elle se termina par la condamnation à mort du chef abyssin, mais l'Empereur, qui a seul le droit de prononcer la peine capitale, la commua immédiatement en la perte des deux poings, et le chef abyssin parvint à obtenir de son maître qu'elle fût réduite encore à la perte non pas d'un seul poing, mais d'un pied.



Fig. 79. — Case européenne à Addis-Abeba.

Quelques jours plus tard, Jean Duchesne-Fournet prenait définitivement congé de ses amis d'Addis-Abeba, et M. Lagarde, en annonçant son prochain retour en France, se plaisait à signaler « le zèle et la persévérance déployés par lui pour mener à bien une mission qui avait rencontré de nombreuses difficultés (1) ». Avec l'autorisation de

(1) Lettre du 10 décembre 1902.

l'Empereur, il regagnait Djibouti, non plus par cette route de l'Assabot, qu'il avait explorée naguère avec ses amis, mais par la route habituelle, celle des plateaux du Tchertcher et du Harari, qu'il n'avait pas encore suivie, et sur laquelle l'avaient précédé, quelques mois auparavant, MM. H. Arsandaux et le docteur Moreau.

Jusqu'au pont de fer de l'Aouache, le voyageur reprit donc en sens inverse une route connue, traversant la partie la plus orientale du plateau choa jusqu'à la brusque dénivellation de Baltchi, puis descendant à travers le Minjar les échelons successifs de l'escalier gravi si péniblement près de neuf mois auparavant. Laissant ensuite sur sa gauche, à Kœtchinoa, l'amorce de la route de l'Assabot comme précédemment à Taditchamalka l'amorce de la route du désert, Jean Duchesne-Fournet s'engagea sur le sentier qui, par Arzaga, conduit par une montée rapide jusqu'au col de Laga-Hardim, situé à l'altitude de 1950 mètres. De là, il contempla longuement le panorama grandiose qui se déroulait devant lui, embrassa une dernière fois d'un seul coup d'œil une partie du pays qu'il venait de parcourir et d'étudier, évoquant une foule de souvenirs ; puis il poursuivit sa route à travers le pays d'en haut, bien arrosé, couvert de forêts et de pâturages, habité par des Gallas paisibles et cultivant la terre.

Pas n'est besoin d'insister longuement ici sur les mérites de la route du Tchertcher et du Harari ; on sait que la piste court sur la montagne non loin des crêtes, le plus souvent sur le versant méridional, à travers une région où le voyageur peut facilement se procurer des vivres, où il est assuré de trouver presque partout de l'eau, en sources, en ruisseaux, en lacs, où il marche sans crainte d'être exposé à de mauvaises rencontres. Sans doute, ces avantages sont compensés par la plus grande longueur de la route (332 kilomètres entre Dirré-daoua et Taditchamalka) et par des différences considérables d'altitude, qui rendent la piste du Tchertcher beaucoup moins praticable que celles de l'Assabot ou du désert, sérieux inconvénients pour des marchands pressés d'arriver à leur destination. Jean Duchesne-Fournet, sur les montées et les descentes continuelles de cette route accidentée,

tantôt marchait avec sa petite caravane, tantôt la précédait, tantôt au contraire se laissait devancer par elle. Alors lui arriva une petite aventure qu'il se plaisait, après son retour en France, à raconter à ses amis.

Il voyageait seul, comme il le faisait le plus souvent. Soit en observant attentivement ce qu'il voyait autour de lui, soit en se laissant aller à la rêverie, il se trouva avoir pris sur son convoi, à la nuit tombante, une avance très considérable. Que faire ? rebrousser chemin et rejoindre les mulets? ou s'arrêter et attendre patiemment la caravane? C'est à ce dernier parti que s'arrêta Jean Duchesne. Une petite agglomération était en vue; poursuivant sa route solitaire dans la direction de ce hameau, le voyageur l'atteignit, et se fit conduire à la demeure du chef auquel il demanda l'hospitalité. Malgré l'absence de tout interprète, il sut parfaitement se faire comprendre de son interlocuteur; réveillant sa maison, celui-ci s'efforça d'accueillir de son mieux le blanc qui venait de frapper à sa porte, et s'empressa de lui offrir à dîner. Un morceau de beurre rance, des galettes d'endjérah, du berbéri, tel fut le menu de ce frugal repas, auquel Jean Duchesne prit un réel plaisir, car il venait d'acquérir la preuve que, seul et sans interprète, il lui était désormais possible de se tirer d'affaire en pays abyssin.

En quel point de la route du Tchertcher Jean Duchesne dut-il faire ainsi appel à sa connaissance de la langue de la contrée ? Est-ce aux alentours de Kara-Kourkoura, non loin du petit lac Tchertcher? ou un peu plus dans l'est, lorsque la piste s'élève jusqu'à 2250 mètres (à Kounni), ou même, après être redescendue à 1830 mètres (à Irna), atteint (à Koulloubi) l'altitude de 2530 mètres ? Il est impossible de le dire. Mais cet épisode du voyage se place indubitablement entre Laga-Hardim et Karsa, dans cette région montagneuse, très vallonnée et très verdoyante, évoquant parfois le souvenir du Valais, où la piste serpente le plus souvent sur des basaltes ou sur des calcaires par les altitudes les plus variées, ici dans le fond des vallées en bordure du plateau, là sur le rebord même du plateau du Tchertcher (1).

(1) Arsandaux, *Contribution à l'étude des roches alcalines de l'Est-Africain*, p. 29-31.

Plus à l'est, Jean Duchesne-Fournet chemina sur le plateau granitique assez faiblement vallonné du Harari ; seule la végétation donne à ce pays un aspect quelque peu différent de celui que présentent dans nos contrées les régions de même nature pétrographique. Aussi le voyageur passa-t-il rapidement sur les bords du lac Haramaya, qu'entourent des plantes aquatiques peuplées d'oiseaux de toute espèce; de là, en se rendant compte des premiers travaux de construc-



Fig. 80. — Une porte de Harar.

tion de la route destinée à unir Dirrédaoua et Harar par le col Angago et par les rives du lac même, il gagna cette capitale du Harari que, par deux fois déjà, avant de monter à Addis-Abeba, il avait visitée.

Il prit plaisir à la revoir, et à constater les progrès que, depuis quelques mois, Harar avait réalisés sous l'active impulsion du ras Makonnen : un pont en pierres avait été construit sur le chemin conduisant au palais de Saint-Mikael; des mesures avaient été prises, à l'instigation du docteur Vitalien, pour l'assainissement de la vieille cité. Non moins considérables étaient les progrès des œuvres françaises fondées dans Harar ou aux environs par les dévoués collaborateurs de

Mgr Jarosseau. Après avoir rendu visite aux Français qui y résidaient, Jean Duchesne s'éloigna de Harar (29 décembre 1902) ; mais, au lieu de le faire, comme naguère, dans la direction du nord, au lieu de s'élever, à travers les pentes du Harari, parsemées de blocs granitiques de toute dimension, par le chemin muletier de Gueldeïssa, jusqu'au col de l'Ecco et de descendre ensuite jusqu'à Gueldeïssa les contreforts de la falaise qui borde au nord le plateau somali, il rebroussa chemin jusqu'au lac Haramaya et, par le col Angago, atteignit Dirédaoua, le nouveau point terminus provisoire du chemin de fer. Il y rencontra M. Albert Dubarry, secrétaire général des Colonies, venu pour se rendre compte de la valeur des travaux exécutés et de la construction de la nouvelle ville qui s'élevait en cet endroit, et recourut à la voie ferrée pour franchir très rapidement les 310 kilomètres qui le séparaient encore de la côte de l'océan Indien. Quelques heures plus tard, dans les premiers jours de l'année 1903, Jean Duchesne-Fournet était à Djibouti.

Au moment où il allait quitter Harar, tout joyeux à l'idée de se retrouver bientôt en terre française et de ne pas tarder à revoir les siens, une déplorable nouvelle était venue le plonger dans la plus profonde tristesse : l'excellent Comboul, son ami dévoué, celui qui l'avait reçu et traité comme un fils au Ouallaga, n'était plus ! Certes, pendant les quelques jours qu'il avait passés en dernier lieu avec lui dans la capitale de l'Éthiopie, Jean Duchesne avait été très sérieusement préoccupé de son état de santé, précaire depuis plusieurs mois déjà ; mais, quelque sérieusement touché que lui parût être son ami, il avait quitté Addis-Abeba pleinement rassuré sur son compte, persuadé qu'il ne tarderait pas à le revoir en Europe, où le docteur Koriander avait convaincu Comboul de retourner. Coup sur coup, différents télégrammes expédiés d'Addis-Abeba à Harar, à M. Guigniony, pour lui être communiqués et transmis aussitôt à Djibouti, apprirent à Jean Duchesne l'aggravation de la maladie, la nécessité d'un transport à l'hôpital italien d'Addis-Alem, enfin la mort de son ami ! L'empereur Ménélik,



Fig. 81. — Comboul sur son lit de mort.

très impressionné de la triste fin de Comboul, avait tenu à présider lui-même aux soins des funérailles, puisque aussi bien aucun parent du malheureux ingénieur n'était là pour lui rendre les derniers devoirs et le conduire au cimetière d'Addis-Alem.... A la réception de la triste nouvelle, Jean Duchesne fut littéralement atterré. Quelques semaines plus tard encore, en dépit des multiples occupations qui, à la veille de son départ définitif pour la France, lui prenaient tout son temps, le 20 janvier 1903, il écrivait de Djibouti à sa famille :

« Je désire que personne ne vienne à ma rencontre, ni surtout qu'il ne soit fait aucune réception à mon arrivée ; j'ai l'âme trop attristée par la mort de mon excellent ami Edouard Comboul !... Il a succombé à la fatigue et à l'épuisement le 22 décembre 1902 à Addis-Alem ; le croyant sauvé, j'étais déjà parti pour la côte ;... je n'ai pu recueillir son dernier soupir !

« Quatre mois durant, je l'avais soigné, j'avais disputé son corps chancelant à la mort et son esprit à la mélancolie des chagrins et de l'âge. Mes efforts auront été déployés en pure perte ! Au moins aurai-je pu recueillir de lui bien des secrets qu'il eût emportés dans la tombe. Il avait été pour moi un père durant mon séjour en Abyssinie ; il m'aimait comme un fils et voulait me voir accomplir ce que lui ne pourrait faire. Il avait le sentiment que je pourrais exécuter ce que ses soixante-deux ans ne pouvaient tenter. Ce sera sans doute pour moi la tâche de l'avenir.

« Ingénieur de premier ordre, diplomate fin et avisé, explorateur doux aux indigènes, mais avec eux d'une fermeté inflexible, prospecteur que rien ne pouvait décourager, patriote ardent, profondément libéral et bienveillant pour tous, tel était cet homme éminent qui mériterait de devenir illustre. En dépit de son âge et de ses infirmités, il consentit, sur la demande instante de M. Lagarde, à repartir pour l'Abyssinie ; il tint à y être pour servir la France et sauver notre prestige menacé par les menées étrangères. C'était la mort, — car il est des choses que peut faire un jeune homme, mais non pas un vieillard usé par une vie de travail incessant sous toutes les latitudes et dans toutes les

parties du monde, — mais c'était la mort au champ d'honneur!...

« Quinze jours avant, M. Lagarde lui faisait annoncer qu'il recevrait prochainement la croix des braves. Il n'en avait pas besoin, étant de ceux qui auraient plus fait honneur au ruban rouge qu'ils n'en auraient tiré de cet insigne. Sa femme était morte en Europe en mai dernier; il n'avait jamais eu d'enfants; les derniers mois de sa vie ne connurent plus qu'une préoccupation : la France, et sa grandeur à l'intérieur comme à l'extérieur. Profond patriote, il souffrait de la voir livrée aux factions et aux divisions intestines, négligente de son prestige et de ses richesses à l'étranger. Libéral impénitent, vieux républicain, il souffrait, lui qui avait été l'ami de Gambetta, de voir les passions sectaires se donner libre cours, et l'idéal de sa vie, cette République tolérante dont il avait tant rêvé dans sa jeunesse, foulée aux pieds. Ces nobles préoccupations auront encore plus attristé sa fin!... »

Pour ressentir moins vivement que Jean Duchesne-Fournet la mort de Comboul, tous les Français de la petite colonie européenne d'Addis-Abeba, qui estimaient et aimaient cet homme de cœur et d'action, comprenaient l'étendue de cette perte et en mesuraient les conséquences. « La mort de ce pauvre Comboul m'a entièrement bouleversé, écrivait par exemple de la capitale de l'Éthiopie, le 10 janvier 1903, notre consul, M. Roux, à Jean Duchesne; quelle triste fin pour un homme si plein d'énergie!... » Et il ajoutait aussitôt : « C'est à vous qu'il appartient maintenant de récolter seul les lauriers qui étaient pour deux! » Ce sentiment, tout le monde le partageait dans le petit groupe français d'Addis-Abeba ; voilà pourquoi, de tous les côtés, Jean Duchesne avait été averti de la mort de son ami. Mais n'était-ce pas surtout en France qu'il convenait de poursuivre, tout au moins dans une certaine mesure, l'œuvre de Comboul? La seule chose que pût actuellement faire en Éthiopie Jean Duchesne, c'était de sauver les papiers du pauvre disparu, d'en assurer le retour à la côte, puis en France, afin d'y puiser, le cas échéant, les indications complémentaires de celles que, dans des conversations gravées dans sa mémoire, lui

avait naguère fournies celui qui n'était plus. Précisément, son ancien compagnon de voyage à travers le Godjam et sur les rives du lac Tana, le docteur Goffin, était, après un long et intéressant voyage de six mois jusqu'à Debra-Maye (1), rentré à Addis-Abeba deux jours après la mort de Comboul, la veille de Noël. Jean Duchesne-Fournet, qui avait espéré jusqu'au dernier moment descendre en sa compagnie à Djibouti, et qui avait vivement regretté de n'avoir pu réaliser ce projet, demanda à son dévoué collaborateur de ramener avec lui l'interprète du pauvre disparu, Ouolde Mikaël, et de pourvoir au transport et, s'il y avait lieu, à la sauvegarde de tous les bagages personnels du défunt. C'est ce que, avec l'assentiment de M. Lagarde, accepta de faire le docteur Goffin; aussitôt l'inventaire terminé, il partit, emmenant avec lui, outre ses bagages particuliers, quelques caisses que Jean Duchesne avait laissées derrière lui à Addis-Abeba, et douze colis très lourds contenant tout ce qui avait appartenu à Comboul. Le

(1) On se rappelle que, aussitôt après son retour à Addis-Alem, Jean Duchesne, pour être agréable à Ménélik, avait consenti à se séparer du Dr Goffin, et que ce dernier était immédiatement reparti pour Debra-Maye; il s'y rendit sinon par le même itinéraire, du moins par ces mêmes contrées du Metcha et du Kouttaï, par lesquelles la mission à laquelle il avait été adjoint était rentrée au Choa. Après avoir traversé le Nil Bleu de la manière usitée pendant la saison des pluies, sur une peau de bœuf (Voy. plus haut la note 1 de la p. 172) et revu Marcos, Dembetcha et Densa, le Dr Goffin arriva à Debra-Maye, où il demeura trois mois auprès de la belle-mère de Ménélik, lui prodiguant ses soins, lui administrant les médicaments et lui appliquant quotidiennement le traitement électrique rendus nécessaires par son état. Pendant ce séjour, le Dr Goffin vécut dans la compagnie de la Waizero Oubdar, avec l'Aleka Hailou, grand propriétaire et chef des prêtres du pays, second mari de Dame Oubdar et beau-père de l'impératrice Taïtou, — avec une sœur plus jeune de la Waizero Oubdar, la Waizero Ouaskal, tante de l'impératrice, — avec le vieux général Ixoum Gezao, venu de Densa pour se faire soigner par lui; tous lui firent le meilleur accueil, en particulier les deux vieilles dames abyssines, excellentes femmes, pleines de cœur et d'humeur joyeuse, qui aimaient avoir le docteur à leur table et l'entendre raconter des contes tels que ceux du Petit Poucet, de Barbe-Bleue et du Petit Chaperon Rouge... En revenant au Choa par le Djarso, le Guarbi et le Salalé, le Dr Goffin rendit visite, à Marcos, au ras Bezzabe, qu'il trouva établi dans l'ancienne maison de son père, le Négus Tekla Haïmanote. L'Empereur fut très satisfait de ce voyage; il donna au Dr Goffin, en récompense de ses services, l'Étoile d'Éthiopie, et lui fit espérer, pour le moment où il recevrait la carte itinéraire de la route suivie par la mission Duchesne-Fournet autour du Tana, la croix de Salomon.

5 mars 1903, il était à Djibouti, qu'il quittait quelques jours plus tard sur le *Natal*.

A ce moment, Jean Duchesne-Fournet était déjà rentré en France depuis plus d'un mois. Le paquebot de Chine le *Laos* l'avait pris le 30 janvier précédent à Djibouti et l'avait amené à Marseille douze jours plus tard, le 10 février 1903.



Fig. 82. — Sceau de l'Aleka Hailou.

CONCLUSION

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE LA MISSION DUCHESNE-FOURNET.

A diverses reprises, au cours de ce récit, il a déjà été accidentellement question des recherches de toute nature entreprises sur les routes de l'Ethiopie par les différents membres de la mission que dirigeait Jean Duchesne-Fournet. Il reste maintenant, en manière de conclusion, à dégager de manière systématique les résultats de ces recherches et à les grouper dans un tableau d'ensemble, à montrer, pour tout dire, quelle a été l'œuvre scientifique de cette mission française.

Sans doute, — et il convient de le reconnaître immédiatement, — cet exposé ne peut pas être complet. Servi par une admirable mémoire, Jean Duchesne-Fournet écrivait beaucoup trop peu, et le plus souvent, quand il le faisait, il se contentait de jeter quelques mots ou tout au plus quelques lignes sur une feuille de papier, bien assuré que la lecture de ces notes laconiques lui suffirait plus tard pour évoquer ses souvenirs dans toute leur précision et toute leur vie. Quand il agissait ainsi, le jeune voyageur comptait sans la mort, et celle-ci étant venue le frapper au moment où, embrassant d'ensemble toutes les impressions, toutes les observations recueillies au cours de sa mission, il allait se mettre à écrire un livre sur l'Abyssinie, une partie considérable de son labeur se trouve irrémédiablement perdue pour nous. Le pauvre Comboul seul, à défaut de Jean Duchesne-Fournet, eût pu parler des études faites par son ami sur la route du Ouallaga et dans ce pays même. Il n'en est pas de même, fort heureusement, pour la première partie du voyage; là Jean Duchesne ne se trouvait pas seul, il était entouré de plusieurs collaborateurs qu'il appréciait et qu'il aimait, dont chacun, travaillant avec ardeur et continuité à la tâche qui lui convenait le mieux, a recueilli des documents intéressants, soit au

point de vue topographique et géographique, soit pour l'histoire naturelle, l'anthropologie et l'ethnographie des pays traversés. C'est l'ensemble de ces documents qui constitue vraiment l'œuvre scientifique de la mission Duchesne-Fournet.

Topographie et géographie. — Comme permet de le constater la lecture des différents chapitres de cette relation, Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons ont parcouru d'Ourso à Kœtchinoa une route nouvelle, celle des Gourgouras et de l'Assabot; puis ils ont d'Addis-Abeba au lac Tana à travers le Godjam, suivi à l'aller et au retour deux itinéraires différents, qu'ils ont partiellement doublés et qui leur ont permis de visiter des pays sur lesquels on manquait encore de renseignements précis ; enfin ils ont exécuté par terre le tour complet du lac Tana.

Chaque jour, très régulièrement, durant tout le cours du voyage, le second de la mission, le lieutenant Collat, chargé de l'exécution des travaux topographiques, a fait le levé de l'itinéraire à l'aide de la boussole métallique Peigné et du baromètre holostérique altimétrique compensé, gradué jusqu'à 4 400 mètres. Il a exécuté en outre à la planchette, entre Gueldeïssa et Addis-Abeba, du sommet des hauteurs les plus proches de la route suivie, une série de tours d'horizon qui lui ont permis de donner plus et mieux que la seule ligne de l'itinéraire de la mission Duchesne-Fournet. Mais il n'a malheureusement pas pu, faute de temps, mener jusqu'à complet achèvement les opérations que, le 28 avril 1902, il avait commencé d'exécuter dans une île du lac Tana, Abbagrimma, avec la collaboration du sergent-major Fontenaud et de Louis Lahure, pour la mesure d'une base.

Cette circonstance n'a pas été la seule dans laquelle les deux membres de la mission dont on vient de lire les noms ont prêté leur concours au lieutenant Collat. On doit en outre à Louis Lahure le levé à la boussole de ses itinéraires entre Achfa et Bahr-Dar par Densa et de Tchenkar jusqu'au petit village d'Ambassa, situé à l'extrémité de la péninsule de Gorgora.

La majeure partie de ces itinéraires se trouve, avec les tours d'horizon, reproduite dans les planches de l'*Atlas* dessiné par M. Hutin pour faire suite à cet ouvrage; et tous sont résumés dans les cartes qui accompagnent la relation du voyage de Jean Duchesne-Fournet en Abyssinie.

Un simple coup d'œil jeté sur ces cartes permet de se rendre compte de l'œuvre géographique de la mission. Par elle a été amorcée, au début de l'année 1902, cette étude du pays compris entre la route du Tchertcher et la route du désert, que n'avait encore traversé aucune mission scientifique européenne (1), et que le lieutenant Collat, le collaborateur de Jean Duchesne-Fournet, est retourné poursuivre et compléter au milieu de 1906 (2). Par elle a été traversé à plusieurs

(1) *Les communications entre Djibouti et Addis-Abeba* (*La Géographie*, 1904, t. X, p. 295-299, carte et profils).

(2) Chargé à cette époque, par la Société de géographie commerciale de Paris et le Comité de l'Afrique française, d'une mission d'exploration du versant septentrional du Tchertcher et de ses abords jusqu'à la limite de perte des cours d'eau dans le désert dankali, le lieutenant Collat s'est attaché à combler les vides des cartes existantes pour la région montagneuse, et à rattacher aux points géodésiques déjà connus toute la planimétrie du pays et du désert. En reprenant les travaux exécutés naguère par la mission Duchesne-Fournet entre Dirrédaoua et le fleuve Aouache, et en les étendant considérablement au Nord et au Sud, il est parvenu à « souder, avec une mise en place et une relativité correctes », les trois pistes du désert dankali, des contours inférieurs septentrionaux et des crêtes de la montagne; il a raccordé son canevas de la région étudiée aux points astronomiques naguère déterminés par la mission Marchand. Des observations récentes du lieutenant Collat dans ce qu'on est convenu d'appeler la « zone de ravitaillement de Djibouti » se dégagent les faits géographiques suivants :

« Dans l'ensemble, la région est faite de deux parties bien distinctes, la montagne et le pays bas, courant parallèlement l'une à l'autre suivant une direction générale Est-Ouest et reliées perpendiculairement à cette direction par un réseau de rivières qui, du Sud vers le Nord, vont se perdre dans le pays dankali.

« La région basse, habitée par les Danakil, est à une altitude moyenne de 1 000 mètres.... Elle offre son maximum de ressources en eau et en pâturages dans ses parties les plus proches de la montagne, celles qu'embrassent les projets de prolongement du chemin de fer. Les nomades Danakil qui l'habitent appartiennent à des tribus, principalement Asobas et Debenehs [ou Dewinnés] qui, des territoires d'Obock et de Tadjoura jusqu'à Taditchamalka, Bilen et Daoué, cherchent au gré des saisons les endroits propices pour faire pâturer leurs troupeaux.

« Le versant septentrional de la montagne, composé de vallées parallèles presque toutes orientées du Sud vers le Nord, séparées par des lignes de mamelons parfois

reprises et en des points différents le massif considérable du Tchoké, soit à son extrémité septentrionale (par Louis Lahure et par le docteur Goffin, puis par Jean Duchesne lui-même en compagnie du docteur), soit en plein cœur et en son point le plus élevé. Par elle encore, les rives du lac Tana ont été étudiées avec soin, de telle sorte que, avant même leur reconnaissance par M. C.-E. Dupuis, l'expédition française pouvait signaler l'insuffisance de la représentation de quelques-unes de leurs parties (surtout de la côte septentrionale, celle du Dembya) sur la carte publiée quelques années auparavant par l'État-major italien. En traversant entre les gorges profondes de la Douber et de la Mougher, par un itinéraire nouveau, le Kouttaï et le Metcha, la mission Duchesne-Fournet a enfin constaté que ces pays constituent, non pas une région uniforme, mais deux plateaux différents couverts eux-mêmes d'ondulations dissemblables et séparés par les affluents des deux grands tributaires gauches de l'Abbaï. Entre ces plateaux, vers le point que la carte d'Afrique de l'État-major français (1) appelle Bet-Biret en le

incertaines, toutes barrées par des hauteurs transversales qui les obligent à déboucher dans la plaine par des gorges étroites, est habité par des familles Gallas dont les principales sont celles des Itous, des Ouoberris et des Gourgouras.

« La végétation, faite tout entière dans le pays bas de mimosas épineux rabougris, s'adoucit dans la montagne et se compose surtout de genévriers et d'arbres à feuillage ténu, rassemblés en d'assez nombreuses et belles forêts.

« Les cours d'eau paraissent avoir quelque importance, mais leur débit est faible et l'eau est en somme plutôt rare et à peine suffisante aux exploitations riveraines. L'Erer et le Laga-Arba sont les seules rivières de toute la région qui prolongent leur cours dans le désert, la première pour s'y perdre, la seconde pour porter ses eaux à l'Aouache. L'Ourso, le Haletcho, le Gota, Goro-Tchilo et Yabdo confondues dans la Moullou, Baca devenue Meheso meurent aux derniers contreforts de la montagne. La rivière d'Ellabella, celles de Caraba rassemblées sous le nom de Derela, puis de Derdoura, les Dobbas, le Laga Hardim ne sont que des lits desséchés.

« Les Gallas sont sédentaires et se livrent à la culture, principalement du dourah, en négligeant l'élevage.

« Les sentiers, en dehors des trois grandes pistes, sont partout nombreux, quelquefois peu praticables, et tout juste suffisants aux besoins locaux. » (*Bull. Soc. Géog. commerciale de Paris*, t. XXVIII, 1906, p. 742-743; cf. *Bull. Comité Afrique française*, 16e année, 1906, p. 348.)

Ainsi a été précisée et complétée l'œuvre amorcée en 1902 par la mission Duchesne-Fournet.

(1) Feuille n° 29, *Gondar*, revisée et complétée en 1897.

faisant suivre d'un point d'interrogation, un seuil très peu accentué, haut d'une cinquantaine de mètres au plus, tient lieu, au fond d'une gorge profonde, de ligne de faîte entre les territoires drainés par la Mougher et ceux qui sont tributaires de la Gouder ou Douber.

Géologie et minéralogie. — Tels sont les résultats géographiques et topographiques de la mission Duchesne-Fournet. Malgré le désir de son chef, aucun registre d'observations météorologiques n'a été tenu en cours de route, et il convient de le regretter. Que de constatations intéressantes, en effet, il eût été possible de faire sur les hauts plateaux de l'Éthiopie, l'exemple d'Antoine d'Abbadie est là pour le prouver, et c'est ce dont témoignent différentes mentions faites çà et là dans leur journal de route respectif, tantôt par le lieutenant Collat, tantôt par Louis Lahure (1). Du moins un certain nombre d'observations scientifiques ont-elles été exécutées dans la première partie de la route par MM. H. Arsandaux et le docteur Moreau, puis par le docteur Goffin dans les pays du Choa et du Godjam et sur les rives du lac Tana.

Autour de Djibouti, et entre cette ville et Addis-Abeba sur la route des Gourgouras et de l'Assabot et sur celle du Tchertcher, M. Arsandaux a recueilli la majeure partie des documents dont il s'est servi pour la rédaction de sa thèse de doctorat (2). C'est alors qu'il a constaté, à côté du développement considérable des roches basaltiques dans les pays dankali et issa-somali, ainsi que sur les bords des plateaux limitant ces territoires au sud et au sud-est, l'énorme

(1) Sur les orages subis par les voyageurs durant le voyage, les notes de ces deux compagnons de Jean Duchesne sont malheureusement trop brèves et trop vagues. Aux documents si précis recueillis naguère par Antoine d'Abbadie (*Sur le tonnerre en Éthiopie*. Paris, Imp. Impériale, 1858, in-4 de 158 p.), elles ajoutent cependant quelques informations intéressantes, mais il semble bien ressortir de la manière dont ces notes sont rédigées que, seuls, des orages exceptionnels ont retenu l'attention des voyageurs. La plupart du temps, comme l'avait écrit Antoine d'Abbadie (*ouv. cité*, p. 18 et 24), dans la Haute-Ethiopie, « les orages sont petits, fréquents, circonscrits et partiels » et « l'orage normal vient de la haute terre la plus voisine ».

(2) *Contribution à l'étude des roches alcalines de l'Est-Africain*, t. II, p. 1-100. Auparavant déjà, ces documents avaient fourni à M. Arsandaux la matière de deux notes à l'Académie des sciences.

extension des roches volcaniques alcalines dans la région qu'il avait visitée, et la nature spéciale du groupe pétrographique constitué par l'ensemble de ces roches, dont il a fait à son retour en France une étude minéralogique et chimique très serrée (1). Au point de vue stratigraphique, il a pu reconnaître quelle était la succession des venues éruptives des différentes sortes de roches étudiées par lui, venues dont l'âge maximum est approximativement indiqué par l'ensemble des fossiles récoltés dans les calcaires reconnus au cours de l'itinéraire (2).

Zoologie. — L'obligation où se trouva M. Arsandaux, après l'arrivée de la mission à Addis-Abeba, de rentrer en France priva la mission Jean Duchesne-Fournet d'un de ses plus actifs collaborateurs, et d'un spécialiste ès matières géologiques et minéralogiques qu'il fut impossible de remplacer. Aussi les observations dont M. Arsandaux s'était particulièrement chargé furent-elles dès lors abandonnées, de même que l'avaient été, dès le début, les observations botaniques. Par contre, les études zoologiques ne furent pas absolument négligées : le docteur L.-J. Moreau, qui accompagna la mission pendant la première partie du voyage, a publié dans des revues spéciales différentes notes rédigées par lui à l'aide des études qu'il avait faites en cours de route sur les gazelles, sur le spermosciure roux, sur les damans (3); son successeur, le docteur Goffin, a recueilli de son côté, pendant l'expédition au lac Tana, quelques trop rares observations sur les hamadryas, les sas, les midakouas et les perdrix (appelées *coques* en abyssin) des environs de Fitché. D'autre part une petite collection d'insectes a été conservée et remise par la famille de Jean Duchesne-Fournet au Muséum d'his-

(1) V. dans le travail de M. Arsandaux, l' « étude pétrographique » (*Mission Jean Duchesne-Fournet en Éthiopie*, t. II, p. 37-89).

(2) Sur ces fossiles, actuellement déposés au Muséum d'histoire naturelle, v. *id.*, bid., p. 32-33.

(3) *Le Dig-dig des Somalis* (*Le Naturaliste*, 24e année, 2e série, nº 374, 1er octobre 1902, p. 227-228, fig.); *Les Gazelles du Somaliland* (*Id.*, ibid., nº 379, 15 décembre 1902, p. 281-284, fig.); *Note sur le Daman d'Abyssinie* (*Bull. Soc. zoolog. de France*, t. XXVII, 11 nov. 1902, p. 212-215, fig.); *Un écureuil de l'Est-Africain, le Xerus rutilus* (*Id.*, ibid., 25 nov. 1902, p. 221-222, fig.).

toire naturelle ; les collaborateurs de M. le professeur Bouvier, MM. Pierre Lesne, Robert du Buysson et René Courteaux en ont étudié et identifié les individus (1); ils y ont trouvé différents spécimens qui manquaient jusqu'à présent aux collections du Laboratoire d'entomologie.

Anthropologie et ethnographie. — Le docteur Goffin s'est attaché à faire des mensurations et des observations anthropologiques aussi



Fig. 83. — La consultation du Dr Goffin (environs de Bourié).

nombreuses que possible ; seule, sa qualité de médecin lui a permis de remplir cette partie de sa tâche, et sans ses consultations toujours très suivies, jamais il n'eût pu réunir tous les chiffres qu'il a rapportés. Sur les routes du Choa et du Godjam et sur les rives du Tana, le Dr Goffin est parvenu à effectuer une centaine de mensurations que son éloignement (2) ne lui a pas permis de mettre au net et de coordonner ;

(1) V. plus bas (t. II, p. 101 et suiv.) la description des Coléoptères, des Hyménoptères et de l'Hémiptère recueillis en Abyssinie par la mission Jean Duchesne-Fournet.

(2) Le Dr Goffin se trouve actuellement en Chine, en qualité de médecin du chemin de fer de Han-Kéou.

le docteur R. Verneau, le savant directeur de *l'Anthropologie* et conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, a bien voulu accepter de les étudier à sa place et d'en dégager les conclusions (1). Le docteur Verneau s'est également chargé de décrire un crâne recueilli par le lieutenant Collat dans le cimetière abyssin de Baltchi, et de le comparer aux crânes similaires que possède le Muséum d'histoire naturelle (2).

Jean Duchesne-Fournet, très curieux d'études sociologiques et ethnographiques, n'avait naturellement pas négligé, durant ses différents voyages en Ethiopie, de recueillir des documents ethnographiques; mais il n'avait pu se procurer que quelques pièces intéressantes. Aussi, après avoir vu la belle collection ethnographique du docteur Vitalien, abandonna-t-il la plupart des objets qu'il avait lui-même réunis. On ne trouvera donc dans les planches ethnographiques publiées plus loin et commentées par le Dr Verneau (3) que peu d'objets ayant appartenu à Jean Duchesne.



Fig. 84. — Sceau du Dedjazmatch Tessamma.

Dans la constitution d'une collection de manuscrits abyssins, Jean Duchesne-Fournet a été plus heureux (4). De différentes localités du Choa et de l'ancien royaume du Godjam, en particulier de Dabra-Tabor et des îles du Tana, il a rapporté une dizaine de manuscrits dont la plupart ne sont, comme il fallait s'y attendre, que la reproduction de textes déjà connus et faisant partie de la collection d'Antoine d'Abbadie (5),

(1) Id., *ibid.*
(2) Id., *ibid.*
(3) Id., *ibid.*
(4) Une lettre émanant d'un chef abyssin nous fournit une preuve du souci qu'apportait Jean Duchesne à rechercher les manuscrits abyssins. « Tu m'as demandé un livre; je ne l'ai plus », lui écrit le 1er juin 1902 le Dedjazmatch Tessamma, qui a apposé sur cette lettre un cachet un peu différent (cf. la fig. 84) de celui dont la reproduction se trouve à la p. 76 (fig. 24).
(5) *Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie.* Paris, Imprimerie Impériale, 1859, in-4 de XVI-236 p.

mais dont l'un cependant — une vie du célèbre ermite Tekla Haïmanote, — est un document d'une indéniable valeur. Ainsi s'explique que M. J. Blanchart, d'accord avec M. Joseph Halévy, membre de l'Institut et professeur à l'École des hautes études, en ait entrepris un examen approfondi et une traduction française (1).

Études économiques. — A cet ensemble de documents scientifiques se joignent ces études économiques dont s'était personnellement chargé le chef de la mission. Sans doute il est impossible d'énumérer les sujets si nombreux et si variés sur lesquels Jean Duchesne s'était efforcé de recueillir des renseignements aussi abondants et aussi précis que possible; mais du moins est-il permis de ranger parmi les résultats économiques de la mission l'esquisse comparée des trois routes conduisant de Djibouti à Addis-Abeba (2) et l'étude minutieuse de la plus avantageuse de ces routes, celle des Gourgouras et de l'Assabot. Nous savons aussi que Jean Duchesne-Fournet avait, durant ses séjours à Addis-Abeba, réuni les éléments d'une étude économique d'ensemble sur l'Éthiopie, étude dont il n'a pas eu le loisir d'écrire une ligne; plus tard, pendant le temps qu'il a passé en Abyssinie auprès de M. Lagarde, le lieutenant Collat en a reconstitué les différentes parties avec un très grand soin (3). Personne, malheureusement, n'est en mesure de faire un mémoire du même genre sur ce pays du Ouallaga auquel, nous l'avons vu, Jean Duchesne-Fournet portait un si vif intérêt, et des ressources duquel il avait, avec l'aide de Comboul, entrepris une étude particulièrement approfondie (4).

(1) V. plus bas, aux p. 289 et suiv., la *Note sur les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la mission Duchesne-Fournet.*

(2) V. l'étude déjà citée plus haut, sur *les Communications entre Djibouti et Addis-Abeba* (*La Géographie,* 1904, t. X, p. 295-299, carte et profil).

(3) V. plus bas, p. 237 et suiv.

(4) Si, au point de vue économique, Jean Duchesne-Fournet n'a rien écrit de développé sur le Ouallaga, du moins eût-il été possible de joindre à cette relation les observations barométriques et thermométriques faites par Comboul au cours de son expédition avec son ami au Djembel et au Tchoki. Nous ne l'avons pas fait, ignorant absolument de quels instruments s'était servi le voyageur et quelles corrections il convenait d'apporter aux chiffres fournis par lui pour les rendre utilisables.

Photographies. — Au nombre des documents scientifiques rapportés d'Éthiopie par la mission Duchesne-Fournet, il convient de placer enfin une certaine quantité des clichés photographiques exécutés en cours de route par quelques-uns des collaborateurs de Jean Duchesne. M. H. Arsandaux, qui était au départ de Djibouti le grand photographe de la mission, a exécuté toutes les vues panoramiques du désert, du Harari, du Tchertcher et des environs d'Addis-Abeba, et a pris également quelques vues de vérascopes. A M. Louis Lahure, son collaborateur durant toute la première partie de la route, sont dues toutes les photographies relatives aux itinéraires, soit d'Addis-Abeba au Nil Bleu et lac Tana (aller et retour), soit autour du Tana, de même que nombre de vues de vérascopes prises entre la capitale de l'Éthiopie et la côte. Enfin le docteur Moreau a également exécuté quelques clichés. A côté de scènes épisodiques, cette collection de plus de 500 photographies contient un certain nombre de grandes vues panoramiques et aussi des vues stéréoscopiques qui sont de véritables documents géographiques, d'une réelle utilité pour l'étude physique des pays parcourus par la mission. D'autres sont intéressantes au point de vue de la flore, d'autres au point de vue anthropologique et aussi au point de vue ethnographique. Il y a donc là encore, au total, un ensemble d'une incontestable valeur documentaire, et dont on aurait tort de ne pas tenir compte.



Fig. 85. — Un boy de la mission.

Ainsi, quelque incomplets que puissent être — par suite de la mort

du jeune voyageur, — les résultats scientifiques obtenus par la mission Jean Duchesne-Fournet, ils sont loin d'être négligeables. Les matériaux de toute nature recueillis par elle en Éthiopie sont — la suite de cette publication en fournira la preuve, — de ceux dont on peut tirer parti, de ceux qui permettent de dire qu'une mission a vraiment fait œuvre utile et a contribué, dans la mesure de ses forces, au développement scientifique de nos connaissances sur une partie encore imparfaitement étudiée de notre planète.

POST-SCRIPTUM

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE LA MISSION.

Nous nous sommes efforcé, dans les pages qui précèdent, de raconter, aussi fidèlement et exactement que possible, ce que Jean Duchesne-Fournet et ses compagnons avaient fait en Ethiopie durant un séjour qui, pour le chef même de la mission, a duré plus d'une année. Comment il nous a été possible d'établir ce que les auteurs de la première moitié du XIXe siècle eussent appelé, par opposition aux résultats scientifiques, l' « histoire du voyage », voilà ce qu'il importe, avant de terminer, d'expliquer rapidement ici.

Bien que Jean Duchesne-Fournet, confiant dans son admirable mémoire, ait fort peu écrit au cours de son expédition, nous possédons cependant de lui un certain nombre de lettres qu'il adressa, surtout durant les premiers mois, à sa famille ou à des amis. Il y raconte sur un ton familier ses impressions, y parle beaucoup trop brièvement de ses travaux et de ceux de ses amis, mais demeure à peu près muet sur ses projets, car il sait combien les plans de voyage, même les mieux formés, sont susceptibles d'être modifiés par l'imprévu, dont le rôle est toujours si considérable en cours de route. — Quelques courts rapports adressés au ministère de l'Instruction publique, amorces du rapport développé que Jean Duchesne se réservait de rédiger à loisir à son retour en France (1), fournissent des indications complémentaires auxquelles il convient de joindre, pour les débuts du voyage, une série de notes très intéressantes ; nous y avons fait, comme à la correspondance elle-même, les emprunts les plus étendus et les plus fréquents possible.

(1) Aucune partie de ce rapport d'ensemble n'a jamais été écrite ; de même, la conférence faite par le voyageur à la Société de géographie le 6 avril 1903 n'a pas été rédigée.

Très rares, malheureusement, deviennent à partir du premier séjour à Addis-Abeba les documents émanant de Jean Duchesne-Fournet; aussi est-ce surtout à l'aide des notes prises par ses compagnons que nous avons pu suivre jusque dans le détail la plupart des itinéraires couverts par la mission dans le Choa et le Godjam. Dès le premier jour, Louis Lahure avait entrepris de rédiger un minutieux journal de route, où il notait avec soin la physionomie des pays parcourus, les incidents saillants de la vie quotidienne, etc., surtout quand il avait à remplir une mission particulière. Ce journal, avec les cartes du voyage et les photographies exécutées en cours de route, a servi de base à notre travail; il nous a permis de combler, dans les premiers chapitres, les lacunes des notes de Jean Duchesne-Fournet lui-même; il nous a permis ensuite de déterminer avec précision les marches et contre-marches de la mission. — Une série de notes — beaucoup plus développées pour les étapes d'Addis-Abeba à Bahr-Dar que pour l'étude même du lac Tana et pour le retour — ont été également prises pendant les mois d'avril, mai et juin 1902 par le lieutenant Collat, et nous ont fourni de nombreux renseignements complémentaires. — D'autres indications ont été empruntées enfin aux notes de route du sergent-major Fontenaud, malheureusement très brèves du 16 mai au 25 juin 1902.

Non contents de fournir ainsi les éléments indispensables pour l'établissement de cette relation, les membres de la mission nous ont donné avec une patience et une bonne grâce inlassables les renseignements complémentaires et les multiples explications que nous leur demandions. En dépit des préoccupations que lui causait l'organisation d'une nouvelle mission en Ethiopie, M. le lieutenant Collat a en outre lu en manuscrit les dix premiers chapitres de notre travail, et nous a suggéré une foule de menues rectifications, nous faisant ainsi bénéficier de sa connaissance de l'Abyssinie. M. le lieutenant Lahure et l'adjudant Fontenaud ont de leur côté lu et annoté les épreuves de ce livre et en ont corrigé les inexactitudes involontaires, les impropriétés d'expression, etc.. . Ainsi la parfaite obligeance de tous nous a mis à même,

nous qui n'avions pas vécu la vie quotidienne de la mission, d'en raconter les actes et les travaux avec la plus grande exactitude possible.

Enfin les différents membres de la famille Duchesne-Fournet ont bien voulu, eux aussi, avec une inlassable complaisance, faire appel à leurs souvenirs, et nous raconter quelques épisodes que, dans de longues causeries, leur avait narrés le jeune explorateur.

Sur un point, malheureusement, — le voyage au Ouallaga, — les renseignements nous ont presque complètement fait défaut. A l'aide des indications contenues dans le dernier journal et dans quelques lettres du malheureux Edouard Comboul (1), nous nous sommes efforcé de combler de notre mieux cette lacune, et de donner à tout le moins une brève esquisse des derniers itinéraires suivis par Jean Duchesne-Fournet sur les routes de l'Abyssinie.

C'est donc, en toute vérité, une œuvre collective que cette relation de voyage, œuvre due à l'affectueuse piété de la famille et des amis du regretté explorateur. Puisse celui qui a accepté de rassembler, puis de coordonner les renseignements fournis par tous, et de tenir la plume, avoir été à la hauteur de cette tâche difficile ! Puisse-t-il avoir bien interprété les indications de chacun ! Puisse-t-il contribuer, pour sa modeste part, à faire connaître et apprécier l'œuvre accomplie en Ethiopie par la mission que dirigeait Jean Duchesne-Fournet !

(1) La note publiée en septembre 1903 par M. P. Riboni dans le *Bollettino della Societa Geografica Italiana* (*Alcune altre notizie sulle miniere d'oro dell'Uallega*, p. 778-781) ne mentionne même pas le séjour de Jean Duchesne-Fournet au Ouallaga.







Héliog. Schutzenberger Paris — Phot. Arsandaux

Panorama de Djibouti

1 Ouest; 2. Nord; 3, Est.



Rivière d'Andaobed et Monts Sangoudouden



Héliog Schutzenberger, Paris

Phot Arsandaux

Daouenlé

Masson & Cie Éditeurs



Gueldeïssa



Héliog Schutzenberger Paris Phot Arsandaux

Campement de la Mission à Gueldeïssa

Masson & Cie Éditeurs



Vue prise près d'Yonnis



Héliog Schutzenberger Paris

Phot Arsandaux

Vue du Mont Afdam

Masson & Cie Éditeurs



Baltchi



Héliog. Schutzenberger, Paris — Phot. Arsandaux

Ras Mangascia Biet et Campement de la Mission à Addis Abeba

Masson & Cie Éditeurs



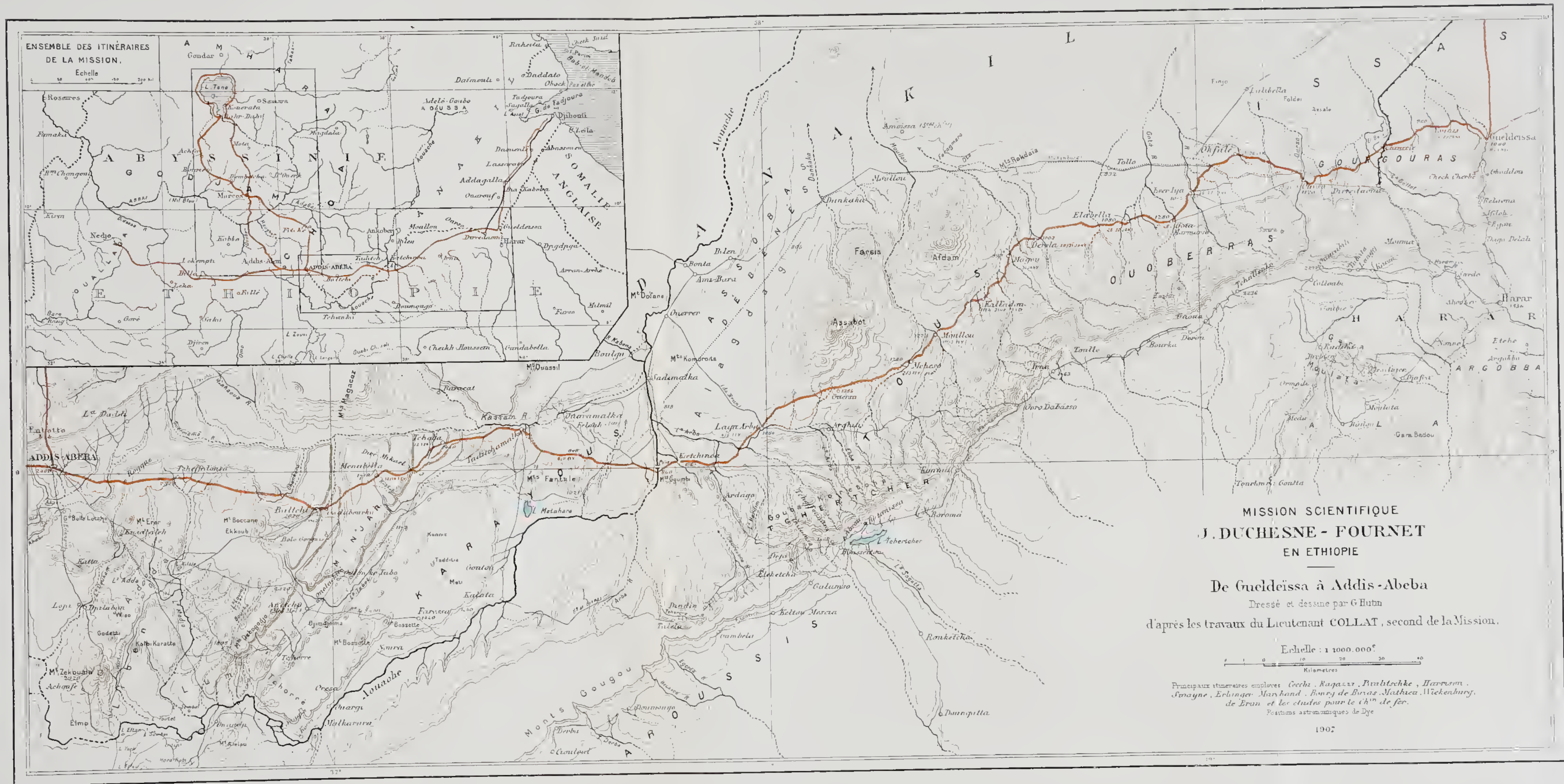
Col de l'Ecco (route du Harari)

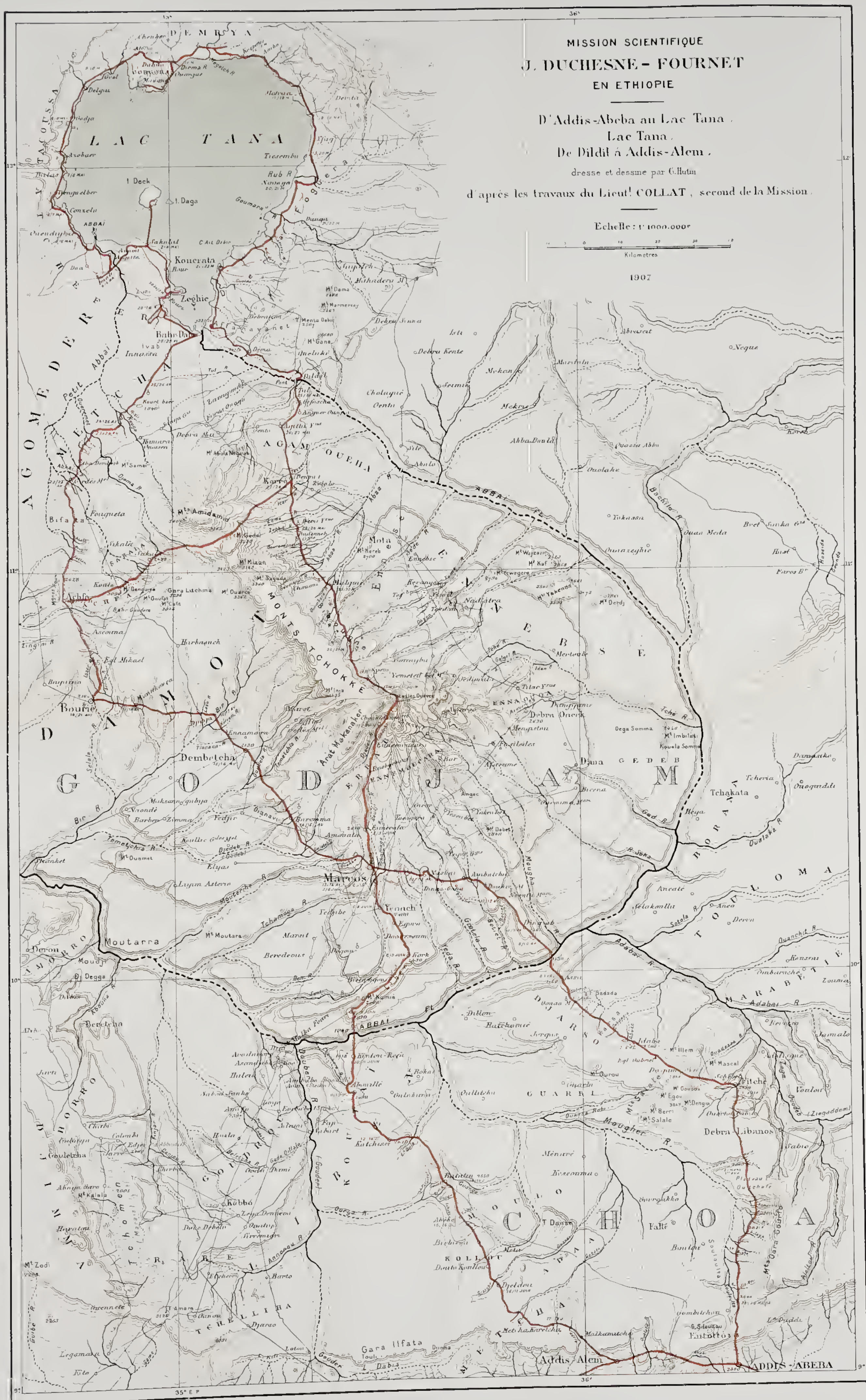


Héliog. Schutzenberger Paris Phot. Arsandaux

Lac Haramaya (Tchertcher)

Masson & Cie Éditeurs.


ENSEMBLE DES ITINÉRAIRES DE LA MISSION.
Echelle
ABYSSINIE
ETHIOPIE
SOMALIE ANGLAISE
ADDIS-ABEBA
Addis-Abeba
Djibouti
Harar
Gueldeïssa
L. Tana
MISSION SCIENTIFIQUE
J. DUCHESNE - FOURNET
EN ETHIOPIE
De Gueldeïssa à Addis-Abeba
Dressé et dessiné par G. Hutin
d'après les travaux du Lieutenant COLLAT, second de la Mission.
Echelle : 1 000.000e
Kilometres
Principaux itinéraires employés : Cecchi, Ragazzi, Paulitschke, Harrison, Swayne, Erlanger, Marchand, Bourg de Bozas, Mathieu, Wickenburg, de Bran et les études pour le Chin de fer.
Positions astronomiques de Dye
1907


MISSION SCIENTIFIQUE
J. DUCHESNE - FOURNET
EN ETHIOPIE
D'Addis-Abeba au Lac Tana,
Lac Tana,
De Dildil à Addis-Alem,
dressé et dessiné par G. Hutin
d'après les travaux du Lieut! COLLAT, second de la Mission.
Echelle: 1:1000.000e
Kilomètres
1907
LAC TANA
DEMBYA
Zeghié
Bahr Dar
Koncrata
AGAM OUEHA
Mts Amidamo
Mota
MONTS TCHOKKE
Dembetcha
Bourié
GODDJAM
Marcos
Moutarra
ABBAI Fl.
GEDEB
BORANA
TOULOMA
MARABETIE
Fitché
Debra Libanos
CHOA
Entotto
ADDIS-ABEBA
Addis Alem
Gara Ilfata
35° E.P.
36°

MISSION SCIENTIFIQUE
J. DUCHESNE-FOURNET
EN ETHIOPIE

VOYAGE AU OUALLAGA

Echelle 1:2.000.000e

10 5 0 10 20 30 40 50 Kil.

STATION MINIÈRE DE NEDJO
(Bin Ste Gphie Italienne 1903).
A. Galerie "Delle Case"
B. "Pozzi Vecchi"
C. n°2
D. "Speranza"
E. "Ricerca Sud"

CANAL

CARTE D'ENSEMBLE
DES ITINÉRAIRES DE
LA MISSION.
Echelle
0 50 100 150 Kil.

Gondar
L. Tana
Samara
Konerata
Bahr-Dahr
Magdala
Mota
Achfa
Bourié
Dembetcha
Marcos
Famaka
Beni Changoul
ABBAÏ
(Nil Bleu)
Didessa
Nedjo
Guimbi
Lekanti
Billo
Kobbo
Addis-Alem
ADDIS-ABEBA
Fitché
Ankober
Baltchi
Tchanka
Djiren
L. Zouaï
Falle
Saka
Aouache
Dimmoniga
Tadjoura
Sagallo
Obock
Djibouti
Zeila
Daïmouli
Daddato
Raheita
Adelé-Goubo
AOUSSA
Daouenlé
Lassarat
Addagalla
Ouarouf
Oueldeissa
Dirrédaoua
Harar
Abassonen
SOMALIE
ANGLSE
Ouabi Chebeli
Cheikh-Houssein
Oandabella
Farso
A B Y S S I N I E
É T H I O P I E

ABBAÏ
Didessa
O U A L L A G A
T. Nassi
T. Tchoki
T. Djambel
Mssa de Comboal
Nedjo
T. Dingui
2485
Bodji
Donkoro
L. Galle
Marecci
Agamsa
Guimbi
Dankara
Handeck
Sassiga
Lekanti
Gara Touka
Anguer
LÉKA
Ghibe R.
Bonaya
Ouama
R. Ouama
Didessa
Billo
T. Couchi
Tchellea
Gara Ilfata
Gouder
L. Dabis
Mts Toké
Mts Dendi
TCHABO
Addis-Alem
ADDIS-ABEBA
Aouache
Akaki

33°
34°
35°
36°
9°
10°

G. HUTIN

L'ÉTHIOPIE ÉCONOMIQUE [1]

I

L'Abyssinie a été de tout temps très parcourue par les voyageurs et a été souvent décrite. Néanmoins ses relations avec l'Europe commerçante ne datent guère que d'une vingtaine d'années. Ce sont des agents de maisons françaises qui, à travers les déserts de l'Est, au milieu des nomades fanatiques de la Somalie et du pays des Adals, ont ouvert la grande route actuelle de nos possessions de la côte des Somalis vers le Choa.

*
* *

Avec une douzaine de millions d'habitants répandus sur une surface à peu près égale à celle de la France, l'Abyssinie est un pays de hauts plateaux d'une altitude moyenne de 2500 mètres, semé de chaînes élevées de plus de 4000 mètres parfois, strié par des cañons profonds qui mènent les eaux de la montagne fertiliser les plaines du Soudan ou se perdre dans les sables du désert.

Le climat en est à peu près agréable et sain. Les altitudes élevées, où la vie s'est concentrée, corrigent ce qu'une latitude sensiblement équatoriale pourrait apporter d'inconvénients. Sous des températures moyennes qui varient, d'après les régions, entre 13 et 21°, avec des écarts de froid et de chaud qui, dans le même endroit, ne dépassent guère, suivant les saisons, de 3 à 4° dans chaque sens, l'Abyssinie jouit,

(1) Ce travail est tantôt le résumé, tantôt la reproduction à peu près intégrale d'études publiées par le lieutenant Collat dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique Française* (Renseignements coloniaux et Documents) en novembre et en décembre 1905 (nos 11 et 12, p. 421-433 et 491-502) et en juin 1906 (no 6, p. 189-197).

grâce à l'égalité de son climat, d'une admirable intensité de vie, qu'une quantité de pluie annuelle, comprise du nord vers le sud entre 1 mètre et 1^{m},50, tend encore à développer.

Beaucoup plus que les saisons, c'est par conséquent l'apparition et la disparition des pluies qui règlent l'année. Le soleil n'est jamais trop violent; le vent, sur les plateaux, préserve des chaleurs lourdes, et, en dehors de la saison des pluies, on pourrait dire — n'était la température relativement fraîche des nuits d'hiver — que l'Abyssinie jouit d'un printemps perpétuel.

Le sol de ce pays est fertile. Sur les plateaux étagés du massif se succèdent, à mesure que l'aridité diminue, les plantes les plus variées. Au sortir des régions basses où le mimosa épineux et rabougri règne en maître un peu partout, voici, sur les premières hauteurs, des cactus et des euphorbes-candélabres si vivaces que leur tronc ligneux atteint parfois plus d'un mètre de diamètre; puis apparaissent le genévrier et l'olivier dont les teintes sombres reposent agréablement de la pâleur jaune et sèche des mimosas, les figuiers sauvages, touffus et énormes, des bambous, des arbres médicinaux comme le « kousso » et le « moucenna », ou le ricin qui vit à l'état d'arbuste; puis, sur les hauts plateaux, entre 2000 et 3000 mètres, des palmiers, mêlés à des espèces dont beaucoup sont les mêmes que nos espèces européennes, des lianes barrant la route, des lichens et des mousses s'accrochant aux branches, retenant la rosée qui tombe en pluie au moindre bruissement, de vraies forêts hautes et superbes avec un fouillis embroussaillé de fougères, de glaïeuls, d'aubépine, de chèvrefeuille, de jasmin et d'arbrisseaux touffus qui font du sous-bois un maquis inextricable; dans les prairies, le lis des vallées, mêlé à des fleurs plus modestes : pâquerettes, primevères, géraniums sauvages. Enfin, tout en haut, à plus de 4000 mètres, dans les montagnes du Godjam, le voyageur, sur des sommets aussi hauts que les plus élevés de l'Europe, trouve devant lui des prairies verdoyantes, émaillées de grandes fleurs rouges en grappes, avec des sortes de liliacées ballottées au vent.

Non moins abondante ni moins diverse est la faune de l'Abyssinie. Dans la plaine, sur les plateaux, dans les airs, dans les rivières, autour des lacs, partout la vie animale est représentée de la manière la plus riche et la plus variée, par des types dont quelques-uns sont, surtout parmi les insectes, extrêmement nuisibles : les fourmis rouges rongent même les pieds des hommes ou des animaux; les termites, — le pire fléau d'Afrique peut-être, avec les sauterelles qu'on rencontre également en Abyssinie, — détruisent tout ce qu'ils touchent, au grand dam des habitants de la contrée.

L'Abyssin est intelligent. Il aime les longues discussions où son esprit d'intrigue et de ruse trouve un aliment facile. Ses yeux s'éclairent parfois dans la conversation d'une lueur rapide qui aiguise son regard et donne à toute sa physionomie un air de grande vivacité. Il est soldat ou commerçant. Peu cultivateur, dans les pays conquis, il laisse le soin de la terre au Galla, son vaincu, ou aux esclaves. Dédaignant les travaux manuels, il les abandonne aux musulmans ou aux survivants de quelques sectes juives, faisant exécuter les plus lourds travaux par les sortes d'ilotes que sont les Gouragués.

Travaillant peu, il flâne volontiers, et pour lui, comme pour les autres Orientaux, le temps n'a aucune valeur. Les jours de fête — le calendrier en prévoit près de deux cents dans l'année — il va chez ses voisins ou il reçoit ses amis. Des causeries s'engagent, ou encore des parties d'échecs. Parfois aussi, on forme cercle et l'un des assistants lit des légendes anciennes ou des histoires de saints.

L'Abyssin parle une langue qui lui est propre, la langue amharique, dérivée du ghèze, langue sémitique analogue à l'hébreu et à l'arabe, qui est restée la langue religieuse. Il comprend généralement l'arabe et le galla.

*
* *

Les Abyssins se nourrissent de galettes fabriquées avec la farine de leurs céréales, plus particulièrement de « tief ». Là où pousse le blé, la

galette est faite de blé, ailleurs de dourah et même de farine d'orge. Cette galette est l'« endjerah », large d'une forte coudée, dont trois suffisent avec de l'eau pour la nourriture journalière d'un homme. Le plus souvent, l'Abyssin y ajoute une sauce assaisonnée d'oignon, d'ail et de « berberi », piment rouge d'une très grande violence. S'il le peut, du lait caillé ou du beurre complète son repas, avec une bière d'orge, le « talla », qui est d'un goût agréable. Les jours de fête, de la viande de chèvre, de mouton ou de bœuf augmente le festin, et le « talla » est remplacé par du « tetch », qui n'est autre que l'hydromel.

Il habite une maison ronde avec un toit pointu en chaume, faite d'éclats de bois recouverts de boue mêlée de paille très menue. C'est en somme une hutte souvent fort basse, où bêtes et gens couchent les uns à côté des autres, autour du feu qui occupe le centre de l'aire. Pas de porte, une natte suffit généralement. Si le rang du propriétaire est plus élevé, la maison est plus grande, le pisé est mieux fait, la porte est une vraie porte ; les bêtes — sauf le mulet et le cheval préférés du maître, qui logent toujours à côté de lui — ont une écurie, mais l'ordonnance générale reste la même. Toutefois, depuis quelque temps, les murs sont faits de pierres assemblées par de la boue, et dans quelques maisons de chefs, on commence à couvrir les murs avec du papier peint. Ajoutez quelques tapis sur le sol, dans un coin un vaste lit semé de coussins, et voici un intérieur des plus confortables. Les communs, dans les maisons bien tenues, se composent d'un ensemble de maisonnettes dont chacune est affectée à un objet spécial : la fabrication de boisson, la confection de la farine ou du « berberi », le logement des domestiques, celui du bétail... Le tout est renfermé dans une enceinte dont l'étendue varie avec le rang du propriétaire, enceinte faite de très hautes lattes en bois et renforcée d'une sorte de ceinture en chevaux de frise (1).

Difficile dans les villes, la vie est à bon marché dans les campagnes. Pour un talari (environ 2 fr. 50), le paysan obtient cinq ou six barres

(1) On en trouvera un exemple à la planche V de la relation du voyage, dans la gravure représentant le Ras Mangascia Biet à Addis-Abeba.

de sel qui lui permettent d'acheter deux sacs de blé et ce qu'il lui faut de « berberi » et de bois de chauffage. A Addis-Abeba, par contre, cette agglomération à population flottante qui est actuellement le lieu de résidence habituelle de l'Empereur, deux ou trois talaris sont nécessaires pour les besoins les plus restreints d'un individu, les difficultés de transport augmentant le prix des denrées qu'on apporte de pays de production de plus en plus éloignés. Le bois surtout devient rare. On le remplace par des galettes séchées de bouse de vache, qui font un combustible médiocre, à l'odeur âcre et désagréable.

II

L'Abyssinie, géographiquement très divisée, ne l'est pas moins au point de vue politique. L'agrégation des anciens royaumes du Choa, du Godjam et du Tigré, des pays Gallas du Sud, des marches Ouolo et Dankali de l'Est, réunis sous l'autorité du Roi des Rois, l'Empereur Ménélik II, est encore trop récente pour que la forme gouvernementale soit autre que celle qui convient aux pays d'occupation.

On a dit, non sans raison, que le régime abyssin est celui d'une féodalité. C'est toutefois plutôt encore une sorte d'état intermédiaire entre la cohésion rigoureuse du système féodal et la vie libre des peuples pasteurs. Si, en effet, le chef a sur les habitants de son pays le droit de justice, s'il les emmène à la guerre sous sa bannière de la même façon que nos seigneurs d'autrefois emmenaient leurs vassaux, il n'est pas astreint, même par la coutume, à leur donner protection ou à les recevoir en cas de danger dans son enceinte : il n'a guère que des droits, il a peu d'obligations. Au reste, il est plus un gouverneur dont l'autorité émane de l'Empereur qu'un feudataire de l'Empire, et le lien entre lui et les gens de sa province en est d'autant diminué.

Aucune séparation des organes sociaux n'existe dans l'administration. Un gouverneur, quel que soit son rang, a dans ses mains, sur les habitants du pays qu'il commande, tous les pouvoirs : civil, mi-

litaire et judiciaire. Sans doute, il délègue ses pouvoirs, mais les juges ou les chefs militaires que l'on trouve à côté de lui sont seulement ses instruments, sans hiérarchie commune avec ceux d'une autre province.

Il n'y a plus de gouvernements héréditaires. Tous les pays octroyés sont fiefs de mouvance, donnés aux plus dignes de les administrer, qu'ils soient nobles, ou titrés, ou notables, ou gens de condition moindre encore. Le petit chef qui dirige un village est dans la main d'un plus grand chef, lui-même vassal du gouverneur de la province, qui dépend à son tour de l'Empereur.

Le peu de pouvoir que l'Empereur veut bien laisser à son entourage est entre les mains des dignitaires de la couronne, — d'origine noble ou roturière, peu importe, leurs mérites et l'agrément du souverain justifiant leurs titres, — une noblesse nouvelle faite comme fut faite chez nous la noblesse de l'Empire.

En haut de la hiérarchie : les « ras », le plus généralement gouverneurs des grandes provinces; les « dedjazmatchs », sortes de grands chefs militaires ; les « fitaoraris », chefs d'avant-garde ; les « gerazmatchs », chefs de droite ; « cagnasmatchs », chefs de gauche ; « ouobos », chefs d'arrière-garde ; « balambaras », chefs de forts ; puis de petits chefs de tous rangs.

Dans la même hiérarchie, dont le principe est surtout d'ordre militaire, d'autres dignitaires encore, dont les titres ont plutôt leur origine dans le service de la maison ou des églises : « azages », intendants ; « alekas », secrétaires — prieurs parfois ; — « agafaris », huissiers et chefs du protocole ; « badgirounds », gardiens des biens et trésoriers ; « likamakouas », compagnons et gardes du corps.

Un dignitaire d'un rang élevé peut créer des charges autour de lui et se constituer ainsi une « maison », indépendante de la maison impériale. Un même titre peut donc s'appliquer à des personnages de condition très différente. Aussi le fitaorari d'un ras n'est-il qu'un

personnage secondaire, tandis que les fitaoraris de l'Empereur, qui se placent après les ras, sont des dignitaires considérables.

Le titre, quel qu'il soit, est la propriété de celui qui le porte. La fortune l'abandonne-t-elle, ses biens lui sont-ils enlevés, est-il enchaîné, il n'en garde pas moins son titre, et les chaînes qu'on lui met aux mains sont des chaînes dorées ou argentées. L'enchaînement n'implique pas le déshonneur. Ce n'est qu'un revers de fortune.

Si le pouvoir des hauts personnages qui entourent l'Empereur est très réduit, par contre l'autorité de l'Empereur lui-même est sans limites. Aucun monarque, dans le monde civilisé, n'exerce une souveraineté aussi absolue que Ménélik. Son peuple est à lui, son Empire est sa propriété.

Aussi n'y a-t-il pas, à proprement parler, de Conseil de l'Empire. Si l'Empereur laisse discuter quelque avis autour de lui, c'est généralement par les ras qui, dans le moment, sont au Guébi, ou par quelqu'un de son entourage habituel, qui est fait surtout de l' « aleka » Gabra Sellassié, chef des secrétaires du Palais ; de l' « affanegous », grand juge de l'Empire ; du « fitaorari » Aptegorguis, chef des soldats personnels de l'Empereur ; — ou bien aussi, de l' « agafari » Ouoldegabriel, chef du protocole et des huissiers, ou du « badgiround » Moullou Guieta, son trésorier et son chef des magasins — qui est, en dehors de l' « aleka », le seul qui puisse parler à l'Empereur à toute heure du jour ou pendant la nuit. La plupart de ces personnages sont des vieux compagnons de Ménélik ; la causerie est plus libre, l'avis plus facile à donner. L' « aleka » paraît être un conseiller écouté de son maître, du moins dans les affaires d'administration intérieure. Quand l'Empereur et lui s'enferment dans une chambre du Guébi pour parler affaires, nul, fût-il ras, n'a le droit d'entrer. Cet entourage immédiat de l'Empereur est, à vrai dire, une sorte de « cabinet » dont l' « aleka » serait le chef, qui expédie la besogne journalière, et dont l'influence est grande, mais qui n'a cependant pas l'autorité du rang.

*
* *

La vraie autorité dans le pays, après celle de l'Empereur, est celle des ras, et parmi eux il convient de mettre en lumière, au point de vue particulier de cette étude, le ras Makonnen, qui administre la province de Harar et se trouve ainsi le premier en contact avec les Européens venant de la côte (1).

La mesure de la faveur dont jouissent les chefs abyssins peut s'évaluer par la quantité de terres que l'Empereur leur donne à « manger », — l'expression est consacrée dans la langue du pays, — pour entretenir leurs soldats.

Étudie-t-on la question de la propriété indigène, sans affirmer ou nier, avec certains auteurs, qu'elle existe, on se rend compte aisément qu'elle est incertaine et diminuée par des charges nombreuses.

En essayant de l'expliquer par quelques principes définis, qui sont peut-être plus vraisemblables que vrais, on peut partager les terres abyssines en trois catégories : celles du clergé, celles du gouvernement, et celles des particuliers.

Les terres du clergé, qui appartiennent en propre aux églises et qui sont administrées par les « alekas », sont le plus souvent louées à des paysans. Ceux-ci fournissent à l'église la dîme de leur grain et quelques contributions en nature et font la corvée pour l'Eglise et pour l'Empereur.

Les terres du gouvernement, comprenant toutes les terres inoccupées, les terres conquises, celles que des vérifications de bornage rognent aux propriétés existantes, celles qui sont offertes en cadeau à l'Empereur, sont souvent données comme récompense à des chefs ou à des soldats qui se sont fait remarquer du souverain. Plus fréquemment, elles sont en quelque sorte affermées en bloc, par cantons, à des bénéficiaires appelés « melkagnas » ; les melkagnas, par l'intermédiaire de

(1) Ras Makonnen est mort, depuis que ces lignes ont été écrites, en mars 1906. L'un de ses fils lui a succédé dans le gouvernement du Harar.

« tiekachoums » ou chefs de villages, font exploiter le sol par des « gabares », par des paysans métayers. Le gabare cultive comme il l'entend sous condition de fournir au « melkagna » l' « erbo », c'est-à-dire une part de ses produits. L'ensemble des gabares groupés autour du « melkagna » donne au gouvernement la dîme du grain, paie au ras l'impôt habituel en contributions variées, fait la corvée pour l'Empereur, le ras et le melkagna, et nourrit les soldats du chef intermédiaire, à qui le ras a assigné le canton à « manger ».

Dans les anciens royaumes du Choa, du Godjam et du Tigré, ainsi qu'au Harar, l'Abyssin peut posséder des terres dont il a hérité ou qu'il a achetées. La terre est à lui, tant qu'une confiscation toujours possible, pour des raisons d'apparence politique, ne l'en dépossède pas. Il acquitte l'impôt proprement dit, fournit la dîme, donne le « dergo » aux troupes de passage et fait la corvée.

Ces différentes charges, c'est-à-dire la dîme, l'impôt proprement dit, les contributions extraordinaires, le « dergo » et la corvée, voilà ce qui constitue l'ensemble des impôts en Abyssinie.

La dîme, que l'Empereur, s'étant substitué depuis quelques années aux églises, perçoit à son profit, est prélevée sur le grain au moment de la récolte. Elle doit être portée par les paysans eux-mêmes aux silos où le grain est mis en réserve pour les soldats.

L'impôt proprement dit est une sorte de contribution foncière en nature, qui varie suivant les pays. Les uns — les plus nombreux — fournissent des bœufs, d'autres donnent des « chemmas », du miel, du suif, des pièces de bois, des lingots de fer, — quelquefois de l'argent monnayé. En dehors de tout papier, le paiement habituel de cette contribution constitue, pour celui qui l'acquitte, la meilleure preuve de ses droits de propriétaire.

Les contributions extraordinaires sont prélevées, en argent le plus souvent, pour les motifs les plus divers, comme le mariage d'un chef ou la construction d'une église.

Le « dergo » est l'ensemble des vivres réquisitionnés chaque

soir pour les soldats qui passent ou qui « mangent » le pays.

La corvée, enfin, obligatoire et fréquente, s'applique à tous, à propos de tout, demandant parfois un effort énorme pour un résultat peut-être inutilisable. Bon an, mal an, le gabare, sur cent cinquante journées de travail dans l'année, en donne cinquante en moyenne à la corvée.

Veut-on, à Addis-Abeba, empierrer un chemin, niveler la place du marché? Le chemin à empierrer ou les routes qui mènent à la place coupent quelque part des rivières ; dans la rivière les pierres sont nombreuses ; un soldat de l'Empereur arrive, s'installe au gué, ordonne à chaque passant, au nom de l'Empereur — « ba Menelik », — de monter sa pierre. Les pierres s'entassent sur le chemin ou autour de la place. Le tas s'élève, grandit, se solidifie avec le temps. Et du chemin il ne reste plus qu'un étroit passage, tandis que le marché semble vouloir s'enfermer dans des murailles.

*
* *

L'Abyssin aime passionnément l'argent. Son âpreté au gain se traduit en de nombreux procès civils où il joue à chaque instant tout son pécule. En revanche, il s'expose peu à la répression de la justice criminelle, qui s'exerce de manière dure, avec des châtiments corporels allant jusqu'à la mutilation, et dont l'accusé sent la menace, dès qu'il est en cause, à toutes les minutes.

Le plus souvent, deux individus ayant un différend arrêtent dans la rue le premier passant qui leur inspire confiance et lui soumettent leur querelle. Le passant, qui ne peut pas se soustraire à l'arbitrage qu'on réclame de lui, s'assied, écoute les parties et les assistants, chacun pouvant donner un avis ou faire une objection, puis rend son arrêt. De là — car l'Abyssin, dont l'esprit processif est tel qu'il n'hésite pas à intenter une action, même sur un simple soupçon, et qu'il ne s'avoue jamais vaincu tant qu'il lui reste un moyen de reprendre son procès — de là l'affaire va, à la campagne, devant le « tiekachoum » qui devient pour la circonstance une sorte de juge de paix ; elle continue devant le « ouom-

beur », qui préside aux destinées juridiques d'un canton, comme délégué direct du gouverneur de la province ou comme juge-représentant du bénéficiaire de ce canton ; puis elle arrive devant l'« anderassi » ou devant le « meslanié », délégué du gouverneur, parfois devant le ras lui-même. Peut-être est-elle passée devant un « fitaorari » ou un « dedjazmatch » du ras ; peut-être aussi a-t-elle sauté deux ou trois échelons de ce semblant de hiérarchie juridique pour venir devant le ras dès son origine. — A Addis-Abeba, l'affaire a suivi une autre filière ; elle est allée devant le « dagna », sorte de juge ambulant, ou devant les « ouombeurs » du marché, ou devant le « negadi-ras », le chef des douanes et des marchés, ou tout droit devant l' « affanegous », le plus grand des juges d'Abyssinie, le représentant de l'Empereur. — Si la contestation est née dans l'enceinte ou sur les terres d'un chef ou parmi les gens de sa suite au cours d'un voyage, c'est à ce chef qu'il appartient de juger.

L'appel est, dans tous les cas, porté en dernier ressort devant l' « affanegous » ou devant l'Empereur lui-même.

L' « affanegous » a un rôle des plus importants. Outre les causes dont il connaît en appel, il peut avoir à juger toutes celles qui prennent naissance dans une zone très étendue autour d'Addis-Abeba. Il siège avec deux assesseurs qui se contentent, quand l'« affanegous » empêché ne peut présider, d'enregistrer les causes en les renvoyant. Une affaire met-elle en cause un « ouakchoum » : l'« affanegous » est obligé de se transporter au domicile de celui-ci, qui a, d'après une antique coutume, le droit de plaider assis. Deux ras qu'un litige sépare peuvent s'en rapporter au jugement de l'« affanegous ». Plus généralement l'Empereur les départage. Le grand agafari de l'Empereur peut connaître aussi des contestations où le rang élevé des plaideurs donne à l'affaire une haute importance.

La sentence rendue, l'arrêt est exécuté sur-le-champ. Si l'affaire est civile, le condamné donne des garants, qui paieront au besoin. L'affaire est-elle pénale, qu'il s'agisse de coups de girafe, d'enchaînement, de main ou de pied coupés ou de mise à mort, justice est faite le plus tôt

possible. L'Empereur seul condamne à mort. L'affanegous, dans ce cas, instruit l'affaire et quand il s'est rendu compte qu'elle doit amener une condamnation capitale, il la renvoie pour le prononcé du jugement devant l'Empereur. Les ras ont aussi, dit-on, dans leurs provinces, droit de mort, mais ils préfèrent en général renvoyer devant l'Empereur.

Les arrêts, qui tiennent très grand compte de l'opinion publique, sont rendus d'après la coutume tirée d'une sorte de Code appelé le *Fata Negeust*, dont l'origine remonterait, d'après les Abyssins, à l'empereur Constantin. En matière civile, le *Fata Negeust* procède beaucoup du droit romain et des lois de Justinien. En matière pénale, il se ressent de la loi du talion et des prescriptions du Pentateuque. Il est divisé, non point d'après le genre des délits, mais d'après la qualité des délinquants.

Les peines sont sévères. Un voleur qui récidive a la main coupée, parfois aussi le pied. Au blasphémateur et au parjure on peut couper la langue; le meurtre entraîne la condamnation à mort de l'agresseur, à moins que des circonstances atténuantes, assez rarement admises, ne viennent adoucir la sentence — ou que la famille de la victime n'accepte le prix du sang (généralement une centaine de talaris). Dans ce cas, le condamné est libéré dès qu'il a payé. Autrement, il est livré à la famille qui se fait justice elle-même, autant que possible d'après la loi du talion. Cette remise du condamné à la famille amène souvent de véritables rixes, où les parents du condamné cherchent à le faire fuir, tandis que les parents de la victime s'efforcent de le tuer à coups de sabre ou à coups de revolver. La pendaison est une peine infamante aggravant la condamnation à mort.

Le système de la prison close existe à Harar, mais est, presque partout ailleurs, inconnu et remplacé par l'enchaînement. Une forte chaîne est rivée au poignet droit du prisonnier, que l'on confie souvent à l'un de ses parents, ou à un gardien, au poignet gauche de qui est passée et rivée l'autre extrémité de la chaîne. On pratique aussi à Harar l'enchaînement pied à pied.

Pour découvrir les voleurs, les Abyssins se servent d'un très curieux procédé d'investigation. De jeunes enfants, généralement esclaves, appelés « liebachas » — le mot « lieba » désigne les voleurs — vivent au Guébi avec les représentants d'une sorte de confrérie à laquelle il est d'usage de s'adresser pour rechercher les voleurs. On amène l'enfant sur les lieux du vol. Là, devant quatre témoins, le chef du « liebacha » verse dans du lait une petite poignée d'une poudre rouge ressemblant à du piment pilé; il y ajoute une pincée d'une poudre noire ; puis, autour d'un feu qu'on vient d'allumer, il étend la main et décrit quelques cercles avec le vase où se trouve le breuvage, et fait ensuite de même trois fois autour de la tête de l'enfant. L'enfant boit, par de lentes gorgées, respirant avec bruit, tenant le vase de ses deux mains, battant l'air de ses coudes. Il aspire ardemment, sa poitrine se soulève, il tire quelques bouffées d'une pipe qu'on vient de préparer, il souffle avec violence, il tombe, on le relève ; il part, tenu en laisse au bout d'un « chemma » roulé ; il frappe de tous côtés, s'acharne sur les assistants qui restent debout devant lui, néglige ceux qui s'accroupissent ; il passe, dit-on, partout où est passé le voleur, reproduisant tous ses gestes; il se dirige vers les maisons où celui-ci est entré. S'il reste devant la porte, c'est que le voleur n'a fait que passer; s'il entre et s'il se couche, c'est que le propriétaire de la maison connaît le voleur. Dès lors, il est tenu pour responsable. Si le « liebacha » rencontre une rivière, s'il met les pieds dans l'eau, le charme est rompu, l'opération est à recommencer plus tard en partant de la rivière.

Cette mise en scène constitue un excellent moyen de frapper les masses et de trouver toujours un coupable. La décision du « liebacha » est sans appel, elle est difficilement contestée : les Abyssins y croient. Il convient d'ailleurs de reconnaître qu'elle est généralement juste. L'enfant paraît être en état de sommeil hypnotique, ceux qui le dirigent sont très probablement les membres d'une véritable police secrète qui a fait auparavant son enquête et qui sait où elle doit aller pour trouver le voleur. Est-on sûr du fait, on va droit au but; en est-on moins sûr, il suffit de

diriger l'enfant vers une rivière pour permettre à l'enquête de gagner du temps.

Les décisions du « liebacha » amènent parfois des résultats comiques. Un homme dont la maison avait été brûlée fait venir le « liebacha » qui, après de nombreux détours, entre dans une maison voisine, et va droit au lit s'étendre à côté de la femme du propriétaire de la maison. L'affaire est claire : celui qui a passé la nuit avec la maîtresse de la maison est son mari, on tient donc le coupable. Mais celui-ci proteste, donne un alibi qui est vrai et demande à son tour à « faire boire le liebacha ». Le « liebacha » repart de la maison de l'accusé. Il manœuvre de telle façon que le doute n'est plus possible : le coupable est un soldat du chef du village. Bientôt il avoue, et il est obligé d'avouer en même temps être l'amant de la femme du premier accusé.

III

L'Abyssinie, autrefois couverte de forêts, s'est actuellement beaucoup dénudée. Les indigènes coupent et brûlent les arbres sans souci du lendemain, sans méthode aucune, ne savent pas replanter et n'utilisent guère les terrains ainsi mis à nu.

Pour défricher ou pour fumer le champ, le paysan décape le sol en enlevant avec une sorte de levier pointu les mottes de terre et les dispose en meules auxquelles il met le feu. Pendant que brûlent le gazon sec dont elles sont recouvertes ou les chaumes dont elles retiennent les racines, la terre se désagrège sous l'influence de la chaleur ; le mélange subsistant de cendre et de terre meuble est ensuite éparpillé sur le sol. Le labourage se fait avec des bœufs largement accouplés, traînant une charrue à soc pointu qui ne renverse pas la terre et ne creuse pas un sillon, mais qui déchire le sol comme ferait une grosse dent de herse. Quand le laboureur a suffisamment parcouru son champ dans des sens différents, l'écorce en est assez brisée pour que le chaume soit déraciné et que le nouveau grain puisse pénétrer.

Autour d'Addis-Abeba, autour d'Ankober, dans le Minjar, sur la

route de la côte, on sème surtout du « tief » ou millet; dans le Tchertcher, du dourah ; dans le centre de l'Abyssinie, en Godjam, du blé ; partout, de l'orge, du « chomboura », pois chiche; partout, également, un peu de blé. En moyenne, avec des variantes résultant de l'altitude ou du climat, les semailles de l'orge et des légumineuses se font en juin, la récolte en octobre. De nouvelles semailles en décembre donnent une seconde récolte en mai. Le blé se sème en août et la moisson se fait en décembre. Le « tief », à qui il faut beaucoup d'eau pour germer, est confié au sol pendant la saison des pluies, en juillet, et coupé au mois de novembre suivant. Le dourah, plus lent à pousser, reste dans le champ toute l'année; après l'avoir semé en mars, on ne le coupe qu'en février.

Les arbres fruitiers n'existent guère. A peine rencontre-t-on quelques rares pêchers, des sortes de merisiers et des citronniers sauvages. Le seul fruit qu'on puisse se procurer, d'ailleurs non sans peine, est une banane petite et savoureuse. Dans les jardins, fort rares et à peine ébauchés, le paysan aisé cultive des oignons, du lin, quelques pois et des lentilles, un féculent — mi-pomme de terre, mi-topinambour — qu'on appelle « dinnitch », un chou-palmiste qui renferme de la potasse, un peu de coton peut-être et du « guecho » pour faire son « talla ». Dans les arbres, il place des ruches. Il a des bœufs à bosse, des moutons à grosse queue, des chèvres et des poules. Il fait quelquefois un peu d'élevage, de mulets surtout, d'ânes, et de chevaux, — d'une espèce courte et ramassée, d'origine arabe, — dont il se sert assez peu, portant toutes ses préférences sur l'âne et le mulet.

Une assez grosse exportation de bêtes de somme, qui a très appauvri le pays et a fait baisser les cours, s'est produite pendant les dix dernières années, vers Madagascar, le Transvaal et le Somaliland anglais.

Le droit, pour les détenteurs de terres, de prendre leur part de l'eau des rivières existe presque partout. En principe, tous ont droit à l'eau et jouissent, pour la puiser, d'une servitude de passage sur les terres des riverains. L'eau est-elle rare, un roulement établi permet à chacun d'en jouir en quantité proportionnelle à ses besoins. La dérivation

par des canaux, même à travers les terres d'un voisin, est tolérée et généralement employée, non sans de grosses difficultés journalières qui amènent de fréquentes querelles.

L'industrie indigène est encore à l'état rudimentaire. Tisser des chemmas, faire des burnous, forger des mors de mulets, des fers d'outils et des socs de charrue, tourner quelques poteries, fabriquer des selles et des harnachements, orner des fourreaux de sabre, tresser des nattes en roseaux et des objets de vannerie de formes élégantes, fondre l'argent et l'or pour en faire des boucles d'oreilles, des épingles, des anneaux, des colliers, des croix et des cure-oreilles, voilà à quoi se réduit l'habileté des artisans abyssins. Tous les indigènes savent, il est vrai, construire des maisons de lattes et de boue, coudre leurs vêtements, faire des cordes en fibres végétales et tanner les peaux des bêtes qu'ils ont tuées. Quelques spécialistes sont maçons, couvreurs ou rarement menuisiers.

L'Abyssin, cultivateur inexpérimenté et ouvrier médiocre, est du moins un commerçant remarquable. Il a le génie du troc. Dans les maisons européennes, un vieux veston échoit-il par hasard à un domestique, on le voit bientôt de semaine en semaine sur le dos de tous les gens de la maison. Dans les caravanes, on rencontre des jaquettes et des chapeaux dont on ne saurait plus dire la couleur primitive, qui ne pourraient plus dire eux-mêmes les nombreux marchés dont ils ont fait l'objet.

Quelle que soit sa condition, l'Abyssin fait du commerce à l'occasion, s'il a chance d'y trouver un bénéfice. Certains chefs monopolisent à leur profit les meilleurs produits de leurs provinces. Le petit marchand abyssin, le « negadi », est un colporteur qui se fait camelot dans les bourgs. Le gros marchand possède un dépôt à Addis-Abeba, il a des mulets qui lui permettent de faire de grosses affaires, soit qu'il aille chercher dans les provinces de l'Ouest de l'or ou des peaux, soit qu'il achète des cotonnades à Harar et qu'il en effectue lui-même le trans-

port. Entre Harar et Addis-Abeba, la circulation est active, les mulets des « negadis » sillonnent la route : dans ce pays, où la route n'est partout qu'une piste à peine débroussaillée, c'est bien un vrai sillon que creusent à la longue les pas des bêtes qui s'y succèdent. Le « negadi » qui n'a pas d'argent emprunte 200 talaris pour faire une campagne de trois mois. Il loue des mulets, descend à Harar, achète des marchandises, les apporte à Addis-Abeba, en tire profit autant qu'il peut, et après avoir vécu tant bien que mal, conserve à peine de quoi rendre à son prêteur les 200 talaris augmentés de 20 talaris d'intérêts. Cela fait du 40 p. 100, une jolie usure, même en Abyssinie, où l'intérêt normal n'est que de 2 p. 100 par mois. Malgré le profit de tels placements, l'argent est rare, soit qu'il se cache pour éviter d'être connu, soit que la confiance inspirée par les emprunteurs soit limitée. L'Empereur ou l'Impératrice sont généralement les prêteurs à l'accueil le plus obligeant.

Le talari, ou thaler de Marie-Thérèse, — « beur », en abyssin, — en argent frappé à Trieste sous le millésime 1780, est la seule pièce de monnaie qui ait cours dans toute l'Abyssinie, avec une valeur moyenne allant, de la côte vers l'intérieur, de 2 fr. 20 à 2 fr. 60. Un autre talari frappé à Paris, à l'effigie de Ménélik, a cours à Addis-Abeba et à Harar, avec deux pièces de monnaie divisionnaires, le demi-talari, — « alade », — qui a gardé sa valeur nominale, et le quart de talari, — le « roub », — dont les besoins du marché ont actuellement fixé le change à 7 pour 2 talaris. A Harar, une monnaie divisionnaire plus petite, de la valeur de quatre sous environ, a cours avec un change admis par la Douane de 16 au talari, et un change plus courant sur le marché de 12 au talari. Sur le marché d'Addis-Abeba, l'équivalent de cette monnaie est la cartouche Gras de la Société française des Munitions. Son change est passé récemment de 12 à 10 au talari. On en donne 3 contre un « roub ». Elle n'est acceptée qu'à la condition d'avoir bien nette la capsule, non déformé le collet de l'étui et intacte la bande de papier qui assure le serrage de la balle. Un autre objet tenant lieu de monnaie est la barre de sel, l' « amoulet », confectionnée au Tigré, apportée en grandes quantités sur les marchés provinciaux et sur celui d'Addis-

Abeba ; elle est employée surtout dans l'intérieur, avec un cours moyen actuel de 6 barres au talari.

Le marché d'Addis-Abeba (1) se compose d'une rue bordée par deux rangées d'échoppes, bazars arméniens, indiens et arabes, partagée en ruelles par des alignements de pierres sur lesquelles les « negadis » indigènes s'assoient pour offrir aux passants leurs cotonnades et leurs verroteries mêlées à des tasses à café, à des allumettes, à des couteaux et à des épingles. Aux environs on vend des bijoux, des harnachements de mulets, des sabres, des chemises et des pantalons confectionnés, des burnous, des « chemmas » et des monnaies de change. Un quartier est réservé à l' « endjerah », aux épices, au « berberi », au « guecho » et au café ; un autre, à la vannerie, aux outils et aux cordes. Le marché aux chevaux et aux mulets, voisinant avec les céréales et les fourrages, se tient sur une esplanade qui permet la course. Bœufs, moutons et chèvres sont d'un autre côté. Les boutiques qui bordent la place du marché sont occupées par des débitants de liqueurs et d'articles d'épicerie. Dans des échoppes, se trouvent des boucheries que les indigènes sont seuls à exploiter.

Un mulet de charge vaut environ 40 talaris ; le prix d'un mulet de selle atteint jusqu'à 100 talaris ; un beau cheval n'en coûte guère moins de 30 ou 40, quelquefois 100 ; un cheval ordinaire en vaut de 15 à 25. — On a un bœuf pour 14 ou 15 talaris, une vache laitière pour 30, un mouton pour 4. Un poulet coûte une cartouche.

La mesure du grain est la « koudna », qui équivaut à 5 litres environ et contient de 4 kilos et demi à 5 kilos de blé. De 15 à 20 koudnas, suivant l'abondance du grain sur le marché, font une « daoula », qui constitue l'unité de vente. En évaluant les mesures indigènes en kilogrammes, on peut dire qu'en bonne saison on a au moins 60 kilogrammes d'orge ou de blé pour un talari. Si le grain est rare, le paysan rogne d'abord sur la mesure, puis il hausse son prix. — Le cours du bois de chauffage est de quatre charges de bourricots pour un talari, trois seule-

(1) Voir plus haut, p. 59.

ment, plus petites que les premières, pendant la saison des pluies.

L'unité de poids est, pour l'or ou la civette qui se pèsent en très petites quantités, le poids d'un talari, 28 grammes environ, appelé l'« okiette ». — Pour les autres matières, l'unité est la « frasla », qui est le poids de 600 talaris (16 kil. 800). — Les marchandises telles que les peaux, qui se vendent par quantités déterminées, sont groupées par « koredjas », c'est-à-dire par vingtaines.

Le paysan qui apporte ses produits au marché paie un impôt en nature sur sa marchandise. Pour les animaux, une perception en argent est faite au moment de la transaction. Parfois, lorsqu'il en a besoin pour lui-même, l'Empereur prohibe la vente de certaines denrées. Des édits, publiés à coups de grosse caisse sur le marché, à l'ombre des flammes abyssines — trois flammes séparées, verte, jaune et rouge, — annoncent à la foule, contenue à coups de lanières, la volonté impériale.

Dans son ensemble, le marché d'Addis-Abeba dépend du chef des douanes et des marchands, le « negadi-ras ». La police est faite, sous la direction du negadi-ras, par deux postes de « dagnas » qui jugent sur-le-champ toutes les contestations résultant des transactions.

Droits d'octroi, péages, prohibitions, contributions de toutes sortes entravent beaucoup la liberté des échanges. Les incommodités et les lenteurs des transports en augmentent la difficulté. Aussi demeure-t-on presque étonné qu'il y ait en Abyssinie un mouvement commercial important.

Évaluer l'ensemble du trafic est chose peu aisée. L'Abyssinie n'a en effet ni journaux, ni publications d'aucune sorte, ni statistiques. Elle possède des douaniers, mais pas d'administration normale des douanes, et, pour des causes multiples, il est impossible de tirer des douaniers un seul renseignement sérieux. Aussi, pour donner des nombres définis en matière d'importations et d'exportations, risquerait-on (puisqu'à défaut des éléments d'un contrôle vrai, on ne peut qu'en donner une estimation d'opinion) d'être aussi peu exact qu'en prétendant porter un jugement absolu sur l'état du pays et sur ses habitants.

L'Abyssinie, à considérer ses voies naturelles, communique avec le monde extérieur par des portes nombreuses. En réalité, au point de vue économique, elle en a une principale, celle de Djibouti, que le chemin de fer a consacrée.

Dans les possessions françaises, Obock et Tadjoura ne sont plus visités que par les boutres indigènes. Au Somaliland anglais, Berbera et Boulhar importent du pétrole et du sel, du riz pour les Somalis et les gens de l'Ogaden dont ils reçoivent des peaux, de la gomme, de la myrrhe et des plumes d'autruche. Zeila envoie en Abyssinie à peine le quart de ce que Djibouti expédie. Les colonies italiennes, Massaoua, Beloul ou Assab, n'ont qu'un mouvement commercial très faible, sans autres maisons européennes que celles de Massaoua, et ne correspondent qu'avec le Tigré, le Ouollo ou l'Aoussa. Dans l'Ouest, Kassala est très en dehors du plateau abyssin ; Metamma, où la gérance de la douane a été confiée aux fonctionnaires anglais, n'a de relations, par ses maisons égyptiennes, qu'avec le Dembya et le Takoussa ; la voie du Nil, par Famaka et Rosaires, est peu abordable ; le Baro, par Itang et Nasser, n'est praticable qu'à l'époque des hautes eaux. Les maisons italiennes de Lough vendent quelques produits européens aux Gallas du Sud et leur achètent des peaux et de l'ivoire. Mais tout le plateau abyssin vit par la grande artère qu'est la route du Choa au Tchertcher, prolongée par le chemin de fer de notre colonie. Djibouti, Dirrédaoua, Harar, Baltchi et Addis-Abeba sont les étapes de cette artère, par laquelle on pénètre vraiment en Abyssinie, par laquelle aussi se font les principaux échanges entre l'Abyssinie et l'Europe.

Avant la construction du chemin de fer, les caravanes de chameaux partant de Djibouti faisaient à travers le pays somali et le pays des Adals une traversée longue et extrêmement dangereuse, qui coûtait à la fois un très long temps, de grosses sommes d'argent et souvent aussi la vie d'une partie des caravaniers, malgré la présence des « abanes », sortes de guides servant en principe de sauvegardes, dont le rôle est de connaître les chemins, les points d'eau et la répartition des tribus.

Depuis la mise en exploitation du chemin de fer, il n'en est plus ainsi : 309 kilomètres de voie ferrée permettent de traverser le pays somali en une journée. L'organisation des caravanes, au pied des contreforts du Tchertcher, avec l'appui des autorités abyssines, se fait plus facilement : le voisinage de la montagne permet aux mulets d'entrer dans la constitution des convois, le souci de l'eau et des vivres est moins grand, les incursions des nomades sont moins à craindre.

Trois pistes inégales, d'aspect différent, mènent aux premiers escarpements du Choa. L'une, de 420 kilomètres environ entre Dirrédaoua et Addis-Abeba, continue l'ancien grand chemin du désert par le pays des Adals. Une deuxième, la route des Gourgouras et de l'Assabot, plus courte de 35 kilomètres, longe les contreforts de la chaîne du Tchertcher, à la lisière méridionale du désert. Une autre encore, escaladant la montagne par la ville de Harar, courant d'abord non loin des crêtes, rejoignant plus tard les deux premières, n'a pas moins de 435 kilomètres entre Harar et Addis-Abeba. Au point de vue de la viabilité, les deux premières ne diffèrent pas sensiblement, et se tiennent à des altitudes moyennes, entre 1 150 et 700 mètres pour l'une, entre 1 500 et 760 mètres pour l'autre. Celle du Tchertcher, avant de s'abaisser à 760 mètres pour rejoindre au pont de l'Aouache la route de l'Assabot, s'élève dans la première moitié de son parcours entre 1 850 mètres à Harar, et 2 500 mètres à Koulloubi. La route de la montagne a de l'eau presque partout, en sources, en ruisseaux, en lacs ; celle du pied de la montagne en trouve dans le lit des rivières qu'elle coupe à distance moyenne d'étape ; celle du désert n'en rencontre que rarement dans des trous creusés dans des lits de rivières desséchés. Sur la montagne, il y a des forêts, des pâturages, des habitants, des vivres. Plus bas l'herbe est plus rare, le bois plus petit, l'habitant plus nomade, les vivres manquent ; dans le désert, il n'y a que des pâturages et des troupeaux gardés par des indigènes tous nomades. En haut, c'est la route des mulets ; en bas, celle des chameaux ; sur le chemin des Gourgouras et de l'Assabot, chameaux et mulets voisinent. Le pays d'en haut est sûr, les Gallas qui l'habitent sont paisibles et

cultivent leurs terres, la route est fréquentée par les marchands indigènes, par les isolés, par les petites caravanes et par celles qui sont dans l'obligation de toucher à Harar. La route de l'Assabot, moins sûre, moins jolie, est plus courte et plus praticable. Le désert demeure la voie ordinaire des grosses caravanes fortement escortées. Les trois routes, après avoir franchi l'Aouache, se fondent en une seule pour escalader les falaises du plateau abyssin. L'aspect change, la population est sédentaire ; l'eau, à partir de Baltchi, est abondante, le terrain est cultivé, il y a des vivres partout et les pâturages sont meilleurs.

Le mulet abyssin, petit, mais solide, porte 30 à 40 kilos en caravane rapide ; on lui en impose 100 dans les caravanes de marchands. Ce serait une bête parfaite s'il était possible de compter sur elle ; mais entre les mains des Abyssins, souvent mauvais chargeurs, avec des blessures qui s'enveniment rapidement, ne trouvant parfois pas le moindre brin d'herbe, la bête dépérit vite et crève bientôt sur la route. L'âne est un bon porteur, mais on ne peut lui imposer que de faibles colis. Le cheval a une résistance beaucoup moins grande et son champ d'action est limité aux régions de 2000 à 3000 mètres d'altitude. Le chameau, qui ne peut dépasser les premières marches des plateaux, est l'outil de transport le meilleur dans le désert, le chameau somali prenant 125 kilos et le dankali 200 kilos. Le meilleur de tous ces animaux est le chameau arabe, à qui un bât mieux construit et un chargement toujours mieux équilibré permettent de porter presque sans limite tout ce qu'on peut mettre sur son dos. Un essai de transports par chariots sur une piste improvisée paraît avoir été conçu prématurément. Les prix moyens que les marchandises ont à supporter en route, tant au point de vue du transport qu'au point de vue des douanes, sont indiqués ci-après dans des tableaux-types établis pour le transport d'une tonne de marchandise-type prise comme unité, tant à l'importation qu'à l'exportation (1).

(1) Voir plus bas, aux p. 268 et 283.

La forme et le poids des colis sont les facteurs les plus importants de la meilleure utilisation des caravanes. Les colis doivent être de préférence rectangulaires, en caisses clouées ou vissées, avec des dimensions sensiblement égales à 1 mètre sur 50 centimètres. Autant que possible, le poids des colis doit être établi de telle façon que deux ou quatre colis s'équilibrent pour faire une charge de chameau, et deux colis une charge de mulet. La régularité dans les opérations nécessaires pour qu'une marchandise passe de la côte à Addis-Abeba n'existe pas. Tel qui a trouvé en deux semaines les chameaux nécessaires à la constitution d'une caravane mettra plus tard deux mois à rassembler le même nombre de chameaux. Telle caravane qui a fait la route en deux mois la fera plus tard, sous la pression des circonstances, en quatre mois et plus. Il faut toujours s'attendre à des complications qu'une longue expérience seule est à même de résoudre. Et il faut, à tous les moments, ne rien négliger pour assurer une marche aussi régulière que possible des caravanes. Dans des conditions normales, vingt à trente jours pour les caravanes ordinaires et quarante-cinq pour celles des marchands suffisent au temps de route.

Pour obtenir une évaluation vraisemblable du trafic de l'Abyssinie, deux procédés qui ne sont que des à-peu-près peuvent être employés.

Le premier consiste à enregistrer les opérations de douanes des ports de Djibouti, du Somaliland anglais et de l'Érythrée italienne qui sont, notamment Djibouti, les points de passage obligés des marchandises allant en Abyssinie ou exportées d'Abyssinie. Encore est-il bien difficile, malgré les statistiques, de faire, dans les chiffres ainsi obtenus, la part du commerce abyssin, et convient-il d'y ajouter la part relativement importante, bien que mal définie, que Metamma et le Soudan, voire même la colonie italienne de Lough, prennent à ce commerce, sans négliger ce qui, par les fraudes, échappe à tout contrôle.

Le deuxième procédé consiste à évaluer, d'après la consommation intérieure, — tant bien que mal établie, — ce qui a dû entrer dans le pays, et, d'après l'animation des routes caravanières et l'état des marchés, ce

qui sort du pays. Ces évaluations ne peuvent reposer que sur une série de renseignements dont le nombre seul fait la valeur et elles sont, par conséquent, très approximatives. Les deux procédés ont fourni des résultats sensiblement identiques, donnant une moyenne qui permet de dire, en tenant compte d'un accroissement annuel d'environ 10 p. 100 des nombres obtenus, que le chiffre total des importations et des exportations en Abyssinie est actuellement de 20 millions de francs en nombre rond.

Les premières tentatives commerciales ou industrielles faites en Abyssinie par des Européens datent d'une vingtaine d'années au plus. Elles se multiplient de nos jours, mais sont encore, par le fait du milieu difficile où elles vivent, dans la période de tâtonnement.

La plupart des maisons sont françaises, et appartiennent à d'anciens colons de Djibouti. Ces colons, venus en Abyssinie entre 1880 et 1900, ont gagné la confiance de l'Empereur en mettant à son service leurs connaissances professionnelles, ont trouvé plus tard dans l'exploitation des ressources ou des besoins du pays des éléments de prospérité, et commencent à doter la contrée de quelque industrie, en appliquant leur ingéniosité à des fabrications simples. A côté des maisons françaises, quelques maisons italiennes ou de la colonie d'Aden, des bazars arméniens, grecs et indiens complètent les marchés d'Addis-Abeba et de Harar.

Au point de vue industriel, des moulins, une fabrique de savon et d'huile, une défibrerie d'agaves, de timides essais de scierie et de menuiserie, sont des créations intéressantes. Un projet de distribution d'eau de source dans la ville de Harar est sur le point d'aboutir.

Les plus anciennes tentatives d'exploitation agricole ne remontent guère qu'à une dizaine d'années. Le coton, le café, les plantes oléagineuses, le mûrier, les légumes d'exportation seront, espèrent les exploitants, des produits rémunérateurs du bas pays abyssin.

Les terrains sont obtenus sous forme de concessions avec contrats de location à durée prévue et limitée. L'arpentage des terres étant fait

avec une corde de 63 à 64 mètres de long, l'unité de mesure agraire est le « gacha », appelé aussi la « kallade », qui est un rectangle de 10 à 20 cordes de long, sur 7 à 9 de large, suivant les régions. La valeur du « gacha » est donc de 30 à 50 hectares, les parties de terrain marécageuses ou rocheuses étant exceptées de la mesure. Dans les transactions, un « gacha » de terre est payé en moyenne la valeur d'un mulet. Les terres des basses vallées (« kollas ») sont meilleures et plus recherchées que celles des plateaux (« degas ») et des régions intermédiaires (« woïnas degas »). Il y a intérêt, pour éviter l'arbitraire, à préciser dans les contrats de concession, en dehors du taux de la location, chacune des charges qui peuvent incomber au bénéficiaire du sol concédé.

La propriété, telle que nous la comprenons en Europe, n'existe pas encore en Abyssinie pour les Européens. A Addis-Abeba, ceux qui occupent des terrains, bâtis ou non, les ont reçus plus ou moins temporairement de l'Empereur, qui ne les reprend généralement pas sans une raison sérieuse ni sans donner au bénéficiaire une compensation. Cependant on assure qu'un Européen aurait récemment payé à l'Empereur un prix très élevé pour un terrain et obtenu en échange un titre de propriété — théorique tout au moins.

Dans les concessions agricoles, le prix de la main-d'œuvre est en moyenne d'un talari pour cinq ou six journées de travail. Mais les indigènes consentent difficilement, par peur de la fièvre et du changement d'alimentation, à habiter dans les régions basses. De grosses difficultés d'exploitation sont créées en beaucoup d'endroits par la rareté de l'eau et partout par la menace des sauterelles. L'écoulement des produits, dans les conditions actuelles, est peu facile et parfois le prix de revient de la récolte est décuplé quand elle parvient sur les marchés de consommation.

La valeur du sous-sol a été mise en lumière surtout par l'ingénieur français Comboul, mort à Addis-Alem à la fin de 1902 (1). L'or alluvionnaire est l'une des ressources actuelles des provinces du Sud-Ouest.

(1) Sur les recherches et la mort de Comboul, voir plus haut, dans la Relation du voyage de Jean Duchesne-Fournet, le chapitre XI : *Voyage au Ouallaga*.

D'autres métaux précieux y sont soupçonnés. Des lignites auraient été découverts en Boulga, des suintements naphteux à Ankober. L'existence en grandes quantités du fer, du soufre, notamment au pied de la falaise d'Ankober, et du sel au Tigré et aux Aroussis n'est pas douteuse. De nombreuses sources thermales sont connues : Addis-Abeba, Filoa, Erer, Arto...

Le jour où la recherche de la main-d'œuvre, encore difficile, sera devenue l'objet d'une préoccupation moins grande, où les moyens de communication et de transport se seront développés, où des ponts plus nombreux auront été jetés sur les cours d'eau, où le régime des eaux sera assuré, on pourra vraisemblablement tirer quelque profit sérieux du sol et du sous-sol abyssins.

A bien des points de vue, d'ailleurs, l'essor de l'Abyssinie dépend de l'achèvement de la ligne du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba, dont la concession a été, on le sait, obtenue en 1894 par M. Alfred Ilg. Cet ingénieur suisse, à qui l'Empereur a accordé le titre de conseiller d'État, et un Français, M. Chefneux, actuellement président du Conseil d'administration de la Compagnie, en ont fait dès l'origine la propriété d'une Compagnie française, à laquelle depuis quatre ans le gouvernement prête son appui par une importante subvention annuelle. La construction des 309 kilomètres actuels a été terminée à la fin de 1902. Elle a placé un terminus momentané à Dirré-daoua, au pied des contreforts du Tchertcher, à une cinquantaine de kilomètres de la ville de Harar, qui la domine de 700 mètres.

La ligne du chemin de fer est longée par une ligne télégraphique qui se continue par une ligne téléphonique jusqu'à Addis-Abeba. Une ligne télégraphique italienne relie Addis-Abeba à l'Europe par Asmara, Kassala, Ouadi--Halfa et le Caire. Elle communique également avec Massaoua et Périm et a des ramifications qui s'étendent dès maintenant dans l'Ouest abyssin jusqu'au Kaffa.

Les colonies étrangères sont peu développées. A peine est-il possible de compter à Addis-Abeba une soixantaine — et à Harar une

cinquantaine — de ce que les Abyssins appellent « Frengi », Français, Anglais, Italiens, Russes, Suisses et Allemands, — dans chaque ville, une centaine de « Griks », c'est-à-dire Grecs du peuple et Arméniens, — une cinquantaine d'Indiens et deux ou trois cents Arabes du Yémen.

La vie des Européens est de toute façon peu facile. L'éloignement de la côte constitue un sérieux obstacle aux communications avec l'Europe. Sans doute, les produits indigènes sont à bon marché ; mais le vin, les vivres de conserve et tout le moindre appareil d'une table simplement garnie coûtent fort cher. L'Européen, qui ne craint pas de lutter pour avoir de l'eau et se créer un jardin, peut seul manger des légumes. Les frais de personnel et d'écurie sont les deux éléments les plus onéreux de tout budget, si restreint soit-il. Un domestique est payé de 3 à 15 talaris par mois, un soldat de 2 à 5, chacun d'eux recevant en outre sa nourriture et ses vêtements et de fréquentes gratifications. La brique, le ciment, la tuile ou l'ardoise étant inconnus, la maison la meilleure n'est faite que de pisé ou de pierres mal assemblées, couverte en chaume ou en tôle ondulée et ne peut se prêter qu'à un confortable médiocre. Les artisans — peu nombreux et peu habiles, comme on l'a vu, — demandent un talari pour leur journée.

Le voyage le plus simplement entrepris nécessite une grosse dépense, que la diversité des climats augmente encore en obligeant le voyageur de se munir de vêtements appropriés à chaque région. Les relations postales, à peu près régulières, peuvent donner à chacun de deux à quatre courriers par mois, mais il est presque impossible de recevoir de la côte le moindre petit colis.

Dans l'ensemble, abstraction faite de la région du Harar, qui jouit, au point de vue judiciaire, du bénéfice des capitulations, le régime de la vie des Européens n'a encore subi aucune réglementation précise et ne s'appuie que sur des précédents. Il participe, avec tout ce qui concerne l'Abyssinie au point de vue administratif, de la situation d'attente qui caractérise ces dernières années.

Cinq légations : française, russe, anglaise, italienne et allemande, existent en Abyssinie.

La France est représentée dans ce pays par un ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire, M. Lagarde, assisté d'un consul, M. Kouri, à Dirrédaoua, d'un vice-consul, M. Roux, à Addis-Abeba, d'un agent consulaire, vice-consul honoraire, M. Guigniony, à Harar, d'un chef du service des courriers, M. Bucherie, et de deux officiers en mission.

IV

Il est difficile de porter un jugement précis sur le peuple abyssin et sur l'évolution qu'on lui attribue. Incontestablement, l'Abyssin est intelligent, doué de l'esprit d'intrigue, habile au commerce, retors en affaires, âpre au gain. Mais ce sont là des caractéristiques de race, un ensemble de qualités qui lui viennent sans altération de ses ancêtres. Il porte beau, sa politesse est raffinée, il cultive le superbe et soigne le geste : « Ma table est frugale, dit-il en vous recevant ; mais mon cœur est grand, je te reçois avec mon bon cœur. » Qu'il soit d'un amour-propre parfois exagéré, d'une fierté hautaine allant trop souvent jusqu'au dédain, cela tient à la montagne et à un long isolement au milieu des autres peuples.

Il a très probablement le sens du progrès, mais il semble n'en considérer que les curiosités et reste indifférent en face de nous. Il paraît figé dans les formes de sa vie. On retrouve sur la tête des gens du peuple les tresses de cheveux pommadées en bleu dont les peintres anciens ont orné les Ethiopiens dans leurs tableaux. On revit exactement chez les paysans de l'intérieur la vie qu'y ont menée les explorateurs du XVIe siècle ou les voyageurs du commencement du XIXe.

L'Abyssin paraît inhabile à une transformation, à moins que (et cette hypothèse est plus vraisemblable) il ne soit pas tout à fait prêt à la subir. Celui qui vient en Europe répudie en effet, lorsqu'il regagne son pays, tout ce qu'il avait emprunté au nôtre, enferme ses vêtements et ses souliers, reprend son « chemma » et marche pieds nus, donnant ainsi aux vieux Abyssins méfiants des gages de fidélité aux traditions du pays. Et l'on se demande parfois, quand on constate la force du senti-

ment conservateur abyssin, si les entreprises actuelles ne sont pas venues trop tôt se heurter à un milieu qui n'est pas encore mûr.

Le bas peuple semble avoir perdu, depuis une trentaine d'années, quelque peu de ses qualités initiales. Il était plus simple autrefois, plus cultivé, plus pur. La période de luttes récentes où il a vécu l'a jeté hors de son calme, l'a diminué en le lançant dans les aventures et les hasards des contacts inférieurs, a fait renaître en lui, en le reportant de la maison à la tente, des habitudes relâchées et lui a créé des besoins qui précipitent son passage à une vie plus active. Il se rapproche de l'Européen, parce que l'Européen a de l'argent. Il ne travaille pas — le forgeron, le tanneur, le maçon sont encore des fallachas, des parias — mais le travail n'est plus un déshonneur. Il se laisserait presque, s'il osait, gagner à l'islamisme, parce que le musulman, commerçant plus souple, est plus riche, et que l'islamisme lui promet en même temps les jouissances de la polygamie. Le clergé, qu'on accuse d'aveulissement, ne sait pas le retenir. A peine la superstition peut-elle le rejeter dans les anciennes coutumes.

L'évolution économique est lente parce que le régime administratif, encore informe, entrave par ses prohibitions et par ses incertitudes l'essor commercial et industriel. L'administration n'est pas organisée. Sans méthode et sans le moindre plan d'ensemble, elle n'existe qu'en des lieux particuliers, où elle n'est faite que pour canaliser une source de profits et non pour la créer ou la développer, où elle est installée à la mode locale, sans souci de ressemblance avec celle des régions voisines. On prétend, il est vrai, que l'administration ne pourrait trouver elle-même de solides assises que sur un état politique sûrement établi ; — et l'agrégation des provinces, encore trop incertaine, ne permet peut-être pas d'en projeter dès maintenant une organisation sérieuse.

L'impôt ne serait pas excessif, si le principe en était respecté et la perception contrôlée, l'arbitraire du mode de perception étant le vrai dommage. Les droits de douane, correctement prélevés et conformes aux traités de commerce, seraient très acceptables si des interprétations exagérées et de nombreux droits additionnels n'en faisaient

presque des droits de prohibition. Moins soucieuse de la personnalité des individus, la justice civile serait équitable et la police, dans les deux centres où elle existe, gagnerait sans doute à être moins brutale.

Les deux vices du régime abyssin sont le manque d'organisation et l'usage — pour ainsi dire légal et obligatoire — des cadeaux ; tout découle du maître, et la persistance de la faveur de l'individu est peut-être la seule garantie des promesses faites et des concessions accordées. Pour obtenir quoi que ce soit, il faut aller en personne solliciter l'Empereur, se placer dès l'aube sur son passage, être ce qu'on appelle « deïtani », guetter le moment favorable pour exposer une affaire, s'attacher à mettre en lumière les avantages que l'Empereur en tirera, prévoir tout dans un contrat qui n'aura de valeur qu'autant qu'il ne sera pas retiré ou modifié, donner des cadeaux à l'Empereur lui-même, gagner les uns et les autres autour de lui. Et si, en réalité, les papiers ont quelque valeur, si les contrats sont à peu près respectés, le mérite en revient au souverain actuel, grâce à la bienveillance duquel on peut estimer que le système vaudra, dans des conditions supportables, tant que l'homme vivra. Encore l'influence des agents officiels est-elle sans cesse mise à contribution pour hâter la solution ou sauvegarder le maintien des affaires de leurs nationaux.

Les Abyssins clairvoyants avouent eux-mêmes que les cadeaux — le « goubo » — que tout client ou solliciteur a coutume d'offrir à ses patrons sont peut-être le vice capital de l'état actuel. On ne peut même pas, grâce à ces cadeaux, compter sur des appuis réels, la situation de chacun, si élevée soit-elle, étant trop précaire, trop à la merci des circonstances — ce qui explique l'âpreté de tous à amasser un gain rapide et, dans l'incertitude du lendemain, à jouir du temps présent.

L'Abyssin, trop préoccupé de soi-même et du moment actuel, ne songe guère ni à la communauté ni à l'avenir. Il est imprévoyant et se contente d'amasser sans but défini, sans emploi de son gain. Tout ce qui ne procure pas un profit immédiat lui est indifférent. C'est un conquérant dont la fortune s'est faite sur l'aventure des armes, qui

craint à tort l'influence des Européens qu'il n'aime pas, — enveloppant jusqu'à leurs domestiques dans son antipathie, — et qui ne vit pour le moment dans l'ordre que par fidélité au souverain. Malheureusement Ménélik est accablé de besogne, et suffit de moins en moins à administrer cet Empire où il manque, pour obtenir de bons résultats, une organisation plus complète de l'administration intérieure et le goût du travail dans le peuple, avec le sens du bénéfice même lointain de l'effort accompli.

TABLEAUX-TYPES POUR LE TRANSPORT D'UNE TONNE DE MARCHANDISE-TYPE.

1° IMPORTATION.

Prix moyen de transport et perceptions douanières,

D'après les données moyennes approximatives s'appliquant à une tonne de marchandises prises à Djibouti ou à Zeila, transportée à Addis-Abeba.

Valeur à Djibouti ou à Zeila. — A.

MARCHANDISE FRACTIONNÉE EN 20 COLIS DE 50 KILOGRAMMES CHAQUE.

1° De Djibouti et de Zeila à Harar.

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	PRIX	
		Voie de Zeila.	Voie de Djibouti.
A Djibouti, environ 0 fr. 25 par colis de débarquement et 0 fr. 25 de transport à la gare. Manutention évaluée identique à Zeila.	Manutention à Djibouti et à Zeila.	fr. 10	fr. 10
Aux tarifs spéciaux provisoires P. V. n° 1 et n° 2 à raison de 0 fr. 40 la tonne kilométrique sur 310 kilomètres taxés, l'embarquement et le débarquement étant à la charge de l'expéditeur, embarquement déjà compris dans la manutention à Djibouti.	Chemin de fer de Djibouti à Diré Daoua.		124
Environ une piastre par colis, soit 20 piastres = 1 th. 2/3 au cours de 12 piastres au thaler; cours du thaler évalué approximativement à 2 fr. 32.	Manutention à Diré Daoua.		3,87
Tarifs du service de la compagnie : Par ânes, 27 fr. la tonne. Par chameaux, 34 fr. 50 la tonne. Prix moyens, par les particuliers, de gré à gré; cours très flottants, entre 1 thaler 1/2 et 5 tha-	Transport de Diré Daoua à Harar. 15 thalers, 4 piastres à 2 fr. 32.		35,57
	A reporter :	10	173,44

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	PRIX Voie de Zeila.	PRIX Voie de Djibouti.
lers suivant l'offre et la demande. Environ 3 th. 1/2 les colis souples, sur ânes et mulets, et 4 th. 1/2 les laisses et les colis rigides, sur chameaux — pour 16 frazellas = 268 kg. 8. Moyenne adoptée : 3 th. 10 pias tres les 250 kilogrammes, la charge.	Report :	10,00	173,44
En caravanes, à raison de 8 thalers la charge de 250 kilos. Prix moyen approximatif.	Transport de Zeila à Gueldeïssa, 32 thalers à 2 fr. 32. Taux pris comme exemple.	74,24	
Déchargement et rechargement à la douane de Gueldeïssa, sans frais de manutention.			
Cours moyens identiques à ceux du transport de Diré-Daoua à Harar, sur des cours très variables, plus généralement très faibles, pour concurrencer Diré-Daoua.	Transport de Gueldeïssa à Harar.	35,57	
L'octroi à l'entrée de Harar, qui est de 1 thaler pour 8 mulets, n'est pas payé par les marchandises se rendant directement à la douane.			
Valeurs moyennes s'appliquant exclusivement au transport.	Totaux à l'entrée en douane.	119,81	173,44

2° *De Harar à Addis-Abeba.*

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	DÉBOURSÉS participant du transport.	PERCEPTIONS douanières, octrois, péages.
En principe 8 p. 100, d'après les traités, d'après un tableau de perceptions fixes qui a été établi par les autorités sur indications fournies, dit-on, par les Européens, le pourcentage ayant été appliqué autant que possible à la valeur de la marchandise, valeur sensi-	Perception de douane à Harar.		0,08 A
	A reporter :		0,08 A

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	DÉBOURSÉS participant du transport.	PERCEPTIONS douanières, octrois, péages.
	Report :		0,08 A
blement égale à A, d'autant mieux qu'en pratique le droit est le plus souvent exercé en nature d'après le principe de la dîme.			
Cours très flottants, depuis 10 et 11 thalers la charge de 100 kilos jusqu'à 10 et 20 thalers. Moyenne adoptée, 15 thalers entre 2 fr. 32 et 2 fr. 60 payés d'avance. Le prix de la charge varie avec la concurrence des chameaux sur la route du désert; il varie également avec la nature de la marchandise transportée, les objets rigides étant cotés plus cher que les objets souples ; il varie surtout fortement avec les exigences de la demande.	Transport de Harar à Addis-Abeba, 150 thalers.	348,00	
1 thaler par mulet, cours de péage à Laga-Hardim, 2 fr. 36 le thaler.	Péage à Laga-Hardim, 10 thalers.		23,60
Un « roub » de la valeur théorique de 1/4 de thaler valant pratiquement 3/10 de thaler, pour 10 mulets. Cours type du thaler à 2 fr. 40.	Péage à Tchoba.		0,72
S'assure, par des indications fournies par le poste de douane de Tchoba, que le nombre des mulets et la valeur de la marchandise sont conformes aux déclarations antérieures, vérification gratuite. Les deux indications de tarifs mentionnées pour Tchoba et Baltchi sont plus théoriques que pratiquement appliquées. La présence des douaniers entraîne à une dépense supplémentaire.	Poste de douane de Baltchi.		
Actuellement il n'existe aucun droit imposé. Mais un droit de 1/2 thaler par mulet est à prévoir à brève échéance.	Octroi à l'entrée, Addis-Abeba.		
Valeurs moyennes.	Totaux à l'entrée en douane.	348,00	0,08 A + 24,32
	A reporter :	348,00	0,08 A + 24,32

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	DÉBOURSÉS participant du transport.	PERCEPTIONS douanières, octrois, péages.
	Reports :	348,00	0,08 A + 24,32
Droit de 3 p. 100 perçu pratiquement sur le prix de vente déclaré de la marchandise. Calcul du prix de vente : 1 (A). Le prix de vente se compose du prix de revient de la marchandise à l'entrée en douane : A + 119 fr. 61 + 348 fr. + 0,08 A + 24 fr. 32 + 173 fr. 44. 2. De la douane elle-même (*a*). 3. De la manutention dans Addis-Abeba, évaluée, ainsi qu'il est dit plus loin, à 8 francs. 4. De l'intérêt de l'argent engagé, estimé à 6 p. 100 sur A pendant 9 mois, temps moyen (1 mois de bateau et chemin de fer, 3 mois de caravane, 3 mois de vente, 1 mois 1/2 de retour), et sur les débours de frêt et de douanes pendant 6 mois, temps moyen (valeur B). 5. De la majoration pour casse ou détérioration, estimée approximativement à 10 p. 100 du prix de vente, toutes autres choses payées. En choisissant pour la valeur du transport de la côte à Harar la valeur la plus forte : 173 fr. 44, on a, prix de vente : $A' = A + 545 \text{ fr. } 76 + 0,08\,A + a + 8 \text{ fr.} + B + \frac{15}{85}(A + 545 \text{ fr. } 76 + 0,08\,A + a + 8 \text{ fr.} + B)$. $a = 0,03\,A'$. $B = \frac{6}{100} \times \frac{9}{12} \times A + \frac{6}{100} \times \frac{6}{12} \times (173 \text{ fr. } 44 + 0 \text{ fr. } 08 + A + 372 \text{ fr. } 32 + a + 8 \text{ fr.})$.	Perception de douane à Addis-Abeba.		
	A reporter :	348,00	0,08 A + 24,32

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	DÉBOURSÉS participant du transport.	PERCEPTIONS douanières, octrois, péages.
$A' = \frac{100}{85}(1{,}08\,A + a + B +$ 553 fr. 76). $a = \frac{3}{85}(1{,}08\,A + a + B +$ 553 fr. 76). $B = \frac{1}{200}(9{,}48\,A + 6\,a +$ 3 322 fr. 56). d'où : $a = \frac{3}{85}(1{,}1274\,A + 1{,}03\,a +$ 570 fr. 37). $a = \frac{3 \times 1{,}1274\,A + 3 \times 570\text{ fr. }37}{85 - 3 \times 1{,}03}$ $a = 0{,}04129\,A +$ 20 fr. 89.	Reports :	348	0,08 A + 24,32
	Perception de douane à Addis-Abeba.		0,04129 A + 20,89
Un thaler pour 6 ou 8 colis de 40 à 60 kilos chacun. Moyenne adoptée : 1 thaler pour 6 colis de 50 kilos. 3 th. 1/2.	Manutention.	8 fr.	
$b = \frac{1}{200}(9{,}48\,A + 6\,a +$ 3.322 fr. 56). $b = \frac{1}{200}(9{,}72774\,A + 3447{,}90)$. $b = 0{,}04864\,A +$ 17 fr. 2395.	Intérêt de l'argent.	0,04864 A + 17,2395	
Totaux approchés à 4 décimales pour les fractions de A et à deux décimales pour les francs. Transport : 0,0486 + 373 fr. 24. Douanes : 0,1213 A + 45 fr. 21.		0,04864 A + 373 fr. 2395	0.12129 A + 45 fr. 21

3° De Djibouti à Addis-Abeba, par Diré-Daoua et le Désert.

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	TRANSPORT.	DOUANES.
Établie au tableau I.	Manutention à Djibouti.	10,00	
Établie au tableau I.	Chemin de fer.	124,00	
Etablie au tableau I.	Manutention à Diré-Daoua.	3,87	
Deux systèmes sont offerts à l'importateur : ou bien acquitter 8 p. 100 de la valeur de la marchandise à Diré-Daoua et ultérieurement 3 p. 100 à Addis-Abeba; ou bien payer à Diré-Daoua un péage de 2 thalers par tête de chameau sortant et acquitter ultérieurement 8 p. 100 de la valeur de la marchandise à Addis-Abeba, avec ces corrections qui demeurent toujours les mêmes : 1. Pratiquement c'est généralement 10 p. 100 qui est la quotité appliquée. 2. Le prélèvement peut être fait en nature, d'après le principe de la dîme. 3. La perception s'exerce sur le prix de vente déclaré. Les commerçants préfèrent généralement acquitter le droit de douane à Addis-Abeba et payer le péage à Diré-Daoua bien que, d'après la comparaison par le calcul, l'autre système apparaisse préférable pour les marchandises de prix supérieur à 335 francs la tonne en Europe. Deux raisons militent en faveur de l'adoption du système employé par les commerçants. 1° La douane ne remboursant pas les droits perçus, il vaut mieux, en cas de perte ou d'avaries pendant le trajet en caravane entre Diré-Daoua et Addis-Abeba, n'avoir pas acquitté la douane.	Perception de douane à Diré-Daoua.		
	A reporter :	137,87	

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	TRANSPORT.	DOUANES.
2° Le temps de caravane augmenté des séjours aux points d'arrêt obligatoires et aux points de changement de bêtes de somme, étant en moyenne de trois à quatre mois, l'importateur bénéficie pendant ce temps de la jouissance de la somme nécessaire pour acquitter le droit de douane. Le système indiqué comme plus généralement adopté sera seul considéré ici.	Report :	137,87	
Trois systèmes peuvent être considérés, qui sont employés l'un ou l'autre suivant les circonstances, au hasard de la présence et du plus ou moins de bonne volonté des indigènes. 1° Chargement à Diré-Daoua sur chameaux somalis, à deux chameaux pour une charge de 250 kilos pour le transport de Diré-Daoua à Gotha; chargement à Gotha sur chameaux dankalis, prenant une charge de 180 à 200 kilos chacun au maximum, pour transport de Gotha à Baltchi; transport de Baltchi à Addis-Abeba sur mulets et bourricots, à raison de 1 th. 1/2 le colis et 2 thalers à la saison des pluies. 2° Chargement de Diré-Daoua, quand c'est possible, sur chameaux dankalis jusqu'à Baltchi. 3° Chargement sur chameaux dankalis pour le transport total de Diré-Daoua à Addis-Abeba, ou, dans des cas exceptionnels, chargement dans les mêmes conditions sur chameaux somalis très fortement escortés, pour éviter le pillage par les Danakils. 1er cas. — Sortie de 8 chameaux de la douane de Diré-Daoua .... 16 th. 4 charges de Diré-Daoua à Gotha à 7 th. 1/2 en moyenne, tout compris. 30	Sortie de Diré-Daoua et transport de Diré-Daoua à Addis-Abeba.		
A reporter....... 46 th.	A reporter :	137,87	

CONDITIONS.		OPÉRATIONS.	TRANSPORT.	DOUANES.
Report :	46 th.	Report :	137,87	
5 charges de 200 kilos à Gotha à 18 thalers en moyenne, cours excessivement flottant.........	90			
20 colis de Baltchi à Addis-Abeba à 1 th. 1/2 le colis................	30			
	166 th.			
2e cas. — Sortie de 5 chameaux............	10			
5 charges dankalis, à 26 thalers en moyenne..	130			
20 colis de Baltchi à Addis-Abeba...........	30			
	170 th.			
3e cas. — Cas qui sera adopté pour les calculs considérés ici : 5 chameaux à 2 thalers à 2 fr. 32.		Sortie de Diré-Daoua.		23,20
5 charges dankalis de 200 kilos poids fort, à 4 caisses par chameau, à 30 thalers la charge, prix plutôt faible, 150 thalers à 2 fr. 40. Payé moitié d'avance, moitié à l'arrivée.		Transport de Diré à Addis-Abeba.	360,00	
Il est prudent d'adjoindre aux caravaniers un groupe d'Abyssins convoyeurs, dévoués à leur patron. 1 homme pour 5 chameaux environ, payé de 8 à 12 thalers avec de 1 à 4 thalers de pourboire, de 1 à 6 thalers de nourriture et 1 thaler de sandales.		Convoyeurs.	26,40	
Un « roub », voir route de Harar à Addis-Abeba.		Péage à Tchoba.		0,72
Pour mémoire.		Poste de Baltchi.		
—		Entrée à Ad.-Abeba.		
Totaux à l'entrée en douane...		....	524,27	23,92
Droit de 8 p. 100 perçu pratiquement sur le prix de vente déclaré de la marchandise. Voir route de Harar à Addis-Abeba.		Perception de douane à Addis-Abeba.		

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	TRANSPORT.	DOUANES.
Prix de vente : $A' = A + 524$ fr. 27 + 23 fr. 92 + $a \times B$ (+ 8 fr. + $\frac{15}{85}$ A + ... + 8 fr.). Douane $a = 0,08$ A'. Intérêt de l'argent : $B - \frac{6}{100} \times \frac{9}{12} A + \frac{6}{100} \times \frac{6}{12} =$ 524 fr. 27 + 23 fr. 92 + a + 8 fr. $A' = \frac{100}{85}(A + a + B + 729 \text{ fr. } 63)$. $a = \frac{8}{85}(A + a + B + 729 \text{ fr. } 63)$. $B = \frac{1}{200}(9 A + 6 a + 21 \text{ fr. } 89)$. d'où : $a = \frac{8}{85}(1,045 A + 1,03 a + 751 \text{ fr. } 52)$. $a = \frac{8 \times 1,045 A + 8 \times 751,52}{85 - 8 \times 1,03}$	Report :	524,27	23,92
$a = 0,10891 A + 78$ fr. 32.			0,10891 A + 78 fr. 32
Voir route de Harar à Addis-Abeba.	Manutention.	8.00	
$B = \frac{1}{200}(9 A + 6 a + 4377,78)$.	Intérêt de l'argent.		
$B = \frac{1}{200}(9,65346 A + 4847,70)$.			
$B = 0,04827 A + 24,24$.		0,04827 A + 24,24	
Totaux...............	....	0,04827 A + 556,51	0,10891 A + 102,24
Totaux approchés : Transport : 0,04834 + 556,51. Douanes : 0,10889 A + 102,24.			

ÉVALUATION DU PRIX DE REVIENT ET DU PRIX DE VENTE A ADDIS-ABEBA.

Par Djibouti, Diré-Daoua, Harar..	1,1699 A + 591,89	1,3763 A + 696,34
Par Zeila, Gueldeïssa, Harar......	1,1699 A + 538,26	1,3763 A + 633,01
Par Djibouti, Diré-Daoua et le désert........................	1,1572 A + 658,75	1,3614 A + 775,00

En nombres ronds : approximativement en compensant les décimales.

Par Djibouti, Diré-Daoua, Harar..	1,17 A + 590	1,38 A + 690
Par Zeila, Gueldeïssa, Harar.....	1,17 A + 535	1,38 A + 630
Par Djibouti, Diré-Daoua et le désert........................	1,16 A + 650	1,36 A + 775

Remarque. — Une opinion courante à Addis-Abeba veut que ce qui coûte 1 franc en France doive être vendu 1 thaler à Addis-Abeba pour les produits de prix moyen n'ayant pas de poids exigeant des frais spéciaux de transport.

On peut, d'après les formules précédentes, rechercher quelle est la valeur de la marchandise-type qui répond exactement à cette opinion.

En tenant compte du fret maritime — qu'on peut évaluer en moyenne, par exemple, à 40 francs la tonne pour les marchandises les plus courantes, — le prix d'Europe pour la tonne de marchandise considérée est : A — 40 francs.

Nous prendrons les formules de la route du désert :

$A = A' + 40$ fr. $\quad A' =$ *Prix d'Europe.*
$A' = n$ fr.
th. $= 2$ fr. 40.
Prix de vente $= 1,36\,(A'$ fr. $+ 40$ fr.$) + 775$ fr.
n th. $= 1,36\,(A'$ fr. $+ 40$ fr.$) + 775$ fr.
$n \times 2,4$ fr. $= 1,36\,(n$ fr. $+ 40$ fr.$) + 775$ fr.
$n\,(2,4 - 1,36) = 1,36 \times 40 + 775.$
$n = 797$ fr. 50.

Une marchandise qui vaut environ 800 francs la tonne en Europe doit être vendue au moins 800 thalers à Addis-Abeba, pour laisser de 10 à 15 p. 100 de bénéfice au vendeur, à supposer que la série des transports nécessaires n'ait pas subi de complications et que rien ne soit perdu ou détérioré.

Une marchandise d'un prix inférieur à 800 francs la tonne doit être vendue à un prix supérieur au nombre de thalers correspondant au nombre de francs payés en Europe.

COMPARAISON DES PRIX DE REVIENT PAR LES DEUX ROUTES CONSIDÉRÉES ENTRE DIRÉ-DAOUA ET ADDIS-ABEBA.

Entre Diré-Daoua et Addis-Abeba, il existe entre les prix de revient par les deux routes, en faveur de celle de Harar, une différence à peu près constante, quel que soit A, de 50 francs à la tonne, différence qui provient plus particulièrement de l'application des douanes et surtout de ce que la perception principale, celle de 8 p. 100, est faite, pour la route du désert, à Addis-Abeba, lorsque la marchandise a été grevée du coût de son transport, et pour la route de Harar, à Harar même, avant d'avoir subi l'augmentation du prix de transport.

D'ailleurs, étant donné que les calculs fournis ici ne sont, de toute façon, qu'*approximatifs* et ne peuvent être considérés que comme une sorte de schéma directeur bien plus que comme des données certaines, étant donné en outre que les prix de transports indiqués sont sujets à des fluctuations nombreuses et journalières, il convient pratiquement de négliger toute différence et d'admettre comme bonne la moyenne des deux valeurs obtenues, soit :

$$1{,}16\ A + 625\ \text{fr.}$$

ce qui donne pour prix de vente :

$$1{,}37\ A + 735\ \text{fr.}$$

CHOIX DES ROUTES.

Le choix des routes ne repose pas sur des raisons pécuniaires, mais procède :

De la *forme des colis* ; les colis souples, comme l'aboudjedid, passant plus volontiers par le Tchertcher, à dos de mulet, et les caisses, notamment celles de grandes dimensions, étant obligées de passer par le désert, à dos de chameau;

De la recherche de la *sécurité*, d'après l'état d'hostilité des tribus du désert ;

De la *saison* ;

De la *quantité totale des colis*, qui fait croître les difficultés de *ravitaillement* pour le personnel et pour les bêtes.

OBSERVATIONS SUR LES RENSEIGNEMENTS D'APRÈS LESQUELS LES FORMULES PRÉCÉDENTES ONT ÉTÉ APPROXIMATIVEMENT ÉTABLIES.

Toutes les quantités qui ont été considérées sont des moyennes sujettes à de grosses variations :

1° Les prix de transports caravaniers, qui peuvent varier considérablement en plus ou en moins ;

2° Les tarifs du chemin de fer, généralement moins élevés pour la plupart des articles, sauf pour les armes et l'ivoire, à qui sont appliqués des prix plus élevés;

3° Le prix des manutentions, variable à la fois avec la quantité des expéditions et avec la quantité de colis par expédition ;

4° L'intérêt de l'argent engagé, qui dépend du temps de route, lequel est subordonné à la nature de la route choisie, à la saison, aux lenteurs douanières, aux relations des peuplades entre elles, aux empêchements de toutes sortes;

5° Le cours du thaler, oscillant entre 2 fr. 20 et 2 fr. 60 à la côte et des cours supérieurs de 10 à 20 centimes au moins dans l'intérieur (1) ;

(1) Dans une lettre postérieure à la publication de son travail dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* (juin 1906), le lieutenant Collat a été amené à compléter ainsi ses informations :

« Au sujet des talaris, il faut séparer la question du cours de celle du droit à l'importation. Le cours résulte à la fois de l'augmentation de la valeur de l'argent (à Aden même, le thaler a augmenté sa valeur de change dans des proportions identiques à celles du cours abyssin) et de la rareté des pièces de monnaie. La rareté des thalers sur le marché a même provoqué il y a quelque temps un cours à Diré-Daoua supérieur à celui d'Addis-Abeba. Pour le moment (juillet 1906), le cours paraît être 2 fr. 64 ou 65 à Djibouti, 2 fr. 70 à Diré-Daoua et 2 fr. 70 aussi, je crois, à Addis-Abeba. Quant à l'imposition de 8 p. 100 — et non 10 p. 100 — à l'importation des talaris, c'est bien le fait de la banque. »

6° Les tarifs de douanes et de droits intérieurs dont l'application est faite avec plus ou moins de discernement;

7° Enfin, le poids et la forme de l'unité de colis, en influant sur la répartition des charges, sont l'occasion de grosses modifications, — toujours défavorables à l'expéditeur, — aux calculs ci-dessus.

ÉVALUATION DU PRIX DU TRANSPORT PROPREMENT DIT.

Le prix moyen du transport, en faisant abstraction du choix de la route, est évalué par :

$$0,0485\ A + 551 \text{ fr. } 60,$$

approximativement 5 p. 100 du prix de Djibouti augmenté de 550 francs.

La proportion au prix d'achat est de :

$$5 + \frac{55.000}{A} \text{ p. } 100.$$

En appliquant les deux évaluations ci-dessus à la marchandise-type du prix de 800 francs la tonne, en Europe, considérée comme sensiblement de même valeur à Djibouti, on évalue son transport à :

$$40 + 550 = 590 \text{ fr.}$$

La proportion au prix d'achat étant de :

$$5 + 68\ 3/4 = 73\ 3/4 \text{ p. } 100.$$

Remarque. — Tout ce qui a été dit ci-dessus au point de vue du transport, tant comme procédés que comme prix, ne s'applique pas aux caravanes accompagnant des Européens.

Dans ce cas, les prix sont au moins doubles de ceux qui ont été indiqués plus haut, à cause tant de la vitesse de la marche que de l'inégalité de forme des colis.

ÉVALUATION DES DOUANES ET DROITS INTÉRIEURS.

Les deux valeurs obtenues comme évaluation des droits de douanes et des droits intérieurs sont :

Sur la route de Harar : 0,1213 A + 45 fr. 21 ;

Sur la route du désert : 0,1089 A + 102 fr. 24 ;

la seconde étant notablement plus forte que la première.

Mais étant donné que, dans les calculs ci-dessus, la perception de douane à Harar a été évaluée à 8 p. 100 du prix d'achat, alors que pratiquement elle est faite sur le prix de vente, étant donné encore que cette perception est d'ailleurs plus souvent de 10 p. 100 que de 8 p. 100, notamment lorsqu'elle est faite en nature, — comme l'aboudjedid, — on peut admettre la valeur de perception faite sur la route du désert comme se rapprochant plus de la réalité, — autant qu'il est possible de s'en rendre compte, — qu'aucune autre valeur, étant donné que dans son établissement il vaudrait mieux pratiquement compter 10 que 8 p. 100.

Quoi qu'il en soit, en la tenant pour approximativement bonne et en la simplifiant, on obtient la valeur :

11 p. 100 de A' + 100 fr.

avec une proportion au prix d'achat de :

$$11 + \frac{10.000}{A} \text{ p. } 100,$$

ce qui donne, appliqué à la marchandise-type du prix de 800 francs, la tonne :

188 fr. de droits,
Soit 23 1/2 p. 100.

Remarque. — L'obligation de déclarer en douane la valeur des marchandises à prix de vente s'est créée d'elle-même comme conséquence de la faculté qu'a prise la douane d'acheter pour le compte et au nom de l'Empereur, d'après les prix déclarés, les marchandises qui lui sont soumises.

CALCUL DIRECT APPLIQUÉ A DES EXEMPLES.

I. Exemple moyen. — Aboudjedid, article constituant les deux tiers du total des importations en Abyssinie.

L'aboudjedid, qui est une marchandise souple, prend toujours la route

de Harar. Son prix est actuellement, à la côte, de 42,50 à 45,50 dollars ou de 115 roupies les 25 pièces, suivant les qualités. La moyenne de ces quatre valeurs nous permet de prendre 222 francs comme prix moyen à la côte des 25 pièces d'aboudjedid, de 5 kilos chacune, mesurant 27 mètres sur 90 centimètres. L'aboudjedid est chargée sur mulets à raison de deux ballots de 10 pièces par mulet.

On peut calculer le prix de revient d'une tonne, soit de 200 pièces, de la manière suivante :

Valeur moyenne d'achat	1.776,00
Manutention à Djibouti	10,00
Chemin de fer, tarif spécial	80,00
Manutention à Diré-Daoua	3,87
3 th. 1/2 les 5 ballots, transport de Diré-Daoua à Harar	30,93
Valeur de revient à Harar	1.900,80

La douane de Harar prélève 20 pièces, d'une valeur de 190,08.

Il reste donc 180 pièces qui montent à Addis-Abeba, sur 9 mulets.

Transport à 15 thalers le mulet	313,20
Péage à Laga-Hardim	21,15
Péage à Tchoba	0,72
Divers	4,80
	339,87
Report	1.900,80
Total	2.240,67

La douane d'Addis-Abeba prélève 3 p. 100, soit 5 pièces et demie, d'une valeur de 68 fr. 24. Il reste 174 pièces et demie.

2 th. 1 roub, manutention à Addis-Abeba	5,52
Sur quatre mois, intérêt moyen de l'argent	44,92
	50,44

2.240,67 + 50,44 = 2.291,11.

Donc l'achat a été de	1.776 fr.
Le transport de	488,44, soit 27 1/2 p. 100 du prix d'achat.
Les droits de	284,99, soit 16 p. 100 du même prix d'achat,
La pièce revient à	13,13, soit environ 5 th. 1/2.

Elle est vendue 6 thalers.

Bénéfice : 8 1/2 p. 100 environ.

Exemple extrême. — *Les truffes.* — Aucun droit et transport négligeable.

Autre exemple extrême en sens inverse. — *Le pétrole.* — Adjugé en 1903 au gouvernement de Djibouti au cours de 7 fr. 90 la caisse de 2 tanikas, — 36 litres environ, — pesant à peu près 40 kilos chacune, montant par le désert.

25 caisses	197,50
Manutention à Djibouti	12,50
Chemin de fer (0 fr. 25 la tonne kilométrique)	77,50
Manutention à Diré-Daoua (25 colis)	4,83
Sortie de Diré-Daoua, sur 4 chameaux $\frac{1}{6}$ à 6 caisses par chameau	18,96
Transport par chameaux	290,00
Convoyeurs	24,00
Péage à Tchoba	0,72
Valeur en douane	626,01
La douane prélève 5 tanikas, de la valeur de 62 fr. 60. Il reste 45 tanikas.	
Manutention	6,38
Intérêt de l'argent (sur 6 mois)	18,97
	651,36

La valeur initiale du pétrole étant, si l'on défalque environ 20 francs de fret maritime, de 177 fr. 50, on a :

Prix d'achat	177,50
Transport total	454,18, soit 2,56 p. 100 du prix d'achat.
Droits	82,29, soit 46 1/3 p. 100 —
La tanika revient à	14,47, soit environ 6 thalers.
Elle est vendue 7 thalers...	Bénéfice : 13 1/2 p. 100.

2° EXPORTATION.

PRIX MOYEN DE TRANSPORT ET PERCEPTIONS DOUANIÈRES.

D'après des données moyennes approximatives, s'appliquant à une tonne de marchandise prise à Addis-Abeba, transportée à Djibouti ou à Zeila.

VALEUR A L'ARRIVÉE A ADDIS-ABEBA : A.

1° Par le Désert, jusqu'à Diré-Daoua et Djibouti.

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	DÉBOURSÉS participant au droit.	PERCEPTIONS douanières et droits intérieurs.
5 p. 100 sur le prix du marché.	Entrée en douane.		0,05 A
10 p. 100 sur le prix du marché.	Sortie de la douane.		0,10
Certaines marchandises, vendues obligatoirement par l'intermédiaire de courtiers désignés, sont imposées d'un droit de courtage d'environ 5 à 6 p. 100.	Courtage.		0,05 A
Somme fixe de 1/2 thaler.	Acquit de la douane.		1,20
Identique au droit d'entrée, pour mémoire.	Droit de sortie à Addis-Abeba.		
D'après les mêmes règles et les mêmes moyens de transport que pour les marchandises importées. Evalué d'après une moyenne très flottante, à 140 thalers sur 5 chameaux.	Transport.	336,00	
D'après la même règle qu'à l'importation.	Convoyeurs.	24,00	
Pour mémoire.	Péage à Baltchi.		
3/4 de thaler pour l'équivalent de 30 mulets, soit pour 5 chameaux un « roub » de la valeur de $\frac{3}{10}$ de thaler.	Péage à Tchoba.		0,72
2 thalers par chameau.	Droits pour 5 chameaux à Diré-Daoua.		23,20
D'après l'usage déjà cité à l'importation.	Manutention à Diré-Daoua.	3,87	
Comme à l'importation.	Chemin de fer	124,00	
Comme à l'importation.	Manutention à Djibouti.	10,00	
6 mois en moyenne pour l'ensemble.	Intérêt de l'argent.	15,69 + 0,036 A	
Totaux..............	....	513,56 + 0,036 A	25,32 + 0,20 A

Totaux approchés : Transport, 513 fr. + 0,036 A.
Douanes, 25 fr. + 0,20 A.

2° De Addis-Abeba à Djibouti et à Zeila par Harar.

CONDITIONS.	OPÉRATIONS.	TRANSPORT par Djibouti.	TRANSPORT par Zeila.	DOUANES.
5 p. 100 sur le prix du marché.	Entrée en douane.			0,05 A
10 p. 100 sur le prix du marché.	Sortie de la douane.			0,10 A
Certaines marchandises vendues obligatoirement par l'intermédiaire de courtiers désignés sont imposées d'un droit de courtage d'environ 5 ou 6 p. 100.	Courtage.			0,05 A
Somme fixe de 1/2 thaler.	Acquit de la douane.			1,20
Pour mémoire.	Sortie de Addis-Abeba.			
De 8 à 12 thalers en moyenne la charge de mulet de 100 kilos; moyenne adoptée très approximative, 10 thalers, plutôt faible.	Transport en caravanes.	240,00	240,00	
Pour mémoire.	Péage à Baltchi.			
Un « roub » à raison de 3/4 de thaler pour 30 mulets.	Péage à Tchoba.			0,72
1/2 thaler par mulet.	Péage à Laga-Hardim.			12,00
1 thaler pour 8 mulets, soit 1 th. 1/4, 1 thaler un « roub ».	Entrée à Harar.			3,00
Passage franc en principe.	Douane à Harar.			
En franchise, en principe.	Sortie de Harar.			
Même appréciation qu'à l'importation.	Transport : soit à Diré-Daoua, soit à Gueldeïssa.	35,57	35,57	
Même appréciation qu'à l'importation.	Manutention à Diré-Daoua.	3,87		
Même appréciation qu'à l'importation.	Chemin de fer.	124,00		
Même appréciation qu'à l'importation.	Manutention à Djibouti.	10,00		
Même appréciation qu'à l'importation.	Transport de Gueldeïssa à Zeila.		74,24	
Même appréciation qu'à l'importation.	Manutention à Zeila.		10,00	
Sur 6 mois en moyenne.	Intérêt de l'argent.	12,91 + 0,036 A	11,30 + 0,036 A	
	Totaux......	426,35 + 0,036 A	371,11 + 0,036 A	17,12 + 0,20 A

Totaux approchés : Djibouti. Transport.. 426 + 0,036 A.
Douanes... 17 + 0,20 A.
Zeila.. Transport.. 370 + 0,036 A.
Douanes... 17 + 0,20 A.

Remarques. — Si l'on considère comme valeur de la marchandise à l'intérieur les prix du marché d'Addis-Abeba, alors que la marchandise a déjà payé son entrée en douanes, on doit, dans ce cas, diminuer la somme afférente aux perceptions de douanes de 0,05 A.

La perception de douane de 10 p. 100 n'est que théorique. L'usage s'est établi de payer un droit fixe par article, droit qui a correspondu à un moment donné au dixième de la valeur des articles considérés, d'après les cours du marché, mais qui, actuellement, est, pour certains articles dont les cours ont baissé, supérieur à 10 p. 100, et pour d'autres, dont les cours se sont élevés, inférieur à 10 p. 100.

La perception du courtage est également en dehors de toute considération de pourcentage. Mais si l'on fait rentrer dans le courtage la somme des gratifications indispensables à la bonne conclusion d'une affaire, l'estimation 5 p. 100 est encore inférieure à la réalité.

Le tableau suivant, donné sous toutes réserves, et ne se rapportant qu'à une période déterminée du commencement de l'année 1905, permet de se rendre compte de la valeur des remarques précédentes.

PRINCIPAUX articles d'exportation.	PRIX MOYEN du marché.	PERCEPTION de la douane.	P. 100.	COURTAGE.	P. 100.
Ivoire	158 thalers la fratella.	15 th. 1/2.	10	1 thaler.	2/3
Peaux de chèvres	De 12 à 14 th. la koredja.	2 th. 7 piastres 1/2.	20		
Peaux de bœufs.	De 1 1/2 à 3 thalers.	10 p. 100, soit 1 th. 1/2.	10		
Cire	De 12 1/2 à 15 thalers la fratella.	2 thalers.	15 1/3	1 piastre.	2/3
Café	3 thalers la fratella.	3 piastres.	8 1/3	1 piastre.	3
Civette	1 1/2 à 3 thalers l'okiette.	10 p. 100, soit 1 th. 1/4.	8 1/3	1 piastre.	5 1/2

Fratella .... $16^{kg},8$.
Koredja .... 20 kg.
Okiette .... 28 gr.

Les prix de transport en caravane, toujours extrêmement flottants, sont généralement un peu inférieurs à ceux des transports d'importation.

Le poids de la charge de mulet de 100 kilos n'est que théorique. Un mulet de commerce ne les porte qu'en faisant chaque jour de très courtes étapes avec de nombreux jours de repos. Un mulet de caravane d'Européens ne porte guère que 60 kilos en deux colis jumelés et, pour pouvoir marcher tous les jours, ne porte guère que de 30 à 40 kilos.

Prix de revient moyen à la côte.

Par le Désert, à Djibouti...	1,23 A + 540 fr.
Par Harar, à Djibouti	1,23 A + 440 fr.
Par Harar, à Zeila	1,23 A + 390 fr.

Les différences de prix résultant de l'emploi des routes ne peuvent pas influer sur le choix des routes, qui reste subordonné comme à l'importation, en dehors de toute raison pécuniaire, à différentes raisons, dont la principale est la forme et l'encombrement des colis. La plupart des marchandises passent d'ailleurs par le Tchertcher et Harar. On peut admettre que toutes les marchandises des commerçants indigènes emploient cette route, tandis que la plupart des caravanes des commerçants européens emploient celle du désert.

A Addis-Abeba il y a deux emplacements de douane, l'un au marché, placé directement sous l'autorité du Négadi-Ras, le chef des douanes et marchés, l'autre dans le Guébi (palais) impérial. La douane du marché est l'entrepôt des marchandises d'exportation et de celles d'importation qui viennent, par mulets, de Harar. Là se rendent également les marchandises qui, venant de Diré-Daoua par le désert sur chameaux, ont acquitté le 8 p. 100 de douanes à Diré-Daoua. La douane du Guébi est l'entrepôt des marchandises qui arrivent sur chameaux, et de celles qui, venant de Diré-Daoua, même autrement que sur chameaux, n'ont pas encore acquitté les droits de douane.

Pratiquement, étant donné que le désert est surtout la route des caravanes d'Européens et le Tchertcher celle des caravanes d'indigènes,

ce sont surtout les marchandises d'Européens qui vont au Guébi et celles des indigènes qui vont au marché.

Évaluation de la proportionnalité du transport et des douanes par rapport au prix d'achat sur un exemple courant, le café.

100 kilogr. de café (5 fratellas) coûtent à Addis-Abeba..	18 th.
Douane..	1 th. 1/2
Courtage...	1/2 th.
Un mulet de transport..............................	12 th.
Acquit de la douane................................	1/2 th.
Péage à Tchoba....................................	3/100 th.
Péage à Laga-Hardim...............................	1/2 th.
Entrée à Harar.....................................	1 p. 1/2
Transport de Diré-Daoua............................	1 th. 1/2
Manutention à Diré-Daoua...........................	2 piastres.
fr. 83,60 =	34 th. 10 p.

Chemin de fer..........................	fr.	6,00
Manutention............................	fr.	1,00
(Sur 4 mois) intérêt de l'argent...........	fr.	1,80
	fr.	92,40

Sur lesquels sont afférents à l'achat..................	fr.	43,20
— — au transport..............	fr.	41,60
— — aux douanes..............	fr.	7,60

Le transport s'élève donc à 96 p. 100 du prix d'achat.
Les douanes à 17 1/2 p. 100 du prix d'achat.

NOTE

SUR LES

MANUSCRITS RAPPORTÉS D'ABYSSINIE

PAR LA MISSION DUCHESNE-FOURNET

Le fonds éthiopien, qui représente une partie notable des documents provenant des peuples sémitiques, offre un intérêt tout spécial par l'appui et les explications qu'il apporte aux études si en honneur de nos jours sur les traditions et les civilisations orientales.

L'Éthiopie conserve encore jalousement des richesses littéraires inconnues, mais les grandes nations européennes ont déjà pu constituer dans leurs bibliothèques des collections importantes d'ouvrages émanant de l'Abyssinie ancienne et contemporaine.

Or, s'il est juste de constater les efforts faits précédemment pour rassembler des documents manuscrits dont la quantité est déjà très considérable, nous devons nous féliciter de l'activité nouvelle déployée par les voyageurs modernes pour en augmenter le nombre.

D'autre part, les éthiopisants se sont sérieusement appliqués, dans ces dernières années, à en donner des traductions et des commentaires.

Dans ce progrès incessant qui pousse les savants à élargir nos connaissances sur les mœurs et les idées de générations aujourd'hui disparues comme à entrer en contact avec les peuples qui ont été assez vigoureux pour garder, à travers les âges, leur caractère national, la France n'est pas restée en retard.

L'intérêt politique qui s'attache à cette contrée n'y était sans doute pas étranger; et le grand public a pu prendre ainsi connaissance de morceaux remarquables de la littérature éthiopienne, œuvres sauvées de la destruction par la résistance que cet empire, protégé par sa citadelle naturelle, a su opposer aux attaques de l'Islam.

Le fonds ancien français a été rassemblé par les soins du gouvernement à la Bibliothèque Nationale, et un catalogue présentant une analyse de chacun des ouvrages en a été fait par M. Zotenberg (1). Le fonds nouveau, que nous devons à M. Antoine d'Abbadie, se compose des manuscrits que l'éminent académicien a rassemblés pendant son long séjour en pays Amhara et dont il a fait récemment hommage à ce même établissement (2).

A côté de ce grand dépôt, il existe entre les mains des explorateurs un certain nombre de textes autographes qui n'ont pas encore été publiés ni même annoncés dans des catalogues, chacun des voyageurs revenant de ces lointaines contrées tenant à honneur de s'en procurer quelques-uns pendant les loisirs que lui impose le « Keramt » ou kremt (hivernage éthiopien). Il importe que chacun les fasse connaître, afin de fournir des matériaux aux études en cours.

Jean Duchesne-Fournet n'eut garde de négliger ces recherches, partie importante d'un voyage d'exploration, et, pendant ses courses aux environs d'Addis-Abeba comme dans son trajet autour du lac Tana, la pensée de réunir des ouvrages nouveaux qui viendraient compléter cette grande collection fut une de ses préoccupations ; il aimait les livres et avait réservé dans sa bibliothèque une place pour la littérature éthiopienne (3). L'aspect des manuscrits qu'il a rapportés d'Afrique contraste par sa bizarrerie avec les reliures soignées de nos artistes européens. Écrits sur un parchemin à peine dégrossi, parsemé de trous qui déparent l'harmonie de la ligne, ils sont, pour la plupart, reliés d'une façon toute primitive entre deux planches de bois, les différents cahiers étant rejoints par des ficelles que les auteurs laissent pendre sans les rogner, dans l'intention d'ajouter, par la suite, d'autres feuillets tirés de documents souvent disparates, extraits ou notes d'une grande diversité. Les alaqâ ou aleka (lettrés) se contentent de livres reliés en bois. Pour les grands personnages, ce bois, généralement du cèdre, est recouvert de cuir solide auquel, bien souvent,

(1) Catalogue des manuscrits éthiopiens (gheez et amharique) de la Bibliothèque Nationale. Paris, 1878, in-4°.

(2) A. d'Abbadie. Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie. Paris, Imprimerie Impériale, 1859, in-4° de XVI-236 p.

(3) On en trouvera la preuve en examinant, à la fin du tome II du présent ouvrage, la liste des ouvrages relatifs à l'Éthiopie, réunis par Jean Duchesne-Fournet dans sa bibliothèque.

le poil est encore adhérent; si la reliure est faite dans un milieu où la civilisation a introduit quelque progrès, un artiste gravera au fer sur ce cuir des arabesques et des croix fort originales. A la cour, il sera teint en rouge orangé et les fers seront mieux d'aplomb. Le mahdar, ou gaine en cuir supportée par des lanières, permet, en station, d'accrocher au mur, et en voyage, de suspendre à la selle du mulet le livre qui sera lu à l'église ou au moment de la méditation. Il est le luxe obligé des personnages lettrés que leurs fonctions entraînent à se déplacer fréquemment.

On trouve difficilement, à l'heure actuelle, des manuscrits intéressants en Abyssinie. Gardiens de ceux qu'ils ont pu conserver, les moines les cachent dans des couvents écartés, à telle enseigne qu'on ne rencontre que des livres d'édification et de prières. Les documents historiques sont particulièrement rares et nous en trouvons la preuve dans un fait récent : lors de son voyage à Paris en 1902, Ras Makonen visita la Bibliothèque Nationale et prit un vif intérêt à l'examen du fonds éthiopien. Son attention se fixa sur le manuscrit n° 143 qui relate une partie de l'histoire de l'Éthiopie. M. Omont eut la satisfaction de retrouver le lendemain son visiteur princier occupé à relever, avec le kantibâ Gabrou (maire de Gondar), le nom d'ancêtres ignorés. Le Ras avait d'abord pensé à laisser derrière lui un scribe pour prendre copie du manuscrit. M. Chefneux, le directeur de la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens, lui épargna cet ennui en en faisant tirer une épreuve photographique dont il lui fit hommage. Le manuscrit n° 143 a, du reste, une importance considérable au point de vue de l'histoire de l'Éthiopie; et cela explique l'intérêt qu'un des principaux personnages de la Cour pouvait trouver à reconstituer, avec des éléments disparus de son pays, les annales de l'Empire.

Le seul manuscrit historique qui fasse partie de notre publication est un résumé succinct de quelques épisodes de la vie des rois jusqu'à Théodoros, Jean et Ménilek. Ce résumé est précédé de la longue énumération de la généalogie des rois d'Abyssinie, liste remontant à Adam. L'étendue du sujet n'a permis de donner que très peu de détails sur les règnes marquant dans l'histoire (1).

Il n'est pas inutile de faire observer ici que les Éthiopiens sont le

V. plus bas à la page 336.

seul peuple qui se fasse honneur de donner à ses rois l'origine hébraïque. Il est vrai qu'il entend par là les sommités israélites de l'époque de Salomon qui accompagnèrent à son retour de Jérusalem en Abyssinie la fameuse reine de Saba ; car, à l'heure actuelle, le qualificatif de juif est, chez eux, un terme de mépris, à cause de la différence de religion. Il sera possible de s'en rendre compte en lisant, par la suite, les strophes adressées à l'Empereur.

Ce manuscrit n° 7 de la présente collection ne présente pas grand intérêt. Il aurait été composé à la Cour sur l'ordre de l'impératrice T'aïtou pour rappeler au peuple les origines salomoniennes de la famille impériale, rappel d'autant plus nécessaire que la lignée légitime réfugiée au Choa avait été, pendant quelque temps, évincée du pouvoir par l'usurpateur Théodoros. Choa, en effet, est le même mot que Saba, désignation de ce très antique et puissant royaume. Les Éthiopiens sont fiers de leur origine libre et expriment ce sentiment par le nom qu'ils se donnent : « peuple gheez ou agazi », qui signifie les hommes libres. Ces désignations communes sont toutes synonymes d'honneur et de liberté.

A ce titre de gloire ancestrale le roi Ménilek a ajouté une page moderne de gloire nationale par la victoire d'Adouâ. Les historiens du pays travaillent à en rédiger le texte. Les troubadours la chantent et on trouvera plus loin le texte et la traduction d'une pièce fort intéressante composée en l'honneur de ce souverain, lors de son retour triomphal.

Qu'il me soit permis ici de remercier les deux professeurs qui m'ont donné le goût des études de linguistique, et m'ont guidé dans mes travaux : M. Mondon Vidailhet, qui a assuré le succès de la réception des trois missions envoyées ces dernières années en France par le Roi des Rois d'Éthiopie et qui est chargé actuellement du cours de langue amharique à l'École des Langues orientales vivantes, et M. J. Halévy, le savant orientaliste, directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite à l'École des Hautes Études, fondateur et administrateur de la *Revue sémitique*.

J. Blanchart.



Les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la mission Duchesne-Fournet forment un ensemble de documents qui présente cette particularité intéressante d'offrir un exemplaire de chacun des genres chers aux Éthiopiens : la Bible, les prières liturgiques, les livres de méditation, la vie des saints et l'histoire.

Cette variété est une preuve de l'esprit de méthode qui a présidé à leur recherche. Les habitants de cette contrée avaient, du reste, bien compris le caractère véritablement scientifique de ce voyage d'étude, puisqu'ils ont toujours accordé à ses membres aide et protection, alors que la tradition les représentait comme hostiles aux relations sociales avec les étrangers.

Le titre que les personnages ont accordé, dans leur correspondance, à son chef : የኅብሌሃት፡ዐመንገዶች፡ዋዩናፉች ። « Chef de la Mission scientifique », en est une preuve. Il convient de les en remercier. Or, si les gouverneurs des provinces ont autorisé et facilité l'achat des documents dont nous allons donner l'analyse, il convient surtout de reporter notre reconnaissance vers le souverain éclairé qui en a permis la recherche. Aussi comprendra-t-on que nous donnions la première place à un chant intéressant en ce sens qu'il a été écrit, à notre époque, dans une langue morte, le gheez, resté la langue liturgique de l'Abyssinie, et qu'il est, en même temps, une glorification du Lion de Juda.

ሰላም፡ ለዝክረ፡ ስምከ፡ መልዕልተ፡ ኵሉ፡ ዘኮነ፡፡
ወበግርማሁ፡ ግሩም፡ እንተ፡ አጥፍኣ፡ ኢጣሊያነ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ዘኢትዮጵያ፡ መፍኄነ፡፡
ቀተልከ፡ ለአላዊ፡ በምድረ፡ ትግሬ፡ መካነ፡፡
ምስለ፡ ባሺ፡ ቡዙቂሁ፡ ዘርዘርከ፡ ወረሰይከ፡ በድነ፡፡

ሰላም፡ ለስእርተ፡ ርእስከ፡ አምሳለ፡ ሐሪር፡ ፍቱል፡፡
ወስሌቶ፡ እርአያሁ፡ ጼፈም፡ እርአዩ፡ ኰህል፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ፈጻሚ፡ ቃላቱ፡ ወንጌል፡፡
እስመ፡ ተማኅጸንኩ፡ አነ፡ በዝኁ፡ ግዚ፡ አከ፡ ኅህል፡፡
ታከብርሂ፡ ወፍጡነ፡ ታብዕል፡፡

ሰላም፡ ለርእስከ፡ ዘበላዕሌሁ፡ ዘውድ፡፡
ዘይመስል፡ ቀስተ፡ ደመና፡ ወእንቈ፡ ጳዝ
ዮን፡ ክቡድ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ዘተከለ፡ ግንፋ፡ ዓጸዱ፡፡
መንግሥትከ፡ እምነ፡ ሰሎሞን፡ ሬፉፋደ፡
ከፋ፡ ወባሕር፡ ሊስጸከ፡ ፮ዱ፡፡

ሰላም፡ ለገጽከ፡ ከመ፡ ገጹ፡ ለንበሳ፡ ዘገዳም፡፡
ወጽጹል፡ ንጹሩሁ፡ ከመ፡ እንቈስም፡፡

ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ዘመንበርከ፡ጣሩም፡፡
ቀተሐከ፡ኢሳዊ፡ዘመጽዓ፡ንምበሒረ፡ሮም፡፡
ወነፍሱሂ፡ተወድየ፡ውስተ፡ገሃነም፡፡

ሰላም፡ለቀራንብቲከ፡ከመ፡ማኢላት፡ርሱይ፡፡
ጥቀ፡አጸም፡ወጥቀ፡ሠናይ፡፡፡
ንጉሠ፡ነገሥት፡ሚኒሊክ፡ዘኢትዮጵያ፡ፀሐይ፡፡
ኦጥፋዕከ፡ለባሽብዜቅ፡በምክረ፡ኢአከ፡ጊጉይ፡፡
ሠጋሁ፡ለመጥባሕት፡ወነፍሱ፡ለእሳት፡ሰማይ፡፡

ሰላም፡ለአዕይንቲከ፡ከመ፡ዐይኒ፡ጸውሎስ፡
ሐዋርያ፡፡
አምሳለ፡ብሬሌ፡ጽዱል፡ወመንክር፡ለአርአዩ፡፡
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ለኢትዮጵያ፡ፀሐይ፡፡
ሶበ፡ተፈጸመ፡ወጦቱ፡አይሁዳዊ፡ኢጣሊያ፡፡
ወይሌ፡ወላህ፡ኮነ፡በሮምያ፡፡

ሰላም፡ለእዕዝኒከ፡ሰፀለተ፡ነጸዩ፡ዘየጽምዕ፡
ስቡ፡ይስዕሉ፡ኅቤከ፡ወይጸርሑ፡በውውዓ፡፡
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ለኢትዮጵያ፡እግዚኦ፡፡
ዘይገርምስ፡ዘማዕድከ፡መብሉዓ፡፡

ዘዴቴሣረዱ፡ ፸ሬ፡ ወለ፸ሬ፡ ገኘዱ።

ሰላም፡ ለመላትሒከ፡ ከመ፡ ዱጊ፡ ሮማን፡ ቀይሕ።
ዘይዒዱም፡ ጥቀ፡ እምኒ፡ ፀሐይ፡ ወወርኅ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ከከበ፡ ጽባሕ፡ ብሩህ።
ሶበ፡ ተንሣእከ፡ እንተ፡ ምስለ፡ ሠራዊትከ፡ ብዙኅ።
ጀነሎሌ፡ ጠፍዒ፡ ወደምሰሰ፡ አይሎ።

ሰላም፡ ለአዕናፊከ፡ ከመ፡ ጼና፡ ግነት፡ ምዑዝ።
ሱሮሬሆኅ፡ ሠናይ፡ ወጥቀ፡ ሐዋዝ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ዘኢትዮጵያ፡ አርጓዝ።
ሶበ፡ ተለቀሣ፡ ኢጣሊያ፡ ወርቀ፡ አይሁደዊ፡ እንጓፌዝ።
ዘይከፍል፡ ሰዕነ፡ አሐዞ፡ ትክዝ።

ሰላም፡ ለከናፍሪከ፡ እለ፡ ሰብሐሑ፡ ለእግዚአብሔር።
ሤመከ፡ ትኩን፡ እግዚኦ፡ ኵሉ፡ ፍጡር።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ መሐሪ፡ ወኄር።
ሶበ፡ ተባሪቀ፡ ፍዚጋሩ፡ ወተዘርአ፡ ዓረር።
ኢጣሊያ፡ ደንገፀ፡ ወውሕጠሙ፡ ምድር።

ሰላም፡ ለእጕንከ፡ ለፈጣሪ፡ ዘየእኀዝዋ፡፡
ኢይትናገር፡ ሰላቀ፡ ወኢይነብብ፡ ከንቶ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ለኢትዮጵያ፡ ጠባቂታ፡
ሐሊቀ፡ ማንጀር፡ ወስዐነ፡ ፍኖታ፡፡
ጀነራል፡ ባራቴሊ፡ ሶበ፡ ገብአ፡ ደንገፀ፡ ያምበርታ፡፡

ሰላም፡ ለአስናኒከ፡ እለ፡ ይዲአዱዋ፡ እምበረድ፡፡
ሠናይ፡ ፍጥረቶን፡ ወጥቀ፡ ብዑድ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ሠዩመ፡ ክርሰቶስ፡ ወልድ፡፡
ሶበ፡ ተባረቀ፡ ፉዚሊ ማራ፡ ከመ፡ ነጐድጓድ፡፡
ኢጣሊያ፡ ፈርሃ፡ ወአሐዘ፡ ረዓድ፡፡

ሰላም፡ ለልሳንከ፡ እንተ፡ ምዕዝት፡ ይእቲ፡፡
ሠናይ፡ ትትናገር፡ ወኑኩይ፡ አልባቲ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ሃይማኖትከ፡ አሐቲ፡፡
አጥሬዐኮ፡ ለኢጣሊያ፡ እሁው፡ ሰይጣን፡ መስሐቲ፡
ገሮ፡ ማብጣን፡ ወሞተ፡ ተልንቲ፡፡

ሰላም፡ ለቃልከ፡ እንተ፡ ኢይነብብ፡ ጽርፈተ፡፡
እንበለ፡ ደዐሙ፡ ዘአምላክ፡ ስብሐተ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ወልደ፡ ሰሎሞን፡ አንተ፡፡

ሶበ፡ ሐርከ፡ ትግሬ፡ ሰሐበ፡ ጽልመት፡፡
ተኃጕለ፡ ሰይጣን፡ ወጀነራል፡ ሞት፡

ሰላም፡ ለእስትንፋስከ፡ እስትንፋሰ፡ መልአክ፡ አምሳሉ፡፡
ዘአድኃኖ፡ ለድውይ፡ ዘሐመ፡ አባሉ፡፡
ወልደ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ እግዚእ፡ ኵሉ፡፡
ተበቀልኮሙ፡ ለአይሁድ፡ ሶበ፡ እግዚ ኦሙ፡ ሰቀሉ፡፡
ተፈጸመ፡ ኢትርፈ፡ ፮፻፡ እምኔሁ፡

ሰላም፡ ለጉርዔከ፡ መዓርዒር፡ ጣዕሙ፡፡
ዘኢይፈርሁ፡ ሞተ፡ ሠራዊትከ፡ ኵሎሙ፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ለአዕላፈ፡ አእላፋት፡ ሊቃሙ፡፡
፮፻፡ ዕሰላም፡ ማግጀር፡ ገሊያኖ፡ ዘሰመሙ፡
ዕንየ፡ ፈዘማራ፡ ክኑ፡ ወቶክእዉ፡ ደሙ፡፡

ሰላም፡ ለክሣድከ፡ ከመ፡ አርማስቆስ፡ ስኑ፡፡
ቆማ፡ ወርቅ፡ ጽሩይ፡ ዘኮነ፡ ክደኑ፡፡
ወልደ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ ሰዳዴ፡ ሰይጣናት፡ በሥልጣኑ፡፡
ሶበ፡ ኦተብከ፡ ሠይፈከ፡ ኦሙአዮሙ፡ ርሱኑ፡፡
ቀዘርዉ፡ ከመ፡ ጤስ፡ ወእብጽናቱ፡ ከኑ፡፡

ሰላም፡ ለመትከፍትከ፡ ዓርዑተ፡ ወንጌል፡ ዘፆረ፡፡
ኢያዕመረ፡ ከልዓ፡ እምእመ፡ ተፈጥረ፡፡
ዳግሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ዕንቊ፡ ኢያሲጲድ፡ ክቡር፡
ለጺብዕ፡ ሶበ፡ ኳለየ ፈረሰ፡ እሳት፡ ሠረረ፡፡
አውእዮሙ፡ ነደ፡ ወኮነ፡ ሐሠረ፡፡

ሰላም፡ ለዘባንከ፡ ሜላተ፡ ወርቅ፡ ልብሱ፡፡
ጥቀ፡ ሠናየ፡ ወ[ኦ]የም፡ መግሱ፡፡
ዳግሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ዘ ናየ፡ እሳት፡ ፈረሱ፡፡
ዘመጽኦ፡ እምሮሜ፡ ሶበ፡ ኪያሁ፡ ኳሠሡ፡፡
አክልብተ፡ አዱዋ፡ በልዕምመ፡ ወደሞሙ፡ ለሐሱ፡፡

ሰላም፡ ለእንግድዓከ፡ ዘይትመጠሕ፡ ልብሰ፡ መንግሥት፡፡
ዘወሀበከ፡ ለሊሁ፡ እግዚአብሔር፡ ጸጋዎት፡
ዳግሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ወልደ፡ ወልዱ፡ ለዳዊት፡፡
ዘመጽኦ፡ ኳቢከ፡ ዓረማውያን፡ ጸላዕት፡፡
አውእዮሙ፡ ሎዚ ዓሬ፡ ወበልዖሙ፡ እሳት፡፡

ሰላም፡ ለሕጽንከ፡ ከመ፡ ሰሂን፡ ወርቁ፡
ዘይትኤኰት፡ እምኵሉ፡ ወይሴብሖ፡ ስብሔ፡፡
ወልደ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ ዳግሠ፡ ሮፋሬኤ፡፡

ዘመጽኡ፡ ጸላዕትከ፡ ተሰጥሙ፡ ኮለኄ።
እስመ፡ ፈጻሚ፡ ፈቃዴ፡ አንተ፡ ለአምላክ፡ ጌሎሂ፡

ሰላም፡ ለአዕጻዊከ፡ እንተ፡ አኃዘ፡ ሰይፈ።
ከመ፡ ይምትራ፡ ለባሽ ብዙቅ፡ እምነ፡ ፋዚ
ላሩ፡ ዘተርፈ፡፡፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ እንተ፡ ትኰንን፡ አዕላፈ።
አፍቀረከ፡ አምላክ፡ ወጸሎትከ፡ ተወክፈ።
ተፈጸሙ፡ ጸላዕትከ፡ ፩ዱ፡ ኢተርፈ።

ሰላም፡ ለመዝርዒከ፡ ከመ፡ መዝርዕ፡ አንበሳ፡ ወድብ።
በሬትለ፡ ወርቅ፡ ርሱይ፡ ወበልብሰ፡ ሜለት፡ ግልቡብ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ኮንከ፡ ሐዝብ፡ ወአሕዛብ፡
በዘመንከ፡ ትፍሥሕት፡ ወጥቀ፡ ጽጓብ።
ውኂዘ፡ መዓር፡ ወመልዓ፡ ሐሊብ።

ሰላም፡ ለኰርናዕከ፡ ኋይለ፡ ኢጣሊያ፡ ዘአድከመ።
ሰበ፡ ሰበሮ! ለሐመሩ፡ በከመ፡ ፈርዖን፡ ተሰጥመ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ እንተ፡ ትኰንን፡ ዓለመ።
አጥፋዕከ፡ ለዓላዊ፡ ዘአርአየ፡ ገጹ፡ ቀሠመ።
እስከ፡ አውአዮ፡ ፋዚ፡ ላሩ፡ ወአንደደ፡ ፍህመ።

ሰላም፡ ለእመቅከ፡ እምሀለ፡ መባርቅት፡ ኅብሩ።
ጥቀ፡ ሠናይ፡ ወእጹም፡ ምሥጢሩ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ለእግዚእነ፡ ሐራ፡ ፍቁሩ።
ርቱዓን፡ ከዊኖሙ፡ ሶበ፡ ርእዮሙ፡ ለፀሩ።
እሬሬ፡ መጠዎሙ፡ ኍዚዓሩ፡ ተጸሩ።

ሰላም፡ ለእራኅከ፡ ኃይለ፡ ኃጥኣን፡ መፍለሌ።
ላፀሩ፡ ይትቤቀል፡ ወለፍቁራኒሁ፡ ከሣሌ።
ወልዱ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ ዕዱል፡ ከመ፡ ብሬሌ።
እዴቴ፡ ንግሥእ፡ እነ፡ ሰዓተ፡ ብካይ፡ ወወይሌ።
እግዚ፡ ዲብል፡ እሰዋቀዉ፡ ማኅኛር፡ ወመቅሌ።

ሰላም፡ ለአፃብኢከ፡ ህልቀተ፡ ወርቅ፡ ዘሳእሊሁ።
ዘጣሩም፡ ለራእዩ፡ ወመግክር፡ ለግጻሬሁ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ወልዱ፡ ሰሎሞን፡ ሰሊሁ።
ሶበ፡ ርእዮሙ፡ ሰይፈ፡ እሳት፡ እጂዘ፡ ውስተ፡ እዴሁ።
ስብአ፡ ሮሚ፡ ጥቀ፡ ደንገፁ፡ ወፈርሁ።

ሰላም፡ ለአጽፋረ፡ እዴከ፡ ዘጥቀ፡ ሠናያን።
ዘያዊዱሚ፡ ለእግዚእ፡ ያደገሮሚ፡ ለዓያን።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ከመ፡ ዕቁረ፡ ሚይ፡ ዘሐብያ።

ሶበ፡ሖርከ፡ትግሬ፡እንዘከ፡መስቀለ፡ብርሃን።
ጐየ፡ሰይጣን፡ምስለ፡ባሽብዙቂሁ፡ጸዋጋን።

ሰላም፡ለገቦከ፡ዲበ፡ዓራቱ፡ወርቅ፡ዘሰከቦ።
ነቢሮ፡ለእሊሁ፡ከመ፡ዱጊዒን፡አህዛበ።
ዓሡሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ለእጓለ፡ማውታ፡ሰበ።
ፍቁር፡በጎበ፡ማርያም፡ወፍቅረ፡ጊዮርጊስ፡ዘከዐበ።
ረሰየ፡ትኩን፡ዘመና፡መሶበ።

ሰላም፡ለከርሥከ፡ኃደጌ፡በቀሊ፡ወእቱ።
ዘእንበለ፡ምሕረት፡ለአባስያን፡ወካዕበ፡አልቦቱ።
ወልደ፡ሰሎሞን፡ምኒልክ፡ፍቁረ፡ኪሩባውያን፡፩ቱ።
እምባሕረ፡ወዓሊከ፡እይኄዝቀሳህኩ፡ሟንቱ።
ጸሐሬ፡ትእዛዝ፡ያንብቦ፡ኢይኩን፡ለከንቱ።

ሰላም፡ለልብከ፡ዘኢየኣምር፡ተቀይሞ።
ህንበለ፡ዱሳሙ፡አርምሞ።
ወልደ፡ሰሎሞን፡ምኒልክ፡ርኄ፡አረው፡ዘቀናንሞ።
ሬጹሞ፡ለኢጣሊያ፡ወከዓውዲሞ።
ወለባሽብዙቅኒ፡በአሬ፡መጥባሕቱ፡ጉዘሞ።

ሰላም፡ ለኰልያቲክ፡ ኰልያተ፡ መግረሰ፡ ቀብጻ።
በፍቅረ፡ ክርስቶስ፡ ወደግ፡ ዘከነ፡ ፕብሌ።
ወልዴ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ ንጉሠ፡ ውሳጤ፡ ወአፍአ።
፩ ቃል፡ እምአፉከ፡ ሶበ፡ ወጽአ።
አደሁዴዊ፡ ተሬጸመ፡ ወጠፍአ።

ሰላም፡ ለሕሊናክ፡ ሕሊና፡ ሠናይ፡ ማኅየዊ።
አረማውያነ፡ ዴጽሏእ፡ ወለክርስቲያን፡ ጸጋዌ።
ወልዴ፡ ሰሎሞን፡ ምኒልክ፡ ፍቁረ፡ ኢየሱስ፡ ናዝራዊ።
አጥፋእኮ፡ ለሰይጣን፡ ወቀጥቀጥከ፡ አርዌ።
እሰመ፡ ያሬቀረከ፡ ጥቀ፡ አምሳክከ፡ ሰማያዊ።

ሰላም፡ ለሕንብርትክ፡ ክመ፡ ዓይነ፡ ማኅተም፡ አምሳሉ።
ዘሬጠሮ፡ በጥበቢሁ፡ ጸባዖት፡ እግዚአ፡ ኰሉ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ለኢትዮጵያ፡ ፀዳሉ።
ሶበ፡ ተባረቀ፡ ፉዚባራ፡ ከመ፡ ነጐድጓድ፡ ቃሉ።
ፉሰብረ፡ ወሬዚሮ፡ ወተክዐወ፡ አባሉ።

ሰላም፡ ለሐቌከ፡ ቅናተ፡ ወርቅ፡ ዘአጠቀ።
ዘደኢጵም፡ ለግጻሬሁ፡ እግዚ፡ ሀሎ፡ ርኁቀ።
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ምኒልክ፡ ወእግዚአ፡ ፉዚባራ፡ መብረቀ።

ኃልቀ፡እዴዊሁ፡ምስለ፡ባሽብዙቂሁ፡ሟዬቀ።
ወ፳ነራ ልፏ፡እንዘ፡ደጐደደ፡ወጸቀ።

ሰላም፡ለአቊያጺከ፡ከመ፡አምጺ፡ወርቅ፡ፍሉጠ።
ኤዴጼ ምኝ፡ሰኑ፡ወኢየ አሟር፡ቀውሳጠ።
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ዘኢየሩሳሌም፡ሠዓሳጠ።
ዘፋዚዓራ፡ቅብዕ፡ጼበ፡ርእስ፡ኢጣሊያ፡ዶበ፡ተሠጠ።
ተሰብረ፡ናሁ፡ወጥቁ፡ተቀጥቀጠ።

ሰላም፡ሰብል፡ወዘዚአከ፡አብራክ።
በትሕትና፡ሕሊና፡ዘልፈ፡እንተ፡ትሰግድ፡ለዓምላክ።
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡መሐሪ፡ወቡሩክ።
ተፌጽመ፡እረማዊ፡በሰንበተ፡ጽባህ፡ወሰርክ።
ሶበ፡ረድአከ፡ለሊሁ፡ልዑዊ፡መልአክ።

ሰላም፡ለአሰጋሪከ፡ብሒረ፡ትዓሬ፡ዘሐሮ።
ከመ፡ደሬጽማ፡ለኢጣሊያ፡ወአንጋራ፡በሽብዙቂ፡
ደም ቱሮ።
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡ወሊቀ፡ኃይላት፡ሐሮ።
ዘዴረ ሰኩ፡እኑ፡ለመልአክከ፡ክብሮ።
ደኝ ብገ፡በቅዱሚከ፡ጸሐሬ፡ቶጼዝዝ፡ዕዋሮ።

ሰላም፡ለሰኰንዌክ፡እንተ፡ይመስላ፡አዕማደ፡ወርቅ ።
ዘህበረሆሙ፡ሠናይ፡ወጥቀ፡ጥንቁቅ ።
ኀጕሠ፡ነገሥት፡መንፈስክ፡እግዚአ፡ፋዚግራ፡መብረቅ ።
ሰበ፡ሀአልክ፡በይዋሂ፡ለጊዮርጊስ፡ጻድቅ ።
ሬጸመሙ፡ለጸላዕትክ፡ዘመጽኡ፡እምርሑቅ ።

ሰላም፡ለመከየድክ፡አሣእኒ፡ወርቅ፡ሰረሰየ ።
ዘየሐውር፡በርትዕ፡ወኢየአምር፡ጊጋየ ።
ኀጕሠ፡ነገሥት፡መንፈስክ፡ዘሔቶዎቆየ፡ፀሐየ ።
ቀጠውክኆ፡እሮማየ፡እንዘ፡ሀሎክ፡ዝየ ።
ረቡ፡ስምአቱ፡በእዝናፍ፡ዘዜእክ፡ዕበየ ።

ሰላም፡ለዓጻብኢክ፡በዋቅሬ፡ክርሰቶሰ፡ቅብእ ።
ዘይመስላ፡ሮማነ፡ወዕንቈ፡ጳዝዮን፡ሰኩዕ ።
ወልዱ፡ሰሎሞን፡መንፈስክ፡ሬጻሚ፡ኢጣሊያ፡በሰንእ ።
ዘመጽኡ፡በሐመር፡አረሚውያን፡ሰብእ ።
ሞዐ፡ኢቶዮጵያ፡ውሉጦሙ፡በኃይልክ፡ጽኑዕ ።

ሰላም፡ለአጽፋረ፡እግርክ፡መጽሒተ፡ብርሃን፡ዘይመስላ ።
ለመንግሥትክ፡ሰላም፡ዘኢይደምን፡ጸዴላ ።
ኀጕሠ፡ነገሥት፡መንፈስክ፡ኮሙኔ፡ዓለማት፡ኮሉ ።

ፈጸምከ፡ለኢጣሊያ፡ለብሔረ፡ትግሬ፡በማዕከላ።
ተፈስሐት፡ኢትዮጵያ፡ወግበረት፡ተድላ።

ሰላም፡ለቆምከ፡እምስነ፡በቀልት፡ዘይሴኒ።
ሠናይ፡ውእቱ፡ወአልቦቱ፡ምኒቱኒ።
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡እጹናሬ፡ዓለም፡ኰናኒ።
ከመ፡አዕዳኒክ፡ለኢትዮጵያ፡እምዴመ፡ሰይጣን፡
ተሣራኒ።
ፉዚጣራክ፡ፅኑዕ፡ወልታ፡ይኩነኒ።

ሰላም፡ለመልክእከ፡ዘሰነ፡ራእዩ፡ፍቱው።
መአዙሙ፡ሰኑ፡ወጥቁ፡ቅዱው።
ወልዱ፡ሰሎሞን፡ምኒልክ፡ቀፍቱሬ፡ክርስቶስ፡ሕያው።
በኦ፡ኢጣሊያ፡ውእስቱ፡ሀገረ፡ሩማም፡ወበዱው።
ካበ፡አልቦቱ፡እክል፡ወአልቦቱ፡ጼው።
ለዘአቅረብኩ፡እምሐ፡ክሴትዩ፡እሬ።
በክብሬ፡ግዓሥኩ፡ይጸሐፍ፡ከመ፡ዴትነበብ፡ዘልሬ።
ንጉሠ፡ነገሥት፡ምኒልክ፡እግዚእ፡ፉዚጣራ፡ኦእኑሬ።
በከመ፡አፍቀርከ፡እግዚእ፡ወንሎትከ፡ተወክሬ።
ተወከፍ፡ንሎተዩ፡ኢይኩን፡ግዱሬ።

የምምህር፡ወልደ፡ሥላሴ፡ኅትም።



Salut à ton nom, qui a acquis la célébrité suprême et dont la redoutable majesté a anéanti les Italiens,

Roi des Rois, MÉNILEK, Sauveur de l'Éthiopie.

C'est dans la province du Tigré que tu as exterminé ces impies, dispersé leurs bachibouzouks et que tu en as fait des cadavres.

* * *

Salut à ta chevelure qui semble, sur ta tête, une tresse de soie. Noire, elle encadre ta physionomie et le fard ne saurait lui donner plus d'éclat.

Roi des Rois, MENILEK, (fidèle) observateur de la parole de l'Évangile, tu es le dispensateur des honneurs et des richesses, aussi l'auteur se recommande-t-il à ta générosité bien connue.

* * *

Salut à ta tête surmontée d'une auréole pareille à un arc-en-ciel enchâssé de précieuses topazes.

O Roi des Rois, MÉNILEK, plante germée au Jardin du Paradis, ton royaume l'emporte sur celui de SALOMON, aujourd'hui que tu as créé l'Unité éthiopienne du Kaffa jusqu'à la mer.

*
* *

Salut à ton visage qui ressemble au visage du lion (roi) du désert, son aspect est resplendissant comme une pierre précieuse.

Roi des Rois, MÉNILEK, ton trône est l'objet du respect; tu as tué l'impie qui est venu du pays de Rome, et son âme a été précipitée dans la géhenne.

*
* *

Salut à tes paupières qui sont comme (l'étoffe) préparée à Milet (1), très agréables (à la vue) et très bonnes protectrices.

Roi des Rois, MÉNILEK, Soleil de l'Éthiopie, tu as anéanti par ton intelligence le bachibouzouk insensé.

(Tu as livré) son corps au glaive et son âme au feu du Ciel.

*
* *

Salut à tes yeux; ainsi que les yeux de l'apôtre Paul, ils sont brillants comme le cristal et admirables d'aspect,

Roi des Rois, MÉNILEK, Soleil d'Éthiopie.

Quand fut taillé en pièces et mourut le Juif italien, des jours de deuil furent en Italie.

*
* *

Salut à tes oreilles qui écoutent la demande du pauvre lorsqu'il s'adresse à toi et qu'il réclame à grands cris.

(1) Les Abyssins donnent le nom de Milet à une étoffe laine et soie qui, d'après la tradition, se préparait dans cette ville.

Roi des Rois, MÉNILEK, Seigneur d'Éthiopie, ta table étonne par la qualité de sa nourriture et par les milliers d'amphores qui la desservent (1).

* * *

Salut à ton menton rouge comme la fleur du grenadier, aussi agréable à voir que le soleil et la lune.

Roi des Rois, MÉNILEK, Étoile brillante du matin, lorsque tu t'es levé avec ta nombreuse armée, le général a péri et le désastre (2) l'a emporté.

* * *

Salut à tes narines; tel un jardin de fleurs aromatiques, leur forme est ravissante et (leur parfum) exquis.

Roi des Rois, MÉNILEK, Cèdre de l'Éthiopie, bien que l'or juif anglais fût venu soutenir l'Italie, celui qui subventionna l'impuissante fut pris de tristesse.

* * *

Salut à tes lèvres. Elles prononcent les louanges du Seigneur dont tu tiens l'impériale investiture sur toutes les créatures.

Roi des Rois, MÉNILEK, tu es souverainement miséricordieux et bon.

Le fusil Gras a flamboyé, le plomb a été semé partout et l'Italie tremblante a été engloutie sous terre.

* * *

Salut à ta bouche qui ne s'attarde pas à prononcer des plaisanteries ou des paroles vaines.

(1) En Abyssinie, les jours de grands festins on promène les amphores pleines d'hydromel à travers les groupes de convives.

(2) Littéralement : le déluge.

Roi des Rois, MÉNILEK, flambeau de l'Éthiopie, tu peux rendre grâce au Créateur; le major vaincu a été impuissant à assurer sa retraite, et, au retour du Général Baratieri, Humbert fut saisi de tremblement.

* * *

Salut à tes dents plus blanches que la grêle ; leur qualité et leur perfection sont admirables.

Roi des Rois, MÉNILEK, tu es bien l'élu du Christ, fils de Dieu, car au bruit des fusils Gras éclatant comme le tonnerre, l'effroi et la peur s'étendirent à l'Italie (tout entière).

* * *

Salut à ta langue pleine d'agrément qui dit la bonne parole sans mélange de méchanceté.

Roi des Rois, MÉNILEK, par ta foi inébranlable tu as vaincu l'Italie, sœur de Satan le séducteur.

Le Capitaine prit la fuite et le lieutenant reçut la mort.

* * *

Salut à ta voix qui ne profère pas de blasphèmes, mais chante seulement les louanges de Dieu.

Roi des Rois, MÉNILEK, tu es bien le fils de SALOMON; dès que tu arrivas au Tigré, les ténèbres disparurent; Satan s'enfuit et le Général trouva la mort.

* * *

Salut à ton souffle qui, comme celui des anges, peut ramener la santé dans les membres malades.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, Seigneur de tous les pays, tu t'es payé sur ces juifs, qui ont crucifié leur Seigneur. Ta vengeance est complète ; pas un n'a survécu.

*
* *

Salut à ton gosier, saveur de miel.

Roi des Rois, MÉNILEK, ton commandement s'étend sur des milliers et des milliers de chefs et sur une armée qui tout entière méprise la mort.

Le Major Galliano s'est conduit comme un vrai musulman. Heureusement le fusil Gras était bon. Son sang fut répandu.

*
* *

Salut à ton cou qui se tient droit comme la tour de Damas. Sa parure est un collier d'or pur.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, ton habile stratégie a chassé les diables.

Ton épée, à peine dégainée, les a brûlés de sa flamme, et, cadavres, ils se sont dissipés comme la fumée.

*
* *

Salut à tes épaules qui portent le joug de l'Évangile. Aucun docteur n'en connut mieux le texte depuis sa composition.

Roi des Rois, MÉNILEK, perle aussi précieuse que le jaspe, lorsque ton cheval sentit la bataille, sous son fer jaillit l'étincelle, feu dévorant qui les réduisit à néant.

*
* *

Salut à ton dos que revêt une mousseline de Milet, si belle avec ses ornements d'or.

Roi des Rois, MÉNILEK, ton cheval est une flamme de feu et les envahisseurs italiens sont devenus la proie des chiens d'Adouâ qui ont bu leur sang.

* * *

Salut à ta poitrine que ceint le vêtement royal. Le Seigneur, Dieu des armées, te l'a remis lui-même.

Roi des Rois, MÉNILEK, issu des descendants de DAVID, quand les païens ennemis se sont élancés contre toi, les fusils Gras crachèrent un feu qui les dévora.

* * *

Salut à tes seins ; l'odeur d'encens et de basilic qui s'en dégage est plus exquise que celle des parfums les plus précieux et les plus célèbres.

O MÉNILEK, fils de SALOMON, Roi de douceur, les adversaires qui sont venus (t'attaquer) ont été partout écrasés parce que tu es celui qui accomplit la volonté du Dieu suprême (1).

* * *

Salut à ta main qui a saisi le glaive, taillant en pièces ceux des Bachibouzouks que le fusil Gras avait épargnés.

Roi des Rois, MÉNILEK, commandeur de myriades de guerriers, Dieu t'a aimé et a exaucé ta prière ;

Tes ennemis furent achevés et pas un n'a échappé.

* * *

Salut à ton torse solide comme ceux du lion et de la hyène, que revêt la chamma tressée d'or, fin tissu de Milet (2).

(1) L'éthiopien emploie dans ce sens le mot hébreu *Élôhé* qui est l'état construit de *Élôhîm*.

(2) Littéralement : Faite de fils d'or et voilé d'un vêtement de Milet. — Cette inversion pénible a pour cause les difficultés de la rime.

Roi des Rois, MÉNILEK, juge de peuples nombreux et divers, sous ton règne, le pays, coulant de miel et débordant de lait, vit dans la joie et l'abondance.

*
* *

Salut à ton bras qui a abattu la force de l'Italie et brisé sa nef. Aussi fut-elle engloutie comme il arriva autrefois à Pharaon.

Roi des Rois, MÉNILEK, Dominateur du monde, tu as exterminé l'impie à la mauvaise figure.

Le fusil Gras lui projeta sa flamme et la balle ardente le consuma (1).

*
* *

Salut à ton avant-bras qui brille comme l'éclair. Des charmes cachés complètent sa beauté,

Roi des Rois, MÉNILEK, Bien-aimé du Seigneur.

Après avoir souffert de la famine, ils découvrirent enfin l'ennemi, mais une rafale de plomb tomba sur eux par un feu convergent des fusils Gras.

*
* *

Salut à la paume de ta main qui défie la force des méchants, assure la revanche sur l'ennemi et se montre puissante pour ceux qui recherchent ton amitié,

MÉNILEK, Fils de SALOMON, brillant comme le béryl.

« Où pourrai-je trouver un refuge à l'heure des pleurs et des lamentations » ? Ainsi s'exclame le pleureur du major et de Makallé.

*
* *

Salut à tes doigts ornés de bagues d'or,

Roi des Rois, MÉNILEK, Fils de SALOMON lui-même.

(1) Il n'a pas été tenu compte de la particule « Eska » qui figure au texte.

Leur aspect fut terrible et inspira l'étonnement lorsqu'ils (dégainèrent) l'épée flamboyante que tu as prise dans ta main.

A cette vue, les guerriers italiens tout tremblants furent saisis d'épouvante.

*
* *

Salut aux ongles de ta main d'une beauté si exquise qu'elle étourdit l'oreille et éblouit l'œil.

Roi des Rois, MÉNILEK, flacon d'essence de myrrhe, lorsque tu parus au Tigré, la Croix de lumière à la main, Satan s'enfuit avec ses Bachibouzouks malfaisants.

*
* *

Salut à ton côté qui s'appuie sur un lit d'or, lorsque tu t'assieds pour juger les peuples.

Roi des Rois, MÉNILEK, père des orphelins, aimé de la Vierge, tu es l'objet de la prédilection de Saint Georges qui a fait de toi une corbeille de manne.

*
* *

Salut à ton ventre qui abandonne toute idée de vengeance et conserve de la pitié même pour les méchants ; il n'a pas de pareil.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, aimé des quatre Chérubins, de la mer de tes louanges j'ai extrait cette essence (poétique) ; que le secrétaire des commandements en fasse donner lecture pour qu'elle ne soit pas œuvre vaine.

*
* *

Salut à ton cœur qui, loin de rechercher la guerre, n'aspire qu'au repos.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, le parfum de ta bouche est semblable à celui du cinnamome.

Tu as renversé l'Italie et répandu son sang ; et, du tranchant de ton épée, taillé en pièces ses bachibouzouks.

* * *

Salut à tes reins remplis d'intelligence (1). Ton amour du Christ est ardent comme l'est un vin généreux.

Ta royauté, O MÉNILEK, Fils de SALOMON, est respectée à l'intérieur comme au delà des frontières et il a suffi qu'un mot sortît de ta bouche pour que ce juif fût démoli et réduit à rien.

* * *

Salut à ta pensée bonne et vivifiante, haïssant les infidèles et gracieuse aux chrétiens.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, aimé de JÉSUS le Nazaréen,

Tu as triomphé de Satan et écrasé le serpent, parce que ton Roi céleste t'a beaucoup aimé.

* * *

Salut à ton nombril qui apparaît comme un sceau artistement formé par le Dieu des armées, Seigneur de l'Univers.

(1) Idées des Sémites. — Il semblera peut-être bizarre au lecteur qui n'a pas cultivé les langues sémitiques, de rencontrer dans ces salam l'association des reins et de la pensée. En voici l'explication :

Le mot *Kuĕlĕiât*, en hébreu *Kilya*, rein, vient d'un verbe *Kalaia* qui signifie penser, réfléchir continuellement. — *Kêlai* (héb.), c'est l'avare hanté par la préoccupation de son trésor. L'idée est extrêmement ancienne et elle a donné naissance à la croyance populaire qu'en mangeant des rognons, on devient plus sage.

Les Sémites mettaient la conscience dans les viscères du corps. Ils en faisaient le siège de la pensée, de la réflexion, tandis que le courage était une émanation de la tête.

Roi des Rois, MÉNILEK, Splendeur de l'Éthiopie, lorsque le fusil Gras éclata comme la voix du tonnerre, les artères des ennemis furent déchirées et leurs membres rendus exsangues.

*
* *

Salut à tes hanches. La ceinture d'or qui les entoure est admirable d'aspect et (s'aperçoit) même de loin.

Roi des Rois, MÉNILEK, en commandant le feu aux fusils Gras, tu as donné, de ta main, leur compte aux bachibouzouks, et c'est dans sa fuite que le Général est tombé.

*
* *

Salut à tes jambes, piliers d'or purifié dont la beauté ne fut jamais égalée et dont la vigueur est inappréciable.

Roi des Rois, MÉNILEK, Prince de Jérusalem, les fusils Gras ont déversé leur plomb liquide sur la tête de l'Italie, et voilà qu'elle fut démolie dans une terrible bataille.

*
* *

Je dis aussi salut à tes genoux qui, dans l'humilité de ta pensée, se plient fréquemment devant Dieu.

Roi des Rois, MÉNILEK, miséricordieux et béni, le païen fut massacré un jour de sabbat, du matin jusqu'au soir, grâce à l'appui que t'a donné l'ange d'assistance (1).

*
* *

Salut à tes pieds, qui gagnèrent le pays tigréen pour achever la ruine de l'Italie et couper les pieds de ses mercenaires.

(1) Littéralement : l'ange de naissance.

Roi des Rois, MÉNILEK, chef de myriades de fantassins, puisse cette composition, vouée à la gloire de ton ministère, être lue devant toi à l'heure propice par le secrétaire des commandements.

* * *

Salut à tes talons ; tels des (soubassements de) colonnes d'or, leur aspect est remarquable et plein de finesse.

Roi des Rois, MÉNILEK, Seigneur de l'éclair des fusils Gras,

En t'adressant (à Dieu) par son intermédiaire, Saint Georges (t'a fait) justice ; tu as achevé tes ennemis venus du lointain pays.

* * *

Salut à la plante de tes pieds appuyée sur une chaussure d'or. Elle va droit son chemin sans connaître les détours.

Roi des Rois, MÉNILEK, Soleil d'Éthiopie, Rome fut abasourdie d'apprendre que tu étais là, tandis qu'à ses oreilles résonnait ta puissance.

* * *

Salut aux doigts (de tes pieds). que dans son amour le Christ a bénits. Ils semblent une série de topazes serties dans la (pourpre de la) grenade.

Roi des Rois, MÉNILEK, tu as réduit l'Italie à l'impuissance. C'est sur des vaisseaux que sont venus ces hommes impies, mais grâce à ton pouvoir immense, l'eau de l'Éthiopie les a engloutis.

* * *

Salut aux ongles de tes pieds sur lesquels brille un reflet de lumière. Paix à ton règne dont l'éclat ne s'effacera pas.

Roi des Rois, MÉNILEK, Juge de tous les mondes, tu as achevé l'Italie au centre du pays tigréen ; l'Éthiopie s'en est réjouie et elle en a récolté de la gloire.

*
* *

Salut à ta prestance plus droite que la tige des végétaux, élégante et sans le moindre défaut.

Roi des Rois, MÉNILEK, Maître des confins du monde, tu as sauvé l'Éthiopie de la violence de Satan le harceleur. Que ton puissant fusil Gras soit pour moi un bouclier !

*
* *

Salut à ton image, si belle qu'on aspire à la contempler. L'harmonie si pure de sa forme est un régal.

Fils de SALOMON, MÉNILEK, chéri du Christ (Dieu de) vie,

L'Italie a été rejetée dans son pays de douleur et d'aridité, là où il n'y a ni blé ni sel.

*
* *

Je m'approcherai de toi pour te faire hommage (de ce poème), que ma bouche grande ouverte (chante) et que j'ai écrit pour la gloire de ton règne.

Puisse-t-il être lu éternellement !

Roi des Rois, MÉNILEK, Seigneur des myriades de fusils Gras ; DIEU t'aime et exauce ta prière. (Daigne accepter la mienne), ne le (1) repousse pas.

Cette pièce donne bien l'impression de cette sorte de culte dont les Abyssins ont entouré leur souverain. Il convient de tenir

(1) Le poème.

compte qu'elle a été composée au lendemain de la victoire d'Adouà, et si le poète y a quelque peu maltraité les vaincus, nous ne pouvons qu'être flattés, nous Français, de voir Ménilek proclamé « Seigneur des fusils Gras ».

Les « Salam » font partie de la vie abyssine et on les trouve, dans de nombreux manuscrits, adressés aux principaux saints. On les chante au cours de la liturgie des grandes fêtes. Ils sont généralement, au point de vue musical, conformes à d'autres pièces du même genre qui sont traditionnellement conservées dans le ድጓ ፡ « Degwâ » ou antiphonaire éthiopien. Il n'est pas rare d'y trouver des jeux de mots. Ces sortes de compositions font partie de ce qu'on appelle en Éthiopie ቅኔ ፡ « Qenié » qui s'étudie dans certaines écoles spéciales et auquel l'enseignement de la langue éthiopienne formant le ሰዋሰው ፡ « Sewâsew » sert d'introduction. Ils sont généralement récités par les prêtres réunis en fin d'office, mais il arrive quelquefois aussi qu'à la sortie de l'église et dans un élan de piété, en même temps que dans le but de gagner quelque argent, un moine commencera à les réciter au milieu de la foule des fidèles.

ድርሳን ፡ ዘደረሰ ፡ የማርያም ፡ ባርያ ፡
በእንተ ፡ ቂርቆስ ፡፡
ቂርቆስን ፡ ለመስግን ፡ ወዲያው ፡ ልጀምር ፡፡
በዓለም ፡ ሁሉ ፡ የለም ፡ እንደርሱ ፡ መንዝር ፡፡
ለ፫ ዓመት ፡ ፫ ወር ፡ ገና ፡ ጐድሎት ፡ ሳለ ፡፡
የፈጣሪን ፡ ነገር ፡ በልቡ ፡ አስታዋለ ፡፡

« Composition par Yamâryâm Baryâ (esclave de Marie) sur Qirqos (1). Voici que j'entreprends de glorifier Qirqos ; histoire merveilleuse comme il n'y en a pas une autre au monde ; car malgré l'imperfection de ses trois ans, moins trois mois, la doctrine du Créateur avait pénétré profondément dans son cœur. »

(1) Bibliothèque Nationale, Zotemberg, n° 229.

Ainsi s'exclame le récitant. Puis il continue ainsi : « De toutes les créatures aucune ne le dépasse, hors saint Jean, qui le dépassa en baptisant Notre-Seigneur. »

Un groupe se forme autour du récitant ; la poésie charme toujours. መዝሙር ፡ « Mazmour », c'est le chant poétique, le chant des psaumes, le chant du vent dans les branches ; አዝማሪ ፡ « Azmâri », c'est le chanteur.

S'il sait composer et proclamer la gloire des vainqueurs, il improvisera également les chants funèbres à la mort des grands capitaines. ወይዮ ፡ ወዮ ፡ ወይ ፡ ወዮ ፡፡ « Hélas ! trois fois hélas ! » a dû s'écrier le pleureur qui chanta Ras Makonen.

Le même azmâri sera poétique pour chanter sa belle, et c'est ainsi qu'un soir, pour la charmer, il lui adressa ce délicieux distique :

የሰማይ ፡ ኮከብ ፡ የምድር ፡ አበባ ፡፡
እንቺን ፡ ሠርቄ ፡ ይባሉኛ ፡ ሌባ ፡፡

Si je t'enlève, ô femme, on dira : le voleur
Au ciel a pris l'étoile, à la terre la fleur.

Lorsque le poème se rehausse de rimes, comme dans la plupart de ces compositions, l'homme cultivé s'intéresse à la pauvreté du serviteur de Dieu. S'il ne remet pas une aumône immédiatement, il donnera rendez-vous, chez lui, au chanteur qui dira à la famille réunie dans l'après-midi du dimanche l'intéressante et édifiante tradition.

En échange de son savoir, le moine obtiendra le repas. Il aura, en plus, soit une chammâ (toge), soit un berr (écu), du blé et des pois chiches. እግዚር ፡ ይስጥልኝ ፡፡ « Dieu vous le rende pour moi », dit-il en guise d'adieu, et il retournera à son monastère qui consiste souvent en un lieu retiré, montagne ou désert, comme, par exemple, le « Zekouâlâ » auprès de la capitale actuelle. Là, il se recueillera dans une caverne ou sur un arbre pour éviter les serpents et les animaux malfaisants.

Les poésies éthiopiennes sont peu connues et conservées surtout par la mémoire prodigieuse des indigènes, le parchemin coûtant cher. Il nous a paru intéressant d'en donner un aperçu à cause de leur originalité et de la verve qui les anime.

Les « salâm », comme il a été possible de s'en rendre compte, sont des séries de strophes commençant chacune par un « salut » adressé à une des parties du corps de la personne honorée. On dénomme dans le pays ces pièces par l'expression ምሳሌ ፡ « Comparaisons, Images ». Bien que ce soient des compositions religieuses, les auteurs ne craindront pas, néanmoins, de s'adresser aux parties les plus intimes du corps humain. Il est facile de le constater en lisant la poésie adressée à la Vierge dans le manuscrit qui figure au catalogue de la Bibliothèque Nationale — collection d'Abbadie — sous le n° 230.



Nous commencerons l'étude des manuscrits par des considérations s'appliquant à l'ensemble de ces ouvrages. Quelques mots sur la mentalité du peuple éthiopien sont nécessaires, car, grâce à lui, il nous est permis d'étudier une curieuse association des traditions sémitiques avec les traditions chrétiennes.

Les langues sémitiques du nord étaient l'hébreu, le syriaque, l'araméen et l'assyro-babylonien, tandis qu'au sud on parlait arabe et sabéen.

Les littératures arabe et éthiopienne présentent, malgré le voisinage des deux peuples, des différences considérables tenant à la nature des races et des situations : les Arabes profanes ont toujours été en mouvement ; les conquêtes leur firent connaître les civilisations voisines ; le commerce les obligea à nouer des relations. Ce mouvement entraînait des échanges d'idées et des productions de l'esprit. De là vient également un besoin de régler la langue et la naissance d'une littérature scientifique.

Les Éthiopiens chrétiens, eux, ne progressaient pas. Bien qu'ils possédassent une langue admirable, qui avait su s'assouplir aux exigences des traductions scientifiques, une langue propre au commerce, ce peuple est resté isolé et n'a eu que très peu de littérateurs et de savants originaux.

Leur tournure d'esprit les poussa constamment vers le dogme. Les rois, absorbés par le sentiment religieux, arrêtèrent toute culture, et des centaines d'années ont été occupées à discuter des questions mystiques qui ont empêché tout progrès. Ainsi les Abyssins disent qu'ils se sont convertis au christianisme par illumination, dès la naissance du Christ, et qu'ils n'ont pas attendu les missionnaires. Le roi Bazên,

qui vivait au temps où le Christ naquit, est, en effet, considéré par eux comme devenu chrétien par une sorte d'illumination inconsciente. Une minorité (les falachas) serait demeurée en dehors de la conversion. Ils attachent presque autant d'importance à cette légende de leur entrée dans le monde chrétien qu'à la légende historique qui les relie au peuple d'Israël.

Les anciennes divinités païennes dont on a pu retrouver trace soit sur des monnaies, soit sur des inscriptions découvertes dans le sol de l'antique royaume d'Axoum, ne sont plus connues des Éthiopiens. C'étaient : « Mâhrâm », le dieu de la guerre, Mars ; les rois d'Éthiopie s'intitulaient en effet « Oualda Mâhrâm », fils de Mars ; El, dieu qui a existé chez les Sabéens, le plus ancien des dieux, dont le souvenir se trouve rappelé dans les noms d' « El-Abrehâ » et d' « El-Atsebehâ », « celui qui a éclairci », « celui qui a fait le matin », toute une dynastie éthiopienne ayant fait précéder ses noms royaux de cette particule. Un troisième dieu était « Meder », le dieu de la Terre ; enfin, nous savons qu'il y avait une déesse, la déesse de l'amour, Astarté, l'Istar des Assyriens, Sati ou Isis des Égyptiens, dont le nom « Astar » est resté au Tigré pour désigner le ciel. La *virgo cœlestis* donne ainsi son nom au firmament.

L'isolement de ce peuple l'a obligé à faire des emprunts littéraires à ses voisins, et, s'ils ne viennent pas du grec, ses documents ont pour source l'arabe et le syriaque. Néanmoins l'éthiopien conserve des formes extrêmement archaïques, et c'est ce qui fait son intérêt dans l'étude des langues sémitiques. C'est par les locutions inusitées que l'on rencontre dans les textes, qu'on reconnaît l'origine étrangère de ces emprunts. La difficulté la plus considérable de traduction consiste dans la trop fréquente habitude de laisser la phrase inachevée, au point qu'un effort est nécessaire pour en retrouver le sens complet. Il arrive aussi aux scribes d'oublier de mentionner les noms propres, cette faute provenant de l'habitude qu'ils ont de les inscrire postérieurement à l'encre rouge.

Pour retrouver l'origine d'un manuscrit, l'écriture a son importance. Les livres, comme la correspondance, sont dictés par un savant ou un personnage et c'est un écrivain qui transcrit. Ceux-ci imitent volontiers la manière dont leurs prédécesseurs ont formé les caractères et il arrivera qu'un même genre d'écriture se perpétuera pendant un siècle jusqu'à ce qu'une transformation se produise sous l'influence d'une secousse historique. La manière de tailler le calame influera, de même que l'arrivée dans un centre littéraire d'un lettré d'une autre province. L'écriture peut donc servir à fixer l'époque à laquelle remonte un manuscrit, mais une date est toujours difficile à déterminer, par suite du cachet particulier donné à l'écriture par une personnalité littéraire.

L'orthographe est d'autant plus correcte que le livre est plus ancien. Il est d'usage, dans les publications, de la respecter, parce qu'elle peut servir à fixer l'époque d'une composition. Elle n'est pas souvent observée, et un « dabtarâ » mettra même parfois une certaine coquetterie à écrire, dans une même phrase, un même mot de façon différente, bien qu'il en connaisse parfaitement la racine. Si l'on chargeait actuellement un scribe du Tigré, dont la langue se rapproche sensiblement du gheez, de transcrire un manuscrit en gheez, sa copie serait assurément plus correcte que celle d'un homme du Choa.

Les ouvrages liturgiques sont généralement divisés en sept parties correspondant aux jours de la semaine, afin d'en appliquer la lecture à chacun des jours qui la composent.

Nous aborderons maintenant l'étude de chacun des manuscrits qui font partie de la présente collection, et le meilleur commentaire sera un catalogue détaillé établi conformément aux usages. Si certains d'entre eux sont représentés, même à plusieurs exemplaires, dans les bibliothèques publiques, d'autres, tel le « Cantique de la Fleur » (1), ne sont pas connus en France.

La première page de chacun de ces ouvrages a été reproduite par

(1) Cf. plus bas, p. 334-336, ce qui a trait au manuscrit n° 6.

la photographie de façon à donner le caractère du volume. En outre deux illustrations accompagnent le texte : l'une est une image religieuse extraite du manuscrit n° 1 et qui montre le peu de goût des productions indigènes ; l'autre est un portrait fort ressemblant de l'empereur Ménilek. Il a été dessiné par un artiste indigène, et, à cause de sa qualité, contresigné par les deux missions éthiopiennes venues en France en 1900 et en 1902. Ces ambassades, on se le rappelle, avaient pour chefs, l'une, Liqamakouas Nado, l'autre, Ras Makonen.

N 1.

Manuscrit sur vélin de 115 feuillets reliés entre deux planches de bois qui sont toutes deux cassées en leur milieu et rejointes par des ferrures grossières. Belle écriture sur deux colonnes. Dimensions : 18 × 17 centimètres.

ውዳሴ ፡ አምላክ ፡፡

Louanges à Dieu.

Ce recueil de prières, connu en Ethiopie sous le nom vulgaire de Ouddasié Amlak, est une compilation de lectures religieuses extraites des écrits des Pères de l'Eglise, divisée en sept parties, correspondant aux différents jours de la semaine, subdivisées elles-mêmes en chapitres, ምዕራፍ ፡

Conformément à un usage très répandu, le scribe a introduit dans le texte le nom du personnage pour lequel le manuscrit a été écrit par la mention « à son serviteur *** », ce nom revenant un grand nombre de fois dans le courant de la lecture, mais partout ce nom a été gratté. Surchargé chaque fois du nom d'un possesseur postérieur, ce nouveau nom a encore été effacé, ce qui dépare le volume.

Voici le commencement de chacun de ces sept extraits :

« Nous commencerons, avec l'aide de Dieu, d'écrire les prières et les invocations dont Basile, évêque de Césarée, faisait l'objet de ses

lectures pendant les sept jours, en prenant soin d'en réciter une chaque journée. Que sa prière et sa bénédiction soient accordées à son serviteur *** dans les siècles des siècles. Amen. »

« Première prière, qui doit être dite le lundi : Seigneur, ô mon Dieu, efface mon péché, etc. »

La première phrase semble indiquer que ce fut Basile, évêque de Césarée, qui a fait la compilation de ces différents textes pour en former un volume.

« Prières et invocations pour le mardi. Extrait de la composition de saint Mar Ephrem, le Syrien, bouche des invocations bénies. Que sa sainte bénédiction et sa protection soient données à son serviteur *** dans les siècles des siècles. Amen. »

« Prières, demandes et invocations pour le troisième jour, le mercredi, tirées des écrits de saint Ephrem. Que sa prière et sa bénédiction soient accordées à son serviteur *** dans les siècles des siècles. Amen. »

« Prière à lire au jour du jeudi, extraite des enseignements du « Vieillard spirituel », Jean (Saba).

« Béni soit le père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ qui a révélé les mystères de son amour à nos âmes et a mis un reflet de l'intelligence de sa grâce dans nos cœurs. Louanges à celui qui a fait resplendir sa gloire et qui a fait des œuvres attestant sa puissance. »

« Prière et invocation pour le jour du vendredi, composée par Abba Sinodâ (Sanutius) et intitulée sixième psaume. »

« Prières, demandes et invocations pour le samedi, extraites des chants coptes de saint Athanase qui commencent ainsi : Je t'ai cherché du plus profond de mon cœur. »

« Septième prière, demande et invocation pour le jour du dimanche, composée par notre Saint Père Cyrille, il y a un grand nombre d'années : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Louange à toi, Seigneur.... »

Ce manuscrit est très lisible et bien conservé. Les têtes de chapitres sont écrites à l'encre rouge. Il est orné au folio 115 (verso) d'une image

protégée par un morceau d'étoffe. Cette composition représente un personnage assis au centre sur un lit de parade, et recevant les hommages ; à gauche, de Habta Mikaël, le possesseur du livre dont la figure est surmontée d'une devise : « C'est en Dieu que j'ai confiance » ; et, à droite, de son fils. Celui-ci tient à la main une croix dans le goût éthiopien. Quatre anges encadrent le sujet.

Au folio 113 (recto) on peut lire le nom de différents possesseurs du livre. Ce sont : Habta Maryâm, une dame Walata Maryâm, un religieux Hayla Maryâm.

A la fin du volume et d'une mauvaise écriture est ajouté le chapitre de l'évangile de saint Jean qui relate la conversion de Nicodème.

L'auteur termine ainsi :

« Voici que s'achève ce livre. Fasse Dieu que le royaume des cieux soit ouvert au scribe qui l'a écrit, à l'auteur qui en a dirigé la composition. Qu'il accorde cette faveur à ceux qui le liront, à ceux qui le traduiront et à ceux qui l'écouteront. Salut à l'ange Gabriel. »

N° 2.

Le format minuscule de ce manuscrit (ses dimensions sont de 7 centimètres sur 10 en fait un livre de poche pratique pour aller à l'église. Les 50 feuillets, sur vélin, sont assemblés entre deux planches de bois à l'aide de ficelles que les Abyssins ont l'habitude de laisser pendre après le manuscrit sans les couper. Cette manière de faire permet d'ajouter, s'il est nécessaire, un chapitre ou une annexe au volume. Un en-tête, au trait, formé de lignes entrelacées dans le goût abyssin, orne la première page.

Ce manuscrit aurait appartenu à un certain Gabra Krestos (serviteur du Christ), dont le nom figure au commencement et à la fin du volume.

አኰቴተ ፡ ቍርባን ።

Oratio eucharistica.

« Composition par le Père Cyrice, évêque de la ville de Behanesa, en l'honneur de Notre Dame Marie, mère de Dieu ; que sa prière et sa bé-

nédiction soient accordées à son serviteur, l'abouna Gabra Krestos, dans les siècles des siècles. Amen.

Le Prêtre : *Dominus vobiscum.*

Les fidèles : *Et cum spiritu tuo.*

Le Prêtre : *Confitemini Domino.*

Les fidèles : *Dignum et justum est.*

Le Prêtre : *Sursum corda.*

Les fidèles : *Habemus ad dominum.*

De mon cœur va jaillir la bonne parole, bonne parole destinée à exalter la sainteté de Marie. Laissant de côté tout orgueil, agissant au contraire avec modestie, je voudrais proclamer la sainteté de la Vierge. Loin d'exagérer ses louanges, j'en dirai toujours moins qu'elle ne mérite. Pour rappeler sa grandeur, je me placerai aujourd'hui avec recueillement et amour devant ce mystère qui produit l'étonnement, devant cette table de communion où s'accomplit le sacrifice véritable, dont ne peuvent goûter ceux qui sont impurs de l'esprit; sacrifice si dissemblable de celui de nos premiers pères qui égorgeaient des brebis, des béliers et des bœufs. Loin de détruire, il est un feu vivifiant pour ceux qui ont le cœur droit et qui exécutent les ordres de Dieu; bien qu'il soit aussi un feu dévorant pour le malfaiteur qui renie son nom. Sachez que ce feu ne se peut éteindre et qu'il dévore comme le fait la flamme, feu céleste qui nous fut apporté par les chérubins et les séraphins. »

Cette composition rentre dans la catégorie des prières liturgiques. Les réclames et les répons sont signalés à l'encre rouge par les mots ካህን፡ et ሕዝብ፡ « Le Prêtre » et « les Assistants » qui sont toujours mis en abrégé ካ፡ et ሕ፡.

N° 3.

Manuscrit sur vélin de 57 feuillets reliés entre deux morceaux de cuir fort cousus à un dos en cuir. Le parchemin est jaune et sali, tant par la fumée que par les

doigts des indigènes. Belle écriture sur deux colonnes. Les têtes des chapitres sont écrites à l'encre rouge. Dimensions : 21 × 18 centimètres.

ራእይ ፡ ዘርእየ ፡ ኢሳይያስ ።

Vision d'Isaïe.

Conformément à l'usage qui pousse les savants possesseurs d'un livre à mettre des annotations sur les pages de couverture, un alaqâ a placé en tête du volume une chronologie des rois de Juda et d'Israël, mais, ne sachant s'il aurait la place nécessaire pour transcrire tout son sujet, il l'a écrite à l'envers en tournant le livre de haut en bas. Chaque nom de roi est suivi du nombre des années de son règne. Cette liste correspond à celle qu'ont admise les commentateurs de la Bible.

Ensuite commence le texte :

« Vision prophétique d'Isaïe, fils d'Amos, qu'il a vue sur le sujet de Juda et de Jérusalem au temps d'Osias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda.

« Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui a parlé : J'ai nourri des enfants et je les ai élevés et après cela ils m'ont méprisé.

« Le bœuf connaît celui à qui il est et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu et mon peuple a été sans entendement.

« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race corrompue, aux enfants méchants et scélérats. Ils ont abandonné le Seigneur; ils ont blasphémé le saint d'Israël; ils sont retournés en arrière.

« A quoi servirait de vous frapper davantage, vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché! Toute tête est languissante et tout cœur est abattu.

« Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de saint en lui. Ce n'est que blessure, que contusion et qu'une plaie enflammée, qui n'a point été bandée, à qui l'on n'a point appliqué de remède et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.

« Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu ; les étrangers dévorent votre pays devant vous et il sera désolé comme une terre ravagée par ses ennemis.

« Et la fille de Sion demeurera comme une loge de branchages dans une vigne, comme une cabane dans un champ de concombres et comme une ville livrée au pillage.

« Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé quelqu'un de notre race, nous aurions été comme Sodome et nous serions devenus semblables à Gomorrhe.

« Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome ; prête l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe.

« Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez ? dit le Seigneur. Tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. »

Cette traduction de la première page, empruntée à Le Maistre de Sacy, montre que la version éthiopienne est conforme au texte de la Vulgate qu'il a traduite (1).

C'est la reproduction de « ces prophéties conservées par les Juifs et mises par Esdras dans le canon des Livres Saints, puis reçues universellement de toute l'Église ».

L'ouvrage est complet. Il ne porte aucune indication de son origine.

N° 4.

Manuscrit sur vélin de 80 feuillets reliés entre deux planches de bois. L'écriture en est soignée, bien qu'un peu serrée, et le parchemin fin et blanc. Cependant un certain nombre de pages sont déparées par des trous qui proviennent des défauts du cuir. Dimensions : 13 × 8 centimètres.

(1) La Bible. Traduction de la Vulgate, par Le Maistre de Sacy. Paris, 1836.

ወንጌል ።

Évangile selon saint Jean.

Ce manuscrit commence ainsi :

« Evangile du Père saint, dernier disciple, qui parla (tout particulièrement) de la divinité (de Jésus), Jean, fils de Zébédée, chéri de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que la prière, la bénédiction et la miséricorde de Dieu soient avec nous dans les siècles des siècles! Amen!

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Il avait la vie en lui, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

« Il y eut un homme, envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean... »

Il se termine ainsi :

« Voici que s'achève la narration de l'Evangile de l'Apôtre Jean, un des douze, qui l'a écrit en grec pour les gens d'Ephèse après l'ascension de Jésus en chair dans le ciel, la trente-huitième année du règne de Néron César. Gloire à Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

« Que sa prière et sa bénédiction soient accordées à son serviteur, au pauvre pécheur Gabra Hànnâ. »

M. d'Abbadie, dans son catalogue (1), dit que ce livre est la lecture préférée des Éthiopiens qui le proclament le plus complet, le plus tendre et le plus spirituel des Evangiles.

Le passage concernant l'entretien du pharisien Nicodème avec Jésus, au sujet de la renaissance des âmes, se retrouve au manuscrit nº 1 de la collection Duchesne-Fournet et fait l'objet d'un appendice à la fin du volume.

(1) A. d'Abbadie, Catalogue raisonné de ses manuscrits éthiopiens, nº 4.

Sur la dernière page, et d'une autre écriture, figure un mémorandum de noms de saints avec la date de célébration de leur fête.

N° 5.

Manuscrit sur vélin de 88 feuillets reliés entre deux planches de bois. Ce volume, d'une belle écriture sur deux colonnes, est en très bon état de conservation, mais les doigts des indigènes ont laissé, sur le bas des pages, des traces de graisse. Deux feuillets supplémentaires ont été taillés au couteau afin de faire disparaître le nom des possesseurs du livre et il n'en reste que des morceaux. Une toile grossière est restée fixée à la couverture. Elle protégeait sans doute une image qui a disparu. Dimensions : 18 × 8 centimètres.

አርጋኖን ።

Organon.

Le culte de la Vierge, tant en honneur dans ce pays très chrétien, a inspiré ce livre consacré à la mère du Sauveur. La lecture en est facilitée par une forme soignée et par l'inscription à l'encre rouge du commencement des chapitres et même du commencement des phrases.

En tête de chacune des divisions figure un dessin à la plume dans le genre de celui qui orne la première page, mais il est moins soigné à mesure que l'on avance dans la lecture du volume. A force de vouloir ménager le parchemin, le scribe ne fait plus qu'une ligne de points en interligne ou une esquisse d'arabesque occupant une demi-ligne.

Cet ouvrage est considéré par les missionnaires catholiques comme le plus orthodoxe des divers écrits dus à l'inspiration mystique des Éthiopiens. Son style est considéré comme appartenant à l'une des meilleures époques de la langue gheez.

La traduction de la première page donnera un aperçu des épithètes

flatteuses dont l'auteur a émaillé les prières qui doivent être lues chacun des jours de la semaine :

« Au nom de Dieu, qui, bien qu'en trois personnes inséparables dans leur nature, de même essence et égales en divinité, est adoré comme unique par les hommes et par les anges, j'entreprendrai d'écrire ce livre, intitulé « Organon », qui comprendra des louanges et des compositions de psaumes pour la harpe, et est destiné à exalter la virginité, à grandir le nom, et à proclamer la sainteté ainsi que le culte de la reine bénie et pure Marie, que les israélites appellent Màryàm Vierge, Mère de Dieu.

« Elle est un navire d'or voguant, sans trouble, sur les ondes de l'Océan, guidé hors des naufrages par la corde de la Trinité ; elle est un pilier de perles, que ne peut ébranler l'effort du vent, soutien de celui qui prend sur elle son appui.

« Ouvre, Seigneur, les portes de mon cœur afin que je puisse m'y recueillir et que la colombe spirituelle, le Paraclet, m'enseigne des expressions vigoureuses pour publier à haute voix la gloire de celle qui, dans son humilité, ressemble à ce doux oiseau. »

Nous donnerons, à cause de son originalité, la traduction d'une pièce figurant à la dernière page du volume et qui exalte Marie avant sa naissance.

« Quand la blanche colombe se fut séparée d'Adam pour pénétrer dans les entrailles de Seth, de Hiénos, de Caïnân, de Malaleïel, de Yaried, de Hénoch, de Noé, elle passa du ventre de l'un dans l'autre, puis elle demeura dans les viscères d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« Or, comme ce dernier bénissait Juda et Lévi, il prédit à Juda ceci : avant que mille ans soient achevés, le Christ naîtra d'une vierge.

« Elle passa encore par les viscères de Jessé, de David et de Salomon. Finalement elle demeura dans les entrailles de Joachim et de Hannâ. Et Joachim dit à Hannâ : « J'ai vu le septième ciel qui s'est « entr'ouvert ; il en est sorti un oiseau blanc qui a fait une ombre sur ma

« tête. » — Hannâ dit : « Moi aussi, j'ai eu un songe aujourd'hui et il y « avait une colombe sur ma tête. » Ainsi parlèrent Hannâ et Joachim et le mois finissait. Ensuite, le Très-Haut l'ayant sanctifiée, Notre Dame Marie conçut le septième jour du mois de Nahasê.

« Bienheureux celui qui, en ce jour-là, donne des vêtements aux nus, distribue la nourriture aux affamés, et soigne les pauvres ; il aura la vie et obtiendra le royaume des cieux.

« Que la prière et la bénédiction (de la Vierge) soient accordées à sa servante... » (le nom est effacé).

Bien que, selon l'usage, le nom des possesseurs du livre ait été gratté à différentes pages, on découvre cependant quelques indications qui pourraient servir à retrouver l'origine du volume, tel le nom de « ta servante Amhâ Ghiorghis ».

A l'avant-dernière page, on rencontre l'inscription suivante postérieure à sa composition :

« Ce livre appartient à Amhâ Iasous dont le père est Gounda Hâymânôt, la mère Kebidenghel, le frère Germa Iasous, la sœur Ahâta Ghiorghis Ielesaben qui l'a acquis de ses deniers. Que la malédiction de Pierre et de Paul soit sur celui qui le volera. »

N° 6.

Manuscrit sur vélin de 37 feuillets reliés entre deux planches de bois. Le dos est constitué par un morceau de cuir fort qui est fixé à la couverture et constitue en même temps le premier et le dernier feuillet. L'écriture est peu soignée et irrégulière, le nombre des lignes varie d'une page à l'autre et, le parchemin étant grossier, la lecture est souvent difficile. Ce volume a été rogné à la partie supérieure pour être ramené aux dimensions des deux planchettes. Dimensions : 12 × 7 centimètres.

ማኅሌተ ፡ ጽጌ ።

Cantique de la Fleur.

Ce livre est un recueil de prières poétiques adressées à la Vierge.

Il a été composé pour servir de lecture aux dames pendant les offices particuliers en l'honneur de Marie. Comme il faut occuper l'esprit pendant la durée des cérémonies, l'auteur s'est ingénié à faire allusion à de nombreuses légendes. Cette poésie, qui manque souvent de goût, devient alors un sujet d'études par les souvenirs qu'elle cherche à rappeler. Les Ethiopiens aiment les longues discussions et les commentaires littéraires et ils trouvent un intérêt à ces énigmes que les Européens ne goûtent pas toujours. Cette production ressemble, par les figures qui émaillent le texte, aux ouvrages persan et indiens.

Nous donnerons la traduction du commencement :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Une fleur est apparue, épanouie et dégagée de son enveloppe corporelle, fleur offerte (au monde) par Gabriel lorsqu'il lui adressa son salut. A cause de cela elle fut appelée Marie (1). Un parfum délicat l'a pénétrée et c'est ce miracle accompli en elle que je chanterai. Ce sera le « Cantique de la Fleur », nom habituel de ce recueil.

« La paix qui est en toi, ô Marie, provient de la croissance de l'arbre merveilleux (2), croissance qui a fait éclore cette fleur dans la bouche d'un mortel. Ma richesse est ton amour, car tu es une femme unique. Tu nous invites à lire cette prière, plaisir durable, supérieur à toutes les autres invocations. (Il ne convient pas à) un homme de s'aventurer dans le désert (de cette vie) sans t'adresser de perpétuelles invocations.

« Reine du Ciel, ô Marie, tu es descendue sur la terre, tenant dans ta bouche la fleur de rose, perpétuel parfum. Tu as constaté en toi des miracles étonnants. Je remémorerai, ô Marie, ton culte pour l'annonciation angélique. C'est toi qui fais éclore la fleur des roses ; tel Gabriel, le messager (de la bonne nouvelle), je voudrais que tu moissonnes sur ma langue des fleurs (de langage). Accorde-moi cet effet de ta bonté. »

(1) Le nom de Marie rappelle, en même temps, aux Abyssins, l'origine royale et l'origine sacerdotale qu'ils lui attribuent ainsi qu'à son fils.

(2) La divinité qu'elle portait dans son corps.

On peut juger par cet extrait de l'inspiration qui a guidé la composition de ce recueil poétique. Il se présente sous la forme de strophes de cinq lignes rimant ensemble, et s'achève dans une prière particulière au scribe qui l'a transcrit, le pauvre pécheur Walda Mikaël.

N° 7.

Manuscrit de 85 feuillets. Livre moderne. Belle écriture sur papier et sur parchemin. La reliure est un échantillon du travail qui s'exécute dans les ateliers impériaux : la face extérieure des deux planchettes est recouverte d'un cuir fin, teinté en rouge orangé et orné de fers sur le plat ; le dos est sans ornements. Sur la partie intérieure est collé un morceau d'indienne de couleur criarde. Dimensions : 12 × 17 centimètres.

ታሪክ ፡ ነገሥት ፡፡

Histoire des Rois.

Cette chronique est un résumé de documents plus complets dont plusieurs exemplaires existent dans les grandes bibliothèques européennes. L'originalité étant une qualité que les Éthiopiens n'apprécient pas, l'auteur de ce document a cherché plutôt à faire une chronologie qu'un recueil de mémoires. On peut cependant lui savoir gré d'avoir supprimé beaucoup de réflexions généralement oiseuses.

Désireux de présenter au lecteur un travail d'ensemble sur l'histoire de l'Éthiopie, il a fait remonter la généalogie de David jusqu'à Adam et c'est pourquoi il commence ainsi :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Nous allons écrire la généalogie des rois depuis Adam jusqu'à nos jours.

« Adam engendra Seth ; Seth engendra Hiénos ; Hiénos engendra Caïnân ; Caïnân engendra Malaleïel, etc... Suit la liste des patriarches jusqu'à Salomon et Ménilek. »

Voici, d'après le manuscrit, la liste des premiers souverains, liste donnée d'ailleurs d'une façon assez différente dans d'autres chroniques :

Dynastie des rois d'Axoum :

Tomaï.
Za-Gedour.
Aksoumaï.
Aousyo.
Tahawâsya.
Abraham.
Warada Tsahaï.
Hamdeyô.
Warada Nagasié.
Aousya.
Elalyon.
Toma Syon.
Basile.
Aoutet.
Zarea Nebrat.
Safaï.
Ramhaï.
Handi.
Safelya.
Agleboul.
Baoul.
Baouras.
Nahasi.
Nalké.
Bazên,

le dernier, contemporain de la naissance de Jésus-Christ.

Le cadre d'un catalogue ne nous permet pas de citer les noms des souverains figurant dans chaque période de l'histoire, mais il est facile de constater que cette composition a eu pour but la glorification de la dynastie actuellement au pouvoir.

Nous donnerons seulement les grandes divisions de l'histoire d'Abyssinie :

Première partie : période préhistorique.

Deuxième partie : quatre périodes :

a. Royaume d'Axoum jusqu'à l'introduction du christianisme;

b. De l'introduction du christianisme à la substitution de la dynastie des Zaguê à la dynastie dite salomonienne ;

c. De la restauration de la dynastie salomonienne à la période de la féodalité dite période des መሳፍንት፡ (Masâfent) ;

d. De la restauration de l'Empire par Théodoros jusqu'à nos jours.

Les Abyssins font commencer leur dynastie à Ménilek I[er], issu des œuvres de Salomon et de la Reine de Saba. Le royaume d'Axoum,

tel que nous le présentent des inscriptions trouvées près de cette ville, fut un État païen, semble-t-il, jusqu'à Abreha et Atsebeha, ce qui paraît correspondre aux dires des chroniques abyssines.

L'ouvrage est divisé en un grand nombre de ምዕራፍ : ou paragraphes. Quelques-uns contiennent des documents concernant les coutumes et les institutions du royaume.

Ils sont annoncés par le mot ወግ :

On trouve, par exemple, la liste des personnages qui prennent successivement la parole dans les conseils du roi ainsi que la liste des abounes ou patriarches d'Ethiopie, avec la durée de leur ministère.

La restauration de la dynastie de Salomon par Takla Hâymânôt est mentionnée spécialement, ainsi que l'histoire de la Reine de Saba.

N° 8.

Manuscrit sur vélin de 97 feuillets reliés entre deux planches de bois. Dos en cuir rouge brun. Ce volume est renfermé dans un mahdar (gaine) en cuir fort, supporté par des lanières qui permettent, à la maison, de le suspendre au mur, et, dans les déplacements, de le fixer à la selle du mulet. Dimensions : 22 × 16 centimètres.

Cette composition, intéressante et édifiante à la fois, a dû passer dans un grand nombre de mains souvent graisseuses et malpropres, car les pages sont jaunies et sales.

ገድለ : ተክለ : ሃይማኖት ::

Vie de Takla Hâymânôt.

« Le « Synaxare » est le recueil que nos pères, les docteurs de la sainte Église, ont puisé et recueilli dans toutes les vies des anges, des prophètes et des apôtres, des justes et des martyrs, et des saints patriarches, et des ermites ; afin que leurs commémorations puissent

être célébrées et leurs vies récitées chaque jour, depuis le commencement du mois de Maskaram jusqu'à la fin de l'année (1). »

Parmi les saints honorés en Éthiopie, et dont le Synaxare rappelle la vie mémorable, figurent deux personnalités qui ont souvent attiré l'attention des indigènes et auxquelles ceux-ci ont voué un culte particulier. Ce sont Gabra-Manfas-Qedoûs et Takla Hâymânôt. Leur existence et leurs miracles sont décrits dans des ouvrages importants.

Le premier s'est fait remarquer surtout par son austérité ; le second, en même temps qu'il fut l'apôtre du Choa, a joué un rôle dans la chronique éthiopienne et il est un des rares saints, natifs du pays, reconnus par l'Église de Rome.

L'histoire détaillée de sa vie n'est pas connue en France ; à part les travaux des missionnaires portugais, les éthiopisants n'ont donné que des extraits des documents figurant dans les bibliothèques publiques.

Ce sont là autant de raisons pour lesquelles nous nous proposons de donner une traduction intégrale de la Vie de Takla Hâymânôt.

Le manuscrit rapporté par la mission Duchesne-Fournet est la transcription d'un ouvrage ancien remontant au xve siècle. La composition en aurait été effectuée au temps du roi Gabra Masqal, Athanase étant patriarche d'Éthiopie.

Les noms de l'auteur ainsi que du premier possesseur du livre ont été grattés. On peut savoir, seulement, qu'il a appartenu, dans la suite, à un religieux nommé Melchissédec.

Ce manuscrit est divisé en trois parties : la première raconte la vie du saint ; la seconde traite de ses miracles ; la troisième, inachevée, est consacrée à la migration des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et est étrangère au sujet principal. Le style en est soigné et il est écrit dans le gheez le plus pur.

(1) Zotemberg, Catalogue des Mss éthiopiens, n° 129.



« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Nous allons entreprendre avec l'aide du Seigneur d'écrire la vie de notre bienheureux père Takla Hâymânôt dont le culte est célébré le 24 nahasié. Gloire à Dieu, sauveur du monde. Amen...

Un homme du nom de Zarea Yohanès, qu'on appelait également Tzaga Zaab, fut le père du bienheureux. Cet homme habitait la terre de Qagâ dans la province d'Amhara ; le pays d'origine de sa famille était l'Égypte et il était venu en Éthiopie avec les Israélites. C'est sous le règne du roi Degnazan, antérieur à la dynastie des Zaguê, qu'il émigra au pays de Qagâ et parvint au Choa à un endroit qui porte le nom de Zorier. Cet homme était de la famille d'Arbagach, fils d'Heïewat Bena qui descendait de Masqal Bena dont les ancêtres directs furent Yeçahalena, Berehân Masqal, Hezeb Kadeça et Arbagach, fils d'Abba Idela.

Tous ces personnages avaient pour ascendants des prêtres ; ils étaient sortis d'Égypte avec les Israélites et étaient, avec eux, arrivés en Éthiopie. Ils vécurent au pays de Daount, dans l'ouest de l'Amhara, et plus particulièrement au lieu dit Qagâ.

C'est de ce point de départ qu'Abba Idela fut envoyé par le roi au Choa pour évangéliser le peuple et administrer le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Abba Idela se mit en route, emportant l'arche sainte, les vases sacrés pour les cérémonies et des livres de lecture. Il était accompagné de prêtres et de diacres et le nombre des grands personnages religieux qui partirent avec lui fut de cent cinquante avec ceux qui eurent comme résidence Qouerguani. C'est entouré de toute cette pompe qu'il parvint au Choa, au milieu de l'allégresse. Il se construisit une résidence à Zorier et y séjourna, enseignant le peuple et le baptisant au nom du Christ. En un seul jour, il arriva à baptiser onze mille hommes.

Telle était la situation d'Abba Idela lorsque le pouvoir passa de la maison d'Israël à la dynastie des Zaguê. Abba Idela eut pour fils Abba Heïewatena-Batzeion qui engendra Bakouera-Tzeion qui eut pour fils Hezeb-Kedes. Hezeb-Kedes eut pour fils Berehân-Masqal qui engendra Masqal-bena, qui eut pour fils Heïewat-bena. D'Heïewat-bena descend Zarea-Yohanès qu'on appelle aussi Tsaga Zaab qui fut le père de Takla Hâymânôt.

Ce Tzaga Zaab, ou Zarea Yohanès, était un homme de bien craignant Dieu dans tous ses actes ; pouvait-il en être autrement, puisque de sa hanche devait sortir la bonne semence bénie de Dieu ? Il avait épousé une femme d'origine noble dont les ancêtres avaient été vertueux, qui portait le nom d'Egzié Haraia. Et tous deux passaient leur existence pieusement (dans l'attente) du fruit qu'ils devaient mettre au monde. Tzaga Zaab et Egzié Haraia vécurent comme des justes, tels Abraham et Sara, Zacharie et Elisabeth. Néanmoins, elle demeurait stérile et c'était un sujet de tristesse pour ces justes de n'avoir pas d'enfant.

Ils avaient l'habitude de faire chaque jour du bien aux malheureux : ils consolaient les affligés et les agonisants et donnaient des aumônes au nom de Dieu dans l'espoir d'obtenir de lui un fils parfait qui fût une joie pour leurs cœurs et une gloire pour le royaume des cieux. Ils restèrent ainsi plusieurs années et la force de leur première jeunesse était déjà passée. Tous ceux qui profitaient de leurs bienfaits, les étrangers auxquels ils accordaient l'hospitalité, les indigents qu'ils nourrissaient, les pauvres auxquels ils donnaient des vêtements compatissaient à leur tristesse de n'avoir pas d'enfant. Elle, à sa naissance, avait reçu le nom de Sara, mais, plus tard, quand sa belle-mère eut remarqué et la régularité de ses traits, et son extrême sagesse, elle l'appela Egzié Haraia (Dieu l'a choisie).

Cette Sara, qui est la même qu'Egzié Haraia, célébrait chaque mois la fête de saint Michel en donnant l'aumône aux pauvres et en rassasiant les affamés. Son mari Tsaga Zaab restait souvent toute la

journée et toute la nuit devant l'église, offrant les sacrifices, la communion ou l'encens. Il redoublait de ferveur à la fête de Michel archange ; étant prêtre et fils de prêtre, il encensait tout en adressant cette supplique : « O Michel, donne-moi un fils qui soit béni du Seigneur et qui mérite le royaume des Cieux. » Elle aussi, Egzié Haraia, venait à l'église avec des offrandes à la fête de Michel archange et l'implorait, dans les larmes, en ces termes : « O Michel archange ! O Michel, consolateur des affligés ! O Michel, espérance des opprimés ! O Michel, mon espoir ! O Michel, mon sauveur ! O Michel, si tu veux bien m'accorder un enfant qui entr'ouvre ma matrice, fais que ce soit un fils et qu'il soit béni de Dieu. S'il devait, au contraire, déplaire au Seigneur, que mes entrailles demeurent fermées ! »

Sur ces entrefaites, il arriva que Jean et sa femme Sara (parents de Tzaga Zaab) moururent et il devint orphelin ; mais ils laissèrent après eux beaucoup de biens, d'esclaves et de serfs. Or Egzié Haraia réfléchissait à cette fortune et se disait en elle-même : « Voilà bien des richesses que nous accumulons, comme si la mort ne devait pas venir ! »

Et cette personne pieuse, à la suite de cette réflexion, s'adressa ainsi à son mari : « Si tu veux bien me prêter attention, je voudrais te suggérer une idée. » Son mari lui répondit : « S'il s'agit d'une bonne action, ne te gêne pas, dis-moi tout ; car n'es-tu pas la moitié de moi-même ; mais si, au lieu d'une bonne proposition, tu devais me dire quelque parole qui puisse offenser Dieu, je n'y prêterais pas l'oreille. » L'Élue repartit : « Je laisse les méchants propos aux méchantes gens. — Exprime donc ton idée, reprit l'époux, et, si elle peut être agréable à Dieu, il nous en facilitera l'accomplissement. »

La sainte prononça ces paroles : « O mon frère, le décès de ton père et de ta mère nous a faits d'un côté orphelins, mais, d'un autre côté, nous a rendus possesseurs de biens considérables, d'esclaves et de serfs. En leur survivant nous sommes devenus les administrateurs de leurs richesses. Or, nous ignorons si nous ne serons pas frappés par la mort demain ou même aujourd'hui. En accumulant tout cet argent,

sans qu'un enfant issu de nous puisse en hériter après notre mort, nos jours seront vite passés sans utilité ; car j'approche maintenant de l'âge critique et toi, également, tu te fais vieux. Adoptons pour enfants les pauvres et les misérables. Le seigneur sera le chef de notre famille et ainsi s'accomplira cette parole des Écritures : « Il ne demeurera pas sans nourriture celui qui a sa race à Sion et sa demeure à Jérusalem ! » Affranchissons aussi les esclaves de ton père.

« En admettant ensuite que Dieu jette un regard sur moi et me rende mère, si cet enfant l'honore, il le prendra sous sa protection. Si, au contraire, il se révolte contre lui, nous aurons eu beau amasser de l'or et de l'argent en pièces plus nombreuses que les cheveux, l'argent périra s'il n'a pas la bénédiction de Dieu. »

Ainsi parla l'épouse à son époux et celui-ci lui répondit : « Ta pensée est pleine de raison. Dieu est le maître d'accomplir ses desseins sur nous et il ne te démentira pas. » Ayant ainsi parlé, Zarea Yohanès se mit à distribuer ses biens aux pauvres, aux miséreux et aux femmes enceintes. Il affranchit les esclaves de son père en prononçant cette parole : « Allez, soyez libres ». Puis tous deux continuèrent leurs pratiques de piété.

Or, à cette époque, régna Mota Lamié, de la dynastie des Zaguê, originaire de Damôt. Ayant usurpé le trône, il se mit à détruire les églises en commençant par celles de Damôt et il continua ses ravages jusqu'au fleuve de Zama, aux confins de l'Amhara. Son pouvoir s'étendit sur tout le Choa. De sa mère, qui avait nom Asaladine, il tenait son horreur pour la loi de Dieu ; il renversa les églises, pilla les chrétiens et adora les idoles. L'impiété inspirait tous ses actes. Ayant convoqué les gouverneurs du Warab, d'Endagabetan, de Tzebié et d'Enaria, il leur enjoignit à tous de lui envoyer leurs épouses pour en faire ses femmes et ils durent, chacun à leur tour, se soumettre. Dans les partages de butin il se choisissait de belles femmes et les épousait, après avoir mis à mort leurs maris ; faisant preuve, dans tous ces cas, d'une méchanceté raffinée.

Or donc, comme à cette époque il s'était transporté à Tsélalès, tout en détruisant les églises et en massacrant les chrétiens, il parvint à la localité où vivait Zarea Yohanès. Celui-ci fut découvert par un de ses cavaliers qui se mit à sa poursuite et lui jeta sa lance, mais sans l'atteindre. Michel avait dissimulé ce dernier derrière son aile et, de cette façon, le Seigneur sauva la vie à celui de qui devait sortir le germe béni. Notre saint continua à courir et, apercevant un lac, s'écria : « O Michel, prête-moi ton assistance afin que je puisse me réfugier dans le fond de la vallée ou même descendre (dans l'eau) ; car tu sais bien que, même si je n'y parviens pas, je crois en toi. » Le cavalier se rapprochait encore et était sur le point de le transpercer quand Michel perfora de sa propre lance la main du méchant, tandis que (le fugitif) entrait précipitamment dans l'eau.

Et il arriva que le Créateur prescrivit au lac de ne pas donner la mort à son serviteur. Michel pénétra avec lui parmi les flots et effaça tout à l'entour les ondulations afin de le dérober aux recherches et du cavalier et de tout autre homme de l'armée du méchant (roi). Tzaga Zaab resta ainsi le jour et la nuit tout en louant le Seigneur.

Qui donc, ô mes frères, aurait pu ainsi sauver la vie à son père avant même d'être né si ce n'est cet admirable Takla Hâymânôt, qui, non seulement sauva son père, mais encore assura l'existence de sa mère ?

Un jour s'étant écoulé, Michel revint et prononça ces paroles : « Tu peux sortir d'ici ; il n'y a plus rien à craindre. Or, sache que tous ces événements se sont passés ainsi à cause d'un fils qui doit naître de toi. » Et, après cette prédiction, l'ange disparut. Tzaga Zaab sortit de l'eau et revint vers son pays, mais il n'y voyait plus personne. Au moment où il commençait à verser des pleurs en pensant à sa femme, quelques hommes s'approchèrent. C'étaient ceux qui avaient pu échapper à la captivité et aux massacres. Ils formèrent un groupe, et, tout en larmoyant, se mirent à parler de l'aventure de sa femme. Tout ému, il se dirigea vers l'église, mais aussitôt il constatait que (l'ennemi) en avait pillé toutes les richesses.

Soupirant et versant des pleurs, il dit : « O Michel, qu'est devenue la

promesse que tu m'as faite, à savoir que j'engendrerais un fils dont les moindres actions seraient inappréciables, dont la renommée sortirait de l'ordinaire et dont les disciples se multiplieraient comme les innombrables grains de sable de la mer? J'ai gardé jusqu'à cette heure fidélité à Sara, la femme que j'ai épousée selon la loi du mariage. A Dieu ne plaise que je prenne une autre compagne. Seigneur, veuille m'entendre et faire que mon sacerdoce ne soit pas interrompu! »

Après ces mots, le bienheureux Tzaga Zaab pénétra dans l'édifice en répandant des larmes amères.

Nous allons raconter maintenant les aventures de sa femme, la pieuse Egzié Haraia.

Quand les troupes du malfaiteur l'eurent capturée et eurent constaté sa beauté, ils décidèrent : « Cette femme sera réservée à l'Abbay. » Ils donnaient ce nom d'Abbay (le grand) au prince hérétique. Et ils lui annoncèrent : « Nous avons découvert pour toi une belle femme. — Où donc avez-vous fait cette trouvaille? — Nous l'avons capturée hier parmi les gens de la ville. » — Et il dit : « Maintenez-la sous bonne garde. » Puis il les chargea de lui porter beaucoup de parures, mais, quand ils revinrent auprès de la sainte, ils la trouvèrent en pleurs. « Ne t'afflige donc pas ainsi, lui dirent-ils, car, parmi tous les captifs, c'est toi que le roi s'est réservée et tu vas devenir son épouse. » Ensuite, ils lui servirent des mets délicats, mais la sainte refusa de manger et ne put que verser des larmes de douleur.

Et elle disait : « Comment agis-tu envers moi, ô mon Dieu, et toi Michel, as-tu donc oublié la promesse que tu m'as faite lorsque je t'ai demandé, soit de concevoir un fils aimé, soit de garder ma matrice improductive? Je n'ai fréquenté que mon époux ; je n'ai jamais souillé le lit conjugal ; seul, mon bien-aimé Zarea Yohanès, homme consacré à Dieu, (a pu s'approcher) de ma hanche pure. » La sainte passa ainsi la nuit entière dans les gémissements.

Dès le lever du jour on la conduisit en grande pompe jusqu'au roi qui manifesta une grande satisfaction de la voir. Il recommanda qu'on la

lui gardât dans les meilleures conditions et qu'on satisfît à ses désirs. Ayant donné ces ordres, il partit précipitamment et l'on traita Sara comme il l'avait prescrit.

A la suite de ces faits, il dépêcha des messagers vers sa capitale pour dire : « Voici, j'ai mené à bien mon expédition et je tiens captifs ensemble tous les prêtres des idoles et les magiciens. Vous allez immoler mille bœufs et moutons ; six cents grands béliers dont vous ornerez les cornes avec de l'or et six cents autres dont les cornes seront recouvertes d'argent, puis mille autres dont les cornes ne seront point parées, neuf cents agneaux, mille quatre cents chevreaux, quatre-vingt mille volailles, et préparez quatre-vingt mille flacons d'hydromel pour un grand festin. Cela fait, prévenez mes femmes légitimes et mes concubines à Toma Gherar. Ne manquez pas de les réunir de crainte que je vous punisse. Enfourchez vos coursiers les plus rapides et faites tout préparer pour demain à Malboradié, ma résidence royale. »

Ils exécutèrent ses instructions et quand il leur demanda : « Tout est-il prêt? » ils répondirent : « Oui ».

Alors il fit son entrée à Malboradié et commanda que l'on mît Sara dans une maison particulière jusqu'au lendemain matin. Ayant prescrit que l'on conservât ensemble les prêtres et les magiciens, on lui rendit compte qu'ils étaient déjà réunis à part. Il leur fit dire de célébrer leurs rites comme ils en avaient l'habitude afin que son peuple pût se prosterner devant eux. Et ils y consentirent.

Puis il commanda qu'on apportât les couteaux et lui-même préféra au sommeil (l'occupation) d'égorger et préparer les animaux gras. Le nombre des bêtes égorgées ainsi que celui des mets préparés pour le festin ne se saurait compter.

La sainte, elle, ne dormit pas non plus, mais elle suppliait ainsi le Seigneur : « Pourquoi faut-il, ô mon Dieu, que tu te sois rappelé mes fautes et mes turpitudes et que tu ne m'aies pas plutôt tenu compte de la piété de Zarea Yohanès, mon compagnon d'existence. » Tandis que ces pieuses pensées la tenaient éveillée, l'impie de son côté trouvait cette

nuit longue comme dix années par suite du grand désir qui le poussait vers elle.

Dès le jour, il prescrivit qu'on ornât les idoles et on lui répondit qu'elles étaient prêtes. Alors il partit pour leur rendre hommage et son armée le suivit. Ensuite il donna l'ordre qu'on amenât Sara en grande pompe afin qu'elle offrît le sacrifice et il prit place de façon à lui faire face.

Mais voilà qu'à ce moment Michel archange descendit (du ciel) dans les éclairs et le tonnerre. Mille personnes et trois cents prêtres moururent d'épouvante et ils furent réduits en poussière au point qu'on ne retrouva plus leur trace. Le (roi) impie, lui, en éprouva un grand abattement et une douleur au cœur, tandis que Michel prenait la sainte Egzié Haraia sur son aile. Partie à trois heures de Damot, elle était à quatre heures à Zorier, juste à l'heure où son époux Tzaga Zaab offrait l'encens.

L'ange adressa à Sara ces paroles : « Tu vois combien Dieu t'aime ; c'est à cause de celui qui doit naître de toi, car sa renommée se répandra dans tout l'univers et il sera grand même dans le royaume des cieux. Ces miracles accomplis en ta faveur l'ont été à cause de ton fils qui sera l'instrument de la glorification du Saint des Saints. Le méchant dont le cœur a été blessé ne pourra être guéri que par sa main et il embrassera la foi du Christ. Quant à ceux qui viennent de périr, l'enfant les fera ressusciter, il leur donnera la grâce avec la vie et les baptisera au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si je te révèle ces choses, c'est parce que tu as célébré (d'ordinaire) ma fête. Distribue aux orphelins et aux veuves cet or et ces vêtements (somptueux) que tu portes, et que le Seigneur soit avec toi dans les siècles des siècles. Amen. »

Ayant ainsi parlé, l'ange disparut. Egzié Haraia pénétra dans l'église et, debout, remercia le Seigneur de tout ce qu'il avait fait pour elle. A ce moment, son époux en sortait pour faire le tour avec l'encensoir ; il remarqua cette femme parée qui priait immobile et pensa : « Quelle peut

bien être cette dame qui n'a ni servantes ni escorte! » Et c'était l'objet de son étonnement tandis qu'il faisait monter l'encens. Comme il s'était assis à l'extérieur, elle vint le saluer tout en restant voilée. Il lui adressa alors ainsi la parole : « D'où viens-tu? » Elle repartit : « J'ai été rencontrée par Mota Lamié qui m'a enlevée, mais Dieu m'a sauvée ; or, je viens d'apprendre que la femme de celui qu'on nomme Tzaga Zaab a été capturée et je viens pour être son épouse. — Tu as fait une mauvaise spéculation, répondit-il, et tu as trop d'orgueil ; sache que celui dont tu parles s'est consacré à Dieu et qu'il refusera d'épouser une autre personne pour ne pas rompre sa destinée religieuse. » Elle continua : « Mais si elle revenait de captivité, est-ce qu'il la reprendrait? — Il la reprendrait même après sa mort, si la volonté de Dieu était de la lui rendre! Mais ta voix ressemble à sa voix. » Elle fut remuée jusqu'au cœur en reconnaissant la fidélité de ses sentiments, releva son voile au-dessus de son visage et dit : « Je suis ta femme Egzié Haraia. Tu le vois, Dieu ne refuse pas son aide à celui qui a confiance en lui. »

Puis elle se mit à lui raconter toutes ses aventures, et elle ajouta : « Depuis que j'ai été séparée de toi, il ne m'est arrivé aucun mal, mais au contraire, rien que du bonheur. Grâces en soient rendues à Dieu ; car je n'ai pas fait appel à sa justice, mais seulement à sa grande miséricorde. » Après qu'elle eut parlé, il raconta aussi toutes ses émotions et ils restèrent ainsi ensemble, passant la journée à causer des choses de Dieu. Lorsque vint le crépuscule, ils retournèrent chez eux tout joyeux ; leurs parents et leurs voisins se réunirent à eux dès qu'ils surent qu'elle était revenue au domicile après avoir été enlevée et ils adressèrent des actions de grâces au Seigneur.

Jusqu'alors Tzaga Zaab et sa femme Sara n'avaient pas eu de relations ensemble, l'âge mûr était venu. C'est à cette période de sa vie seulement qu'il s'en rapprocha et elle conçut dans cet âge avancé. Ce fut un encouragement pour elle de célébrer chaque mois la fête de saint Michel avec plus de ferveur, distribuant la nourriture aux affamés et les vêtements aux déshérités du sort.

Neuf mois après, le 24 du mois de Tahsas, elle mit au monde un fils.

Le troisième jour après sa naissance, l'enfant prononça ces paroles : « Saint est le Père, saint le Fils, saint le Saint-Esprit. » Quand quarante jours furent écoulés, Tzaga Zaab offrit un grand festin aux pauvres et aux malheureux. On procéda au baptême, seconde naissance, avec de l'eau du Jourdain et on désigna le nouveau-né du nom de son père, Takla Johanès. La cérémonie du baptême terminée, il fut conduit à l'église où il reçut la communion, puis les assistants rentrèrent chez eux dans la paix et l'allégresse.

Comme l'enfant avait un an et trois mois et que revenait le jour anniversaire de saint Michel archange, la pieuse mère de Fezca Tzeion eut un chagrin profond. Elle pensait : « Qu'offrirai-je au Seigneur pour son église à l'occasion de la fête ? voici que je ne possède plus rien. » Et cette idée lui faisait verser des pleurs. Or il n'y avait plus que trois jours avant la célébration, et comme elle était en train d'allaiter son enfant, elle se mit à fondre en pleurs. Elle disait : « O Michel, voici que ta fête sera gâtée », et des larmes coulaient sur ses joues. L'enfant interrompant sa tétée porta la main vers le visage de sa mère, cherchant les larmes ; elle ne comprit ce qu'il voulait et lui dit : « Laisse-moi, mon fils. C'est bientôt la fête de notre bien-aimé Michel. » Mais lui, recommença de chercher ses larmes. Elle l'embrassa et dit : « Laisse-moi pleurer. » Puis elle lui remit le sein dans la bouche ; mais il refusa de téter. Alors elle réclama : « Que veux-tu ? » Et il indiqua du doigt la maison. Elle répondit : « Non », et se mit à gémir, puis, se mettant en colère, lui ordonna : « Si tu veux téter, tète, mais ne me tourmente pas. » Il refusa de se tenir tranquille, tout en indiquant la maison, et comme il poussait des cris, elle se leva portant l'enfant, rentra à l'intérieur, et, ayant pris un siège, se mit à l'embrasser.

Il lui fit signe avec la main d'approcher une corbeille dans laquelle se trouvait un peu de froment, et elle la rapprocha. Aussitôt l'enfant se rasséréna et regarda sa mère. Elle lui donna une caresse et lui dit : « Prends-en ». Alors il bénit le blé de son doigt tout en adressant à Dieu

une invocation. Tout aussitôt la bénédiction eut son effet, la corbeille se remplit jusqu'au bord au point que le grain s'en déversait. Voyant que la bénédiction descendait du ciel, l'enfant commanda à sa mère d'en apporter une autre ; ce qu'elle fit. Elle en présenta successivement douze et fut dans l'admiration de les voir toutes remplies. Ayant hélé sa servante pour l'assister, elles travaillèrent de concert et remplirent la maison de graine de froment. Puis, quand Dieu le jugea convenable, le grain cessa d'arriver. Ensuite, la mère ayant approché de l'enfant un pot à beurre vide, il lui prit la main et fit avec elle le signe de la croix. Aussitôt le vase fut rempli de beurre jusqu'au bord. Elle fit de nouveau le signe sur un autre pot qui se remplit entièrement. La boîte à sel fut comble également à la suite de la prière que son fils adressa à Michel.

Le soir était venu quand rentra Tzaga Zaab, l'époux. Il constata cette abondance et dit à la sainte : « Qu'est-ce que tout cela ? » La bienheureuse répondit : « Béni soit le Seigneur qui a bien voulu oublier mes fautes. A lui toute gloire. » Puis, du commencement jusqu'à la fin elle lui fit la narration de tout ce qui s'était passé par l'effet de l'enfant. Aussitôt il remercia Dieu, s'humiliant en ces termes : « Que suis-je, ô Dieu ? Cendre et poussière ; je suis un vermisseau et non un homme et je ne compte pour rien devant toi ! »

Ils purent alors distribuer la nourriture à tous les gens du pays jusqu'à l'époque de la récolte, grâce à la bénédiction renouvelée du jeune Fezea Tzeion.

Les jours passèrent ainsi, le père et la mère glorifiant nuit et jour le Seigneur, en application de la parole de David : Dieu rendra forts les justes ; tandis que l'enfant se développait, tirant sa force de l'Esprit-Saint. Il étudia les psaumes dans le David, commenta les livres des apôtres et perfectionna son instruction religieuse.

A cette époque, son père Tzaga Zaab le conduisit chez Abba Qirlos qui était archevêque d'Ethiopie en même temps que Benjamin était métropolite. Le but du voyage était la consécration du diaconat, car il avait alors quatorze ans, et c'est l'âge auquel Etienne (le premier

diacre) fut investi. Présenté au vénérable papas, il reçut la bénédiction, et Abba Qirlos lui dit : « Voici donc ton fils qui a été marqué par le Saint-Esprit ; confie-le-moi pour la consécration, bien que je sache qu'il l'a déjà reçue (de Dieu). » L'enfant fut remis à l'évêque qui en prit charge, l'embrassa au cou et le fit asseoir près de lui. Tandis que le père était logé dans une habitation voisine, l'enfant restait auprès du patriarche pour sa plus grande satisfaction. Le lendemain il lui fit faire la communion et le consacra à la vie religieuse, puis il le nomma diacre selon le rite des Apôtres. Lui ayant ensuite prodigué toutes les bénédictions spirituelles, il le renvoya en paix auprès de son père qui se préparait à retourner dans son pays plein de joie.

Or, comme ils s'en allaient à pied, la nourriture vint à manquer. Et le père dit à Takla Yohanès : « O mon fils, qu'allons-nous devenir, nous n'avons plus de vivres ! » Le fils répondit : « Voilà que tu te chagrines pour notre repas. — Eh oui, c'est pour moi un sujet de préoccupation, car les hommes qui habitent ces contrées sont de méchantes gens qui n'accueillent pas les voyageurs ; je suis ennuyé parce que tu es trop enfant pour faire la route sans avoir pris des forces et parce que moi, âgé, je ne puis également me passer de manger. » Le fils repartit : « A quoi bon t'en affliger ? le Seigneur nous nourrira. » Et comme le soir arrivait : « Dis-moi, père, où allons-nous passer la nuit ? » Celui-ci repartit : « Ne t'ai-je pas dit que par ici l'on n'hospitalisait pas les étrangers ? » Mais l'enfant, jetant son regard vers un gros village, lui répondit : « Allons rendre visite à ces gens », puis, lui devançant son père, ils se présentèrent chez les indigènes du pays.

« La paix soit avec vous », dirent-ils, mais eux répondirent : « Que ta mère soit privée de paix. Est-ce que tu voudrais, par hasard, t'établir ici ? » Et l'un de ceux qui se trouvaient là, s'étant avancé, frappa Fezea Tzeion. Le père se mit à pleurer, mais l'enfant, s'adressant à Michel, dit : « Ne vois-tu pas l'affront qu'il vient de me faire ? Au lieu de me saluer, il me maudit, et, au lieu de me recevoir, il me bat. »

Au même instant Michel suspendit cet homme dans le vide et lui infligea une correction. L'homme poussait des cris et suppliait : « O

étrangers, ayez pitié de moi, pour l'amour de Dieu. » Tous les assistants étaient saisis de terreur; ils se jetèrent à leurs pieds, persuadés qu'ils étaient des magiciens, et leur dirent: « Nous ne savions pas que vous étiez des gens de la plaine », et ils disaient cela tout en les suppliant. Quant au suspendu, il se lamentait en ces termes : « Aie pitié de moi, ô enfant, car j'ai agi par fanfaronnade », et il demanda grâce pour sa faute. L'enfant lui répondit : « C'est celui qui t'a suspendu en l'air qui t'en fera descendre. » Tout aussitôt Michel le remit sur ses pieds et on constata que son dos était couvert de coups.

A partir de ce moment les indigènes rivalisèrent entre eux à qui les logerait; mais celui qui avait été suspendu proclama: « C'est à moi qu'il revient de leur donner l'hospitalité, parce que j'ai été pendu à titre de rançon pour vous tous. » Ensuite ils décidèrent : « qu'ils choisissent eux-mêmes leur logement, » et l'enfant dit : « Nous logerons chez celui qui a été suspendu. » Celui-ci en éprouva une grande satisfaction; il les conduisit chez lui, dressa la table et leur servit un bon dîner qu'ils mangèrent de bon appétit. Après le repas l'homme apporta de l'eau et leur lava les pieds.

Or il y avait dans la maison deux malades, le fils qui était ataxique et la femme très gravement atteinte. Le saint les convertit et les purifia. Aussitôt la femme sortit de son lit et le fils trouva également la guérison. L'homme, transporté de joie, se prosterna devant eux et dit : « C'est Dieu qui vous a envoyés à moi. Mon fils, qui était paralysé de naissance, est revenu à la santé; et ma femme malade a recouvré une nouvelle vie par votre intervention. » L'enfant repartit : « Ce n'est pas à nous qu'il faut attribuer la guérison de ta femme et de ton fils, mais bien à ce que tu as cru en Dieu. »

Au matin, ils se levèrent pour continuer leur route. Tous les indigènes rassemblés se prosternèrent devant eux et proclamèrent : « De par Dieu ayez pitié de nous. » Ils leur répondirent : « Ne faites plus ainsi une autre fois, ne repoussez pas ceux qui ne sont pas du pays. »

Après ces paroles, ils prirent congé et la foule leur fit escorte, leur baisant les pieds. Comme ils s'éloignaient davantage, il resta encore

vingt-quatre personnes à titre de guides. Quand vint la nuit, Zarea Yohanès et son fils Fezea Tzeion ne trouvèrent, de nouveau, pas de quoi se loger et, de plus, ils n'avaient pour provision qu'un peu de farine, environ la mesure d'un qab. Quand le soleil se coucha, ils entrèrent dans une caverne pour y passer la nuit, mais ils n'y trouvèrent pas d'eau pour apaiser la soif qui les tourmentait. L'enfant se recueillit et fit cette prière : « O Michel, tu m'as exaucé hier quand il s'est agi de ce gredin, veuille nous donner de l'eau pour que nous ne périssions pas. » Il se mit à pleurer; des larmes coulèrent à terre et voilà qu'à l'endroit où les larmes sont tombées l'eau surgit. Il en boit et, la joie au cœur, appelle ses compagnons, leur disant : « Venez, buvez, j'ai trouvé de l'eau. » Et comme ils s'en étonnaient, il les guida vers la source : ils burent et remplirent leurs outres pour en emporter. Saisissant ensuite la farine, il la pétrit au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tout en disant : « Bénis, ô Michel, cette pâte et fais que nous n'en manquions plus jusqu'à l'arrivée au pays. » Ensuite ils la présentèrent sur la table, tous se rassasièrent et en mirent de côté en remerciant Dieu.

Au matin, il retourna à la source et lui dit : « Cesse maintenant de couler. » Aussitôt la source tarit. Ils reprirent leur chemin en adressant à Dieu des remerciements et ils ne manquèrent plus de rien ni pour le déjeuner ni pour le dîner jusqu'à l'heureuse arrivée à leur domicile.

C'est Fezea Tzeion qui apprit à sa mère son retour ainsi que celui de son père. Elle en eut une grande joie et fut fière de voir son fils revêtu des insignes du sacerdoce. Aussi célébra-t-on une fête et ce fut une occasion pour l'époux de narrer les miracles que son fils avait faits le long du chemin pour la plus grande gloire de Dieu. Les saints lui en adressèrent leurs remerciements. A lui soient honneurs et louanges dans l'éternité.

L'enfant étant devenu homme, son père et sa mère lui cherchèrent une épouse; mais il leur dit : « Pourquoi me désigner une femme ? » Le père lui répondit : « Pour suivre les Écritures. Dieu dit en effet à notre

père Adam : Croissez et multipliez et peuplez la terre. » Fezea Tzeion sourit et répliqua : « O mon père, peux-tu penser que l'humanité décroisse à cause de moi! Tu n'ignores pas combien il y a de moines qui ont refusé de se marier et ont gardé leur corps pur, de même qu'il y a des milliers d'enfants qui meurent, dans toute l'étendue du monde, avant d'être conjoints ; et la semence d'Adam n'en diminue pas pour cela. Moi aussi je veux conserver mon corps pur, telle une arche sainte du Seigneur. »

Son père lui répondit : « Si Dieu te réserve cette destinée, tu la rempliras, mais maintenant le temps est venu. » Et Fezea Tzeion ajouta : « Mon devoir est d'obéir, que la volonté de Dieu s'accomplisse. » A partir de ce moment il ne fit plus d'objection et le projet de son père put se réaliser.

Quelques jours après, le père présenta à son fils une épouse et on fit la cérémonie des noces selon la tradition des apôtres. Le prêtre unit dans l'église le fiancé et la fiancée selon les rites du saint mariage et le fils se soumit à l'ordre paternel.

Ensuite le jeune homme apprit à monter à cheval et à chasser les animaux. Il se montrait énergique et comblait de prévenances tous ses compagnons. Il grandit dans la crainte de Dieu, dans la sagesse et dans la science du Saint-Esprit.

A cette époque il se transporta chez l'évêque Abba Qirlos (Cyrille) sous le règne de Ykouno Amlak, l'israélite, ce roi qui reprit le pouvoir des mains de la dynastie des Zaguê. Saint Fezea Tzeion s'était rendu chez Abba Qirlos pour fixer le rituel de l'église et discuter certaines questions religieuses, particulièrement celle concernant les gens qui baptisent les enfants avant de les circoncire. Fezea Tzeion alla converser lui-même sur toutes ces questions parce que son père, qui était malade, ne put s'y rendre. Le Papas, à son arrivée, le reçut avec joie et apprit de lui tout ce qui se passait au Choa. Il le bénit et lui fit cette prédiction : « Comme tu as déployé du zèle pour Dieu, tu seras un nouvel Elie pour la terre du Choa; tu détruiras l'ancien esprit dans toutes ces contrées, et, détournant les hommes du culte des idoles, tu

les guideras vers l'adoration de Dieu. » Ensuite il le consacra diacre, lui imposa sa bénédiction, le sanctifia et l'institua chef des prêtres de toutes les provinces du Choa. Puis il le renvoya en paix et, pour que s'accomplît la volonté de Dieu, Fezca Tzeion rentra dans son pays.

Peu de jours après son retour, son père et sa mère moururent et il devint orphelin. Il en fut malade, et tandis qu'il versait des pleurs sur le décès de ses parents, voici qu'à son tour sa femme décéda. Le saint prononça alors cette parole : « Elle m'avait été imposée contre mon désir ; maintenant, que la volonté de Dieu soit faite. » Puis il demeura dans son état de viduité.

Or il arriva que dans sa résidence se trouvait une jeune prostituée qui séduisait tous les hommes par les actes de sa débauche. Elle faisait des efforts perpétuels pour le circonvenir et l'amener à tomber dans son péché. Elle le baisait, lui prêtre, avec une mauvaise intention, tandis que lui l'embrassait avec humilité. Un jour elle l'invita et le fit entrer dans sa maison ; elle lui apporta des mets délicats et se montra caressante dans le dessein de l'amener à son désir. Le saint mangea, dans son innocence, mais, ensuite, la mauvaise femme lui dit : « Pourquoi ne t'approches-tu pas de moi ? Moi, je t'aime, et toi, tu me hais. » Il lui répondit : « Mais, je t'aime aussi. »

Et voilà que son cœur prend son vol vers l'amour de cette femme. Elle l'embrasse voluptueusement et lui dit : « Allons nous coucher ensemble, » mais il repartit : « Aujourd'hui c'est Sabbat et il ne sied pas aux chrétiens de se rapprocher en ce jour, ni un vendredi ni un mardi, ni pendant le jeûne de quarante jours, ni enfin le dimanche pour les prêtres. Ne transgressons donc pas la tradition qui nous vient des apôtres afin de ne pas commettre deux péchés en même temps ; mais, en revanche, demain, quand la nuit sera tombée, je viendrai à toi. » Puis il s'en alla et l'ennemi de tous, Satan, enfonça dans son cœur l'amour de cette femme, à partir de cette heure. S'il n'était arrivé que Michel lui prêtât assistance, il n'aurait pu échapper aux filets de cette pécheresse prostituée. Les apôtres l'ont dit : C'est des lèvres de la femme perverse que coule le lait du péché comme de sa langue dégoutte le

miel de la perdition. Dieu le sauva et empêcha qu'il ne fût pris dans ses filets, selon la parole de David : le salut des justes vient du Seigneur. Admirez quels efforts Dieu fait pour sauver ses élus et empêcher qu'il ne leur arrive aucun mal.

En ce cas particulier le Seigneur délivra notre saint Fezea Tzeion de la bouche de la hyène dévorante et des griffes du loup déchirant. Déjà cette femme déshonnête l'avait enserré dans les mailles de son filet; déjà elle avait conquis son cœur; et voici que le Saint-Esprit lui apporte son conseil et lui suggère que c'est jour de Sabbat.

N'avez-vous pas entendu parler de ce moine qui, selon la légende, fut pris du désir de la fornication, et fit la connaissance d'une femme qui habitait dans son voisinage? Un jour qu'il se rendait chez elle, sur la route, il rencontra un serpent qui lui barra le passage en allongeant sa tête d'un arbre jusqu'à un autre et en s'enflant comme un veau. Dans sa grande passion, le moine ne prit pas garde au reptile et il le saisit de la main droite et de la main gauche, mais le serpent lui mordit (le doigt) avec ses dents et en fit deux morceaux. Or, malgré cette amputation, le religieux se rendit au lieu habituel, mais il n'y rencontra pas la femme. Alors il se jeta par terre comme ivre et sa semence se répandit dans la poussière. Après son départ, cette femme vint au rendez-vous, mais, ne l'ayant pas trouvé, elle remarqua la trace de son désir sur la montagne. L'ayant recouverte avec de la terre, il arriva qu'elle conçut et mit au monde deux jumeaux (1).

Fezea Tzeion, lui, étouffa le désir qui le brûlait comme du feu sous le prétexte du Sabbat. Mais, le lendemain, le Sabbat étant passé, l'ennemi du genre humain lui remémora son désir pour cette femme, et au crépuscule, il se mit en route, seul, dans l'obscurité, pour la retrouver.

Or il se rencontra avec des magiciens qui chevauchaient sur des hyènes mangeant et soufflant du feu. Quand il les aperçut, il fut pris d'un tremblement et s'arrêta sur le chemin. Ceux-ci s'approchèrent alors et voulurent l'entourer. Mais le saint reprit courage; il fit le signe de la

(1) Des légendes analogues se retrouvent chez les Perses et chez les Juifs. Ici l'anecdote doit venir des Juifs.

croix et il les écarta en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Lorsqu'ils entendirent ton nom, ô mon Dieu, les démons se dispersèrent et disparurent comme la fumée devant la face du vent.

Alors le saint se mit à verser des larmes en prononçant ces paroles : « Malheur à moi, misérable, qui me suis mis sous le joug de la loi de ce péché. Malheur à moi qui avais entrepris de diriger la charrue. J'ai récolté la nourriture de l'Esprit-Saint et, néanmoins, je n'ai pas épuré mon blé. J'ai été dénommé l'épouvante du lion et voici que ma force est devenue plus faible qu'un fétu de chaume. Malheur à moi; j'en suis réduit à éviter le regard de Sara, ma mère. Si tu existais encore, ô mère, tu ne m'aurais pas laissé aller dans la nuit comme un voleur. Jette les yeux sur ton fils en te rappelant la prédiction de l'ange : Tu « enfanteras « un fils et le ciel avec la terre valent un seul des prodiges de sa religio-« sité. »

« Désormais mon péché est devenu plus grand que le Ciel et la terre.

« Où sont les yeux de Zarea Yohanès mon père pour qu'il les jette sur son fils. Car voici que j'ai lutté dans la nuit, non comme un moine, mais comme un misérable. O mon père, regarde ton fils; l'ange n'a-t-il pas dit : « A cause de ce fils je t'ai sauvé de la lance de l'assassin et « des ondes du lac. Si tu n'étais pas mort à l'heure actuelle, tu aurais « engendré un autre enfant qui aurait été pour toi une progéniture « moins folle et pécheresse que moi.

« J'ai été le roseau protégé de feuilles dans son jeune âge, mais qui, lorsqu'il grandit, se dépouille de son vêtement et montre sa tige nue l'été comme l'hiver. Dans mon enfance j'ai pu voir les anges ; je me suis réjoui avec eux et j'ai été couvert de leurs ailes.

« Maintenant je me trouve au milieu des démons, dans le chemin de la perdition et des ténèbres.

« Je dirai donc avec le prophète cette parole de contrition : « A partir « de ce jour, Seigneur, juge-moi. »

Après ces paroles il retourna dans sa demeure. Il était minuit et il se mit à prier Dieu, le remerciant de l'avoir fait échapper à la souillure

du péché et aux mains des magiciens, ces compagnons des démons, dont la monture est la hyène, et qui furent dispersés à l'évocation du Tout-Puissant. Saint Takla Yohanès l'exalta en ces termes : « Gloire à toi, Seigneur, qui m'as fait voir ce prodige dans le secret de ta sagesse. Gloire à toi dans les siècles des siècles. Amen. »

Nous ferons remarquer ici que saint Fezca Tzeion ne croyait pas faire une mauvaise action. Son père et sa mère lui avaient, en effet, précédemment amené une femme.

Or il avait refusé de la prendre pour compagne. Postérieurement ses parents l'avaient obligé à se marier suivant l'usage du monde, et néanmoins il n'avait pas encore consenti à en faire son épouse, au point qu'il demeura sans la fréquenter pendant six ans. Ce qui prouve que la théorie du célibat des prêtres n'avait pas encore été appliquée complètement avant lui.

Et s'il alla chez cette femme qui désirait le séduire, la raison n'en est pas que c'était sa volonté, mais, au contraire, le dessein de Dieu, afin qu'il eût connaissance du péché et qu'il ne prît pas orgueil (d'y avoir échappé). Le Seigneur le secourut avant qu'il parvînt vers elle, mais alors qu'il était déjà en route. Ses œuvres sont prodigieuses et sa science est cachée. Le Dieu du Ciel est tout-puissant.

Ceci nous enseigne qu'il n'alla pas chez cette femme dans un but de fornication, mais afin d'apprendre l'œuvre du péché. C'était la volonté du Seigneur, afin qu'il ne se crût pas meilleur que les pécheurs (1).

Le lendemain le saint partit à la chasse. Tel Melchissedec, « sacerdos in aeternum », il fut prêtre, mais, à son exemple aussi, vigoureux et passionné pour l'équitation et la poursuite des animaux sauvages.

Or, comme il s'était transporté au désert et qu'il se livrait à ces exercices, au milieu du jour, Michel lui apparut tout revêtu d'éclairs. Fezea Tzeion tremblant tomba à terre. Mais Michel le releva, prit sa

(1) L'auteur insiste sur cette belle idée, afin d'éviter que le lecteur ne conserve l'impression d'une faute du grand saint national.

main droite, et, la guidant pour faire le signe de la croix, chassa de lui la peur (1).

L'ange parla ainsi : « N'aie aucune crainte, saint du Seigneur; à partir de ce moment tu ne t'appelleras plus Takla Johannès, mais désormais tu seras dénommé Takla Hâymânôt, car tu as été « planté » dans la foi du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Ensuite, tel Jésus corrigeant Pierre, il lui adressa une réprimande en ces termes : « Qu'as-tu fait du pacte que j'ai conclu avec ta mère quand je lui ai dit : Tu enfanteras un fils qui sera rempli de la grâce de l'Esprit-Saint? Qu'as-tu fait du pacte que j'ai conclu avec toi, quand j'ai accompli des prodiges alors qu'un homme qui t'avait maltraité fut suspendu en l'air et vigoureusement châtié? As-tu donc oublié que, pour toi, j'ai guéri des malheureux, fait jaillir de l'eau, multiplié le froment! Voilà que, maintenant, tu t'attardes à monter à cheval et à chasser! Il ne convient pas au prêtre de s'occuper d'autre chose que de l'enseignement et de l'instruction du peuple. O objet de mon amour, Takla Hâymânôt, je te le dis, Dieu t'a donné sa grâce et la puissance de ressusciter les morts, de guérir les malades, de chasser les esprits impurs, de triompher de Satan et de toute son armée. »

Saint Takla Hâymânôt répondit : « Fais-moi reconnaître, ô mon Seigneur, toutes mes fautes, toutes mes folies, car, hier encore, dans mon erreur, j'ai voulu aller vers une femme ! »

Le Saint-Esprit répondit par la bouche de Michel : « Ne t'en trouble pas, ô mon ami, tu ne l'as pas désirée volontairement; cela est arrivé afin que tu connusses le péché et qu'il ne puisse te venir d'arrogance, sur le conseil de l'ennemi, Satan, en te croyant meilleur que les pécheurs. Entends la parole de Celui qui fait revenir à lui les infidèles : « Je ne suis pas venu pour sauver les justes, mais les pécheurs, par la pénitence. »

« Conformément à cette indication, il convient donc, dans ton combat contre ton adversaire, que tu appelles les pécheurs à la conversion. Pour moi, je te le dis, à partir de ce moment, ne sois plus un chasseur

(1) La peur est démoniaque.

d'animaux, car tu as entre les mains le sort de milliers et de milliers d'élus; rassemble sur la route de la conversion ceux que l'ennemi retient dans les filets de l'iniquité.

« Plus d'hésitation, Takla Hâymânôt, mon bien-aimé, car (tu n'as péché que) par ignorance. Aie confiance! J'exaucerai, dans ce monde présent, comme dans le monde à venir, la prière de celui qui s'adressera à moi en rappelant ton nom, et je lui donnerai une place dans mon royaume. Tu es jeune, je t'envoie dans un pays jeune où n'ont pas encore pénétré mes saints apôtres. Tu ne leur seras pas inférieur et l'on te dénommera l'apôtre moderne de la terre du Choa.

« Ton nom même est nouveau, car personne avant toi n'a été appelé « Plante de la Foi ». Si quelqu'un donne ce nom à un nouveau-né, cet enfant sera béni et je lui transmettrai mon royaume. J'ajouterai ceci : Takla Hâymânôt signifie : celui qui a poussé de la pensée du Père; celui qui est appelé par la pensée de l'Esprit; celui qui a été élu comme le Fils. Ce nom signifie encore : planté dans la foi de la croix ; planté dans la croyance de la Trinité. Il est synonyme de messager de l'Évangile; de flambeau de la foi sur la terre des ténèbres ; de piédestal d'or dressé. »

Ces explications données, Notre-Seigneur souffla trois fois sur sa figure et dit : « Reçois le Saint-Esprit; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et ce que tu permettras sur la terre sera autorisé dans les cieux. » Il se montra à lui assis sur une aile de Michel sous la forme d'un jeune homme à belle figure, comme il était lors de son existence corporelle au milieu de ses disciples. Il dit : « N'aie plus de crainte, ô mon bien-aimé Takla Hâymânôt, prends ma puissance; celui qui t'écoutera m'écoutera et écoutera celui qui m'a envoyé. » Puis il ajouta : « Voici Michel, mon ange, qui ne se séparera de toi à aucun moment, il te conduira partout où tu porteras tes pas et, moi-même, je serai avec toi dans chacun des jours de ta vie. » Quand le Seigneur eut achevé ces mots, l'aboune s'inclina devant lui. Dieu le bénit de ses saints doigts, le remplit d'un souffle de force et, après une inclinaison de la tête, remonta dans le ciel en grande pompe tandis que Michel proclamait ses louanges et que Takla Hâymânôt l'accompagnait

des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. Alors le saint rendit grâces au Seigneur, à celui qui recherche le salut des fils des hommes dans la vie éternelle. A lui soient honneurs et puissance, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La vision disparue, il se mit en route et dit à ses gens : « Retournons dans nos demeures. » Mais ils répondirent : « Comment irions-nous, aucun de nous n'a rapporté de gibier du désert ! » Takla Hâymânôt repartit : « Rentrez néanmoins, car désormais nous ne devons plus nous préoccuper de poursuivre les animaux sauvages. » Son cœur exultait de joie, sa face s'illuminait par la grâce du Saint-Esprit qui avait élu domicile en lui, mais il ne leur dit point que Notre-Seigneur lui était apparu. Ils regagnèrent leurs maisons et c'était un sujet d'étonnement pour tous ceux qui le reconduisirent à son domicile de constater la clarté qui éclairait son visage.

Après une nuit passée dans l'allégresse, le saint, quand vint le jour, fit rassembler toutes les richesses qui se trouvaient dans sa maison et se mit à en faire des libéralités aux pauvres et aux orphelins et il poursuivit ses distributions pendant huit jours. Puis Takla Hâymânôt endossa ses vêtements, prit en main son bâton et partit sans fermer sa porte. Laissant la maison ouverte, il s'adressa à Dieu en ces termes : « Voici que je laisse ma demeure accessible à tous afin de mériter que tu m'ouvres ainsi ton royaume. Remarque, ô Seigneur, que je ne ferme pas ma porte afin que tu ne closes pas devant moi les battants de celle du ciel, lorsque, ô fiancé céleste, tu les feras tourner à la face des cinq vierges folles. A partir de ce moment c'est sur toi, ô Seigneur, que je m'appuierai pour venir en aide aux affligés, car il n'est pas de consolateur en dehors de toi. »

Ayant achevé ces paroles, l'aboune quitta sa maison et, dès lors, il se détacha de sa famille, de ses amis et de ses richesses ; il partit, sans que personne le précédât ni le suivît, sans penser à prendre du pain ou du riz. Ainsi s'accomplit sur lui la parole de l'Evangile : « Celui qui s'occupe de son corps sera rejeté, tandis que celui qui le méprise à cause de moi trouvera ce dont il a besoin. Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

Il partit, sous cette inspiration, et ajouta :

« J'ai cherché ta face, ô Seigneur, et tu m'as fait rebrousser chemin; je réponds à ton appel. Ne me fais pas rougir (de ma décision). »

Il partit, ceignant ses reins; son seul bâton en main, selon la parole de Notre-Seigneur à ses disciples : « Ne prenez ni or, ni argent, ni provision pour la route. »

* * *

Le saint aboune commença sa tournée par le Choa et les contrées qui y confinent. Il prêchait l'Évangile du Royaume (des cieux) et guérissait les malades. Sa renommée fut bientôt considérable parmi toutes les populations. Il s'avança jusqu'au fleuve Tay et parvint enfin au pays de Kattâtâ.

Tels des animaux, les habitants de cette contrée vivaient dans l'ignorance de Dieu; le saint entreprit de leur raconter l'histoire de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais tous lui dirent : « Nous ne comprenons pas ton enseignement, nous adorons les arbres. On nous a appris que l'arbre était notre créateur et c'est pourquoi nous nous prosternons devant lui et lui offrons des sacrifices. »

Takla Hâymânôt leur dit : « Convoquez-moi donc pour que je l'adore avec vous. » Et ils répondirent : « Demain nous t'emmènerons (1). »

Quand le jour parut ils partirent de concert, mais comme ils approchaient de l'arbre, Satan, qui se trouvait à l'intérieur, se mit à pousser des cris, disant : « Pourquoi amenez-vous chez moi cet homme étranger à ma loi ? »

Les indigènes repartirent : « Est-ce bien toi qui défends d'amener ce voyageur comme étant ton ennemi ? C'est un pécheur; sors de l'arbre afin de le prendre en pitié. Lorsqu'il aura obtenu ton pardon, tu reprendras ta place. »

Takla Hâymânôt leur dit : « Ce n'est pas moi personnellement qu'il déteste. Il a, au contraire, croyez-le bien, de la joie; car il est persuadé que j'arrive de loin pour me prosterner devant lui et rendre gloire à sa

(1) Encore aujourd'hui les Agaus adorent les arbres et les fleuves.

majesté. Cherchez parmi vous qui a pu lui déplaire, car pour moi il ne peut m'en vouloir. »

Ils se préparaient à partir quand Satan reprit à haute voix : « Ne vous ai-je pas dit de ne pas m'amener cet homme, cet étranger, qu'on appelle Takla Hâymânôt? »

Alors les indigènes dirent au saint : « C'est bien de toi qu'il parle, car, dans notre localité, personne ne porte cette dénomination étrangère qu'aucun de nous n'a reçue à sa naissance. Va-t'en donc et ne reviens plus, de crainte de le fâcher. »

Sur ces entrefaites ils s'éloignèrent et ils quittèrent le saint, à trois étapes de là.

S'étant arrêté, l'aboune Takla Hâymânôt se tourna vers l'Orient et se mit à prier : « Dirige tes yeux, Seigneur, vers ta créature. Voici que Satan m'a accablé de son mépris. Bien que je ne sois qu'un pécheur, commande à cet arbre de sortir de terre avec ses racines et de venir au-devant de ton serviteur, sans que Satan puisse s'en échapper. Qu'il me soit permis de lui faire honte devant ce peuple, qu'il a corrompu jusqu'à présent, et que Michel me prête assistance pour crucifier Satan. »

Ayant achevé sa prière, le saint retourna auprès de l'arbre : « L'esprit de Satan, lui dit-il, s'est introduit en toi ; au nom du Christ que j'adore, viens ici devant moi. »

Or ces indigènes étaient revenus pour se prosterner devant le sujet de leur adoration. A ce moment, cet arbre s'arracha de terre, tandis que grondait le tonnerre du Kéramt. La foule fut saisie de terreur en voyant les contorsions des racines et trente-quatre personnes moururent de peur.

Satan, lui, se mit à pousser des hurlements : « Malheur! malheur à moi, criait-il ; où puis-je fuir loin de cet homme? Ne lui suffit-il plus que j'aie été expulsé de tout le pays de Tsélalès? »

L'épouvante gagna toute la contrée. Aux appels de Satan se mêlèrent les craquements de l'arbre, la terre s'entr'ouvrit, les pierres se fendirent et beaucoup des gens qui se trouvaient sur le chemin trouvèrent la mort (dans le trou qui s'était produit).

Dans la splendeur des éclairs, Michel descendit du ciel et il se saisit de Satan comme on prend un oiseau.

Nombre de gens périrent encore des éclairs et du tonnerre, tandis que Satan suppliait : « Laisse-moi m'en aller, ô Michel, et ne m'achève pas tant que mon temps n'est pas venu. »

L'arbre, lui, se transporta devant le saint Takla Hâymânôt et, sur son ordre, se plaça à l'endroit qu'il lui indiqua.

Or Michel tenait toujours Satan. Celui-ci implora : « Laisse-moi partir, désormais je ne m'interposerai plus sur le chemin de cet homme. »

Mais Michel répondit : « Je ne te lâcherai qu'en présence de Takla Hâymânôt. » Alors le démon appela le saint : « Viens, viens ici un instant, j'ai besoin de te parler. » Comme le saint faisait mine de refuser, Satan poussa des cris de douleur : « Je t'adjure, par celui en qui tu crois, porte-moi assistance, lui dit-il, car je suis dans l'affliction. »

A cette invocation, saint Takla Hâymânôt se tourna vers l'arbre et lui dit : « Lève-toi. » L'arbre se leva. Puis s'adressant à Satan : « Pourquoi trompes-tu les hommes, en leur disant que c'est toi qui les as créés ? » — « Ignores-tu, répondit Satan, que je suis le père du mensonge, le menteur par excellence, et que je dicte sans cesse de nouvelles erreurs à celui qui a écouté mes mauvais conseils ! A cause de cela, permets que je m'éloigne et je te jure que je ne reviendrai jamais. »

Takla Hâymânôt prononça : « Proclame à haute voix devant ce peuple qu'il a été induit en erreur. Dis-lui que c'est toi qui l'as trompé et que désormais il doit reconnaître comme Dieu, le Christ, avec son père et le Saint-Esprit. »

Mais Satan répliqua : « Il m'est impossible de prononcer le nom de Jésus-Christ. »

— « Puisqu'il est contraire à ta nature de parler de Dieu, dis-leur donc seulement de s'incliner devant le créateur, devant celui qui a fait le ciel et la terre, et qui leur a donné la vie comme il te l'a donnée à toi-même. »

Alors Satan prit la parole et dit : « Écoutez bien ceci, habitants de

ces lieux ; sachez que jusqu'à ce jour j'ai demeuré parmi vous et que, trompeur, je vous ai trompés. Vous avez suivi mon enseignement erroné ; malheur à moi, malheur à celui qui me suivra désormais dans cette erreur qui conduit droit en enfer. Je dois, en ce jour, m'effacer devant cet homme. C'est un champion que je ne puis vaincre. Goûtez le repos avec les douze apôtres et les soixante-douze diacres devant lesquels j'ai dû céder le pas à Rome.

« Voici que vient de se dresser ici devant moi un nouvel apôtre. Malheur à moi ! Désormais je ne goûterai plus de repos sur cette terre du Choa et ma déroute est complète.

« Je renonce à ma suprématie sur votre pays. Ne rendez plus maintenant d'hommages qu'à Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui m'a créé et qui vous a créés. »

Après qu'il eut achevé ces paroles, Satan s'évanouit en fumée, tandis que Michel apparaissait aux yeux étonnés de toute la population sous la forme d'une flamme de feu.

Les gens du pays reçurent de Michel et de Takla Hâymânôt le don de la paix et l'Ange s'adressant à ce dernier lui dit : « Sois fort et courageux et partout, grâce à Dieu, tu auras la victoire. »

Puis il remonta dans les cieux.

Ensuite, ceux de ces gens qui étaient demeurés en arrière, par crainte d'être massacrés, s'avancèrent et se prosternèrent devant le saint. Mais il leur dit : « Relevez-vous, ô mes enfants, et croyez en Dieu. » Ils répondirent en chœur : « Nous croyons en Dieu. » Alors il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Cela fait, il dirigea ses pas vers ceux qui étaient morts tant de la peur du tonnerre que de la chute de l'arbre, et, debout devant leurs cadavres, prononça cette prière :

« Il est, Seigneur, en ta puissance de faire revivre les défunts. Tu commandes à la mort comme à la vie et rien ne peut te résister. Envoie,

du ciel, sur ceux qu'a fait mourir la peur angoissante des éclairs, la rosée de ta miséricorde, afin qu'ils renaissent tous à la vie. »

A ce moment tomba du ciel une rosée qui distilla ses gouttes sur leurs corps comme le fait la pluie du Kéramt. Telle la fille de l'œil (la pupille), ils se levèrent brusquement et reprirent existence.

Parmi les ressuscités se trouvèrent quinze hommes qui étaient morts au temps jadis, et qui, sous l'influence de cette rosée de miséricorde, sortirent de leurs tombeaux. Comme ils s'agenouillaient devant le bienheureux saint, celui-ci les questionna : « Quand êtes-vous morts? » Ils répondirent : « Au temps d'Abreha et d'Atsebeha (1). » — « N'avez-vous pas été baptisés au nom de Jésus-Christ? » Et ces hommes, tout fraîchement sortis de la tombe, dirent : « Nous ignorons le baptême et ce Christ dont tu parles. » — « Quel était donc votre culte ? » — « Nous nous prosternions devant un arbre immense et une voix sortait de l'intérieur qui disait : « C'est moi qui vous ai créés ». Ainsi nous vécûmes, puis la mort vint et nous fûmes envoyés au séjour des ténèbres, en proie au feu éternel. »

Le saint leur dit : « Comment ce Dieu qui était le vôtre n'a-t-il pas pu vous éviter ces tourments? »

— « Aurait-il pu le faire? Il est incapable de se sauver lui-même. Il ne sait que corrompre. »

Takla Hâymânôt reprit : « Mais quelle intervention vous a amenés ici ? » — « Ta prière ardente et efficace a fait pénétrer jusqu'à nous la rosée de la miséricorde divine, et nous venons te supplier, toi qui es l'élu du Créateur, de nous éviter de retourner dans cet enfer de misère et de douleur indescriptible et sans issue. »

Se tournant alors vers la foule, le saint prononça ces paroles : « Ouvrez vos yeux, car vous allez assister à un miracle admirable. Quand je vous ai adressé la parole, vous étiez encore dans l'ignorance ; voici maintenant que vous reconnaissez que votre Dieu ne pouvait ni se sauver ni donner le salut aux autres. »

(1) Les deux frères sous le règne desquels le christianisme fut introduit en Abyssinie.

Puis s'adressant particulièrement aux trois cent vingt et un ressuscités :

« Et vous, quel fut votre sort après la mort ? »

— « Quand nos âmes eurent été séparées de leur enveloppe corporelle, elles furent saisies par les messagers des ténèbres qui les entraînèrent dans le séjour de la douleur, tout en disant : Ils ont renié le Créateur ; qu'ils soient livrés au feu de l'enfer ! Or, tandis qu'ils nous emmenaient, Michel survint qui leur commanda :

« Donnez ces âmes à cet homme. »

« Et alors, tu nous es apparu, monté sur un char de feu en compagnie de Michel ; tu nous as recueillis, et c'est grâce à toi que nous sommes ici devant toi. »

Le saint reprit : « Si quelqu'un vous avait raconté ces choses, vous ne l'auriez point cru. Mais, vous, qui avez vu, quelle est votre conclusion ? »

Tous dirent : « Nous croyons en Dieu ; baptise-nous. »

Le Saint, debout, bénit l'eau et leur administra le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu.

Douze mille trois cent quinze personnes se levèrent ce jour-là d'entre les morts et reçurent le sacrement. La rosée de la miséricorde les toucha, et, jusqu'à sept heures, la journée entière fut consacrée à la cérémonie du baptême.

Postérieurement il leur distribua la communion, la chair et le sang du Christ. Tous en éprouvèrent de la joie et se convertirent.

L'aboune s'adressant finalement aux quinze premiers hommes leur dit : « Quant à vous, dormez jusqu'au jour de la résurrection des morts. » Mais ces gens se mirent à verser des larmes en se jetant aux pieds de Takla Hâymânôt. Et ils disaient . « Père, nous t'en supplions ; ne nous renvoie pas dans les tortures. »

L'aboune leur répondit : « Allez, ne pleurez plus. Les mauvais génies ne pourront plus désormais vous entraîner au séjour des tourments, car le Christ ne peut avoir prononcé une parole vaine et Il a dit : « Celui qui a cru, et qui a été baptisé sera sauvé ; celui qui est resté en dehors

de la foi sera condamné ; celui qui a mangé ma chair et bu mon sang possédera la vie éternelle ! »

Après ces paroles, il les renvoya au sommeil et ils eurent la vie éternelle, grâce à la prière de Takla Hâymânôt. Puissions-nous aussi jouir de son intercession dans les siècles des siècles. Amen, amen.

Le lendemain, à la nouvelle de ce miracle de Dieu, effectué par la main de son serviteur, beaucoup d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants s'assemblèrent, et ils étaient venus si nombreux que le lieu ne pouvait les contenir. Ils dirent tous : « Nous croyons en Dieu. » Alors le saint rendit grâces au Seigneur d'avoir bien voulu mettre dans le cœur de ces hommes la croyance dans la Trinité.

Puis il procéda au baptême de ces âmes. Cela arriva au pays de Kattâtâ. Par le fait du Seigneur, le fleuve Meutzat devint un nouveau Jourdain et, conformément à ce qui se passa pour Jésus-Christ, le Saint-Esprit descendit sur cette multitude et sanctifia les nouveaux baptisés.

Takla Hâymânôt l'aperçut planant sous la forme d'une colombe.

Plein d'allégresse, il demeura parmi eux, procédant à leur instruction dans la croyance du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis il leur distribua le corps et le sang du Christ.

Or, leur gouverneur était Tahafazag (1) qu'on appelle aussi Dereha Asged (2). Quand il apprit ces événements, il se mit dans une grande colère, car il percevait chaque jour sur ses administrés trois cents drachmes d'argent, et, dans son irritation, il détruisit le sanctuaire de l'arbre.

Les indigènes rapportèrent le fait à Takla Hâymânôt. Celui-ci prescrivit aussitôt aux croyants de le suivre en emportant des cognées et des haches. Ils y consentirent et ils se rendirent avec lui à l'endroit où l'arbre dressait sa vigoureuse frondaison. Le saint commanda :

(1) Nom païen.
(2) Nom chrétien : « poitrine qui s'est inclinée (devant le Christ) ».

« Tombe, ô corrupteur, » et l'arbre s'abattit. L'aboune s'adressa ensuite aux indigènes et leur dit : « Débitez-le. » Avec le tronc, ils préparèrent une colonne ; dans les déchets, ils firent les boiseries des portes ; et l'arbre suffit à fournir tout ce qui était nécessaire pour la construction d'une église.

Comme ils étaient au travail, le prince accourut rempli de fureur et adressa ces paroles à Takla Hàymânôt : « Te voilà ! toi qui bouleverses la localité. » Mais il répondit : « Je ne nuis pas au pays, au contraire ; Dieu lui donne une nouvelle vie, en le sortant de son indifférence, et il emprunte pour cela la main de son serviteur, le pauvre pécheur que je suis. »

Le gouverneur reprit : « Comment cela? Qui t'a autorisé à couper cet arbre? Voilà que tu compromets les revenus que nous devons à la générosité du Roi. »

Il achevait à peine ces mots, pleins de menaces pour le Saint, lorsqu'un éclat de bois sauta et lui creva l'œil droit. Il tomba à terre et invoqua avec vivacité son dieu particulier en lui disant : « Ce n'est pas moi qui ai commandé qu'on arrachât l'arbre, c'est cet homme. On ne sait d'où il vient. Il a corrompu la ville et il cherche à en devenir le chef. Inspire-moi ce que je dois lui faire. »

Mais la douleur provenant de son œil augmentait. Il se roulait par terre et cherchait à s'étouffer pour échapper à la douleur.

Le Saint dit aux siens : « Ne lui répondez rien et hâtez-vous de couper. »

Alors Satan s'adressant au prince confessa : « O Dereha Asged, je suis obligé de céder la place à cet homme. Qu'ajouterai-je ? Il me confond et je ne puis te sauver de lui. J'en éprouve du chagrin. »

Après ces paroles le démon disparut comme s'évapore la rosée et tous les gens étaient inquiets.

Le gouverneur dit aux croyants : « J'accepte la foi de cet homme. Je vous demanderai seulement de vous entremettre entre lui et moi afin qu'il ne me repousse pas, à cause de mon insolence, et qu'il ait pitié de moi (en me faisant échapper à cette terrible douleur). »

Ceux-ci s'agenouillèrent devant le Saint et le supplièrent en ces termes : « O béni du Seigneur, pour Dieu, aie pitié de notre chef! » Takla Hâymânôt répondit : « S'il se repent et croit, la douleur cessera. » Aussitôt, tout en gémissant, le chef proclama à haute voix : « Je crois en Dieu qui a créé le ciel et la terre. » Le Saint toucha son œil qui guérit.

Le gouverneur se jeta à ses pieds, mais lui, le relevant, lui adressa ces paroles : « Crois en Dieu de tout ton cœur et tu vivras (heureux) ». Le gouverneur prit une hache et se mit à fendre le bois. Tous ensemble s'employèrent à édifier une église dans ce pays d'Endiégen et on l'appela Attay-Bar (la porte d'Attay).

Cela fait, Takla Hâymânôt envoya des messagers dans son pays en leur prescrivant de ramener des prêtres, puis il les installa en cet endroit.

Le gouverneur, sa femme et ses fils furent baptisés.

Il donna au chef le nom de Ba-Amina Krestos (1), à sa femme le nom d'Akrosya ; le premier de leurs enfants fut dénommé Samuel, le second Benyâm et le troisième Habta Masqal (2).

A partir de ce moment la ville jouit d'une grande prospérité. Ce bonheur lui vint de sa croyance : le Christ favorise ses adeptes. A lui soit louange dans les siècles des siècles. Amen.

Le Saint séjourna là trois ans, instruisant le peuple, chassant les démons et guérissant les malades. Chaque jour il rendait la santé à vingt ou trente d'entre eux.

Entre temps arriva l'époque du jeûne. L'aboune se retira seul dans le désert qu'on appelle Yakabsa et il y passa le carême, ne se nour-

(1) Dans la foi du Christ.
(2) Don de la croix.

rissant que de végétaux; encore n'en mangeait-il que le dimanche.

Michel venait auprès de lui, l'encourageait et lui indiquait où il devait passer la nuit. Il le guidait aussi dans la journée et ainsi s'acheva l'année.

Comme il accomplissait ainsi sa pénitence dans cet endroit écarté, un jour, Michel lui dit : « Salut à toi, Takla Hâymânôt, Saint du Seigneur; il faut maintenant partir et aller au Damot. Là tu convertiras beaucoup d'âmes, et, les détournant du culte de Satan, tu leur enseigneras la justice éternelle. Ce lieu sauvage où ruissela la sueur de ton visage deviendra l'emplacement d'un grand monastère et il naîtra de toi un enfant spirituel qui s'appellera Thaddée. Ce monastère sera la gloire de la contrée et tes disciples s'y multiplieront en peu de temps. »

Tout aussitôt le Saint saisit son bâton, il recommanda aux indigènes de rester fidèles à Dieu et à sa foi et leur dit : « Pour moi, je vais où le Seigneur m'appelle; je reviendrai vers vous quand il m'en donnera l'ordre. »

Et ils le laissèrent partir en paix.

L'aboune ne prit que son bâton. Il négligea de s'approvisionner de riz ni d'aucune nourriture et descendit vers le pays d'Ensédestié. Son, trajet s'accomplit sur les ailes de l'Esprit ou encore dans le char d'Élie et, dans ces conditions, il voyagea d'une ville à une autre.

Dans ces pérégrinations, il gravit une montagne qui s'appelait Wiffout et là il parvint à une station de démons où on les entendait se battre comme des chevaux et croasser comme des corbeaux. Il ne s'en émotionna pas, fit sur eux le signe de la croix et, dès lors, ils se dispersèrent comme la fumée au gré des vents, si bien qu'on n'en pouvait voir aucune trace.

Le matin venu, les gens du lieu s'y réunirent comme ils en avaient l'habitude. Ils apportaient chacun un coutelas pour procéder à l'immolation des bœufs dans le but d'exercer des pratiques de magie.

Comme ils arrivaient au sommet, le Saint se cacha pour voir ce qui allait se passer.

Ils avaient commencé la divination quand, sous l'impulsion du Saint-Esprit, l'aboune fit le signe de la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Ces hommes furent saisis de tremblement et ils devinrent immobiles comme les pierres (qu'ils adoraient).

Le Saint leur adressa ainsi la parole : « Pourquoi vous prosternez-vous ainsi devant des pierres sans âme, privées de sentiment et de mouvement ? Vous rendez hommage à une créature et vous négligez le Créateur du ciel, de la terre et des fleuves, des montagnes et des collines. »

Ils répondirent pleins d'effroi et d'épouvante :

« Nous n'avons jamais entendu parler ainsi, ô Monseigneur ! »

Il reprit : « Il se peut que vous l'ayez ignoré jusqu'à présent, mais désormais il faut adorer le Seigneur et accepter sa foi. »

Mais ils objectèrent : « Si nous n'accomplissons plus ici notre culte et abandonnons notre dieu local, il tuera nos enfants et notre ville périra. »

Le Mar (1) Takla Hâymânôt leur dit : « Quelle est la résidence de votre dieu ? » — « Le jour il ne se montre pas, on ne peut l'apercevoir que la nuit. » — « En réalité il se montre dans l'obscurité parce qu'il est tout obscurité lui-même et l'obscurité se fait reconnaître par ses œuvres ! Mais enfin, comment constatez-vous sa venue ? » — « Il arrive sous la forme d'un tonnerre monté sur une hyène. »

Takla Hâymânôt proposa : « Voulez-vous que nous l'attendions ce soir ? S'il vient à bout de moi, nous nous prosternerons ensemble devant lui. Mais si je le confonds en invoquant mon Dieu, acceptez-vous de rendre hommage au mien ? »

Ils répondirent : « Oui. »

Le soir arrivé, le mauvais génie se présenta comme de coutume. Le Saint alla droit à lui et se signa. Le démon devint comme de la fumée et bientôt n'exista plus.

(1) Mar, Monseigneur, titre emprunté aux Syriens et donné à certains membres du clergé.

Les indigènes apeurés s'agenouillèrent devant l'aboune. Mais, lui, les releva et leur dit : « Soyez sans crainte ; adorez désormais le Seigneur, croyez en Jésus-Christ et en l'Esprit Saint, le Paraclet. Il n'exigera de vous ni sacrifices d'animaux, ni contribution d'or ou d'argent. Sa seule volonté est qu'on croie en lui et qu'on lui rende hommage comme Dieu unique du monde. »

Il leur développa cet enseignement du matin jusqu'au soir et déclara : « C'est le démon qui causait vos chagrins, votre mort et la perte de vos richesses. Maintenant allez et dites à vos compatriotes de rassembler ici tous les malades qui se trouveront dans ces parages afin qu'ils recouvrent gratuitement la santé. »

Ils se mirent en route, pleins d'espérance et colportèrent la nouvelle dans les différentes habitations. Bientôt, tant à pied que sur des brancards, se trouvèrent réunis douze boiteux, trois paralytiques, six épileptiques et dix aveugles.

Ils les amenèrent au Saint qui leur rendit à tous la santé par la grâce du Paraclet qui demeurait sur lui.

Leur joie fut immense, et pendant neuf mois il leur prodigua son enseignement tandis qu'il baptisait toute la population.

Une église s'éleva bientôt sur ses indications. Il y distribua la communion et Michel le servait comme diacre.

Par la suite, Michel dit à Takla Hâymânôt : « Lève-toi, Saint du Seigneur. » Sur cette indication il recommanda aux indigènes de se fortifier dans leur croyance en attendant son retour et il prit congé d'eux.

Le mar monta sur le char et prit le chemin du Wouragié (1). Il franchit les fleuves Widâ et Sattâlâ et se transporta sur la colline où se trouvait la ville d'Adamo.

Là encore, le démon le reçut en poussant des cris : « Qu'ai-je affaire (de nouveau) avec toi, ô Takla Yohanès ? Ma langue se refuse à pro-

(1) Ou Gouragué.

noncer ta nouvelle dénomination. Qui donc t'amène ici pour me tourmenter? Ne te suffit-il plus que je t'aie cédé la terre du Choa d'où tu m'as entièrement expulsé!

« Voici maintenant que tu arrives ici, et moi, malheureux, je ne sais où fuir devant toi, qui ne connais pas de repos dans ce monde. Tu es un bien méchant homme! Eh bien, nous lutterons jusqu'au jour de ta mort, et puisque tu refuses de te tenir tranquille, je vais suggérer au roi de te lapider à Toma Gherar. Là tu périras et nous serons débarrassés de toi. »

Le gouverneur entendit cette apostrophe; il fut pris de peur et s'inclinant devant Takla Hâymânôt, il lui dit : « Serais-tu ce Dieu que l'on appelle Gezehar (1) et qui habite dans le ciel? »

Le mar lui répondit : « Je ne suis pas ce dieu Gezehar qui, en effet, habite le ciel, mais seulement son envoyé, appelé à convertir le peuple à sa foi, (en le faisant renoncer) au culte des idoles. »

— « Pourrais-tu guérir mon fils? » — « Je ne saurais le faire par moi-même; il n'y a que Dieu qui puisse lui rendre la santé. » Le Saint ajouta : « Si Dieu le rétablit, accepteras-tu de croire en lui? »

Le gouverneur répondit : « Oui, je croirai si tu le guéris. »

Takla Hâymânôt se rendit aussitôt (auprès du malade), et comme il approchait, le démon se mit à crier : « Ne me touche pas, il y a du feu dans ta main. »

Aussitôt Satan sortit (du malade) sous la forme d'un corbeau. Tous les assistants le virent et furent saisis d'admiration. Le Saint mit l'enfant debout, fit sur lui le signe de la croix et le guérit.

Pour exprimer sa reconnaissance, le gouverneur proclama aussitôt sa croyance en notre Seigneur; tous les gens de sa maison suivirent son exemple et, par la suite, tous ses administrés, qui résidaient à Adamo,

(1) Le gouverneur estropie ici par ignorance le nom du seigneur « Egziabehier » ou « Egzier ».

firent profession de foi entre les mains de notre Père Takla Hâymânôt et reçurent de lui le baptême.

L'aboune leur enseigna la formule de la foi (le *Credo*). Il guérit les malades de la ville. Il donna au gouverneur le nom de Gabra Wahed (1), à sa femme le nom de Walata Wahed (2).

Sur ces entrefaites, les gens du roi qui s'étaient précédemment saisis du Saint se présentèrent et demandèrent à Gabra Wahed de le leur livrer afin de le traduire devant l'Abbaï à Toma Gherar.

Celui-ci leur répondit : « Je ne vous le livrerai pas, dussé-je mourir avec lui. »

Ils ajoutèrent : « Si tu ne le livres pas, sache que vous serez tous deux amenés de force à Toma Gherar. » Et ils s'éloignèrent pour rendre compte au roi de ces faits.

« Nous avons bien trouvé, lui dirent-ils, l'homme qui au jour du festin des noces a brisé les dieux que tu adores. Nous l'aurions bien pris pour te le livrer si Qafra Wedem (3) ne s'y était opposé. Ce dernier s'est interposé et a déclaré que tant qu'il vivrait, il le protégerait, dût-il périr avec lui, maintenant qu'il a renoncé aux idoles. » Le roi dit à ses serviteurs : « Allez, enchaînez-le et amenez-le-moi ainsi que l'homme qui le protège. Nous verrons s'il se sauvera de ma main. » Ceux-ci retournèrent à Adamo, pénétrèrent dans la maison du gouverneur et trouvèrent le mar Takla Hâymânôt occupé à chasser des démons. Ils s'emparèrent de sa personne, lui lièrent les mains ; ils se saisirent aussi du gouverneur et leur ordonnèrent à tous deux de se mettre en route.

Or, tandis qu'ils faisaient le chemin ensemble, le Makonen dit au Saint : « Écoute-moi, Saint du Seigneur, je vais te raconter qu'il y a vingt-cinq ans déjà le roi sans cœur a été pris d'un désir au sujet

(1) « Service de l'unique ».
(2) « Fille de l'unique ».
(3) Nom païen du gouverneur.

d'une femme qui avait été capturée au Choa. Il convoita de l'épouser selon le rite païen et fit, à cette occasion, égorger une quantité innombrable de bétail. Mais, au moment où on amenait celle-ci en grande pompe pour célébrer le mariage, il se produisit un éclair dans le ciel.

« Il nous fut loisible à tous de le voir. Alors elle fut entraînée et monta au ciel. Beaucoup d'assistants moururent d'épouvante. Quant au roi, à partir de ce moment, il est devenu fou ; il l'est encore aujourd'hui. Si tu le guéris, je pense qu'il nous relâchera. »

Le Saint sourit et dit : « Crois-tu que le Seigneur nous abandonne ! Maintenant que tu m'as raconté l'histoire de cette femme, je vais te faire entrevoir la gloire de Dieu. »

A ce moment, ils étaient arrivés. Les serviteurs les annoncèrent au roi qui commanda qu'on les fît comparaître devant lui.

Le roi s'adressant à Takla Hâymânôt lui dit :

« D'où viens-tu, toi qui révolutionnes le pays ? »

Le bienheureux prononça ces paroles :

« O insensé, sans cœur, ne me connais-tu donc pas, que tu me demandes mon origine ? » Mais Mota Lamié insista. « Qui es-tu ? »

« Je suis, répondit le Saint, un chrétien d'Orient. »

« Qui t'a fait venir ici ? » — « Mon Seigneur m'a envoyé pour convertir les idolâtres et les magiciens, qui dépendent de ton gouvernement. »

Immédiatement le méchant invoqua le nom de sa mère et lui dit : « Inspire-moi, Asaladine. »

Puis, terminant l'interrogatoire :

« Tu es donc venu ici pour que l'on t'adore ! »

Ensuite il prit à partie le gouverneur devenu croyant en lui disant : « Est-ce bien toi, Qafra Wedem, qui as cherché à empêcher qu'on amenât cet homme devant moi ? »

Gabra Wahed répondit : « Oui, je m'y suis opposé ; car j'ai été à même

d'assister à des miracles tels que n'en n'ont jamais vus nos pères : il a, devant mes yeux, chassé des démons, guéri des malades et ressuscité des morts ; et, à cause de cela, j'ai cherché à contrecarrer son départ. S'il doit mourir, je veux recevoir le trépas avec lui ; s'il vit, je m'associe à sa destinée. Je me soumets à ta décision. »

« Tu vas voir si tu conserveras la vie ! » s'écria le roi plein de colère, et il donna l'ordre d'apporter deux paniers. Il fit, à l'intérieur, enfermer les saints et prescrivit de clore solidement l'ouverture avec une peau de bœuf fraîche.

Puis cet impie commanda qu'on les transportât à Toma Gherar.

Les gardes partirent avec (leurs prisonniers) ; mais Michel retira ceux-ci des paniers et ayant changé leur physionomie les prit sur son aile. Puis il leur dit : « Allez et confondez le roi. »

Takla Hâymânôt et son compagnon, devançant les hommes qui devaient les transporter, se présentèrent devant le roi et lui dirent : « Nous voici, méchant ! C'est nous que tu avais commandé d'empaqueter. »

Mais il questionna : « Qui donc vous a relâchés et fait sortir des paniers où nous vous avons enfermés ? »

Takla Hâymânôt répondit : « Mon Dieu, dans sa toute-puissance, nous en a fait sortir. »

Comme ils conversaient ainsi, arrivèrent les gens chargés du transport et auxquels ils avaient faussé compagnie.

Quand les caravaniers les aperçurent, ils furent saisis de tremblement et firent profession de foi ainsi : « Nous aussi, nous croyons dans le Dieu de cet homme. »

Le mar Takla Hâymânôt leur dit : « Croyez fermement en lui et vous serez à même d'assister à des miracles encore bien plus étonnants. »

Moto Lamié prit la parole : « On ne les a pas mis dans les paniers. Les uns et les autres se sont entendus pendant la route, et c'est grâce à un artifice qu'ils ont pu arriver jusqu'à moi ! »

Il prescrivit qu'on apportât les paniers dans lesquels on les avait mis. — Ils étaient encore scellés. — Alors il fit cette réflexion : « On les a refermés après leur sortie pour m'induire en erreur. »

Là-dessus il donna l'ordre que l'on mît de côté les premiers paniers et qu'on en apportât deux autres et, comme il avait été fait précédemment, on enferma dedans le Saint et le gouverneur.

Ensuite il fit introduire dans douze paniers ceux de ses hommes qui avaient confessé leur foi.

« Emportez-les, dit-il, et jetez-les tous dans un précipice. »

Une grande multitude suivit les paniers pour voir ce qui allait arriver.

Les gens du roi lancèrent d'abord le Saint et le gouverneur, mais Michel les fit remonter au point de départ !

Cependant ceux-là mêmes qui les avaient projetés ne les aperçurent pas et il leur sembla qu'ils avaient roulé sur la pente.

Michel fit remonter de même tous ceux qui furent jetés après eux.

Le mar Takla Hâymânôt et le gouverneur se présentèrent à la porte du palais du roi et, comme ils remerciaient le Seigneur d'avoir bien voulu accomplir ce miracle, leurs compagnons de supplice les rejoignirent. Ceux-ci s'inclinèrent devant le Saint et lui dirent : « Nous croyons en ton Dieu. Mais dis-nous clairement si tu n'es pas Dieu lui-même. »

L'aboune répondit : « Non, je ne suis pas Dieu ; je ne suis que le serviteur de celui qu'on nomme Jésus-Christ, fils de Dieu, qui donne la vie à tous ceux qui croient en lui. »

Ils proclamèrent alors : « Nous croyons en lui et il n'y a pas d'autre Dieu que lui. »

Le Saint entra chez le roi et ces gens pénétrèrent derrière lui.

« Nous voici, dit-il, ô mécréant, revenus par la puissance de mon Seigneur ; pourras-tu nier maintenant que nous ayons été précipités ? »

L'abbaï fut saisi de crainte et ne sut que répondre. Il vit entrer également ceux de ses gens qu'il avait fait précipiter et qu'il avait accusés précédemment de ne pas avoir enfermé dans les paniers le Saint et le gouverneur, en disant qu'il avaient reçu de l'argent (pour faux témoignage).

Or, tandis qu'il s'étonnait de leur présence, se présentèrent allégrement devant la porte les exécuteurs rapportant les douze paniers. Ceux-ci reculèrent d'épouvante en apercevant le Saint et ses compagnons en train de discuter avec le roi et de lui faire honte.

Le roi leur dit : « Vous avez fait cause commune avec ces menteurs. Pourquoi ne les avez-vous pas roulés ? »

Et ces fidèles compagnons du roi, les vingt-quatre hommes qu'il avait délégués comme témoins oculaires répondirent :

« Nous pouvons l'assurer sans mentir, nous les avons bien projetés. Mais maintenant nous constatons le miracle. Les paniers sont là à ta porte. Quant aux hommes dont tu avais ordonné la chute, ils sont là aussi devant toi. Qui a pu les sauver si ce n'est le Dieu de cet homme ? A moins qu'il ne soit Dieu lui-même. Désormais nous croyons en lui. Nous ne nous inclinerons plus devant les prêtres idolâtres, mais seulement devant son Dieu qui l'a fait échapper à la mort. »

Le mar Takla Hâymânôt leur dit : « Croyez en lui fermement ; non pas parce qu'il fait échapper à la mort dans ce monde, mais parce qu'il sauve de l'enfer l'humanité, depuis que ce monde a pris existence. »

Tous se mirent à pousser des cris et proclamèrent à l'unisson : « Nous croyons en Dieu qui a fait le ciel et la terre. »

Le roi s'en prit au Saint, et ce païen se répandit en menaces contre lui en l'injuriant : « Dassak ! Corônthef ! Amhar (1) ! Quels sont ceux qui t'ont fait sortir de ton pays?

« Crois-tu que tu vas régner ici ? »

(1) Noms de divinités païennes infernales extrêmement anciennes.

Il saisit sa lance et s'apprêtait à l'en transpercer, mais l'arme ne put se détacher de sa main et devint molle comme la cire.

Voyant cela, les fidèles redressèrent la tête et dirent : « Nous adorons le Christ ». Mais eux furent transpercés ; sur la tête de chacun des croyants apparut une couronne, couronne que les anges déposaient à mesure qu'ils étaient massacrés.

Trois mille quatre cent quatre-vingts personnes périrent en ce jour. Ce fut une terrible tuerie et le sang coula comme de l'eau sur la terre de Malboradié.

Le Saint et le gouverneur avaient été, par ordre du roi, enchaînés et jetés en prison. Comme il était minuit, Michel apparut au Saint et lui dit : « Ne te trouble pas, Saint du Seigneur, les âmes viendront quand même à Dieu ; et il récompensera par la victoire tes efforts courageux ». Puis Michel rompit ses chaînes, le salua et, dès lors, redevint invisible.

Au matin, le roi l'envoya chercher. Les délégués le trouvèrent debout, en prière, et sa figure brillait comme le soleil.

Ils lui annoncèrent : « Le roi t'appelle ». Aussitôt Takla Hâymânôt sortit avec Gabra Wahed.

Les gardes rendirent compte au roi qu'ils l'avaient trouvé debout, en prière et que ses mains étaient libres.

Alors Mota Lamié lui demanda « Qui t'a délivré ? » Mais le Saint lui répondit. « Scélérat, sans cœur ! Tu dois bien comprendre que c'est mon Dieu, le même qui m'a sauvé hier de ta main homicide. — Hier, riposta le roi, tu as été protégé par tes sortilèges. » Il saisit sa lance et voulut le transpercer, mais l'arme s'immobilisa dans sa main qui sécha comme une pierre.

Alors il grommela : « D'où peut bien venir ce magicien qui trouble le pays et cherche à s'emparer de mon royaume ? »

Le Saint dit : « Quant à ton royaume (ne t'en préoccupe pas), si tu

crois en mon Dieu, il ne sera pas enlevé de la tour de ta maison la valeur de la moindre parcelle de tes cheveux.

« Quant à toi, puisque tu te plains, demande à tes dieux de t'apporter le remède. »

Mota Lamié questionna : « Où est le Dieu qui guérit la maladie ? »

Or Satan se mit à crier : « Si tu occis ce magicien, moi je te guérirai. » Le roi donna immédiatement l'ordre de le mettre à mort, mais les prêtres idolâtres lui demandèrent : « Quel supplice lui infligera-t-on, puisque la lance et l'épée n'ont pu venir à bout de lui ? »

Le méchant leur dit : « Conseillez-moi, mais pressez-vous, car la douleur que je ressens est insupportable. »

Alors ils proposèrent de lui mettre une corde au cou et de le pendre au premier arbre venu.

Les gardes l'entraînèrent, passèrent la corde à son cou et la serrèrent, curieux de voir ce qui allait arriver.

L'un d'entre eux monta sur l'arbre, ajusta la corde (sur une branche) puis, ensemble, ils hissèrent le corps d'une hauteur de vingt coudées au-dessus de terre et le laissèrent ainsi suspendu après avoir assujetti la corde par un nœud.

Le corps devenait (blanc) comme la neige, quand, soudain, cet arbre s'inclina de lui-même pour déposer à terre le Saint qui se trouva sur ses pieds.

Alors la corde se détacha du cou de Takla Hâymânôt. Puis l'arbre reprit sa première position.

Quand les hommes présents virent ce prodige, ils crièrent en chœur : « Nous plaçons notre foi dans le Dieu de cet homme qui a donné à l'arbre l'ordre d'agir ainsi. »

Le mar s'adressa alors à l'assemblée :

« Croyez fermement et vous verrez bientôt des choses encore plus admirables. » — Ils répondirent d'une commune voix : « Nous croyons

en Dieu maître du ciel et de la terre et nous renions les magiciens. »

Le mar ajouta : « Tournez vos regards vers le ciel ! »

Alors, dans les airs, apparurent à leurs yeux des anges qui tenaient dans leurs mains des couronnes étincelantes.

Et ils dirent : « Qu'est ce que cela signifie, ô Saint du Seigneur ? » Il répondit : « Voici que le mécréant va commander qu'on vous tue, mais les anges sont là tout prêts qui couronneront vos âmes. »

En entendant cette parole, ils tressaillirent d'allégresse et manifestèrent leur foi en Jésus-Christ, fils du Dieu de vie.

Ensuite ces hommes s'adressèrent au roi et lui dirent : « L'arbre n'a pu avoir raison de ce prophète et, comme conséquence, voici que toute la population croit en lui. Quant à l'homme qui a fixé la corde, l'arbre l'a projeté et il a été réduit en poussière. »

Le roi commanda aux magiciens de mettre à mort tous les croyants, hommes et femmes, en attendant qu'il décidât de quelle manière il exécuterait à nouveau le Saint.

Ils massacrèrent en ce jour six mille deux cent soixante-quinze hommes sans compter les femmes et les enfants. Ceux-ci accomplirent leur témoignage et reçurent la couronne incorruptible du martyre, grâce à la prière de Takla Hâymânôt. Que sa prière et son intercession soient avec nous dans les siècles des siècles. Amen.

Les cadavres de ceux qui furent tués formèrent un immense charnier. Alors les magiciens s'adressèrent à Mota Lamié et lui dirent : « Pour venir à bout d'un seul homme, voilà que tu as sacrifié quantité de tes propres gens. Avec qui, ô roi, repousseras-tu maintenant tes ennemis ? Les soldats vont te manquer désormais. »

A ce moment se présenta Gabra Wahed, qui ajouta : « Tu souffres toujours de ta maladie, et tu conserves là un souci, ô Abbaï, quand tu sais qu'il peut te guérir si tu acceptes de croire en son Dieu. »

Mota Lamié riposta : « Mais il me prendra mon royaume. »

Gabra Wahed répondit : « Ne te préoccupe pas de savoir à qui appartiendra la royauté. N'as-tu pas entendu qu'il te disait : « Je ne prendrai pas la moindre parcelle du bois de ta maison! — Je n'ai cure de ce qu'il dit et je t'exterminerai après lui. » Et les magiciens approuvèrent en ajoutant : « C'est toi qui as amené tout le mal. »

Gabra Wahed conseilla : « Tout ce que vous entreprendrez contre lui ne pourra réussir, et vous ne parviendrez pas à le mettre à mort.

« Consentez à lutter, vous magiciens, avec lui. Si vous triomphez de lui, nous nous prosternerons devant vous et nous l'exécuterons ; mais si, au contraire, il vient à bout de vous, nous vous exécuterons, vous, et nous nous inclinerons devant lui. »

Cette réflexion plut au roi : « Tu m'as donné là un bon conseil, ô Qafra Wedem ; amène-le-moi de suite afin qu'il procède à ma guérison. »

Ce dernier partit et trouva le Saint occupé à donner la sépulture aux cadavres, aidé dans ce travail par ceux des croyants qui restaient encore ; et il lui communiqua la décision du roi.

Le mar Takla Hâymânôt répondit à Gabra Wahed (1) : « Voilà un conseil comme en aurait donné Achitophel. Tu réconcilies Dieu avec les magiciens ! »

Mais celui-là répartit : « Il faut qu'ils expient leurs méchancetés. »

Précédant le Saint, Gabra Wahed pénétra chez le roi et l'annonça.

Quand Mota Lamié aperçut Takla Hâymânôt, il lui dit : « Guéris-moi, ô homme ! Nous allons opérer comme l'a conseillé Qafra Wedem ». Le Saint répondit : « Que les mages commencent ! Invite-les à te guérir. S'ils n'y parviennent pas, moi, je te rendrai la santé avec l'aide de mon Dieu. »

(1) Dans cette conversation, les deux noms de Qafra Wedem et de Gabra Wahed s'appliquent au même personnage. L'un est son nom païen, seul connu des infidèles ; l'autre, son nom de chrétien converti (Serviteur de l'Unique).

Le roi s'adressa d'abord aux magiciens : « Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore remis en bon état? je n'ai pourtant jamais mal agi vis-à-vis de vous! Si vous êtes capables de le faire, guérissez-moi; sinon je vous extermine. »

Mais ils objectèrent : « C'est cet individu qui te rend malade par ses maléfices. Comment y arriverons-nous? La magie n'a pas d'effet contre les actes magiques, ni l'artifice contre l'artifice (1). »

Takla Hâymânôt leur dit : « Ne vous en mêlez plus. C'est moi qui vais le guérir. Mais il est bien entendu, puisque vous lui avez mis la lance dans la main, que, si je réussis, il vous transpercera, vous, comme il a cherché à le faire pour moi.

« En compensation, si j'échoue, qu'il me tue! »

Le roi dit : « C'est juste. — Soit. — Eh bien, guéris-moi! »

Le Saint ajouta : « Jure par tes dieux que tu feras comme il est convenu ». Le roi jura, puis il proclama : « Fais attention à toi, car si tu ne me rends pas la santé, je te tuerai; et je ne faillirai pas à ma parole.

— C'est bon, tu me tueras; et je ne chercherai pas à sauver ma tête. »

Alors le Saint le toucha et prononça ces paroles : « Que Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui je rends hommage, te guérisse. »

Sur le champ, il se sentit renaître dans tout son être et se tint debout comme s'il n'avait jamais été atteint.

Le Saint dit : « Maintenant, il faut tenir ta promesse. »

Mota Lamié prescrivit qu'on lui apportât la lance qui était restée collée à sa main, mais le Saint lui demanda de s'en faire donner une autre (2).

Dans l'intervalle, les mages cherchèrent un prétexte pour empêcher qu'on l'apportât, mais leurs maléfices n'eurent aucun effet. Mota Lamié réclama qu'on la lui remît. Alors, s'adressant aux prêtres des idoles, il

(1) Emprunté à l'Évangile : Satan ne peut combattre Satan.
(2) La lance qui a menacé le saint ne doit pas servir à tuer un magicien.

leur dit : « Accomplissez (une dernière fois) les sortilèges qui constituent votre science. » Ils invoquèrent le nom de leurs dieux et firent des incantations par la magie.

Le Saint souriait tandis que tous les assistants étaient dans l'inquiétude.

Finalement, le chef des mages se présenta (la tête haute) devant la porte de la maison du roi. Mota Lamié, vigoureux et expérimenté dans le maniement des armes, saisit la lance, frappa la terre du pied, et, projetant son bras en avant, atteignit le mage en pleine poitrine. L'arme le transperça de part en part et on la vit ressortir (de l'autre côté du corps).

Sans un cri l'homme tomba et mourut. Il tua de même un deuxième et un troisième.

Les courtisans dirent au roi : « Conformons-nous à ta première idée; mettons à l'épreuve tous les mages (de la contrée). » A cet effet, il prescrivit ceci aux survivants furieux : « Allez me quérir vos confrères, et avant quarante jours soyez tous ici réunis pour une nouvelle épreuve. »

Bien qu'inquiets, ils répondirent : « Donne l'ordre qu'on apporte ici du bois d'olivier (1); que le feu soit allumé au point que la flamme lèche le ciel; si l'homme ici présent nous confond, nos personnes sont à ta disposition et nous monterons sur le bûcher. »

Alors il fit proclamer par le héraut : « Que tous les citoyens de mon Gouvernement apportent à Toma Gherar chacun du bois d'olivier, et que la maison de celui (qui n'en apportera pas) soit pillée. »

Tous les devins, aussi bien ceux qui font de la sorcellerie que ceux qui opèrent par l'huile et que ceux qui font revivre les morts, se réunirent dans cet espace de quarante jours.

Et il y eut une grande fête.

Le roi dit à Takla Hâymânôt. « Dis moi, ô homme! quel est ton nom? » Le Saint répondit : « Mon père m'appelait Fezea Tzeiôn (2); mais

(1) Pris ici dans le sens de bois résineux.
(2) Joie de Sion.

le nom que je tiens de l'ange c'est : Plante du Père, Plante du Fils, Plante du Saint-Esprit, Plante de la foi ; Foi qui ne peut être entamée par la hache des impies. »

Mota Lamié ajouta : « Quel nom pourrait être préféré au tien ? Il me semble plus agréable que la boisson du vin. Plante de la Foi ! Quelle (belle) pensée du père qui t'a engendré et des seins de celle qui t'a nourri ! J'ajouterai, joli garçon, en contemplant mon vilain nom : concède-moi le tien, ce nom que t'ont donné ton père et ta mère ; et je te verserai douze drachmes d'or. Que ce nom de Fezea Tzeiôn soit à moi et je te donnerai autant d'argent (que tu voudras). »

Le Saint répondit : « Quand bien même tu m'octroierais la moitié de ton Royaume, je ne le ferais pas ; mais, si tu crois en mon Dieu, le nom est à toi, sans aucune condition. »

Mota Lamié insinua : « Si tu triomphes des mages, je croirai dans ton Dieu. — Alors, je te donnerai ce nom, dit Takla Hâymânôt. Pour le moment, commande qu'on enterre tous ces cadavres afin que le Seigneur n'en prenne pas ombrage ; ce sont des croyants. »

Le roi prescrivit qu'on les enterrât. Mar Takla Hâymânôt s'y employa lui-même, et les quarante jours furent à peine suffisants pour cette lugubre besogne.

Quand les quarante jours furent écoulés, le roi fut prévenu que les mages étaient rassemblés. Alors il prescrivit que tous comparussent, aussi bien ceux-là que ceux qui se trouvaient en prison dans tout le royaume d'Ethiopie, et qu'ils fussent mis en présence du Saint.

Or, dès que ces derniers aperçurent le mar Takla Hâymânôt, ils se prosternèrent devant le bienheureux et lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé. Celui-ci leur dit : « Où donc étiez-vous ? n'aviez-vous pas entendu parler de moi ? »

Ils répondirent : « Certainement nous avons appris ta venue, et nous avons connaissance de tes miracles ; mais on nous a empêchés de venir à toi, et, parce que nous avons refusé de sacrifier aux idoles, on nous a mis en cellule. »

Alors le Saint leur parla ainsi : « Dites : que la volonté de Dieu soit faite! »

Cependant, Mota Lamié fit demander : « Tous les mages sont-ils rassemblés? » On lui répondit : « Oui. »

On en fit le dénombrement. Il y avait quatre cents magiciens, deux cents devins, trois cents conjurateurs de sort et cent femmes devineresses, en tout mille serviteurs de l'iniquité.

Il en fut rendu compte au roi ; celui-ci fit prévenir le Saint : « Prépare-toi pour demain matin, car les mages ont, de leur côté, répondu à l'appel ; et, dans cette rencontre décisive, fais en sorte que je n'éprouve pas de déception. Ton visage est si rayonnant, ta voix si onctueuse, et ton nom sonne si harmonieusement, que je forme des vœux pour ton succès et que je serais désolé de te voir succomber. »

A cette communication, le Saint, plein d'aménité, fit répondre : « Rassurez Mota Lamié ; si je ne viens pas à bout des mages, le Christ ne s'est pas incarné. Priez-le seulement de vouloir bien mettre à ma disposition treize mesures d'eau et le Livre qu'il a banni. »

Le roi acquiesça volontiers.

Lorsque l'on eut remis au Saint l'Évangile, il prescrivit à ses prêtres d'en commencer la lecture. Ensuite il bénit l'eau et la sanctifia. Or le nombre de ses disciples était de douze, tels les apôtres ; et il fit cela à l'imitation du Christ.

Pendant ce temps, les mages avaient activé le feu et la fournaise grondait comme une tempête, léchant le ciel de sa flamme. Au lever du jour, le roi vint avec toutes ses troupes et, pour assister au spectacle, la foule s'entassa au point que les gens se piétinaient les uns les autres.

Après avoir invoqué les noms des puissances infernales, les devins d'abord, puis les spécialistes des sortilèges entreprirent leurs opérations rituelles. Ensuite les conjurateurs commencèrent leur danse et s'élevèrent au-dessus du feu en répétant les noms qu'avaient exaltés les mages.

S'associant au tourbillon humain, la corporation des devineresses battait des mains, et les femmes elles-mêmes sautaient à travers la flamme en célébrant le roi : « Lève tes regards vers tes dieux, ô Mota Lamié, chantaient-elles, afin qu'ils t'aident dans les combats! Grâce à eux, tu broieras tes ennemis et, du fleuve Zama jusqu'au Sefa, personne ne pourra se comparer à toi!

« L'homme barbare ne saura te séduire; il n'arrivera pas à anéantir les dieux de ton père Mota Kil, nos dieux d'autrefois. »

Tandis que la danse et le chant s'exécutaient, mar Takla Hâymânôt avait disposé ses prêtres autour du feu, il avait rempli leurs cornes d'eau bénite et leur avait donné comme instructions : « Quand je monterai moi-même sur le foyer ardent et que je me trouverai au milieu des magiciens, alors je ferai le signe de la croix et je les aspergerai. A ce moment, vous aussi, vous répandrez l'eau bénite, en vous signant. »

Il se trouvait à ce moment à côté du prince. Ce dernier lui adressa ainsi la parole : « Les mages ont commencé et tu te tiens tranquille; que vas-tu faire?

— Prends patience, lui répondit le Saint, et tu assisteras au triomphe du Seigneur.

— Ta sérénité me fait mal, et j'ai peur d'être accablé de honte. »

Le Saint remplit d'eau sa corne et entra dans la fournaise.

Se plaçant au milieu des mages, il proclama : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, que le Seigneur se lève, que ses ennemis se dispersent et qu'ils prennent la fuite loin de sa face! Comme se dissipe la fumée, ainsi périssent ses adversaires! et, comme la cire fond devant le feu, fais évanouir, ô mon Dieu, ces mages et ces devins qui égarent le peuple! »

A ces paroles, les magiciens furent consumés et leurs corps se confondirent avec la cendre sans qu'il fût possible d'en trouver trace.

Quant à Takla Hâymânôt, il demeura impassible dans la fournaise et entonna le douzième psaume : « Nous sommes ton peuple, sauve-nous;

« nous recherchons ton héritage, accorde-nous ta bénédiction ; nous « sommes tes soldats, donne-nous la force de vaincre ; et que ta victoire « soit complète, grâce aux prédicateurs de l'Évangile. »

Le roi, les prêtres répétèrent en chœur la mélodie : « Nous sommes « ton peuple, sauve-nous! » et tous les assistants pleins d'émotion crièrent ensemble : « Nous croyons en ton Dieu. »

Alors Mota Lamié déclara que l'épreuve était concluante. Takla Hâymânôt, dit-il, est le champion victorieux et les devins sont terrassés ; puis il lança cette proclamation à ses troupes : « Comme les prêtres des vases ont remporté la victoire et que les mages ont été défaits, il est fait défense aux riches comme aux pauvres, aux princes comme aux gouverneurs, de recevoir désormais chez eux magiciens ou devineresses. Que la maison dans laquelle on en découvrira soit rasée et que son propriétaire soit amené à Toma Gherar! Désormais nous reconnaissons comme dieu le Dieu de Takla Hâymânôt, qui a anéanti les devins et préservé son serviteur de la flamme du feu. »

Le Mar sortit du brasier. Son corps ne dégageait aucune odeur de roussi ; bien au contraire sa figure rayonnait comme le soleil. L'Abbaï se prosterna devant lui : « Pardonne-moi d'avoir agi orgueilleusement envers toi dans mon ignorance. A partir de ce moment, je confesse en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Lève-toi et baptise-moi. » Le Saint lui répondit : « Sois désormais sans inquiétude, car Dieu te convoque à jouir de son héritage dans l'éternité. »

Ayant béni l'eau, le Mar procéda au baptême du roi. La famille de Mota Lamié embrassa également le christianisme et dix mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf personnes reçurent ensuite le sacrement en ce jour. L'aspersion ayant duré jusqu'au coucher du soleil, il ne fut pas possible ce jour-là de donner la communion. Aussi le Saint recommanda-t-il à tous de jeûner jusqu'à ce qu'il ait pu en préparer la distribution.

Dans ce but, il recommanda à ses prêtres de disposer un autel au centre de l'armée. Ils s'empressèrent de satisfaire à sa demande et ayant

pris l'autel sous une tente, ils le dressèrent devant lui sous un dais (improvisé). Or à côté de l'autel se tenait un ange, et ce messager de Dieu dit au Saint : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, te fait savoir que cet autel est celui d'Abreha et d'Atsebeha ; le Papas abba Salama (Frumence), révélateur de la lumière en Éthiopie, l'a sanctifié. »

Mais le Saint tout révolutionné demanda : « Que dois-je faire, ô Seigneur ? Cet autel, ayant été déposé dans une demeure impure, puis-je disposer dessus la chair sacrée et le sang glorieux ? Ne conviendrait-il pas mieux que j'en dresse un nouveau que je sanctifierais et qui serait consacré par la main des évêques ? » Et une voix venant du ciel lui répondit : « Sers-t'en, ô mon bien-aimé ; tu es, toi aussi, un révélateur de lumière pour le pays du Choa ; je t'ai donné le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, tu peux donc procéder à sa purification et consacrer des prêtres.

« J'ai fait de toi un nouveau Pierre. Ne te contente pas d'être le bienfaiteur de ces gens, mais, à mon image, deviens un flambeau dans ce pays de ténèbres. Tu n'es pas un ministre ordinaire, tenant ton investiture des évêques ; ta consécration provient de l'Esprit-Saint, tel le Christ, chef de l'Église. »

Et la voix céleste du Père se tut.

Takla Hâymânôt avait encore un scrupule. Il questionna ainsi la voix : « La messe ne saurait se dire sans parfum. Les apôtres l'ont dit. Où faudra-t-il m'en procurer ? »

Sur le champ, Michel lui apporta l'encens, ainsi qu'un livre pour la consécration, et l'ange dit : « Prends-le, consacre-le. Dieu te le commande » ! A partir de ce moment, l'ange le servit comme diacre.

Le Mar purifia l'autel et donna à nouveau la consécration aux prêtres qui avaient accepté de s'agenouiller devant les idoles. Comme ils étaient douze, il leur attribua le nom des apôtres :

Aaron fut dénommé Pierre ;

Job fut dénommé André ;

Isaïe fut dénommé Thomas.

Il changea ainsi de suite les noms de chacun d'eux et leur confia la juridiction spirituelle sur tout le Damôt.

Michel dit au Saint : « Aux jours futurs naîtront de toi douze enfants qui éclaireront le monde comme le soleil par la prédication du saint Évangile. »

L'autel était en état, les prêtres et les diacres nommés, quand Mota Lamié envoya demander au Saint : « Voici le troisième jour que nous jeûnons et l'attente est devenue bien pénible ; ne vas-tu pas nous distribuer la communion ? — Ne t'inquiète pas, car nous sommes aussi impatients que toi. »

Puis s'adressant aux prêtres, le Mar leur demanda : « Pouvons-nous, aujourd'hui vendredi, satisfaire à son désir ? » Or Michel, qui le servait sous la forme corporelle d'un diacre, lui répondit : « Distribuons la communion à trois heures et, en attendant la tête du cortège, lisons les Écritures. Il convient de commencer le plus tôt possible, car la foule est considérable et nous ne pourrions terminer avant le coucher du soleil. »

Le Saint fit donc répondre au prince qu'il pouvait se présenter pour recevoir le corps et le sang du Sauveur. Il consacra l'hostie, éleva le calice et, par sa bénédiction, le vin devint le sang du Christ. Mota Lamié reçut la communion avec bonheur et tout un peuple après lui ; aussi la distribution ne cessa-t-elle qu'au coucher du soleil.

Le roi demanda : « Ne vas-tu pas me donner un nom de baptême ? — Je t'ai promis déjà de t'appeler Fezea Tzeiôn ; que ce nom te soit définitivement acquis. »

En remerciement, le nouveau chrétien remit au Saint dix drachmes d'or : « Mais à quoi cela peut-il me servir, objecta ce dernier ; amasser des richesses corrompt l'âme. — Je ne saurais revenir sur ma parole et j'insiste pour que tu acceptes. »

Sur cette déclaration le Saint prit l'or et le distribua aux pauvres.

Mota Lamié, dans son ardente foi, demanda à figurer au premier rang des prêtres officiants et leur remit dix drachmes. Il donna également au chef des diacres six drachmes afin que cet argent servît au rachat de ses fautes. Par la suite, chaque fois qu'il communiait, il remettait les mêmes offrandes, et sa croyance demeura vive tout le temps de sa vie.

Mar Takla Hâymânôt demanda qu'une église fût construite à l'endroit même où les mages avaient été réduits en cendres. L'édifice fut consacré à Jésus, l'autel fut placé sous son invocation et dénommé autel du Rédempteur. L'aboune se fixa en ce lieu, expliquant au peuple les livres des prophètes et des apôtres, développant l'amour de la Trinité, enseignant la résurrection des morts et la vie éternelle.

Un jour, le roi interrogea le Saint : « Comment les morts pourront-ils renaître, alors que leurs corps auront été corrompus et que leurs os seront devenus poussière ? — Cela arrivera à cause de la toute-puissance de Dieu ; mais vraiment peux-tu en douter, toi qui as acquis la foi et reçu le baptême? » Et, pour le convaincre, l'aboune lui cita de nombreux exemples de morts revenant à la vie. Cependant le roi n'était pas convaincu : « Il y a vingt-cinq ans, reprit-il, est arrivé le fait suivant : trois cents hommes et trois cents mages sont morts en une seule journée. » Le Saint dit : « De quoi sont-ils morts? — Ne me questionne pas, répartit le roi, sur la cause de leur décès ; contente-toi de leur rendre la vie, et alors je croirai ce que tu dis à propos de la résurrection des morts. — Puisque tu ne veux pas ajouter foi à ma parole, je vais te rappeler, moi, ton péché. — Soit, dit le prince. — N'as-tu pas, dit alors l'aboune, capturé une femme au Choa ? » Et il lui remémora toute l'histoire (que l'on connaît) du commencement jusqu'à la fin. « Tu as désiré l'épouser selon le rite idolâtre, dit en terminant Takla Hâymânôt, mais Michel l'a retirée prestement de tes mains. Et c'est la peur de l'ange qui est la cause de la mort des gens dont tu parles. »

Mota Lamié était tout abasourdi.

« Quant à toi, tu es devenu cruel à partir de ce jour jusqu'à ce que je te guérisse au nom de Dieu. »

Le roi dit : « Mais qui a pu t'instruire de ma faute ?

— C'est ma mère qui m'a enfanté. »

Le roi prit peur, et, s'agenouillant à ses pieds, questionna encore : « Vraiment, tu es bien le fils de cette sainte? Quand t'a-t-elle mis au monde? Est-ce avant ou après ces regrettables événements? — C'est après son retour ; maintenant, fais-moi voir le lieu de leur sépulture. »

Mota Lamié demanda en dernier lieu : « A quels signes les reconnaîtrai-je ? »

Mais le Saint ne lui répondit pas. Il se leva et se sépara du monde. Dans un lieu écarté il fit cette prière : « O Jésus-Christ, mon Seigneur, fils du Dieu vivant, qui as créé l'homme avec rien et lui as donné l'existence, puis ensuite l'as fait disparaître de cette résidence passagère, toi qui as réglé l'univers avec sagesse et as rempli la terre de tes créatures », et il récita le psaume entièrement ; puis il ajouta : « Donne l'ordre à Michel de faire revivre aujourd'hui ces malheureux, car ils sont morts de la peur qu'il leur a causée. »

Une voix céleste lui répondit : « Tout ce que tu me demandes, je le ferai pour toi, moi Jésus, avec l'assentiment de mon Père et du Saint-Esprit vivificateur ». Et la voix poussa ce cri : « Vous tous qui êtes morts de la crainte de Michel, levez-vous ! »

Puis la voix se tut.

S'associant à l'appel du ciel, le Saint prononça à son tour : « Levez-vous ! »

Et alors vinrent s'incliner devant lui mille hommes qui lui adressèrent ainsi la parole : « Nous sommes morts à cause de ta mère, et maintenant nous nous relevons à cause de toi. »

Le Saint leur demanda : « Où étiez-vous » ? Ils répondirent : « Nous étions dans les tourments. »

Voyant cela, Mota Lamié avait été pris de frayeur. Sa bouche ne put

articuler aucune parole jusqu'à ce que le Saint l'eût pris par la main et l'eût tranquillisé. Dès qu'il put parler, il questionna : « Y a-t-il un jugement après la mort? — Oui, il y en a un, et il y a aussi des pleurs pour ceux qui vont au séjour des ténèbres ». Un homme ajouta : « Une lumière mille fois plus éclatante que le soleil ne pourrait percer l'obscurité où nous étions. »

Devant cette déclaration, l'âme du Saint se déchira, ses jambes chancelèrent, et il recula en arrière d'inquiétude en criant : « Malheur à l'homme! »

Ensuite, s'adressant à Mota Lamié, il lui fit cette recommandation : « Fortifie-toi dans la foi de Dieu et construis des églises dans toute la région! Quant à moi, je dois aller où le Seigneur m'appelle. »

Devant cette déclaration, le prince se mit à verser des pleurs : « Pourquoi quitter ce pays qui a été sauvé par tes soins? — Il m'est impossible, lui répondit l'aboune, de contrevenir à l'ordre de mon Maître. — Dans ce cas, si tu nous quittes en chair, tu ne nous abandonneras pas en pensée, et tu nous mentionneras dans tes prières. — Le Seigneur, dit le Saint en guise d'adieu, se souviendra de nous tous dans son royaume éternel. »

Puis il les renvoya en paix.

« Si Dieu le permet, ajouta-t-il en montant sur le char d'Élie, je reviendrai vers vous. Suivez mon enseignement et que Dieu vous garde! »

* * *

Tout en larmes, grands et petits embrassaient ses pieds. Takla Hâymânôt partit; sur sa route il rencontra des croyants qui le reconnurent et s'agenouillèrent aussitôt pour lui rendre hommage. Et ils disaient : « Ton absence nous a paru bien longue! — Si j'avais pu, leur répondit-il, je serais demeuré parmi vous ; mais j'ai dû suivre la volonté de Dieu et non la mienne. Au moins avez-vous su résister à

l'ennemi qui vous hait? — Oui, grâce à ta prière. — Amenez ici tous les malades afin que mon Seigneur leur rende la santé. »

Les malades étant réunis, il les guérit en invoquant le Christ.

Son itinéraire le faisait passer ensuite par Zorier, le pays de son père; il s'y arrêta et se trouva en présence de la femme galante, dont il a été déjà parlé, qui continuait à se prostituer.



Takla Hâymânôt voyageant sur le char d'Élie.

Il lui adressa ainsi la parole : « Jusques à quand, ô femme, mèneras-tu cette vie déréglée? »

Mais elle répondit : « Il m'est impossible de résister à la passion qui me brûle. Mon cœur en est consumé et me fait commettre l'adultère malgré moi ».

Takla Hâymânôt fit le signe de la croix sur elle : « Esprit du diable, prononça-t-il, écarte-toi de cette malheureuse! » Tout aussitôt, Satan

sortit du corps de la prostituée sous la forme d'une jeune fille aux cheveux artistement tressés, et il dit : « Où vais-je fuir loin de toi? Tu me poursuis partout! » Mais il s'évanouit en fumée et cette femme demeura dans la crainte du Seigneur jusqu'à sa mort.

Or les gens de la localité s'étaient assemblés, et parmi eux figuraient les membres de la famille de Takla Hâymânôt. « Louanges à Dieu, clamèrent-ils, qui nous a permis de revoir ta face! Où sont les yeux de Zarca Yohanès, ton père, afin qu'il voie la grâce immense qui t'a été faite? Où sont les yeux de Sara, ta mère, qui eût tant désiré contempler son fils devenu prophète et apôtre, et prédicateur de l'Évangile du Royaume? »

Ils avaient amené leurs malades; il les guérit en invoquant le Christ et le Saint-Esprit; et, c'est au milieu de l'allégresse universelle, que ses parents rendirent grâce au Seigneur de ce bienfait immense.

En les quittant, le bienheureux gagna le pays Amhara et, là, Dieu voulut qu'il rencontrât un moine. En l'apercevant, Takla Hâymânôt se mit à dire le « Pater » qu'il récita entièrement. Le religieux, de son côté, se conformant à la coutume des personnes ayant reçu la consécration, formula une prière avant de l'aborder, puis il le salua.

Takla Hâymânôt rendit le salut et demanda : « Où vas-tu? » Le moine répondit : « Je ne sais trop. » Takla Hâymânôt répartit : « Comment se fait-il que tu marches ainsi sans connaître ta direction? » Et lui : « Je vais où Dieu me conduira. » Le bienheureux questionna : « D'où viens-tu donc? — De l'Amhara, du domicile de Batzalota Mikaël. — Puisque le Seigneur t'a envoyé vers moi, faisons route ensemble. — Pourquoi irais-je! Peux-tu croire que j'ai été envoyé à ta rencontre? »

Le Saint reprit : « J'estime, en toute humilité, que tu es venu pour me guider, moi pécheur, pour me conduire dans ta retraite et pour m'enseigner les pratiques monacales. » Le moine répondit : « Je n'irais que

si Dieu avait voulu me confier cette charge. Pense au temps considérable qu'il faut pour aller de l'Amhara au Choa! — Si tu crains de n'avoir pas été envoyé vers moi dans ce but, fais-en à ta guise! le Seigneur sera mon guide. De même, s'il t'a envoyé à moi, eh bien, reste fixé ici! » Le Saint monta sur le char d'Élie tandis que le moine ne put bouger de là. Alors ce dernier se mit à pousser des cris : « Père, suppliait-il, arrête-toi, par Dieu! » Mais le Saint n'en tint aucun compte et s'éloigna.

Alors une voix (céleste) proclama : « Arrête-toi et aie pitié de lui, car il a péché par ignorance. » Mais le Saint répondit à la voix : « Il a méprisé le pécheur; le fait de s'être cru un juste lui mérite une peine. » Mais la voix reprit : « (Le Christ) n'a-t-il pas dit : Si ton semblable t'a fait du tort, pardonne-lui sa faute septante fois sept fois. »

Immédiatement Takla Hâymânôt retourna en arrière et appelant le moine : « Viens, car le Seigneur nous a pardonné nos péchés ; viens, partons. » Le religieux accourut et s'inclinant jusqu'aux pieds du Saint : « Pardonne-moi, Père, lui dit-il, j'ai agi ainsi sans savoir ce que je faisais. » Le Saint lui répondit : « Il ne nous convient pas de mépriser notre prochain pour nous disculper nous-mêmes. » Et, comme conclusion, il eut pitié de lui, le releva et lui dit : « Marchons désormais ensemble. »

Ils partirent de concert et se mirent à parler des choses de Dieu, comme il est d'usage de le faire dans les couvents.

Or, tandis qu'ils cheminaient, le moine était monté, sans s'en apercevoir, sur le char; mais il lui semblait au contraire qu'il marchait sur la terre. Il interrogea ainsi le Saint : « Père, tantôt, tu as dû employer un moyen de transport rapide, car j'ai eu l'impression que tu avais fait tout le chemin en une minute. » Le Mar lui répondit : « Comment aurais-je pu le faire, moi, poussière et pécheur? » Mais il répartit : « Ne me déguise pas la vérité; pour aller aussi vite que le vent, il faut, vraiment, que tu sois, encore maintenant, transporté par une voiture. Quant à moi, je suis rompu et j'ai besoin de m'arrêter un peu. » Le Saint répondit : « Nous avons tous deux besoin de repos ; moi aussi je suis fatigué, mais, dis-moi, où allons-nous passer la nuit? — Nous

couclierons où Dieu voudra bien nous faire parvenir. — Si tu ne connais aucun endroit (favorable), nous irons réparer nos forces dans la première localité venue. » Le bienheureux ayant adressé au ciel une invocation pour qu'il leur fût accordé de se reposer, le moine s'endormit (dès cet instant). Il demanda ensuite de pouvoir arriver jusqu'au village, et, avant que sa prière fût terminée, ils y arrivaient.

Il en remercia le Seigneur tout puissant, que rien n'arrête. A lui soient louanges dans les siècles des siècles. — Amen.

Ayant réveillé le moine, il lui fit remarquer qu'il était tard et qu'il fallait se presser. Celui-ci sortit de son sommeil et aperçut les maisons. Or, il se trouva qu'ils atterrirent à la case où ils devaient loger. Le moine interpella le propriétaire : « Comment vas-tu ? — Bien », répondit ce dernier en se demandant dans son cœur : « Est-ce un Dieu ou bien un homme ? » Il leur proposa d'entrer chez lui pour y demeurer, et (les voyageurs ayant accepté) il apporta de l'eau, leur lava les pieds, puis leur présenta son fils qu'un démon avait possédé dès l'enfance.

L'indigène demanda au moine : « Lave mon enfant, ô mon Père, avec cette eau chargée de poussière. » Le religieux s'adressant à Takla Hâymânôt lui dit : « Il vous appartient de le bénir, Monseigneur », et le Mar répondit : « Asperge-le, toi ». Mais le moine répartit : « Votre pouvoir est plus efficace » ; et il fit signe au maître de la maison de présenter l'enfant au Saint. Le père, suppliant, se précipita aux pieds de l'aboune. Ce dernier, se dressant alors de toute sa hauteur, aspergea le possédé en disant : « Esprit impur, par la force de Jésus-Christ, sors de ce corps et n'y rentre jamais ! »

Le démon sortit en aboyant comme un chien. A partir de cette heure, l'enfant recouvra la santé et son père en éprouva de la joie. Celui-ci leur servit un repas et, dès le lever du jour, fit part de son bonheur à ses voisins. Tous les malades, tant paralytiques qu'épileptiques, furent présentés au Saint. Takla Hâymânôt en guérit quarante-neuf, qui rendirent grâce à Dieu de leur avoir rendu la santé par son intercession.

Les deux voyageurs, s'étant remis en route, arrivèrent au pays Amhara, et croisèrent là des gens qui connaissaient le moine. Parmi eux se trouvèrent mêlés des religieux qui questionnèrent leur confrère : « D'où vient cet étranger? » Le moine répondit : « Je l'ai rencontré hier au Choa. » Et ils ajoutèrent avec étonnement : « Comment avez-vous pu venir aussi vite? »

A la pointe du jour, le bienheureux Batzalota Mikaël conduisit Takla Hâymânôt chez Abba Méniet (1) : « Sois le bienvenu, ô mon fils, » lui dit le patriarche, en l'abordant. Puis il le confia à ses disciples en leur donnant pour instructions de revêtir le néophyte d'habits monastiques et de l'associer à leurs occupations.

Les habitants du monastère prirent immédiatement Takla Hâymânôt en amitié. Du reste (il la mérita) en travaillant nuit et jour sans prendre de repos et en acceptant toutes les besognes, au point qu'il devint, pour ces saints hommes, aussi indispensable que l'œil et que l'oreille.

La nuit il commençait par réciter les cent cinquante psaumes, puis chantait quinze hymnes puisées dans différents prophètes. Pendant chaque psaume, il faisait dix génuflexions, si bien qu'il arrivait à réaliser mille six cent cinquante inclinaisons du corps. Lorsqu'il était commandé pour récolter du bois, il s'imposait les mêmes adorations à chacun des quarante fagots qu'il coupait.

Il demeura là sept années. Il jeûnait chaque mardi. S'il arrivait que quelqu'un des frères se cassât une jambe ou une main, ou se crevât un œil : « Vois comme je souffre, » disait-il en s'adressant à Takla Hâymânôt. Aussitôt celui-ci le touchait et le guérissait sur l'heure. S'il tombait dans le feu en s'actionnant au travail, la flamme ne le brûlait pas, tandis que nous en aurions souffert.

Dans l'intervalle, notre moine avait raconté les aventures dont il avait été témoin, et Abba Méniet pensait : « Un ange, sous la forme humaine, ne serait-il pas venu parmi nous? » Dans cette incertitude, il

(1) Le nom d'Abba Méniet, qui apparaît à diverses reprises dans le récit, est pris dans le sens de : le père du couvent, le Supérieur.

commanda qu'on l'amenât devant lui. « Notre Supérieur te réclame », dirent les frères à Takla Hâymânôt. Le Saint vint prestement (1) et, à son approche, le démon s'agita dans cet homme qui tomba en catalepsie. L'aboune fit le signe de la croix sur lui : « Sors, esprit impur, prononça-t-il, par la force de ce lutteur qu'on nomme Batzalota Mikaël. »

Le démon sortit en disant : « Où vais-je fuir loin de toi, Takla Hâymânôt? Voici que tu m'as réduit à l'impuissance en tout lieu. Ne te suffit-il plus de régner sur le Choa que nous t'avons abandonné? Qu'allons-nous pouvoir imaginer contre toi? Nous agirons sur le cœur des hommes pour qu'ils te prodiguent des éloges afin que ta récompense diminue. » Après cette menace, le diable, sous la forme d'un corbeau, s'envola hors de cet homme qui recouvra la santé à partir de ce moment.

Le Saint s'inclina aux pieds d'Abba Méniet : « C'est à ton intervention, lui dit-il, qu'il doit la santé. — Ce n'est pas à moi qu'il la doit, répondit le Supérieur, et c'est ton humilité qui a fait fuir le diable; seulement, je t'adjure de me confier si tu es un homme ou bien un ange? »

En entendant cela, le Saint fondit en larmes et s'inclina jusqu'à terre en murmurant : « Père, une telle pensée a-t-elle pu te venir sur moi qui ne suis que poussière! » Puis il lui baisa les pieds. Mais comme Abba Méniet insistait en lui promettant de ne pas révéler aux autres son secret, Takla Hâymânôt lui narra toutes ses aventures depuis le premier jour jusqu'au dernier.

Alors le Supérieur s'agenouilla devant le Saint et glorifia Dieu de lui avoir conduit ce champion. « J'avais pensé, ajouta-t-il, qu'il était un ange, mais, en réalité, il est comparable au Christ. »

Comme le Supérieur voulait lui épargner de recommencer son travail manuel, le Saint lui répondit qu'il ne le quitterait que sur l'ordre de Dieu et il retourna au moulin. Mais sa renommée s'était répandue dans tous les environs. On vit, de tous côtés, affluer chez Abba Méniet les

(1) Il y a ici une petite lacune dans le texte éthiopien.

infirmes réclamant la guérison. Celui-ci appelait le Saint qui les rétablissait en leur disant : « Soyez guéris, par la prière de l'aboune. » Dans une seule journée il chassa quinze démons et les enfants eux-mêmes connurent les bienfaits des miracles du Seigneur.

Or, un jour, on amena un fou chargé de chaînes. Mais, au moment où il franchissait les portes du couvent, Satan abandonna sa proie et s'enfuit. Cet insensé fut introduit auprès du Supérieur à fin de guérison et, aussitôt, ce dernier fit mander Takla Hâymânot : « Me voici, Père, que désirez-vous ? » Abba Méniet répondit : « Je voudrais, ô mon fils, que tu exorcises ce malade. » Le Saint acquiesça à son désir et prononça ces paroles : « Reçois ta guérison par l'intervention de l'aboune. » Il commanda qu'on le débarrassât de ses entraves ; et le fou s'agenouilla alors devant lui, puis partit calmé. Les gardiens rentrèrent chez eux et firent des réjouissances. Mais Satan revint, qui étrangla l'homme et le rendit plus dément qu'auparavant.

Les gens, le lendemain, durent le charger à nouveau de liens et le ramenèrent à Abba Méniet en lui signalant le fait. L'aboune rappela le Saint et lui dit : « Hier, tu l'as exorcisé, et voici qu'aujourd'hui il est repris de son mal ! » Takla Hâymânôt dit au Supérieur : « Exorcisez-le vous-même, vous qui êtes le chef de la Communauté. » Batzalota Mikaël se leva et prononça sur l'homme ces paroles : « Sois guéri par la prière de Takla Hâymânôt, l'anachorète séparé du monde. »

L'homme se prosterna et le Mar dit à Abba Méniet : « Il me semble, Père, que ces gens cherchent à nous égarer pour nous éprouver ; qu'ils remmènent leur prisonnier ! » Les indigènes affirmèrent sous serment que lorsqu'ils approchaient des portes de l'Église, le possédé devenait aussitôt calme et leur demandait : « Pourquoi m'enchaînez-vous ? » et qu'ils lui répondaient : « Parce que tu es dangereux » ; mais que, dès qu'ils retournaient dans leur village, l'agitation le reprenait et qu'il redevenait insupportable.

C'était Satan qui le molestait ainsi depuis nombre de jours. Or, le Seigneur révéla à Takla Hâymânôt la ruse du démon. Le bienheureux

en fit part à Abba Méniet en lui demandant s'il n'y avait pas pensé. « Comment peux-tu croire, ô mon fils, lui répondit-il, à une machination infernale? — J'estime, répondit le bienheureux, que, lorsque le fou vient ici, Satan le lâche et ne se présente pas dans la crainte d'être dévoilé, mais que, quand il rentre, le démon se ressaisit de lui.

— Mais, qu'y faire? demanda Batzalota Mikaël.

— Permets-moi, ô mon Père, d'aller au devant de lui et j'amènerai le diable ici. En attendant, prie pour me venir en aide.

— Va donc et que Dieu te soutienne! »

Takla Hâymânôt avait pris soin de changer de physionomie. Il se rendit à la ville et croisa le fou ligoté que l'on avait conduit hors des portes. Satan, selon son habitude, était sorti du corps du possédé et se disposait à rentrer par la route quand il se trouva en présence du Saint. En l'apercevant, il commença à pousser des cris : « Malheur à moi, hurlait-il. Comment, ô homme, as-tu pu savoir (que j'étais ici) et que me veux-tu? J'ai manqué l'occasion de t'éviter. » Ce disant, il chercha à s'échapper en courant.

Mais le Mar, montant rapidement sur le char, se mit à sa poursuite, appela Jésus-Christ à son aide, et fit un signe de croix à droite, un signe de croix à gauche, puis, après une course folle, qui dura sept jours, parvint à le rattraper. Il s'en saisit en disant : « Enfin le Seigneur t'a fait tomber entre mes mains! » Le démon lui répondit : « Je te jure que désormais je ne me présenterai plus devant toi. »

Mais Takla Hâymânôt prononça : « Voilà bien le menteur! Père du mensonge, tu m'as déjà fait ce serment au pays de Kattâtâ. — Je n'ai pas menti; ici, nous ne sommes plus en Kattâtâ, mais bien en pays Amhara, et, comme je t'ai abandonné le Choa, je me suis réfugié ici. — Mais ne m'as-tu pas dit que tu ne viendrais plus où je serais? — Je n'aurais pas cru que tu arriverais jusqu'ici. Je t'assure que désormais je ne me présenterai plus là où tu seras. Si tu le veux bien, je partirai encore d'ici. — Je ne te lâcherai pas avant que tu ne te sois pré-

senté à notre Père Batzalota Mikaël et que tous n'aient assisté à ta suprême honte. »

Il tordait le cou de Satan qui continuait sa course, mais, comme il était sur la voiture (il le suivait facilement), chantant des psaumes pour l'affaiblir, et faisant des signes de croix à gauche et à droite pour l'empêcher de s'échapper.

« Je suis fatigué, Père, par cette longue course. J'avais espéré que ma vigueur me permettrait de t'échapper, mais maintenant mon effort m'a épuisé et voici qu'en outre tu récites des litanies contre moi. »

Alors Takla Hâymânôt lui fit faire en un instant une marche pour laquelle il eût fallu employer sept journées et le conduisit devant Abba Méniet.

Satan comparut devant les moines qui furent saisis d'épouvante en voyant sa mine sombre, ses cheveux rouges et ses yeux ardents comme des braises. Le Supérieur s'avança et lui dit : « Pourquoi t'acharnes-tu contre les créatures du Seigneur? — Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Sois le dieu de ceux qui te reconnaissent pour tel, répondit Satan ; fort de cette permission, je règne sur ceux qui acceptent mes commandements, et, comme il protège ceux qui le craignent, j'étends ma domination sur ceux qui me respectent.

— Que Dieu te confonde, s'écria Batzalota Mikaël (pour t'être comparé à lui)!

— Hélas, malheur à moi ! poursuivit Satan. Cet homme m'a démasqué partout. Je ne demande qu'à partir, car je suis profondément démoralisé et sa main me brûle comme du feu. »

Le Saint adressa ensuite la parole au démon : « Jure-moi que tu ne rentreras plus dans ce possédé. — Je jure, répondit Satan, par celui qui a créé le ciel et la terre, que je ne reviendrai plus jamais en lui. Tu as donc complète satisfaction maintenant que tu as étalé ma honte. » Mais Takla Hâymânôt continua : « Dans le combat que te livrent les saints, quelle est la principale vertu qui peut amener ta défaite? — L'humilité, la virilité, la patience sont les trois armes qui me peuvent vaincre. »

Le Mar demanda à Abba Méniet : « Faut-il maintenant le laisser partir? » Mais Satan répliqua en grinçant des dents contre le Saint : « Ta vertu d'humilité me brûle comme du feu. Pourquoi prends-tu conseil auprès de lui? C'est pourtant toi qui m'as attrapé et tu peux faire de moi tout ce que tu veux. Sous la voûte céleste rien ne te dépasse; tu es le serviteur de Dieu, chargé d'accomplir ses volontés jour et nuit et en tous lieux, car il t'a lui-même donné l'autorité sur toutes les âmes. »

Takla Hâymânôt questionna de nouveau : « Père, dois-je le lâcher? » et Batzalota Mikaël répondit : « Puisque tu es parvenu à le dompter, maintenant rends-lui la liberté; le Seigneur se chargera de le châtier de tous ses crimes. »

Alors le Saint le laissa, et, devant les yeux de tous ceux qui se trouvaient réunis, Satan, sous la forme d'une flamme de feu, s'enfuit. L'assemblée remercia Dieu d'avoir bien voulu faire ce miracle par la main de ses serviteurs. Adressons-lui nos louanges dans les siècles des siècles! — Amen.

Ce fou devint un moine remarquable par sa piété et il proclama la gloire de Dieu qui l'avait sauvé par l'intervention de l'aboune Takla Hâymânôt. Que sa grâce personnelle nous touche également!

*
* *

Tandis que se passaient ces événements, un moine, nommé Amda Masqal, qui était né d'une sœur de l'aboune Batzalota Mikaël, fut pris de jalousie en voyant les faits miraculeux accomplis par Takla Hâymânôt et insinua : « Vous êtes tous en admiration devant lui, mais, s'il obtient vos suffrages, c'est par la magie. On dit qu'il existe, en pays choan, des adorateurs de Dassak qui peuvent tuer et faire revivre, rendre malade et guérir. Cet homme, qui se fait passer pour moine, cherche à devenir roi d'Amhara; il fera, par ses pratiques, disparaître votre Supérieur, prendra possession du couvent et le remplacera. »

Un confrère, auquel il s'en ouvrit, sursauta en entendant cette calomnie : « J'aimerais mieux mourir, prononça-t-il, que d'écouter pareille

méchanceté. Pitié, frère, ne me parle pas ainsi de l'homme de Dieu! Voici que la peur me prend. La malédiction du Seigneur pourrait descendre sur nous. Il faut que nous allions lui présenter des excuses pour obtenir le pardon de notre péché. »

Le premier reprit : « Ne te préoccupe pas ainsi de cet homme. C'est un hypocrite qui connait la vie. »

Mais l'autre : « C'est peut-être ton idée, à toi. Quant à moi, je refuse d'écouter de semblables propos. »

Sur ces entrefaites le jaloux tomba gravement malade. On lui conseilla de demander à Takla Hâymânôt de le guérir. Il n'en fit rien. La maladie empira. Dans ses hallucinations, il crut apercevoir un homme qui cherchait à l'étrangler. C'était Satan. Alors il se décida à appeler à son chevet Abba Méniet et lui dit : « O mon Père, ce Takla Hâymânôt, dont vous proclamez tous la piété, est la cause de mon mal. Quand vient minuit, il s'approche de moi et me serre le cou. Sans aucun doute il est un de ces magiciens qui ont été expulsés du Choa. »

En entendant ces paroles, Batzalota Mikaël fut saisi d'épouvante : « Le démon, lui dit-il, est entré dans ton cœur pour t'inspirer des idées aussi insensées à son sujet. » Le Supérieur appela aussitôt Takla Hâymânôt et lui fit part de l'accusation portée contre lui par le possédé, sans en rien omettre.

Le Saint se mit à rire. « Satan, dit-il, s'est emparé de ce malheureux. » Et il demanda qu'on procédât à des prières publiques.

Sur ces entrefaites, les frères qui avaient reçu la confidence commencèrent à s'émouvoir et racontèrent au Saint la conversation passée.

« Retournons-y tout de suite, » ordonna-t-il. Les moines se rendirent auprès du moribond et le questionnèrent : « Est-ce bien cet homme-ci qui te tue ? » Le malade répondit : « Vous venez ici avec un avis préconçu. Pourquoi m'importuner ? Laissez-moi. »

Alors Takla Hâymânôt prit la parole : « Deux influences sont en

jeu. Si c'est moi qui suis la cause de ton mal, le Seigneur te guérira; mais si c'est Satan qui est ton avocat, tu ne t'en relèveras pas. »

A cet instant précis, son âme se sépara de son corps et elle tomba en enfer. Les assistants épouvantés se précipitèrent aux genoux du Saint en murmurant : « Pardonne-nous, Père, nos mauvaises pensées », et ils implorèrent sa pitié en pleurant.

Pour calmer leur émotion, il commença de prier : « O mon Seigneur Jésus-Christ, maintenant que tu as révélé à ces gens le secret de mon pouvoir, permets à ce moine de se relever en vie. De cette façon je n'aurai pas été la cause de sa mort, et il n'y aura pas de scandale dans le couvent.

« Si tu en décides autrement, laisse s'accomplir sur moi la parole de l'Evangile qui dit : Vous êtes heureux parce que l'on vous hait et qu'on vous calomnie à mon sujet. Réjouissez-vous en grandement, car votre récompense en sera augmentée dans le ciel.

« Cependant, je t'en supplie, afin d'éviter de fâcheux commentaires, prescris à ton ange de rapporter l'âme du frère qui est mort à cause de moi ! »

Il prit la main du cadavre : « Que Jésus-Christ, dit-il, te remette debout, à la demande de notre Père Batzalota Mikaël ! » S'étant dressé, le religieux se précipita aux pieds du Saint en murmurant : « Pardonne moi, Père, parce que j'ai calomnié. »

Mais celui-ci lui demanda : « Comment cette maladie t'est-elle venue ? — C'est la punition de mon péché. » Mais comme il avait honte de raconter sa faute et se taisait, Takla Hâymânôt ajouta : « Si tu ne la confesses pas, moi je la dirai. N'as-tu pas pensé et colporté le propos suivant : Si cet homme reste ici, il s'emparera de la direction du couvent à la mort du Supérieur et me supplantera dans cette fonction, car il a conquis la sympathie du peuple par les guérisons qu'il a opérées. Pour empêcher cela, tu t'es mis à déblatérer contre moi et la jalousie a attiré sur toi la maladie. Ensuite, quand on t'a conseillé de t'adresser à moi pour te tirer d'affaire, tu as répondu : Est-ce qu'il y peut quelque chose ? N'as-tu pas dit tout cela dans ta folie rancunière ? »

Le moine confessa : « J'avais pensé que tu ne le saurais jamais et je t'en exprime maintenant mon regret. »

Le Mar répondit : « Tu as évidemment mal agi en pensant ainsi ; cependant le Seigneur est loin de la colère et sa miséricorde est grande ; qu'il nous accorde son absolution ! » A ces mots le malade guérit.

L'étonnement que causa cette cure miraculeuse amena dans tout le pays d'Amhara de grandes manifestations. La modestie du Saint s'en attrista : « Christ, dit-il, tu as dévoilé le secret de mon pouvoir à ces gens. Permets maintenant que je les quitte et indique-moi ma nouvelle direction. »

Sur cette demande, Michel parut et dit : « Salut, ô mon bien-aimé. Voici ce que Dieu te commande. Va à Dabra Stifanos à l'endroit qu'on appelle Haïq. »

Dès l'aube, le Saint fit ses préparatifs de départ. Il prit congé de Batzalota Mikaël en disant : « Père, je quitte ce lieu où j'ai résidé pendant dix ans, parce que ma personnalité y est trop connue ; je dois aller où le Seigneur m'appelle. Mentionne-moi dans tes prières. » Batzalota Mikaël lui donna l'accolade en proclamant : « Pleurez tous, jeunes et vieux ; voici que celui qui avait le pouvoir de guérir vos malades et de fortifier vos faibles nous quitte ! »

Il ajouta quelques exhortations et ne put retenir ses larmes. Les fidèles désolés répondirent en chœur : « Quelle faute avons-nous donc faite pour qu'il nous abandonne ? » Et Takla Hâymânôt leur dit : « Ce n'est pas une fantaisie qui me fait partir. Je dois obéir aux ordres divins. Vivez dans la crainte de Dieu, pratiquez la patience et l'humilité, ces vertus qui conduisent à la vie éternelle et que notre Seigneur Jésus-Christ soit avec moi et avec vous ! »

Il leur fit encore bien d'autres recommandations, mais si on voulait les mentionner toutes, on n'y parviendrait pas. Leurs larmes coulaient lorsqu'il les congédia, et, devant les marques d'affection que lui prodiguaient les gens de tout âge, le Saint se sentit gagné par l'émotion. Il leur donna le baiser spirituel et partit, Michel indiquant le chemin.

Or le Seigneur voulut qu'il arrivât jusqu'au rivage de l'Océan ; mais là, aucun navire ne se trouvait qui pût le traverser. Michel s'aventura le premier et se mit à marcher sur l'onde. Takla Hâymânôt le suivit, et tous deux foulant l'eau de leurs pieds s'avancèrent comme s'ils avaient été sur le sec. Sur la rive opposée, ils trouvèrent un édifice religieux. C'était l'église des saints martyrs. Là l'ange quitta le Saint et disparut.

Mais, avant de rejoindre les cieux, il apparut à Abba Méniet et lui dit : « Un homme se tient devant la porte de l'église ; loge-le provisoirement jusqu'à ce que le Seigneur ait décidé de son sort. » Puis il quitta la terre.

Dans l'intervalle, le Saint s'était adressé au portier en réclamant l'hospitalité. Ce dernier présenta sa demande à Abba Méniet en ces termes : « Il y a là un moine ; mais nous ne savons, ni qui a pu l'amener, ni comment il a pu traverser la mer. » Le Supérieur répondit : « Va le chercher, introduis-le, car c'est Dieu qui l'a conduit. »

Le portier appela Takla Hâymânôt. Le cœur d'Abba Méniet battit en voyant la lucidité de son visage : « Sois le bienvenu », lui dit-il, et ils se donnèrent mutuellement l'accolade.

Une fois installé dans son nouveau logement sur le littoral, le Saint commença à veiller et à se mortifier beaucoup. Il jeûnait chaque octave, ne mangeait que le dimanche, récitait les psaumes de David deux fois en vingt-quatre heures, s'agenouillant et se roulant dix fois dans la poussière. Le nombre de ses génuflexions était de quatre mille six cent cinquante, et en un jour et une nuit le total de ses prosternations pouvait atteindre sept mille trois cents.

Un an se passa ainsi dans les jeûnes et les veilles ininterrompues et, l'une dans l'autre, il arriva à faire trente mille sept cent cinquante flexions du corps par semaine.

On pourrait donc lui appliquer le passage suivant de l'Evangile : « Un maître étant sur le point d'entreprendre un voyage convoqua ses métayers et leur confia son bien en les invitant à le faire fructifier

pendant son absence. Au premier il donna cinq parts, au second deux parts et au troisième une, puis il partit.

« Celui qui avait reçu cinq sacs d'or fit de bonnes affaires et, grâce à cet argent, gagna dix sacs. Il put ainsi rendre quinze mesures à son maître, lors de son retour. Ce dernier tout joyeux lui confia alors l'administration de quinze cantons. »

Le héros de ce livre est le maître dont parla le Christ ; les serviteurs sont les justes ; les parts de fortune sont les bonnes œuvres. Le prêt à faire fructifier est l'encouragement verbal à pratiquer la vertu. Quant aux quinze cantons, c'est bien peu de chose en comparaison du ciel que devait obtenir Takla Hâymânôt comme prix de la mortification de sa chair.

* * *

Dix années s'étant écoulées dans ces dures pratiques, l'ange apparut à Takla Hâymânôt et lui adressa ainsi la parole : « Salut, ô mon bien-aimé ; le bénéfice de tes journées de mortification ne doit plus désormais être appliqué à ton seul salut ; il convient, au contraire, que chacune d'elles devienne profitable au monde entier. »

Le Saint lui dit : « J'ai cherché à racheter mes nombreux péchés et j'eusse évidemment préféré que le Seigneur m'accordât une meilleure condition de vie, mais je compte pour si peu ! » L'ange lui répondit : « Tu t'es infligé la pleine mesure des souffrances que l'homme peut supporter, et les saints n'en auraient pas fait davantage. Le Seigneur te prescrit maintenant d'aller au Choa. Les croyants, que tu avais convertis par tes prières, y sont pourchassés par les diables qui ont reconquis ton royaume spirituel. Lève-toi et pars, Saint du Seigneur, car Dieu te donnera là une récompense dix fois plus grande pour tes peines et pour le sang que tu y répandras. Là, en effet, tu trouveras la mort, mais je serai avec toi. Là, tes disciples se multiplieront comme les grains de sable de la mer. Là, on te construira une grande église sur le modèle du temple de Jérusalem et, de là, le souvenir de ton nom se répandra dans le monde entier. »

Ayant ainsi parlé, l'ange le salua et remonta dans les cieux.

A l'aube, le Saint embrassa Abba Méniet : « Je vais, lui dit-il, où le Seigneur m'appelle. — Pars en paix, lui répondit ce dernier ; heureux sont les pays où tu vas porter tes pas ; heureux le sol qui renfermera ta chair et recevra ton sang ; heureux tous ceux qui naitront de tes paroles et observeront tes commandements : heureux es-tu toi-même ! Quant à moi, ne m'oublie pas dans tes prières. Cependant il faut que tu prennes patience, car il n'y a personne qui puisse te faire traverser la mer aujourd'hui. — Aucune force, répondit le Saint, ne peut arrêter mon Dieu, et, si son intention est de me faire passer, je ne doute pas que sa volonté s'accomplisse ».

Alors Abba Méniet l'accompagna jusqu'au bord de l'eau et là ils se donnèrent mutuellement l'accolade.

Michel apparut à ce moment et se mit à marcher sur la mer comme s'il avait été sur le sol ; Takla Hâymânôt le suivit et tous ceux qui virent ce mémorable événement, tant le Supérieur que ses acolytes, furent saisis d'admiration et entonnèrent les louanges du Seigneur qui fait des miracles au profit de ses saints.

Arrivés sur l'autre rive, les deux compagnons se séparèrent : Michel regagna les cieux tandis que le Saint se rendait au Choa sur le char qui l'avait précédemment conduit.

Là, il rencontra Marcos, un fils du frère de son père ; il le revêtit de vêtements monastiques et se mit avec lui à la recherche d'un couvent. L'ayant trouvé, ils s'installèrent dans une cellule et dix-sept disciples se groupèrent autour d'eux. De ce centre, le Saint rayonna dans les pays environnants du Choa, mais les indigènes pris d'effroi en apercevant des moines s'enfuyaient à leur approche.

L'aboune Takla Hâymânôt, plein de bonhomie, leur dit : « Soyez sans crainte ; nous sommes des hommes comme vous. » Pour les rassurer, il opéra quelques guérisons miraculeuses. Ensuite, il s'attaqua aux sorciers de Dassak, les démasqua, et, par son éloquence persuasive, finit par rallier à sa doctrine les gens de Kattâtâ.

Dans ses pérégrinations dans tout le Choa, le Saint recruta bien des gens qui entrèrent en religion.

Un jour, comme il passait un gué avec un éphèbe, un loup garou saisit ce dernier et le rendit possédé. Sortant prestement de l'eau, le jeune homme se mit à courir en tous sens. A cette vue, l'aboune gagna la terre, fit le signe de la croix et cria au mauvais génie : « Va-t'en, sors de lui, de crainte que sur toi ne tombe la colère de Dieu! » A ce moment le loup garou sortit du corps. Le Saint le saisit par la main et, à partir de ce moment, le pouvoir magique du diable faiblit et il se révéla sous une forme humaine : « Viens ici près de moi, dit le Saint. As-tu encore l'intention d'ensorceler d'autres gens? — A partir de ce moment, répondit le méchant, je ne pourrai plus entrer dans un possédé, car tu as brisé ma force par ton signe de croix. »

Takla Hâymânôt l'interrogea : « Pourquoi t'es-tu saisi de mon enfant? — J'ai cru, répondit le démon, que tu étais un homme comme tout le monde. — Quel est ton nom? — Je me nomme Baher Alqem. »

Alors le Saint le circoncit, le fit entrer dans le christianisme et le baptisa. Il le dénomma Haraio Krestos (le Christ l'a choisi), lui expliqua les saints mystères et en fit un moine qui devint un excellent disciple, respectueux de la loi divine jusqu'au jour de sa mort.

A quelque temps de là, un personnage musulman résidant au pays de Dawaro fut interpellé par son fils, âgé seulement de quatre mois : « Père, disait l'enfant, va donc au Choa ; là tu rencontreras un saint homme que l'on appelle Takla Hâymânôt et il te donnera le salut de ton âme ». Le père ayant refusé de l'écouter, le petit garçon renouvela sa demande et, bien qu'il n'eût pas encore l'usage courant de la parole, chercha à le persuader. Cependant le père ne voulut rien entendre.

Le fait fut révélé par l'Esprit-Saint à Takla Hâymânôt.

Alors ce musulman du Dawaro eut un songe. L'aboune lui apparut dépouillé de son enveloppe corporelle et transporté dans l'empyrée. Sa

figure était appuyée à une colonne de lumière, devant le Seigneur, juge des vivants et des morts, et offrait la communion dans la Jérusalem céleste.

Trois jours de suite l'apparition revint au milieu de la nuit. L'aboune était revêtu de feu et lui parlait des choses de Dieu. Chaque fois l'homme sortait de son sommeil plein d'émotion.

Le Saint lui disait : « N'as-tu pas reçu l'invitation d'aller au Choa pour rejoindre l'homme de Dieu qu'on appelle Takla Hâymânôt et qui est destiné à te conduire dans le chemin de la vie? Ce conseil ne t'a-t-il pas été renouvelé, dénégateur du Christ? »

Il finit par avouer : « C'est vrai, Monseigneur, mais n'es-tu pas toi même ce Takla Hâymânôt? — Je le suis, répondit le Saint, et le Verbe que tu dénies est mon maître. Si tu n'ajoutes pas foi à mes paroles, je te brûlerai du feu de mon bâton. »

Alors le musulman proclama en tremblant : « Je crois, Monseigneur, ce que tu me dis. — Puisqu'il en est ainsi, demain matin tu te mettras en route, tu emmèneras ta femme et ton enfant, tu iras jusqu'à Fatagar, et là, tu me rencontreras. — Mais je ne connais pas le chemin. — Si ta foi est ardente, Lui te fera parvenir. »

Après ces paroles, le bienheureux devint invisible et l'homme se réveilla.

Tout ému, il raconta son songe à sa femme. Celle-ci ne savait que décider. Il lui déclara alors : « Quant à moi, j'ai confiance en lui; si tu crois bien faire en m'accompagnant, viens ; mais si tu désires rester, donne-moi mon enfaut qui sera pour moi mon conducteur dans la vie. » L'épouse répondit : « Je ne me séparerai pas de toi et le désir du Seigneur sera pleinement satisfait, car nous irons tous ensemble. » Ayant ainsi parlé, elle prit son enfant dans ses bras et ils se mirent en route laissant leur maison ouverte et négligeant de prendre des provisions, confiants qu'ils étaient dans la parole de Takla Hâymânôt.

En un jour, ils franchirent la distance qui sépare Dawaro de Fatagar et ils ne se rendirent pas compte du chemin parcouru.

A un moment donné, ils entendirent la formule : « Par la prière du

Père Takla Hâymânôt ». Aussitôt ils s'informèrent : « Dans quelle ville sommes-nous donc? » On leur répondit : « A Fatagar ». Alors ils furent remplis d'admiration et la croyance en Dieu pénétra jusqu'au fond de leurs cœurs. Ils demandèrent où demeurait le Saint, et, grâce aux indications données, furent bientôt en sa présence.

Le Mar s'occupait à chasser des démons. Le musulman s'agenouilla devant lui, lui raconta le songe qu'il avait eu dans son pays et lui fit remarquer qu'il était arrivé en un jour.

Le Mar lui demanda : « Crois-tu en Jésus-Christ, fils de Dieu, fait homme pour sauver Adam et sa postérité? — Je crois, répondit l'homme, tout ce que tu dis, car tu es un prophète caché; baptise-moi. » Alors il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il appela l'homme Tasfâ Hétzân (1), l'enfant Qirqos et la mère Julitte ; puis, après leur avoir enseigné la doctrine chrétienne, il leur donna la communion.

Or ce personnage était précédemment iman. Il adressa ainsi la parole à ses anciens coreligionnaires : « Croyez-moi, l'islamisme est faux et la foi chrétienne est vraie. » Alors beaucoup se convertirent en apprenant ce que Dieu avait fait pour lui, grâce à Takla Hâymânôt. L'aboune en baptisa un grand nombre : cent le premier jour, puis trois cents chacun des autres jours.

Peu de temps après, il donna à Tasfâ Hétzân l'habit monastique et accepta sa femme comme religieuse.

Quinze ans durant, l'aboune parcourut le Choa. Il abandonna l'usage du pain, ne mangeant que du miel et du colza, et, par suite de ces déplacements, aucun habitant ne fut privé de sa visite.

Grâce à l'activité du Saint, le Choa entier était acquis à la doctrine chrétienne quand le patriarche Abba Qirlos (Cyrille) mourut. Le sort

(1) Espoir de l'Enfant.

désigna alors Johannès comme aboune. Celui-ci manda aussitôt auprès de lui Takla Hâymânôt. « Viens, lui fit-il dire, car je veux te grandir et faire de toi un archevêque. Dieu en effet t'a désigné pour être l'instructeur des Gentils et notre père à tous. Que ta sainteté daigne figurer à mes côtés dans l'ordination des prêtres et des diacres, pour assurer l'unité de direction de la foi orthodoxe ».

Quand ce désir lui fut communiqué, le Saint répondit : « Comment pourrai-je, moi simple moine, diriger les consciences ? »

Cependant il ne voulut pas refuser. Il prit le livre que Dieu lui avait donné et qui contient les prières à lire pour l'ordination des prêtres, il prit l'huile de myrrhe que Michel lui avait apportée pour servir à la consécration des autels et des nouveaux desservants, puis il se rendit auprès du patriarche.

Dès que son approche lui fut signalée, Johannès vint à sa rencontre, tout heureux de le recevoir. Il s'agenouilla devant lui. Takla Hâymânôt fit ensuite de même, puis tous deux se donnèrent mutuellement l'accolade. Ensuite ils échangèrent leurs impressions sur l'état de la religion.

Le troisième jour après son arrivée, le Saint remit à l'archevêque le fameux livre et la myrrhe. « Dieu, lui dit-il, l'a fait descendre du ciel pour moi ; prends-le, et, qu'entre tes mains, il serve à la consécration ! — Pourquoi me le donner ? répondit le Papas ; il t'appartient d'en faire usage. Lorsque j'étais en Égypte, l'Esprit-Saint m'avait déjà révélé ta mission. Ton rôle dépassera les faits et gestes des anciens patriarches, et je ne saurais commander tant que tu demeureras à mes côtés. » Le Saint reprit : « J'ai accompli la mission que Dieu m'avait confiée ; maintenant mon rôle est terminé et l'heure de la mort a sonné pour moi. Il n'est pas dans les intentions du Très-Haut de me charger de réunir à nouveau les moines ; qu'il me suffise de les consacrer dans le royaume des cieux ! »

Mais le patriarche n'acceptait pas ce raisonnement : « Ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire les ordinations dans le Choa, lui dit il, mais c'est à toi qui as reçu de la bouche même du Saint-Esprit l'investiture sur cette contrée. »

Le Mar reprit : « Je ne puis maintenant échapper à ma douloureuse destinée. » Et, s'adressant à Dieu, il fit cette prière : « Si ta volonté est que j'ordonne des prêtres, commande à la colombe de descendre et de se poser sur ma tête. Si, d'autre part, tu désires que je dirige un monastère et que je rende les religieux dignes de figurer dans le cénacle de ton royaume, je suis à ta disposition. Mais veuille prescrire, plutôt, à Michel de venir reprendre de mes mains le livre et l'encens. »

Il achevait sa prière et sa troisième génuflexion, quand Michel apparut, revêtu de flammes.

L'ange reçut des mains du Saint le livre et la myrrhe, puis, s'adressant au patriarche tout troublé, lui dit : « Pourquoi importunes-tu ainsi Takla Hâymânôt? peut-il faire une chose qui serait contraire aux ordres de Dieu? Il eût, certes, avec parfaite dignité, procédé aux ordinations; mais sa destinée est supérieure à celle des princes de l'Eglise, et Dieu lui prescrit désormais de recevoir les moines dans le royaume d'en haut. »

Ces paroles achevées, l'ange regagna les cieux, emportant avec lui le livre et l'encens.

Le Papas se prosternant aussitôt devant le Saint lui dit : « Père, tu m'étais apparu comme un homme, mais ta parole est inspirée par Dieu. Bénis-moi et mentionne-moi dans ta prière. »

Et Takla Hâymânôt lui répondit : « Le Seigneur m'a appelé dès le ventre de ma mère. Il assurera l'orthodoxie de ton patriarcat et conservera la foi en Ethiopie dans les siècles des siècles. »

Poursuivant sa destinée, le Saint se mit en route, la paix dans l'âme. Que le Seigneur nous gratifie de sa bénédiction! — Ainsi soit-il.

C'est au Choa qu'il se rendit. En ces contrées où il avait réuni des disciples, il chercha le lieu de son repos : Merat, dans le Wageda, ne lui sembla pas favorable; Yadambat, dans le Geraria, n'offrait pas la tranquillité suffisante; comme il venait de quitter cette ville, Samen, gouverneur de la localité, l'aperçut et vint à sa rencontre. Il était accompagné de ses vassaux : « Gageons, leur dit-il, que cet homme me

donnera sa bénédiction. Que pariez-vous? — Il ne te bénira pas, répondirent-ils, parce que tu n'as pas été converti par lui. — S'il refuse, je vous donne cinquante chevaux; mais s'il accepte, c'est vous qui me les donnerez. — C'est convenu ».

Le Makonen s'avança et s'agenouilla devant le Saint : « Bénis-moi, Père, lui demanda-t-il. » Mais Takla Hâymânôt refusa : « Pourquoi te bénirais-je, dénégateur du Christ? Le Maître n'a-t-il pas dit : Ne livrez pas les choses saintes aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les porcs. Ils les piétineraient d'abord de leurs pattes, puis en se retournant vous mordraient ».

Samen répondit : « Je m'incline et je crois, et j'ai l'intention de suivre tes enseignements. Tu peux donc, dès à présent, accéder à ma demande. »

Dans son for intérieur, le Saint savait qu'il viendrait à lui. Il lui donna sa bénédiction.

« Viens, ô mon Père, lui dit le gouverneur. Je veux t'installer dans une demeure digne de toi. » Alors il confessa son péché et, quand ses gens lui remirent les cinquante chevaux, il en fit hommage au Saint. Puis il lui concéda le pays d'Asabo.

Quand le Mar eut porté les yeux sur cet immense domaine, il éprouva une grande joie et prophétisa en ces termes : « C'est ici que grandiront mes enfants, et le Seigneur m'a promis qu'ils pulluleraient comme les grains de sable de la mer et les étoiles du firmament. »

Mais le gouverneur le prévint : « Il y a ici un Dassak qu'adorent les prêtres idolâtres. J'en ai peur; car il est capable de te tuer et dans ce cas il me tuera aussi. — Tu n'es pas, repartit le Saint, sans avoir entendu dire que le Seigneur était venu à bout d'innombrables mages et devins. »

Sur ces paroles, il entra dans une cellule et ses disciples avec lui.

Les diables commencèrent aussitôt l'attaque, mais Takla Hâymânôt les défit tous. Pendant la nuit, les vassaux vinrent avertir le gouverneur qu'ils avaient aperçu des animaux rouges pénétrant dans la cellule.

Dès qu'il fit clair, le prince des démons, fils de prince, saisit son arc et s'efforça de le bander. Il ne put y parvenir. Que peut faire au lion le ver ? Le prince demeura impuissant.

Ce même jour, Haraio Krestos (1), un des disciples du Saint qui s'occupait à fendre du bois pour cuire des légumes, vint l'avertir que l'eau de la marmite était douce comme le lait qui coule des seins de la mère. Cela était arrivé parce que le Saint avait, par sa prière, fait jaillir du rocher une source qui existe encore aujourd'hui. On l'appelle la Fontaine de Takla Hâymânôt; mais, depuis que les diables ont abandonné la lutte contre le Saint, elle a perdu ses qualités surnaturelles.

Revenons au précédent sujet. Un jour, un mauvais génie, appelé Bahera Alqem, se trouva en face d'un des disciples du Saint et, à son aspect, ce prince infernal recula plein de crainte. Voyant cela, le religieux alla droit à lui et lui dit : « Pourquoi avoir peur? je suis homme comme toi. — Quel genre d'humains êtes-vous donc ? — Monseigneur, notre Père, habite ce couvent et nous nous inclinons tous devant lui. Tu devrais toi-même venir lui rendre hommage. » L'autre répondit : « Demain nous nous retrouverons en ce même lieu. »

Le disciple narra au Saint cette rencontre fortuite et le Mar approuva sa conduite : « Va au rendez-vous, lui prescrivit-il, et ramène-le ici. » Dans cette intention, le disciple retourna à l'emplacement où les démons aimaient à se réunir et aborda à nouveau son interlocuteur. Mais, devant son invitation, le prince des démons lui répondit qu'il n'osait y aller de crainte d'être mangé, car il avait idée qu'ils se nourrissaient de chair humaine.

Le religieux lui objecta : « Peut-être en mangez-vous vous-même ? — Non point, répondit-il. — Eh bien nous n'en mangeons pas non plus. Tu peux donc venir sans arrière-pensée.

— Aujourd'hui j'ai encore une certaine inquiétude, mais demain je

(1) Le Christ l'a choisi.

prendrai mon arc et j'irai. » Le jour suivant il se présenta en effet avec ses armes et se rendit jusqu'au couvent. Le disciple marcha devant lui vers la porte et l'invita à entrer, mais l'autre, qui n'était pas tranquille, refusa de la franchir.

Le Mar, prévenu du fait, s'avança à sa rencontre, et lorsque l'infidèle l'aperçut, il tomba à terre et son arc se brisa.

Takla Hâymânôt fit le signe de la croix, le releva et s'efforça de le tranquilliser, puis il prescrivit au diacre de lui donner à boire. Ce dernier puisa de l'eau dans une coupe et la présenta à la bénédiction du Saint.

Quand il l'offrit ensuite à l'infidèle, cette eau était devenue une liqueur délicieuse; celui-ci, flairant un maléfice, déclara qu'il n'en boirait que quand le diacre y aurait lui-même trempé ses lèvres. « Goûtes-y d'abord, » dit le Mar à son disciple, et le jeune homme but avant de passer le breuvage.

Or ce jour-là était un vendredi et il était trois heures. L'homme vida la coupe avec une vive satisfaction.

« Tu reviendras demain, lui dit Takla Hâymânôt, pour en boire encore. — Bien volontiers, » répondit l'homme; et, le jour suivant, le diacre présentait l'eau à la bénédiction épiscopale, puis le mécréant dégustait l'hydromel exquis.

Grâce à cette gourmandise renouvelée, l'infidèle se convertit et reçut le baptême. Quelque temps après, il se faisait moine.

En apprenant ce fait, le Dassak, traqué dans son repaire, devint cramoisi et grinça des dents : « Ce Saint, dit-il à ses compagnons, veut nous chasser de partout; il faut agir! » Et, de tous les pays environnants, les mages accoururent pour le soutenir dans la lutte.

En les apercevant, les disciples questionnèrent le Saint : « Que signifie ce rassemblement? »

Takla Hâymânôt leur répondit : « Ne voyez-vous pas, mes enfants, que ce sont tous les serviteurs de l'iniquité qui se liguent contre nous? — Père, où devons-nous fuir, en ce cas, car voici qu'ils approchent pour nous massacrer? — Qu'avez-vous à craindre? leur dit-il; rappelez-

vous ce qu'a chanté David : « Le Seigneur est la lumière qui m'éclaire. « Je suis tranquille ; qui pourrait m'effrayer ? » Et il acheva le psaume entièrement.

« Ailleurs, le Poète-Roi a écrit : « Frappe, ô Seigneur, ceux qui me « molestent. Combats pour moi ceux qui m'attaquent. Dis à mon âme : Je « suis ton aide. »

« Et, dans un autre passage : « Tous les peuples m'ont cerné ; mais, grâce à Dieu, je les ai vaincus. » Et il récita jusqu'à la fin.

« Ces terribles sorciers, qui lèchent la poussière, s'approchent et leur but est d'anéantir notre couvent. »

Sortant de sa demeure qu'il avait placée sous la protection de l'Esprit-Saint, le Saint se porta alors vers la campagne et son regard contempla cette multitude qui s'agitait en vain. Il ne s'en préoccupa pas et la laissa approcher. Mais quand les infidèles furent arrivés à portée de sa voix : « Que le Seigneur se lève, proclama-t-il, et que ses ennemis se dispersent ! »

A cet appel, ils s'enfuirent de tous côtés, la terre les engloutit ; et le souvenir même de leur existence s'évanouit.

Dès lors la terre choane fut définitivement acquise à la doctrine chrétienne et le renom du saint Takla Hâymânôt, proclamé au Choa, s'étendit, de là, jusqu'aux confins du monde.

Un autre jour, le Saint priait debout lorsqu'un serpent à deux cornes s'élança sur lui et chercha à l'avaler. D'un signe de croix, il le coupa en deux et appela aussitôt son disciple pour voir la bête. L'aspect en était effrayant. Sur l'ordre de Takla Hâymânôt les deux parties furent rassemblées et on put constater qu'il avait soixante coudées de longueur.

C'était encore Satan : « Tu me vaincras donc toujours, siffla-t-il à ses oreilles. C'est bon, je t'abandonne la terre du Choa. » Puis il disparut comme s'envole la fumée et, à partir de cet instant, cessa de le harceler.

Le couvent se peupla. Venus des environs, comme des provinces les plus lointaines, de nombreux disciples revêtirent l'habit monastique.

Il se présenta aussi des femmes ; aussi l'aboune jugea-t-il nécessaire de dresser un autel au centre du monastère. Dans la section réservée aux religieuses, il fit peindre l'image de Marie, qui fut ornée d'un cadre de feuilles de palmiers.

Tel saint Jean le précurseur, notre bienheureux fut, pour cette terre choane, le fondateur du Christianisme.

Et tel saint Antoine, l'anachorète, il devint le propagateur du monachisme en Éthiopie.

Pour donner l'exemple, il se fit édifier une cellule dans laquelle il se confina pour livrer son premier combat monastique. Il n'en sortit plus, ni le jour, ni la nuit, s'absorbant dans le jeûne et la prière, ne se nourrissant que de feuilles et ne buvant que de l'eau.

Tels les anges autour du Christ, ses administrés, sans distinction de sexe, se groupèrent en phalanges nombreuses autour de leur pasteur, les hommes ignorant les femmes et les femmes répudiant toute passion.

Quand ils faisaient ensemble la prière pour la communion, le Saint, un cierge à la main, les surveillait et, de son bâton, frappait indistinctement le moine ou la religieuse qui ne se mortifiait pas suffisamment.

« Si tu ne pleures pas ici, lui disait-il, tu verseras des larmes plus amères dans l'enfer, séjour des douleurs cuisantes et ininterrompues. »

L'Eucharistie n'était distribuée qu'à la fin de la liturgie nocturne. Il obligeait ses disciples à réciter le psaume qui commence par la formule « Heureux l'homme », et n'acceptait de donner la bénédiction que lorsque chacun individuellement avait achevé sa prière. Finalement, il chantait l'action de grâces pour le peuple, pour le roi et pour le pays.

***

Tandis que le Saint s'absorbait dans cette rigoureuse mortification, les disciples avaient entrepris de semer des fèves et des poireaux pour

assurer leur subsistance, mais les corbeaux, les moineaux et les vers blancs causaient de grands dégâts à leurs plantations, car, aux alentours de cette oasis, la terre d'Asabo était désertique. Ils rendirent compte au Mar de leurs déboires et lui demandèrent ce qu'ils devaient faire.

« Ne vous impatientez pas, leur répondit celui-ci. Remarquez que c'est nous qui sommes venus nous installer chez eux, et non pas eux qui nous ont cherchés. Or, Dieu leur prescrit également de manger pour vivre. » Et il défendit qu'on les détruisît.

Le jour suivant, un corbeau, s'enhardissant, arracha des mains d'une religieuse le produit de sa cueillette en la frappant avec force. Les moines durent intervenir pour le chasser.

Et le fait fut rapporté au Saint.

Celui-ci s'adressa aussitôt ainsi aux corbeaux et aux autres animaux : « Je vous ai tolérés jusqu'ici, en vous considérant comme des créatures de Dieu, mais vous avez maintenant dépassé les limites de vos droits ; à partir de ce moment, redevenez respectueux des prescriptions du Seigneur et ne ruinez plus le fruit du travail des saints. »

Dès lors, et jusqu'à la mort de l'aboune, les bêtes sauvages furent domptées par cet ordre ; et tous les moines, pieux et purs, qui se succédèrent sur cette terre angélique, n'eurent plus à se préoccuper du voisinage des animaux malfaisants. L'âne vécut côte à côte avec les hyènes, la chèvre fut respectée par les léopards, et tous demeurèrent charmés par la volonté de Takla Hâymânôt.

Que sa prière et sa bénédiction soient avec nous ! — Ainsi soit-il.

Le vénérable Mar poursuivit l'instruction de ses élèves. La parole de l'Évangile, commentée nuit et jour, échauffait leur zèle et remplaçait pour eux la nourriture. Négligeant entièrement ce monde, ils vivaient comme des anges, et le Saint, au milieux d'eux, était semblable au Christ.

Le précepte du Rédempteur : « Suivez mon exemple pour la direc- « tion des âmes et l'obéissance au pasteur », pouvait ainsi être appliqué

au maître et aux disciples. Durant seize années il en fut ainsi. Leurs désirs étaient connus de lui avant qu'ils les eussent exprimés, et ils savaient par lui ce qui devait arriver, dans le présent et dans l'avenir.

*
* *

Takla Hâymânôt adressa alors à Dieu cette parole de contrition : « Malheur à moi, insensé! que dirai-je et que répondrai-je au moment où paraîtra le Juge suprême? Je crains de ne m'être pas assez souvenu du précepte suivant : « Plusieurs me diront en ce jour : n'est-ce-pas à ton « service que nous avons consacré nos efforts? et moi je leur répondrai : « Oui, certainement, je vous le dis, éloignez-vous de moi, car je ne vous « connais pas. Vous n'êtes tous que des ouvriers d'iniquité! » Et le Saint ajouta : « Malheur à moi, dans ce cas! Où me réfugierai-je devant la face menaçante du Vivant? »

Mais pourquoi, Père, te ravaler ainsi? En comparant ta lutte à celle des autres saints, il n'y en a pas une qui soit plus formidable ; et ton Seigneur ne t'a-t-il pas rassuré en disant que le ciel et la terre n'ont pas la valeur d'une seule de tes pénitences? Tu ne peux l'avoir oublié, et, en vérité, je le proclame : la fréquentation de Dieu fut l'objet de ta vie ! Car, comme dit le prophète, les doctes conseils et la sagesse sont l'apanage des saints.

Voici maintenant la liste des enfants du Saint qui sont devenus célèbres : Marc, Thomas, Siméon, Tasfâ Hetzân, Élisée, Yetbarek, Élie, Krestos Biézân, Masqal Moâ, Tasfâ Selous, Philippe, Honorius, Eustache, Thadée, Josias, Adehanié Égzié, Krestos Moâ.

Ces moines admirables devinrent les colonnes de la terre comme les anges (sont les piliers du ciel).

En guise de cellule, le Mar se fit forger une sorte de cage, garnie de pointes de fer partout où il pouvait s'appuyer, à droite, à gauche et

par derrière. Il s'y plaça debout, et, sans s'asseoir, sans bouger, il y demeura jour et nuit, ne consommant que des rognures de feuilles et de l'eau. Là, pendant sept années, il fit des actes de sanctification et de bénédiction, louant et glorifiant le Seigneur.

Confiné dans ce réduit, il n'éprouvait plus aucun plaisir à jouir du soleil ni à contempler la lune et les étoiles ; l'été, l'hiver, les semailles, les moissons lui étaient indifférents. Il négligeait tout cela, dans son ardent amour du Seigneur ; les yeux fixés au ciel, il causait avec Dieu, sans souci des misères de ce monde passager et répugnant. Bien des fois, son âme montait jusque dans l'empyrée, où elle s'entretenait avec les flammes qui constituent le corps des anges et elle y observait l'exaltation des saints ; elle assistait aussi à la condamnation des impies et à leur chute dans l'enfer qui engloutit les infidèles.

Dans ces derniers moments de vie, son âme, distinguée par Dieu et chérie du Christ, put contempler tout cela. Et cette vision le soutint dans son agonie. Peu à peu il devint méconnaissable.

Ne te semble-t-il pas, ô lecteur, que ce martyre infligé à sa personnalité est surtout cruel parce qu'il se prolonge dans cette vie périssable ?

Notre Seigneur lui dit enfin : « La possession (spirituelle) de la terre du Choa t'est définitivement acquise ; car tu l'as rachetée dix fois par le sang répandu dans ta lutte. Je t'accorde mon alliance. Sache que, désormais, le fidèle qui célébrera ton anniversaire ou invoquera ton nom, comme l'écrivain qui fixera l'histoire de ta vie, en auront aussi le bénéfice. Cela, je le jure, sur ma tête, sur mon bras puissant, et sur mon trône glorifié en tout temps ! »

Cet encouragement le soutenait dans sa souffrance, tandis que son sang coulait sans cesse, tandis que ses yeux pleuraient comme une source au point de mouiller la terre, tandis qu'il demeurait debout dans sa cage sans pouvoir prendre un point d'appui, harassé par la fatigue et les privations.

Et cela dura sept ans.

Au bout de la septième année, le vieillard baissa. Il devint inconscient désormais des charmes de ce monde. Par le fait de sa station prolongée debout, une de ses jambes se brisa, et, dans sa chute, se cassa en quatre morceaux ; ses genoux, ses cuisses se décharnèrent ; la sève de sa vie se perdit ; les muscles de son corps se desséchèrent ; sur ses hanches, la chair dépérit. Il ne resta que les os seuls et l'éclat du visage.

Songez, ô mes amis, qu'il accepta toutes ces misères, non pour lui, mais dans l'intérêt de cette terre éthiopienne qu'il avait acquise au Seigneur, afin de lui assurer la grâce et la miséricorde divine. Il priait pour obtenir la fertilité au pays. Il voulait que les fruits ne périssent pas, que les sources ne tarissent pas, que la nourriture ne manquât pas aux bêtes des champs, ni le blé aux humains, ni le fourrage aux animaux domestiqués par les fils de l'homme. Il voulait la conservation du culte catholique, l'écrasement des ennemis du roi, l'intelligente direction par les évêques, le parfum agréable (de l'encens) pour les prêtres, les missions fructueuses pour les diacres, la pureté pour les moines, l'indulgence et la pitié pour tous.

Que le profit de sa prière nous soit acquis !

Après la rupture de sa jambe, l'édifiant aboune demeura intégralement sept ans sur son trône de douleur. Sans faillir un jour, pendant cette longue période, il refusa toute nourriture et toute boisson, satisfactions qu'il s'était accordées précédemment.

Or, comme la huitième année s'achevait, le jour du décès de sa chair étant proche, le saint homme vit venir à lui Notre-Seigneur. A ses côtés figuraient Notre Dame Marie, les douze apôtres, les justes et les martyrs, ainsi que Michel et Gabriel, chargés de le transporter au ciel.

« Salut, ô mon bien-aimé Takla Hâymânôt », prononça Dieu, et aussitôt une lumière éclatante perça les ténèbres de la nuit.

Le Saint se redressa et se trouva debout sur ses deux jambes, les morceaux ayant repris leur place, vigoureux comme s'ils n'eussent pas été brisés. Il s'agenouilla aux pieds de Notre Seigneur. Ce dernier le bénit et lui dit : « A toi désormais la béatitude, et que cette même faveur soit acquise aux enfants qui naîtront de toi, s'ils observent tes préceptes et suivent tes conseils!

« Mon indulgence est acquise à celui qui fêtera ton anniversaire, à celui qui proclamera ton nom, à celui qui édifiera ton martyrium, à celui qui écrira l'histoire de ta lutte.

« Et, j'en fais le serment, je confirmerai l'alliance que j'ai contractée avec toi jusqu'à la sixième génération.

« Celui qui entreprendra un pèlerinage sous tes auspices, le jour de ta fête, et qui l'aura accompli, sera reçu, lors de son dernier voyage, sous les ombrages de ma demeure.

« Ma parole n'est pas trompeuse.

« Celui qui aura rassasié les affamés en mon nom, au jour de ta fête, je l'associerai avec toi durant des milliers d'années et je le désaltérerai à la source de la vie. Celui qui aura donné des vêtements aux pauvres dénudés, je le revêtirai de la lumière étincelante de la justice. Celui qui aura apporté de l'encens, du raisin, du beurre à l'église, celui qui aura offert le vin délectable ou les aromates purificateurs, sera recueilli par moi et absous de son péché.

« Si un homme vient en aide au malheureux tombé dans la misère, s'il soigne les malades et console les affligés, s'il donne un coup de main au travailleur, en l'aidant à faucher l'herbe, à fendre le bois ou à puiser l'eau, une place lui sera réservée dans mon royaume éternel.

« De quelque endroit qu'il se déplace, qu'il vienne de loin ou de près, le grand personnage qui rendra visite à ta tombe sera considéré par moi comme étant allé à Jérusalem, à mon tombeau. S'il reçoit la communion à cet endroit, ou, même, s'il recueille les miettes du repas funèbre offert en ton honneur, je lui distribuerai, à mon tour, l'eucharistie dans la Jérusalem céleste et je le prendrai dans mon royaume éternel. »

Ainsi parla Jésus, et sa parole ne saurait tromper.

Mais une terrible épidémie décima les moines. Une affreuse mégère, émanation de la peste, vint s'attaquer au Saint, et, malgré son regard suppliant, le frappa à son tour.

Alors le Mar dit à cette démonesse : « Toi aussi, Dieu te déracinera » ; et il arriva qu'elle pâlit et mourut.

Les génies directeurs de la maladie, justement effrayés de ce fait, vinrent trouver le Saint : « Père, lui dirent-ils, si nous agissons ainsi, nous en éprouvons du regret ; mais c'est le Seigneur qui nous a envoyés. »

Takla Hâymânôt leur répondit : « En admettant que vous soyez chargés de me ravir mes enfants, prenez soin de ne pas confondre le juste avec le pécheur et de ne pas déraciner l'arbre avant qu'il ait produit son fruit. Rappelez-vous que c'est la volonté de Dieu, et ne manquez pas de la transmettre aux enfants de vos enfants. »

Et les malins le promirent.

Passant alors de ce monde périssable dans l'éternité qui ne s'achève pas, quittant la peine pour le repos, l'aboune Takla Hâymânôt, le grand lutteur, distingué par ses œuvres, rempli de la grâce du Seigneur qui l'avait adopté, rendit son âme.

Porteurs de lumières, de fleurs et de couronnes, des anges, descendus des cieux, la recueillirent : Michel la plaça sur son aile. Les clefs en main, Gabriel prit la tête du cortège, sept anges se placèrent à gauche, sept à droite, et les autres messagers de Dieu, trois couronnes et sept flambeaux dans leurs mains, se groupèrent autour d'eux en nombre considérable.

Toute la phalange angélique proclama en chœur : « Gloire au Très-Haut ! — Paix à la terre ! — Satisfaction aux hommes ! Celui qui a souffert sur cette terre vivra éternellement. Telle la plante verte, l'homme intègre produit ses fruits et sa prestance est majestueuse. Pour les justes, la mort, c'est la vie. »

Ils parvinrent ainsi jusqu'au trône de Dieu et lui présentèrent l'âme. Notre Seigneur l'accueillit ainsi : « Viens, âme pure, qu'a distinguée mon Père. » Puis il l'introduisit dans la Jérusalem céleste et lui confia le gouvernement de quinze provinces. Il lui répéta les promesses qu'il lui avait faites pour ceux qui fêteraient son anniversaire et remémoreraient son nom en leur promettant des récompenses dix fois plus grandes.

Finalement il le conduisit jusqu'à la tour de son sanctuaire, lui fit admirer la beauté de la construction et ses neuf mille colonnes de feu et ajouta :

« Tu résideras ici avec moi parce que tu m'as beaucoup aimé. »

Ces paroles dites, Notre Seigneur le baisa sur la bouche et enguirlanda sa tête d'une couronne de gloire sept fois plus brillante que le soleil.

Alors le Saint tomba à genoux, et rendit grâces au Créateur qui lui accordait la récompense sollicitée depuis son enfance.

Reprenons maintenant notre narration.

Lorsqu'il sentit que la mort approchait, Takla Hâymânôt réunit ses disciples; il leur rappela les promesses divines et leur prophétisa les événements qui devaient suivre son décès. Une religieuse s'approcha de lui et lui demanda instamment de bien vouloir rapporter les règles particulières qu'il avait établies pour les animaux sauvages : « Il appartient à Dieu, lui répondit-il, de délier ce qu'il a lié. Qu'ils recouvrent néanmoins leur liberté ! » Et, à partir de ce moment, les hôtes du désert reprirent la férocité qu'ils avaient oubliée pendant dix-neuf ans.

Le Saint mourut le vingt-quatre du mois de Nahasié (1), dans la quatre-vingt-dix-neuvième année de sa vie. On l'enterra avec pompe dans sa cellule. Que sa prière et sa bénédiction soient acquises à nous-même et à tous ceux qu'il a baptisés ! — Ainsi soit-il.

(1) Le 24 août. Le mois de Nahasié est le dernier mois de l'année éthiopienne. Le Synaxare indique bien cette date.

La cérémonie funèbre terminée, Abba Méniet proclama Elisée aboune, ainsi que le Saint l'avait prescrit. Mais la peste durait toujours et beaucoup de religieux passaient de vie à trépas. Alors se produisit le fait suivant : un diacre, qui était mort, étant ressuscité, les moines lui demandèrent en quel lieu il s'était rendu.

Il répondit : « Je me suis trouvé transporté devant Takla Hâymânôt. Notre père était assis sur un trône élevé; malheureusement pour moi, son auréole était si brillante que je n'ai pu le contempler ; elle dépassait certainement, en éclat, sept fois le soleil. Il m'a dit :

« Retourne auprès de mes élèves et rapporte-leur ce que tu as vu ; le « Seigneur m'a permis d'illuminer la terre, transmets-leur cette clarté. « Qu'elle devienne l'héritage de mes enfants et de ceux qui célébreront « ma fête! Exhortez les générations futures à conserver mon culte. Après « Elisée, Philippe prendra la charge du patriarcat. Pendant le temps « qu'il occupera mon trône, mes disciples se multiplieront à l'infini et « ma renommée se répandra dans le monde. »

Après ces paroles, le diacre s'endormit du dernier sommeil et on l'enterra.

*
* *

Pour affirmer la véracité de ce récit, nous invoquerons, à titre de références, les nombreux croyants et leurs pasteurs qui résident en Egypte, ainsi que les moines du désert. L'Esprit-Saint leur a fait connaître l'endroit de la sépulture du saint aboune et ils n'ignorent pas que sa divinité descend en ce lieu à chaque visite.

Nous citerons également le témoignage du patriarche d'Alexandrie. Deux moines s'étant, en effet, rendus auprès de lui, il leur demanda d'où ils venaient : « Du Choa, répondirent-ils. — Vous connaissez sans doute le tombeau de Takla Hâymânôt? — Parfaitement ; nous venons précisément de là. » A cette déclaration, l'archevêque s'inclina jusqu'à terre devant eux. Comme il s'informait du but de leur voyage, ils confessèrent qu'ils étaient venus pour obtenir la guérison de leurs âmes. « Ce n'est pas moi, homme misérable, qui puis y faire

quelque chose. Êtes-vous ignorants au point de ne pas connaître les engagements de Dieu envers Takla Hâymânôt? Être enterré dans son cimetière et invoquer son nom, voilà les viatiques infaillibles pour gagner le ciel. Retournez à vos champs. » Mais il arriva que leur vigne dépérit. Alors, ils retournèrent auprès de l'archevêque qui fut déconcerté en apprenant leur insuccès : « Puisque vous affirmez que vous venez du tombeau, leur dit-il, vous devriez avoir une part de la bonne récolte. — Père, nous n'avons pas menti, répondirent-ils; et c'est bien le lieu de notre résidence. — Dans ce cas, proclama-t-il, ayez bon espoir et rentrez chez vous, car, sans épreuve, il n'y a pas de salut. » Or, il arriva que leur vigne refleurit surabondamment; mais ces deux malheureux n'avaient pas confiance dans l'efficacité de l'intervention du Saint et ils périrent misérablement.

Nous prendrons, en troisième lieu, comme témoin Abba Mathieu et nous remémorerons les paroles qu'il adressa à son clergé sur ce sujet : « Lorsque les pontifes spécialement affectés au culte du tombeau de l'aboune Takla Hâymânôt distribuent la communion et font monter l'encens vers le ciel, l'Esprit-Saint descend, chaque fois, en ce lieu. Cela, je le sais; mais vous ne leur êtes pas inférieurs. Associez-vous donc à eux chaque fois que vous consacrez l'hostie; et que vos cœurs s'élèvent, avec l'encens, jusqu'à la Jérusalem céleste. »

Enfin nous nous appuierons sur Abba Mathieu, le chef de notre clergé, qui fut le témoin oculaire de ces événements, en priant Dieu de seconder ses efforts.

Bien qu'il nous soit possible d'invoquer d'autres témoignages, nous nous bornerons à citer ces quatre autorités et nous demanderons à Dieu de ne pas nous en tenir rigueur. Nous le supplierons seulement de bien vouloir nous faire profiter des promesses qu'il a faites au Saint.

Mais nous nous écartons du sujet.

Sous le patriarcat de Philippe, la prédiction du mort s'accomplit et

les adeptes de Takla Hâymânôt devinrent innombrables. A l'imitation d'Abraham, Isaac et Jacob, ce dernier donnant le jour aux douze étoiles qui furent les tribus d'Israël, et dont les rejetons se multiplièrent comme les grains de sable de la mer, ainsi Takla Hâymânôt engendra Elisée qui eut pour successeur Philippe sur le trône épiscopal. De ce dernier sortirent les douze pasteurs chrétiens chargés d'assurer la conservation de la foi orthodoxe et dont les brebis se sont réparties dans les douze diocèses du Choa, où leur piété brille comme le soleil.

On peut donc, sans crainte de se tromper, proclamer bienheureux l'artisan, docile aux conseils de son Dieu, qui consacra son effort à le servir.

Un seul incident troubla, par la suite, cette félicité : L'aboune Philippe dut excommunier quatorze esprits forts qui avaient refusé, successivement, d'encenser le tombeau au jour du tazkar (1). Cette sanction les détermina d'abord à reprendre, pendant quelques années, la célébration de l'anniversaire. Mais, par la suite, ils abandonnèrent définitivement la tradition, contrevenant ainsi à la prescription suivante de l'Évangile : « Celui qui méprisera les ordres de son chef sera ignoré par Dieu quand son tour viendra. »

Puissions-nous éviter pareille transgression !

*
* *

L'histoire de la vie de Takla Hâymânôt s'arrête ici.

Ce livre relatant les faits et gestes de l'homme de Dieu a été révélé le neuvième mois de la (mille) deux cent septième année. J'en ai cherché l'inspiration dans les six générations qui se succédèrent depuis Takla Hâymânôt jusqu'au patriarcat de Jean, comme se succé-

(1) Le tazkar est le repas funèbre anniversaire.

dèrent six générations de patriarches depuis Adam jusqu'à Yared, et mon but, en l'offrant à votre lecture, est d'exalter la pénible lutte du saint aboune.

J'ose espérer que je n'ai froissé aucune conscience; et le lecteur m'excusera de ne pas avoir donné plus de développement à mon travail, soucieux que j'étais de le mener à bonne fin.

Puisse le délégué divin soutenir mon effort jusqu'au dernier souffle de ma vie!

Cet exemplaire a été transcrit sur parchemin la quatre-vingt-dix-septième année de la Miséricorde, sous le règne de Gabra Masqal, le roi chéri de Dieu, Barthélemy étant patriarche et recteur de la foi en Éthiopie.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit! — Ainsi soit-il.

*
* *

Dieu accueillera, dans son royaume, avec la même bienveillance celui qui aura lu personnellement cet ouvrage, celui qui en aura écouté attentivement la lecture et celui qui l'aura vulgarisé en le traduisant. Les anges gardiens seront leurs guides; les martyrs et les justes, leurs avocats, ainsi que la vierge Marie. Takla Hâymânôt, le missionnaire, présentera leur requête.

Puisse-t-il ainsi nous sauver de la mort du péché!





Image de Takla Hâymânôt (1).

La lecture de la Vie de Ṭakla Hâymânôt montre que les pieux moines, auxquels nous en devons le récit, ont eu pour but exclusif, pour unique préoccupation, de proposer à leurs lecteurs un parfait modèle de vertu.

Fiers d'exalter un enfant du pays parvenu à un éminent degré de sainteté, ils ont détaillé avec complaisance son zèle évangélique, ses rigoureuses mortifications et sa fin extraordinaire; mais leur état d'esprit particulier les a amenés à passer complètement sous silence tout un côté de la biographie de Takla Hâymânôt, et, en insistant sur le seul aspect édifiant de sa vie, à ne pas souffler mot du rôle joué dans l'histoire de l'Ethiopie par le saint aboune.

Ainsi, le nom du roi Ykouno Amlak, « l'israélite qui reprit le pouvoir des mains de la dynastie Zagué » (2), le contemporain du Saint, n'apparaît qu'une seule fois dans le texte.

Moins exclusifs que les moines, les lettrés se sont, par la suite,

(1) D'après le manuscrit éthiopien de Lady Meux, numéro 4. Cf. : « The miracles of the blessed virgin Mary and the life of Hanna and the magical prayers of Aheta Mikaël » ; et traduction anglaise de E. A. Wallis Budge. (W. Criggs, Chromo-lithographer to her majesty the queen. — London, 1900).

(2) Voy. plus haut, à la page 354.

efforcés de faire ressortir l'importance des questions politiques et religieuses traitées, à cette époque, par le souverain éthiopien et l'aboune.

La tradition populaire a fait de Takla Hâymânôt le porte-parole de la religion et l'avocat du prince issu de la Tribu de Juda. C'est ce qu'il convient de signaler ici en quelques mots :

Vers le milieu du XIIIe siècle, l'empereur d'Ethiopie Nakueto Laab, vieux et sans enfants, manda auprès de lui Takla Hâymânôt et le pria d'exprimer son opinion au sujet de la succession au trône. Takla Hâymânôt n'hésita pas à rappeler au prince que si la dynastie Zagué, à laquelle il appartenait, régnait depuis trois cent cinquante ans, elle ne devait le pouvoir qu'au succès de ses armes et que, dans de telles conditions, c'était pour lui, Nakueto Laab, un devoir patriotique de rendre à la lignée légitime le sceptre qui lui avait été naguère enlevé.

Nakueto Laab était un chrétien convaincu. Aussi l'avis de l'aboune produisit-il sur lui une profonde impression. Il se rallia à sa proposition et offrit la couronne au descendant de Salomon qui gouvernait au Choa. Celui-ci accepta et un traité solennel, proclamant Ykouno Amlâk empereur, intervint entre le représentant de la dynastie salomonienne et l'héritier des Zagués. La renonciation, d'après la légende, se serait faite sur la base d'un partage des terres de l'Empire en trois parts : l'une attribuée au souverain, la seconde à l'église et la dernière au peuple, abstraction faite de la province de Lasta qui restait aux descendants de la dynastie Zagué, lesquels la possèdent encore aujourd'hui.

Voilà les faits, tels du moins que les exposent les membres du clergé abyssin et surtout les lettrés. Ces derniers ne perdent aucune occasion d'attribuer à Takla Hâymânôt la réconciliation des deux dynasties. Tout naturellement, ce récit, plus ou moins légendaire, trouve moins de crédit auprès du peuple et du souverain que chez les intéressés, en particulier en ce qui concerne le partage des terres. Rien ne prouve d'ailleurs qu'un pareil partage ait eu lieu et aucune indication historique ne s'y rapporte. Convient-il de considérer

comme un commencement de preuve la suppression de la chronique relative aux descendants directs d'Ykouno Amlâk, suppression qui a été attribuée, en Ethiopie même, au fait que ces souverains auraient essayé d'amoindrir, sinon d'annihiler, le contrat léonin passé avec l'Eglise? Peut-être. Il est certain, en tout cas, qu'aujourd'hui encore l'église d'Ethiopie demeure nantie d'un riche, d'un trop riche domaine temporel. Les métropolites ont de très nombreux fiefs dans les diverses provinces ; quant aux couvents, tous soumis à l'autorité ecclésiastique de l'Etchégié (1), ils sont, d'ordinaire, fort bien dotés.

Il importait, afin de faire connaître dans son ensemble la figure du patriarche éthiopien, de réparer l'omission faite par son biographe religieux.

Quelques mots, maintenant, sur la manière dont est parvenue jusqu'à nous, par l'entremise des moines lettrés abyssins, la légende de Takla Hâymânôt.

D'après les chroniques de Gondar recueillies par le voyageur écossais James Bruce, Takla Hâymânôt serait mort un an après Ykouno Amlâk, en 1283. Ses successeurs, Elisée, Philippe, Ezéchias, Théodore, Jean-Cama, Jean, établis au monastère de Dabra Libânôs fondé par lui (2), conservèrent religieusement le culte de leur Abbé et communiquèrent oralement à leurs disciples le souvenir de sa vie exemplaire. Il appartenait à ces religieux, enfants du grand aboune, d'en détailler les diverses péripéties. Ils n'y ont pas manqué ; et, en

(1) Les Etchégiés sont aujourd'hui les grands maîtres des ordres monastiques qui suivent les règles de saint Antoine et de saint Pacôme, ces règles se rattachant, comme on sait, aux institutions ascétiques de la Thébaïde égyptienne.

(2) Dabra Libânôs, situé dans le nord-ouest de la province de Choa, n'est pas seulement un monastère, mais un ensemble de couvents et d'ermitages ; c'est la ville sainte du Choa, le principal fief de l'Etchégié, successeur de Takla Hâymânôt. Malgré la destruction des bâtiments de Dabra Libânôs par Grâgne, malgré l'expulsion des moines sous Amdâ Zeyôn, le couvent est encore debout.

Les rois du Choa ont toujours tiré un grand prestige de la présence du couvent de Dabra Libânôs sur leur territoire; aussi n'ont-ils cessé, à aucun moment, de donner à ses moines des preuves manifestes de leur faveur.

tenant compte du goût particulier des peuples de l'Orient, ont réussi à nous présenter un tableau impressionnant des pénitences que le lutteur chrétien s'est volontairement imposées.

Dans cette composition, comme d'ailleurs dans tous les romans ascétiques passés d'Égypte en Éthiopie, il semblerait que l'homme de Dieu n'a jamais assez souffert; il y a là quelque chose de si étrange qu'on en arrive à se demander si ses biographes ne trouveraient pas tout naturel de voir figurer, parmi les récompenses futures, la permission de continuer, dans le paradis, les mortifications terrestres.

Quoi qu'il en soit, tous les manuscrits parvenus jusqu'à nous attestent l'extrême vénération de ces moines pour le fondateur de leur couvent et en même temps leur vif désir de voir cette vénération partagée par les autres Abyssins (1).

Sans prétendre en épuiser complètement la liste, nous citerons, d'après les catalogues des grandes bibliothèques, les ouvrages qui traitent de ce sujet. Ils figurent dans la collection éthiopienne de la Bibliothèque Nationale sous les numéros 136, 137 et 138; dans la collection du *British Museum* sous les numéros 16.257, 696, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727 et 728; dans la collection d'Abbadie sous le numéro 40.

Tous ces manuscrits ont pour auteurs des religieux du couvent de Dabra Libânôs, au Choa, à l'exception du manuscrit numéro 136 de la Bibliothèque Nationale qui a été composé par un moine du monastère du Waldebba, au Tigré.

M. Conti Rossini a fait une étude approfondie (2) de cette version un

(1) Voy. en particulier à la p. 425 les promesses faites par le Christ à Takla Hâymânôt et les récits des p. 428-430.

(2) Il gadla Takla Hâymânôt secondo la redazione waldebbana (*Reale Accademia dei lincei*, Série 5ª : Memorie della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, vol. II, parte Iª, Ferie accademiche del 1895).

D'après le Waldebba, la vie se divise en deux parties : la première, dans laquelle voisinent les figures de l'impie roi Mota Lamié, de Iasous Moâ et de Za ou Batsalota Mikaël, s'étend jusqu'à l'installation de l'aboune à Gerâriâ; la seconde, assez pauvre d'intérêt, traite de sa vie dans le désert d'Asabo.

peu différente et a donné, dans ses notes, les points de contact et les divergences comparativement à la narration la plus courante.

Le Synaxare, qui est, nous l'avons dit plus haut (p. 338), le recueil officiel de la vie des saints en Éthiopie, contient peu d'informations sur la biographie du Saint.

En dehors des ouvrages éthiopiens, il existe deux manuscrits arabes consacrés à la vie de Takla Hâymânôt : l'un est conservé à la Bibliothèque Nationale (mss. arabes, n° 284); le second à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford (mss., n° 105). Ils émanent, sans aucun doute, de source éthiopienne. Ils sont repassés, par la suite, en Abyssinie et ont été traduits en langue ghéez, puis largement utilisés par les écrivains ecclésiastiques postérieurs.

De cet ensemble de productions est sortie la légende que nous connaissons.

Parmi les ouvrages éthiopiens relatifs à Takla-Hâymânôt, le manuscrit rapporté par la mission Duchesne-Fournet mérite une attention spéciale. Si le nom de son auteur n'a malheureusement pas été conservé (1), du moins est-il impossible d'avoir le moindre doute sur la situation sociale du personnage. La manière dont il s'exprime, les allusions qu'il fait à chaque instant pour ainsi dire à des événements d'histoire religieuse, ses citations bibliques et évangéliques, certaines traditions ou légendes monacales intentionnellement rappelées (2), font voir clairement en lui un religieux de l'ordre de Takla Hâymânôt, ayant sans doute une admiration particulière, une dévotion plus prononcée encore que celle de ses confrères pour les « faits et gestes » du fondateur de leur communauté.

Ainsi s'explique que ce moine ait entrepris d'en écrire la vie.

(1) Comme nous l'avons déjà remarqué (p. 339), il a été gratté dans le manuscrit.

(2) Voy. la légende de la p. 356, les traditions des p. 428-430.

Notez également le soin avec lequel sont indiquées la double origine israélite et ecclésiastique de Takla Hâymânôt (p. 340-341), la liste des enfants du Saint devenus célèbres (p. 422), etc.

Il accomplit ce travail avec une véritable piété (1), avec la conviction absolue qu'il exécutait une œuvre méritoire, lui assurant après sa mort une place dans le paradis, conformément à la promesse que lui-même met dans la bouche du Christ : « Mon indulgence est acquise à celui qui écrira l'histoire de ta lutte (2) ». Pour le mener à bonne fin, il recueillit les traditions orales qui s'étaient perpétuées dans les monastères depuis la mort de l'Abbé jusqu'au moment où il écrivit lui-même, six générations plus tard. C'est du moins ce qui paraît ressortir de cette phrase de son dernier chapitre : « J'en ai cherché l'inspiration dans les six générations qui se sont succédé depuis Takla Hâymânôt jusqu'au patriarcat de Jean (3) ».

Est-il possible d'aller plus loin et de déterminer à quel groupe de monastères appartient l'auteur? Les anecdotes qu'il relate à la fin de son travail et qui tendent à confirmer la vénération entourant jusqu'à Alexandrie le tombeau de Takla Hâymânôt (4) semblent bien, comme les paroles placées par notre moine dans la bouche du Christ (5), donner à penser qu'il vécut dans un des couvents de Dabra Libânôs.

Quoi qu'il en soit, une chose est indéniable : il y a beaucoup à prendre, dans le récit dont on vient de lire la traduction, soit à propos des anciens cultes fétichistes : culte des pierres (6), culte des arbres (7), — soit à propos des mœurs et des coutumes, — soit en ce qui concerne l'état politique et économique des différentes parties du pays, sinon au temps même de Takla Hâymânôt, du moins à l'époque où vivait son biographe. Il semble également possible de

(1) Cf. la curieuse apologie de la conduite de Takla Hâymânôt avec la prostituée, aux p. 358-359.

Voy. encore l'apostrophe de la p. 422 et les réflexions de la p. 425.

(2) P. 425. Voy. aussi p. 431 les promesses concernant les lecteurs, les auditeurs et les traducteurs de l'ouvrage.

(3) Voy. la p. 430.

(4) Voy. les p. 428-429.

(5) Voy. à la p. 430; cf. aussi la prophétie de l'archange Michel (p. 370).

(6) Voy. p. 372.

(7) Voy. les p. 362 et 366.

tirer quelque parti historique tout au moins d'un certain nombre des légendes conservées par le moine éthiopien (1).

Le récit ne manque pas, au point de vue littéraire, d'une certaine grandeur. Sans doute on y constate des répétitions (2), des maladresses (3), des lourdeurs ; sans doute encore l'abus du merveilleux, — et d'un merveilleux qui semble parfois à nos idées occidentales tout à fait enfantin, fantasmagorie et prestidigitation (4), — y est flagrant. Mais certaines scènes, — celle de l'entrée de Takla Hâymânôt au Paradis, par exemple (5), — sont décrites avec une éloquente sobriété et atteignent même la majesté. Les mêmes contrastes et les mêmes inégalités se retrouvent dans la peinture du caractère du héros ; il convient d'y signaler un mélange d'orgueil et d'humilité très bien observé, tout à fait digne d'attention. Ajoutons que le célèbre saint éthiopien recourt au miracle avec une véritable indiscrétion. Il y a là excès, comme aussi dans la continuité de l'intervention céleste, comme encore dans l'énumération des privations vraiment surhumaines, mais bien dans l'esprit oriental (6), que s'impose Takla Hâymânôt à la fin de sa vie. Plus d'une page de sa biographie évoque le souvenir des anciens ermites du désert égyptien.

Telles sont, très succinctement énoncées, les observations et les remarques que suggère la lecture de la vie de Takla Hâymânôt.

La Vie proprement dite est, conformément au goût éthiopien, suivie de l'énumération des miracles attribués au Saint. L'auteur en

(1) Par exemple du récit légendaire relatif à la conversion des musulmans (p. 411-413).

(2) L'histoire de la mère du Saint et de Mota Lamié est répétée deux fois (p. 345-348, 375-376 ; cf., les allusions des p. 392-393).

(3) C'est le cas pour la prophétie de la p. 347. On pourrait multiplier les exemples de ce genre.

(4) Tel, l'usage constant du char d'Elie.

(5) P. 426-427.

(6) P. 422-424.

a retenu dix-huit qui sont groupés dans un appendice important de vingt-huit pages.

La planche n° XIV reproduit la première de ces pages.

Nous ne nous attarderons pas à détailler cette seconde partie, d'un médiocre intérêt. Nous laisserons également de côté la troisième partie, étrangère au sujet (Voy. planche XV) (1), et nous nous efforcerons, en terminant, de fixer la date de composition de cet ouvrage.

On a cru jusqu'à présent que la rédaction du Waldebba, — laquelle remonte au xve siècle, — était plus ancienne que la rédaction des moines de Dabra Libânôs. Le manuscrit n° 8 de la collection Jean Duchesne-Fournet fournit encore à cet égard une indication précieuse : ses dernières lignes permettent en effet de constater que cette transcription a été exécutée en l'année 97 de la Miséricorde, soit en l'an 1437 de l'ère chrétienne (2) ; la transcription, mais non le texte lui-même qui a été révélé dans la deux cent septième année, soit en l'an 1207, l'auteur ayant, comme il arrive fréquemment en Éthiopie, négligé d'inscrire la première partie du chiffre. Cette date s'applique évidemment, non au texte, mais au temps où vécut le patriarche Takla Hâymânôt et est peut-être celle de sa naissance. Comme il est mort en 1283, il aurait atteint l'âge de soixante-dix-sept ans, mais cette présomption ne correspond pas au dire du biographe qui le fait mourir à quatre-vingt-dix neuf ans (3).

S'il laisse cette question dans le vague, en revanche l'auteur se félicite d'avoir écrit sous le patriarcat de Jean, sixième successeur de

(1) Lorsque nous avons donné la description du manuscrit n° 8 (voy. p. 339), nous avons annoncé une troisième partie traitant de la migration des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Cette troisième partie comprend un seul feuillet fort abîmé. Ce sujet est donc à peine effleuré et nous signalerons au lecteur, que ce document biblique, tronqué ici, peut intéresser, qu'il existe, en son intégralité, dans le manuscrit n° 134 de la Bibliothèque Nationale.

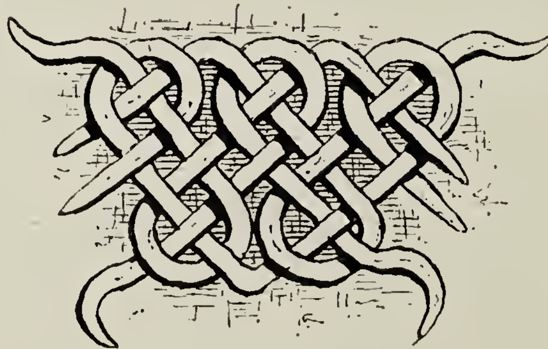
(2) P. 431.

(3) P. 427.

l'Abbé. Sa joie provient de ce que le sixième patriarche ayant vécu après Adam s'appelait Yared (1) et ce nom de Yared (2) — agréable coïncidence et heureux augure pour le succès de son livre — est particulièrement cher aux Éthiopiens.

Çette Vie de Takla Hâymânôt est donc d'une antiquité respectable, plus ancienne qu'on tendait jusqu'ici à le croire. Ainsi s'explique l'intérêt que nous avons apporté à l'étude du précieux manuscrit recueilli en Abyssinie par Jean Duchesne-Fournet et obligeamment mis à notre disposition par sa famille.

(1) Voy. p. 430.
(2) C'est le nom d'un héros national.



5950-09. — Corbeil. Imprimerie Crété.

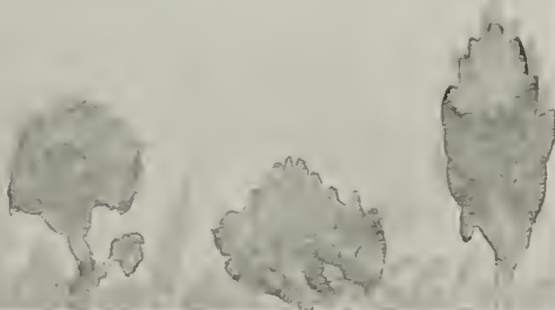


IMAGE DE S

ROI DE R



ምኒልክ፡ ዳግማዊ፡ ወደ፡ ፈረንሳዊ፡ አገር፡
የላኳቸው፡ መልክተኞች፡ [illegible]
[illegible]



Phototypie Berthaud, Paris.

MÉNILEK II

THIOPIE

teurs.

ዘሠኑይ

ዘየተ፡ መጽሐፈ፡ ዘይደ ... ምይ፡ ውዳሴ፡ አምላክ፡

ብስመ፡ አብ፡ ወወልድ፡ ወመ
ንፈስ፡ ቅዱስ፡ ፩ አምላክ። ንወ
ጥን፡ በረድኤተ፡ እግዚአብ
ሔር፤ ጽሒፈ፡ ስእለት፡ ወአስ
ተብቍዖት። አንቲ፡ ነበርኪ፡
ቅዱስ፡ ባስልዮስ፡ ኤጲስ፡ ቆጶ
ስ፡ ዘቂሳርያ፤ በእንተ፡ ፲ ሰለ
ሳ፡ ቱ፤ ዘመፍትው፡ ይጸልዩ፡ ባ
ቲ፤ ለለ፡ ኵሉ፡ ዕለት፡ ፉጹ ለተ፡
መበረከቲ፤ የሃሉ፤ ምስለ፤ ገብ
ሩ፡ [illegible] ለዓለመ፡
ዓለም፡ አሜን፡ ፍ ቍዳሚ፡ ስእ
ለት፡ ዘይትነበብ፡ በዕለተ፡ ሰ
ኑይ፡ እግዚአብሔር፡ እግ
ዚእየ፡ ሰራዬ፡ ኃጢአትየ፡ አ
ንተ፡ ተአምር፡ ኵሉ፡ ኃጢአ
ትየ፤ አንተ፡ ገበርከኒ፡ ጽሙተ፡
አንተ፡ ውእቱ፡ ዘተአምር፡ ውስ
ጠ፡ ያትየ፤ ወተፈትን፡ ልበ፡ ወኵ

ልያተ። አንተ፡ ተአምር፡ ሕሊ
መ፡ ምግባርየ፡ ዘሠናይ፡ ወተሪ
ኢ፡ ምግባርየ፡ እኪ፡ ተኳወኢት
ጕጕዕ፡ ለኵንኖ፡ ትየ፤ ወአሠሣ
ሥር፡ ገድልየ፡ ወሐሩረትየ፡ አመ፡
ጊዜ፡ ድቀትየ። ወኢትጕጕዕ፡ ኢ
መሐሪ፡ ወመስንይትአንተ ስ፡ ርኢ
ከ፡ ኃሣርየ፡ ወተዓገሥከኒ፡ ፍጹ
እናሁ፡ መንፈስከ፡ ሳዕሌየ፡ እ
ንዘ፡ ትጸንሕ፡ ንስሐየ፡ ቀናሁ፡ ነቃ
ሕኩ፡ እምንዋምየ፤ ወአፍጠን
ኩ፡ ኀቤከ፤ እንዘ፡ እኀሥሥ፡ ም
ሕረተከ፤ ጸጕእየ፡ በተስፋ፡ ከቅከ
መ፡ ለሊከ፡ ትትዌከፍ፡ ንስሐሁ፡
ለንስሐ፤ ወአንሰ፡ ነዳይ፤ ወምኑ
ን፤ እስእለከ፤ እግዚእየ፤ ከመ፡
ታንሥአኒ፡ እምድቀትየ፡ ወትት
ዓደው፡ ... በስየ፡ ወትኅድግ፡ ኃጢ
አትየ፤ ወትትወከፍ፡ ንስሐየ፡ ከ

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. nº 1

...እዩ፡ዘ[illegible]፡ኢሳይያስ፡ወልደ፡
አሞጽ፡ዘርእየ፡በእንተ፡ይሁዳ፡ወ
በእንተ፡ኢየሩሳሌም፡በመዋዕሊ፡
ዖዝያን፡ወኢዮአታም፡ወአካዝ፡
ወሕዝቅያስ፡እለ፡ነግሡ፡ለይሁዳ፡
ስማዕ፡ሰማይ፡ወአጽምኢ፡ምድር፡
እስመ፡እግዚአብሔር፡ነበበ፨ወይ
ቤ፡ውሉደ፡ወለድኩ፡ወአልሐቁ፡ወ
እሙንቱሰ፡ዓለዉኒ፨ላህም፡አእ
መረ፡ዘአጥረዮ፡ወአድግኒ፡ምቅማ
ከ፡ወቤተ፡እግዚኡ፨ወእስራኤልሰ፡
ኢያእመሩኒ፡ወሕዝብየኒ፡ኢጠየ
ቀኒ፨አሌ፡ሎቱ፡ለሕዝብ፡ኃጥእ፡ሕዝ
ብ፡ዘምሉእ፡ዓመፃ፨ዘርእ፡እኩያን፡
ውሉድ፡ጽልሕዋን፡ኀደግምዎ፡
ለእግዚአብሔር፡ወአምዓዕክም
ዎ፡ለቅዱሰ፡እስራኤል፨እፎ፡እንከ፡
[illegible]ስሉ፡እንዘ፡ትዌስኩ፡ኃጢአተ፡
በዲበ፡ኃጢአትክሙ፡ርእስ፡ለኵ
[illegible]ወኵሉ፡ልብ፡ለሐዘን፡እምእግ

ር፡እስከ[illegible]እስ፡ዘአኮኑ፡ቍስለ፡ወሐ
ቦነ፡ጸልአ፡ዘይመግል፡ወአልቦ፡ከሙ
ይጠይስዎ፡ሥራየ፡ወኢይጸምምዎ፡
ወኢይቀብእዎ፨ምድርክሙኒ፡በድ
ው፡ወአሕጕርክሙኒ፡ውዑያ፡በእሳ
ት፡ወበሐውርቲክሙኒ፡ፀር፡ይበል
ዖ፡በቅድሜክሙ፡ወያማስኖ፡ወይ
መዘብሮ፡ፀር፡ነኪር፨ወትትኃደግ፡
ወለተ፡ጽዮን፡ከመ፡ልገተ፡ዓቃቤ፡ቀ
ምሕ፡ወከመ፡ዳስ፡ዓቃቤ፡ወይን፡ወከ
መ፡ሀገር፡ቅትልት፨ሶበ፡አኮ፡እግዚአ
ብሔር፡ጸባዖት፡ዘአትረፈ፡ለነ፡ዘርአ፡
ከመ፡ሰዶም፡እምኮነ፡ወከመ፡ገሞራ፡
እመሰልነ፨ስምዑ፡ቃለ፡እግዚአብ
ሔር፡መላእክተ፡ሰዶም፡ወአጽምኡ፡
ሕገ፡እግዚአብሔር፡ሕዝበ፡ገሞራ፡
ለምንትኑ፡ሊተ፡ብዝኆ፡መሥዋዕትክ
ሙ፡ይቤ፡እግዚአብሔር፡ጽጉብ፡አነ፡
እመሥዋዕተ፡ሐራጊት፡ወስብሐ፡አባ
ግዕ፨ኢይፈቅድ፡ደመ፡ላህም፡ወጠሊ፡

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. nº 3

Mss. nº 6

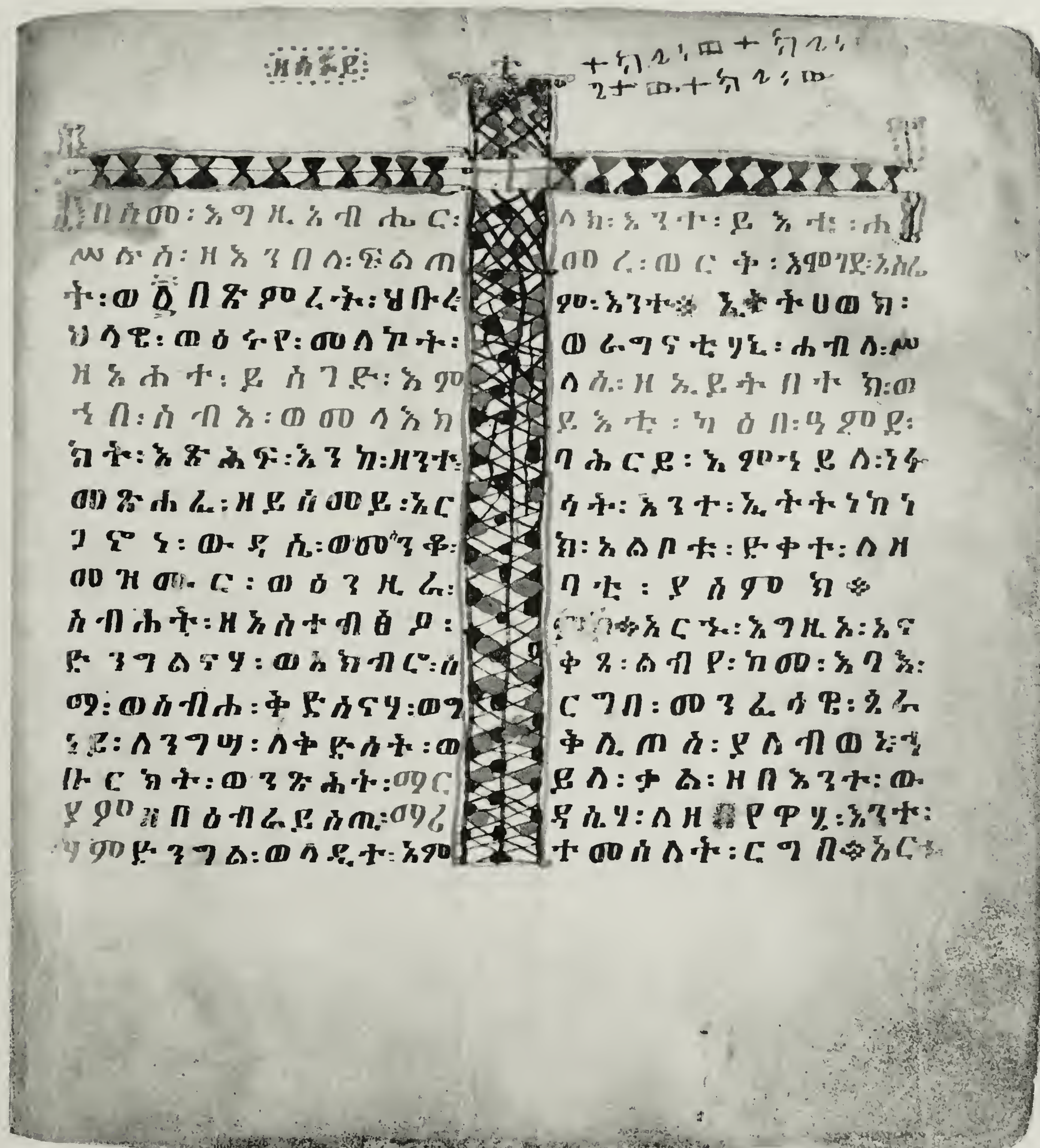
Mss. nº 4



Mss. nº 2

Masson & Cie, Éditeurs

Phototypie Berthaud, Paris


በስመ፡እግዚአብሔር፡
ሥሉስ፡ዘእንበለ፡ፍልጠ
ት፡ወ፩በጽምረት፡ህቡረ
ህላዌ፡ወዕሩየ፡መለኮት፡
ዘአሐተ፡ይሰግድ፡እም
ኅበ፡ሰብእ፡ወመላእክ
ት፡እጽሕፍ፡እንከ፡ዘንተ፡
መጽሐፈ፡ዘይሰመይ፡አር
ጋኖን፡ውዳሴ፡ወመኅቶ፡
መዝሙር፡ወዕንዚራ፡
ስብሐት፡ዘአስተብፅዖ፡
ድንግልናሃ፡ወአክብሮ፡ለ
ማ፡ወስብሐ፡ቅድስናሃ፡ወግ
ነይ፡ለንግሣ፡ለቅድስት፡ወ
ቡርክት፡ወንጽሕት፡ማር
ያም፨በዕብራይስጢ፡ማሪ
ሃም፡ድንግል፡ወላዲተ፡አም
ላክ፡እንተ፡ይእቲ፡ሐ
መረ፡ወርቅ፡እምገጸ፡አስሬ
ም፡እንተ፨እ[illegible]ትሀወክ፡
ወራግናቲሃ፡ሐብለ፡ሥ
ላሴ፡ዘኢይትበተክ፡ወ
ይእቲ፡ካዕበ፡ዓምደ፡
ባሕርይ፡ኢምኑ፡ይለ፡ንፋ
ሳት፡እንተ፡ኢትትነከነ
ክ፡አልቦቱ፡ድቀተ፡ለዘ
ባቲ፡ያሰምክ፨
[illegible]፨አርኅ፡እግዚእ፡እና
ቀጸ፡ልብየ፡ከመ፡እባእ፡
ርግበ፡መንፈሳዊ፡ጰራ
ቅሊጦስ፡ያለብወኒ፡ግ
ይለ፡ቃለ፡ዘበእንተ፡ው
ዳሴሃ፡ለዘ[illegible]የዋሃ፡እንተ፡
ተመሰለት፡ርግበ፨እር[illegible]

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. nº 5

ወስመ፡ኩብ፡ወ
ወፈዱ፡ወመንፈ
ስ፡ቅዱስ፡፩አ
ምላክ፨ንጹሐ
ፍ፡ዜና፡ሬዩቶሙ
ለነገሠቱ፡
ኢምእዷም፡ኪ
ስክ፡ዩኤዜ፡ወ
ግውኤቱ፡አዩ
ም፡ወለዩ፡ለሊ
ቱ፨ወሊቱ፡ወለ
ዩ፡ለኒኖስ፨ወ
ዜኖስ፡ወለዩ፡
ለቀዩናን፨ወ
ቀዩናን፡ወለዩ፡
ለመላልኤል፨

ወመላልኤል፡ወ
ለዩ፡ለያሬዱ፡፡
ወያሬዱ፡ወለዩ፡
ለሄኖክ፡፡ወሄኖ
ክ፡ወለዩ፡ለማቱ
ሳላ፡፡ወማቱሰ
ላ፡ወለዩ፡ለላሜ
ህ፨ወላሜህ፡ወ
ለዩ፡ለኖህ፩ወኖ
ኅ፡ወለዩ፡ለሴም፨
ወሴም፨ወለዩ፡
ለአርፋክስድ፨
ወአርፋክስድ፡
ወለዩ፡ለቃይና
ን፨ወቃይናን፡
ወለዩ፡ለሳላ፡፡ወ

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. nº 7

Masson & Cie, Éditeurs.

1

በስመ፡ አብ፡ ወወልድ፡
ወመንፈስ፡ ቅዱስ፡ ፩
አምላክ፡ ንቀድም፡ በ
ረድኤተ፡ እግዚአብ
ሔር፡ ንጽሕፍ፡ ገድለ
ዘአቡነ፡ ብፁዕ፡ ተ
ክለ፡ ሃይማኖት፡ ዘይ
ትነበብ፡ አመ፡ ፳ወ፬
ለነሐሴ፡ በሰላመ፡ እ
ግዚአብሔር፡ እንዘ
ይረድእ፡ ለኵሉ፡ እ
ሚንቶ ወሀሎ፡ ፩
ብእሲ፡ ዘስሙ፡ ዘር
ዓ፡ ዮሐንስ፡ ዘውእ
ቱ፡ ጸጋ፡ ዘአብ፡ አቡ
ሁ፡ ለአቡነ፤ ወስመ
ብሔሩ፡ ባሕረ፡ ቀ
ጋቶ እንተ፡ ምድረ፡
አምሐራ። ወተጸ
ማደ፡ ብሔሩ፡ እም
ዴወ፡ ግብጽ፡ ም
ስለ፡ ፳፫ ኢሌ፡ ዐጸ

ኡ፡ ምድረ፡ ኢትዮጵያ።
ወእምግዕዘ፡ እምባ
ሕረ፡ ቀጋ፡ በመቀዕስ፡ መ
ንግሥተ፡ ድማናዘገ፡
እምቅድመ፡ መንግሥ
ተ፡ ዘጕዪቶ ወበጽሐ፡
እስከ፡ ብሔረ፡ ሸዋ፡ እ
ንተ፡ ሀገረ፡ ጽላልሽ፡
እንተ፡ ትሰመይ፡ ምድ
ረ፡ ዘሬርቶወዝንቱ፡ ብ
እሲ፡ እምዘመዴ፡ ሐር
በማሽ፡ ወልደ፡ ሕዩወተ
ብንቶወልደ፡ መስቀል፤
ብነ፡ ወልደ፡ ይሥሓለነ፡
ወልደ፡ ብርሃነ፡ መስቀ
ል፤ ወልደ፡ ሕዝበ፡ ቀድስ
ወልደ፡ ሐርበኝ፡ ወልደ
አባ፡ ዴድሳኰስ፡ እመ
ንቱ፡ እምነ፡ ፍጥረቶሙ፡
ለካህናት፡ እለ፡ ወጽኡ፡ እ
ምግብጽ፡ ምስለ፡ እስራ
ኤል፡ ምድረ፡ ኢትዮጵያ

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. n° 8 (1)

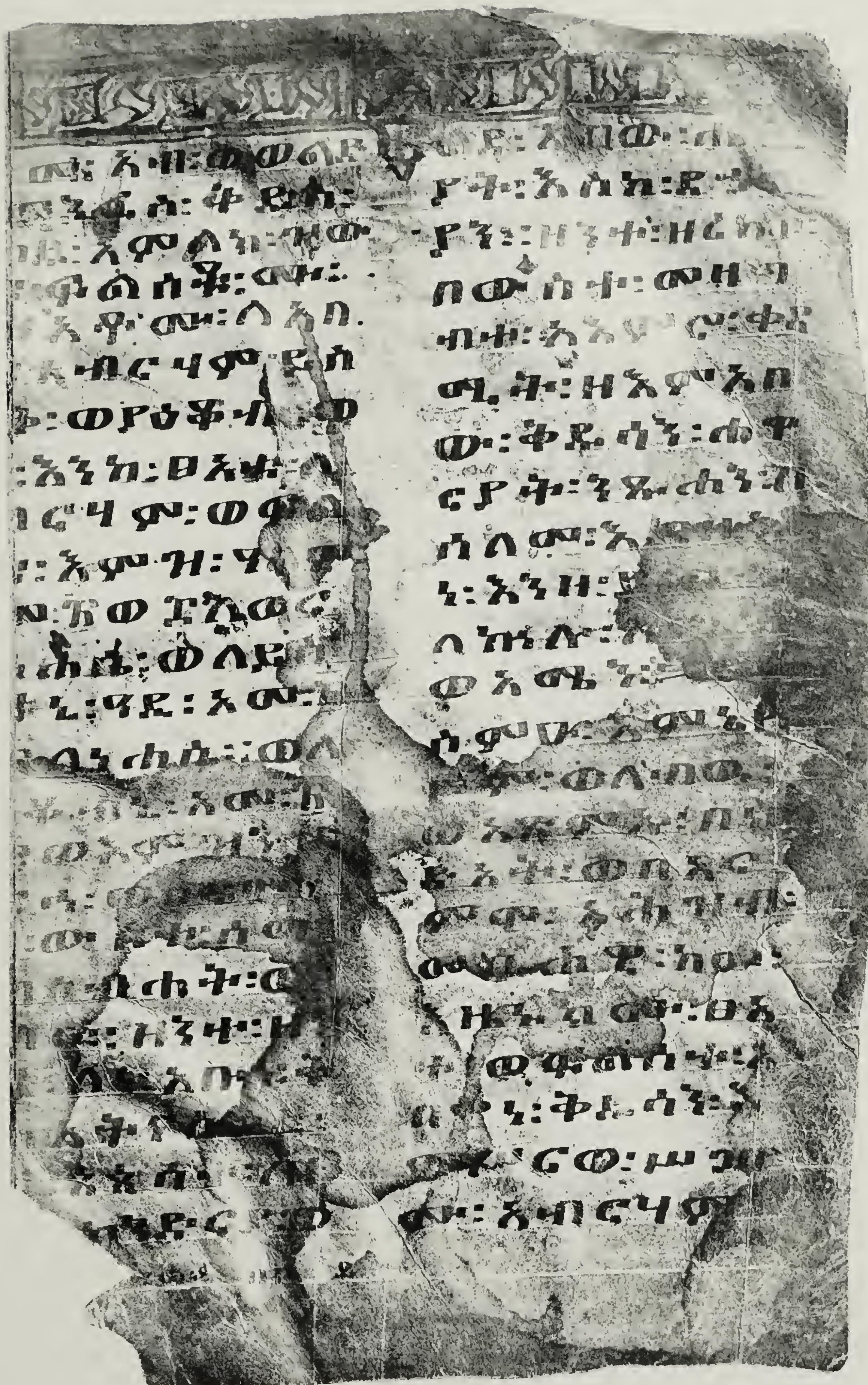
Masson & Cie, Éditeurs.

በስመ፡እግዚአብሔ
ር፡ነበረ፡ወፈጣሬ፡በ
ቃሉ፡ወለብእሲ፡በመ
ንፈሱ፡ንዌጥን፡ጽሒ
ፈ፡[illegible]ወመን
ክራቲሁ፡ዘገብረ፡እግዚ
አብሔር፡[illegible]
አቡ፡[illegible]
በፀዋዊ፡ከከበከቤ
ሮ፡ዘሠረቀ፡እምሀገረ፡ቅ
ውብ፡ትሌዉ፡ዘአሁ፡በግብ
ረ፡ጽድቅ፡ በጸሐፊነ
በ፡፩ለዮ፡ጽድቅ፡ዘ
ውእቱ፡ሊዮስ፡ስ፡ክ
ርስቶስ፡ሎቱ፡ስብ
ሐት፡ወውዳሴ፡ለዓ
ለ፡ዓለመ፡ዓለም፡አ
ሜን፡ወአሜን፡
ተአምር፡ቀዳሚ፡ዘ
ይትነበብ፡አመ፡፲ወ
፪ለወርኃ፡ግንቦት፡
በስመ፡እግዚአ

ብሔር፡አሜን፡ወአ
ምድኅሬ፡ዕረፍቱ፡ለ
አቡነ፡ተክለ፡ሃይማኖት፡
በሠላሳ፡መዋዕል፡
አዕረፈ፡ወልደ፡እኅቱ፡
ለገዘ፡ዘ፡ቅዱስ፡ወስ
ሙ፡ዮምደ፡መስቀል፡
እሴመ፡መንኮስ፡ውእ
ቱ፡ወዲያቆን፡ወውዱ
ስ፡በኪሩቤል፡እሽመ፡
አልሀቆ፡አቡነ፡በፈቃ
ደ፡እግዚአብሔር፡ወ
ወልዱ፡በምግባ፡ወበከ
መ፡ንቤ፡አዕረፈ፡ወገ
ነዝዎ፡ይቀብርዎ፡ወ
ሰበ፡ኰደየ፡ሳደጠ፡ወ
እምድኅሬ፡ፍጻሜ፡ጸ
ሎቱ፡ሙታን፡ለዕለ፡
በድኑ፡አንሰሐሰሑ፡ወ
ፈትሕዎ፡እመግነዙ፡
ወተሰጕልዎ፡በእንተ፡
ዘኮነ፡ላዕሌሁ፡ወይቤ
ሎሙ፡ጥቅኩ፡በከ

Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. n° 8 (2)



Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. n° 8 (3)



Phototypie Berthaud, Paris.

Mss. n° 1

DATE DUE

